Christophe Colomb

La découverte de l'Amérique





La Découverte/Poche

Christophe Colomb

La découverte de l'Amérique

Écrits complets (1492-1505)

Traduit par
Soledad Estorach et Michel Lequenne

Avec des textes complémentaires
traduits par Jean-Pierre Clément
et Jean-Marie Saint-Lu

Introduction historique de Michel Lequenne



2015

Présentation

Le présent volume constitue l'édition la plus complète des écrits de Christophe Colomb (1451-1506), et la seule accessible à l'heure actuelle au format poche. Il réunit, entre autres textes, le journal de bord du premier voyage (1492-1493) et les relations des trois voyages suivants (1494-1505), enrichis des écrits et des documents historiquement essentiels, comme ceux du fameux *Livre des prophéties*, qui éclairent notre compréhension et notre connaissance de Colomb.

La figure à la fois énigmatique et fascinante de celui qui fit basculer l'histoire du monde se dégage de ces textes dans toute sa grandeur, ses contradictions, sa complexité.

La présentation de cette nouvelle édition en un volume, revue et recomposée pour l'occasion, précise l'apport personnel de Michel Lequenne aux études colombiennes : il y montre combien Colomb chercha moins à atteindre les « Indes », c'est-à-dire l'Asie, qu'un véritable continent encore inconnu. Il ne douta pas de l'avoir découvert, mais il crut toujours que ce Nouveau Monde était sud-asiatique ; il ignora que c'était le double continent que nous appelons Amérique.

Avec cette édition de référence, nul ne pourra plus méconnaître la personnalité complexe d'un homme qui ne fut ni héros ni saint, exalté certes par les découvertes de ses voyages mais avide de richesse, un homme de son temps, porteur aussi des plus grandes utopies.

Pour en savoir plus…

Collection

La Découverte Poche / Littérature de voyages nº 418

OUVRAGE DE MICHEL LEQUENNE

Christophe Colomb, Amiral de la mer Océane, coll. « Découvertes », Gallimard, Paris, 2005.

Elles, qui regardèrent Colomb, éd. Fédérop, Gardonne, 1997.

Christophe Colomb contre ses mythes, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 2002.

IINTRODUCTION ET NOTES A

Christophe Colomb, *Livre des Prophéties*, trad. Soledad Estorach et Michel

Lequenne, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 1992.

Felix Lope de Vega Carpio, *Le Nouveau Monde découvert par Christophe*

Colomb, trad. Soledad Estorach et Michel Lequenne, postface de Jean

Lemartinel et Charles Minguet, éd. La Différence, Paris, 1992.

Gaspar de Carjaval, *Amazonie, ventre de l'Amérique (Relation de la première*

descente de l'Amazone), trad. Laure Técher, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 1994.

John Byron, *Naufrage en Patagonie*, trad. André-Samuel Cantwell, éd. Utz, Unesco, Paris, 1994.

Copyright

La première édition de *La Découverte de l'Amérique* a paru en 1979 aux Éditions François Maspero dans la collection « La Découverte », en deux volumes. Un troisième volume a été publié en 1991 aux Éditions La Découverte. Tous ces textes ont ensuite été publiés en 2002 dans une nouvelle édition refondue et enrichie de textes retrouvés en 1985 et traduits par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu (Consuelo Varela et Juan Gil [dir.], *Œuvres complètes*, Éditions de la Différence, Paris, 1992).

La présente édition reprend en un seul ouvrage entièrement recomposé les deux volumes de la précédente édition.

Conception des cartes : Jacques Péron ; réalisation graphique : Bertrand de Brun, AFDEC.

ISBN numérique : 978-2-7071-8518-1

ISBN papier : 978-2-7071-8342-2

En couverture : En couverture : Theodor de Bry (1528-1598), *Comment les Indiens fêtent les grands jours autour du feu* (gravure sur cuivre, 1590), Sächsische Landesbibliothek © AKGImages.

Composition numérique : Facompo (Lisieux), décembre 2014.

S'informer

Table

Introduction

I. - Avant la découverte

II - La découverte

III - Deuxième séjour aux Antilles

IV - Du deuxième retour au troisième départ

V. - Troisième séjour aux Indes occidentales

VI. - Du troisième retour au quatrième voyage

VII. - Quatrième et dernier voyage

VIII. - Du quatrième retour à la mort

Introduction

> Ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraîcheurs de l'abîme, ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes du futur…
>
> SAINT-JOHN PERSE, *Exil*

> Amériques homériques
>
> Michel LEIRIS, *Langage tangage*

Si l'on confiait à un ordinateur toutes les données biographiques aléatoires des innombrables histoires de l'Amiral de la mer Océane, on risquerait fort d'affoler la machine logique. Christophe Colomb est sans doute le personnage le plus mythifié de l'histoire. C'est à la fois la rançon de sa gloire et de l'importance de sa découverte qui coupe l'histoire humaine en deux : avant, la dispersion des humanités s'ignorant entre elles ; après, l'unification progressive. Mais celle-ci se réalisant pendant plusieurs siècles, et jusqu'à nous, dans le sang et les larmes, la glorification a fini par se retourner en son contraire : Colomb n'est-il pas le responsable de tout le négatif de cette unification du monde ?

Un peu de réflexion suffit pourtant pour prendre conscience qu'à un certain niveau de développement des connaissances humaines, scientifiques

et techniques, les océans devaient être franchis et les humanités séparées mises en contact. Ce niveau fut atteint au XVe siècle dans tout le monde occidental, islamique comme chrétien. Les questions qui se posent donc d'abord sont : pourquoi des Européens furent-ils les découvreurs du « Nouveau Monde », puis se lancèrent dans la conquête de la Terre entière ? Pourquoi le premier fut-il celui que, par francisation de son nom, nous appelons Christophe Colomb ? Pour répondre à ces questions, il faut remonter plus loin et saisir une perspective plus large.

L'image de la Terre

La sphéricité de la Terre fut découverte par des philosophes grecs pythagoriciens, dès le VIe siècle avant notre ère. Puis mesurée – avec une quasi-exactitude – par le savant alexandrin Ératosthène, trois siècles plus tard. Ce savoir, presque perdu pendant notre Moyen Âge, avait été retrouvé et vérifié par des savants musulmans dès notre IXe siècle, et avait gagné toute l'Europe savante dès le XIIe siècle. Dès lors, la possibilité théorique de faire le tour de cette sphère se trouvait donc posée. Mais était-elle possible pratiquement ? La structure et la dimension des continents étaient mal connues, voire inconnues. Et aux deux extrémités du Vieux Monde s'étendait l'Océan, que rien n'interdisait de croire unique. Quelle en était donc la taille ?

Au XVe siècle, on s'en tenait en général à l'opinion de la plus grande autorité cosmographique du temps, l'Alexandrin Claude Ptolémée (IIe siècle) qui, pour des raisons d'harmonie cosmographique, concluait à une étendue du monde connu (l'œkoumène) égale à la moitié de la sphère, soit 180°. Quelle que fût la mesure de la circonférence terrestre retenue, cela donnait un Océan infranchissable avec les moyens du temps. Mais, inversement, la plus haute autorité philosophique, Aristote, avait dit l'Océan « étroit ». Par ailleurs, la géographie du temps semait cet Océan d'îles légendaires. Il fallait tenter.

Mais pourquoi des musulmans, en avance scientifique sur l'Europe, ne furent-ils pas les découvreurs du double continent inconnu du Vieux Monde, et qui est devenu l'Amérique ? C'est que traverser l'Océan, aventure pleine des plus grands risques, véritable saut dans l'inconnu, n'avait aucun intérêt pour eux, qui étaient entièrement requis par leur

expansion de l’Atlantique à l’océan Indien. C’est en fait le blocage de l’Europe par l’Empire ottoman, ruineux intermédiaire des richesses et des épices de l’Asie devenues indispensables à l’économie des États occidentaux, qui obligea ceux-ci, à l’heure de leur fiévreux essor, à se poser le problème de la voie de l’Ouest, en franchissant le grand Océan.

Le Portugal

Si l’Europe est, en ce temps, cernée en son Occident, le Portugal est bloqué en Europe, géographiquement entre montagnes et mer, et politiquement par l’échec d’une union dynastique entre les couronnes ibériques. Et nous sommes à l’heure de la formation et de l’expansion des États monarchiques centralisés. Le Portugal, dès les débuts du XVe siècle, se tourne donc vers l’Afrique et la mer. La prise de Ceuta, en 1415, n’ouvre cependant pas sur la conquête du Maroc. Mais elle permet au prince Henri d’Aviz, qui entrera dans l’histoire comme « Henri le Navigateur », de songer à contourner le monde musulman vers les terres africaines dont les Arabes tirent de l’or.

Méthodiquement, tout au long de sa vie, surmontant les peurs de l’inconnu semé de mythes, le prince Henri lance les expéditions qui vont jalonner la côte africaine et y créer des comptoirs, en trente ans, jusqu’au Cap-Vert et ses îles, atteintes en 1455. L’année précédente, le roi portugais Alphonse V a obtenu du pape Nicolas V le monopole de la navigation et de l’établissement sur ces côtes de l’Afrique, qu’un second pape, Calixte III, « donne » tout entière au Portugal. Dans le même temps ont été découverts, par un détour obligé par les vents – *la volta* -, les archipels déserts de Madère, puis des Açores.

La mort de Henri d’Aviz, puis la guerre de succession à la couronne de Castille suspendent cette expansion, mais elle va reprendre sous le prince, bientôt roi, Jean II. Le Congo sera atteint en 1484 et, enfin, par Bartolomeu Dias, l’extrémité sud de l’Afrique, le cap de Bonne-Espérance, en 1488. Comme, en revanche, ont échoué les tentatives de découvrir, à partir des Açores, les îles que la légende a semées dans l’Atlantique, le réalisme impose l’idée que la voie sûre vers l’Asie est celle qui passe par la circumnavigation de l’Afrique, et non par l’aventureuse traversée de l’Océan.

Pourtant, au moins un homme pense autrement : Christophe Colomb.

De Cristoforo Colombo à Cristóbal Colón

Cristoforo Colombo est né à Gênes, sans doute en 1451. Mais, comme il l'a expressément écrit, il prit tôt la mer, entre ses dix et quatorze ans. On n'a que de rares traces de ses passages dans sa ville natale, à l'occasion du règlement d'affaires de famille, et très peu de navigations sur des bateaux génois. Tout juste sa propre affirmation d'être allé au moins une fois à l'île de Chio acheter du mastic. En revanche, c'est comme capitaine corsaire sur un navire du roi René d'Anjou, roi de Provence, que nous le voyons à vingt ans, à l'époque de la guerre de succession aux couronnes de Catalogne et du royaume de Naples, dans un fragment de lettre de sa main, recopiée par son fils. Comme tous les marins de Méditerranée, c'était donc un homme libre qui naviguait là où il trouvait l'engagement le plus avantageux. Et c'est encore sur un navire catalan, dans une flotte au service de Louis XI commandée par un célèbre capitaine corsaire du nom de Casenove-Coullon, qu'il se trouva en août 1476 engagé dans une bataille, au large du Portugal, contre… des vaisseaux génois.

C'est à ce moment que sa vie se coupe en deux : le navire sur lequel il se trouve prend feu, il rejoint la côte portugaise à la nage, puis Lisbonne, et s'y installe. Là, il se trouve tout à coup aux prises avec l'enjeu des terres à découvrir. Et il semble bien qu'immédiatement il en a été possédé.

Ici, faisons une parenthèse pour tracer le portrait-robot de l'homme qu'il fallait pour découvrir le monde inconnu : il fallait que ce soit un marin aventurier, mais possédant les connaissances géographiques et scientifiques de l'époque ; pour les raisons dessus dites, un Méditerranéen européen (Portugais ou Catalan, Italien de Venise ou Gênes, Andalou, voire Galicien). Après Colomb, ce seront des marins de toutes ces origines qui vont découvrir l'Amérique de l'extrême nord à l'extrême sud. Et Colomb, lui, est le seul de tous à être à la fois italien de naissance ; catalan par engagement ; portugais par accident, attachement, mariage ; andalou par adoption et compagnonnage, et enfin espagnol par destin historique. Quant à sa primauté, il la doit au savoir qu'il élève au plus haut dès son séjour au Portugal.

Très tôt, il y lusitanise son nom en Cristovao Colomo et, pendant ses plus de huit années portugaises, toute sa vie, tous ses voyages, toutes ses études et jusqu'à son mariage sont polarisés par la possibilité de traverser l'Océan pour joindre les Indes, c'est-à-dire, selon la terminologie géographique du temps, l'Extrême-Orient.

Les voyages, ce sera d'abord celui qui le mènera en 1477 jusqu'en Islande, sur une flotte conjointe des rois Alphonse V de Portugal et Christian Ier de Danemark, qui lui permettra de corriger la longitude de cette île. Il écrira plus tard : « J'ai navigué en l'an 1477, au mois de février, cent lieues au-delà de l'île de Tilé [Thulé = l'Islande] dont la partie australe est à 73° de la ligne équinoxiale, et non 63 comme certains le disent. Elle n'est pas à l'intérieur de la ligne occidentale comme le dit Ptolémée, mais plus à l'ouest. À cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre, vont les Anglais et spécialement ceux de Bristol ; et à cette époque où j'y allais, la mer n'était pas gelée, mais il y avait de très grandes marées, tant que, dans certains endroits, elle montait deux fois par jour à vingt-cinq brasses et descendait autant de fois cette hauteur. La vérité est que l'île de Tilé, dont parle Ptolémée, se trouve où il dit et est celle que les modernes nomment Frislandia [les îles Féroé]. Au retour, il a vu, sur la côte ouest de l'Irlande, une barque qui avait dérivé avec deux cadavres de type humain inconnu en Europe. Ce sont là ses premiers indices de proximité de terres à l'ouest. Il fera un ou plusieurs voyages sur la côte africaine, et jusqu'au fort de la Mine, en l'actuel Ghana, alors le plus avancé des comptoirs portugais. Enfin, son mariage avec Filippa Moniz Perestrello, fille et sœur des successifs gouverneurs de l'île de Porto Santo, dans l'archipel de Madère – où il ira vivre et où naîtra son fils aîné –, le projette en plein Atlantique. Là, la mer rejette des plantes, voire des objets travaillés, et qui ne sont ni européens ni africains. Et partout il a étudié le régime des vents, ce qui sera décisif pour sa grande aventure.

Il semble vraisemblable qu'il ait, en ces années, passé plus de temps à terre qu'en mer. Il a appelé auprès de lui son frère cadet Bartolomé, et ils ont créé un atelier cartographique. Peut-être est-ce seulement là qu'il apprend le latin. Colomb lit avec avidité, et annote, tout ce que la jeune imprimerie peut lui apporter sur la cosmographie et la géographie. Ses livres nous ayant été conservés par son second fils, Fernando, nous avons ainsi par eux la chance de connaître les principaux aspects de la formation

de sa pensée. Ces livres sont d'abord et surtout le *Tractatus* de *Ymagine Mundi,* du cardinal français Pierre d'Ailly, passé à l'histoire comme *Imago Mundi,* mais aussi l'*Historia rerum ubique gestarum,* d'Eneas Silvio Piccolomini, qui fut le pape Pie II ; l'*Histoire naturelle* de Pline, le *De commetudiribus et conditionibus orientalum regionum,* résumé de l'ouvrage de Marco Polo ; les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, et, bien sûr, la Bible, plus nombre d'autres.

De ces livres, il a noirci les marges de croquis et de notes en un mauvais latin contaminé par les syntaxes des langues modernes dont il a parlé plusieurs, si on ne connaît de lui que des textes écrits en castillan, y compris quand il écrivit à des Génois. Ces notes, bien souvent, se contentent de souligner ce qui le frappe, mais il lui arrive aussi de contredire ses auteurs sur la base des découvertes récentes et de son expérience propre. Un problème très discuté est de savoir quand il les a lus, puisque ses notes sont impossibles à dater, sinon par quelques événements qu'il évoque. Une seule certitude, c'est qu'il les a lus avant 1492, puisqu'il cite quasi tous ses livres dans le *Journal de bord* de ce premier voyage. Il est probable qu'il a lu d'Ailly dès sa publication imprimée, soit en 1481. Et ce qui est saisissant, c'est qu'à rapprocher ces notes on voit apparaître une conception de la structure du monde qui lui est propre.

Elle part, il est vrai, de l'idée archaïque, médiévale, que les continents doivent être équilibrés, et que, comme l'Europe est « équilibrée » au sud par une Afrique conçue encore comme d'une masse comparable à l'Europe occidentale, l'Asie – continent boréal – doit être équilibrée en son sud par… un continent encore inconnu. D'où lui vient cette idée, alors que le Moyen Âge réglait l'harmonie terrestre soit en étendant l'Asie aussi loin au sud que l'Afrique, soit en étendant l'Afrique aussi loin à l'est que l'Asie, soit enfin en les faisant se rejoindre quelque part en Orient ? Au-delà du fait qu'on ignore alors complètement ce qu'il en est de l'Orient austral, deux éléments vont lui permettre de parfaire sa conception : l'un, c'est le passage du cap de Bonne-Espérance par Bartolomeu Dias, en 1488, qui prouve que l'Afrique est un continent uniquement occidental ; l'autre est la lecture de Marco Polo, lequel est revenu de Chine par mer, et au nord de l'équateur, ce qui prouve que l'Asie est un continent purement boréal. L'équilibre exige donc soit d'innombrables îles, soit un continent inconnu.

Mais cela ne réglait pas encore le problème de la largeur de l’Océan. Toutefois, Marco Polo venait au secours de l’autorité du géographe du Ier siècle, Marin de Tyr, qui donnait à l’œkoumène plus de 225° terrestres. Non seulement le Cathay (la Chine) de Marco Polo tend à justifier une extension de l’Asie par rapport à Ptolémée, mais, de plus, il nous a appris l’existence de Cipango (le Japon). D’où, pour Colomb, 28° de plus pour la Chine, et 30° pour Cipango. Il arrive ainsi à réduire l’Océan à environ 80°… franchissables, et d’autant mieux qu’il acceptait la mesure la plus petite de la circonférence terrestre.

Ses calculs justifient ses « Autorités ». Et elles ne sont pas n’importe lesquelles, puisque au sommet trône Aristote, confirmé par Sénèque et Averroès. Plus Pierre d’Ailly, dans le livre duquel Colomb a trouvé rassemblées toutes les données – contradictoires – du problème. On objecte que ce sont précisément ces « Autorités » qui se trompaient, en décidant que l’Océan était « étroit ». Et beaucoup d’historiens en ont conclu que c’étaient donc ceux qui le niaient et s’en tenaient à Ptolémée qui avaient « scientifiquement » raison. Mais personne, au Portugal, et *a fortiori* plus tard en Espagne, n’était capable d’appuyer sa position sur la vérification des mesures de Ptolémée, ou de celles, à peu de chose près exactes, d’Ératosthène, refaites par Al Fergani. Aucun « savant » européen de ce XVe siècle finissant n’en savait plus que Colomb. Ils avaient seulement une conception différemment erronée de la structure du monde. Et le refus qui allait être fait par deux fois, par le roi Jean II de Portugal, au projet de traversée de Colomb ne fut pas affaire de plus de science cosmographique, mais aux vaines tentatives de trouver des terres à l’ouest des Açores, et au choix « réaliste » de la route la plus sûre, celle par le tour de l’Afrique. (Combien de fois le réalisme se sera-t-il trouvé ainsi être la pire erreur !) Colomb, lui, appuyait son choix théorique sur des observations. Et celles-ci étaient pertinentes, bien que ses indices ne fussent pas ceux d’une proximité de l’Asie, mais de terres encore inconnues de tous.

Ayant perdu tout espoir de trouver les moyens de son aventure au Portugal, et sa femme étant morte récemment, Colomb va chercher un autre souverain qui soit capable de l’entendre. En 1484, il envoie son frère en Angleterre, et passe avec son jeune fils Diego en Espagne où vivent les sœurs de sa femme. Ce sont probablement ses beaux-frères et belles-sœurs qui le mettent en contact avec deux moines du couvent de La Rabida, versés

en sciences cosmographiques, les frères Juan Pérez et Antonio de Marchena, qu'il gagne à ses conceptions et qui resteront ses protecteurs. Mais très vite il noue aussi des liens avec les deux grands seigneurs de cette région d'Andalousie, les ducs de Medina-Sidonia, puis de Medinaceli. Successivement, ceux-ci vont s'intéresser à son projet, jusqu'à envisager de s'y investir par leurs propres moyens. Luis de la Cerda, duc de Medinaceli, hébergera Colomb pendant deux ans et commencera à faire construire des bateaux pour effectuer la traversée.

Mais quelque chose manquait à Colomb dans cette affaire : une garantie royale quant à la possession et aux produits de ce qu'il devait découvrir. Ces garanties, Colomb semble bien les avoir toujours élevées très haut, et il se peut que ce soit leur exigence qui ait ajouté aux raisons de refus du roi Jean II. Et même un grand d'Espagne n'avait pas les moyens de les lui accorder. Il fallut donc s'adresser à la chancellerie des souverains. Ceux-ci, entièrement requis par leur guerre de *Reconquista* du royaume de Grenade, se contentèrent de soumettre le projet de Colomb à une commission d'experts.

Colomb allait devoir attendre encore cinq autres longues années la décision de cette commission, recevant des subsides irréguliers, parfois importants, parfois maigres. Ce fut un temps où les humiliations ne lui furent pas ménagées, et aussi celui où il rencontra une compagne, Beatriz Enriquez, qu'il n'épousa pas, mais qui lui donna son second fils, Fernando, son futur biographe, et dont les frère et cousins furent ses fidèles compagnons, jusqu'à la mort. Enfin, les moines de La Rabida lui présentèrent l'armateur andalou de Palos, Martin Alonso Pinzón, qui lui-même était attiré par la tentative de traverser l'Océan, et fut séduit par l'homme qui savait tout sur le problème.

Mais la commission, présidée par le prieur Talavera, chapelain de la reine, trancha à l'unanimité, et par deux fois, qu'« il était impossible que ce que disait Colomb fût vrai ». Encore moins qu'au Portugal, on ne peut supposer que cette négation ait reflété une quelconque qualification scientifique. Non seulement ce refus se fondait encore sur les conceptions ptoloméennes dominantes, mais nous savons maintenant que Talavera considéra surtout l'entreprise comme sacrilège, et proposa de ce fait que Colomb fût confié à l'Inquisition. Fort heureusement pour lui, il avait pu

mettre à profit ce temps d'épreuve pour se gagner nombre de bons esprits, parmi lesquels Luis de Santangel, trésorier d'Aragon, et le dominicain Diego de Deza, précepteur du prince héritier.

Quand enfin, au début de 1492, Grenade tomba, mettant fin au dernier royaume musulman de la péninsule Ibérique, les souverains, récompensés de cette victoire par la décision du nouveau pape Alexandre VI, ex-cardinal Borgia, de les faire Rois Catholiques, purent enfin se pencher avec attention sur le projet de Colomb. Malgré l'ultime rejet par leur commission, ils prêtaient maintenant une oreille attentive à leurs proches, Santangel et Deza, qui insistaient sur l'intérêt d'une voie courte vers l'Asie, alors que la voie par le tour de l'Afrique leur était fermée par le monopole qu'ils avaient eux-mêmes accordé au Portugal.

Cependant, tout faillit échouer au dernier moment, très probablement du fait des prétentions, jugées « mégalomanes », exigées par le marin pour tenter l'aventure : être nommé Amiral de la mer Océane, être anobli, devenir gouverneur et vice-roi des terres à découvrir, plus des privilèges financiers exorbitants. Les Rois dirent non ! Colomb partit, découragé, mais songeant à rejoindre son frère en France. Santangel et Deza, eux, ne se découragèrent pas. Probablement soulignèrent-ils que le pari valait la peine du jeu. Santangel proposa d'avancer les fonds sur garantie de leur remboursement en cas de succès (ce qui eut lieu), et les bateaux demandés étaient dus pour une amende infligée à la ville de Palos (sans doute pour viol du monopole portugais). Le risque était minime. Quant aux exigences, qui furent attribuées à titre conditionnel, ou bien l'échec les attribuait au néant, ou bien elles seraient réduites si le marin ne trouvait que quelques îles, ou bien elles seraient méritées. Les Rois firent rappeler Colomb, alors devenu Cristóbal Colón. Les « Conventions de Santa Fe » furent signées en avril 1492.

Cet accord ne réglait pas tous les problèmes techniques du voyage, il y fallut de nouveaux apports de fonds, en particulier du duc de Medinaceli et des frères Pinzón. L'amende en service de bateaux ne fut pas honorée. Il fallut que Medinaceli obtienne du Galicien Juan de La Cosa (futur cartographe et grand homme de l'exploration du Nouveau Monde) qu'il s'engage dans l'entreprise avec sa nef, la *Galicienne,* louée par Colomb, et qui fut le navire amiral qui allait passer à l'histoire sous le nom de *Santa Maria*. Un grand mérite revint à Martin Alonso Pinzón qui, à la fois, fournit

un bateau, la *Pinta,* engagea un certain Pedro Alonso Niño à se joindre à l'expédition avec sa petite *Niña,* et réussit de toute son autorité à convaincre et séduire des marins, essentiellement de Palos de Moguer, de se lancer dans cette aventure, à leurs yeux des plus risquée. Les condamnés de droit commun eux-mêmes, auxquels les Rois accordaient leur grâce s'ils acceptaient de s'y embarquer, préférèrent leur prison à une mort considérée comme certaine. Seuls deux condamnés à mort prirent le risque et y gagnèrent d'être graciés à leur retour.

Enfin, le 3 août 1492, la flottille prit la mer. Pour la première fois, des marins se lançaient volontairement, loin de toute côte familière, droit dans un inconnu peuplé des mirages les plus inquiétants.

La découverte

Seul, de tous les journaux de bord tenus par Colomb, celui de ce voyage historique nous est parvenu, dans une copie abrégée prise plus tard par Bartolomé de Las Casas. Elle révèle à la fois les craintes qui auraient pu faire échouer l'expédition, comme plusieurs de celles qui l'avaient précédée, et en même temps la chance du beau temps qu'elle rencontra, mais qui devait quelque chose au lieu et au moment de départ, judicieusement choisis par Colomb sur la base de ses longues observations.

Enfin, ils arrivèrent aux îles Bahamas, le 11 octobre, pour une rencontre qui fut d'abord quasi idyllique. Où étaient-ils ? On verra que quand Colomb toucha Cuba, il crut d'abord que c'était Cipango, donc le Japon, comprit vite que cela ne correspondait en rien à ce qu'en avait dit Marco Polo, qu'il était donc plus au sud, probablement aux confins du Cathay (la Chine). Dès ce moment, il tourna le dos à ce qui aurait été le fabuleux grand empire d'Asie et s'orienta vers les terres de l'or : vers les îles où le roi Salomon envoyait ses bateaux. Et de l'or, il en trouve la trace.

Son premier séjour sera court et s'arrêtera à cette île de Bohio qu'il baptisa île Espagnole (Hispaniola), et qui prendra plus tard le nom de sa province orientale : Haïti. Tôt, un désaccord latent avec Pinzón amena celui-ci à se séparer de Colomb, ce qui aurait pu conduire à un nouvel échec, et d'autant plus que, la nuit de Noël, la nef amirale s'échoua et

s’éventra. Réduit à la *Niña*, Colomb est obligé de laisser une partie de ses compagnons dans un fortin de bois, la Navidad, confiant en son alliance avec le cacique du lieu, Guacanagari.

Pinzón, rejoignant *in extremis* Colomb, et quoique fort peu repentant, assura un retour en commun. Bien que Colomb l’ait aussi calculé d’après ses expériences, cette fois la chance ne fut pas au rendez-vous. Une terrible tempête manqua engloutir les deux vaisseaux restants, puis les séparèrent. En péril de mort, Colomb jeta à la mer le récit de son succès. Le texte – qui ne nous parviendra pas – était sans doute très proche, voire identique, de la lettre qu’il adressa dès son retour, à la fois aux Rois et à Luis de Santangel. C’est cette dernière copie qui, seule, pendant trois siècles, allait apprendre à toute l’Europe, traduite immédiatement en cinq ou six langues, la découverte de ces terres inconnues, dont plus d’un doutera d’abord qu’il s’agisse vraiment ou de l’Asie ou d’un Nouveau Monde.

Ultime malchance, le mauvais temps obligea Colomb à aborder d’abord au Portugal, où le roi Jean II contesta que les îles découvertes ne fissent pas partie de l’espace océanique dont il prétendait au monopole. L’affaire ne sera réglée que plus d’un an plus tard, par le traité de Tordesillas, sur la base d’un projet de partage du monde à découvrir, soumis par Colomb au pape Alexandre VI, qui en fera plusieurs bulles successives avant un compromis qui avantagera le Portugal et lui permettra de s’adjuger le Brésil.

La *Pinta* de Pinzón avait, elle, été jetée sur la côte galicienne. Et c’est Pinzón qui fut le premier à avertir les Rois du succès de l’expédition. Il rejoignit ensuite Colomb à Palos, mais ce fut pour y mourir bientôt, très probablement de la syphilis, ce terrible mal américain qui allait ravager le Vieux Monde, échangé contre les microbes européens qui, eux, contribuèrent puissamment à dépeupler le Nouveau.

Colomb rentrait vainqueur, huit mois après son modeste départ. Et cela allait être un triomphe. Il traversa l’Espagne jusqu’à Barcelone où l’attendaient les Rois, en une cavalcade dont le clou étaient les « Indiens » qu’il ramenait, demi-nus, peints et emplumés, aux bijoux et masques d’or, avec leurs perroquets et fruits exotiques. Ces nouveaux sujets furent baptisés, pourvus de noms princiers, tandis que Colomb recevait confirmation de ses titres et privilèges. On lira dans ces pages quelques échos de ce retour, de tonalités fort différentes.

Mais les fêtes durèrent peu. Il fallait sans tarder s'assurer la conquête de ces terres nouvelles, à la fois sur le plan du « droit international » du temps, et par l'investissement effectif. Donc préparer rapidement un deuxième voyage.

Coloniser, découvrir…

Le nouveau départ ne ressemblera en rien au premier. Malgré l'impatience, il faudra six mois pour préparer la grande flotte de dix-sept navires qui, cette fois, doivent emporter de quoi fonder une ville, installer une colonie, commencer son exploitation, et étendre la saisie des terres nouvelles.

La peur de l'année précédente s'est changée en son contraire. La ruée vers le mirage de fortune commence : non seulement pour les misérables aventuriers qui paient pour prendre la place des soldats et hommes de métier exigés par Colomb, voire se cachent dans les cales, envahis d'une fièvre qui durera deux siècles, mais aussi pour des gens de cour qui se précipitent. Et, bien que l'avidité brutale des gueux entraîne les premières conséquences criminelles de la colonisation, le pire ne tarde pas à venir de plus nobles soifs. Y compris de ces lieutenants auxquels souvent, dans un premier temps, Colomb témoigne dans ses écrits une grande confiance. Très vite, il aura motif de s'en plaindre. La confirmation solennelle de ses titres ne fera oublier à aucun qu'il est un étranger d'origine plébéienne, et le mépris se changera vite en des haines tenaces, souvent sournoises, qui vont saper son socle.

Son pire ennemi sera sans doute celui que les Rois ont désigné comme une sorte de ministre de la Marine et des Colonies, don Juan de Fonseca, alors archidiacre de Séville, bientôt évêque, qu'assiste Juan de Soria, trésorier et contrôleur de toute l'entreprise. La tension et la discorde éclatent sur toutes choses entre ces « grands » et le « parvenu » : sur les fournitures médiocres que, déjà, des fournisseurs vendent cher, sur le choix de fonctionnaires, déjà ou bientôt hostiles à l'Amiral, d'autant plus que celui-ci s'entoure de fidèles, dont, appelés de Gênes, son jeune frère Diego et son ami de jeunesse Michèle de Cuneo.

Cependant, le départ a lieu de Cadix le 25 septembre 1493, et la traversée est sans incident. Volontairement, Colomb l'a inclinée plus au sud

qu’Hispaniola, afin de vérifier les dires des Taïnos sur le peuple des mangeurs d’hommes, et la situation de leurs îles comme étant plus à l’est – comme elles le sont effectivement – afin de trouver une route plus courte. Les deux vérifications sont faites. Et la rencontre des Caraïbes, avec la délivrance d’un certain nombre de leurs captives dont les récits sont effrayants, suscite chez les Espagnols une bien compréhensible horreur, qu’il est erroné de taxer d’hypocrisie au nom d’une conscience ethnologique qui ne pouvait exister alors.

Ces Petites Antilles sont parcourues et baptisées de noms qui leur restent pour la plupart aujourd’hui, à partir de la Dominique et de la Guadeloupe. Mais Colomb est pressé de retrouver sa colonie. Quand ils arrivent, précédés de signes des plus inquiétants, tout s’assombrit : de la Navidad, il ne reste plus que cendres ; tous les colons sont morts ; Guacanagari se dit blessé et se cache.

Immédiatement, une opposition dresse le père Buil, principal religieux de l’expédition, contre Colomb. Le prêtre veut des représailles ; Colomb enquête et traite Guacanagari avec modération. Elle paiera. Celui-ci restera son allié le plus fidèle. La vérité ne tarde pas à se faire jour : les chrétiens ont commencé par se heurter, s’entre-tuer ; ils ont pris par violence des femmes indigènes ; ils se sont séparés pour aller à la quête de l’or et se sont heurtés à un cacique, Caonabo, qui les a poursuivis et a tué tous les autres.

Colomb se refuse à poursuivre cet engrenage, qui va pourtant bientôt se remettre à tourner. Pour l’heure, il quitte ce lieu sinistre et en cherche un qui soit plus favorable à une implantation, pour la colonisation dont il rêve : la création d’une ville, à la romaine, fortifiée, certes, mais avec église, plantations, édifices d’administration, dont tribunaux et prison, et avec un bon port. La ville sera Isabela, mais le port se révélera médiocre et le lieu très insalubre.

Dès le début, tout va mal. Le temps avait été constamment beau lors du premier voyage : voilà qu’il se gâte. Les provisions européennes, le plus souvent médiocres, voire frelatées, s’épuisent et pourrissent. Les bestiaux amenés, maigres, épuisés, meurent en quantité. Les colons, éprouvés par les rigueurs du voyage, sont encore inadaptés au climat, à la nourriture locale, malgré la fraîcheur des beaux fruits. Surtout, ils sont venus là pour trouver

de l’or et non pas pour travailler : or Colomb met tout le monde à la tâche, même les hidalgos qui n’ont jamais rien fait de leurs dix doigts, sinon tenir une épée. Il faut renvoyer au plus vite douze des dix-sept bateaux.

L’expérience de la Navidad incite Colomb à la méfiance à l’égard des « Indiens », mais les « lois » féodales qu’il édicte vont dresser contre lui toute la population. Il ne doute pas de son droit : la supériorité culturelle n’est-elle pas une claire manifestation de l’élection divine ? Ainsi, on coupera le nez et les oreilles aux voleurs (à ces gens qui ignorent la propriété et qu’il trouvait naguère stupides de donner tout ce qu’ils avaient contre des bricoles). Il n’hésitera pas, pour s’emparer de Caonabo, à user d’une ruse, sans s’apercevoir qu’il ruine ainsi la confiance que les Arawaks pouvaient avoir dans la loyauté des nouveaux venus.

Certes, il n’est pas plus tendre avec ses hommes, mais cela, loin de créer un équilibre, multiplie au contraire le chaos. Puis surgissent des fièvres, des maladies inconnues. Une épidémie décime la colonie, atteignant Colomb lui-même. Le nom de Çibao, qu’il comprit comme Montagne d’or, signifie Montagne de pierre. Cet or, dont les Taïnos font leurs bijoux, charrié par les rivières en petites quantités, est long et pénible à recueillir. Colomb, qui voit ce qui menace son plan de colonie de peuplement, propose : « Parce qu’en raison de la convoitise d’or, chacun préférera s’occuper de ce métal plutôt que d’installer de nouvelles plantations, il me semble que l’on doive défendre en certaines époques de l’année d’aller à la recherche de l’or afin de permettre que s’établissent dans ladite île des propriétés agricoles. » Et il multiplie les précautions pour que l’or recueilli soit contrôlé, enregistré, fondu, poinçonné sous peine de confiscation, taxé pour la construction des églises et la subsistance des prêtres, enfin imposé à 50 % pour les souverains, convoyé vers l’Espagne sous garanties strictes, vers des ports limitativement désignés. Devant de telles exigences, le cercle de ses fidèles se fait plus étroit.

Une première révolte se prépare, sous la conduite de Bernal de Pisa, nommé par les souverains *contador,* c’est-à-dire trésorier-payeur de l’île. Il a conçu le plan de s’emparer des cinq vaisseaux qui n’ont pas encore été renvoyés en Espagne, et de repartir avec les mécontents. Colomb découvre et brise dans l’œuf cette première insubordination. Bernal de Pisa est emprisonné. Un des conjurés aurait été pendu. Après cette amorce de rébellion, l’Amiral fait entasser sous bonne garde toute l’artillerie et toutes

les munitions sur sa nef amirale. Sa modération tient à la volonté de ne pas exciter la colonie. Mais, inversement, les ordres qu'il donne à Mosen Pedro Margarite pour imposer le respect aux Indiens se révéleront catastrophiques. Ce qui apparaît là, c'est qu'il tente d'endiguer un torrent, et qu'il est déjà dépassé par la logique de la colonisation.

De plus, une partie d'Isabela, construite en huttes de bois, brûle. Colomb tente une grande opération de prestige : une marche vers le cœur de l'île et Çibao, en cavalcade, bannières déployées et avec accompagnement de tirs d'artillerie. Mais aussi en faisant frayer péniblement la route par les hidalgos, indignés de l'humiliation. Si l'on débouche finalement sur une superbe vallée, qui sera la Vega Real, on ne trouve guère d'or, et tout cela se soldera par la construction d'un fortin, le fort Saint-Thomas, qui va être l'épicentre de la première « guerre indienne ». Car, rentré à Isabela, où il apprend qu'il y a eu de nouveaux morts, Colomb est prévenu que Caonabo, alerté, se prépare à recommencer ce qu'il a réussi à la Navidad. Des renforts massifs sont envoyés sous la direction d'Alonso de Hojeda. Caonabo ne bougera pas, et ce sont des exactions contre les Indiens qui ouvrent la spirale infernale des soulèvements et des représailles.

Colomb croit-il à ce moment avoir stabilisé la colonie, ayant obtenu des Rois des salaires, pensions et faveurs pour ses officiers et administrateurs, familiers de la couronne, dont la liste sera bientôt, à peu de noms près, celle de ses pires adversaires ? Ou bien, inconsciemment, pratique-t-il une fuite en avant ? C'est en tout cas le moment qu'il choisit pour s'attaquer à sa seconde tâche : poursuivre la découverte. Et cela en laissant derrière lui le pouvoir sur la colonie entre les mains d'un conseil dont le sommet est son jeune frère Diego, sans autorité, ni, semble-t-il, sans guère de caractère, avec comme second, son ennemi caché, le terrible père Buil.

Plus à l'aise sur les flots et comme découvreur que comme gouverneur et vice-roi, Colomb part sur sa chère petite *Niña,* avec deux autres bateaux, et recommence son exploration au point où il l'avait laissée : au cap oriental de Cuba, par la côte sud, vers l'ouest quart nord, en bonne logique dans la direction de la terre ferme. Il s'agit aussi de savoir si Cuba est une île ou un isthme du Sud asiatique. Bien que cette navigation lui servira lors de son dernier voyage, elle se soldera cette fois-ci par une erreur, et donc un échec. Cette côte interminable, et dont l'extrémité occidentale tout à coup tourne vers le sud, est très difficile. Épuisé et lassé comme son équipage, il croit

pouvoir conclure à un isthme et fait prêter serment à tous ses gens que c'est bien là la terre ferme. D'ailleurs, plus loin, c'est probablement le Cathay, qu'il n'a aucune envie d'atteindre. Un détour au sud lui fait reconnaître la Jamaïque, et comprendre que la terre ferme est encore plus loin à l'ouest.

De plus, il est malade. Il a trop veillé. Ses yeux le font terriblement souffrir. Ils sont tous d'accord pour rentrer. Ils reviendront tout de même par la côte sud d'Hispaniola, encore non reconnue. Enragé, Colomb retournerait bien jusqu'à Boriquen (futur Porto Rico), voire plus loin, pour donner une leçon aux Caraïbes, dont il croit qu'elle rehausserait son prestige auprès des Arawaks. Mais une « somnolence pestilentielle » l'abat pour cinq mois. Le 29 septembre 1494, il est de retour à Isabela.

Là, l'attend son alter ego Bartolomé, lequel, à l'annonce du succès de son frère, avait quitté la France pour l'Espagne, mais y était arrivé après le départ de la grande flotte. Bonne surprise, fortement contrebalancée par les nouvelles de la colonie ! Les Indiens se sont soulevés contre les exactions des Espagnols. Surtout contre le rapt des Indiennes par ces hommes venus sans femmes. Cela joint à la fièvre de l'or : le mélange était explosif. Margarite s'est distingué dans ces violences. Rappelé à l'ordre par Diego, il est venu attaquer Isabela. Le père Buil a pris son parti. Et les deux hommes, se saisissant des bateaux qui amenaient Bartolomé, sont rentrés en Espagne, en adversaires féroces de l'Amiral et de tous les siens. Colomb, qui les avait mis au pouvoir et n'était pour rien dans les conflits de l'été, se trouve devoir faire face au chaos.

Des Indiens, pressurés, se sont vengés en massacrant des chrétiens isolés. Bientôt, un cacique, Guatiguana, fait mettre à mort dix Espagnols incendiaires de cases. Colomb est entraîné dans l'engrenage de la répression. Pour partager le pouvoir et les tâches avec son frère, il le nomme *adelantado,* en quelque sorte « lieutenant général ». Ce titre, les souverains contesteront à Colomb le droit de l'avoir décerné, mais ils le confirmeront tout de même, ce qui prouve qu'en cette période encore ils lui ont gardé leur confiance, malgré les attaques des « déçus » de la colonie et de son gouvernement. C'est avec ce titre que Bartolomé est chargé de la « pacification ».

C'est l'enfer sans fin qui commence alors. Des petites troupes de cavaliers, accompagnées de chiens dressés à la chasse à l'homme, font des masses de prisonniers que Colomb envoie en esclavage (misérables

esclaves que la reine refusera). En mars 1495, c'est la « bataille » de la Vega Real, sommet d'une guerre de neuf à dix mois où sont faits tant de prisonniers qu'on ne peut tous les embarquer, et qu'il faut chasser les femmes, qui abandonnent des bébés dans leur panique. Mais Hojeda a réussi à capturer Caonabo. Envoyé en Espagne pour procès, il meurt en mer.

Les Indiens fuient dans les montagnes. Les Espagnols ne travaillent plus, mais font travailler leurs prisonniers esclaves. Colomb impose les caciques en tribut d'or, trop lourd pour les capacités d'extraction des Arawaks. Il est diminué de moitié. C'est encore impossible à rassembler. Les pauvres Indiens meurent d'épuisement et de maladies, de la guerre, de désespoir. En deux ans, de 1494 à 1496, la population indigène d'Hispaniola diminuera des deux tiers.

Inquiets tout de même des rapports qu'ils reçoivent, les Rois envoient Aguado, un officier de leur maison, en mission d'information. Mauvais choix puisqu'il est un de ceux qui sont récemment revenus déçus et hostiles à Colomb. Aguado arrive alors que celui-ci est en train de guerroyer contre la famille de Caonabo. Il s'installe sans façon au pouvoir à Isabela, accueilli avec espoirs (à coup sûr contradictoires) par les Arawaks comme par les colons. La rencontre entre un Aguado insolent et un Colomb qui le prend, par extraordinaire avec patience, manifeste la conscience de celui-ci du gâchis colonial à l'encontre de son incapacité à tenir ses promesses mirifiques. Il comprend qu'il lui faut aller se justifier.

Sans doute presque tous les colons seraient-ils rentrés avec Aguado, épurant quelque peu la colonie, si un funeste ouragan (*uracan* : le mot vient du pays) n'avait détruit quatre vaisseaux dans le port. Il en reste deux, et on construira là le premier vaisseau américain. Le départ de Colomb en compagnie d'une masse de ses ennemis, sur deux bateaux surchargés, a lieu de 10 mars 1496. Ils seront retardés par des vents contraires, puis pour guerroyer contre les Caraïbes à la Guadeloupe, d'où ils ne repartent que le 20 avril, pour arriver à Cadix le 11 juin. Colomb a laissé le pouvoir à Bartolomé, mais cette fois encore associé à un Espagnol, Francisco Roldan, nommé grand alcade — troisième renouvellement du cocktail mortel : ce sera le pire.

Ce deuxième retour ressemble peu au premier, malgré une nouvelle cavalcade. Colomb, barbu, comme un pénitent a pris la robe de bure franciscaine : le sens de la mise en scène ne lui manqua jamais, ni l'habileté

diplomatique. Mais les Rois ont d'autres préoccupations. Ferdinand guerroie contre la France pour le Roussillon. La reine est à Burgos, où elle attend le retour de la flotte de cent trente bateaux, qui a conduit sa fille, doña Juana, pour son mariage avec l'archiduc Philippe d'Autriche (les futurs parents de Charles Quint), et ramène la princesse Marguerite qui va épouser l'infant don Juan, héritier des deux couronnes espagnoles. Or la flotte est en retard. L'inquiétude est grande. Colomb l'apprend et joue un coup de maître : il explique le retard par le régime des vents et prévoit le jour d'arrivée, où effectivement le premier bateau de la flotte apparaîtra.

Colomb n'en est plus désormais aux promesses d'un flot d'or immédiat. La situation est trop grave. Il prêche une colonisation sérieuse. Il faut que les Rois investissent plus pour un rendement plus lent. Il faut dans la colonie des gens que l'on puisse tenir en main, c'est-à-dire qu'ils soient payés (six cents maravédis : une misère), des petites gens et de quoi les nourrir ; écuyers, piétons de guerre et de travail, marins et mousses, cribleurs d'or, laboureurs, hommes de métiers divers et… trente femmes d'Europe (une pour dix hommes ! dans l'espoir vain de limiter dans la colonie les conflits d'origine sexuelle). Comment penser qu'elles arrêteront la lutte pour ces adolescentes qui vont nues, et dont seul Colomb semble faire peu de cas de la beauté ? Son « réalisme » est aussi utopique que ses rêveries premières.

D'autant que, comme cela ne fait pas assez d'hommes, il reprend un vieux projet d'utilisation des condamnés qui pourront se libérer de leur peine en travaillant sans salaire. On ne refusera que les hérésiarques, les coupables de trahison, les faux-monnayeurs, les incendiaires et… les sodomites. Cela lui est accordé. Ce sera autant de bandits ravageurs, violeurs et massacreurs, malgré les religieux en nombre prévus pour assurer l'ordre moral de ce troupeau !

Autre garantie : « Il faudra, de même, une personne de haute conscience qui rende pour tous la justice et traite chacun comme il se doit, afin que ceux qui ont aujourd'hui la terre, la possèdent à l'avenir. Je ne dis pas cela pour les chrétiens, mais pour les Indiens qui, autrement, abandonneraient le pays, car ils sont traités les uns et les autres, plus selon la cruauté que selon la justice. »

Ce langage raisonnable, mais chargé d'illusions, est entendu des souverains. C'est donc raffermi – ses immenses droits sur les profits futurs

à nouveau confirmés, la capacité de constituer un majorat lui étant accordée, et ses fils nommés pages de la reine –, vainqueur enfin, que Colomb repart pour un troisième voyage, celui où il va atteindre l’apogée de son étonnante carrière. Capitole que presque rien ne va séparer de la roche Tarpéienne qu’il trouvera dès qu’il aura rejoint Hispaniola.

Du Nouveau Monde et du Paradis terrestre à l’Enfer

Des six navires qu’il a obtenus, il en envoie trois directement à Hispaniola par la route connue, pour le soulagement de la colonie. Avec les trois autres, il entreprend une aventure qui pouvait paraître folle à qui ne connaissait pas sa pensée profonde, et effraie d’ailleurs ses marins au moment où, saisis par les calmes, ils voient leurs provisions, et l’eau surtout, s’épuiser. C’est qu’il a piqué d’abord quasi plein sud jusqu’au parallèle du Cap-Vert, soit la route portugaise qu’il connaît, mais là, il part plein ouest, vers le pur inconnu. Et, comme au premier voyage, les terreurs se réveillent quand ils se trouvent bloqués, sans le moindre vent, sous une chaleur torride qui évoque la fameuse tropicale zone de feu.

Dès 1495, des commissions de découvertes ont été distribuées en Espagne – contre le droit de contrôle de Colomb – à tous les marins qui le désiraient. On ne sait guère où ils sont allés. Mais il semble bien qu’ils aient surtout maraudé dans les parages des terres déjà reconnues. Un seul cas douteux est celui d’un voyage de Yanez Pinzón – avec Vespucci ? – qui aurait, en 1497 – l’année même où Cabot touchait Terre-Neuve et le continent nord-américain –, passé la barrière des Antilles et touché le Vénézuéla, et reconnu cette terre comme continentale. Toutefois, il est beaucoup plus probable que ce voyage ne fut fait qu’après 1498 – et sans Vespucci –, et antidaté pour contester la primauté de Colomb, quand il s’agira, après sa mort, de la limite de l’héritage de ses descendants. S’il avait eu lieu, d’ailleurs, comment Colomb aurait-il pu l’ignorer ? Le fait est que sa méthode de recherche et les conclusions qu’il tira de sa nouvelle découverte relevaient de sa conception cosmographique originale.

Dès que le vent lui fut rendu, il inclina sa route à peine plus au nord, et tomba droit sur l’île qu’il baptisa La Trinité, trois sommets lui étant d’abord apparus, comme un signe divin. Non sans difficultés, ils vont passer une

bouche tumultueuse et entrer dans une immense baie qu'ils parcourent, nouant de bons contacts avec une population différente de celle des Antilles, à la peau plus claire et aux techniques plus développées.

Colomb, qui souffrait fortement des yeux, ne put descendre à terre. Mais il observa des phénomènes étranges. Le premier était que là débouchait un fleuve dont le courant était si puissant que l'eau restait douce assez avant au large. Ce fleuve est l'Orénoque. Colomb n'en avait jamais vu d'une telle puissance. Dès qu'il s'en éloigne, il en tire toutes les conséquences. Nécessairement, ce fleuve venait d'une très haute montagne, et possiblement de celle du Paradis terrestre, dont c'est par là que le situe la cartographie du temps. On lira, comme il conclut dans son journal de bord, que la terre n'est pas sphérique, mais en forme de poire, et qu'en son point saillant comme un téton de femme est le lieu de ce Paradis terrestre. Dans la lettre qu'il écrira un peu plus tard aux Rois, il précisera : « Et je dis que si ce n'est pas du Paradis terrestre que vient ce fleuve, c'est d'une terre infinie, et donc située au midi, et de laquelle jusqu'à ce jour il ne s'est rien su. » On ne saurait dire plus précisément que, par déduction logique de ce qu'il venait de voir, il avait découvert le demi-continent sud-américain comme Nouveau Monde.

Ni son état de santé ni celui des approvisionnements qu'il apportait à la colonie ne lui permirent alors de poursuivre sa découverte. Mais toutes ses réflexions, observations et interprétations de ce que lui disaient les indigènes renforcèrent sa conviction : il y avait bien là le continent inconnu qui « équilibrait » l'Asie.

C'est fort de ce qui est pour lui la confirmation de toute sa pensée cosmographique qu'il atteint, sur la côte sud d'Hispaniola, la nouvelle ville fondée par son frère : Santo Domingo (qui sera Saint-Domingue pour les Français, et donnera son nom, d'abord à toute l'île, puis à son est). Mais là, du Paradis terrestre, il tombe dans l'enfer généralisé !

Toute l'île est en état de guerre : guerre civile entre les colons combinée avec la guerre contre les populations indigènes derrière leurs caciques soulevés. Bartolomé, après le départ de son frère, en fondant sa nouvelle ville, avait fraternisé avec le cacique de la région, Béhéchio, ainsi qu'avec sa sœur, la belle Anacaona (Fleur d'or). Mais il se mit sans tarder à

appliquer la politique de son frère, et à prélever le tribut d'or. Dans les conditions humaines et économiques de l'île, ce ne fut qu'exactions, vexations, brutalités, tueries.

Au port d'Isabela, cependant, la maladie avait fait trois cents morts. Malgré la poigne de Bartolomé, ce fut l'anarchie parmi les Espagnols. L'alcade Francisco Roldan, quoique serviteur de Colomb, croyant celui-ci en disgrâce sur de faux rapports, s'était soulevé contre Bartolomé.

Quant au fond, c'étaient deux politiques qui s'opposaient. L'adelantado, appuyé sur quelques fonctionnaires et officiers royaux fidèles, s'efforçait à atteindre les résultats tangibles qui, pour les souverains, trancheraient décisivement les conflits : un monumental tribut d'or. Le moyen en était la centralisation du pouvoir, l'organisation militaire de la colonie. Roldan, lui, fut le représentant de l'adaptation spontanée et originale des colons aventuriers aux conditions de la colonie : ils inventèrent le *repartimiento* (partage féodal des terres et des indigènes, fixés au sol pour le travailler… à leur propre profit, et dans le maximum d'autonomie politique). Ce système allait se généraliser à toute l'Amérique espagnole.

Roldan n'avait pas tardé à regrouper la grande majorité des colons, obligeant Bartolomé à se retrancher dans Isabela. La confirmation royale de son titre arrivant d'Espagne, avec des vivres frais, des laboureurs et mineurs, ne suffit pas à rallier Roldan auquel il offrit sa grâce. Celui-ci, au contraire, s'empara de Xeragua, la capitale et province de la reine Anacaona, et s'y installa.

Bartolomé, renforcé par les forces venues d'Espagne, se jeta contre le cacique Guarionex qui se réfugia chez les Indiens Ciguayos, auprès du cacique Mayobanex. L'adelantado les poursuivit. Guerre longue et difficile en raison de la nature du terrain et d'une première tactique de guérilla indienne. Il venait de réussir, brûlant les villages, à faire prisonniers les deux caciques, quand son frère arriva.

À son tour, Colomb va tenter la conciliation, sensible au rapport des forces défavorable. Mais, précisément, Roldan se sent si fort qu'il élève les plus insolentes exigences. Et Colomb capitule misérablement. Roldan se fait donner des bateaux pour retourner en Espagne les poches pleines. Puis il renonce, doutant sans doute de l'accueil qu'il y recevrait. En septembre 1499, ultime capitulation de Colomb : il rétablit Roldan dans son

poste d'alcade, après avoir accepté de lui concéder des terres pour ses partisans. Le chaos va atteindre un comble avec l'arrivée dans l'île de Hojeda.

Dès l'arrivée en Espagne de la lettre de Colomb annonçant sa découverte du Nouveau Monde, et surtout les richesses en perles de la côte touchée, Fonseca avait donné libéralement des commissions de découverte à ses protégés et les avait lancés sur la voie frayée par l'Amiral. Deux expéditions sont parties, l'une dirigée par Hojeda, avec La Cosa et Vespucci ; l'autre conduite par Yanez Pinzón. Celui-ci va découvrir en 1499 toute la côte nord du futur Brésil, tandis que Hojeda, probablement à partir de La Trinité, parcourait la côte du Vénézuéla. C'est nettement plus tard que Vespucci s'attribua la découverte de Colomb. Peut-être, tout au plus, l'a-t-il vérifiée dès ce moment. Mais l'ayant publiée alors que Colomb se mourait ou était déjà mort, cela suffira à lui assurer la gloire du baptême du double continent (dont, comme Colomb, il aura toujours ignoré le nord). Et Vespucci n'était qu'un passager « savant » dans l'expédition qui était commandée par Hojeda, lui un conquistador de la pire espèce, et qui se sentit si assuré de la protection de Fonseca contre Colomb que non seulement il ne se rendit pas à Santo Domingo, mais se conduisit à Hispaniola en ravageur. Et c'est Roldan que Colomb envoya contre lui. Heureusement, concurrents, ils ne purent pactiser, et Hojeda s'en alla finalement, razziant dans les îles, sur son passages, des Indiens qu'il emmena en esclavage ; ce dont Vespucci nous a laissé le récit.

Le chaos continue. Les Taïnos ont réussi une coalition et ont préparé un soulèvement général. Un simple contretemps le fait échouer. Puis, c'est un nouveau conflit entre Espagnols : cette fois Roldan contre un de ses anciens lieutenants, Muxica. Et c'est à nouveau la « guerre civile ». Comme cela a dû se passer à la Navidad, en plus petit. Comme cela se passera partout au Mexique et au Pérou, en beaucoup plus grand. Hors de tout contrôle étatique, les conquistadors tendent à recommencer la féodalité primitive.

Bien que le rapport de forces soit revenu pour lui plus favorable et qu'il passe à une répression impitoyable des rebelles, Colomb est démoralisé. N'aurait-il pas dû alors rentrer en Espagne ? Il aurait alors sauvé sa mise. Mais non ! Il s'acharne. Il écrit aux Rois assaillis de plaintes contre lui –

l'« Amiral des moustiques » – pour se justifier de l'invraisemblable chaos. Il leur envoie encore des esclaves misérables au lieu d'or et, oubliant l'expérience Aguado, il leur demande un juge capable et expérimenté.

Celui qui arrivera le 23 août 1500, c'est le commandeur de Bobadilla, un grand personnage qui jouit de toute la confiance des souverains. Il est porteur de pouvoirs qui le placent en fait au-dessus de Colomb, en dépit de la lettre des « Conventions de Santa Fe ». Et il va aussitôt en abuser. Il débarque à Santo Domingo où les frères Colomb sont absents, guerroyant des rebelles et leurs alliés indiens. Sept Espagnols, condamnés de l'insurrection de Muxica, sont pendus aux créneaux de la forteresse, d'autres doivent l'être le lendemain. Répondant aux plaintes des colons qui se sont précipités vers lui, c'est Diego Colón qu'il fait arrêter. Il appelle l'Amiral et l'adelantado à venir se présenter à lui. Colomb tergiverse, mais obéit, et est arrêté à son tour, enchaîné. Il appelle cependant Bartolomé à obéir et à le rejoindre. Ils sont ainsi renvoyés en Espagne. Le maître du bateau qui les emporte propose à Colomb de lui enlever ses fers. Colomb refuse. Il les a reçus au nom des Rois, il les portera jusqu'à eux.

Disgrâce et prophétisme

Dès leur retour enchaînés en Espagne, Colomb et ses frères sont maintenus emprisonnés par Fonseca. Mais en Andalousie où, parmi les marins, Colomb est devenu populaire, cela provoque de l'émotion. Et les Rois, avertis, les font tous délivrer – mais tout de même six semaines après –, envoient 2 000 ducats à leur amiral et le font appeler à Grenade. La rencontre est devenue célèbre. Colomb pleure, et Bartolomé parle avec hauteur et rudesse. Les Rois se font conciliants et modérés. Mais s'ils rendront les biens saisis – un an plus tard –, ils annulent les droits reconnus, et interdisent à Colomb le retour dans « ses Indes ».

Obligé de se soumettre, Colomb n'en reste pas moins obstiné à trouver la voie de la poursuite d'une œuvre qui s'est élargie devant lui, avec ce qu'il croit la découverte du lieu du Paradis terrestre et d'un continent inconnu. Il ne s'agit plus de prouver que l'Asie est atteignable et que des possessions illimitées s'ouvrent devant sa patrie d'adoption, il s'agit d'accomplir une mission divine. Pendant une année de retraite forcée, ses études vont porter sur les prophéties qui touchent aux réalisations millénaristes, qui doivent

précéder une fin du monde dont le terme est de cent cinquante ans, selon ses calculs faits à partir de ceux de saint Augustin. Dans son *Livre des prophéties* – qu'il n'achèvera pas –, réalisé avec son ami, le père Goricio, il s'efforce de rassembler tout ce qui montre que son œuvre de découverte s'inscrit dans la continuité prophétique chrétienne, de l'Ancien Testament aux textes de Rabbi Samuel, devenu par conversion Nicolas de Lyre, en passant par la tragédie *Médée*, de Sénèque. L'ouverture du monde à l'ouest, sa conquête pour les Rois Catholiques qui ont chassé les Maures d'Espagne, et donc pour l'évangélisation, doit se compléter par la reconquête de Jérusalem, la défaite de l'islam, voire de l'Antéchrist, encore à venir. L'unification chrétienne du monde doit ainsi se parfaire, avant l'achèvement des temps. Et il se sent propre à la seconde tâche, puisqu'il a réalisé la première. Son livre doit convaincre les Rois de le charger maintenant de la croisade. Pour plus de sûreté, il s'adresse aussi directement au pape Alexandre VI. Il lui demande des missionnaires : Borgia chargé d'accomplir Jésus !

Il doit pourtant se ronger les sangs dans la poussière de ses prophéties, tandis que Bobadilla, bien loin de faire mieux que lui, accorde tout ce qu'ils veulent aux colons, qui poursuivent leur œuvre d'exactions et de destructions. Le 13 septembre 1501, don Nicolas de Ovando est nommé gouverneur et magistrat suprême des îles et territoires des Indes. Il sera le pire. Ce sera lui qui, en trahison, brûlera Xeragua où il est reçu en fête, et en pendra la belle reine Anacaona. Lui aussi qui fera venir les premiers esclaves africains aux Antilles. Et pour les autres îles et terres reconnues, ce sont Yanez Pinzón et Hojeda qui en ont la juridiction. Quelle coupe d'amertume pour le Découvreur !

Le voyage de tous les désastres

Mais voilà que Vasco de Gama est rentré à Lisbonne après avoir atteint les Indes en faisant le tour de l'Afrique. Et il est reparti. Les souverains espagnols ont de quoi être inquiets : ils risquent de perdre leur avantage premier et sont conscients que seul Colomb est capable de parachever son œuvre. En mars 1502, ils lui donnent donc l'autorisation de faire un quatrième voyage, et avec quatre bateaux. Mais seulement pour toucher le continent indien (il partira même avec une lettre pour Vasco de Gama, si par

aventure ils se rencontrent). On lui a confirmé la plupart de ses privilèges. Mais, attention ! Il n'aura pas le droit de relâcher à Hispaniola, pourtant la seule colonie organisée à l'autre bout du monde ! Et s'il part avec Bartolomé, son jeune fils Fernando, son fidèle Diego Mendez, des marins et des hommes sûrs, les services royaux lui collent encore deux canailles, les frères Porras.

Ce doit donc être un voyage de découverte, non de conquête. Le départ a lieu le 9 mai 1502. Quand ils arrivent au sud des Petites Antilles, plus bas que la Dominique, Colomb doit constater qu'un de ses bateaux, que commande Bartolomé, est peu maniable, trop lent. Il remonte donc, malgré les instructions, sur Hispaniola, dans l'espoir de changer ce bateau en payant. Il arrive le 20 juin 1502 à Santo Domingo. Ovando se montre inflexible : Colomb ni aucun des siens ne posera le pied à terre ; on ne lui vendra pas un bateau ; il n'aura même pas le droit de mouiller dans le port. Colomb le prévient pourtant qu'un ouragan va se déchaîner. L'observation d'un seul lui a permis d'en saisir les signes annonciateurs. Ovando se moque en railleries insolentes de la ruse du « *prophète et diseur de bonne aventure* ». Il le croit si peu qu'il n'hésite même pas à faire partir la grande flotte de magnifiques bateaux qui l'a amené et doit ramener en Espagne Bobadilla.

Et l'ouragan se déchaîne : dix-neuf bateaux vont par le fond ; d'autres s'échouent : cinq cents hommes meurent, dont Bobadilla, Roldan, le cacique Guarionex, emmené enchaîné, mais aussi Antonio de Torres, l'ami de Colomb qui commandait la capitane. Et le trésor, si longuement et cruellement accumulé, d'une valeur d'or de deux cent mille castillans, est perdu. Un désastre ! Un seul vaisseau parviendra à regagner l'Espagne : celui qui emportait les biens restitués à Colomb. De quoi changer l'homme de Dieu en homme du Diable.

L'Amiral et ses lieutenants, eux, sauvent leurs vaisseaux en fuyant les récifs sur la mer démontée, et en trouvant un abri reconnu par Colomb. Dispersés, ils se regroupent et poursuivent le plus effroyable voyage. Sa première moitié va se dérouler entièrement dans la tempête. Colomb a toutefois si bien reconnu cette mer, bien qu'en un unique voyage, qu'il sait où aller. Ils vont réparer leurs dégâts à la Jamaïque. Puis les vents les obligeront à refluer sur Cuba. Mais Colomb ne renonce pas à dompter la mer, dût le dompteur être dévoré. Le voyage d'exploration qu'il a décidé de

faire, il le fera : dans la tempête, contre le vent. Il réussit à toucher le continent et en descend la côte, vers le point où doit se trouver le détroit qui sépare l'Asie de son Nouveau Monde. À chaque tentative, il est rejeté en arrière. Il attend son moment, et repart en avant. La tempête emporte des voiles, les chaloupes : il continue.

Les Indiens qu'il rencontre maintenant sont plus avancés culturellement que les Arawaks. Ce n'est plus l'âge de pierre. Leurs armes sont de cuivre martelé. Leurs bijoux d'or sont tout autre chose que les pépites à peine travaillées des Grandes Antilles. Ils sont aussi plus organisés, et… moins hospitaliers. Tout continue à ancrer Colomb dans son illusion : il recueille des échos de l'existence proche du Mexique. Il lui tourne le dos. L'eût-il atteint qu'il aurait sans doute persisté dans son erreur. Un autre renseignement, juste, lui donne à entendre que cette région – qui est celle de Panama – est un isthme, que le temps manque pour traverser à pied. Enfin, une nouvelle confusion linguistique le persuade que le Gange n'est pas loin de l'autre côté.

Et voilà qu'à la tempête s'ajoute un nouveau désastre : les bateaux sont transformés en passoires par les tarets. Il stationne au Veragua (finalement la seule possession qui lui sera confirmée, et dont ses descendants porteront le nom), dont, à nouveau, le feu des richesses l'enflamme. Il laisserait bien une colonie, mais une véritable mobilisation de la population, en ordre de guerre, n'est stoppée – non sans morts – que par l'énergie de Diego Mendez. Bartolomé est blessé, son vaisseau est perdu. Ils s'enfuient.

C'est au large de cette côte que Colomb, qui n'a que cinquante ans, mais les cheveux blancs, les yeux brûlés par le sel de la mer et les veilles, les gencives attaquées par le scorbut, le corps rongé d'un mal peu défini, à ce terme de sa vie entend des voix, comme Jeanne d'Arc à l'aube de la sienne. Donc, non pas ardentes et confiantes, mais consolatrices et… quelque peu insolentes pour les Rois Catholiques. Un rappel de la fidélité de Dieu à sa parole dénonce sans ménagement le peu qu'en ont les souverains à la leur.

Deux bateaux perdus, les deux autres, bien que prenant l'eau comme des écumoires, parviennent encore à se traîner. Et Colomb s'obstine.

Pourtant, l'effroi, le désespoir de ses équipages, le risque de disette le plient enfin à mettre cap au nord. Il n'atteindra pas ce qui s'appellera… la Colombie.

Deux jours de bon vent et, à nouveau, tempête et courants qui le rejettent aux « Jardins de la reine », sur la côte cubaine. Les vivres sont presque épuisés. Il faut jour et nuit pomper l'eau dans les cales. La tempête recommence. Les deux navires se fracassent, proue contre poupe. Ils parviennent tout de même à se traîner jusqu'à la Jamaïque où il leur faut s'échouer.

Ils vont rester là un an. Et quelle année ! Dès l'arrivée, ils n'ont plus de vivres. Les relations avec les indigènes ne commencent pas mal, mais se détériorent vite. Diego Mendez accepte d'aller en *canoa* à Hispaniola. Son odyssée est un prodige d'énergie, d'endurance, d'acharnement. Et quand il arrive à Santo Domingo, on ne s'y presse pas de venir chercher Colomb. Ovando est trop occupé à torturer et massacrer les Indiens avec une férocité effroyable.

Pendant ce temps, à la Jamaïque, les Porras, affolés d'être ainsi perdus, voulant quitter l'île coûte que coûte, se soulèvent contre l'Amiral, malade, mais confiant en le bon succès de Diego Mendez. Les rebelles dressent les Indiens contre Colomb et ses fidèles. La proximité d'une éclipse lui permet un de ses coups de maître. Il rassemble les indigènes et met en scène son dernier grand spectacle : il va faire disparaître la Lune. Il le fait. Ils se précipitent visage contre terre, terrorisés. Il a gagné la partie.

Pour les rebelles rassemblés par les Porras, c'est Bartolomé qui réglera leur compte. Avec des forces moindres, il les réduit et fait prisonnier Francisco Porras.

Un an déjà qu'ils sont « robinsons ». Une caravelle est bien venue en reconnaissance, mais elle n'a emmené personne ; emporté seulement une lettre en laissant un seul baril de vin et un seul jambon. Ils ne seront délivrés que le 28 juin 1504. Et Colomb et les siens connaîtront encore des mois d'humiliations et de rage rentrée, à Hispaniola, où Ovando délivre les Porras, avant de pouvoir s'embarquer pour l'Espagne le 12 septembre.

Après une nouvelle tempête, ils arrivent enfin le 7 novembre. La reine Isabelle meurt le 26. Elle a oublié Colomb dans son testament. Il est alors à Séville, malade. Il lui reste moins de deux ans à vivre, puisqu'il mourra le 20 mai 1506. Ce sera dix-neuf mois d'amertume dans l'abandon méprisant de Ferdinand d'Aragon. Le Découvreur ne peut plus servir à rien : justification de toutes les ingratitudes.

Comment juger Colomb ?

Cinq siècles sont passés sans apaiser les passions que soulève sa personne d'exception. C'est parce qu'il est celui qui engage le plus grand tournant de l'histoire du monde qu'il a provoqué cultes et exécrations, souvent doublés de mépris. La découverte du Nouveau Monde est exaltante ; la colonisation et les horreurs qu'elle initie provoquent l'indignation et le dégoût. Mais les jugements opposés sur celui qui a ouvert, bien inconsciemment, et contre ses buts mêmes, cette boîte de Pandore, sont aussi naïfs et grotesques les uns que les autres.

Aucun homme, jamais, ne domine l'histoire. Plus l'histoire est grande, plus l'homme – aussi grand fût-il lui-même – s'y révèle fragile. Pas plus saint ou surhomme qu'aventurier ignorant, voire sanguinaire, et aussi bouleversante qu'ait pu se révéler son œuvre, Colomb est un homme de son temps. Et sa découverte, qui fait tourner l'histoire, est d'un temps de transition. Colomb part de conceptions médiévales en mutation, déjà renaissantes, et avec à la fois une intelligence synthétique étonnante, une expérience de marin, un don d'observation, une hardiesse et un courage dans l'exécution sans égal. C'est là son côté positif. Au négatif sa soif de richesses et de titres, ses mesquineries, ses pleurnicheries et ses vantardises. Mais l'homme vieilli avant l'âge et les yeux brûlés par le sel des mers, qui passe des mois à une œuvre de bénédictin pour prouver que l'unité chrétienne du monde doit être réalisée avant la fin des temps, est porté par quelque chose qui le dépasse. Il y a incontestablement chez lui un utopiste dont l'hallucination ne manque pas de poésie. Colomb a été finalement écrasé par sa découverte. Comme tous les héros, il a fait l'histoire comme un instrument. Et comme bien d'autres, il a été brisé par les événements qu'il croyait pouvoir dominer.

On ne peut qu'être frappé de ce hasard objectif qui fait que les événements accidentels de ses voyages symbolisent sans cesse son aventure morale. Les terribles tempêtes du quatrième voyage, suivies de l'abandon et de la solitude d'un an à la Jamaïque, sont comme la forme matérielle de l'aventure spirituelle du Découvreur. Quant à son « Nouveau Monde », il lui est arraché trois fois, comme empire impossible, comme œuvre sainte qui se révèle un piège du Diable, enfin par l'attribution de sa découverte à un autre. Et il se peut que la principale leçon de son aventure soit dans ce

rapport dialectique entre le succès et l’insuccès, entre le but et le résultat, entre le projet et sa réalisation, entre l’intuition et le réel, entre l’utopie et les détours de l’histoire : il y avait bien un continent inconnu, mais il n’était pas celui qu’il croyait, et il n’était pas là où il le croyait ; sa découverte préparait bien l’unité du monde, mais non pas au sein d’une chrétienté évangélique, par le colonialisme, l’esclavagisme, les massacres et les modes d’exploitation sans fin.

Quant à sa prodigieuse aventure individuelle, porte-t-elle un enseignement pour les hommes de notre temps ? Peut-être la leçon la plus difficile à suivre : ne jamais dissocier l’énergie mise au service d’une conviction généreuse du doute méthodique et de la lucidité la plus impitoyable.

Michel Lequenne

À la mémoire de Jacques Danos, l'ami inoubliable sans lequel nous n'aurions jamais connu les angoisses et le bonheur de ce travail aventureux

S. E. et M. L.

Notre traduction a été faite, pour l'essentiel, à partir de l'établissement des textes de la *Raccolta di documenti,* et des *Textos et documentos completos*, édition établie par Mme Consuelo Varela (Alianza Universitad, Madrid). Par un hasard extraordinaire, des copies de textes de Colomb, dont certains inconnus jusqu'à nos jours, en particulier les trois grandes lettres sur le deuxième voyage, pour lequel on n'avait presque rien d'écrit par lui, ont été découverts en 1985. Publiés par Mme Consuelo Varela, ils ont été traduits et publiés en français par MM. Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, auxquels nous devons l'autorisation, dont nous les remercions vivement, de les reproduire dans cette édition. Pour rendre plus explicites les *Apostilles* (notes marginales) de Colomb, dont nous avons repris la traduction d'Edmond Buron, nous les avons fait précéder par des fragments du texte du cardinal d'Ailly qu'elles annotent, dans cette édition d'Edmond Buron (*Imago Mundi,* Maisonneuve, Paris, 1930).

Tout ce qui, dans notre « Introduction », apparaîtra à nos lecteurs comme contraire aux thèses courantes, a été justifié et explicité dans notre biographie critique, *Christophe Colomb, contre ses mythes* (éd. Jérôme Millon).

M. L.

Portraits de Christophe Colomb

Il n'existe de Colomb aucun portrait peint, dessiné ou gravé authentique. Tous ceux que l'on possède ont été exécutés après sa mort ou hors de sa présence. On jugera donc tous les portraits imaginaires à l'aune du portrait écrit donné par son fils en sa Vida del Almirante*, chap. 3, et par celui que donne le chroniqueur Oviedo qui le connut dès son retour du premier voyage de découverte.*

Portrait écrit par son fils, Fernando Colomb

L'Amiral était un homme bien fait et d'une stature plus que moyenne, le visage long, les pommettes quelque peu saillantes. Il n'était ni trop gros ni trop maigre. Il avait le nez aquilin, les yeux tirant sur le bleu, le teint blanc et vermeil. Jeune, il avait les cheveux blonds, mais quand il parvint à l'âge de trente ans, ils devinrent tout blancs. Il était très sobre pour le manger et le boire et très modeste de sa personne. Il était affable dans la conversation avec les étrangers et très agréable avec ceux de sa maison quoique avec gravité. Il fut de si stricte observance en les choses de la religion qu'on aurait pu le tenir pour profès, tant par sa manière d'observer les jeûnes que de faire oraison pendant l'office divin. Il fut si ennemi des jurons et des blasphèmes que je fais serment ne lui avoir jamais entendu d'autre juron que « par saint Fernando ». Et quand il était le plus en colère contre quelqu'un, sa remontrance consistait à lui dire : « De vous à Dieu, pourquoi faites-vous ceci, pourquoi dites-vous cela ? » Et s'il avait quelque chose à

écrire, il ne prenait pas la plume sans écrire d'abord ces mots : « *Jésus cum Maria sit nobis via* », et en une telle calligraphie qu'il aurait gagné son pain avec son écriture seulement.

Portrait écrit par Oviedo[1]

[…] homme d'honnêtes parents et de vie, de belle stature et beau à voir, plus haut que moyen, et de forts et robustes membres, les yeux vifs et les autres parties du visage de bonne proportion, les cheveux fort roux et la face quelque peu enflambée et tachetée, bien parlant, cault et de grand esprit, et fort bon latin et très docte cosmographe, plaisant et gracieux quand il voulait, ireux et félon quand il se courrouçait.

Note

1. Traduction Jean Poleur, 1955.

I.

Avant la découverte

Apostilles

Quelles étaient les connaissances de Colomb, et d'où les tenait-il ? On sait qu'il n'eut aucune formation régulière et qu'il fut marin dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Mais il trouva le temps d'apprendre le latin, peut-être même avant son séjour au Portugal, puisque c'est à partir de cette époque qu'il put lire et annoter les livres en cette langue, publiés entre 1477 et 1485 — y compris une traduction de Marco Polo —, qui nous restent de lui, étant passés, après sa mort, de la bibliothèque de son fils à la « Colombina » de Séville.

Deux problèmes ont été posés par ces livres et leur annotation : quand entra-t-il en leur possession ? Toutes les notes sont-elles de lui ? La solution à ces deux problèmes nous semble pouvoir être trouvée, au-delà des douteuses expertises d'écriture, par le rapprochement des « apostilles » avec l'ensemble des autres données dont nous disposons. Et d'abord le fait que le Journal de bord *du premier voyage est rempli de notations qui viennent de D'Ailly ou ne se comprennent que par sa lecture ; enfin, que ce premier voyage ne pouvait être considéré comme possible qu'à partir des hypothèses cosmographiques étudiées dans ces livres, commentées et, parfois, contredites dans leurs marges.*

*En fait, on pourrait faire abstraction de tous les livres qui ont appartenu à Colomb — y compris l'*Histoire naturelle *de Pline — pour jauger son savoir théorique : quasi tout vient de D'Ailly. On s'en apercevra en lisant le large choix que nous avons opéré parmi les 2 565 notes marginales de ses livres subsistants (dont 877 dans les traités de D'Ailly, 475 pour le seul* Imago Mundi).

Précisons que la grande majorité de ces notes ne font que « souligner », pour mémoire en somme, ce qu'écrivent les auteurs : localisation de lieux, productions — y compris, bien entendu, en richesses plus ou moins fabuleuses —, curiosités naturelles et mœurs humaines, voire rappels

historiques, etc. Celles que nous avons retenues éclairent à la fois l'élaboration de la pensée du découvreur — des erreurs aux intuitions géniales — et parfois jettent sur sa vie des lumières dont l'importance est d'autant plus grande que celle-ci est couverte de larges zones d'ombre. Comme dans ses livres, nous avons placé ces apostilles à côté des fragments de textes qu'elles annotent, ce qui permet de mieux voir en quoi, parfois, Colomb s'en écarte, les incline en son sens, voire s' y oppose, et enfin y ajoute. Les notes de Colomb ont été numérotées par le savant colombiste italien Cesare de Lollis, et c'est cette numérotation universellement adoptée que nous utilisons ici.

Imago Mundi de Pierre d'Ailly[1]

Premier chapitre : Du monde et de ses diverses parties en général

(Note 5) [Colomb résume la notion de sphère et arrive à cette conclusion qui ne se trouve pas dans d'Ailly] :

La sphère du ciel est une image de forme ronde dont la Terre est le centre, et qui est fermée de toutes parts également. Cette sphère tourne une fois en un jour et une nuit par l'orient et l'occident ; sa rotation est tellement rapide que s'il n'y avait pas des astres tournant en sens contraire pour en retarder le mouvement, elle briserait le monde. Ils disent que la sphère n'a ni commencement ni fin, de sorte qu'elle se termine en rond comme un cercle et qu'il est difficile de savoir où elle commence et où elle finit.

Chapitre quatrième : Des quatre éléments et de leur répartition

[…] car l'eau n'entoure pas toute la Terre, mais elle en laisse une partie qui est découverte pour l'habitation des animaux. Il y a une partie de la Terre qui est moins lourde que l'autre ; c'est pourquoi elle est plus haute et plus éloignée du centre de la Terre. Le reste, outre les îles, est tout couvert d'eau selon la commune opinion des philosophes ; c'est que la Terre, en tant qu'élément plus lourd, se trouve au milieu du monde où elle constitue en effet le centre de la Terre ou le centre de sa gravité. Selon d'autres auteurs, le centre de gravité de la terre et de l'eau est au centre même du globe.

(8) … L'eau et la terre font ensemble un corps rond.

(9) Le centre de gravité de la terre et de l'eau se trouve le centre du monde. L'éclipse de la Lune est causée par l'ombre que projette la Terre.

Chapitre cinquième : Du volume de la Terre et de sa mesure

[…] C'est de cette manière qu'on a trouvé la mesure de la Terre, car l'abaissement d'un pôle ou celui d'une étoile se calcule facilement par le moyen de l'astrolabe ou du quadrant.

(10) C'est de cette manière qu'on a trouvé la mesure de la Terre. [Des opinions de D'Ailly — d'après Bacon et Alfraganus — sur la taille des étoiles et des sphères par rapport à la Terre, Colomb retient seulement] :

(12) Le volume de la Terre est comme un point dans l'immensité du ciel.

Chapitre sixième : Des divisions de la Terre

De même que le Ciel, la Terre se divise proportionnellement par quatre cercles plus petits, faisant cinq parties inégales : ce sont les deux cercles Arctique et Antarctique et les deux tropiques. Ils forment cinq zones de la Terre qui sont proportionnelles aux cinq zones correspondantes du Ciel, car, à ces zones correspondent sur la Terre certaines contrées et régions. La première zone se trouve située entre le pôle et le cercle Arctiques, la deuxième entre le cercle Arctique et le tropique d'été ; la troisième entre le tropique d'été et le tropique d'hiver ; la quatrième entre le tropique d'hiver et le cercle Antarctique, et la cinquième entre le cercle Antarctique et le pôle Antarctique.

(14) On compte cinq zones sur la Terre comme dans le Ciel.

[…] Selon quatre savants, la première et la dernière zones ou région sont, par leur éloignement du Soleil, inhabitables à cause du froid excessif qu'il y fait. La troisième zone, à savoir la médiane, se trouve sous le passage du Soleil et en est trop rapprochée ; on l'appelle la zone torride et elle est inhabitable à cause de l'excessive chaleur qui y règne.

(16) Zone torride. Elle n'est pas inhabitable car les Portugais y naviguent aujourd'hui. Elle est même très peuplée. Il y a sous la ligne de l'Équateur le fort de la Mine appartenant au roi sérénissime de Portugal, et que nous avons vu[2].

Chapitre septième : Des diverses opinions concernant l'habitabilité de la Terre

Les opinions sont partagées au sujet de l'habitabilité des susdites régions de la Terre. Ainsi que nous y avons fait allusion, quelques auteurs prétendent que la troisième zone est inhabitable ; d'autres affirment le contraire, à savoir que cette région est tout à fait tempérée, principalement vers le milieu, sous l'Équateur. Telle fut l'opinion d'Avicenne.

(18) Avicenne et d'autres disent que la région est très tempérée sous l'Équateur.

On fournit quelques arguments pour avancer que la chaleur qui règne dans cette zone en raison de la proximité du Soleil peut se tempérer par suite de certaines circonstances. Quelques-uns vont jusqu'à dire qu'en un mont voisin vers l'orient se trouve le Paradis terrestre.

(19) Le Paradis terrestre est là.

Au sujet de la quatrième zone, située entre le tropique d'hiver et le cercle Antarctique, ainsi que nous l'avons déjà dit, les uns la disent aussi tempérée et habitable que la deuxième zone que nous habitons. Ces auteurs ajoutent que, dans cette zone, sont les Antipodes, susceptibles d'avoir des régions et des habitats comme notre zone, mais que leur hiver arrive à l'époque où nous sommes en été, et inversement ; que d'autre part ils sont à l'époque du printemps au moment où nous sommes en automne et inversement.

(20) Dans la zone qui se trouve autour du cercle Antarctique, laquelle est aussi tempérée que la nôtre, habitent les Antipodes. Ils sont en hiver quand nous sommes en été et inversement.

[…] D'après cette opinion, la population de cette zone n'aurait pas connu la prédication du Christ et des Apôtres contrairement à l'affirmation sacrée : « Et leur parole fut entendue dans tout l'univers. » Mais dans son chapitre 16 de la *Cité de Dieu*, saint Augustin réprouve cette théorie.

(21) Leur parole fut entendue de tout l'univers.

Chapitre huitième : De la quantité de Terre habitable

[À tout ce chapitre, Colomb oppose aux « autorités » citées, son expérience et son savoir propres.]

(23 bis) Noter qu'en cette année 88, au mois de décembre, Bartholomeu Dias, capitaine de trois caravelles, qui avait été envoyé par le sérénissime roi de Portugal pour prendre terre en Guinée, aborda à Lisbonne. Il fit rapport audit roi sérénissime qu'il avait navigué au-delà de Yan, ayant parcouru 600 lieues, à savoir 450 à l'Auster et 250 à l'Aquilon[3], et qu'il avait atteint un promontoire auquel il donna le nom de cap de Bonne-Espérance que nous avons estimé être en Agesimba. Il dit qu'en ce lieu il découvrit par l'astrolabe qu'il s'était éloigné de 45 degrés au-delà de la ligne de l'Équateur[4], et que cet endroit est distant de Lisbonne de 3 100 lieues. Il a décrit son voyage et l'a raconté lieue par lieue sur une carte marine afin de le mettre sous les yeux dudit roi sérénissime. J'ai vu tout cela.

Ceci concorde avec les dires de Marin[5] au sujet de son voyage au pays des Garamantes, que Ptolémée a rectifiés et dans lequel voyage il prétend avoir été à 27 500 stades au-delà de l'Équateur, ce que Ptolémée conteste et rectifie.

Ceci concorde avec Pierre d'Ailly disant que les eaux ne recouvrent pas les trois quarts de la Terre.

Ceci établit que la mer est toute navigable en dépit de l'excessive chaleur.

Aristote : entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde se trouve une petite mer et susceptible d'être traversée en peu de jours.

Pline : on ne met pas grand temps pour aller par eau du golfe Arabique aux Colonnes d'Hercule.

Esdras : six parties de la Terre sont habitées. La septième est couverte d'eau.

Noter que le bienheureux Ambroise et Aurèle-Augustin et plusieurs autres ont tenu Esdras pour un prophète et qu'ils ont approuvé son livre ainsi qu'il apparaît ci-dessous par les extraits qui sont faits de ses livres, et ils ne paraissent pas apocryphes.

Le mot de Pierre Le Mangeur concorde avec ce témoignage au sujet de l'étendue des eaux, à savoir que si l'on juge des eaux connues par les navigateurs on trouvera que cette assertion est vraie.

Saint Augustin dans *La Cité de Dieu.*

François de Méron dans son livre *Des Vérités* dit :

Deuxième vérité : Qu'après le retour des Juifs de Babylone, ceux-ci n'eurent pas de prophètes après Malachie, Aggee, Zaccharie et Esdras jusqu'à l'avènement du Sauveur, si ce n'est Zaccharie, père de Jean, le vieillard Siméon et le très glorieux Jean-Baptiste dont il est parlé dans le dernier chapitre, etc. D'où il résulte un fait notable, à savoir qu'Esdras fut prophète et que ses prophéties, bien qu'elles ne soient pas canoniques, furent néanmoins authentiques. Ses prophéties ont été confirmées, puisque le Bienheureux Ambroise les accepte en rapportant cette, vérité : *Mon fils Jésus mourra et le monde sera converti.*

Pierre le Mangeur, maître des histoires ecclésiastiques dit : Le troisième jour Dieu rassembla les eaux en un lieu sous le firmament. Bien que ce lieu puisse en comporter plusieurs, comme ils communiquent tous entre eux par les entrailles de la Terre, on peut dire que les eaux furent rassemblées en un seul lieu. Il put en être ainsi, car les eaux à l'état de vapeur qui remplissaient tout l'espace tiennent [à l'état solide] une petite place ; ou encore la Terre s'entrouvrit pour refermer les eaux ainsi que dans un vase ; c'est ainsi que la Terre put apparaître *avide*, car la partie recouverte d'eau put être proprement dite *humus*, mais puisqu'elle est apparue comme *avide*, elle est appelée *terre* parce qu'elle est *foulée* par les pieds des animaux ; ou encore *sol*, c'est-à-dire solide, parce que *isolée*, étant entourée des trois éléments, enfin *terrain* parce qu'elle souffre les travaux des hommes.

Il a appelé la réunion d'eau la *mer*, en hébreu, parce que toute réunion des eaux est appelée mer. L'ouvrage des eaux étant achevé, il est dit que Dieu vit que tout était bien, et il ajouta cet autre ouvrage disant : que la terre germe. Il ne faut pas comprendre seulement par ces mots le travail de germination, mais la capacité de germer. C'est ce que dit Nicolas de Lire dans le chapitre « De l'ouvrage du troisième jour », dans son livre sur la Genèse.

Chapitre dixième : De la longitude et de la latitude des climats[6]

[…] Alfraganus et quelques autres comptent par milles et donnent cinquante-six milles et deux tiers au degré. Le circuit total de la Terre mesurant 20 400 milles, la moitié du cercle est de 10 200 milles, qui valent 5 100 lieues, en admettant que deux milles correspondent à une lieue […]

(28) Chaque degré est de 56 2/3 milles et ainsi le circuit de la Terre a 20 400 milles.

[Sacrobosco[7] donnait au cercle de la Terre une valeur plus grande qu'Alfraganus.]

(31) Noter que la latitude des climats que tu verras ici est de 56 milles 2/3 pour chaque degré. Cette mesure est exacte, le reste n'est que conjecture.

Chapitre onzième : Des préclimats et des postclimats

(33) L'auteur [Pline] prouve qu'il y a des habitants sous l'Équateur et au-delà du tropique du Capricorne.

[…] Dans son livre 6 [Pline] parle de l'île de Taprobane[8] dont les peuples, venant à Rome sous le règne de Claude, s'étonnaient de ce que l'ombre du Soleil tombait vers le septentrion et de ce que l'astre ne se levât qu'au midi. Cette île, d'après Albategui, est du côté opposé à l'Inde, sous l'orient, mais j'en parlerai plus long ailleurs.

(35) Au-delà du tropique du Capricorne se trouve la région de Pathalis où il y a un port où l'ombre que fait le Soleil ne tombe qu'à midi. Le soleil est toujours à l'aquilon. Des hommes vinrent de Taprobane à Rome.

(36) L'île de Taprobane est située à l'opposé de l'Inde et du côté oriental. Elle est peuplée.

(37) Noter que si l'île de Taprobane est placée comme il est dit ci-dessus elle serait éloignée du vrai occident de 58 degrés au zéphir ; car, ainsi que nous l'avons dit, la mer qui sépare l'Espagne de l'Inde est petite.

Pline pourrait avoir raison quand il parle des habitants du tropique du Capricorne, dont il tire témoignage par ceux qui venaient de Taprobane à Rome ou par ceux qui étaient envoyés de Rome vers ces régions.

(38) Des gens vinrent de Taprobane à Rome et d'autres furent envoyés de Rome.

Bien que certaines contrées d'au-delà du Capricorne soient habitables, si, au dire d'Aristote et d'Averrhoès aux livres du *Ciel et du monde*, elles constituent la partie la plus noble et la plus belle terre, c'est-à-dire l'ancien Paradis terrestre comme le prétendent certains auteurs, il n'en est pas moins vrai qu'on ne trouve chez aucuns auteurs une description de ces contrées.

(40) Au-delà du tropique du Capricorne on trouve la plus belle région habitée, parce que c'est là que se trouve la partie la plus digne et la plus noble du monde, à savoir le Paradis terrestre.

Pour ce qui est de la quantité de la Terre habitée dans les parties septentrionales, nous avons le témoignage de Pline qui évoque, dans son quatrième livre, l'expérience et l'opinion de plusieurs auteurs : à savoir que la Terre est habitée jusqu'au point où se trouvent les pôles et où le jour et la nuit ont des durées de six mois. Marcien est aussi de cet avis. Ces auteurs prétendent que là se trouvent les peuples les plus heureux de la terre ; gens qui ne meurent pas, mais qui se précipitent du haut d'un rocher dans la mer quand ils sont fatigués de la vie. On les appelle Hyperboréens en Europe et Aromphéens en Asie.

(41) Sous le pôle Arctique se trouve le peuple le plus heureux et dont les hommes ne meurent pas, si ce n'est de la satiété de la vie.

Pour ce qui est de l'étendue de la Terre habitable du côté de la limite occidentale des climats, il en est peu ou point en dehors de quelques petites îles, car c'est là qu'est la grande mer qu'on appelle Océan.

[Colomb ne fait aucun commentaire à cette affirmation.]

La fin de la Terre habitable du côté de l'orient et la limite extrême des centres habitables de l'occident sont très rapprochées si l'on en croit Aristote et Averrhoès (2e livre du *Ciel et de la Terre*). Entre les deux extrémités, il n'y aurait qu'une petite mer, bien que l'étendue en largeur de la terre ferme soit supérieure à la moitié du cercle de la Terre.

(43) L'extrémité orientale de la Terre habitée et l'extrémité occidentale de la Terre habitée sont assez rapprochées. La partie qui les sépare est une petite mer.

Chapitre douzième : Des régions inhabitables

[…] D'un autre côté, il peut se trouver des régions qui, inhabitables à cause de l'éloignement du Soleil, conviendraient parfaitement à la nature humaine par suite de circonstances physiques toutes différentes des trois cas susdits et, partant, seraient habitables. C'est ainsi que les historiens

prétendent que les montagnes hyperboréennes sont d'une température parfaitement tempérée et que les peuples qui les habitent y vivent très longtemps ; à tel point que les gens sont obligés de s'entre-tuer quand ils sont fatigués de vivre. Et cependant ces montagnes sont très loin en dehors des régions climatiques du côté du septentrion.

(45) Les monts hyperboréens sont d'une très bonne température et leurs habitants y vivent fort longtemps puisque par suite de la lassitude de la vie on est obligé d'en tuer quelques-uns [D'Ailly en explique la cause : la forme des montagnes conserve la chaleur solaire…]

[…] si les conditions spéciales favorables à la vie humaine concordaient avec les circonstances générales de l'habitabilité, à savoir la terre fertile, la bonne exposition solaire et la clémence du ciel sidéral, la région qui en serait dotée serait tout à fait tempérée ; il est vraisemblable que le Paradis terrestre fut dans ce cas ; au surplus telles doivent être les régions que les écrivains appellent les îles Fortunées.

(47) Le Paradis terrestre est certainement le lieu que les auteurs appellent les îles Fortunées.

[…] On peut conclure de ce qui précède que, par suite de la circonstance générale susdite, il y a quatre régions extrêmes, situées dans les limites des climats, qui sont inhabitables, et principalement deux de ces régions, dont l'une regarde le midi et l'autre le septentrion […]. C'est pourquoi Ptolémée, Haly et d'autres anciens auteurs prétendent que dans ces deux régions extrêmes il y a des hommes sauvages anthropophages au visage difforme et horrible. Haly attribue ce fait à l'inégale répartition de la chaleur et du froid dans ces régions, cause de complexions anormales et des hideuses déformations, cause aussi de la perversion des mœurs et de la grossièreté du langage : ce sont des êtres dont il est difficile de dire s'ils sont des hommes ou des bêtes selon l'expression du bienheureux Augustin. Hermès affirme, au dire de Haly, que, dans ces deux régions extrêmes habitent les mauvais esprits, les démons et les bêtes malfaisantes et invisibles à l'homme.

(48) Il y a dans ces deux régions extrêmes des hommes sauvages qui se nourrissent de chair humaine ; ils ont des visages difformes et horribles. Cela est dû à la différence de température de ces deux pays ; d'où leurs

mœurs corrompues et leurs coutumes barbares. C’est là que les hommes, les bêtes et les monstres ont des figures si horribles qu’il est difficile de discerner les uns des autres. C’est là que sont les esprits mauvais, les diables et les bêtes méchantes[9].

Chapitre treizième : Des différences entre les pays habitables

[Selon Aristote] *(49)* Dans le Midi, les hommes sont d’une intelligence et d’une sagesse plus grandes, mais moins robustes, moins audacieux et moins courageux. Par contre, ceux qui habitent au septentrion sont plus intrépides mais moins sages et moins forts[10].

Les Grecs furent un peuple intermédiaire. Ils ont assez de courage et de prudence.

(50) Les peuples du Midi ont plus de dispositions aux sciences mathématiques et aux connaissances astrologiques.

Les grands savants vivaient dans les troisième, quatrième et cinquième climats. Aristote appartenait au cinquième, Ptolémée au troisième, de même que Pline.

(51) Les habitants de l’Orient sont d’un cœur plus fort. Ils ont de plus grandes dispositions à accomplir des actions d’éclat et à cultiver l’astrologie[11].

(52) Les Français et les Anglais ne sont pas forts en astrologie.

(53) On doit comprendre que l’Orient est à l’extrémité de l’Inde ultérieure tandis que l’Occident se trouve proprement à l’extrémité de l’Espagne.

Chapitre quatorzième : De la division de la Terre en trois parties d’après les cosmographes

(58) La partie occidentale de l’Inde est l’Éthiopie. C’est là qu’Eudoxe a trouvé ces nations en allant de Gadès[12] aux Indes.

Notez que tous les auteurs appellent Éthiopiens les hommes au teint noir[13].

Chapitre quinzième : Des diverses parties de l’Asie et premièrement de l’Inde

[Les notes ne sont pour l’essentiel que des relevés de noms, situations, et des produits principaux de ces pays : or, argent, aromates, pierres précieuses…]

(75) Il faut entendre que la frontière de l’Inde qui nous fait face, c’est-à-dire qui regarde l’Espagne, s’étend de Borée jusqu’au tropique du Capricorne.

[…] il est faux de placer Jérusalem au centre de la Terre comme le voudrait une certaine opinion courante basée sur la parole du Psalmiste qui dit que le salut des hommes s’est opéré au milieu de la Terre.

À vrai dire, le salut des hommes n’a pas été accompli au milieu de la Terre habitable comme il résulte de ce que nous avons dit, mais dans une région voisine du centre des climats ainsi que nous l’avons exposé au chapitre consacré aux climats[14].

(78) Il faut entendre que Jérusalem est au centre de la Terre de promission.

(79) L’erreur de ceux qui placent Jérusalem au centre de la Terre.

Chapitre seizième : Des merveilles de l’Inde

Il est évident, d’après ce qui précède, que la superficie de l’Inde est immense. On verra par ce que nous allons dire que ce pays n’est pas moins grand par la variété de ses merveilles. Ses forêts sont les plus hautes ; on trouve dans ses montagnes les pygmées, hommes de deux coudées qui font la chasse aux grues ; ces gens mettent trois ans à enfanter et ils meurent dans leur huitième année. Dans ce pays il pousse un poivre blanc qui accuse une nuance foncée provenant du fer qu’on y met pour chasser les serpents qui peuplent ces forêts.

(80) Des hommes de deux coudées qui sont en lutte contre les grues. Ils enfantent dans leur troisième année et meurent dans la huitième.

(81) Du poivre blanc.

On y trouve les Macrobiens, hommes de douze coudées, qui font la guerre aux griffons. Les lions ont des ailes et des serres à la manière des aigles.

(82) Les Macrobiens, hommes de douze coudées, combattent contre les griffons.

Il y a des Agrahtes et des Brahmanes qui par amour se jettent dans des brasiers. On y voit des barbares qui tuent leurs parents usés de vieillesse et les mangent ; ceux qui se refusent à pratiquer cette coutume sont considérés comme impies.

(83) Ils ont l'habitude de massacrer leurs parents devenus vieux et ils apprêtent leur chair pour se nourrir.

D'autres mangent le poisson cru et boivent l'eau salée de la mer. Certains monstres humains ont les pieds devant-derrière et leurs pieds ont huit orteils ; d'autres ont des têtes de chien et portent des peaux de bêtes. Ils aboient comme des chiens[15].

Il y a dans ce pays des femmes qui n'enfantent qu'une fois et qui ont des enfants blancs à leur naissance, mais qui deviennent noirs dans leur vieillesse.

(84) Des femmes qui n'enfantent qu'une fois et qui élèvent des enfants blancs qui deviennent noirs en vieillissant.

Il y a des hommes qui n'ont qu'un œil, on les appelle Carismaspi, et des Cenofevres, appelés cyclopes. N'ayant qu'un pied pour se tenir, ils courent néanmoins plus vite que la brise ; quand ils s'assoient sur la terre, ils se font de l'ombre en élevant la plante de leur pied en l'air […].

D'autres, acéphales, ont les yeux dans les épaules ; en guise de nez et de bouche, ils ont deux trous dans la poitrine et, à la manière de certaines bêtes, leur corps est couvert de soies.

[Colomb ne relève pas. D'Ailly finit d'ailleurs par s'arrêter et renvoie à Pline, Solin et Isidore (de Séville).]

Chapitre vingtième : De l'étendue de la Terre promise

Quant à la Syrie, à la Judée et à leurs provinces, dans lesquelles se trouve la Terre sainte, plusieurs auteurs s'en sont occupés, et ils en ont écrit largement et en détail. C'est pourquoi, renvoyant le lecteur à ces écrivains, nous passerons rapidement outre.

Il y a cependant une chose qui ne me paraît pas devoir être passée sous silence : je veux dire l'étendue de la Terre promise et la portion qu'en occupent les Juifs.

Dans une épître sur la Terre promise et son exacte situation, Jérôme dit que ni David, ni Salomon, ni aucun autre roi n'ont occupé de territoire au-delà de ce qui est enfermé entre Dan et Bethsamès. C'est de là, qu'après la victoire, les Juifs ont vu accourir à eux des foules d'ennemis tributaires. La longueur de ce pays, enfermé entre Dan et Bethsamès, ne dépasse guère 160 milles, au dire de Jérôme. Quant à sa largeur, il n'ose pas se prononcer, car, à partir de Joffé jusqu'à notre petit bourg de Bethléem, on compte 66 milles.

Entre Bethléem et le Jourdain, il y a environ une journée. C'est pourquoi les Juifs ont occupé bien peu de ce sol, et ce peu s'est trouvé en deçà du Jourdain.

(113) Ni David, ni Salomon, ni aucun autre roi n'ont possédé de pays en dehors du territoire compris entre Dan et Bersabée, à savoir 160 milles, ni entre Joffé et Bethléem, c'est-à-dire 66 milles. C'est pourquoi les Juifs ont occupé un très petit pays.

Chapitre vingt-quatrième : De quelques royaumes des régions susdites

Les modernes divisent et dénomment autrement, à savoir par royaumes, les pays de Scythie et d'Hircanie et les régions circonvoisines. Ainsi, ils placent en Scythie le royaume de Cathay qui est borné au levant par l'Océan, au midi par les îles de l'Océan, au couchant par le royaume de Tharse et au septentrion par le désert de Béléma.

(159) Où l'on place le royaume de Cathay en Scythie. Il est borné à l'orient par l'Océan.

(166) […] Voir nos cartes de papier où est figurée la sphère[16]. Nous avons toutes ces choses en nos papiers.

Chapitre trente et unième : De l'Espagne et de ses diverses parties

[…] Selon certains auteurs, elle dépasse même le détroit de Gadès, s'étend jusqu'aux provinces africaines et se prolonge au-delà des Colonnes d'Hercule pour rejoindre l'Atlas.

On dit même qu'autrefois il n'y avait pas de bras de mer entre ce qu'on appelle aujourd'hui l'Espagne et l'Afrique et que la terre était continue dans les temps anciens.

(228) On dit qu'autrefois il n'y avait pas d'eau entre l'Espagne et l'Afrique, mais une terre ininterrompue.

Chapitre trente-deuxième : De l'Afrique en général

[…] Quand les Anciens disaient que l'Afrique est la troisième partie du monde, ils ne se basaient pas sur l'étendue des terres ; car cette mer qui naît à l'occident des eaux de l'Océan pour s'étendre vers le midi rétrécit entre elle et l'Océan le territoire africain. Toutefois, quoique certains auteurs aient compris que l'Afrique fut en largeur égale à l'Europe tout en étant plus étroite, ils ont préféré dire qu'elle n'était en fait qu'une portion de l'Europe.

De plus, comme il y a une plus grande étendue de terre inculte et inconnue en Afrique à cause de la chaleur qu'il n'en est en Europe à cause du froid, étant admis que la végétation supporte moins l'excessive chaleur que le froid extrême, il en résulte que le territoire africain, de même que la population de cette contrée, est moins grand que le territoire européen, parce qu'il y a naturellement moins d'espace [habitable] et qu'en raison de l'inclémence du Soleil, il renferme plus de déserts. L'Afrique, en effet, commence aux confins de l'Égypte et s'étend dans le midi en passant par l'Éthiopie jusqu'à l'Atlas. Du côté du septentrion, elle est bornée par la Méditerranée et se termine au détroit de Gabès.

(234) L'Afrique est comme la moitié de l'Europe, et bien qu'elle soit composée dans sa partie centrale de terre de sable, elle est néanmoins habitée en quelques parties. Elle est peuplée d'hommes innombrables dans ses parties australes et septentrionales, en dépit de l'excessive chaleur qui y règne[17]. Sous la ligne équatoriale où le jour se compose perpétuellement de douze heures, le roi sérénissime de Portugal possède un poste dans lequel je suis allé et où j'ai trouvé que la région est tempérée.

L’Afrique est moindre que l’Europe au point de vue de la population et du territoire, ce qui tient à l’inclémence du climat.

(235) Plusieurs déserts en Afrique.

Chapitre quarantième : Des îles occidentales de l’Océan

Au-delà de la Bretagne, très avancées dans l’Océan, se trouvent les îles Orcades au nombre de trente-trois, dont une vingtaine sont désertes et les treize autres cultivées.

Puis, dans la direction du Cirsius se trouve à une grande distance, séparée des autres, l’île de Thulé. Située au milieu de l’Océan, elle a été signalée à peine par quelques-uns. D’après Isidore, c’est la dernière île de l’Océan, située au large des côtes septentrionales et occidentales, au-delà de la Bretagne…

[…] Au-delà de cette île, on arrive en un jour de navigation à la mer ténébreuse et glacée.

(307) Au-delà de l’île de Thulé, on atteint en un jour de navigation la mer de glace.

Chapitre quarante et unième : Des autres îles célèbres de l’Océan

Les îles Fortunées […] C’est cette fécondité du sol qui a fait croire aux Gentils que le Paradis était dans ces îles […] Ces îles sont situées dans l’Océan sur la gauche de la Mauritanie, entre le midi et le couchant, proche de l’occident.

(313) L’erreur des Gentils qui faisaient des îles Fortunées le Paradis terrestre, à cause de la fécondité du sol.

(314) La position des îles Fortunées aujourd’hui appelées Canaries.

Chapitre quarante-deuxième : De l’île de Taprobane dans l’Inde

(317) Notez les nombreuses merveilles de cette île.

(318) Toute remplie de perles et de gemmes.

[…] Les vaisseaux romains s’y rendaient en sept jours.

(321) Les navires s'y rendaient en sept jours.

(322) Notez que Ptolémée place cette île sous la ligne de l'Équateur et non loin de la terre ferme, même toute proche. C'est pourquoi il faut entendre que c'est de ce point que partaient les navires des Romains.

Chapitre quarante-neuvième : Des diverses étendues d'eau et en premier lieu de l'Océan

Il faut mentionner en premier lieu l'Océan ainsi appelé par les Grecs et les Latins parce que l'Océan encercle la Terre en quelque sorte, à moins que ce ne soit en souvenir de la rapidité avec laquelle il coule.

[…] Le détroit de Gaditan tire son nom de Gadès, où se trouve le seuil par où passe l'Océan dans la grande mer Méditerranée. C'est ce qui a fait dire qu'Hercule, ayant atteint Gadès, posa là les colonnes destinées à marquer l'extrémité de la Terre.

Voilà le peu de choses qu'Isidore dit de l'Océan ; mais quant à son extension sur le globe, il s'est institué une discussion assez confuse.

D'après l'opinion commune, l'Océan recouvre presque les trois quarts de la Terre. Pourtant, au dire de certains philosophes, la quantité de Terre habitable est la plus grande, et la partie terrestre recouverte par les eaux est moindre, ainsi qu'il a été exposé plus haut. Il est naturel que les eaux soient abondantes dans les régions polaires, car, en raison de leur éloignement du Soleil, ces régions sont froides et on sait que le froid est générateur d'humidité. Ainsi la masse des eaux s'écoule d'un pôle à l'autre, et elle s'étend entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde sur une largeur qui n'est pas grande ; de sorte que le commencement de l'Inde pourrait être à une distance supérieure à la moitié du cercle équatorial [par terre] en un point assez rapproché de l'extrémité de l'Espagne.

(362) La portion recouverte par les eaux est petite.

(363) Les eaux de la mer coulent d'un pôle à l'autre et, entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde, la masse des eaux n'est pas d'une grande largeur.

(364) L'Inde est proche de l'Espagne.

Du reste Aristote et son commentateur disent à l'appui de cette thèse, dans le livre du *Ciel et du monde,* qu'on trouve des éléphants dans ces deux

régions. En effet, les éléphants pullulent autour de l'Atlas, ainsi que le dit Pline, et pareillement dans l'Inde […]. Or Aristote prétend que des éléphants ne peuvent se trouver dans ces pays que s'ils sont de constitution semblable, et que si ces pays étaient très distants, ces bêtes n'auraient pas la même conformation. Il en conclut que ces régions ne doivent pas être très éloignées l'une de l'autre et que la mer qui les sépare est petite. De plus, que la mer [ne] recouvrirait [pas] les trois quarts de la Terre pour cette raison que le commencement de l'Orient est tout proche du commencement de l'Occident et qu'une petite mer les sépare l'un de l'autre.

(366) Le commencement de l'Orient et celui de l'Occident sont rapprochés.

[…] Quoi qu'il en soit, ces distances n'ont pas été mesurées jusqu'à présent, et nous n'en avons pas trouvé d'indication chez les anciens écrivains. Il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque plus de la moitié du quart de la Terre que nous habitons nous est inconnue et qu'un certain nombre de cités sont ignorées des savants.

(367) Plus de la moitié du quart de la Terre où nous sommes nous est inconnue, et il y a des cités encore inconnues aux savants.

Semblablement, si nous parlions des deux autres quarts de la Terre et si nous en considérions les lieux connus, nous trouverions qu'ils ne sont pas couverts d'eau comme le croit la majorité des mathématiciens. Et, sur ce sujet, ils apportent des raisons que nous n'avons pas l'intention d'examiner de plus près dans cet ouvrage. On peut dire toutefois qu'il résulte de leurs calculs que l'étendue de l'Océan sur la Terre reste bien problématique.

Chapitre cinquante et unième : Des golfes de la mer et en particulier de la mer Rouge

[…] la distance qui sépare la mer Rouge de l'extrémité de l'Espagne ultérieure, à savoir jusqu'à l'Atlas, est immense. C'est ce qui porte certains auteurs à conclure qu'entre l'extrémité de l'Occident et celle de l'Inde, le trajet par terre dépasse la moitié de la circonférence du globe, de sorte qu'il

faut en venir à l'opinion d'Esdras et d'Aristote ainsi que de son commentateur Averrhoès que nous avons rapportée plus haut au sujet de l'étendue de la Terre habitable.

(374) La durée du voyage par eau entre le port de la mer Rouge et l'Inde est d'une année, et Salomon prenait trois ans pour aller chercher ses marchandises dans l'Inde. La distance qui sépare la mer Rouge du mont Atlas est immense. La distance par terre entre l'extrémité de l'Occident, c'est-à-dire le Portugal, et de l'Orient, à savoir l'Inde, est très longue[18].

Chapitre cinquante-cinquième : Des fleuves et en premier lieu du Nil

[…] Et d'abord ceux dont il est question dans la Genèse. Il y a une fontaine dans le Paradis terrestre qui arrose le Jardin des Délices et qui se répand par quatre fleuves. Le Paradis terrestre, au dire d'Isidore, de Joseph Damascène, de Bède, de Strabon, et du Maître des Histoires, est un lieu agréable, situé dans certaines régions de l'Orient, à une longue distance par terre et par mer de notre monde habité ; il est tellement élevé qu'il touche à la sphère lunaire, et l'eau du Déluge n'y parvint pas. Il ne faut pas entendre par là qu'en vérité le Paradis terrestre atteignait le cercle de la Lune ; il s'agit ici d'une expression hyperbolique qui signifie simplement que son altitude, par rapport au niveau de la terre basse, est incomparable et qu'elle atteint aux couches d'air calme qui dominent l'atmosphère troublée où aboutissent les émanations et les vapeurs qui forment, comme dit Alexandre, un flux et un reflux vers le globe lunaire. Les eaux qui descendent de cette montagne très élevée forment un très grand lac ; on dit que la chute de ces eaux fait un tel bruit que les habitants de la région naissent sourds, car le vacarme est tel qu'il détruit le sens de l'ouïe chez les petits enfants. Ainsi du moins en témoignent Basile et Ambroise.

(397) Une fontaine dans le Paradis terrestre.

(398) Le Paradis terrestre est l'endroit le plus agréable de l'Orient, éloigné par terre et par mer de notre monde habitable.

(399) Le Paradis terrestre.

(400) Lac.

De ce lac, comme d’une source principale, coulent, croit-on, les quatre fleuves du Paradis : le Phison c’est-à-dire le Gange, le Gihon c’est-à-dire le Nil, le Tigre et l’Euphrate, bien que pourtant leurs sources paraissent se trouver en des lieux divers.

(401) Le Gange, le Nil, le Tigre, l’Euphrate[19].

Chapitre cinquante-sixième : Des fleuves du Paradis terrestre

Le Gange est ainsi appelé du nom du roi Gangare de l’Inde. En sortant du Paradis terrestre, ce fleuve se dirige vers l’Inde pour se grossir et se répandre sur les terres, dit-on, à la manière du Nil. D’après Solin, certains auteurs prétendent que ce fleuve est formé de sources inconnues, d’autres le font sortir des montagnes Scythiques […].

(412) Le Gange, sources.

Le Tigre est un fleuve de Mésopotamie qui sort du Paradis terrestre pour se diriger chez les Assyriens et se jeter, après de multiples détours dans la mer Rouge. Il doit son nom au fait qu’à l’instar du tigre ce fleuve avance avec une rapidité extraordinaire.

(416) Le fleuve est appelé Tigre parce qu’il y a des tigres dedans [!].

L’Euphrate est aussi un fleuve de Mésopotamie, prenant sa source dans le Paradis terrestre ; très riche en pierres précieuses, ce fleuve passe par le centre de la Babylonie […] Salluste, auteur digne de foi, affirme que le Tigre et l’Euphrate, qui ne sont qu’un seul cours d’eau en Arménie, se partagent ensuite en deux et s’écartent l’un de l’autre de plusieurs milles. Le territoire qu’ils enclavent s’appelle la Mésopotamie ; mais Jérôme remarque qu’il convient d’entendre autrement ce qui concerne les fleuves du Paradis terrestre : à savoir que ces fleuves sortent de telle façon du Paradis qu’ils sont absorbés aussitôt par la terre pour sortir de nouveau en divers lieux[20].

Chapitre soixantième : Des vents et de leur diversité

Jusqu’ici nous avons parlé des eaux. Il est juste de parler maintenant des vents qui sont causés par les eaux pour la raison que la connaissance des vents est utile à ceux qui voyagent sur l’eau et principalement sur la mer.

Car d'après Végèce, au dernier livre de son ouvrage *De re militaris,* ceux qui étudient soigneusement les causes de vents courent moins de dangers de naufrage.

(471) Ceux qui étudient avec soin les causes du vent évitent les naufrages.

Épilogue de la mappemonde Pierre d'Ailly

De l'image du ciel

Il convient tout d'abord de se représenter le Ciel sous l'apparence d'une image sphérique ou ronde. Ainsi, bien que l'image de la mappe du monde soit figurée en plan, il faut se la représenter sous forme d'une sphère.

(476) Le ciel est de forme sphérique. Bien que l'image ou la mappe du monde soit représentée en surface plane elle doit être considérée comme sphérique.

De la forme de la Terre

Il faut considérer la Terre comme sphérique ; elle se divise en cinq parties par le moyen de cinq cercles qu'on appelle les cinq zones du Ciel.

La Terre habitable comprend trois parties : l'Asie, l'Europe et l'Afrique que les Anciens n'ont pas partagées également.

(480) La Terre est ronde et sphérique. La Terre est divisée en cinq zones. La Terre se divise en trois parties.

L'Asie s'étend du midi en passant par l'orient jusqu'au septentrion. L'Europe s'étend du septentrion jusqu'à l'occident ; et l'Afrique va de l'occident jusqu'au midi. Ainsi l'Europe et l'Afrique embrassent la moitié du monde, tandis que l'Asie, à elle seule, couvre l'autre moitié[21]. Ces deux moitiés sont constituées par l'insertion de la mer dite Méditerranée qui, venant de l'Océan, pénètre entre elles.

Pour étudier la configuration de la Terre habitable, il faut se rappeler que les astrologues ont divisé le quart de la Terre que nous habitons en sept climats différents, parce que dans ces régions se trouvent les habitats les plus connus et les plus commodes. La latitude totale de ces climats est de 37° 45', ce qui équivaut à 1 070 lieues d'après Alfragan. Ce savant estime qu'un degré correspond à 56 milles et deux tiers.

(481) Un degré correspond à 56 milles et 2/3[22].

[…] Il est établi par l'autorité et l'expérience de plusieurs savants que non seulement les sept climats sont habités, mais même qu'une plus grande proportion que le quart de la Terre est habitée par les hommes, et au-delà des zones climatiques susdites il existe plusieurs régions habitables.

[…] Au dire de certains astrologues, la Terre est habitée jusqu'à l'Équateur […]. Et, qui plus est, d'après Pline, il y aurait des habitants sous le tropique du Capricorne et même au-delà.

(482) Dans les régions antéclimatiques, il y a un grand habitat connu en Guinée où se trouve une grande population.

(484) Des habitats sous les deux tropiques.

Cet auteur [Pline] établit que la Terre est habitée jusqu'à ces lieux où sont les points cardinaux extrêmes, c'est-à-dire les pôles du monde où le jour dure six mois et la nuit autant. Il prétend que dans ces pays se trouvent les hommes les plus heureux de la Terre ; que ces hommes ne meurent que de lassitude de la vie et que, dès qu'ils arrivent à cette période de leur existence, ils se précipitent d'un rocher élevé dans l'abîme de la mer. Ces peuples situés en Europe s'appellent Hyperboréens, et ceux qui sont en Asie sont connus sous la désignation d'Aronphéens.

(485) La Terre est habitée jusqu'à ces régions où sont les extrémités cardinales du monde, là où les jours durent six mois. C'est là qu'habitent les peuples les plus heureux, qui ne meurent que de lassitude de vivre.

Du côté de l'orient, en effet, les habitats des hommes s'étendent fort loin ; car au dire des cosmographes, il faut conclure qu'il y a entre l'extrémité de l'occident et celle de l'Inde plus de la moitié du globe de la Terre. C'est pourquoi Pline prétend que l'Inde est la tierce partie de la Terre habitée ; et sa côte orientale, selon certains auteurs, se rapprocherait très sensiblement de l'extrémité de l'Afrique.

(486) À partir de l'extrémité de l'Occident jusqu'à la fin de l'Inde en passant par terre, il y a plus de la moitié du circuit de la Terre, qui est de

180 degrés. Le bord oriental de l'Inde est proche de l'Afrique ou de l'Espagne ; et la partie de la Terre qui est opposée à cette moitié-ci paraît être habitable, comme cette Inde qui forme la tierce partie de l'habitat[23].

Mais il y a plus : la quarte partie de la Terre, et même toute cette moitié qui est à l'opposé de cette moitié-ci, devrait être considérée comme habitable selon les principes des sciences naturelles, au même titre que la nôtre, et qu'elle ne serait pas entièrement recouverte d'eau ainsi qu'on le croit généralement. Car, par son éloignement du Soleil et des pôles, la Terre que nous habitons ressemble en tous points à l'autre ; et semblablement la quarte partie, située au-delà de l'Équateur, est identique au quart d'ici. En conséquence les deux doivent être proportionnellement terres non couvertes d'eau et pareillement habitables, bien qu'il n'ait pas été établi par les savants dans quelle mesure les deux parties sont habitées.

(487) Il n'y a pas la moitié de la Terre couverte d'eau. La quatrième partie de la Terre qui est sous l'Équateur, opposée à celle que nous habitons, est d'une disposition semblable à celle-ci ; et par conséquent ces deux parties doivent être hors de l'eau et non pareillement habitables[24].

On croit, et plusieurs récits en font foi, que les régions extrêmes du septentrion et du midi, qui sont peu habitables en raison du très grand froid comme de la chaleur excessive, sont cependant peuplées de monstres humains et autres. Ptolémée prétend qu'il y a dans ces contrées des hommes sauvages au visage épouvantable qui se nourrissent de chair humaine. Haly attribue le fait à l'éloignement considérable de ces régions. Hermès de son côté affirme que des esprits malins et des bêtes malfaisantes habitent ces lieux, qui incommodent les hommes. Enfin Augustin atteste qu'on rencontre dans ces parages des figures tellement monstrueuses qu'il est impossible de discerner si elles sont d'humains ou de bêtes.

(488) Dans les régions situées sous le pôle vivent des monstres, sortes d'hommes brutaux qui se nourrissent de chair humaine et qui ont des figures horribles. Il y a là aussi des esprits malins et des bêtes méchantes.

De ces témoignages, il résulte que l'étendue habitable de la Terre est beaucoup plus grande que ne le croient généralement la plupart des

philosophes.

(489) L'étendue de la Terre habitable est beaucoup plus grande que ne le croient la plupart des philosophes[25].

De l'étendue de la Terre

Selon l'auteur de *La Sphère* [Sacrobosco], le circuit total de la Terre, en admettant sa rotondité, renferme 360 portions correspondant à un nombre égal de degrés du Ciel ; chaque degré représente sur Terre sept cents stades. Or huit stades valent un mille ; et deux milles une lieue. Ainsi le tour complet de la Terre renferme quinze milles sept cent cinquante lieues. Mais Alfraganus ne mesure pas le tour de la Terre en stades ; il fait correspondre chaque degré à 56 milles et deux lieues ; de sorte que le circuit total du globe renfermerait dix mille deux cents lieues.

Cette dernière manière de compter paraît être la meilleure, car cet auteur et d'autres l'ont adoptée pour établir la mesure du climat.

Toutefois, ces divers modes de calcul peuvent concorder ensemble, car selon l'auteur de *La Sphère*, 43 lieues et un demi-mille plus un quart correspondent à un degré. D'après Alfraganus, un degré ne correspond qu'à 28 lieues et deux tiers de mille ; mais comme ces milles et ces lieues sont moins nombreux, ils sont, en revanche, beaucoup plus grands, puisqu'un mille d'Alfraganus est égal à un mille et demi, plus un vingt-deuxième.

(490) À noter que souvent, en naviguant de Lisbonne vers 1'Auster en Guinée, j'ai observé avec soin le trajet que font les capitaines et les marins ; et ensuite j'ai pris la hauteur du Soleil avec le cadran et d'autres instruments en plusieurs sens, et j'ai trouvé qu'elle concordait avec les données d'Alfraganus, à savoir qu'à chaque degré correspondent 56 milles et deux lieues, c'est pourquoi il faut ajouter foi à ces calculs. On peut donc dire que le circuit de la Terre sous le cercle équatorial est de 20 400 milles.

C'est tel que l'avaient établi le maître médecin et astrologue Joseph et plusieurs autres qui ont été envoyés exprès pour cela par le sérénissime roi du Portugal.

N'importe qui peut voir l'erreur des cartes de navigation qui ont des mesures faites du septentrion vers l'Auster, le long d'une ligne droite tirée hors de toute terre en plein Océan, ligne droite qui peut bien se tracer en partant d'Angleterre ou de l'Hibernie vers l'Auster jusqu'en Guinée.

(491) Un degré correspond à 56 milles 2/3 et le circuit de la Terre est de 5 100 lieues. Voilà la vérité.

(492) Les auteurs sont d'accord sur la mesure[26].

De la mer

[…] il ne faut pas croire pourtant que les eaux de l'Océan recouvrent la totalité de l'hémisphère qui est à l'opposé de celui que nous habitons ainsi qu'il a été dit. Car quelques auteurs prouvent par le témoignage d'Aristote, d'Averrhoès, de Sénèque, de Pline, d'Esdras et de Jérôme que l'étendue de la Terre est considérable et que la partie recouverte d'eau doit être petite.

(494) Il ne faut pas croire que l'Océan recouvre la moitié de la Terre, c'est-à-dire la moitié qui est opposée à cette moitié-ci.

(495) La quantité de Terre recouverte par les eaux doit être petite.

(496) Voir au folio 13 de ce livre[27], ce que j'ai noté sur ce chapitre, à savoir que les eaux ne recouvrent pas les trois quarts de la Terre et que toutes les mers sont navigables.

De l'inégalitê des jours

Disons d'abord que les jours et les nuits sont toujours égaux sous l'Équateur ; mais ils deviennent inégaux à mesure qu'on s'en éloigne. Ainsi plus les climats sont éloignés vers le septentrion plus les jours sont longs et les nuits courtes en été ; et inversement en hiver.

(506) Sous l'Équateur les jours et les nuits sont égaux.

Premier traité de cosmographie

Chapitre 13

La surface de notre Terre habitable se divise en trois grandes parties ainsi qu'il résulte des études particulières des Anciens ou de leurs commentaires. Comme nous l'avons appris nous-mêmes, et par expérience et par la tradition, nous nous sommes proposés de figurer dans un tableau la Terre habitable, afin que rien ne reste ignoré des esprits curieux des sciences et pour que les intelligences s'ornent de la connaissance de ces choses, et parce que nous avons voulu apporter cette contribution à la science de l'histoire, et comme un stimulant naturel à l'étude.

Une partie de notre Terre habitable se termine au soleil levant par une terre inconnue qui touche aux peuples orientaux de l'Asie majeure, peuples de la Chine et de la Série. Du côté du Midi, il y a également une terre inconnue qui entoure la mer de l'Inde et qui embrasse l'Éthiopie méridionale, pays appelé Agesymba[28]. Au couchant aussi il y a une terre inconnue qui entoure le golfe éthiopien d'Afrique et qui est bornée par l'Océan occidental, lequel touche aux régions extrêmes de l'Occident. Au septentrion la terre est bornée par l'océan, lequel embrasse, par une étendue infinie, les îles de Bretagne et les parties les plus septentrionales de l'Europe, où il s'appelle océan Ducalédonien et Sarmate. Outre les autres limites, elle a une terre inconnue voisine des parties septentrionales de l'Asie, à savoir la Sarmatie et le pays de Sères.

Enfin elle est bornée par les eaux qui baignent la terre et les golfes y attenant, qui passe par la mer Adriatique et l'Égée, dans le Propontide, le Pont et le Palus Méotide, dans l'Océan par le détroit, en formant comme une Chersonnèse par ce détroit de la mer, à savoir l'isthme d'Hercule.

(663) Une partie de notre Terre habitable se termine au soleil levant par une terre inconnue. Au midi une terre inconnue. Au couchant une terre inconnue.

(664) Au septentrion une terre inconnue. Aux quatre côtés, notre Terre habitable est bornée par une terre inconnue[29].

[…] Ainsi la latitude totale de la Terre qui nous est connue est de 79 degrés 2/3 1/12 ou de 80° degrés intégraux, ce qui fait 40 000 stades environ, puisque chaque degré correspond à 500 stades d'après les calculs les plus minutieux.

[…] L'étendue totale de la Terre connue est de cent quatre-vingts mille stades […].

(665) La latitude de la Terre a 80°[30], soit 40 000 stades. Chaque degré correspond à 500 stades.

Chapitre 16

[…] Quant à l'affirmation de Ptolémée disant que plus on s'approche du cercle équatorial plus les habitants sont noirs, il semble qu'elle est contredite par ce qu'il dit ailleurs dans son livre sur la disposition de la sphère, où il déclare que les lieux placés sous l'Équateur sont plus tempérés

que ceux qui avoisinent les tropiques. Avicenne enseigne dans son dixième livre des *Animaux*, et dans le premier de *L'Art de la médecine*, que ces lieux sont les plus tempérés. Certains théologiens ont conclu de ce fait que le Paradis terrestre doit être en ces lieux, dans une certaine montagne du côté de l'orient […]

(673) Ptolémée prétend que sous l'Équateur il y a une race très noire. Plus loin, dans son livre sur la forme de la sphère, il prétend que cette région est tempérée. Avicenne enseigne que les régions situées sous l'Équateur sont très tempérées car, là, du côté de l'orient, serait le Paradis terrestre[31].

Chapitre 19

[…] il apparaît cependant qu'en latitude l'habitat de la Terre s'étende au septentrion jusqu'à une distance de 66 degrés de l'Équateur, à savoir jusqu'à la fin des îles et du royaume de Norvège.

D'après Pline, cet habitat s'étend jusqu'aux lieux où sont les extrémités cardinales du monde, là où vivent les Hyperboréens en Europe et les Arumphéens en Asie. De même, du côté de l'Auster, on trouve, au dire de Pline, des habitats sous le tropique du Capricorne et même au-delà, au point où cet auteur place le pays de Pathalis de l'Inde[32].

Il y a des habitats aux extrémités cardinales du monde ; ceux qui y sont s'appellent les Hyperboréens et les Arumphéens. Il y a un habitat au-delà du tropique du Capricorne.

D'où il résulterait que la longitude de la Terre du côté de l'Orient serait supérieure à celle qu'admet Ptolémée. Car le côté méridional de l'Inde descend du tropique du Capricorne et coupe l'Équateur au mont Malcus en passant par Syène qui s'appelle aujourd'hui Arim.

[…] La longitude de la Terre habitable du côté de l'Orient est supérieure à la moitié du circuit de la Terre. Car selon les philosophes et Pline, l'Océan qui s'étend entre l'extrémité de l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire de l'Afrique occidentale et le commencement de l'Inde orientale n'est pas d'une grande largeur. Il est évident que cette mer est navigable en très peu de jours par un vent favorable. D'autre part, ce commencement de l'Inde,

en son côté oriental, ne peut pas être très éloigné de l’extrémité de l’Afrique sous la Terre, c’est-à-dire par-dessous la moitié de la Terre qui est décrite dans la figure ci-jointe. D’où il suit que cette mer n’est pas si grande qu’elle puisse couvrir les trois quarts de la Terre comme certains auteurs le croient.

La fin de l’Espagne et le commencement de l’Inde ne sont pas très éloignés ; ils sont proches l’un de l’autre. Il est évident *[expectum ?]* que cette mer peut être traversée en peu de jours par un vent propice. La mer ne peut recouvrir les trois quarts de la Terre.

[…] la forme de la partie habitable de la Terre ne sera pas un quart d’un demi-cercle tracé sur un plan, et les eaux ne seront pas figurées comme entourant les pôles du monde ainsi que l’orient et l’occident et couvrant trois quarts de la Terre comme on le croit, mais plutôt une figure dans laquelle la mer Océane aura la plus grande partie de ses eaux autour des pôles et dont la masse paraîtra s’étendre en longueur d’un pôle à l’autre entre les commencements de l’Inde et la fin de l’Afrique.

Le deuxième traité du résumé de la cosmographie

Le quatrième chapitre montre la mesure du circuit de la Terre

Enfin, il nous faut examiner la mesure du circuit de la Terre. À ce sujet on voit les auteurs différer d’opinion, car Ptolémée dit au septième livre de sa cosmographie que le tour de toute la Terre est de 180 mille stades ; or la latitude de la Terre qui nous est connue comprend 80 degrés et environ 40 mille stades. Chaque degré couvre environ cinq cents stades ainsi qu’il résulte des calculs les plus sérieux.

Le tour de la Terre est de 180 000. La largeur de la Terre qui nous est connue est de 40 000 stades.

Mais l’auteur de *La Sphère* ignorant l’autorité de Théodose Ambroise et d’anciens philosophes dit que le tour complet de la Terre est de deux cent cinquante-deux mille stades et que chaque degré correspond à 700 stades et que comme il y a dans la sphère 360 degrés, en multipliant un nombre par l’autre il s’ensuit le nombre susdit[33].

Mais selon Alfraganus et ledit auteur de *La Sphère*, dans son chapitre sur la division des climats, à chaque degré terrestre correspondent 56 milles et deux tiers terrestres. Le mille contient quatre mille coudées ; ainsi le circuit de la Terre aurait 20 400 milles.

56 milles et deux tiers[34].

Historia rerum ubique gestarum **d'Aeneas Sylvius Piccolomini (pape Pie II) (Notes de Colomb seules)**

(2) L'auteur croit que les deux zones voisines du pôle et une troisième située sous le cours du soleil sont inhabitables, les unes à cause du froid, l'autre en raison de la chaleur.

Mais le contraire a été prouvé dans le Midi par les Portugais, et dans le Septentrion par les Anglais et les Suédois qui naviguent dans ces régions.

(6) Jules[35] enseigne que toute la mer qui va de l'Inde en Espagne en contournant l'Afrique est navigable.

Il a été rapporté au sérénissime roi de Portugal par un de ses capitaines, en l'année 1488, qu'il avait envoyé pour prendre terre en Guinée, que ce capitaine avait navigué au-delà de l'Équateur [un] degré 45 [minutes][36].

Des épaves de navires dans le golfe Arabique [laissées] par des naufragés espagnols.

(7) L'auteur enseigne que tout l'Océan septentrional est navigable.

(8) L'auteur enseigne qu'on a trouvé en Germanie des navires venant des Indes qui contenaient des hommes et des marchandises.

S'il y a une distance extrêmement grande […] des navires ne pourraient pas le parcourir sans danger ; mais il reconnaît que ces deux pays sont assez rapprochés.

(10) Des hommes sont venus du Cathay qui est en Orient. Nous avons vu des choses remarquables, notamment à Galway en Hibernie, un homme et une femme de grande taille dans des barques à la dérive[37].

L'auteur dit que l'Océan septentrional n'est pas congelé, ni non navigable. L'Orient nous est inconnu ; pourtant les Anciens prétendent qu'on y a navigué.

(15) La longueur de la Terre habitable de l'orient à l'occident serait de 70 000 stades et sa longueur, du midi au septentrion de 30 000.

(16) Il y aurait 90 000 stades à l'Équateur et le circuit du globe connu serait par conséquent de 180 000.

(22) Érathostène dit que le climat est très tempéré sous le cercle équatorial ; et Avicenne aussi. Ce sol équatorial est très élevé.

Aristote le confirme qui dit que c'est la partie supérieure du monde. On le sait par expérience. Ptolémée aurait voulu réunir la mer Rouge à la nôtre, mais il n'osa pas à cause de l'eau[38] […].

Le fort de la Mine du sérénissime roi de Portugal est perpendiculairement situé sous la ligne équatoriale. Nous l'avons vu[39].

(24) Ptolémée place de nombreuses nations sous l'Équateur et quelques autres y mettent le Paradis terrestre.

(30) Tous ceux qui ont écrit sur la mer indienne disent qu'elle est à 1'Auster et à l'Orient et qu'elle n'a pas de bornes. Ceux qui ont navigué du golfe Arabique dans l'Atlantique jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

(36) La partie australe de la terre d'Asie s'étend jusqu'au parallèle qui passe par Méroé bien que la Chersonèse d'or atteigne l'Équateur. La partie la plus septentrionale se trouve vis-à-vis l'île de Thulé. L'Orient est sans bornes.

(53) Noter l'île Dioscoride dans la mer de l'Inde. Les Sères[40] sont du côté de l'Orient ; au levant se trouve une terre inconnue. Ici commence une partie des régions de l'Asie à atteindre.

(117) Le Cathay n'est pas si au septentrion que l'image le représente.

(162) Notez que, selon Strabon et Pline, l'Inde est la troisième partie du monde.

(856) Il est dit dans Aurèle [Augustin], *La Cité de Dieu*, livre 17, chapitre 24, qu'Esdras fut un prophète. Depuis que les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, après Malachie, Aggée et Zacharie qui prophétisaient ainsi qu'Esdras, ils n'eurent pas de prophète jusqu'à l'avènement du Sauveur, si ce n'est l'autre Zacharie, père de Jean [saint Jean-Baptiste], et Élisabeth, sa femme, à la veille de la nativité du Christ, et le vieillard Siméon, et Anne sa veuve très âgée, qui furent au temps du Christ, et ce même Jean le Dernier qui, au temps même de la jeunesse du Christ, ne prédit pas précisément sa venue encore inconnue, mais révéla son existence par une connaissance prophétique qu'il en avait. C'est pourquoi notre Seigneur a pu parler de « la loi des prophètes qui ont existé jusqu'à Jean ». La prédiction de ces cinq prophètes nous est connue par l'Évangile ; et par l'Évangile on sait de

même que la Vierge, mère du Sauveur, a prophétisé avant Jean. Mais cette prophétie que les mauvais Juifs [les infidèles] n'acceptent pas, la foule innombrable de ceux qui ont cru à l'Évangile l'ont acceptée.

C'est alors qu'Israël a été divisé en deux parties ; cette division a été annoncée au roi Saül par le prophète Samuel. Les mauvais Juifs eux-mêmes tiennent pour autorités canoniques les prophètes Malachie, Aggée, Zacharie et Esdras. Il en est quelques-uns qui leur ont reconnu une autorité canonique, à eux, à leurs écrits et à ceux de quelques autres qui ont prophétisé devant des grandes foules. Il me paraît opportun de rappeler quelques prédictions relatives au Christ et à l'Église ; ce sujet sera, Dieu aidant, plus aisément traité dans le livre suivant afin de ne pas surcharger celui-ci d'une manière considérable.

(858) De la naissance d'Abraham à la destruction du deuxième temple [de Jérusalem], 1 088 années ; de la destruction du deuxième temple, selon les Juifs, à aujourd'hui, à savoir l'an de N. S. 1481, il y a 1 413 années ; et du commencement du monde à cette année 1481[41], il y a 5 241 années… le nord [?]… 5 244.

(860) Que le roi de Portugal envoya en Guinée en l'an du Seigneur 1485 maître Joseph son médecin et astrologue, pour prendre la hauteur du soleil dans toute la Guinée ; il accomplit toute chose et en rendit compte audit roi sérénissime, moi étant présent, […] que […] le 11 mars il trouva qu'il était éloigné de l'Équateur de 5 minutes, dans une île appelée les Idoles près de Sierra Leone, et il recueillit ces renseignements avec le plus grand soin. Souvent, dans la suite, ledit roi sérénissime envoya en Guinée et dans d'autres lieux, puis […] et il trouva toujours que […] concordait avec maître Joseph. C'est pourquoi je tiens pour certain que le fort de la Mine est sous la ligne équatoriale.

Capitulations de Santa Fe

On ignore, et on ignorera probablement toujours, les raisons qui entraînèrent le revirement des souverains espagnols à l'égard du projet

de Colomb au lendemain de la prise de Grenade. Ils venaient de réitérer leur refus sur la base des conclusions de la commission de savants et d'ecclésiastiques, présidée par le prieur Hernando de Talavera, confesseur de la reine, et qui, au terme de cinq années d'examen, avait conclu à l'impossibilité que ce que Colomb disait fût vrai. Colomb avança-t-il un nouvel argument ? Affirma-t-il avoir déjà découvert une terre dans l'Océan, ce qui expliquerait l'étonnante affirmation des premières lignes des « Capitulations ». Cependant il partait, découragé, quand il fut rattrapé et ramené à Santa Fe. Le plus probable est donc que ses amis et protecteurs, et en particulier Luis de Santangel, intendant général d'Aragon et trésorier de la Sainte Hermandat, firent valoir que les exigences, à vrai dire exorbitantes, du marin ne vaudraient qu'en cas de succès, et, surtout, que Santangel proposa d'avancer personnellement les fonds de l'entreprise à laquelle il croyait fermement.

Colomb rappelé, les « Capitulations », c'est-à-dire les accords entre les souverains espagnols et Colomb, furent probablement écrites sous la dictée de ce dernier. On remarquera qu'il y dit avoir déjà « découvert », mensonge sans doute destiné à forcer la décision royale. Il s'agit en réalité d'un projet – dont le seul exemplaire connu fut conservé dans les archives de la couronne d'Aragon – dont chaque paragraphe est suivi d'une note du représentant des Rois, mandaté pour les discuter, le Catalan Coloma. Comme on le verra plus loin, le texte définitif accentua le caractère conditionnel des titres accordés par les Rois. Ils ne furent confirmés qu'après la découverte, mais, dès la signature de cet accord, Colomb se fait appeler « don » Cristóbal Colón.

Capitulations entre les seigneurs Rois Catholiques et Cristóbal Colón

Ce que don Cristóbal Colón sollicite que Vos altesses lui donnent et accordent en quelque rémunération de ce qu'il a découvert en les mers Océanes, et du voyage qu'à présent, avec l'aide de Dieu, il va entreprendre sur ces mers au service de Vos Altesses, est ce qui suit :

Premièrement : que Vos Altesses, comme seigneurs, qu'elles sont desdites mers Océanes, fassent dès à présent, dudit don Cristóbal Colón,

leur amiral sur toutes les îles et terres fermes qui, par sa main et son industrie, seront découvertes et conquises sur lesdites mers Océanes ; duquel titre jouiront, lui, sa vie durant, puis, après sa mort, ses héritiers et successeurs, de l'un à l'autre perpétuellement, avec toutes les prééminences et prérogatives que sont de tel office et telles que don Alonso Henriquez, votre grand amiral de Castille et ses prédécesseurs en jouissaient en leurs districts.

Tel est le bon plaisir de Leurs Altesses.
Juan DE COLOMA.

En outre : que Vos Altesses fassent dudit don Cristóbal leur vice-roi et gouverneur général de toutes les susdites îles et terres fermes qui, comme il est dit, seront découvertes et conquises sur lesdites mers, et que, pour le gouvernement de chacune et d'une quelconque d'entre elles, il lui appartienne de désigner pour chaque charge trois personnes parmi lesquelles Vos Altesses prendront et choisiront une, celle qui mieux conviendra à leur service, afin qu'ainsi soient mieux gérées les terres que Notre Seigneur permettra à don Cristóbal de trouver et conquérir au service de Vos Altesses.

Tel est le bon plaisir de Leurs Altesses.
Juan DE COLOMA.

Item : que pour toutes et n'importe quelles marchandises, que ce soient perles, pierres précieuses, or, argent, épices ou autres choses et marchandises ; quels que soient leur espèce, nombre et qualité, qui se puissent acheter, troquer, trouver, conquérir et procurer dans les limites de ladite amirauté, dès à présent Vos Altesses accordent la grâce audit don Cristóbal qu'Elles veuillent qu'il ait et prélève pour lui-même la dixième partie de tout cela, déduction faite de toute dépense afférente, en sorte que, du solde net et libre, il ait et touche la dixième partie pour lui-même, et en fasse à sa volonté, les neuf autres parties restant à Vos Altesses.

Tel est le bon plaisir de Leurs Altesses.
Juan DE COLOMA.

Et aussi : si, à cause des marchandises qu'il amènera desdites îles et terres qui, comme il a été dit, seront gagnées et découvertes, ou des marchandises qu'en échange des précédentes on prendra ici à d'autres marchands, il survenait un quelconque procès au lieu où ledit trafic et marché aurait été conclu et fait, comme, par la prééminence et son titre d'amiral, il lui appartiendra de connaître d'un tel procès, il plaise à Vos Altesses que lui ou son lieutenant, et non un autre juge, connaisse de tel procès et qu'à cet effet elles y pourvoient dès maintenant.

Tel est le bon plaisir de Leurs Altesses si ce droit appartient audit office d'amiral tel que l'exerçait ledit amiral don Alonso Henriquez et les autres ; ses prédécesseurs, en leur district, et si cela est juste.

Juan DE COLOMA.

Item : que tous navires qui seront armés aux fins de tels commerce et négoce, pour chacun d'eux, à chacune et autant de fois qu'ils seront armés, ledit Cristóbal Colón puisse, s'il le veut, contribuer et payer la huitième partie de toute la dépense dudit armement et qu'aussi il puisse avoir et percevoir la huitième partie du bénéfice produit par tels affrètements.

Tel est le bon plaisir de Leurs Altesses.
Juan DE COLOMA.

Les présentes ont été octroyées et dépêchées avec les réponses de Vos Altesses en fin de chaque chapitre en la ville de Santa Fe de la Vega de Grenade, le 17 avril de l'année de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ, mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi, le roi. Moi, la reine.
Par mandat du roi et de la reine :
Juan DE COLOMA.

Mandements des Rois (30 avril 1492)

Les trois documents suivants, tous trois datés du 30 avril 1492, éclairent les conditions dans lesquelles les souverains espagnols s'engageaient dans l'entreprise de voyage de découverte à l'ouest : caractère conditionnel des privilèges accordés à Colomb ; simple « virement » au compte « Découverte » d'une amende en service de deux bateaux, infligée à la ville de Palos, semble-t-il, pour délit de pêche en zone portugaise ; enfin, amnistie des condamnés qui consentiraient à partir avec Colomb dans son aventure risquée. Tout cela est caractéristique des réserves, voire de la méfiance, à l'égard des possibilités de succès de l'entreprise.

Titre d'amiral, vice-roi et gouverneur des îles et terre ferme qu'il découvrira expédié à Cristóbal Colón par les Rois Catholiques

Don Fernando et doña Isabel, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar et des îles Canaries ; comtes de Barcelone ; seigneurs de Biscaye et de Molina, ducs d'Athènes et de Néopatrie ; comtes de Roussillon et de Cerdagne ; marquis d'Oristan et de Gociano[42].

À vous, Cristóbal Colón, qui irez par notre commandement découvrir et gagner avec certains navires à nous, et avec nos gens, certaines îles et terre ferme en la mer Océane et, nous l'espérons, par qui, avec l'aide de Dieu, seront découvertes et gagnées lesdites îles et terre ferme, en ladite mer Océane, par votre main et industrie, il est chose juste et raisonnable que, puisque vous vous exposez à ce danger pour notre service, vous soyez de

cela rémunéré. Et voulant vous honorer et vous faire faveur pour ce qui est susdit, il est de notre désir et volonté que vous, ledit Cristóbal Colón, après que vous avez découvert et gagné lesdites îles et terre ferme en ladite mer Océane, ou quelques-unes d'entre elles, soyez notre amiral desdites îles et terre ferme qu'ainsi vous aurez découvertes et gagnées ; et soyez notre amiral, et vice-roi, et gouverneur d'elles, et que vous puissiez dès ce moment vous appeler et intituler don Cristóbal Colón[43], et qu'ainsi vos fils et successeurs dans ledit office et charge puissent s'intituler et appeler don, et amiral, et vice-roi, et gouverneur desdites îles et terre ferme, et user et exercer lesdits offices d'amiral, avec lesdits offices de vice-roi et de gouverneur desdites îles et terre ferme qu'ainsi vous aurez découvertes et gagnées pour vous et pour vos lieutenants, et ouïr et juger tous les litiges et causes civiles et criminelles touchant auxdits offices d'amiral, de vice-roi et gouverneur, ainsi que vous statuerez de droit, et selon qu'ont coutume d'en user et d'exercer les amiraux de nos royaumes, et que vous puissiez punir et châtier les délinquants ; et que vous ayez usage desdits offices d'amiral, et vice-roi et gouverneur, vous et vosdits lieutenants, et tout ce qui concerne lesdits offices, en chacun d'eux, annexes et les concernant ; et que vous ayez et décidiez les droits et salaires desdits offices, et chacun d'eux, annexes et les concernant, selon et comme les détiennent et ont coutume de les détenir notre grand amiral en l'amirauté de nos royaumes de Castille, et les vice-rois et gouverneurs desdits royaumes nôtres.

Et par cette lettre, ou par sa copie conforme signée d'un notaire, nous mandons au prince don Juan, notre très cher et très aimé fils, et aux infants, ducs, prélats, marquis, comtes, maîtres des ordres, prieurs, commandeurs, et à tous ceux de notre Conseil, audienciers de notre Audience, alcades et autres tous justiciers de notre Maison, cour, chancellerie, et aux sous-commandeurs, alcades des châteaux, maisons fortes et publiques, à tous les conseillers, assistants, corrégidors, alcades, alguazils, mérinos[44], veinticuatros[45], chevaliers, jurés, écuyers, officiers et gentilshommes de toutes les villes, bourgs et localités de nos royaumes et seigneuries, et de ceux que vous aurez conquis et gagnés ; aux capitaines, maîtres, seconds-maîtres, officiers, marins et gens de mer, nos sujets et natifs, qui maintenant le sont ou le seront dorénavant, à chacun et quelconque d'eux, qu'étant par vous découvertes et gagnées lesdites îles et terre ferme en ladite mer Océane, sitôt fait par vous, ou par celui qui aurait votre pouvoir, le serment

et prise de possession solennelle qui en tel cas sont requis, vous aient et tiennent dorénavant, pour toute votre vie, et après vous votre fils et successeur, et de successeur en successeur pour toujours et à jamais, pour notre amiral de ladite mer Océane, et pour vice-roi et gouverneur en lesdites îles et terre ferme que vous, ledit Cristóbal Colón, aurez découvertes et gagnées, et qu'ils en usent ainsi envers vous, et envers vosdits lieutenants que dans lesdits offices d'amirauté, vice-royauté et gouvernement, vous aurez placés pour tout ce qui les concerne, et qu'ils vous secondent et vous fassent seconder, pour le paiement de rente et droits et pour toutes choses desdits offices, annexes et les concernant ; et vous gardent et fassent garder tous les honneurs, grâces, faveurs, mercis, libertés, prééminences, prérogatives, exemptions, immunités, et toutes autres choses, et chacune d'elles, qui vous sont dues, dont vous devez jouir et qui vous doivent être conservées en raison desdits offices d'amiral, de vice-roi et de gouverneur, tout bien et pleinement, en sorte que l'on ne vous diminue en quoi que ce soit, et qu'en cela, ni en partie de cela, aucun empêchement ni aucune opposition ne vous soit faite ni consentie. Ce pourquoi, nous, par cette présente lettre, dès à présent et désormais, vous faisons la grâce desdits offices d'amiral, et de vice-roi et gouverneur, assuré d'héritage pour toujours et à jamais, et vous donnons possession et quasi-possession d'eux et de chacun d'eux, pouvoir et autorité pour en user, en exercer et en détenir les droits et salaires afférents, et, pour chacun d'eux leurs annexes et dépendances, selon et comme il est dit. Ce sur quoi, s'il vous était nécessaire et que vous le leur demandiez, nous mandons à notre chancelier et notaire, ainsi qu'à nos autres officiers qui se trouvent à la table de nos sceaux, qu'ils vous donnent et vous délivrent, et transcrivent et scellent notre lettre de privilège sous seing solennel et ferme, et ce autant que vous le demanderez et qu'il nous sera nécessaire. Et que ni les uns ni les autres n'agissiez ni n'agissent en cela de quelque autre manière sous peine de notre défaveur et de dix mille maravédis pour notre Chambre, pour chacun qui agirait de façon contraire ; de plus nous mandons l'homme qui leur montrerait notre lettre, qu'il les assigne[46] à comparaître devant nous en notre cour, où que nous soyons, au terme des quinze premiers jours suivants, sous ladite peine ; ce pourquoi nous mandons à quelque notaire,

qui pour cela serait requis, qu'il donne là-dessus, à qui le demande, témoignage, signé de son cachet, afin que nous sachions comment l'on accomplit notre commandement.

Fait en notre ville de Grenade, au trentième jour du mois d'avril de Tan de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ, mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi, le roi. Moi, la reine.

Moi, Juan de Coloma, secrétaire du roi et de la reine, nos seigneurs, l'ai fait écrire par leur ordre.

Certifié conforme : RODERICUS, docteur.

Enregistré : Sebastian DE OLANO ;

Francisco DE MADRID, chancelier.

Provision pour que ceux de Palos donnent les deux caravelles qui leur ont été demandées par ceux du Conseil

Don Fernando et doña Isabel, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar et des îles Canaries ; comtes de Barcelone, seigneurs de Biscaye et de Molina, ducs d'Athènes et de Néopatrie ; comtes de Roussillon et de Cerdagne ; marquis d'Oristan et de Gociano,

À vous, Diego Rodríguez Prieto et à toutes les autres personnes, vos compagnons et autres bourgeois de la ville de Palos, et à chacun de vous, salut et grâce.

Comme bien vous savez, pour quelques choses faites et commises par vous en ce qui est de notre service[47], vous avez été condamnés par ceux de notre Conseil à l'obligation de nous servir douze mois avec deux caravelles armées à vos propres frais et dépens, chacune en temps et en lieu qui par nous serait exigé, sous certaines peines, prévues plus au long en ladite sentence prononcée contre vous et notifiée. Et à présent que nous avons mandé à Cristóbal Colón d'aller avec une flotte de trois caravelles, comme capitaine desdites trois caravelles, sur certaines parties de la mer Océane pour y accomplir quelque mission qui convient à notre service, et que nous

voulons qu’il emmène avec lui les susdites caravelles avec lesquelles vous deviez ainsi nous servir ; en conséquence, nous vous mandons que, du jour où, par la présente lettre, vous serez requis, jusqu’au dixième jour suivant, sans plus nous requérir ni consulter, ni attendre, ni avoir autre lettre de nous à ce sujet, vous ayez à préparer et fréter lesdites deux caravelles armées, comme vous y êtes obligés en vertu de ladite sentence, pour partir avec ledit Cristóbal Colón où nous lui mandons d’aller. Et vous partirez avec lui au susdit terme, alors et quand par lui cela vous sera dit et ordonné de notre part ; et nous lui mandons qu’il vous paie dès lors la solde de quatre mois pour tous les gens qui iront sur lesdites caravelles, au prix payé aux autres gens qui iront sur lesdites trois caravelles, y compris celle que nous lui avons donné ordre de fréter, prix que, communément, on est accoutumé de payer sur cette côte aux gens qui partent en mer sur une flotte. Et qu’une fois partis, vous suiviez la route que, de notre part, il vous ordonnera de suivre, et que vous obéissiez à ses ordres et gouvernement, en sorte que ni vous ni ledit Cristóbal Colón, ni aucun autre de ceux qui iront sur lesdites caravelles n’aillent à la Mine, ni nulle part qui soit de son ressort qui appartient au sérénissime roi de Portugal, notre frère, parce que notre volonté est d’observer et qu’on observe ce qu’avec ledit roi de Portugal nous avons établi et traité à ce sujet[48]. Et vous, portant ce qui fera foi, par seing de notre dit capitaine, de son contentement de votre service sur les deux dites caravelles frétées, vous tiendrons pour absous de ladite peine que par ceux de notre Conseil vous fut imposée. Et dès à présent jusqu’alors, et dès lors à présent, nous, nous nous estimons et tenons pour bien servis de vous avec lesdites caravelles, pour le temps, et selon et comme il vous fut ordonné par ceux de notre dit Conseil, avec l’avertissement que nous vous faisons pour le cas où vous n’obéiriez pas, ou nous opposiez excuse ou moyens dilatoires, nous donnerions ordre d’exécuter sur vous et sur chacun d’entre vous et vos biens les peines prévues par ladite sentence qui contre vous fut prononcée. En conséquence que ni les uns ni les autres d’entre vous n’agissiez d’autre sorte sous peine d’encourir notre défaveur et le paiement de chacun dix mille maravédis à notre Chambre ; peine sur laquelle nous mandatons notre notaire pour qu’en cela il soit requis de donner à ceux d’entre vous qui le demanderaient témoignage signé, afin que nous sachions comment l’on accomplit nos volontés.

Fait en notre ville de Grenade, le trentième jour du mois d’avril, année de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi, le roi. Moi, la reine.
Moi, Juan DE COLOMA, secrétaire du roi et de la reine, nos seigneurs, l’ai fait écrire par leur ordre.
Certifié conforme : RODERICUS, docteur.
Enregistré : Sebastian DE OLANO ; Francisco DE MADRID, chancelier.

Le mercredi vingt-trois mai de l’an de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze, réunis à l’église Saint-Georges de cette ville de Palos, y étant présents frère Juan Perez et Cristóbal Colón, et de même y étant présents Alvaro Alonso Cosio et Diego Rodríguez Prieto, alcades majeurs, et Francisco Negrete, et Alonso Rodríguez Prieto, et Alonso Gutierrez, régidors ; aussitôt ledit Cristóbal Colón donna et présenta aux susdits cette lettre de Leurs Altesses, qui fut lue par moi, Francisco Fernandez, notaire de cette ville, auxdits alcades et régidors, et leur demanda d’y faire droit selon la volonté de Leurs Altesses, et d’en donner foi. Puis lesdits alcades et régidors déclarèrent qu’ils obéissaient à ladite lettre, avec la révérence due à lettre de Leurs Altesses, et qu’ils se tenaient prêts à y faire droit en tout et pour tout selon que l’ordonnaient Leurs Altesses[49].

Ce de quoi furent témoins Lorenzo de Escarrana, alcade, et Garcia Fernandez Carnero, et Fernando del Salto, procureur du Conseil, bourgeois de cette ville de Palos.

Francisco Fernandez, notaire de Palos.

Mandement des rois ordonnant de suspendre le jugement d’affaires et causes criminelles à l’encontre de ceux qui partent avec Cristóbal Colón jusqu’à ce qu’ils soient de retour

30 avril 1492.

Don Fernando et Doña Isabel, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, et des îles Canaries ; comtes de Barcelone, seigneurs de Biscaye et de Molina, ducs d'Athènes et de Néopatrie ; comtes de Roussillon et de Cerdagne, marquis d'Oristan et de Gociano.

À ceux de notre Conseil et auditeurs de notre Audience, corrégidors, assistants, alcades et alguazils, mérinos et autres magistrats, de quelques villes, bourgs et lieux que ce soit de nos royaumes et seigneuries, et à chacun quel qu'il soit parmi vous à qui cette nôtre lettre sera présentée, ou sa copie conforme à l'original, signée par un notaire, salut et grâce !

Sachez que nous envoyons Cristóbal Colón sur la mer Océane pour y accomplir certaines choses de notre service et que, pour y mener les gens dont il a besoin sur les trois caravelles avec lesquelles il part, il dit qu'il est nécessaire de donner sécurité aux personnes qui partiront avec lui, sinon personne ne voudrait l'accompagner en ce voyage. Et, pour sa part, il nous a supplié que nous donnions cet ordre, et comme de notre grâce, et nous l'avons trouvé bon. Ainsi, par la présente, nous accordons ladite sécurité à toutes, et quelles que soient les personnes qui iront sur lesdites caravelles avec ledit Cristóbal Colón dans ledit voyage qu'il accomplit sous notre commandement sur ladite mer Océane, comme il est dit, pour que ne leur soit fait mal ni tort ni dommage aucun en leurs personnes et biens, ni aucune autre chose, en raison d'aucun délit encouru ou commis jusqu'au jour de la date de cette nôtre présente lettre, et durant le temps qu'ils seront partis, et y compris leur retour en leurs maisons et deux mois après. Et pour ce, nous vous ordonnons à tous et à chacun de vous en vos lieux et juridictions, de ne juger aucune cause criminelle touchant les personnes qui partiront avec ledit Cristóbal Colón sur lesdites trois caravelles et pendant le temps susdit ; parce que notre désir et volonté est que tout cela soit ainsi suspendu. Et que ni les uns ni les autres ne fassiez ni ne fassent par conséquent aucune autre chose, sous peine d'encourir notre défaveur, et dix mille maravédis pour notre Chambre, de chacun qui le contraire ferait. De

plus mandons à tout notaire, qui pour cela serait requis, qu'il en donne, où que soit présenté ce mandement, témoignage signé de son sceau, afin que nous sachions comment l'on accomplit nos volontés[50].

Donné en notre ville de Grenade, le trentième jour du mois d'avril de l'an de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi, le roi. Moi, la reine.

Moi, Juan DE COLOMA, secrétaire du roi et de la reine, nos seigneurs, l'ai fait écrire par leur ordre.

Certifié conforme : RODERICUS, docteur ; Francisco DE MADRID, chancelier.

Relation des gens qui accompagnèrent Cristóbal Colón lors de son premier voyage

La note autographe ci-dessous, de 1498, se trouve au dos de la première feuille d'une liste, malheureusement incomplète, des gens de mer qui accompagnèrent Colomb lors de son premier voyage de découverte. Il s'agit d'un relevé des sommes avancées à ceux qui acceptaient l'aventure. Le nombre exact des participants de ce voyage historique est inconnu, et il n'est pas impossible que des juifs se soient joints clandestinement à l'expédition, qui leva l'ancre exactement au dernier jour fixé pour l'expulsion de ceux qui refusaient la conversion. Sans avoir besoin de recourir à une hypothétique judaïté de Colomb, on peut supposer que des conversos, tels que Santangel, pouvaient avoir gardé des sympathies secrètes pour leurs excoreligionnaires, et que Colomb n'avait rien à refuser à nombre de ceux qui lui étaient fort proches, singulièrement à celui qui était le principal financier de l'entreprise.

Jhesus cum Maria sit nobis in via.

Jhesus 1498, au seizième jour du mois de novembre, à Saint-Domingue en l'île Hispaniola.

Au temps de l'an 1492, où le roi et la reine, mes seigneurs, accordèrent que j'allasse découvrir les Indes, j'établis avec Leurs Altesses qu'il me reviendrait le huitième du produit total du voyage que j'entreprenais, pour ma part contribuant à la huitième partie des frais, comme cela apparaît mieux par ledit contrat et, afin de mettre en évidence mon apport, je voulus qu'il fût enregistré par-devant notaire en cette ville de Palos d'où je partis par ordre de Leurs Altesses, avec trois navires — une nef et deux caravelles — et où l'argent que j'avançais et dépensais fut effectivement enregistré en lettres et chiffres, par-devant et de la propre main du susdit notaire.

Quand, en cette présente année 1498, je me suis trouvé à la cour de Leurs Altesses, elles m'accordèrent la faveur de ce que je ne sois pas obligé de m'acquitter du paiement des frais passés, jusqu'à mon arrivée ici, qui a eu lieu le 31 août 1498, de même que des frais de la flotte que je conduisis, ainsi qu'il apparaîtra par leur lettre qui, avec d'autres, se trouve à Séville au monastère de Las Cuevas, et dont copie autorisée est en ce livre avec d'autres.

Bien que Leurs Altesses m'aient accordé ladite faveur, et que le compte suivant soit apuré, je demande qu'on le garde bien et qu'on le fasse signer par le susdit notaire, en en faisant établir préalablement une copie par un autre notaire qui en donnera foi, et qu'on le libelle à Palos, et qu'ensuite on le joigne aux autres documents qui se trouvent à Las Cuevas à Séville.

Si cet écrit se perdait, il y a là les personnes qui reçurent mes deniers et qui en donneront foi, et existe aussi l'état des comptes de messieurs les grands comptables qui payèrent à ces gens, au retour des Indes, ce qu'on leur devait, en plus de ce qu'on leur avait prêté avant de partir, et de ce qu'ils avaient gagné et reçurent de Leurs Altesses en mai, à Barcelone.

En la ville de Palos, le samedi 23 juin de l'an du Seigneur mil quatre cent quatre-vingt-douze, en ce jour dessusdit, le seigneur Cristóbal Colón, capitaine de Leurs Altesses, le roi et la reine, nos seigneurs, a fait établir cet état du paiement des marins, matelots et autres gens qui partent en ladite armada et dont les noms suivent :

Marins

Premièrement, à

Sancho Ruiz de Gama, pilote : vingt ducats.

Juan de Moguer, marin : quatre mille maravédis.

Gil Perez, marin : quatre mille maravédis.

Alvaro, neveu de Gil Perez, marin : quatre mille maravédis, pour lesquels ledit Gil Perez répond conjointement.

Pero Sánchez de Montilla, marin : quatre mille maravédis reçus pour lui par Vincent Yanes[51].

Juan Ruiz de la Pena, biscayen : quatre mille maravédis, reçus pour lui par Vicinte Eanes.

Juan Arraes, fils de Pero Arraes : quatre mille maravédis, reçus pour lui par Vicente Yanez.

Juan Martines de Açoque, naturel de Denia : quatre mille maravédis, reçus pour lui par Vincente Yanes.

Juan de la Plaça, naturel de cette ville : quatre mille maravédis.

Garcia Fernandes, marin de Illana : quatre mille maravédis.

Juan Verde, de Triana : quatre mille maravédis, reçus pour lui par Martin Alonso Pinzón.

Juan Romero, marin de Pero Gonzales Ferrando : quatre mille maravédis.

Francisco Garcia Vallejos, naturel de Moguer : quatre mille maravédis.

Bartolomé Bives, naturel de cette ville : quatre mille maravédis.

Juan de Medina, tailleur, naturel de Palos : quatre mille maravédis.

Cristóbal Garcia Sarmiento, pilote : huit mille et trente maravédis.

Juan Quintero, fils de Argueta Arraes : dix-huit ducats et six mille sept cent cinquante maravédis.

Juan Reinal, naturel de Huelva : douze ducats et quatre mille cinq cents maravédis.

Bartolomé Roldan, naturel de Moguer, marin de Alfonso López, naturel de Moguer : a reçu quatre mille maravédis, contre caution de quelques maisons en ladite ville, proche de celle de Gonzalo Alonzo Maldonnado, et d’autre part du roi.

Reçu par Martin Alonso pour Jean Veçano : quatre mille maravédis.

Reçu encore par ledit Martin Alonso Pinzón pour Anton Calabrès, son serviteur : quatre mille maravédis.

Sancho de Rama, naturel de cette ville de Palos : quatre mille maravédis, avec pour répondants Martin Alonzo Pinzón et Pedro de Aillon.

Matelots

Juan Arias, portugais, fils de Lope Arias, naturel de Tavira : deux mille six cent soixante-six maravédis.

Alonso, serviteur de Juan Rodrigues de Guinea, fils de Francisco Chocero : deux mille six cent soixante-six maravédis, avec pour répondant ledit Juan Rodrigues de Guinea.

Juan, serviteur de Juan Buen Ano : deux mille six cent soixante-six [maravédis], répondant ledit Juan Buen Ano.

Pedro Tegero : deux mille six cent soixante-six maravédis, cautionné par Juan de Moguer.

Fernando de Triana : deux mille six cent soixante-six maravédis, avec pour répondant Vicenti *[sic]* Yanes.

Juan Cuadrado : deux mille six cent soixante-six maravédis, caution Juan Guerrero fils de Argueta.

[Ici une feuille manque au document.]

Miguel de Soria, serviteur de Diego de Lepe : deux mille six cent soixante-six maravédis, répondant Diego Lepe, son maître, qui lui donne huit doubles.

Rodrigo Gallego, serviteur de Gonzalo Fuego : deux mille six cent soixante-six maravédis, reçus de son maître Martin, qui lui donne huit doubles.

Bernal, serviteur d'Alonso, marin de Juan de Mafra : huit doubles, qui font deux mille neuf cent vingt maravédis, reçus de son maître

Alonso de Palos : huit doubles et deux mille six cent soixante-six maravédis, au crédit de Martin Alonso Pinzón.

Andrés de Iruenes : sept ducats, reçus pour lui par Juan Reynal. Il doit avoir deux mille six cent soixante-six maravédis.

Francisco Mendes, naturel de Huelva : deux mille six cent soixante-six maravédis.

A reçu Martin Alonso Pinzón, pour Fernando Mendes : deux mille six cent soixante-six maravédis.

[Sur une feuille détachée.]

A reçu Diego de Arana, alguazil de la flotte de Leurs Altesses : huit mille maravédis.

A reçu Francisco Martin Pinzón, maître de la *Pinta* : huit mille maravédis.

A reçu Martin Alonso Pinzón, capitaine de la Pinta : seize mille maravédis.

Notes de la partie I

1. Pierre d'Ailly (1350-1420), chancelier de l'université de Paris, évêque, puis cardinal ; théologien et savant, a écrit 174 ouvrages. Ses œuvres de cosmographie et de géographie sont des compilations, mais d'un esprit ouvert et critique qui alla jusqu'à considérer comme « plus naturel » que ce soit la Terre qui tourne autour du Soleil. Son *Imago Mundi* fut écrite en 1410. La traduction de ses fragments que nous donnons ici et celle des notes de Colomb est celle d'Edmond Buron (Maisonneuve, Paris, 1930).

2. Après « Zone torride », l'apostille, qui contredit d'Ailly, est entièrement encadrée, ce qui en souligne l'importance.

3. Probablement 450 sous l'Équateur et 250 au-dessus, à partir du point précédemment atteint.

4. Cette mesure, erronée de 10 degrés et 15 minutes, indique bien à quel point le maniement de l'astrolabe était délicat, et suffit à montrer que les erreurs de Colomb dans les mesures de latitudes, d'ailleurs plus légères, ne sont pas le fait d'un manque de savoir et d'expérience.

5. Il s'agit ici de Marin de Tyr, géographe et voyageur du IIe siècle avant J.-C., dont l'œuvre a disparu et que nous ne connaissons que par Ptolémée.

6. Par « climat », on entend en ce temps les divisions du globe terrestre en zones climatiques.

7. Jean de Sacrobosco (John Holliwood), moine du XIIIe siècle, mort en 1256, auteur d'un traité de la sphère.

8. Dès l'Antiquité grecque, Taprobane est le nom sous lequel on connut Ceylan. Quand celle-ci fut atteinte par les Européens, on repoussa le nom vers une île non encore trouvée ou sur Sumatra avant qu'il ne disparaisse de la géographie.

9. Colomb se souviendra de ce « renseignement » quand les Taïnos lui parleront des Caraïbes. Mais quand il les rencontrera, il ne les traitera pas de « bêtes ».

10. Psychologie des peuples que Colomb appliquera aux Indiens rencontrés aux Antilles.

11. Entendons aussi l'astronomie.

12. Gadès est l'ancien nom de Cadix.

13. Cela n'est pas dans d'Ailly et est à rapprocher des remarques de Colomb sur le teint des Taïnos.

14. Ce texte de d'Ailly est d'une importance considérable. Il marque, de la part du grand théologien, la rupture avec la géographie médiévale religieuse.

15. Colomb ne note rien devant ce passage, mais il s'en souviendra quand les Taïnos lui parleront des « Caribas » (Caraïbes), dont il entendra le nom comme « Canibas » (qui donnera « cannibales ») et croira, jusqu'à leur rencontre, et par étymologie latine, que ce sont ces « hommes à tête de chien ».

16. La traduction du cartis latin en « cartes » par E. Buron est contestée comme renvoyant au travail de cartographe de Colomb. Il faudrait traduire par « papiers » et cela renverrait tout au plus à la carte géométrique de la note 659. Cependant, et en dépit de la suite de la note, omise par Buron et de Lolis, nous ne retenons pas ce point de vue, la carte géométrique mentionnant les zones inhabitables auxquelles Colomb ne croyait pas.

17. Colomb, dans cette note qu'il a encadrée, contredit d'Ailly.

18. La mesure des distances par le temps mis à les parcourir ne tient évidemment pas compte des conditions de la navigation en fonction des vents et contribue ainsi à ancrer l'erreur.

19. C'est cette étrange théorie de la source unique des quatre plus grands fleuves alors connus que l'on retrouve dans la lettre de Colomb sur son troisième voyage, alors qu'il déduit de la puissance du cours de l'Orénoque, qu'il descend du Paradis terrestre.

20. Pas de note sur cette question pourtant essentielle puisqu'elle donne une explication à l'étrange phénomène d'une source unique de fleuves coulant sur des continents différents, dans des directions différentes et à des distances immenses les uns des autres. Colomb rappellera l'hypothèse de cette source unique lorsqu'il atteindra l'embouchure de l'Orénoque.

21. C'est là le rappel de la structure, en « disque », de l'image médiévale du monde, dans sa version d'une moitié asiatique ; l'autre version faisant au contraire de l'Afrique une moitié sud.

22. Edmond Buron annote ainsi ce passage : « Cette mesure du degré est fort ancienne. Reinaud et Guyard, dans leur Introduction à la *Géographie* d'Abouléda, la font remonter au IX[e] siècle, au temps du calife Al-Mamoun. Dans une de ses notes, la 490[e], Colomb dit avoir vérifié l'exactitude de la mesure du degré selon Alfragan. Cette assertion a été contestée notamment par Vignaud (*Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, 2 vol., Paris, 1911, cf. vol. 1, p. 63-67). M. G. E. Nun (*The Geographical Conception of Colombus*, N. Y., 1924), tout en reconnaissant que Colomb n'aurait pu faire cette vérification à l'Équateur même, admet qu'une série d'inexactitudes concomitantes des savants de son temps, et admises généralement, n'ont pu que confirmer Colomb dans la certitude qu'il avait que ses propres calculs constituaient une vérification de la mesure du degré estimé à 56 milles et deux tiers. La vraie mesure du degré a été faite en 1669-1670 par Jean Picard. *Cf.* Mahumedis Alfragani Arabi *Chronologica et Astronomica Elementa*, éd. Christmann, Francfort, 1518. Salvador de Madariaga estime pour sa part que l'erreur de Colomb tient surtout à ce qu'il calcule la valeur du degré en milles italiens, plus petits de 496 mètres que les milles arabes, ce qui diminue d'un quart la circonférence de la Terre.

23. Non seulement cette note de Colomb retient une mesure de l'ensemble Europe-Asie qui rend franchissable l'Océan censé les séparer, mais également l'idée d'un parallélisme de terres dans la partie australe du globe, concept qui est la clef de ses navigations.

24. Colomb réitère, et encore plus clairement, l'hypothèse du parallélisme des continents.

25. Ici, Edmond Buron a noté que ce chapitre ainsi que le huitième de l'*Imago Mundi* a le plus puissamment contribué à la formation du dessein de Colomb. « Quand on réfléchit, écrit-il, aux apostilles 486-487 et 489 et à celles du chapitre suivant, on est porté à se demander si Colomb ne comptait pas découvrir de très grandes terres dans sa tentative de recherche des Indes par l'ouest. » Ce constat d'évidence, publié en 1930, n'a pourtant retenu aucun chercheur et est resté « en friche » jusqu'à notre propre travail.

26. Colomb, ayant lu le passage de D'Ailly qu'il annote là, n'a donc pas méconnu la différence de valeur entre les différents milles, comme le prétend Madariaga, mais a bien procédé à un choix sur leurs valeurs.

27. Il s'agit de l'*Imago Mundi* ; *cf.* chap. 8.

28. Cette phrase et celle qui suit dessinent la terre australe supposée dont l'inexistence ne sera définitivement acquise qu'à la fin du XVIII[e] siècle, avec les voyages de Cook.

29. Notes décisives de Colomb, qui sont la base de sa certitude de l'existence de continents entiers à découvrir, et de la localisation du plus important : au sud de l'Asie. Le refus inconscient de cette révélation des notes marginales se manifeste de façon éclatante dans le fait qu'Edmond Buron traduit ici les deux derniers *incognita* et *incognitan* par « connue » et « connue » !

30. Il faut comprendre, ici, 80° d'étendue du bloc Europe-Asie à la latitude moyenne de l'Europe. Remarquons que, par une erreur tenant sans doute aux incertitudes d'équivalence entre le stade et les mesures de longueur du temps, d'Ailly diminue encore de 3 650 kilomètres l'estimation de Ptolémée, elle-même inférieure de 8 000 kilomètres à la réalité qu'Érathosthène avait approchée de plus près, trois siècles avant notre ère, avec sa mesure équivalant à 39 690 kilomètres.

31. On ne saurait s'étonner, après cette « information », que Colomb ait déduit, lors de son troisième voyage, être parvenu au pied du Paradis terrestre en touchant enfin son Nouveau Monde, derrière l'île de la Trinité.

32. Cette dernière information de D'Ailly est une interprétation erronée du texte de Pline.

33. L'auteur de *La Sphère*, c'est-à-dire Sacrobosco, donne le bon chiffre d'Érathosthène, correspondant à 39 690 kilomètres.

34. D'Ailly note qu'Isidore, au quinzième livre de ses Étymologies, disait que le stade était la huitième partie du mille. Ce qui nous donnerait une valeur de 453,28 stades environ pour le degré, au lieu de 700. Nous voilà très loin du compte, et on comprend que Colomb, à défaut de s'y perdre, ait choisi la mesure qui l'arrangeait.

35. Julius Solinus, que Pie II a largement reproduit dans son *Historia*.

36. Note décisive pour dater le moment où Colomb annota, donc posséda et lut ce livre. En effet, cet événement n'aurait plus eu d'importance après le voyage de Bartholomeu Dias.

37. Témoignage de son voyage en Islande en 1477 et de son passage en Irlande [l'Hibernie]. Ils étaient morts et, étant de grande taille, ce ne pouvait être des Eskimos, mais peut-être des Lapons, voire des Indiens que Colomb a vus là.

38. Apparition de l'idée que le globe terrestre n'est pas une sphère parfaite, mais a plutôt la forme d'une sorte de poire dont la partie supérieure serait vers l'Équateur. Ainsi, un « canal de Suez » aurait entraîné un mouvement des eaux de la mer Rouge vers la Méditerranée.

39. La Mine n'est pas sur l'Équateur, mais à 5° environ au nord.

40. Les Sères sont un des noms des Chinois. C'est le pays de la soie. On ne connaissait pas encore l'unité immense de la Chine.

41. À moins de contester l'authenticité de cette note, celle-ci prouve que Colomb possédait ce livre dès le Portugal.

42. Ces titres soigneusement alternés, des deux souverains, comportent à la fois des possessions réelles et parfois déjà fondues dans les deux États de Castille et d'Aragon, et de simples réminiscences historiques tendant à affirmer des droits anciens, tombés en désuétude, tels ceux sur Athènes et Néopatrie.

43. On remarquera que c'est maintenant de manière conditionnelle que ces titres sont accordés à Colomb, bien qu'ils soient aussi larges que ceux des amiraux de Castille, et prévus pour être héréditaires.

44. Agents de la Mesta, c'est-à-dire de l'institution de l'élevage des moutons et de leur transhumance.

45. « Vingt-quatre » : agents communaux d'un groupe de vingt-quatre unités d'habitations.

46. Sous-entendu, « les contrevenants ».

47. D'après Joseph Perez, *in Isabel et Ferdinand, rois catholiques d'Espagne* (Fayard éditeur), ce délit aurait consisté en pêche interdite dans les zones relevant de la couronne de Portugal.

48. Il semble que cette insistance mise à ne pas toucher les terres africaines concédées par le pape au royaume de Portugal soit une mise en garde qui vise autant Colomb que qui que ce soit parmi ses

compagnons, et manifeste peut-être la méfiance, en cas d'échec de son projet manifeste, de le voir se rabattre sur des terres sinon connues, du moins relevant du monopole portugais.

49. Plus que l'obéissance, il est probable que c'est la conviction que Colomb avait su insuffler aux frères Pinzón, et surtout à Martin Alonso Pinzón, qui permit à ce dernier d'entraîner les marins de Palos, qui lui faisaient confiance en tant qu'armateur notable de la ville, dans cette aventure risquée, et de lui procurer un troisième bateau.

50. Ce mandement des rois montre que l'aventure pouvait paraître tellement risquée aux marins de Palos qu'il fallait, pour les décider, ajouter cette amnistie aux promesses que Colomb et les Pinzón ne manquaient pas de faire miroiter à leurs yeux. Ce qui, d'un autre côté, nous donne une indication sur les qualités humaines d'au moins une partie des premiers découvreurs. Mais il est vrai que leurs délits étaient peut-être mineurs. Les hommes qui leur succéderont dès les prochains voyages seront d'une pire farine.

51. Très probablement mauvaise scription, comme les suivantes, de Vicente Yanez (Pinzón).

II.

La découverte

Journal de bord (1492-1493)

Ceci est le premier voyage, les routes et les chemins maritimes que suivit l'Amiral don Cristóbal Colón[1] quand il découvrit les Indes, transcrit et abrégé, à l'exception de l'envoi préliminaire qu'il adressa aux Rois Catholiques et que voici littéralement ci-dessous. Et il commence ainsi :

In Nomine Domini Nostri Jhesu Christi

« Très Chrétiens, Très Hauts, Très Excellents et Très Puissants Princes, Roi et Reine des Espagnes et des îles de la Mer, Nos Seigneurs.

En cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient encore en Europe, et l'avoir achevée en la très grande cité de Grenade où, le deuxième jour du mois de janvier de cette même année, je vis hisser, de par le droit des armes, les étendards royaux de Vos Altesses aux tours de l'Alhambra qui est la forteresse de ladite cité, et où je vis le roi maure sortir aux portes de la ville et baiser les royales mains de Vos Altesses et du Prince, Mon Seigneur ; bientôt, en ce même mois, en suite des informations que j'avais données à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince appelé Grand Khan[2] — ce qui veut dire en notre langue Roi des Rois — et de ce que, maintes fois, lui et ses prédécesseurs avaient envoyé à Rome y demander des docteurs en notre Sainte Foi afin de s'en instruire, et parce que jamais le Saint Père n'y avait pourvu et qu'ainsi tant de peuples se perdaient, tombant en idolâtrie et recevant parmi eux des sectes de perdition, Vos Altesses, comme catholiques chrétiens, Princes fidèles et propagateurs de la Sainte Foi Chrétienne, ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les idolâtries et hérésies, pensèrent m'envoyer, moi, Cristóbal Colón, auxdites contrées de

l’Inde pour y voir lesdits princes, et les peuples, et les terres, et leur situation, et toute chose ainsi que la manière dont on pourrait user pour convertir ces peuples à notre Sainte Foi.

Elles m’ordonnèrent de ne pas aller par voie de terre à l’Orient — par où l’on a coutume de le faire — mais par le chemin d’Occident, par lequel nous ne savons pas, de foi certaine, que jusqu’à ce jour personne soit passé.

Ainsi, après avoir chassé tous les juifs hors de vos royaumes et seigneuries, Vos Altesses en ce même mois de janvier m’ordonnèrent de partir avec une suffisante armada auxdites contrées de l’Inde. Et, pour cela, Elles me comblèrent de grâces, m’anoblirent, décidèrent que dorénavant je m’appellerais Don et serais grand amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et de la terre ferme que je découvrirais et gagnerais, et qu’à ma suite on découvrirait et gagnerait dans la mer Océane, et que mon fils aîné me succéderait en ces titres et ainsi de génération en génération, pour toujours et à jamais.

Et je partis de la cité de Grenade le douzième jour du mois de mai de la même année 1492, un samedi ; je vins à la ville de Palos, qui est port de mer, où j’armais trois navires très convenables pour telle entreprise et je partis dudit port, bien pourvu de très nombreuses subsistances et de beaucoup de gens de mer, le troisième jour du mois d’août de ladite année, un vendredi, une demi-heure avant le lever du soleil. Et je pris le chemin des îles Canaries qui sont à Vos Altesses et se trouvent en ladite mer Océane pour, de là, prendre ma route et naviguer jusqu’à toucher aux Indes, m’y acquitter de l’ambassade de Vos Altesses auprès des susdits princes et y accomplir ainsi ce qu’Elles m’avaient ordonné.

En ces raisons, je me suis proposé d’écrire très ponctuellement, au jour le jour, tout ce que je ferais et verrais et qui m’arriverait pendant ce voyage, comme bien on le verra plus avant.

De plus, Seigneurs Princes, tout en écrivant chaque nuit ce qui sera arrivé le jour, et le jour la navigation de la nuit, j’ai le dessein de faire une nouvelle carte marine sur laquelle je situerai toute la mer et toutes les terres de la mer Océane, dans leurs propres positions, sous leur vent, et de composer en outre un livre, et d’y mettre tout fidèlement peint par latitude équinoxiale et longitude occidentale.

Et, surtout, il importe beaucoup que j’oublie le sommeil et sois très vigilant navigateur, pour que tout soit accompli ; ce qui demandera grand-

peine. »

Vendredi 3 août — « Nous partîmes le vendredi 3 août 1492, à huit heures, de la barre de Saltes[3]. Nous allâmes vers le sud, jusqu'au coucher du soleil, sous un vent vif, pendant soixante milles qui font quinze lieues[4] ; ensuite, au sud-ouest, puis au sud quart sud-ouest, ce qui était le chemin des Canaries. »

Samedi 4 août — Ils naviguèrent[5] au sud-ouest quart sud.

Dimanche 5 août — Tant de jour que de nuit, ils poursuivirent leur route plus de quarante lieues.

Lundi 6 août — Le gouvernail de la caravelle *Pinta*[6] que montait Martin Alonso Pinzón, sauta ou se disloqua, par l'industrie — à ce que l'on crut ou soupçonna — d'un certain Gómez Rascón et de Cristóbal Quintero dont c'était la caravelle et à qui ce voyage pesait. L'Amiral[7] se souvint qu'avant le départ ces hommes avaient été surpris en « intrigues et machinations », comme on dit. L'Amiral se vit ici en grand embarras de ne pouvoir secourir ladite caravelle sans se mettre en danger lui-même, mais il avoue qu'il sentait son inquiétude diminuer de savoir que Martin Alonso Pinzón était un homme de courage et de grandes ressources[8].

> Pinzón […] l'arrangea avec quelques cordes de telle sorte qu'ils purent suivre leur chemin[9].

Enfin, entre jour et nuit, on fit vingt-neuf lieues.

Mardi 7 août — De nouveau, le gouvernail de la *Pinta* sauta. Ils le réparèrent, allèrent à la recherche de l'île de Lanzarote, qui est une des Canaries, et ils firent vingt-cinq lieues entre jour et nuit.

*Mercredi 8 aoû*t — Les pilotes des trois caravelles eurent des opinions différentes sur l’endroit où l’on se trouvait, mais l’Amiral s’approcha au plus près de la vérité. Il voulait atteindre la Grande Canarie pour y laisser la caravelle *Pinta* qui faisait eau et dont le gouvernail était endommagé. Il voulait prendre là une autre caravelle, s’il la trouvait. Mais ils ne purent y arriver ce jour-là.

Jeudi 9 août — L’Amiral ne put toucher la Gomera que le dimanche à la nuit. Martin Alonso, qui ne pouvait plus naviguer, resta au large de la Grande Canarie sur ordre de l’Amiral […]

> afin qu’il se rendît rapidement à terre, tenter de se procurer un autre navire ; l’Amiral s’en alla à l’île de la Gomera accompagné par la *Niña*. Ainsi, s’il ne trouvait pas de navire en une île, il pouvait en chercher dans une autre.
>
> […] L’Amiral envoya une barque à terre qui revint au navire le matin suivant, son équipage disant qu’il n’y avait aucun bateau en cette île, mais que les habitants attendaient l’arrivée imminente de doña Beatriz de Bobadilla, dame de l’île, qui était présentement à la Grande Canarie et revenait sur un navire d’un certain Grajeda de Séville, lequel navire, jaugeant quarante tonneaux et fort convenable au voyage de l’Amiral, pourrait sans doute être acquis par celui-ci.
>
> L’Amiral, considérant cela, résolut d’attendre dans ce port et calcula que si Pinzón n’avait pu radouber son navire, lui obtiendrait cet autre à la Gomera.
>
> Il resta donc là deux jours. Puis, ne voyant pas apparaître le navire attendu, et parce qu’un caboteur partait de l’île de la Gomera pour la Grande Canarie, il chargea l’un de ses hommes d’annoncer son arrivée à Pinzón et de l’aider à réparer son navire et il écrivit que s’il ne revenait pas pour lui prêter aide, c’était que ce caboteur ne convenait pas à leur navigation.
>
> Comme, après le départ du caboteur, beaucoup de temps passa sans qu’il eût de nouvelles, l’Amiral décida le 23 août de revenir avec ses navires à la Grande Canarie.
>
> Il partit donc le jour suivant et trouva en chemin le caboteur qui n’avait pas pu arriver encore à la Grande Canarie, parce que le vent lui avait été contraire.

Il reprit l’homme qu’il avait envoyé.

Des montagnes de l’île de Ténériffe qui sont très élevées, il virent sortir un grand feu.

Ses hommes en furent stupéfiés. Il leur fit comprendre la cause et les raisons d’un semblable feu, le comparant à celui du mont Etna en Sicile et à beaucoup d’autres montagnes où se voit pareille chose.

Après avoir passé cette île, le samedi 25 août, il arriva à la Grande Canarie, où Pinzón n’était, à grand effort, parvenu que le jour précédent. Par lui, l’Amiral apprit comment, le lundi, doña Beatriz était partie sur le navire que, au milieu de tant de difficultés et d’ennuis, ils voulaient se procurer. Bien que les autres eussent de cela grand regret, il se résigna à ce qui lui advenait, prenant tout en meilleure part et se disant que s’il ne plaisait à Dieu qu’il trouvât ce navire, il en était peut-être ainsi parce que, au cas où il l’aurait trouvé, il lui serait venu des empêchements et des difficultés pour l’obtenir, des pertes de temps dans le transbordement des marchandises qu’il portait, et par conséquent des retards dans son voyage.

[L’Amiral revint ensuite à la Grande Canarie][10].

La *Pinta* fut fort bien radoubée par les grands efforts et la diligence de l’Amiral, de Martin Alonso et des autres.

Enfin, ils revinrent à la Gomera. Ils donnèrent une voilure ronde à la *Niña* qui en avait une latine[11]. Ce fut le dimanche 2 septembre qu’ils retournèrent à la Gomera avec la *Pinta* réparée.

L’Amiral dit que nombre d’Espagnols, hommes d’honneur, habitants de l’île de Hierro, qui étaient à la Gomera avec doña Inès Peraza — mère de Guillen Peraza qui fut plus tard le premier comte de la Gomera —, juraient que chaque année ils apercevaient une terre à l’ouest des Canaries, c’est-à-dire au ponant. D’autres habitants de la Gomera en affirmaient autant sous serment. L’Amiral dit ici qu’il se souvient qu’étant au Portugal, l’an 1484, quelqu’un de l’île de Madère vint demander une caravelle au roi pour aller vers cette terre ; et cet homme jurait que, chaque année, il la voyait, et toujours à la même place. L’Amiral dit aussi se rappeler que la même chose se disait aux îles des Açores ; et tous s’accordaient sur la direction, l’aspect et la grandeur.

S’étant donc pourvu d’eau douce, de bois, de viande et de tout ce qui appartenait aux hommes qu’il avait laissés là en partant radouber la

caravelle *Pinta* à la Grande Canarie, l'Amiral mit finalement à la voile de cette île de la Gomera, avec ses trois caravelles, le jeudi, sixième jour de septembre.

Jeudi 6 septembre — Il partit ce jour-là au matin du port de la Gomera et prit le cap de son voyage.

D'une caravelle qui venait de l'île de Hierro, l'Amiral apprit que trois navires du Portugal croisaient aux environs dans le but de le prendre. C'était là un effet du ressentiment que le roi avait pour le passage de l'Amiral au service de la Castille.

Mais il poursuivit ce jour et cette nuit, par temps calme, et au matin il se trouva entre la Gomera et Ténériffe.

Vendredi 7 septembre — Le calme dura tout le vendredi et le samedi jusqu'à trois heures de la nuit.

Samedi 8 septembre — Le samedi, à trois heures de la nuit, le vent de nord-est se leva et l'Amiral prit sa voie et sa route vers l'ouest. Il eut grosse mer en proue, ce qui gênait sa marche, mais il fit neuf lieues entre ce jour-là et sa nuit.

Dimanche 9 septembre — Ce jour-là, ils perdirent complètement de vue la terre. Craignant de ne pas la revoir de longtemps, beaucoup soupiraient et pleuraient. L'Amiral les réconforta tous avec de grandes promesses de maintes terres et richesses, afin qu'ils conservassent espoir et perdissent la peur qu'ils avaient d'un si long chemin.

Il fit ce jour-là dix-neuf lieues et décida d'en compter moins qu'il n'en faisait, afin que ses gens n'en fussent ni effrayés ni découragés si le voyage se faisait très long.

Dans la nuit, il fit, à raison de dix milles par heure, cent vingt milles qui font trente lieues. Les marins gouvernaient mal, dérivant vers le quart nord-ouest et même vers le demi-quart, de quoi l'Amiral les semonça plusieurs fois.

Lundi 10 septembre — En ce jour et cette nuit, il fit soixante lieues à raison de dix milles par heure qui font deux lieues et demie. Mais il ne

compta que quarante-huit lieues afin que ses gens ne s'effrayassent pas de la longueur du voyage.

Mardi 11 septembre — Ce jour-là, ils naviguèrent sur leur chemin qui était vers l'ouest et allèrent vingt lieues et plus. Ils virent un grand morceau de mât d'une nef de cent vingt tonneaux, mais ne le purent saisir. La nuit, ils firent près de vingt lieues, et l'Amiral n'en compta pas plus de seize pour la raison déjà dite.

Mercredi 12 septembre — Ce jour-là, allant leur chemin, ils firent trente-trois lieues entre jour et nuit, l'Amiral en comptant moins pour ladite cause.

Jeudi 13 septembre — Ce jour-là et sa nuit, suivant leur chemin qui était à l'ouest, ils firent trente-trois lieues ; l'Amiral en comptait trois ou quatre de moins. Les courants lui étaient contraires.

En ce même jour, au commencement de la nuit, les boussoles marquèrent le nord-ouest, et au matin légèrement le nord-est[12].

Vendredi 14 septembre — Ce jour-là et cette nuit, ils naviguèrent toujours vers l'ouest, faisant vingt lieues. L'Amiral en compta quelques-unes de moins. Ceux de la caravelle *Niña* dirent ici avoir vu une hirondelle de mer et un paille-en-queue, oiseaux qui jamais ne s'éloignent de la terre à plus de vingt-cinq lieues.

Samedi 15 septembre — Il navigua ce jour-là et sa nuit pendant vingt-sept lieues et plus sur le chemin de l'Ouest.

Au commencement de cette nuit, ils virent tomber du ciel dans la mer, à quatre ou cinq lieues d'eux, un merveilleux rameau de feu[13] […]

> quoique le temps fût doux comme en avril, les vents orientés du nord-est au sud-ouest et légers, la mer tranquille et les courants continus vers le nord-est.

Dimanche 16 septembre — Ce jour-là et sa nuit, il navigua vers l'ouest. Ils firent trente-neuf lieues, mais l'Amiral n'en compta que trente-six.

Il y eut ce jour-là quelques nuages et il bruina.

L'Amiral dit ici que ce jour-là, puis tous les suivants, l'air fut tellement doux que les matinées étaient un charme et un grand plaisir et qu'il n'y

manquait que d'ouïr le rossignol. Il dit : « Et le temps était comme d'avril en Andalousie. »

Là, on commença à voir de nombreuses touffes d'herbe très vertes qui semblaient, selon l'Amiral, s'être détachées depuis peu de la terre[14] ; ce pourquoi tous jugeaient qu'ils étaient près de quelque île. Mais, pour l'Amiral, ce ne pouvait être la terre ferme. Il dit : « Parce que, pour moi, la terre ferme est plus avant. »

Lundi 17 septembre — Il navigua toujours vers l'ouest, faisant, entre jour et nuit, cinquante lieues et plus. L'Amiral n'en nota que quarante-sept. Le courant les aidait. Ils virent beaucoup d'herbe et très souvent. C'était de l'herbe de rocher et elle venait du couchant. Ils pensaient être près de la terre.

Les pilotes prirent le nord, le marquèrent et trouvèrent que les aiguilles déclinaient d'un grand quart. Les marins étaient inquiets et chagrins sans dire pourquoi. L'Amiral, s'en étant aperçu, ordonna que, dès l'aube, on recommence à prendre le nord, et l'on trouva que les aiguilles étaient exactes. La cause en était que l'étoile Polaire semblait se mouvoir, mais non pas les aiguilles.

À l'aube de ce lundi, ils virent encore plus d'herbes qui semblaient des herbes fluviales ; et, au milieu d'elles, ils trouvèrent un crabe vivant que garda l'Amiral, disant que c'était là un signe certain de terre, parce qu'à plus de quatre-vingts lieues d'elle cela ne se pouvait trouver. L'eau de la mer était moins salée depuis leur départ des Canaries, et l'air toujours plus suave.

Ils étaient tous très gais, et les navires allaient à qui premier verrait la terre. Ils virent nombre de thons et ceux de la *Niña* en tuèrent un.

L'Amiral écrit que ces signes venaient du couchant, « où, dit-il, j'espère que le Très Haut, qui tient en ses mains toutes victoires, très bientôt nous donnera terre ».

Il dit encore avoir vu ce matin un oiseau blanc qu'on nomme paille-en-queue, lequel jamais ne dort en mer.

Mardi 18 septembre — Il navigua ce jour et sa nuit, faisant plus de cinquante-cinq lieues dont il ne marqua que quarante-huit. La mer, tous ces jours-là, avait été étale comme le fleuve de Séville.

Ce jour, Martin Alonso, avec la *Pinta* qui était bon voilier, prit les devants, disant à l'Amiral, depuis sa caravelle, qu'il avait vu une grande multitude d'oiseaux voler vers le couchant et qu'il espérait cette nuit même voir la terre, et que pour cela il allait rapidement.

Du côté du nord apparut une grande obscurité, ce qui signifie qu'elle couvre la terre.

Mercredi 19 septembre — Poursuivant leur chemin, ils ne firent entre jour et nuit que quelque vingt-cinq lieues, car le temps était calme. L'Amiral en inscrivit vingt-deux.

Ce jour, à dix heures, un albatros vint à la nef amirale, et l'après-midi on en vit un autre, alors que ces oiseaux n'ont pas coutume de s'éloigner de terre à plus de vingt lieues[15]. Il y eut quelques ondées sans vent, ce qui est signe certain de proximité de terre.

L'Amiral ne voulut pas s'arrêter à louvoyer pour s'assurer s'il y avait terre, bien qu'il eût pour certain que tant vers le nord que vers le sud il y avait quelques îles — comme cela était en vérité — et qu'il passait entre elles. Il fit ainsi parce que sa volonté était de poursuivre au-delà jusqu'aux Indes[16]. « Le temps est bon et, s'il plaît à Dieu, tout se verra au retour. » Telles sont ses paroles.

Ici, les pilotes firent le point : celui de la *Niña* trouvait être à quatre cent quarante lieues des Canaries, celui de la *Pinta* à quatre cent vingt, celui de la nef amirale à quatre cents juste[17].

Jeudi 20 septembre — Il navigua ce jour à l'ouest, quart nord-ouest et demi-quart, parce que les vents changèrent beaucoup par ce temps calme. Ils ne firent que sept ou huit lieues.

Deux albatros vinrent à la nef amirale, puis un autre, ce qui fut un signe certain de la proximité de la terre. Et ils virent beaucoup d'herbe, alors que la veille ils n'en avaient pas vu. Ils prirent à la main un oiseau qui semblait une hirondelle de mer, mais c'était un oiseau de fleuve et non de mer ; il avait les pattes comme une mouette.

À la pointe du jour, deux ou trois petits oiseaux de terre vinrent au navire en chantant ; et puis ils disparurent avant le lever du soleil. Plus tard vint un albatros. Il venait de l'ouest-nord-ouest et allait au sud-est, ce qui signifiait

qu’il laissait la terre à l’ouest-nord-ouest, parce que ces oiseaux dorment à terre et, au matin, vont en mer chercher leur vie sans s’éloigner à plus de vingt lieues.

Vendredi 21 septembre — Le calme régna la plus grande partie de ce jour, et puis il y eut quelque vent. Ils firent jusqu’à treize lieues entre jour et nuit, tantôt sur leur chemin, tantôt s’en écartant.

À l’aube, ils trouvèrent tant d’herbe sur la mer qu’elle en semblait caillée, et elle venait de l’ouest.

> Et comme on sait que la peur fait imaginer les pires choses, ils craignaient de la trouver si épaisse qu’il leur arrivât ce qu’on raconte de San Amador en la mer gelée où, dit-on, les navires ne peuvent plus avancer. Pour cela, ils conduisaient les navires hors des zones d’herbe à chaque fois que cela était possible.

Ils virent encore un albatros. La mer était étale comme un fleuve et l’air le plus pur du monde. Ils virent une baleine, signe qu’ils étaient près de la terre, parce que toujours elles vont près des côtes.

Samedi 22 septembre — Il navigua à l’ouest-nord-ouest, inclinant plus ou moins tantôt dans l’une, tantôt dans l’autre direction. Ils firent environ trente lieues. Ils ne voyaient presque plus d’herbe. Ils virent quelques pétrels et un autre oiseau. L’Amiral dit ici *:*

> « Ce vent contraire me fut fort nécessaire parce que mes gens étaient en grande fermentation, pensant que dans ces mers ne soufflaient pas de vents pour revenir en Espagne. »

Pendant une partie de ce jour, il n’y eut plus d’herbe, ensuite elle réapparut très épaisse.

Dimanche 23 septembre — Il navigua au nord-ouest, parfois au quart nord, parfois encore à l’ouest, ce qui était la route. On fit ainsi jusqu’à vingt-deux lieues.

Ils virent une tourterelle, un albatros, un autre petit oiseau de fleuve et d’autres oiseaux blancs. Les herbes étaient nombreuses et ils y trouvaient des crabes. Comme la mer était tranquille et étale, l’équipage murmurait et disait : puisqu’en ces parages il n’y avait pas de grosse mer, jamais il n’y

aurait de vents pour retourner en Espagne. Mais plus tard, quoique sans vent, la mer devint si grosse que cela les étonna, ce pourquoi l'Amiral dit ici :

> « Ainsi, très nécessaire me fut la grosse mer, et jamais ne l'apparut tant, sauf aux âges des Juifs, quand ils sortirent d'Égypte avec Moïse qui les tirait de captivité. »

Lundi 24 septembre — Il navigua sur la route de l'Ouest, jour et nuit, faisant quatorze lieues et demie. L'Amiral en compta douze.

Un albatros vint au navire et ils virent beaucoup de pétrels.

> Plus les indices de terre mentionnés se révélaient vains, plus la peur des marins grandissait ainsi que les occasions de murmurer. Ils se retiraient à l'intérieur des navires et disaient que l'Amiral, par sa folle déraison, s'était proposé de devenir grand seigneur à leurs risques et périls et de les vouer à une mort abandonnée. Parce qu'ils avaient déjà rempli leur obligation en tentant fortune et en s'éloignant de la terre et de tout secours plus que personne jamais, ils ne devaient point se faire les auteurs de leur propre ruine ni suivre ce chemin jusqu'à ce que le repentir en devienne vain, que les victuailles leur manquent et aussi les navires qui étaient — c'était chose bien connue — pleins de défauts et de voies d'eau, à tel point qu'ils ne pourraient être leur sauvegarde, à eux qui s'étaient tant avancés en mer. Nul ne pourrait condamner ce que, dans une pareille situation, ils auraient pu décider. Bien plus, ils seraient considérés pour leur courage à s'être engagés dans une telle entreprise et d'être allés si avant. L'Amiral étant un étranger, ne jouissant d'aucune faveur, ayant toujours été désapprouvé et son opinion contredite par tant d'hommes doctes et savants, personne maintenant ne l'approuverait et ne le défendrait. On croirait plus volontiers ce qu'ils en diraient et on lui attribuerait à ignorance et à mauvais gouvernement tout ce qu'il pourrait leur reprocher pour se justifier. Il n'en manquait pas non plus pour dire que le mieux était de cesser la discussion, et que si l'Amiral ne voulait pas renoncer à son projet ils pouvaient le jeter à la mer et proclamer ensuite qu'il était tombé par mégarde en voulant observer les étoiles et leurs indices ; que personne ne pourrait vérifier la vérité de l'événement, et que c'était là le moyen le plus sûr de leur retour et de leur salut.
>
> C'est ainsi que, jour après jour, ils continuaient à murmurer, se lamenter et comploter, et l'Amiral ne manquait pas de s'apercevoir de leur défaillance et de leur mauvaise volonté. Pour cette raison, parfois avec de bonnes paroles, d'autres fois, l'âme préparée à recevoir la mort, les menaçant des châtiments qui retomberaient sur eux s'ils entravaient le voyage, il calmait leurs intrigues et leurs terreurs et, pour renforcer l'espoir qu'il leur donnait, il leur rappelait les signes et les indices susdits, leur promettant que dans un temps bref ils rencontreraient quelque terre. Ils étaient si attentifs à ces signes que, jusqu'à la terre, chaque heure leur devint année[18].

Mardi 25 septembre — Il y eut ce jour-là beaucoup de calme, et ensuite du vent, et ils suivirent leur chemin de l'Ouest jusqu'à la nuit.

L’Amiral conférait alors avec Martin Alonso Pinzón, capitaine de la caravelle *Pinta*, à propos d’une carte qu’il lui avait, trois jours plus tôt, envoyée à sa caravelle et où, selon ce qu’il paraît, l’Amiral avait peint certaines îles de cette mer. Martin Alonso disait qu’ils étaient dans leurs parages, et l’Amiral répondait qu’ainsi cela lui semblait, mais que, puisqu’ils n’avaient pas encore trouvé ces îles, les courants devaient en être cause qui toujours avaient fait dériver les navires au nord-est, et aussi parce qu’ils n’avaient pas tant fait de route que les pilotes le disaient. À ce point, l’Amiral demanda qu’on lui renvoyât ladite carte. Et après qu’avec une corde on la lui eut envoyée, l’Amiral commença à l’étudier avec son pilote et ses marins.

Quand le soleil fut couché, Martin Alonso monta à la poupe de son navire et, en grande joie, appela l’Amiral, lui demandant don de bonne nouvelle parce qu’il voyait terre.

Quand il l’entendit répéter la nouvelle avec assurance, l’Amiral dit qu’il se jeta à genoux, rendant grâces à Notre Seigneur ; et Martin Alonso chantait le *Gloria in excelsis Deo* avec son équipage. Ainsi firent aussi les hommes de l’Amiral, et ceux de la *Niña* grimpèrent au mât et aux agrès, et tous affirmèrent que c’était la terre.

Et cela parut ainsi à l’Amiral qui estima en être à vingt-cinq lieues.

Tous, jusqu’à la nuit, se répétèrent que c’était la terre. L’Amiral ordonna de quitter le chemin suivi, qui était vers l’ouest, et d’aller tous au sud-ouest où était apparue la terre.

On fit ce jour environ quatre lieues et demie à l’ouest et, dans la nuit, dix-sept au sud-ouest qui font vingt et une dont il n’avoua que treize à ses hommes, puisque toujours il leur faisait accroire qu’on avait peu cheminé afin que le voyage ne leur semblât pas trop long. Et pour ce il écrivit deux fois le compte du parcours, le moindre était le supposé et le plus long le vrai.

La mer devint très étale, ce qui permit à nombre de marins de se jeter à la nage. Ils virent beaucoup de dorades et d’autres poissons.

Mercredi 26 septembre — Il navigua sur le chemin de l’Ouest jusqu’à l’après-midi. De ce moment, ils allèrent vers le sud-ouest jusqu’à reconnaître que ce qu’ils avaient pris pour la terre ne l’était pas, mais bien le ciel.

Ils firent, jour et nuit, trente et une lieues, dont l'Amiral ne compta que vingt-quatre à ses hommes.

La mer était comme un fleuve, l'air doux et très suave.

Jeudi 27 septembre — Il navigua sur son chemin de l'Ouest. On fit, entre jour et nuit, vingt-quatre lieues. L'Amiral en compta vingt à l'équipage.

Beaucoup de dorades apparurent ; ils en tuèrent une. Ils virent un paille-en-queue.

Vendredi 28 septembre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest. Par temps calme, ils firent entre jour et nuit quatorze lieues. Treize furent enregistrées. Ils trouvèrent peu d'herbe. Ils prirent deux dorades et ceux des autres navires davantage.

Samedi 29 septembre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest. Ils firent vingt-quatre lieues, et il en compta vingt et une à ses hommes. Par le calme qu'ils eurent, ils avancèrent peu entre jour et nuit.

Ils virent un oiseau nommé frégate, qui fait vomir aux albatros ce qu'ils mangent pour le dévorer à son tour ; et d'autre chose il ne se nourrit. C'est un oiseau de mer, mais qui ne s'y pose pas ni ne s'éloigne de la terre à plus de vingt lieues. On en trouve beaucoup aux îles du Cap-Vert.

Plus tard, ils virent deux albatros. L'air était si doux et agréable que n'y manquait, dit l'Amiral, que le chant du rossignol, et la mer était étale comme un fleuve. Plus tard encore apparurent, par trois fois, trois albatros et une frégate.

Ils virent beaucoup d'herbe.

Dimanche 30 septembre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest. On fit entre jour et nuit, par temps calme, quatorze lieues dont onze enregistrées. Quatre paille-en-queue vinrent au navire et c'était grand signe de terre, parce que autant d'oiseaux de même espèce, volant ensemble, ne pouvaient être loin de leur bande et perdus. Par deux fois, ils virent quatre albatros. Puis de l'herbe, beaucoup. Il nota que « les étoiles qu'on nomme gardes[19], quand la nuit tombe, sont près du bras de la porte du couchant ; et quand le

jour se lève, elles sont en ligne, sous le bras, en direction nord-est. Il semble que, de toute la nuit, elles ne se déplacent pas de plus de trois lignes qui font neuf heures, et ainsi chaque nuit ».

C'est ici ce que dit l'Amiral.

Et aussi, au soleil couchant, les aiguilles déclinent d'un quart au nord-ouest et, à l'aube, elles sont juste en direction de l'étoile Polaire. Par là, il apparaît que l'étoile se déplace comme les autres étoiles et que les boussoles disent toujours la vérité.

Lundi 1er octobre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest. Ils firent vingt-cinq lieues, comptées aux hommes pour vingt. Ils essuyèrent une forte averse.

Aujourd'hui, à l'aube, le pilote de l'Amiral déclara qu'il tenait pour certain d'avoir fait cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest depuis l'île de Hierro. Le compte minime que l'Amiral montrait à ses hommes était de cinq cent quatre-vingt-quatre lieues, mais celui qu'il jugeait exact et gardait caché était de sept cent sept lieues.

> Les comptes des autres navires étaient encore bien plus différents, puisque le pilote de la *Niña*, le mercredi suivant, dans l'après-midi, dit qu'il trouvait avoir navigué cinq cent quarante lieues[20], et celui de la *Pinta* six cent trente-quatre.

Mardi 2 octobre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest, nuit et jour, pendant trente-neuf lieues, comptées pour trente à l'équipage. La mer était toujours étale et bonne.

« Qu'à Dieu grâces infinies en soient rendues », dit ici l'Amiral.

De l'herbe venait d'est en ouest, contrairement à l'habitude. Beaucoup de poissons parurent. On en tua un. Ils virent un oiseau blanc qui semblait une mouette.

Mercredi 3 octobre — Il navigua sur son chemin ordinaire. Ils firent quarante-sept lieues, comptées aux hommes pour quarante. Ils aperçurent des pétrels ; beaucoup d'herbe, partie très vieille, partie très fraîche et qui portait une sorte de fruit. Puis ils ne virent plus aucun oiseau. L'Amiral pensait avoir laissé en arrière les îles peintes sur sa carte.

L'Amiral dit ici qu'au cours de la semaine passée, et en ces jours derniers où se montraient tant de signes de terre, il n'avait pas voulu louvoyer, bien

qu'il eût connaissance de certaines îles dans ces parages, ne voulant pas s'arrêter car son but était d'atteindre aux Indes ; et il ajoute que s'arrêter n'aurait pas été de bon sens.

Jeudi 4 octobre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest. Ils firent entre jour et nuit soixante-treize lieues, données pour quarante-six à l'équipage. Plus de quarante pétrels et deux albatros vinrent au navire. À l'un d'eux, un garçon de la caravelle jeta une pierre. Une frégate vint à la nef amirale, ainsi qu'un oiseau blanc semblable à une mouette.

Vendredi 5 octobre — Il navigua sur son chemin. Ils filèrent onze milles par heure. Quoique pendant la nuit le vent tombât un peu, ils parcoururent jusqu'à la fin de ce jour cinquante-sept lieues, qui furent comptées pour quarante-cinq à l'équipage. La mer était étale et belle.

« Qu'à Dieu grâces infinies en soient rendues », dit l'Amiral.

L'air était très doux et tempéré, aucune trace d'herbe. On vit beaucoup de pétrels, nombre de poissons volants qui tombèrent dans la nef.

Samedi 6 octobre — Il navigua sur le chemin de l'Ouest ou du Ponant, ce qui est la même chose. Ils firent entre jour et nuit quarante lieues, comptées aux hommes trente-trois.

Cette nuit-là, Martin Alonso dit qu'il serait bon de naviguer au quart ouest du sud-ouest, mais il sembla à l'Amiral que Martin Alonso ne disait pas cela pour l'île de Cipango[21], et il voyait que s'ils la manquaient, ils ne pourraient de si tôt toucher la terre, et qu'il valait mieux aller d'abord à la terre ferme et ensuite aux îles.

Dimanche 7 octobre — Il navigua sur son chemin de l'Ouest. Ils firent pendant deux heures douze milles par heure, et ensuite seulement huit. Une heure avant le coucher du soleil, il avait fait vingt-trois lieues, comptées aux hommes pour dix-huit.

Ce jour-là, les caravelles couraient le plus qu'elles pouvaient, chacun voulant voir le premier la terre pour jouir des faveurs promises par les souverains à qui d'abord l'apercevrait.

Au lever du soleil […]

> on vit apparence de terre vers le couchant, mais comme cela était imprécis, personne ne voulut s'en dire le découvreur, moins pour la honte d'avoir affirmé ce qui n'était pas que pour ne pas perdre le don de dix mille maravédis de rente annuelle, accordé à vie par les Rois Catholiques au premier qui verrait terre. Pour éviter qu'à chaque moment on eût de fausses joies du cri trompeur de « Terre, terre ! », l'Amiral avait prescrit peine de privation du don pour qui aurait crié voir la terre sans confirmation dans les trois jours, même si celui-là devait ensuite la voir réellement. Et, parce que ceux de la nef amirale avaient reçu cet avertissement, aucun ne s'avisait de crier « Terre, terre ! ».

La caravelle *Niña*, qui allait devant parce qu'elle était fin voilier, hissa un pavillon à la pointe de son grand mât et tira un coup de bombarde en signe de terre vue, parce qu'ainsi en avait ordonné l'Amiral. Il avait aussi ordonné qu'au lever comme au coucher du soleil les deux autres navires rejoignissent le sien, parce que l'état de la mer et du ciel à ces moments est propice à voir le plus loin.

Pourtant, l'après-midi, n'ayant pas vu la terre que ceux de la caravelle *Niña* pensaient avoir aperçue, et comme une grande multitude d'oiseaux volait du nord au sud-ouest, ce qui donnait à croire qu'ils allaient dormir à terre, ou que peut-être ils fuyaient l'hiver qui devait s'approcher des contrées d'où ils venaient, et parce que l'Amiral savait que la plupart des îles qui sont aux Portugais furent découvertes en suivant le vol des oiseaux, pour tout cela l'Amiral ordonna d'abandonner le chemin de l'Ouest et de mettre le cap vers l'ouest-sud-ouest, avec la détermination d'aller deux jours en cette direction.

Ce changement commença une heure avant le coucher du soleil. Ils auraient ainsi couru cinq lieues en toute la nuit et vingt-trois pendant le jour, soit en tout vingt-huit lieues entre nuit et jour.

Lundi 8 octobre — Il navigua ouest-sud-ouest. Ils firent entre jour et nuit onze lieues et demie ou douze, et par moments il semble qu'au cours de la nuit ils filèrent quinze milles à l'heure, si la lettre n'est pas infidèle.

La mer était étale comme le fleuve de Séville.

« Grâce à Dieu, dit l'Amiral, l'air est très doux comme en avril à Séville et c'est plaisir d'être là tant il est parfumé. »

L'herbe apparut, très fraîche, et beaucoup de petits oiseaux des champs. Ils en prirent un qui fuyait au sud-ouest. Ils virent aussi des corneilles, des canards et un albatros.

Mais alors l’anxiété et le désir de voir la terre étaient si grands qu’ils n’accordaient plus foi à aucun indice.

Mardi 9 octobre — Il navigua au sud-ouest. On fit cinq lieues. Le vent changea, il se mit à l’ouest quart nord-ouest, et on fit quatre lieues. Il y en eut onze de faites à la fin du jour, et pendant toute la nuit vingt lieues et demie. Il n’en compta à ses hommes que dix-sept.

Toute la nuit, ils entendirent passer des oiseaux.

Mercredi 10 octobre — Il navigua ouest-sud-ouest. Ils filaient dix milles par heure, douze par moments et d’autres fois sept, et entre jour et nuit firent cinquante-neuf lieues, comptées aux hommes pour quarante-quatre lieues, pas plus.

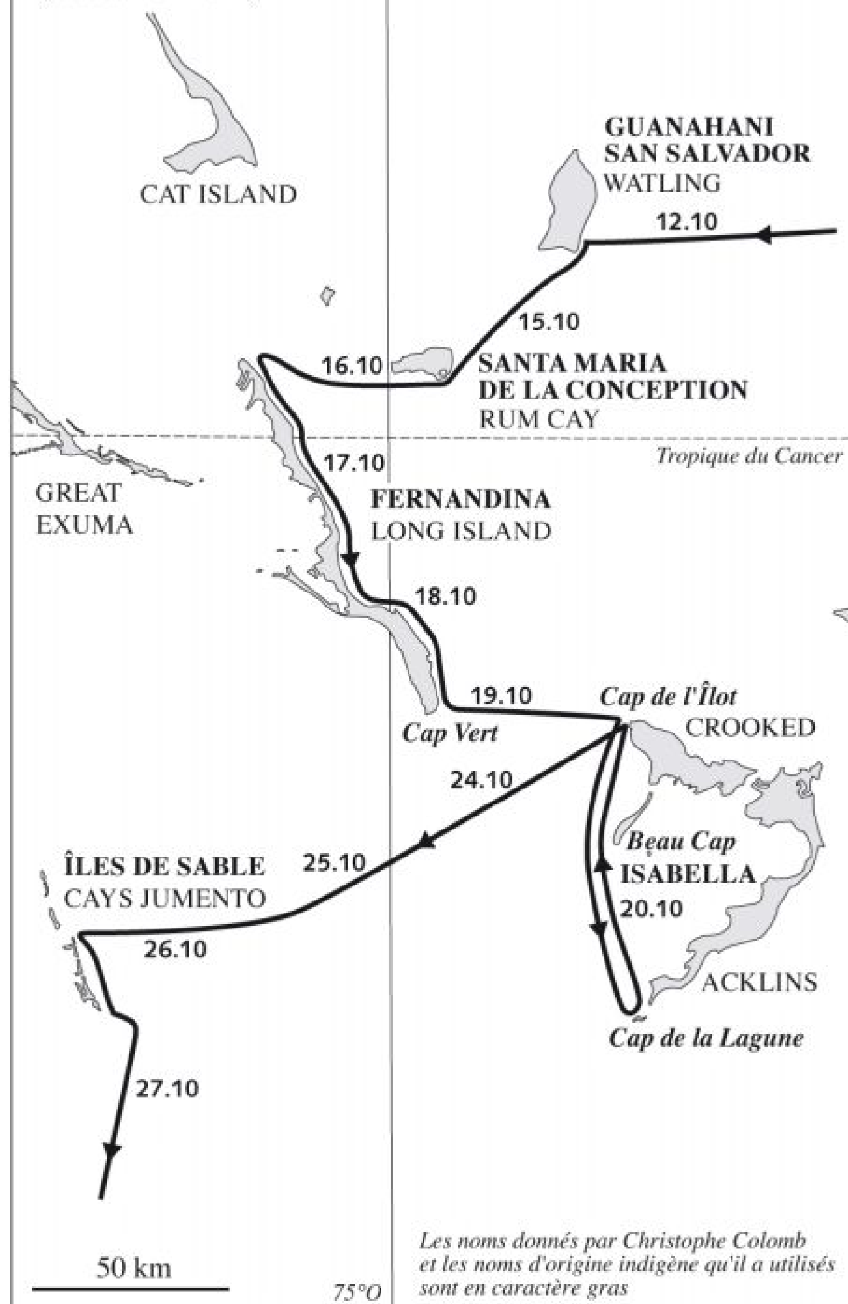
Ici déjà, les hommes n’en pouvaient plus. Ils se plaignaient de la longueur du voyage. Mais l’Amiral les réconforta le mieux qu’il put en leur donnant bon espoir du profit qu’ils pourraient avoir. Et il ajoutait qu’il était vain de se plaindre, parce qu’il était venu pour atteindre aux Indes et qu’il entendait poursuivre jusqu’à les trouver, avec l’aide de Notre Seigneur.

Jeudi 11 octobre — Il navigua ouest-sud-ouest. Ils eurent grosse mer, plus que jusque-là au long du voyage.

Ils virent des pétrels et un jonc vert tout près de la nef amirale. Ceux de la caravelle *Pinta* virent un roseau et un bâton et ils saisirent un autre bâtonnet travaillé, à ce qu’il leur parut, avec le fer ; puis encore un morceau de roseau et une autre herbe qui pousse en terre, enfin une planchette. Ceux de la caravelle *Niña* virent aussi d’autres signes de terre et un rameau d’épine chargé de ses fruits. À cette vue, ils respirèrent tous et se réjouirent.

Ils firent en ce jour, jusqu’au coucher du soleil, vingt-sept lieues. Après le coucher du soleil, l’Amiral reprit son premier chemin vers l’Ouest. Ils filèrent douze milles à l’heure. Jusqu’à deux heures après minuit, ils coururent quatre-vingt-dix milles qui font vingt-deux lieues et demie. Et comme la caravelle *Pinta* était le meilleur voilier et allait devant la nef amirale, ce fut elle qui découvrit la terre et fit les signaux que l’Amiral avait ordonnés. Ce fut un marin nommé Rodrigo de Triana qui vit cette terre le premier, quoique l’Amiral, étant à dix heures de la nuit sur le château de poupe, vît une lueur, encore que si furtive qu’il ne voulut point affirmer que

ce fût terre. Il appela toutefois Pero Gutiérrez, officier de la chambre du roi, et lui dit qu'il lui semblait voir une lumière, qu'il regardât à son tour, et ainsi fit l'autre et il la vit. L'Amiral parla semblablement à Rodrigo Sánchez de Segovia, que le Roi et la Reine avaient envoyé sur l'armada comme inspecteur, lequel ne vit rien, parce qu'il n'était pas placé de manière qu'il pût voir. Après que l'Amiral eut dit cela, on vit encore cette lueur une fois ou deux, et c'était comme d'une petite chandelle de cire qui se haussait et s'abaissait, ce qui pour bien peu eût été un indice de terre. Mais l'Amiral tint pour certain qu'il en était près. C'est pourquoi, quand ils furent réunis pour dire le *Salve Regina*, que tous les marins ont coutume de réciter et chanter à leur manière, l'Amiral les pria et conjura de faire bonne garde sur le château de proue et de regarder bien du côté de la terre, car à celui qui le premier la verrait il donnerait sur-le-champ un pourpoint de soie en sus des autres dons promis par les Rois pour tel fait, à savoir dix mille maravédis de rente perpétuelle.



Le premier voyage :
l'atterrissage aux Bahamas
(octobre 1492)
CAT ISLAND
GUANAHANI
SAN SALVADOR
WATLING
12.10
15.10
16.10
SANTA MARIA
DE LA CONCEPTION
RUM CAY
Tropique du Cancer
17.10
GREAT
EXUMA
FERNANDINA
LONG ISLAND
18.10
19.10
Cap de l'Îlot
CROOKED
Cap Vert
24.10
Beau Cap
ISABELLA
ÎLES DE SABLE
CAYS JUMENTO
25.10
20.10
26.10
ACKLINS
Cap de la Lagune
27.10
Les noms donnés par Christophe Colomb
et les noms d'origine indigène qu'il a utilisés
sont en caractère gras
50 km
75°O

À la deuxième heure après minuit, la terre parut, distante de deux lieues. Ils carguèrent les voiles, ne gardant que le tréou, qui est la grande voile sans bonnettes, puis se mirent en panne, temporisant jusqu'au jour du vendredi où ils arrivèrent à une petite île des Lucayes qui, dans la langue des Indiens, s'appelait Guanahani[22].

Alors ils virent des gens nus, et l'Amiral se rendit à terre dans sa barque armée avec Martin Alonso Pinzón et Vicente Yañez, son frère, qui était capitaine de la *Niña*. L'Amiral déploya la bannière royale, et les capitaines deux de ces étendards à croix verte que l'Amiral avait pour emblème sur tous les navires et qui portaient un F et un Y[23] surmontés chacun d'une couronne, une lettre d'un côté de la croix et l'autre de l'autre côté.

Arrivés à terre, ils virent des arbres très verts et beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'Amiral appela les deux capitaines et tous ceux qui sautèrent à terre, et Rodrigo de Escovedo, notaire de toute l'armada, et Rodrigo Sánchez de Segovia, et il leur demanda de lui rendre foi et témoignage de ce que, lui, par-devant tous, prenait possession de ladite île — comme de fait il en prit possession — au nom du Roi et de la Reine, ses Seigneurs, faisant les protestations requises comme plus au long il se voit dans les actes qui furent dressés là par écrit[24].

Aussitôt se rassemblèrent là beaucoup de gens de l'île. Ce qui suit sont les propres mots de l'Amiral en son livre de première navigation et de découverte de ces Indes.

« Moi, dit-il, afin qu'ils nous aient en grande amitié et parce que j'ai connu qu'ils étaient gens à se rendre et convertir bien mieux à notre Sainte Foi par amour que par force, j'ai donné à quelques-uns d'entre eux quelques bonnets rouges et quelques perles de verre qu'ils se sont mises au cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur dont ils eurent grand plaisir ; et ils en devinrent si nôtres que c'était merveille. Ensuite, ceux-là venaient, nageant, aux chaloupes des navires dans lesquelles nous étions, et ils nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des sagaies et beaucoup d'autres choses qu'ils échangeaient contre d'autres que nous leur donnions, telles que petites perles de verre et grelots. Enfin, ils prenaient et donnaient ce qu'ils avaient, tout, de bonne volonté. Mais il me parut qu'ils étaient des gens très dépourvus de tout. Ils vont nus, tels que leur mère les a

enfantés, et les femmes aussi, toutefois je n'en ai vu qu'une qui était assez jeune. Et tous les hommes que j'ai vus étaient jeunes, aucun n'avait plus de trente ans ; ils étaient tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage, avec des cheveux quasi aussi gros que de la soie de la queue des chevaux, courts et qu'ils portent tombants jusqu'aux sourcils, sauf en arrière, quelques mèches qu'ils laissent longues et jamais ne coupent. Certains d'entre eux se peignent le corps en brun, et ils sont tous comme les Canariens, ni nègres ni blancs ; d'autres se peignent en blanc et d'autres en rouge vif, et d'autres de la couleur qu'ils trouvent. Certains se peignent le visage et d'autres tout le corps ; certains se peignent seulement le tour des yeux et d'autres seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes ni même ne les connaissent, car je leur ai montré des épées que, par ignorance, ils prenaient par le tranchant, se coupant. Ils n'ont pas de fer ; leurs sagaies sont des bâtons sans fer, et certaines ont à leur extrémité une dent de poisson, et d'autres différentes choses. Tous sont pareillement de belle stature, de belle allure et bien faits. J'en ai vu quelques-uns qui avaient des marques de blessures sur le corps et je leur ai demandé par signes ce qu'était cela, et ils m'ont fait comprendre que, d'autres îles qui sont voisines, des hommes venaient ici qui voulaient s'emparer d'eux et qu'ils s'en défendaient. Et j'ai cru, et je crois encore, qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et industrieux, parce que je vois que très vite ils répètent tout ce que je leur ai dit, et je crois qu'aisément ils se feraient chrétiens, car il m'a paru qu'ils n'étaient d'aucune secte. S'il plaît à Notre Seigneur, au moment de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses pour qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune bête d'aucune sorte sauf des perroquets. »

Ce sont les propres mots de l'Amiral.

Samedi 13 octobre — « Dès l'aube vinrent à la plage beaucoup de ces hommes, tous jeunes, comme je l'ai déjà dit, et tous de belle allure. Ce sont gens très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval. Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu'aucune race que j'aie vue jusqu'ici, et les yeux très beaux et non petits ; aucun d'eux n'est brun foncé mais bien de la couleur des Canariens — et il

ne peut en être autrement puisque cette île est située d'est en ouest sur la même ligne que l'île de Hierro, aux Canaries —, ils ont tous semblablement les jambes très droites et le ventre plat, très bien fait.

« Ils vinrent à la nef sur leurs *almadias*[25] qui sont faites comme de longues barques, d'un tronc d'arbre tout d'une seule pièce, travaillées à merveille pour ce pays, et si grandes que dans quelques-unes allaient quarante ou quarante-cinq hommes. D'autres étaient plus petites, et tant que dans certaines d'entre elles ne tenait qu'un seul homme. Ils rament avec une sorte de pelle de boulanger et cela avance à merveille ; et si l'une de ces barques chavire, alors ils se jettent tous à la nage, ils la retournent et la vident avec des calebasses qu'ils portent sur eux. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des perroquets, des sagaies et d'autres petites choses qu'il serait fastidieux d'énumérer. Ils donnaient tout pour n'importe quoi qu'on leur offrît. J'étais attentif et m'employai à savoir s'il y avait de l'or. Je vis que quelques-uns d'entre eux en portaient un petit morceau suspendu à un trou qu'ils ont au nez et, à force de signes, je pus comprendre qu'en allant au sud ou qu'en tournant l'île par le sud on allait là où était un roi qui possédait de grands vases d'or et en avait énormément. Je m'efforçai de les convaincre d'y aller, mais je vis bientôt qu'ils n'entraient pas dans cette idée. Je déterminai d'attendre jusqu'au lendemain après-midi et de partir ensuite vers le sud-ouest, puisque, selon ce que beaucoup d'entre eux me montraient, il y avait terres au sud, au sud-ouest, au nord-ouest, et que de celles du nord-ouest on venait les combattre souvent. Ainsi je décidai d'aller au sud-ouest chercher l'or et les pierres précieuses…

Cette île est bien grande, très plate, sans aucune montagne, plantée d'arbres très verts ; on y trouve beaucoup d'eau et en son milieu une lagune très grande. Elle est toute si verte que c'est plaisir de la regarder. La population est assez docile. Par envie de ce que nous avons et parce qu'ils savent qu'on ne le leur donnera pas sans quelque chose en échange, quand ils n'ont rien ils saisissent ce qu'ils peuvent et se jettent ensuite à la nage ; mais tout ce qu'ils ont, ils le donnent pour n'importe quelle bagatelle qu'on leur offre, au point qu'ils prennent en échange jusqu'à des morceaux d'écuelle et de tasses de verre cassées, et que j'ai vu donner seize pelotes de coton pour trois ceutis de Portugal qui valent un blanc de Castille[26] — et ces pelotes faisaient plus d'une arrobe[27] de coton filé. Cela, je le défendis et n'en laissai acheter par personne, sauf, si l'on en trouvait en quantité, à

prendre le tout quand je l'ordonnerais et pour le compte de Vos Altesses. Le coton pousse sur cette île — bien qu'en le peu de temps que j'ai dessein d'y rester je ne puisse m'assurer de tout —, l'or y naît[28] aussi qu'ils portent suspendu au nez ; mais je ne veux pas perdre de temps et vais voir si je puis toucher l'île de Cipango.

Maintenant, comme il fait nuit, tous s'en vont à terre sur leurs barques. »

Dimanche 14 octobre — « À l'aube, je donnai ordre d'appareiller à la chaloupe de la nef et aux barquettes des caravelles et je m'en fus vers le nord-est, le long de l'île, pour en voir l'autre côté qui était opposé à l'est, et aussi pour en visiter les villages. Bientôt, j'en vis deux ou trois, dont les habitants venaient tous à la plage, nous appelant et rendant grâces à Dieu. Les uns nous apportaient de l'eau, d'autres différentes choses à manger ; d'autres, quand ils voyaient que je ne me pressais pas d'aller à terre, se jetaient à la mer et en nageant s'approchaient, et nous comprenions qu'ils nous demandaient si nous étions venus du ciel. Et un vieux monta dans ma chaloupe, et d'autres à haute voix appelaient tous les hommes et toutes les femmes : “Venez voir les hommes qui viennent du ciel, apportez-leur à manger et à boire.” Beaucoup d'hommes vinrent, et beaucoup de femmes, chacun avec quelque chose, rendant grâces à Dieu, se prosternant et levant les mains au ciel ; et après, à grands cris, ils nous priaient de venir à terre. Mais je craignais d'approcher, ayant vu qu'un grand banc d'écueils entourait toute cette île. Ces récifs ménagent un port, assez profond pour toutes les nefs qui sont en la Chrétienté, et dont l'entrée est fort étroite. Il est vrai de dire qu'une fois en cette enceinte on trouve quelques bas-fonds, mais la mer ne s'y meut pas plus que l'eau dans un puits. Pour voir tout cela, je partis ce matin afin de pouvoir donner relation de tout à Vos Altesses, et aussi pour rechercher un endroit où se pourrait construire une forteresse. Et j'ai vu une langue de terre où il y avait six maisons et qui semble une île, bien qu'elle ne le soit point mais pourrait le devenir par l'effort de deux jours. Toutefois, je n'en vois pas la nécessité, parce que ces gens sont fort simples en matière d'armes, comme le verront Vos Altesses par les sept que je fis prendre pour les emmener, leur apprendre notre langue puis les renvoyer ; bien que, quand Vos Altesses l'ordonneraient, Elles pourraient les faire tous mener en Castille ou les garder captifs dans cette même île, parce qu'avec cinquante hommes Elles les tiendraient tous

en sujétion et feraient d'eux tout ce qu'Elles pourraient vouloir. Plus loin, près de ladite petite île[29], il y a un verger d'arbres tels que jamais je n'en ai vu de si verts, avec leurs feuilles comme en Castille aux mois d'avril et de mai. Et il y a beaucoup d'eau.

J'examinai bien ce port, puis je retournai à la nef et je mis à la voile, et je vis tant d'îles que je ne savais décider à laquelle j'irais tout d'abord. Les hommes que j'avais pris me disaient par signes qu'il y en avait tant qu'on ne pouvait les compter et ils m'en citèrent par leur nom plus de cent. En conséquence, je m'efforçai de reconnaître la plus grande et je décidai d'aller vers elle, et c'est ce que je fais.

Et de San Salvador cette île est éloignée d'environ cinq lieues, les autres davantage et quelques-unes moins. Toutes sont très plates, sans montagnes, très fertiles et toutes peuplées. Et elles se font la guerre les unes aux autres, quoique leurs habitants soient très simples et des hommes de belle allure. »

Lundi 15 octobre — « J'avais temporisé cette nuit, craignant de ne pas trouver un bon mouillage avant le matin et de devoir au petit jour carguer les voiles, parce que je ne savais pas si la côte était libre de bas-fonds. Mais comme l'île était plutôt éloignée de sept lieues que de cinq et que la marée me retint, ce ne fut qu'à midi que j'arrivai à ladite île. Et je trouvai que la côte qui regarde l'île de San Salvador court du nord au sud sur une longueur de cinq lieues, et que l'autre côté que je parcourus allait d'est en ouest sur plus de dix lieues. Et comme de cette île j'en ai vu une autre, plus grande, à l'ouest, j'ai cargué les voiles pour naviguer tout ce jour-là jusqu'à la nuit, parce que je n'aurais pas pu aller jusqu'au cap ouest de cette île, à laquelle je donnai le nom de Santa Maria de la Conception[30]. Et, presque au coucher du soleil, je mouillai non loin dudit cap pour savoir s'il y avait là de l'or, parce que les hommes que j'avais fait prendre dans l'île de San Salvador me disaient que ceux d'ici portaient aux jambes et aux bras de très grands bracelets de ce métal. Je crus bien que tout ce qu'ils disaient n'était que tromperies pour fuir. Quoi qu'il en fût, ma volonté était de ne passer par aucune île sans en prendre possession, quoique, une prise, on puisse dire qu'elles le sont toutes. Je mouillai donc et demeurai jusqu'aujourd'hui mardi[31] à l'aube, où je gagnai la terre avec les chaloupes armées et je mis

pied à terre. Les natifs, qui étaient nombreux, aussi nus et de la même condition que ceux de l'île San Salvador, nous laissèrent aller par toute l'île et nous donnèrent ce que nous leur demandions. Mais, parce que le vent souffle par le travers sud-est, je ne voulus pas m'attarder et je partis pour la nef.

Là, une grande barque avait accosté la *Niña*, et l'un des hommes de San Salvador qui était dans la caravelle se jeta à la mer et s'en alla avec la barque, laquelle s'enfuit sans qu'il n'y eut chaloupe qui pût l'atteindre jamais, parce qu'elle avait sur nous une grande avance. Ainsi donc, la barque toucha terre et les Indiens l'abandonnèrent ; quelques-uns de ma compagnie se jetèrent à la côte derrière eux et tous s'enfuirent comme des poules. Nous amenâmes la barque qu'ils avaient abandonnée au bord de la caravelle *Niña* vers laquelle se dirigeait à ce moment, d'un autre cap, une autre barque plus petite, montée par un seul homme qui venait échanger une pelote de coton. Parce que l'homme ne voulait pas entrer dans la caravelle, quelques marins se jetèrent à la mer et le prirent. Et moi qui étais à la poupe de la nef, ayant tout vu, je l'envoyai chercher, lui donnai un bonnet rouge, quelques petites perles vertes en verre que je lui mis aux bras et deux grelots que je lui attachai aux oreilles, puis j'ordonnai qu'on lui rendît sa barque qui était aussi près de la petite caravelle et le renvoyai à terre.

Ensuite, je fis voile vers l'autre grande île que je voyais à l'ouest et j'ordonnai aussi qu'on larguât l'autre barque que traînait en poupe la caravelle *Niña*. Je regardai alors à terre le moment de l'arrivée de l'homme à qui j'avais donné ce que j'ai dit sans avoir voulu prendre sa pelote de coton, bien qu'il voulût me la donner. Tous les autres vinrent à lui qui, émerveillé, leur disait qu'à ce qu'il lui semblait nous étions de bonnes gens à qui l'autre, qui s'était enfui, avait dû faire quelque tort pour lequel nous l'emmenions. Et c'était pour qu'il en fût ainsi que j'en avais usé avec lui comme je l'ai dit, que je l'avais fait partir en lui donnant les susdites choses, afin qu'ils nous eussent tous en cette estime et pour qu'en une autre occasion, que Vos Altesses enverront de nous ici, ces gens ne nous fassent pas mauvaise compagnie. Au reste, tout ce que je lui ai donné ne valait pas quatre maravédis.

Ainsi je partis vers les dix heures sous le vent sud-est qui glissait au sud, pour passer à cette autre île laquelle est très grande et où tous les hommes

de San Salvador que j’emmène font signes qu’il y a beaucoup d’or et que les habitants le portent en bracelets aux bras et aux jambes, et en anneaux aux oreilles, au nez et au cou.

Il y a, de l’île de Santa Maria à cette autre île, neuf lieues d’est en ouest ; et toute cette côte de l’île court du nord-ouest au sud-est. Et il me paraît bien que cette côte s’étend sur plus de vingt-huit lieues de longueur ; et elle est très plate, sans aucune montagne, ainsi qu’il en est à San Salvador et à Santa Maria. Toutes les plages sont sans rochers, mais dans toutes il y a sous l’eau quelques récifs près de la terre, ce pour quoi il est nécessaire, quand on veut aborder, d’ouvrir l’œil et de ne pas mouiller trop près de la terre, bien que les eaux soient toujours fort claires et qu’on en voie le fond. À deux portées de bombarde de la terre, il y a si grand fond qu’on ne le peut atteindre. Ces îles sont très vertes et fertiles, d’air très doux, et on doit y trouver beaucoup de choses que j’ignore parce que je ne veux pas m’arrêter afin d’aller plus loin, visiter beaucoup d’îles et découvrir l’or. Et puisque déjà ces îles en donnent signes — et c’est bien de l’or que les gens d’ici portent aux bras et aux jambes car je l’ai comparé à quelques morceaux de celui que j’ai —, je ne puis manquer, avec l’aide de Notre Seigneur, de le trouver là où il naît.

Étant au milieu du bras de mer qui sépare ces deux îles, à savoir celle de Santa Maria et la grande à laquelle j’ai donné le nom de Fernandina, je trouvai un homme seul dans une barque qui passait de l’une à l’autre, portait un peu de son pain — à peu près gros comme le poing —, une calebasse d’eau, un morceau de terre rougeâtre réduite en poudre puis pétrie et quelques feuilles sèches qui doivent être chose très appréciée parmi eux, parce que déjà ils m’en apportèrent en présent à San Salvador[32]. Il portait aussi un petit panier de leur façon qui contenait de petites perles de verre et deux blancs, par lesquels je connus qu’il venait de l’île de San Salvador, avait passé par Santa Maria et se rendait à la Fernandina. Il accosta la nef. Je l’y fis monter ainsi qu’il le demandait et je fis mettre aussi sa barque dans le bateau et garder tout ce qu’il emportait. J’ordonnai qu’on lui donnât à manger du pain et de la mélasse. Et, ainsi, je le passerai donc à la Fernandina et je lui rendrai tout ce qui est sien afin que de nous il répande bonne renommée et que, lorsque Vos Altesses enverront ici, s’il plaît à Notre Seigneur, ceux qui viendront soient reçus à honneur et qu’on leur y donne de tout ce qu’il y a. »

Mardi 16 octobre et mercredi — « Je partis de l'île[33] de Santa Maria de la Conception aux alentours de midi, vers l'île Fernandina qui vers l'ouest semble être très grande, et je naviguai tout ce jour par le calme. Je n'ai pu arriver assez tôt pour voir le fond et mouiller en eau libre, parce qu'il faut en ces régions se tenir en grande vigilance pour ne pas perdre les ancres. Aussi me suis-je mis en panne toute cette nuit jusqu'au jour où je vins mouiller devant un village où était venu cet homme que j'avais rencontré hier dans sa barque entre les deux îles, et qui avait parlé de nous en termes si favorables que toute cette nuit il ne manqua pas de barques à venir accoster la nef, nous apportant de l'eau et de tout ce que ces gens avaient. Je leur fis donner à chacun quelque chose, tel que petites perles de verre enfilées par dix ou douze, grelots de tambourins en laiton — de ceux qui coûtent chacun un maravédis en Castille — et quelques aiguillettes, toutes choses dont ils faisaient très grand cas. J'ordonnai aussi qu'on leur donnât à manger de la mélasse quand ils viendraient sur la nef. À neuf heures, j'envoyai à terre la chaloupe de la nef pour y faire de l'eau douce, et les habitants, de très bonne volonté, indiquaient à mes hommes où elle se trouvait et eux-mêmes portaient des barils pleins à la chaloupe, enchantés de nous complaire.

Cette île est très grande et j'ai décidé d'en faire le tour parce que, selon ce que je comprends, on peut y trouver, ou tout près d'elle, une mine d'or. Cette île est éloignée de l'île de Santa Maria de presque huit lieues d'est en ouest et, à partir de ce cap où je suis arrivé, toute la côte court du nord-ouest au sud-sud-est et j'en ai bien suivi vingt lieues sans cependant la voir jusqu'à son extrémité[34].

Maintenant, en écrivant cela, je mets à la voile sous vent du sud pour tenter de faire le tour de l'île tout entière et n'avoir de cesse que je n'aie atteint Samaot qui est l'île ou bien la cité où est l'or, ainsi que le disent tous ceux qui viennent à la nef et comme nous le disaient aussi ceux de l'île de San Salvador et de Santa Maria.

Les gens de ce lieu-ci sont semblables à ceux desdites îles ; ils ont même langage et mêmes mœurs, bien que ceux d'ici m'apparaissent gens un peu plus civilisés et de façons plus subtiles parce que je vois qu'ils nous ont apporté du coton, ici, à la nef, et d'autres petites choses, et qu'ils savent en marchander mieux le paiement que ne le faisaient les autres. De plus, dans cette île, j'ai vu des étoffes de coton en forme de *mantillos*[35]. La population

est de plus belle allure et les femmes portent sur le devant du corps une petite chose de coton qui couvre à peine leur nature. C’est là une île très verte, plate et fertile, et je ne puis douter que toute l’année ils n’y sèment et récoltent du mil ainsi que toutes autres choses. J’ai vu beaucoup d’arbres très différents des nôtres, et nombre d’entre eux avaient des branches de différentes sortes jaillissant d’un même tronc — et un rameau était d’une sorte et l’autre d’une autre —, si étranges par leur diversité que c’était bien la plus merveilleuse chose du monde. Par exemple, une branche avait des feuilles comme celles des roseaux et d’autres comme les lentisques, et ainsi sur un seul arbre il y avait des feuilles de cinq ou six sortes et toutes différentes. Pourtant, ces arbres ne sont pas greffés, ce qui permettrait de dire que la greffe donne cela, car on trouve les mêmes dans les montagnes et ces gens ne les soignent pas. Je n’ai reconnu ici aucune secte et je crois que, très vite, ces gens deviendraient chrétiens parce qu’ils sont de très bon entendement.

Ici, les poissons sont si différents des nôtres que c’est merveille. Il y en a qui sont, comme les coqs, parés des plus fines couleurs du monde : bleus, jaunes, rouges, et toutes les couleurs. D’autres sont bariolés de mille manières et leurs couleurs sont si belles qu’il n’est homme qui ne s’émerveille et ne s’extasie à les regarder. Il y a aussi des baleines. À terre, je n’ai vu aucun animal d’aucune sorte, hormis les perroquets et les lézards. Un garçon m’a dit qu’il avait vu une grande couleuvre. Je n’ai vu ni brebis, ni chèvre, ni aucune autre bête. Il est vrai que je suis resté ici très peu de temps — une seule demi-journée —, mais s’il y en avait eu, je n’aurais pu manquer d’en voir quelques-unes. Du pourtour de cette île, j’en écrirai après l’avoir parcouru. »

Mercredi 17 octobre — « À midi, je partis du village devant lequel j’avais mouillé et où je fis de l’eau douce pour aller faire le tour de cette île Fernandina. Le vent était sud-ouest et sud, mais ma volonté était de suivre, vers le sud-est, la côte de cette île où j’étais, qui court toute du nord-nord-ouest au sud-sud-est ; et je voulais suivre ledit chemin du sud-sud-est parce que, d’après tous les Indiens que j’ai emmenés et un autre de qui j’eus des indications, c’est de ce côté-là, dans cette région du sud, qu’est située l’île qu’ils appellent Samoet et où se trouve l’or. Martin Alonso Pinzón, capitaine de la caravelle *Pinta*, sur laquelle j’avais envoyé trois de ces

Indiens, vint à moi et me dit que l'un d'eux lui avait donné très nettement à entendre que, par le côté nord-nord-ouest, on contournerait l'île bien plus vite. Je vis que le vent ne m'aidait pas pour le chemin que je voulais suivre et que, pour l'autre, il était bon. Je fis donc voile au nord-nord-ouest et, quand je fus à deux lieues du cap de l'île, je découvris un très merveilleux port avec un goulet ou plutôt deux goulets peut-on dire, puisqu'un îlot le séparait par le milieu, tous deux très étroits quoique le bassin intérieur fût assez large pour cent navires s'il était assez profond et propre et si l'entrée en était assez profonde. Il me parut bon de le bien voir et de le sonder. Ainsi je mouillai devant ce port et y entrai avec toutes les chaloupes des navires. Nous vîmes qu'il n'avait pas de profondeur.

Parce que je pensais quand je le vis que c'était l'embouchure de quelque fleuve, j'avais ordonné qu'on emportât des barils pour faire de l'eau. Nous trouvant à terre, huit ou dix hommes vinrent à nous et nous montrèrent près de là le village où j'envoyai mes gens chercher de l'eau, une partie en armes, les autres avec les barils. Ainsi allèrent-ils prendre l'eau. Comme la source était loin, je les attendis pendant deux heures. Durant ce temps, je marchais parmi les arbres qui étaient bien la plus belle chose qu'on eût jamais vue. Je regardais la verdure aussi abondante et fraîche qu'au mois de mai en Andalousie, et les arbres aussi différents des nôtres que le jour l'est de la nuit, et de même les fruits, les herbes et les pierres ainsi que toutes choses. Vrai est que quelques arbres sont de même espèce que ceux de Castille, encore qu'ils soient tous différents, et les arbres d'autres espèces y sont si pressés qu'il n'y a personne qui les puisse compter ni comparer à ceux de Castille.

Les gens étaient tous semblables à ceux dont j'ai déjà parlé, de la même condition, aussi nus et de la même stature. Comme les autres, ils donnaient ce qu'ils avaient pour n'importe quelle bagatelle qu'on leur offrît. Je vis là des mousses troquer des sagaies pour quelques petits morceaux d'écuelles cassées et de verre. Ceux qui étaient allés chercher l'eau me dirent comment ils étaient entrés dans leurs maisons et combien elles étaient bien balayées et propres. Leurs lits, couvertures et tentures sont des sortes de filets de coton[36]. Les maisons sont toutes construites en forme de tentes et ont de très hautes et bonnes cheminées[37]. Parmi tant de villages que je vis, aucun n'avait plus de douze à quinze maisons. Là, ils remarquèrent que les femmes mariées portaient des braies de coton, mais non les filles, sauf

quelques-unes déjà âgées de dix-huit ans. Il y avait encore des chiens mâtins et des ratons laveurs. Ils trouvèrent aussi un homme qui avait au nez un morceau d'or grand comme un demi-castillan et sur lequel ils virent des lettres. Je leur fis reproche de ne pas l'avoir troqué en donnant à l'homme ce qu'il en aurait demandé, pour voir quelle sorte de monnaie c'était là. Ils me répondirent qu'ils n'avaient jamais osé.

L'eau prise, je retournai à la nef, mis à la voile et partis au nord-ouest, découvrant toute cette partie de l'île jusqu'à la côte opposée qui court d'est en ouest. Peu de temps après, tous ces Indiens redirent que cette île était plus petite que celle de Samoet et qu'il serait bon de retourner en arrière pour l'atteindre plus vite. Ici, le vent devint plus calme, puis commença à souffler d'ouest-nord-ouest, en sens contraire au chemin que nous avions suivi. Ainsi je virai de bord et naviguai toute la nuit dernière à l'est-sud-est, tantôt à l'est, tantôt au sud-est, et ce pour m'éloigner de la terre parce qu'une grande obscurité s'était faite et que le ciel était très chargé. Il y avait peu de vent, ce qui ne me permit pas d'approcher la terre pour mouiller. Ainsi donc, cette nuit, il plut très fort depuis minuit et presque jusqu'au jour, et maintenant encore le temps est nuageux, il va pleuvoir et nous sommes au cap sud-est de l'île où j'espère mouiller jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse et que l'on puisse voir les autres îles où je dois aller. Et cela a été ainsi tous les jours depuis que je suis en ces Indes, il a plu peu ou prou. Vos Altesses peuvent croire que cette terre est la meilleure et la plus fertile et tempérée, la plus plane et bonne qui soit au monde. »

Jeudi 18 octobre — « Après que le temps se fut éclairci, j'allai sous le vent et voguai autour de l'île autant que je pus. Je mouillai à l'heure où il n'était plus possible de naviguer, mais je n'allai pas à terre, et à l'aube je mis à la voile. »

Vendredi 19 octobre — « Au lever du soleil, je levai les ancres et envoyai la caravelle *Pinta* à l'est et au sud-est, la caravelle *Niña* au sud-sud-est, et j'allai avec la nef au sud-est. Je donnai ordre d'observer cette marche jusqu'à midi, et puis que les deux changeassent de route pour venir me rejoindre. Nous n'avions pas vogué trois heures que nous vîmes une île à l'est vers laquelle nous nous dirigeâmes. Avant midi, les trois navires étaient à sa pointe septentrionale, qui forme un îlot couvert au nord par un

banc de rochers et par un autre entre lui et la grande île. Les hommes de San Salvador qui vont avec moi nomment cette île Saomet. Moi, je lui ai donné le nom d'Isabelle.

Le vent était du nord et ledit îlot était, d'est en ouest, dans la direction de l'île Fernandina d'où j'étais parti, et la côte courait ensuite depuis l'îlot vers l'ouest, et il y avait douze lieues jusqu'à un cap que je nommai le Beau Cap et qui est du côté de l'ouest[38]. Il est beau, forme un golfe rond et très profond, sans bas-fonds, dont l'entrée rocheuse est basse mais dont l'intérieur est une plage de sable comme presque toute ladite côte. Je mouillai ici cette nuit de vendredi et jusqu'au matin. Toute cette côte et la partie de l'île que j'ai vues ne sont quasiment qu'une plage, et cette île est la plus belle chose que j'aie vue, car si les autres sont belles, celle-ci l'est davantage. Elle est pleine d'arbres très verts et très grands, et son sol est plus élevé que celui des autres îles découvertes. On y trouve quelques hauteurs qu'on ne peut appeler montagnes, mais qui embellissent le tout ; et il semble qu'il y ait beaucoup d'eau au milieu de l'île. Une grande crique se forme de cet endroit vers le nord-est. Elle est plantée très épais de beaucoup d'arbres très grands. Je voulus aller y mouiller pour descendre à terre et voir tant de beautés, mais il y avait peu de fond et je ne pouvais mouiller que loin de la terre, et le vent était excellent pour venir à ce cap où je viens de mouiller maintenant et auquel j'ai donné le nom de Beau Cap, parce qu'il est réellement beau. Pour ces raisons, je ne mouillai pas au susdit promontoire, mais encore parce que c'est de là que je vis ce cap si vert et si beau comme tous les autres produits et terres de ces îles, au point que je ne sais où aller d'abord et que mes yeux ne se peuvent lasser de voir tant de belles verdures et si diverses des nôtres. Je crois, de plus, qu'il y a beaucoup d'herbes et beaucoup d'arbres très appréciés en Espagne pour les teintures et comme médecines et épices ; mais je ne les connais pas, de quoi je suis fort marri.

Quand j'arrivai ici, à ce cap, il vint de terre un parfum si bon et si suave des fleurs ou des arbres que c'était la chose la plus douce du monde. Demain, très tôt, avant que de partir d'ici, j'irai à terre pour voir ce qu'il y a sur le cap.

Les hommes que j'emmène avec moi disent que le village n'est pas là mais plus à l'intérieur, où se trouve le roi qui porte beaucoup d'or. Je veux demain, de bonne heure, aller si avant que je découvre ce village, voie et

prenne langue avec ce roi qui, selon ce que me font entendre ces gens par signes, est le seigneur de toutes les îles alentour, va vêtu et porte sur lui beaucoup d'or. Néanmoins, je n'accorde pas entière foi à ces dires, tant pour ne pas les bien comprendre que parce que je vois qu'ils sont si pauvres en or que, si peu qu'en porte ce roi, cela leur paraît beaucoup.

Ce que j'appelle Beau Cap, je crois que c'est une île séparée de Saometo et qu'il y en a une autre plus petite entre elles. Mais je n'ai cure de visiter tout par le menu, ce que je ne pourrais faire en cinquante ans. Ce que je veux, c'est voir et découvrir le plus que je pourrai pour revenir auprès de Vos Altesses en avril, si Dieu le veut. Il est vrai cependant que, quand j'aurai trouvé les lieux où sont en quantité l'or ou les épices, je m'arrêterai jusqu'à ce que j'en aie pris tout ce que je pourrai. Et, pour cela, je ne fais qu'avancer à leur recherche. »

Samedi 20 octobre — « Aujourd'hui, à l'aube, je levai l'ancre du point où j'étais allé mouiller avec la nef au large de cette île de Saometo, jusqu'à ce cap du sud-est, auquel je donnai le nom de cap de la Lagune comme j'avais donné à l'île celui d'Isabelle, pour naviguer au nord-est et à l'est par la partie du sud-est et du sud où, selon ces hommes qui vont avec moi, je compris qu'étaient le village et le roi de cette île. Mais je trouvai partout si peu de fond que je ne pus, par cette voie, naviguer jusque-là. Et je vis qu'en poursuivant au sud-ouest je m'obligeai à un long détour. Pour cela, je me décidai à reprendre le chemin du nord-nord-est par la côte ouest que j'avais suivi pour venir, et de faire ainsi le tour de cette île pour la reconnaître[39]. Le vent fut si faible que je n'aurais pu à aucun moment atteindre la terre en longeant cette côte, sauf dans la nuit. Mais comme il est dangereux de mouiller près de ces îles — sauf de jour, quand on voit de ses yeux où l'on jette l'ancre — parce que le fond est partout accidenté, là libre et là non, je me suis mis en panne toute cette nuit de dimanche. Les caravelles mouillèrent parce qu'elles arrivèrent près de la terre de bonne heure, et on y crut que j'irais mouiller à mon tour d'après leurs signaux dont nous avions coutume ; mais je ne le voulus pas. »

Dimanche 21 octobre — « À dix heures, j'arrivai ici, au cap de l'Îlot, et j'y mouillai ainsi que les caravelles. Après avoir mangé, j'allai à terre où il n'y avait pas de village, mais une seule maison dans laquelle je ne trouvai

personne. Et je crois que par peur les habitants en avaient fui, parce que tous les ustensiles de ménage y restaient. Je ne permis pas qu'on touchât à rien et j'allais voir l'île avec mes capitaines et mes gens. Si les îles que j'ai déjà vues sont très belles et vertes et fertiles, celle-ci l'est davantage avec ses grandes futaies si vertes. Il y a de grandes lagunes, et tout près d'elles et tout autour est la futaie merveilleuse. Ici et dans toute l'île, les arbres sont verts et les herbes aussi, comme au mois d'avril en Andalousie. Le chant des petits oiseaux est tel qu'il semblerait que jamais l'homme ne veuille partir d'ici. Les bandes de perroquets obscurcissent le soleil. Oiseaux et petits oiseaux sont de tant d'espèces et si différentes des nôtres que c'est merveille. Il y a aussi des arbres de mille sortes, tous avec leurs fruits différents et tous si parfumés que c'est merveille et que je suis le plus chagrin du monde de ne les pas connaître parce que je suis certain qu'ils ont tous grande valeur. J'apporte d'eux des échantillons comme aussi des herbes.

Allant ainsi autour d'une de ces lagunes, je vis un serpent[40] que nous tuâmes et j'en apporte la peau à Vos Altesses. Dès qu'il nous vit, il se jeta dans la lagune, et comme elle n'était pas très profonde, nous l'y suivîmes jusqu'au moment où nous le tuâmes avec nos lances. Il mesure sept empans de long et je crois que, dans cette lagune, il y en a beaucoup de pareils. J'ai reconnu ici l'aloès[41] et, demain, je suis déterminé à en faire apporter dix quintaux à la nef parce qu'on me dit qu'il est d'un grand prix.

Étant allés aussi à la recherche de bonne eau douce, nous sommes arrivés à un village près d'ici — à une demi-lieue de notre mouillage — et ses habitants, lorsqu'ils nous aperçurent, se mirent tous à fuir, laissant les maisons, emportant leur linge et ce qu'ils avaient pour le cacher dans la montagne. Je ne laissai pas prendre la valeur d'une épingle. Plus tard, quelques hommes des leurs vinrent vers nous et l'un d'eux s'approcha même tout à fait. Je lui donnai quelques grelots et quelques petites perles de verre et il en fut content et très joyeux. Pour que l'amitié grandisse encore davantage et pour les associer aussi, je lui fis demander de l'eau, et eux, après que je fus revenu à la nef, vinrent à la plage avec leurs calebasses pleines d'eau et ils se réjouirent beaucoup de nous la donner. J'ordonnai qu'on leur remît une autre enfilade de perles de verre et ils dirent qu'ils reviendraient le lendemain matin. Je voulais ici remplir d'eau tous les tonneaux des navires. Après cela, si le temps le permet, je partirai pour

contourner cette île jusqu'à ce que je puisse prendre langue avec le roi et voir si je peux obtenir de lui l'or que j'entends qu'il porte. Ensuite, je veux partir pour une autre île, très grande, qui doit être Cipango si j'en crois les indications que me donnent les Indiens que j'emmène avec moi, laquelle ils nomment Colba[42] et disent qu'on y rencontre beaucoup de gens de mer et de très grandes nefs, et de cette île j'irai à une autre qu'ils appellent Bosio et disent aussi très grande. Je verrai aussi en passant les petites îles qui sont sur le chemin des grandes et, selon ce que je trouverai d'or ou d'épices, je déciderai ce qu'îl convient de faire. Mais encore je suis résolu d'aller à la terre ferme et à la cité de Guisay[43] remettre les lettres de Vos Altesses au Grand Khan, lui demander réponse et revenir avec elle. »

Lundi 22 octobre — « Toute cette nuit et tout ce jour, je suis resté ici, espérant que le roi ou d'autres personnes de ce lieu apporteraient de l'or ou autre chose de prix. Et il vint beaucoup de ces gens, semblables à ceux des autres îles, aussi nus et pareillement peints, les uns en blanc, d'autres en rouge, d'autres en brun et de toutes sortes de façons. Ils apportaient des sagaies et des pelotes de coton à échanger, qu'ils troquaient en effet, ici, avec quelques marins, pour des morceaux de verre, de tasses brisées et pour des morceaux d'écuelles de terre. Quelques-uns d'entre eux portaient au nez des morceaux d'or qu'ils donnaient de bonne grâce pour une clochette de patte d'épervier[44] et pour des petites perles de verre. Mais il y en avait si peu que ce n'était rien. Il est vrai qu'ils se contentent de n'importe quelle petite chose que nous leur donnons. Ceux-là aussi regardaient notre arrivée comme grand merveille et nous croyaient venus du ciel.

Nous fîmes de l'eau pour les navires dans un lac qui est là près du cap de l'Îlot — ainsi que je l'ai nommé —, et dans ce lac Martin Alonso Pinzón, capitaine de la *Pinta*, tua un autre serpent, de sept empans comme celui d'hier. J'ai fait prendre ici de l'aloès, autant qu'on en a pu trouver. »

Mardi 23 octobre — « Je voudrais aujourd'hui partir vers l'île de Cuba, que je crois être Cipango sur les indications que me donnent ces gens de sa grandeur et de sa richesse. Je ne m'arrêterai donc pas plus longtemps ni [ne ferai][45] le tour de cette île pour aller au village parler avec son roi ou seigneur ainsi que j'en avais dessein. Je ne veux pas m'arrêter longtemps puisque je vois qu'il n'y a pas de mine d'or ici. Et, pour faire le tour de

cette île, il me faudrait grande diversité de vents, lesquels ne soufflent pas au gré des hommes. Puisqu'il faut aller où il y a grand trafic, je dis qu'il n'est pas de bon sens de s'attarder, mais qu'il faut au contraire suivre son chemin et toucher beaucoup de terres jusqu'à en trouver une qui soit très profitable. Je pense toutefois que celle-ci est très riche en épices ; mais je ne m'y connais pas et j'en ai la plus grande peine du monde, car je vois mille espèces d'arbres qui ont chacun leur fruit différent et, en cette saison, verts comme ceux d'Espagne aux mois de mai et juin, mille sortes d'herbes, autant de fleurs, et de tout cela nous n'avons pu reconnaître que cet aloès dont j'ai ordonné aujourd'hui d'apporter une grande quantité à la nef pour l'amener à Vos Altesses.

Je n'ai mis ni ne mets à la voile pour Cuba, parce qu'il n'y a pas de vent mais calme plat et qu'il pleut beaucoup. Hier, il a longtemps plu sans qu'il fît froid ; au contraire, dans la journée il fait chaud et les nuits sont douces comme celles d'Espagne, au mois de mai, en Andalousie. »

Mercredi 24 octobre — « Cette nuit, à minuit, j'ai levé l'ancre du cap de l'Îlot où j'étais arrêté, et qui est au nord de l'île Isabelle, pour aller à l'île de Cuba qui, d'après ce que j'entendis des Indiens, est très étendue, de grand commerce, bien pourvue d'or et d'épices, visitée de grandes nefs et de marchands. Ils me montrèrent que j'y arriverais par l'ouest-sud-ouest, et je l'entends ainsi parce que je crois que s'il en est comme me le signifient tous les Indiens, ceux de ces îles et ceux que j'emmène sur mes navires — car je ne comprends pas leur langage —, c'est bien là l'île de Cipango dont on conte des choses si merveilleuses et qui, sur les sphères que j'ai vues et sur les peintures de mappemondes, est située en ces parages.

Je naviguai donc jusqu'au jour vers l'ouest-sud-ouest. À l'aube, le vent se calma, mais il plut comme il avait plu presque toute la nuit. J'allai donc ainsi jusqu'à l'après-midi sous peu de vent, puis de nouveau il se mit à souffler très amoureusement, gonflant toutes les voiles de la nef : la grand-voile, ses deux bonnettes, la trinquette, la civadière, la misaine, la voile d'artimon et celle du château de poupe. Je suivis mon chemin jusqu'au crépuscule et me trouvai à ce moment au large du Cap-Vert, qui est situé au sud de la pointe ouest de l'île Fernandina. Il était à sept lieues de moi au nord-ouest. Comme le vent était impétueux et que je ne savais quelle distance me séparait de ladite île de Cuba, je ne voulus pas aller à sa

recherche la nuit. Toutes ces îles n'ont en effet aucun fond autour d'elles à moins de deux portées de bombarde, mais tantôt des écueils, tantôt des bancs de sable, et on ne peut pour cette raison mouiller avec sécurité si l'on n'y voit. Cela étant, je fis amener la voilure à l'exception de la trinquette et j'allai avec celle-là seule. Après un moment, le vent augmenta et me fit faire tant de chemin que je m'inquiétai. L'obscurité était profonde et il pleuvait. J'ordonnai d'amener aussi la trinquette. Ainsi nous ne fîmes cette nuit que deux lieues… »

Jeudi 25 octobre — Après le lever du soleil, l'Amiral navigua ouest-sud-ouest jusqu'à neuf heures et il fit environ cinq lieues. Ensuite, il changea de chemin, mit le cap à l'ouest. Ils filèrent huit milles à l'heure jusqu'à une heure après midi, puis jusqu'à trois heures, et ils firent quarante-quatre milles. Alors ils virent terre. C'étaient sept ou huit îles s'allongeant toutes du nord au sud[46]. Ils étaient à cinq lieues d'elles…

Vendredi 26 octobre — L'Amiral était au sud desdites îles. Le fond était bas sur cinq ou six lieues. Pourtant, il mouilla. Les Indiens qu'il emmenait dirent que, de là à Cuba, il y avait un jour et demi de chemin sur leurs barques qui sont des embarcations d'une seule pièce de bois et n'ont pas de voile. Et ils les appellent *canoas.*

Il partit de là pour Cuba parce que, d'après les indications que les Indiens lui donnaient de sa grandeur, de l'or et des perles qu'on y trouvait, il pensait que c'était bien l'île qu'il cherchait, c'est-à-dire Cipango.

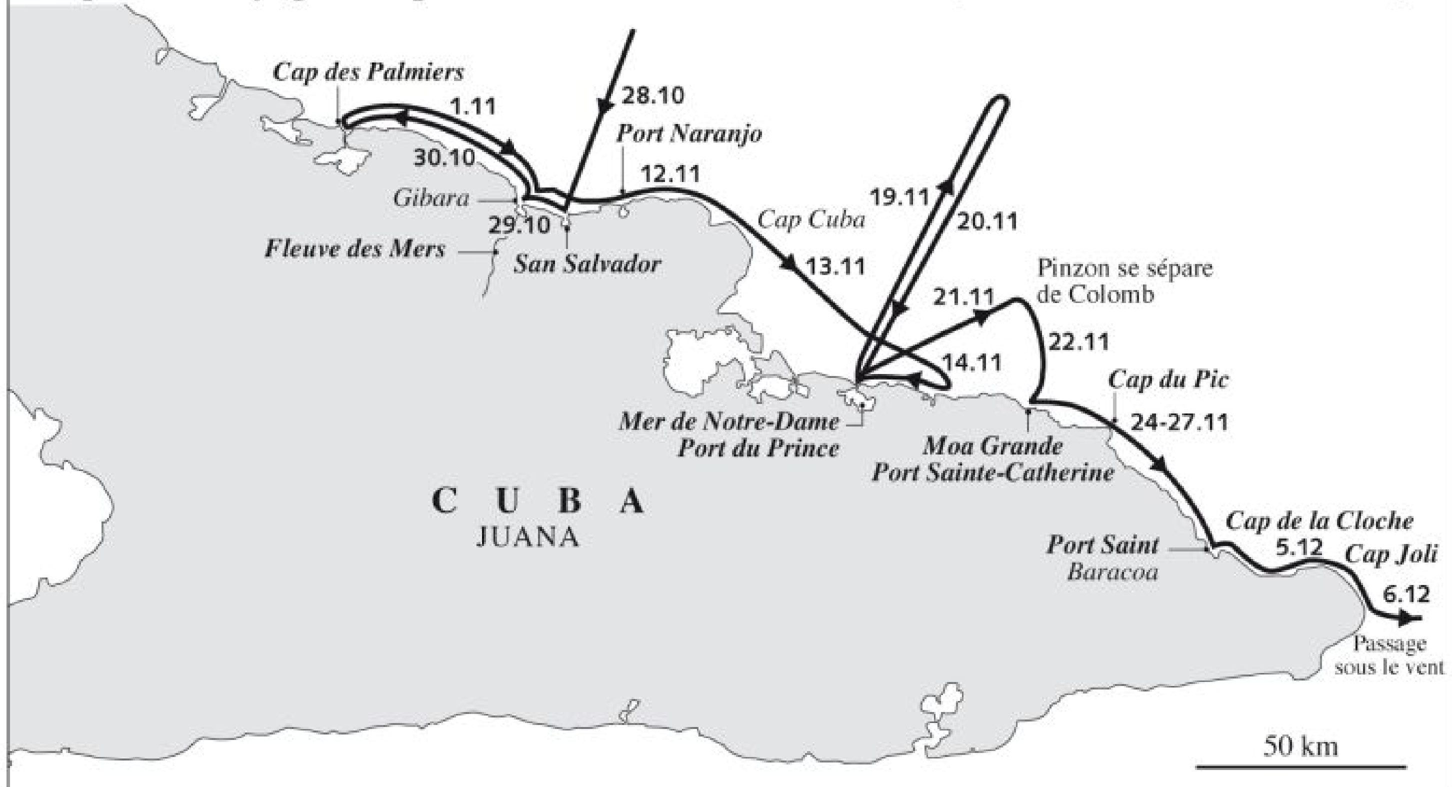
Samedi 27 octobre — À l'aube, il leva l'ancre de devant ces îles qu'il appela les îles de Sable pour le peu de fond qu'elles avaient sur six lieues en leur partie sud. Il fila huit milles par heure vers le sud-sud-ouest jusqu'à une heure après midi, faisant quarante milles, puis jusqu'à la nuit ils allèrent encore vingt-huit milles en la même direction, et au crépuscule ils virent terre. Ils passèrent la nuit en panne sous une pluie qui tombait à torrents. Ce samedi jusqu'au coucher du soleil, ils firent dix-sept lieues au sud-sud-ouest.

Dimanche 28 octobre — L'Amiral partit de là, au sud-sud-ouest, à la recherche de la côte la plus proche de l'île de Cuba. Il entra dans un fleuve superbe, dépourvu du péril des bas-fonds et des autres inconvénients. Sur toute la côte qu'il courut pour arriver jusqu'à terre, il trouva de grands

fonds et une eau très limpide. L'embouchure du fleuve avait douze brasses et était ainsi bien assez large pour y entrer en louvoyant. L'Amiral y pénétra et y mouilla à une portée de bombarde.

L'Amiral dit que jamais il n'avait vu terre si belle. Tout près du fleuve, ce n'étaient qu'arbres beaux et verts, différents des nôtres, et avec chacun les fleurs et les fruits de leur espèce. Beaucoup d'oiseaux et d'oiselets chantaient très doucement. Il y avait grande quantité de palmiers, d'autres sortes que les nôtres et que ceux de Guinée, d'une hauteur moyenne, la base du tronc sans membrane et avec des feuilles si grandes qu'on couvre les maisons avec elles. Le sol était très plat.

L'Amiral sauta dans la chaloupe et gagna la terre. Il arriva à deux maisons qu'il pensait être celles de pêcheurs, mais leurs hôtes s'enfuirent avec effroi. Dans l'une d'elles, il trouva un chien qui n'aboyait pas et, dans toutes les deux, des filets de fil de palme, des cordes, un hameçon de corne, des harpons en os, d'autres instruments de pêche et plusieurs foyers par maison. Il en conclut que dans chacune vivaient de nombreuses personnes. Il ordonna qu'on ne touchât à aucune chose de tout cela et il en fut ainsi.


Le premier voyage : l'exploration de la côte nord de Cuba (28 octobre-6 décembre 1492)
Cap des Palmiers
1.11
28.10
Port Naranjo
30.10
12.11
Gibara
29.10
Fleuve des Mers
San Salvador
Cap Cuba
19.11
20.11
13.11
Pinzon se sépare
de Colomb
21.11
22.11
14.11
Cap du Pic
24-27.11
Mer de Notre-Dame
Port du Prince
Moa Grande
Port Sainte-Catherine
C U B A
JUANA
Cap de la Cloche
Port Saint
Baracoa
5.12
Cap Joli
6.12
Passage
sous le vent
50 km

L’herbe était aussi haute qu’en Andalousie aux mois d’avril et de mai. Il trouva beaucoup de pourpier et des blettes. Revenu à la chaloupe, il remonta le fleuve pendant un bon moment et dit que c’était grand plaisir de voir toutes ces verdures, ces futaies et ces oiseaux qu’il ne pouvait se décider à laisser pour regagner ses navires. Il dit encore que cette île est la plus belle que les yeux aient jamais vue, abondante en très bons ports et en fleuves profonds, et que la mer ne semble pas s’y agiter car l’herbe des plages arrive jusqu’auprès de l’eau, ce qu’on ne voit pas là où la mer est souvent mauvaise. Dans toutes ces îles, il n’avait pas jusqu’alors éprouvé de mer agitée.

L’île, poursuit-il, est pleine de très belles et très hautes montagnes, quoique de peu d’étendue. Par ailleurs, le sol a une élévation semblable à celle de la Sicile. Selon ce qu’il put entendre des Indiens pris dans l’île de Guanahani qu’il emmenait avec lui, l’île a beaucoup d’eau. Ils disent par signes qu’elle a dix grands fleuves et qu’avec leurs barques ils ne peuvent en faire le tour en vingt jours.

Alors que l’Amiral arrivait à terre avec ses navires, deux barques ou *canoas* surgirent qui prirent la fuite en voyant les matelots entrer dans leur chaloupe et ramer pour aller sonder le lit du fleuve en quête d’un mouillage. Les Indiens disaient qu’il y avait des mines d’or dans cette île et des perles. L’Amiral vit un lieu propice à la formation de ces dernières et des coquillages qui en sont indice. Il crut comprendre que là venaient des navires de fort tonnage appartenant au Grand Khan et que la terre ferme était distante de dix jours de navigation.

L’Amiral donna à ce fleuve et à ce port le nom de San Salvador.

Lundi 29 octobre — De ce port, l’Amiral leva l’ancre et navigua au ponant pour aller, dit-il, à la cité où était le roi, selon ce qu’il lui semblait, aux dires des Indiens.

À six lieues de là, une pointe de l’île surgissait au nord-ouest, une autre pointe apparaissait à dix lieues à l’est. Il fit encore une lieue et vit un fleuve, mais de moins large embouchure que le premier et qu’il nomma le fleuve de la Lune. Il alla jusqu’à l’heure des vêpres. Il vit un autre fleuve, beaucoup plus grand que les autres, ainsi que les Indiens le lui dirent par signes. Près

de là, il vit de belles agglomérations de maisons. Ce fleuve, il le nomma fleuve des Mers. Pour prendre langue, il envoya deux chaloupes à l'un des villages. Un Indien de ceux qu'il emmenait alla dans l'une d'elles, car déjà ces hommes se faisaient un peu comprendre et manifestaient de la satisfaction d'être avec les Chrétiens. Tous les hommes, femmes et enfants du village s'enfuirent, abandonnant les maisons et tout ce qui s'y trouvait. L'Amiral ordonna qu'on ne touchât à rien. Les maisons, dit-il, étaient plus belles que celles qu'il avait vues jusque-là, et il pensait qu'elles seraient meilleures à mesure qu'on approcherait de la terre ferme. Elles avaient la forme de tentes militaires, mais aussi grandes que les pavillons royaux ; elles n'étaient pas disposées en rues, mais de-ci de-là, l'intérieur bien balayé et propre et leurs ustensiles bien arrangés. Toutes ces maisons sont faites de très belles branches de palmier. Ils y trouvèrent beaucoup de statues à figure de femme et beaucoup de têtes en manière de masques très bien travaillés. Je ne sais s'ils ont cela comme ornements ou pour les adorer. Il y avait dans ces maisons des chiens qui jamais n'aboyaient et des petits oiseaux sauvages apprivoisés ; il y avait aussi de merveilleux accessoires de pêche : filets, hameçons et appâts. Ils ne touchèrent à rien. L'Amiral pensa que tous les habitants de la côte devaient être des pêcheurs qui portaient leur poisson à l'intérieur des terres, parce que cette île est très grande et si belle qu'on ne se lasse pas d'en faire l'éloge. Il dit qu'il trouva des arbres et des fruits d'une très merveilleuse saveur ; et il dit encore qu'il devait y avoir là des vaches et d'autre bétail parce qu'il vit des squelettes de têtes qui lui semblèrent être celles de vaches. Toute la nuit, le chant des oiseaux grands et petits et celui des grillons les réjouirent ; l'air fut doux et embaumé, ni froid ni chaud. Pourtant, dit-il, alors qu'ils allaient par les autres îles vers celle-ci, la chaleur avait été grande ; ici non, l'air était tempéré comme en mai. Il attribue cette chaleur des autres îles à leur manque d'altitude et au vent naturellement chaud qui y souffle du levant. L'eau de ces fleuves était salée à l'embouchure ; ils ne surent où les Indiens prenaient l'eau douce qu'ils avaient dans leurs maisons. Les navires pouvaient manœuvrer pour rentrer dans ce fleuve et en sortir, et il y avait de très bons repères : sept ou huit brasses de fond à l'embouchure et cinq à l'intérieur. Toute cette mer semble être toujours calme comme le fleuve de Séville, dit l'Amiral, et ses eaux favorables à la sécrétion des perles. Il trouva de grands escargots sans goût, au contraire de ceux d'Espagne.

L'Amiral signale ici la situation du fleuve et du port dont il a parlé plus haut et qu'il nomma San Salvador[47]. Il y a là des montagnes belles et aussi hautes que la Peña de los Enamorados. L'une d'elles est surmontée d'un piton qui semble une belle mosquée. De cet autre fleuve et de ce port[48] dans lequel l'Amiral était alors, on voit au sud-est deux montagnes arrondies et à l'ouest-nord-ouest un beau cap plat qui s'avance loin.

Il sortit du fleuve des Mers vers le nord-ouest et, après avoir fait quinze lieues, il vit un cap couvert de palmiers et le nomma cap des Palmiers. Les Indiens qui étaient sur la caravelle *Pinta* dirent que derrière ce cap il y avait un fleuve, et que du fleuve on était à quatre journées de Cuba. Le capitaine de la *Pinta* dit qu'il pensait que cette Cuba[49] était une ville, et cette terre la terre ferme qui s'étendait loin au nord ; que le roi de cette contrée se trouvait en guerre avec le Grand Khan que les Indiens nommaient Cami[50], comme ils donnaient à son fief ou à sa cité le nom de Fava et beaucoup d'autres encore. L'Amiral résolut d'aller à ce fleuve et d'envoyer au roi de cette terre un présent avec la lettre des Rois. Pour cette mission, il désigna un marin qui avait, en Guinée, fait des choses semblables, et plusieurs Indiens de Guanahani qui acceptaient d'aller avec lui, à condition qu'ensuite ils puissent retourner à leur île. De l'avis de l'Amiral, ils étaient à quarante-deux degrés nord de la ligne équinoxiale[51] si le manuscrit d'où j'ai copié cela n'est pas altéré[52].

Il dit qu'il devait s'efforcer de se rendre auprès du Grand Khan qu'il pensait trouver dans cette région ou en la cité de Cathay[53] qui appartient à ce prince et est fort grande, selon ce qui lui fut dit avant son départ d'Espagne.

Toute cette côte, ajoute-t-il, est basse et belle. La mer y est profonde.

Mercredi 31 octobre — Il louvoya toute la nuit du mardi et vit un fleuve dans lequel il ne put entrer, son embouchure n'ayant pas de fond. Les Indiens avaient cru que les navires pourraient y pénétrer comme leurs barques. Poursuivant plus avant, l'Amiral trouva un cap qui s'avançait très loin et était entouré de bas-fonds[54]. Puis il vit une anse ou baie où pouvaient s'abriter de petits navires, mais il ne put y pénétrer en raison du vent qui s'était mis à souffler plein nord, alors que toute la côte courait du nord-

nord-ouest au sud-est. Au-delà, il vit un autre cap qui formait une saillie encore plus forte. Pour cela, et parce que le ciel menaçait d'un vent violent, il dut retourner au fleuve des Mers.

Jeudi 1er novembre — Au lever du soleil, l'Amiral envoya les chaloupes à terre vers les maisons qui étaient là. Les marins constatèrent que les habitants avaient fui. Peu de temps après, un homme apparut. L'Amiral ordonna qu'on le laissât se rassurer et les chaloupes revinrent.

Après le déjeuner, l'Amiral renvoya à terre un des Indiens qu'il emmenait, lequel de loin cria à l'homme de ne pas avoir peur, que les étrangers étaient de bonnes gens, ne faisaient de mal à personne et n'appartenaient pas au Grand Khan[55], mais qu'au contraire ils avaient fait des présents dans beaucoup d'îles où ils étaient allés. L'Indien se jeta ensuite à la nage et atteignit la terre, où deux des siens le saisirent dans les bras puis l'emmenèrent à une maison où ils s'informèrent plus au long. Une fois assurés qu'on ne leur ferait pas de mal, ils se tranquillisèrent et plus de seize barques ou *canoas* vinrent aux navires, chargées de coton filé et d'autres petites choses. L'Amiral ordonna de ne leur en rien prendre, afin qu'ils comprissent qu'il ne cherchait que de l'or, appelé par eux *nuçay*. Ainsi, tout le jour, les Indiens ne firent qu'aller et venir de la terre aux navires, et quelques Chrétiens se rendirent à terre en pleine sécurité. L'Amiral ne vit de l'or à aucun d'eux, mais il dit avoir vu un homme qui portait suspendu au nez un morceau d'argent ouvragé, ce qu'il tint pour signe que le pays recelait ce métal. Les Indiens firent savoir par signes qu'avant trois jours beaucoup de marchands viendraient de l'intérieur des terres acheter les choses qu'apportaient ici les Chrétiens et donneraient des nouvelles du roi de cette contrée, qui, selon ce qu'on put comprendre par signes, résidait à quatre journées de là. Tout cela parce que les riverains avaient envoyé beaucoup par tout le pays pour faire savoir la venue de l'Amiral.

« Ces gens, dit l'Amiral, ont même nature et mêmes coutumes que ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, sans nulle secte autant que je

sache. Jusqu'à ce jour, je n'ai vu faire aucune prière à ceux qui viennent avec moi mais, au contraire ils disent le *Salve* et l'*Ave Maria*, les mains au ciel, comme on le leur a montré, et ils font le signe de la croix. Leur langue aussi est une seule et même ; tous sont amis, et je crois qu'il en va ainsi dans toutes ces îles et qu'elles sont en guerre avec le Grand Khan qu'ils appellent Cavila[56] et sa province Bafan. Ils vont aussi nus que les autres. »

C'est ce que dit l'Amiral.

Il ajoute que le fleuve est très profond, tant que dans son embouchure les navires peuvent toucher la terre du bordage. L'eau n'est pas douce jusqu'à l'embouchure, mais elle l'est extrêmement à une lieue au-delà.

« Et il est certain, dit l'Amiral, que ceci est la terre ferme et que je suis devant Zayto et Guinsay[57], loin de cent lieues, plus ou moins, de l'une et de l'autre[58], et cela est bien démontré par la mer qui se meut d'une autre façon qu'elle ne s'est mue jusqu'ici, et hier, en allant au nord-ouest, j'ai trouvé qu'il faisait froid. »

Vendredi 2 novembre — L'Amiral décida d'envoyer deux Espagnols en reconnaissance. L'un se nommait Rodrigo de Jerez et était d'Ayamonte, l'autre, un certain Luis de Torres, naguère juif, avait servi le gouverneur de Murcie et savait, dit-on, l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe[59]. Avec eux il envoya deux Indiens : l'un de ceux de Guanahani et l'autre de l'une des maisons d'auprès du fleuve. Il leur donna des perles enfilées pour acheter des vivres s'ils venaient à en manquer et fixa à six jours le délai de leur retour. Il leur donna aussi des échantillons d'épices pour voir s'ils en trouveraient quelques-unes. Il leur donna enfin des instructions sur la manière de s'informer du roi de cette terre et sur ce qu'ils devaient lui dire au nom des Rois de Castille : comment ils avaient envoyé l'Amiral pour qu'il lui remît de leur part leurs lettres et un présent, pour s'informer de son État, contracter amitié avec lui, accorder les avantages qu'il pourrait désirer d'eux, etc. L'Amiral leur recommanda de s'informer aussi de certaines provinces, de certains ports et fleuves dont il avait mention ; à quelles distances ils étaient de là, etc.

À cet endroit, cette nuit-là, l'Amiral fit le point à l'aide d'un quadrant et trouva qu'il était à quarante-deux degrés de la ligne équinoxiale. Il dit qu'à son compte il trouvait avoir couru, depuis l'île de Hierro, onze cent quarante-deux lieues[60] et il affirme de nouveau que cet endroit est la terre ferme.

Samedi 3 novembre — Dans la matinée, l'Amiral monta en sa chaloupe et, parce que le fleuve forme un grand lac à son embouchure qui constitue un très remarquable port, très profond et net de tout écueil, avec une bonne plage, apte à mettre les navires en cale sèche, et beaucoup de bois, il remonta le fleuve jusqu'à trouver l'eau douce à deux lieues environ. Il monta sur une colline pour découvrir un peu de pays, mais il ne put rien voir du fait des grandes futaies, lesquelles étaient très fraîches et parfumées. Cela lui fit dire que, sans nul doute, il y avait là des plantes aromatiques. Il dit que tout était si beau que ses yeux ne pouvaient s'en lasser, ni ses oreilles du chant des oiseaux et des oiselets.

Beaucoup de barques ou *canoas* vinrent aux navires pour échanger des objets de coton filé et des filets où ils dorment, qui sont des hamacs.

Dimanche 4 novembre — Dès l'aube, l'Amiral entra dans sa chaloupe et descendit à terre chasser de ces oiseaux qu'il avait vus la veille. À son retour, Martin Alonso Pinzón vint à lui, portant deux morceaux de cannelle, et dit qu'un Portugais qui était à son bord avait vu un Indien qui en apportait deux très grosses bottes à son navire, mais que celui-ci n'avait osé les échanger de crainte d'encourir la peine que l'Amiral avait établie afin que personne ne fît de pareils trocs. Il disait encore que le même Indien portait des fruits rouges, gros comme des noix. Le second maître de la *Pinta* dit qu'il avait trouvé des canneliers. L'Amiral s'y rendit, mais trouva que ce n'en étaient pas. Il montra à quelques Indiens de l'endroit de la cannelle et du poivre, qu'il avait apparemment apportés de Castille comme échantillons, et il dit qu'ils les reconnurent et lui indiquèrent par signes qu'il y en avait beaucoup près de là sur le chemin du sud-est. Il leur montra de l'or et des perles, et certains vieux répondirent que, dans un lieu qu'ils appelaient Bohio[61], il y avait énormément d'or, que les habitants le portaient au cou et aux oreilles, aux bras et aux jambes, et que là on trouvait aussi des

perles. Il comprit aussi qu'ils disaient qu'en ce pays il y avait de grands navires et des marchandises, et que tout cela était au sud-est. Il comprit encore que, plus au-delà, il y avait des hommes avec un seul œil et d'autres avec des museaux de chien[62], qu'ils mangeaient les êtres humains et, lorsqu'ils en prenaient un, l'égorgeaient, buvaient son sang et lui coupaient les parties naturelles.

L'Amiral résolut de retourner à la nef et d'attendre les deux hommes qu'il avait envoyés en mission, décidant, s'ils ne ramenaient pas quelqu'une de ces bonnes nouvelles qu'il désirait, de s'en aller chercher les susdites terres.

L'Amiral dit de plus : « Ces gens sont très paisibles et craintifs, nus comme je l'ai déjà dit, sans armes et sans lois. Les terres sont très fertiles, elles donnent quantité de *mames*[63], sortes de carottes qui ont le goût de la châtaigne ; elles donnent aussi des féveroles et des fèves très diverses des nôtres[64], beaucoup de coton qui n'est pas semé mais vient naturellement sur de grands arbres dans les montagnes, et je crois qu'ils le récoltent en tout temps parce que j'ai vu sur un même arbre des capsules ouvertes, d'autres qui s'ouvraient et des fleurs. J'ai vu mille autres sortes de fruits qu'il ne m'est pas possible de décrire. Et tout cela doit être profitable. » C'est là ce que dit l'Amiral.

Lundi 5 novembre — À l'aube, il ordonna de tirer la nef à terre, puis les autres navires, mais non tous ensemble, afin que pour plus de sûreté il en restât toujours deux au mouillage, quoique, dit-il, ces gens aient été très sûrs et qu'on eût pu, sans crainte, mettre tous les navires ensemble en cale sèche. Sur ces entrefaites, le second maître de la *Niña* vint demander récompense à l'Amiral pour avoir trouvé de la gomme de lentisque. Mais il n'amenait point d'échantillon, l'ayant perdu en chemin. L'Amiral promit la récompense et envoya Rodrigo Sanchez et maître Diego voir ces arbres. Ils lui rapportèrent un peu de gomme, qu'il garda pour ramener aux Rois, ainsi qu'une branche de l'arbre. Il dit qu'il s'agissait bien de résine de lentisque, mais qu'il fallait la récolter en son temps et qu'il y en avait assez en cette région pour en prendre mille quintaux chaque année.

Il trouva là, à ce qu'il dit, beaucoup de ce bois qui lui semblait de l'aloès. Il dit encore que ce port des Mers est un des meilleurs du monde, que l'air y

est excellent et les gens les plus débonnaires. Et, parce qu'il a un cap de rochers assez élevé, on pourrait y faire construire une forteresse où, si le port devenait riche et grand, les marchands seraient en sûreté contre les autres nations. Et l'Amiral ajoute : « Que Notre Seigneur, qui tient en ses mains toutes victoires, nous garde en tout ce qui sera de son service. »

Il dit qu'un Indien fit comprendre que la gomme était bonne pour les douleurs d'estomac.

Mardi 6 novembre — « Hier dans la nuit, dit l'Amiral, les deux hommes que j'avais envoyés à terre revinrent. » Ils rapportèrent comment ils avaient marché douze lieues jusqu'à un village de cinquante maisons, qui avait bien mille habitants parce qu'ils vivent nombreux sous chaque toit. Ces maisons ont la forme de très grandes tentes militaires. Ils dirent qu'ils avaient été reçus en grande solennité selon la coutume du pays, et que tous, hommes comme femmes, les étaient venus voir puis qu'ils avaient été logés dans les meilleures maisons, et que tous les touchaient, leur baisaient les mains et les pieds, s'émerveillant et leur donnant à entendre qu'ils les croyaient venus du ciel, et ils leur donnaient à manger ce qu'ils avaient. Les deux envoyés racontèrent encore qu'à leur arrivée les notables du village les portèrent à bras jusqu'à la maison principale, leur donnèrent deux sièges où ils les firent asseoir et que tous les hommes s'assirent autour d'eux. L'Indien qui les accompagnait expliqua à ces gens la manière de vivre des Chrétiens et combien ils étaient bonnes gens. Ensuite, les hommes sortirent et les femmes entrèrent et prirent place de la même manière autour d'eux, baisant leurs mains, leurs pieds et les palpant pour savoir s'ils étaient de chair et d'os comme elles. Elles leur demandaient de rester au milieu d'eux au moins cinq jours. Les ambassadeurs montrèrent la cannelle, le poivre et les autres épices que l'Amiral leur avait donnés. Par signes, les Indiens répondirent qu'il y en avait beaucoup près de là, au sud-est, mais que, là où ils étaient, ils ne savaient pas s'il y en avait. Voyant qu'ils ne pouvaient les informer sur les villes, ils revinrent. S'ils avaient voulu accepter ceux qui se proposaient de les accompagner, plus de cinq cents hommes et femmes seraient venus avec eux, croyant qu'ils retournaient au ciel. Toutefois, un notable du village les accompagna avec son fils et un de ses hommes.

L'Amiral les reçut à grand honneur et parla avec eux, leur montrant les nombreuses terres et îles qu'il y avait dans ces parages. Il pensa les amener aux Rois, mais il dit que le notable, saisi il ne sut par quel caprice, probablement la peur, voulut à la nuit noire regagner la terre. Parce qu'il ne voulut pas les contrarier et qu'il avait fait tirer sa nef à terre, l'Amiral laissa aller ces hommes sur promesse qu'ils reviendraient au lever du soleil. Mais ils ne revinrent plus.

Les deux Chrétiens rencontrèrent en chemin beaucoup de gens qui se rendaient à leurs villages, femmes et hommes, avec à la main un tison d'herbes pour prendre leurs fumigations ainsi qu'ils en ont coutume[65]. Sur leur chemin, ils ne trouvèrent aucun village de plus de cinq maisons, et partout ils recevaient le même accueil. Ils virent plusieurs espèces d'arbres, d'herbes et de fleurs odoriférantes. Ils virent des oiseaux très différents de ceux d'Espagne, sauf les perdrix, les rossignols qui chantaient[66] et les oies qui abondent ici. Ils ne virent pas de bêtes à quatre pattes, sauf des chiens qui n'aboyaient pas. La terre est très fertile et très cultivée en *mames*, féveroles et fèves différentes des nôtres, ainsi que semée en mil semblable à celui de nos régions. Ils virent aussi beaucoup de coton, brut, filé ou travaillé, tant que dans une seule maison il y en avait plus de cinq cents arrobes[67] et qu'ils pensèrent que chaque année l'on pouvait en récolter là quatre mille quintaux. L'Amiral dit qu'il lui semblait qu'ils ne le plantaient pas et qu'il donnait son fruit toute l'année. Ce coton est très fin et sa capsule est très grande. Tout ce que ces gens avaient, ils le donnaient à vil prix et ils laissaient un grand panier de coton pour un ferret d'aiguillette ou pour quelque autre petite chose.

« Ce sont, dit l'Amiral, des gens sans méchanceté et peu belliqueux. Ils vont tous nus, hommes et femmes, comme leur mère les enfanta. Il est vrai que les femmes portent une petite chose de coton assez grande pour couvrir leur nature, mais pas plus. Elles sont très soumises, pas très noires, moins au contraire que les Canariennes.

Je suis convaincu, Sérénissimes Princes, dit l'Amiral, qu'ils deviendront bientôt tous chrétiens dès que des personnes dévotes et religieuses entendront leur langue. Et, ainsi, j'espère en Notre Seigneur que Vos Altesses se détermineront à en envoyer en grand diligence pour réunir à

l'Église de si grands peuples et les convertir, de même qu'Elles ont détruit ceux qui ne voulaient pas confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Aux termes de leurs jours — car nous sommes tous mortels —, Vos Altesses laisseront leurs royaumes dans l'état le plus paisible, nettoyé de l'hérésie et des noirceurs, et Elles seront bien reçues devant l'Éternel Créateur. Puisse-t-Il leur accorder longue vie, grand accroissement en hauts royaumes et seigneuries et leur donner volonté et disposition d'augmenter la Sainte Religion Chrétienne ainsi que jusqu'ici Elles l'ont fait. Amen.

Aujourd'hui, j'ai remis la nef à flot et je me dépêche pour partir jeudi au nom de Dieu, vers le sud-est, chercher de l'or et des épices et découvrir terre. »

Telles sont les paroles de l'Amiral qui pensa partir le jeudi mais ne le put, parce que le vent lui fut contraire jusqu'au douzième jour de novembre.

Lundi 12 novembre — L'Amiral partit du port et du fleuve des Mers à la fin du quart de l'aube, pour aller à une île que les Indiens qu'il emmenait disaient avec insistance s'appeler Babèque. Selon ce qu'ils exprimaient par signes, là, les habitants recueillaient l'or sur la plage, à la lueur de flambeaux, puis, au marteau, ils en faisaient des lingots. Pour y aller, il fallait mettre la proue à l'est quart sud-est. Après avoir fait huit lieues le long de la côte, il trouva un fleuve, puis quatre lieues plus loin un autre qui semblait très considérable et plus grand qu'aucun de ceux qu'il avait trouvés. Il ne voulut s'arrêter ni entrer dans l'un ou l'autre, pour deux raisons : la première et principale, c'est que le temps et le vent étaient bons pour aller à la recherche de ladite île de Babèque ; l'autre, c'est que s'il y avait eu quelque cité populeuse et fameuse près de la mer, cela se serait vu ; d'ailleurs, pour remonter le fleuve, il eût fallu de petits bâtiments, ce que n'étaient pas les siens. Ainsi beaucoup de temps se serait perdu et il faut découvrir soi-même de semblables fleuves. Toute cette côte était peuplée, surtout près du fleuve, qu'il nomma fleuve du Soleil[68]. Il dit que, le dimanche 11 novembre, il lui avait paru qu'il serait bon de prendre quelques-uns des habitants des bords de ce fleuve pour les amener aux Rois

et afin qu’ils apprennent notre langue et nous instruisent de ce qu’il y a dans cette terre, et qu’à leur retour ils soient les interprètes des Chrétiens et adoptent nos coutumes et notre foi […].

« Parce que je vois et connais, dit l’Amiral, que ces gens ne sont d’aucune secte, ni idolâtres, mais très doux et ignorants de ce qu’est le mal, qu’ils ne savent se tuer les uns les autres, ni s’emprisonner, qu’ils sont sans armes et si craintifs que l’un des nôtres suffit à en faire fuir cent, même en jouant avec eux. Ils sont crédules ; ils savent qu’il y a un Dieu dans le ciel et restent persuadés que nous sommes venus de là. Ils sont très prompts à dire quelque prière que nous leur enseignons et font le signe de la croix. Ainsi Vos Altesses doivent se déterminer à en faire des chrétiens, et je crois que, si l’on commence, en très peu de temps Vos Altesses parviendront à convertir à notre Sainte Foi une multitude de peuples en gagnant de grandes seigneuries et richesses ainsi que tous les peuples d’Espagne, parce que sans aucun doute il y a dans ces terres de grandes masses d’or. Et ce n’est pas sans raison que ces Indiens que j’emmène disent qu’il y a dans ces îles des endroits d’où ils extraient celui qu’ils portent au cou. aux oreilles, au bras et aux jambes en très gros bracelets. Il y a aussi des pierres, des perles précieuses et une infinité d’épices. Dans ce fleuve des Mers d’où je suis parti cette nuit, il y a certainement une grande quantité de gomme, et il y en aura plus encore si l’on veut en avoir parce que les arbres eux-mêmes, aussitôt plantés, prennent racine, et il y en a beaucoup et très grands qui ont les feuilles et les fruits comme ceux des lentisques, excepté que les arbres et les feuilles sont plus grands que ne le dit Pline et que je les ai vus sur l’île de Chio dans l’Archipel. J’ai ordonné d’inciser beaucoup de ces arbres pour voir s’ils donneraient de la résine et en emporter, mais comme il a plu tout le temps que j’ai été dans ledit fleuve je n’en ai pu recueillir que très peu que j’apporte à Vos Altesses. Aussi n’est-ce peut-être pas la saison d’inciser, qui est, je crois, le moment où les arbres sortent de l’hiver et veulent donner leurs fleurs ; tandis que maintenant leurs fruits sont, ici, déjà presque mûrs. On tirera aussi de ce pays une grande masse de coton, et je crois qu’il se vendra très bien par ici sans qu’il faille l’amener en Espagne, mais bien dans les grandes cités du Grand Khan que nous découvrirons sans aucun doute, et chez beaucoup d’autres seigneurs qui se feront un honneur

de servir Vos Altesses, où on apportera d'autres produits d'Espagne et des terres d'Orient puisque celles-ci sont au ponant par rapport à nous. Il y a aussi énormément de bois d'aloès ici, mais ce n'est pas une chose de grand profit ; on peut en attendre au contraire de la gomme de lentisque, parce que nous n'en possédons que dans ladite île de Chio où, je crois, si ma mémoire ne me trompe, qu'on en tire bien cinquante mille ducats.

Il y a, à l'embouchure de ce fleuve où je suis[69] le meilleur port que j'aie vu jusqu'aujourd'hui : libre, large et profond, en bon lieu, bien situé pour construire une ville et une forteresse et pour que n'importe quels navires puissent aborder au pied des murs. Le pays est tempéré, élevé ; les eaux y sont très bonnes.

Hier, six jeunes hommes sur une barque ont accosté la nef ; cinq d'entre eux sont montés à bord. J'ai ordonné de les retenir et je les emmène[70]. Ensuite, j'ai envoyé des hommes à une maison de la rive ouest du fleuve. Ils m'ont ramené six têtes de femmes, filles et adultes, et trois enfants. J'ai fait cela parce que les hommes se comporteront mieux en Espagne, ayant des femmes de leur pays, que sans elles, et que souventes fois il advint que des hommes de Guinée, amenés au Portugal pour y apprendre la langue, après leur retour, quand on pensait tirer parti d'eux dans leur pays en raison du bon traitement qui leur avait été réservé et des cadeaux qui leur avaient été donnés, dès l'arrivée dans leur pays disparaissaient à jamais. D'autres n'agissaient pas ainsi. Ayant donc leurs femmes, ils auront la volonté de s'entremettre dans les affaires dont on les chargera et, d'autre part, ces femmes enseigneront fort bien aux nôtres leur langue qui est une seule et même dans toutes ces îles de l'Inde où tous se comprennent et se visitent avec leurs barques. Cela n'est pas le cas en Guinée où il y a mille sortes de langues, fermées l'une à l'autre.

Cette nuit, sur une barque, un homme vint à mon bord qui était le mari d'une des femmes et le père de trois des enfants, un garçon et deux filles. Il me demanda de le laisser venir avec eux. À moi, cela me fit grand plaisir. Ils sont maintenant tous soulagés, d'où je conclus qu'ils doivent être tous parents. L'homme a déjà quarante ou quarante-cinq ans. »

Telles sont les propres paroles de l'Amiral. Il dit aussi plus haut qu'il faisait un peu froid et que, pour cette raison, il n'aurait pas été judicieux de

naviguer en hiver à la découverte vers le nord. Ce lundi, il navigua jusqu'au coucher du soleil, faisant dix-huit lieues à l'est quart sud-est, jusqu'à un cap qu'il nomma cap de Cuba[71].

Mardi 13 novembre — Toute cette nuit, il resta en panne comme disent les marins — ce qui veut dire louvoyer sans avancer —, et cela pour examiner un havre, faille de montagnes, telle une gorge entre deux sommets, qu'il avait entrevu au coucher du soleil et par où se montraient deux très hautes montagnes[72]. Là semblaient se séparer la terre de Cuba et celle de Bohio, et c'était ce qu'indiquaient par signes les Indiens qu'il emmenait avec lui.

Le grand jour venu, il fit voile vers la terre et passa une pointe qui, de nuit, lui avait paru affaire de deux lieues. Il entra en un grand golfe à cinq lieues au sud-sud-ouest et il s'en fallait encore de cinq qu'il arrivât au cap, où entre deux grands monts il y avait une faille dont il ne put déterminer si c'était un port.

Comme il désirait aller à l'île appelée Babèque, où, par ce qu'il entendait, il savait qu'il y avait beaucoup d'or, laquelle île se trouvait à l'est, et comme il ne voyait aucun grand village pour s'y abriter de la rigueur du vent qui grandissait plus que jamais, il décida de reprendre la haute mer et de filer à l'est sous le vent qui soufflait du nord. Il fit huit milles par heure et, dès la dixième heure du jour qu'il prit ce chemin jusqu'au coucher du soleil, il fit à l'est, depuis le cap de Cuba, cinquante-six milles qui font quatorze lieues. Jusqu'à l'autre terre de Bohio qui était sous le vent, en partant du cap dudit golfe, il trouva à son estimation quatre-vingts milles qui font vingt lieues. Et toute cette côte courait d'est-sud-est en ouest-nord-ouest[73].

Mercredi 14 novembre — Toute la nuit d'hier, il alla prudemment et louvoya parce que, disait-il, il n'eût pas été sage de naviguer de nuit entre ces îles avant de les avoir reconnues. D'autre part, les Indiens qu'il emmenait lui disaient la veille, mardi, qu'il y avait trois journées du fleuve des Mers jusqu'à l'île de Babèque, ce qui doit s'entendre comme journées de leurs barques, qui peuvent être de sept lieues. Puis le vent faiblit, et l'Amiral, qui devait aller à l'est, ne pouvait voguer qu'au quart sud-est. Pour cela, et pour d'autres inconvénients qu'il rapporte ici, il dut se

maintenir jusqu’au matin. Au lever du soleil, il décida d’aller à la recherche d’un port, parce que le vent était passé du nord au nord-est et que, s’il n’en trouvait pas, il lui serait nécessaire de retourner à ceux qu’il laissait dans l’île de Cuba. Il arriva à terre après avoir fait cette nuit vingt-quatre milles à l’est quart sud-est. Il avança au sud […][74] milles, jusqu’à la terre où il vit beaucoup de baies, de petites îles et de ports ; mais comme le vent était violent et la mer très grosse, il n’osa pas s’aventurer à y pénétrer. Il préféra courir la côte au nord-ouest quart ouest, regardant s’il y avait un port. Il en vit beaucoup, mais pas très sûrs. Après avoir ainsi fait soixante-quatre milles, il trouva une baie très profonde, large d’un quart de mille, formant un bon port[75] avec un fleuve. Il y entra, mit le cap au sud-sud-ouest, puis au sud, et enfin au sud-est. Celui-ci était partout de bonne largeur et très profond. Il vit de là tant d’îles qu’il ne put les compter toutes. Elles étaient de bonne grandeur, très élevées, couvertes d’arbres de mille essences et d’infiniment de palmiers. Il s’émerveilla grandement de voir tant d’îles et si hautes, et il assure aux Rois que les montagnes que, depuis avant-hier, il a vues au long de ces côtes et celles de ces îles lui semblent telles qu’il n’y en a pas de plus hautes dans le monde ni de plus belles et claires, sans brouillard ni neige. Et, à leur pied, il y a un très grand fond. Il dit que ces îles sont celles, innombrables, que sur les mappemondes on situe au bout de l’Orient. Et il dit encore qu’il croyait qu’il y avait d’immenses richesses, des pierres précieuses et des épices en ces îles qui se prolongent loin vers le sud et s’élargissent de toute part. Il leur donna le nom de mer de Notre-Dame, et le port qui était près de l’embouchure de l’entrée desdites îles, il le nomma port du Prince ; mais il n’y entra pas, se contentant de le voir du dehors, jusqu’à son retour, le samedi de la semaine suivante, comme on le verra.

Il dit tant, et de telles choses de la fertilité, de la beauté et de l’altitude des îles trouvées en ce port, qu’il prie les Rois de ne pas s’exclamer de tant d’éloges, car il leur certifie qu’il croit n’en pas dire la centième partie : quelques-unes d’entre elles semblent toucher au ciel et être taillées comme des pointes de diamant, d’autres ont comme une table au sommet de leur grande hauteur. À leur pied, la mer est si profonde qu’une très grande caraque[76] pourrait y toucher. Et toutes sont couvertes de bois et sans rocs.

Jeudi 15 novembre — Il décida de parcourir ces îles sur les chaloupes des navires et il en dit des merveilles : qu'il y trouva de la résine de lentisque et infiniment d'aloès, que, dans quelques-unes, les Indiens travaillaient des racines dont ils faisaient leur pain[77]. Il vit trace de leurs feux allumés en plusieurs endroits. Il ne trouva pas d'eau douce. Il y avait quelques habitants qui s'enfuirent. Partout où il alla, il trouva de quinze à seize brasses de fond et de « bonne base », c'est-à-dire de sable et non de rochers, ce que désirent les marins parce que les rochers coupent les câbles des ancres des navires.

Vendredi 16 novembre — Comme, en tous lieux, îles et terres où il entrait, il plantait toujours une croix, il monta dans la chaloupe, s'en fut à l'embouchure de ces ports et, sur une pointe de terre, trouva deux pièces de bois, très grandes, l'une plus longue que l'autre et l'une sur l'autre faisant une croix, si bien qu'il dit qu'un charpentier n'aurait pu les placer plus exactement. Une fois cette croix adorée, il ordonna de la faire dresser, très grande et haute, avec les mêmes pièces de bois. Il trouva sur cette plage des roseaux dont il ne savait pas où ils poussaient. Il pensa que quelque fleuve les apportait et les jetait au rivage, et en cela il avait raison. Il alla à une crique à l'intérieur de l'entrée du port, du côté du sud-est (une crique est une faille étroite par où l'eau de la mer pénètre la terre). Là, il y avait une hauteur de pierres et de rocs, tel un cap, et à son pied le fond était si grand que la plus grande caraque du monde eût pu y accoster. Dans un endroit, six navires auraient pu rester sans ancre comme dans un bassin. Il lui parut qu'on pourrait construire ici un fort à peu de frais si, dans quelque temps, en cette mer d'îles, on parvenait à établir quelque fameux négoce.

Revenu à la nef, il trouva les Indiens qu'il emmenait pêchant des coques très grosses qu'on trouve dans ces mers. Il fit entrer ses gens dans l'eau pour chercher s'il y avait des « nacrées », ces huîtres où naissent les perles, et ils en trouvèrent beaucoup, mais sans perles. Il attribua cela à ce qu'on ne devait pas être dans la saison qui, selon lui, se situait vers mai ou juin[78]. Les marins prirent un animal qui semblait un *taso* ou *taxo*[79]. Ils pêchèrent avec des filets et prirent un poisson, entre beaucoup d'autres, qui ressemblait vraiment à un porc, non comme le thon, mais, dit l'Amiral, était tout écaillé,

très raide, et n'avait en lui rien de mou hors la queue, les yeux et un trou par-dessous pour expulser les excréments[80]. Il ordonna de le saler pour le rapporter et que les Rois le vissent.

Samedi 17 novembre — Il entra dans la chaloupe, le matin, et alla voir les îles qu'il n'avait pas visitées au sud-ouest. Il en vit beaucoup d'autres et très fertiles et très gracieuses, et entre elles il y avait de très grands fonds. Certaines de ces îles étaient arrosées de ruisseaux d'eau douce et il pensa que cette eau et ces ruisseaux provenaient de quelques sources qui naissaient au sommet des montagnes. De là, poussant plus loin, il trouva un ruisseau d'eau très belle et douce qui jaillissait, très fraîche, du fait de son lit sablonneux. Il y avait une très jolie prairie et beaucoup de palmiers, plus hauts que ceux qu'il avait vus jusque-là. Il trouva de grosses noix comme celles de l'Inde, à ce qu'il dit, je crois, et de gros rats[81], aussi comme ceux de l'Inde, ainsi que des écrevisses énormes. Il vit beaucoup d'oiseaux et sentit une violente odeur de musc, d'où il conclut qu'il devait y en avoir là[82].

Ce jour-là, des six garçons qu'il avait pris dans le fleuve des Mers en ordonnant qu'ils aillent sur la caravelle *Niña*, les deux plus vieux s'enfuirent.

Dimanche 18 novembre — Il sortit une autre fois avec les chaloupes, emmenant beaucoup d'hommes des navires, et il alla planter la grande croix qu'il avait ordonné de faire avec les deux pièces de bois mentionnées, à l'entrée dudit port du Prince, dans un endroit bien en vue et dégagé d'arbres. Elle était très haute et très belle à voir.

Il dit que la mer, ici, avance et se retire beaucoup plus qu'en tout autre port de ceux qu'il a vus en ces régions, et que ce n'est pas grand merveille alors qu'il y a tant d'îles. La marée est là, à l'inverse des nôtres, puisque, dans ce port, la mer est basse quand la lune est au sud-ouest quart sud.

Il ne quitta pas ce lieu, car c'était dimanche.

Lundi 19 novembre — Il partit avant le lever du soleil, par temps calme, et plus tard, vers midi, le vent souffla de l'est et il navigua au nord-nord-est.

Au coucher du soleil, le port du Prince se trouvait au sud-sud-ouest, à sept lieues environ. Il vit, juste à l'est, l'île de Babèque dont il était à peu près à soixante milles[83].

Il navigua toute la nuit, plus ou moins au nord-est. Il fit soixante milles puis, jusqu'à la dixième heure, le mardi, douze autres milles, soit en tout dix-huit lieues au nord-est quart nord.

Mardi 20 novembre — Il laissait Babèque — ou les îles de Babèque — au sud-est, d'où venait le vent, qui ainsi lui était contraire. Voyant qu'il ne changeait pas et que la mer se gonflait, il décida de retourner au port du Prince, d'où il était parti et qu'il laissait à vingt-cinq lieues. Il ne voulut pas aller à la petite île qu'il avait appelée Isabelle, dont il était à douze lieues et où il pouvait aller mouiller ce jour-là, pour deux raisons : l'une, c'est qu'il vit deux îles au sud et les voulait voir ; l'autre, c'est qu'il ne voulait pas que s'enfuient ceux des Indiens qu'il emmenait et qu'il avait pris à Guanahani, nommée par lui San Salvador, île qui était à huit lieues de cette Isabelle. Il dit qu'il avait besoin de ces hommes pour les emmener en Castille, etc. Ils étaient persuadés, dit-il, qu'une fois l'or trouvé, l'Amiral les laisserait retourner à leur terre.

Il arriva donc dans les parages du port du Prince, mais il ne put le toucher parce qu'il faisait nuit et que les courants l'entraînaient au nord-ouest. Il changea de nouveau de route et mit le cap au nord-est avec grand vent. Au troisième quart de la nuit, le vent se calma et tourna. L'Amiral mit le cap à l'est quart nord-est. Le vent soufflait sud-ouest. À l'aube, il se mit plein sud, puis il frisa le sud-est.

Au lever du soleil, il observa le port du Prince et le laissa au sud-ouest, presque au quart ouest, et il en était à quarante-huit milles qui font douze lieues.

Mercredi 21 novembre — Au lever du soleil, il navigua à l'est sous vent du sud. Il avança peu car la mer était contraire. Jusqu'à l'heure des vêpres, il fit vingt-quatre milles. Puis le vent tourna à l'est et l'Amiral vogua sud quart sud-est et, au coucher du soleil, il avait fait douze milles.

Ici, l'Amiral se trouva à quarante-deux degrés nord de la ligne équinoxiale, comme dans le port des Mers. Mais il dit qu'il cessa d'utiliser

son quadrant jusqu'à ce qu'il soit arrivé à terre, où il pourrait le contrôler. De toute façon, il lui paraissait qu'il ne devait pas être si loin, et il avait raison car il n'est pas possible que ces îles soient ailleurs qu'à […][84] degrés. En faveur de l'exactitude du quadrant, il dit qu'il penchait à voir le nord aussi haut qu'en Castille[85]. Et si cela est exact, il devait être bien près de la hauteur de la Floride et aller vers elle ; mais alors, où sont donc maintenant ces îles qu'il avait entre les mains ? Ce qui le confirmait dans son avis, c'était la grande chaleur. Mais il est clair que s'il se fût trouvé sur la côte de la Floride, il n'aurait pas eu chaud mais froid. Et il est aussi manifeste qu'on ne peut croire qu'en aucune partie de la terre située à quarante-deux degrés il fasse chaud, si ce n'est par quelque cause *per accidens*, ce que je ne sache pas qu'on ait vu jusqu'aujourd'hui.

De cette chaleur que, dit l'Amiral, ils souffraient en cet endroit, il déduisait que, dans ces Indes et par là où ils allaient, il devait y avoir beaucoup d'or.

Ce jour-là, Martin Alonso Pinzón s'éloigna avec la caravelle *Pinta*, sans ordre et contre la volonté de l'Amiral, par cupidité dit ce dernier, croyant qu'un Indien que l'Amiral avait envoyé sur sa caravelle lui allait donner beaucoup d'or. Et ainsi il partit sans attendre, sans raison de mauvais temps, mais parce qu'il le voulut. Et l'Amiral dit ici : « Il m'en a fait et dit beaucoup d'autres[86]. »

Jeudi 22 novembre — La nuit de mercredi, il navigua au sud quart sud-est, sous vent d'est mais presque par calme. Au troisième quart, le vent souffla nord-nord-est. Il allait encore au sud vers cette terre que par là il lui restait à voir. Mais, quand le soleil se leva, il s'en trouva aussi loin que la veille du fait des courants contraires et elle restait à quarante milles de lui.

Cette nuit, Martin Alonso suivit son chemin à l'est pour aller à l'île de Babèque où les Indiens disent qu'il y a beaucoup d'or. Il allait en vue de l'Amiral et n'en était pas à plus de seize milles. L'Amiral navigua toute la nuit auprès de la terre. Il fit carguer quelques voiles et tenir un fanal toute la nuit, car il lui parut que Pinzón revenait vers lui, ce qu'il pouvait s'il l'avait voulu, la nuit étant très claire et la brise favorable.

Vendredi 23 novembre — L'Amiral navigua tout ce jour vers la terre, toujours au sud, sous peu de vent. Mais le courant ne le laissa pas arriver à elle. Bien plutôt en était-il aussi loin au coucher du soleil qu'au matin. Le vent était d'est-nord-est, propice pour aller au sud bien qu'il ait été faible. Au-delà de ce cap dépassait une autre terre, ou cap, allongée aussi à l'est, que ces Indiens qu'il emmenait nommaient Bohio et dont ils disaient qu'elle était très grande, qu'on y rencontrait des gens qui avaient un œil sur le front et d'autres, appelés cannibales[87], dont ils manifestaient avoir grand-peur. Dès qu'ils virent l'Amiral s'engager sur ce chemin, il dit qu'ils ne pouvaient plus parler parce qu'ils tenaient que ces gens les mangeaient et qu'ils sont très armés. L'Amiral dit qu'il croit bien qu'il y a quelque chose de cette sorte, mais que, puisque c'étaient des gens armés, c'est que c'étaient des hommes de raison qui sans doute avaient capturé quelques-uns de ceux d'ici, et que les autres, ne les voyant pas revenir à leurs terres, disaient qu'ils avaient été mangés. C'était d'ailleurs la même créance qu'avaient eue des Chrétiens et de l'Amiral quelques-uns de ceux qui les virent au début.

Samedi 24 novembre — L'Amiral navigua toute cette nuit et, à la troisième heure du jour, il prit terre à l'île plate[88], en ce même endroit où, la semaine précédente, il était arrivé en allant à l'île de Babèque. D'abord il n'osa pas s'approcher de la terre, parce qu'il lui paraissait que la mer se brisait bien violemment en ce havre de montagnes. Enfin, il arriva à la mer de Notre-Dame où il y avait les si nombreuses îles et il pénétra dans le port qui est près de l'embouchure de l'entrée des îles. Il dit que s'il avait connu ce port auparavant et ne s'était pas arrêté à visiter les îles de la mer de Notre-Dame, il n'aurait pas eu besoin de revenir en arrière, quoiqu'il dise aussi tenir pour bien d'avoir vu lesdites îles. Dès qu'il fut arrivé à terre, il envoya la chaloupe sonder le port et trouva une très bonne barre avec un fond de six jusqu'à vingt brasses, net et sans récifs. Il y entra, mettant le cap au sud-ouest, puis il vira vers l'ouest, laissant au nord l'île plate qui, avec une autre, sa voisine, forme une lagune de mer où pourraient tenir toutes les nefs de l'Espagne et où, sans amarres, elles seraient en sûreté contre tous les vents[89]. Et ce goulet du sud-est, où l'on s'embouque cap au sud-sud-ouest, a une issue à l'ouest, très profonde et très large. Ainsi celui qui arriverait de la

mer par le nord pourrait, tout en longeant cette côte, passer au milieu de ces îles et les reconnaître. Elles sont au pied d'une grande montagne[90] qui s'étend d'est en ouest, et qui est beaucoup plus longue et plus haute qu'aucune autre de celles de cette côte où il y en a infiniment, et laisse affleurer un récif tout de son long, tel un banc qui va jusqu'au goulet. Tout cela du côté du sud-est. Quant au côté de l'île plate, on y trouve aussi un récif, mais petit celui-là, et entre les deux, comme on l'a déjà dit, il y a ample largeur et grand fond. Dès l'entrée du côté du sud-est, dans ce même port, ils virent un grand fleuve, très beau et roulant plus d'eau que ceux qu'ils avaient vus jusque-là, et où l'eau venait douce jusqu'à la mer. À l'embouchure, il y a un banc, mais au-delà, vers l'intérieur, il a bien huit à neuf brasses de profondeur. Il est comme les autres, tout ombragé de palmiers et de beaucoup d'arbres.

Dimanche 25 novembre — Avant le lever du soleil, l'Amiral entra dans la chaloupe et s'en fut voir un cap ou une pointe de terre à une lieue et demie à peu près au sud-est de la petite île plate, car il lui semblait qu'il devait y avoir là quelque bon fleuve. En effet, près de la pointe du cap, du côté du sud-est, ayant parcouru deux portées d'arbalète, il vit couler un gros ruisseau d'eau très limpide qui se précipitait à grand fracas du haut d'une montagne. Il alla à ce ruisseau et y vit reluire quelques pierres, pailletées de taches couleur d'or[91]. Il se souvint alors qu'à l'embouchure du fleuve Tajo[92], près de la mer, on trouva de l'or et il lui parut certain qu'il devait y en avoir ici[93]. Il fit choisir plusieurs de ces pierres pour les porter aux Rois. Ce faisant, les mousses donnèrent de la voix, criant qu'ils voyaient des pinèdes[94]. L'Amiral regarda vers la montagne et vit les pins, si grands, si merveilleux qu'il ne pouvait trop dire sur leur hauteur et leur droiture, comme des fuseaux énormes et sveltes. Là, il lui apparut qu'on pouvait faire des navires et, sans fin, des planches et des mâts pour les plus grandes nefs d'Espagne. Il vit des chênes et des arbousiers, et un bon fleuve et un emplacement pour monter des scies à eau.

La terre et les airs y étaient plus tempérés que jamais, de par la hauteur et la beauté des montagnes.

Il vit sur la plage beaucoup de pierres couleur de fer et d'autres que certains disaient provenir de mines d'argent, toutes charriées par le fleuve.

À cet endroit, il prit une antenne et un mât pour l'artimon[95] de la caravelle *Niña*. Il arriva à l'embouchure du fleuve et entra au fond de la partie du sud-est du cap, dans une rade très profonde et large où l'on aurait pu faire tenir cent nefs, sans aucune amarre ni ancre ; et le port était tel que les yeux jamais n'en virent de semblable[96]. Les montagnes étaient couvertes de pins, très hautes, il en descendait abondamment les eaux les plus limpides et il y avait par ailleurs les plus divers et les plus magnifiques bosquets d'arbres.

Il laissa derrière lui deux ou trois autres fleuves. Il fait aux Rois grand éloge de toutes ces choses et témoigne avoir ressenti à les voir, spécialement les pins, une extrême allégresse et joie, parce que là se pourraient faire autant de navires qu'on en désirerait en apportant les accessoires, mais non le bois et la poix qui sont ici en abondance. Et il assure ne pas exagérer de la centième partie, et qu'il plut à Notre Seigneur de toujours lui montrer une chose meilleure que l'autre, que jusqu'à présent il avait été toujours de bien en mieux, en ce qu'il avait découvert, tant pour les terres que pour les bois, les plantes, les fruits et les fleurs comme les gens, qui sont toujours de différentes façons en allant d'un lieu à un autre. Et de même avec les ports et les eaux. Finalement, il dit que si celui qui voit ces choses reste en si grande admiration, que sera-ce pour celui qui l'entendra ? Personne ne le pourra croire ne l'ayant pas vu.

Jeudi 26 novembre — Au lever du soleil, il leva l'ancre du port de Sainte-Catherine où il était, dans l'île plate, et navigua le long de la côte, sous peu de vent sud-ouest, vers le cap del Pico[97] qui était au sud-est. Il parvint tard au cap parce que le vent tomba et, arrivé, il vit au sud-est quart est un autre cap, environ à soixante milles de là. Il vit encore un autre cap qui était au sud-est quart sud du navire et lui paraissait se trouver à vingt milles de lui. Il le nomma cap de Campana[98], mais ne put l'atteindre de jour parce que, de nouveau, le vent tomba au calme plat.

Il avait fait en tout, ce jour, trente-deux milles qui font huit lieues, au long desquelles il enregistra et observa neuf ports très remarquables[99], desquels tous les marins s'émerveillèrent, et cinq grands fleuves. Cela parce qu'il allait toujours, longeant la côte pour tout bien voir.

Toute cette terre est de montagnes très hautes et très belles, ni arides ni de roches, mais très accessibles et aux vallées magnifiques. Comme les

montagnes, les vallées sont aussi remplies d'arbres hauts et frais qu'on a grand-joie à regarder. Et il semble que ce sont surtout là des pins.

Derrière ledit cap du Bec, au sud-est, il y a aussi deux petites îles qui ont bien chacune deux lieues de tour et contiennent trois merveilleux ports et deux grands fleuves.

Sur toute cette côte, l'Amiral n'aperçut aucun village depuis la mer. Il se pouvait cependant qu'il y en eût, et il y en avait indice puisque, n'importe où qu'ils sautaient à terre, ils trouvaient des traces humaines et de nombreux foyers. Il estimait que la terre qu'il voyait aujourd'hui au sud-est du cap de Campana était l'île que les Indiens nommaient Bohio. Cela lui sembla ainsi parce que ledit cap est éloigné de cette terre. Il dit que tous ces gens rencontrés jusqu'aujourd'hui ont une immense crainte des *caniba* ou *canima*, et ils disent qu'ils vivent dans cette île de Bohio, laquelle doit être très grande à ce qu'il lui paraît, et il pense que ces *caniba* viennent prendre ceux d'ici sur leurs terres et en leurs maisons parce qu'ils sont très poltrons et ne se connaissent pas en armes. Il lui semblait que c'était pour cette cause que les Indiens qu'il emmenait n'avaient pas coutume, au voisinage de cette terre, de s'installer sur la côte. Il ajoute que, après qu'ils le virent prendre la direction de Bohio, la terreur d'être mangés les rendait muets et qu'il ne pouvait les délivrer de cette peur. Ils disaient que les *caniba* n'avaient qu'un seul œil et une face de chien. L'Amiral pensait qu'ils mentaient et croyait que ceux qui les capturaient étaient de la seigneurie du Grand Khan.

Mardi 27 novembre — Hier, au coucher du soleil, il arriva près d'un cap qu'il appela de Campana et, bien que le ciel fût clair et qu'il y eût peu de vent, il ne voulut pas aller vers la terre et mouiller, malgré qu'il eût sous le vent cinq ou six ports merveilleux, afin de ne pas retarder la poursuite de son dessein, et parce qu'il s'arrêtait plus qu'il ne voulait par le désir qu'il avait de voir et la délectation qu'il goûtait à regarder la beauté et la fraîcheur de ces terres n'importe où il entrait. Pour ces raisons, ils se tint en panne cette nuit et temporisa jusqu'au jour. Comme la forte marée et les courants l'éloignèrent cette nuit-là de plus de cinq ou six lieues au sud-est du point où il était à la tombée du jour et qui lui avait semblé la terre de Campana, et comme au-delà de ce cap paraissait une large ouverture séparant une terre de l'autre et formant une île au milieu, il décida de

revenir sous vent du sud-ouest. Il arriva là où il croyait l'ouverture et il trouva que ce n'était qu'une grande baie[100] avec, à son extrémité sud-est, un cap portant une montagne haute et carrée qui semblait une île[101].

Le vent sauta au nord et, de nouveau, l'Amiral prit la direction du sud-est pour courir la côte et découvrir tout ce qu'il y aurait là. Il vit bientôt, au pied de ce cap de Campana, un port merveilleux et un grand fleuve, et de là, à un quart de lieue, un autre fleuve, puis, une demi-lieue plus loin encore, un autre fleuve et un autre encore à une nouvelle demi-lieue du précédent, puis, une lieue plus loin encore, un cinquième, encore une lieue et un autre fleuve, puis de là, un quart de lieue de plus et un fleuve, et enfin une lieue et un dernier grand fleuve à vingt milles environ du cap de Campana et au sud-est. La plupart de ces fleuves avaient de grandes embouchures et larges et nettes, formant des ports sans bancs de sable ni rochers ni écueils, merveilleux pour de très grandes nefs.

Arrivant ainsi par la côte au sud-est du dernier fleuve, il trouva un grand village, le plus grand qu'il eût trouvé jusqu'aujourd'hui, et il vit venir au rivage de la mer une infinité de gens, tous nus, vociférant et leurs sagaies en main. Il désira parler avec eux et amena ses voiles ; il mouilla et envoya les chaloupes de la nef et de la caravelle, s'étant pourvu de manière à ce que les siens ne fissent aucun dommage aux Indiens ni n'en puissent recevoir, leur précisant de donner quelques-uns des petits objets de pacotille. Les Indiens firent signe qu'ils ne les laisseraient pas sauter à terre et qu'ils leur résisteraient. Mais, quand ils virent que les chaloupes s'approchaient davantage de terre et qu'ils n'avaient pas effrayé les arrivants, ils s'éloignèrent de la mer. Les Chrétiens, croyant que, s'ils ne sortaient qu'à deux ou trois des chaloupes, les Indiens ne les craindraient pas, s'avancèrent vers eux à trois, leur criant de ne pas avoir peur en leur langue qu'ils savaient un peu par la conversation de ceux qu'ils emmenaient. À la fin, les Indiens se mirent tous à fuir, tant que ni grand ni petit ne resta. Les trois Chrétiens allèrent aux maisons qui étaient de paille et de même allure que celles qu'ils avaient déjà vues. Ils ne trouvèrent rien ni personne en aucune d'elles. Ils retournèrent aux navires et hissèrent les voiles à midi pour aller à un beau cap qui restait à l'est, à environ huit lieues. Après avoir couru une demi-lieue dans la même baie, l'Amiral vit du côté du sud un très remarquable port, et du côté du sud-est des terres merveilleusement belles, riantes plaines ondulées entre ces montagnes. On apercevait là de grandes

fumées, de gros villages et des terres bien travaillées. Pour tout cela, l’Amiral décida de descendre en ce port et de rechercher s’il pouvait s’aboucher avec les habitants et les pratiquer. Le port était tel qu’il dit que s’il avait loué les autres, il louait celui-ci davantage en raison de ses terres, de la douceur du climat, de l’ensemble des environs et des villages. Il dit des merveilles de la beauté de la terre et des arbres, parmi lesquels des pins et des palmiers[102], et de la vaste plaine qui s’étend au sud-est et n’est pas plane comme le sont ordinairement les plaines, mais ondulée de collines basses et aplaties qui en font la plus belle chose du monde avec, jaillissant partout, les nombreuses rivières gonflées qui descendent des montagnes.

Après avoir mis la nef au mouillage, l’Amiral sauta dans la chaloupe pour aller sonder le port qui a la forme d’une écuelle. Quand il fut au sud, face à son entrée, il trouva une embouchure de fleuve, assez large pour qu’une galère pût y entrer, et tournée de telle manière qu’on ne la découvrait que lorsqu’on était sur elle. Il y entra et lui trouva de largeur une longueur de sa chaloupe, soit cinq brasses, et huit de profondeur. Allant par cette embouchure, ce lui fut une chose si merveilleuse de voir les arbres et la fraîcheur, l’eau si claire, les oiseaux et la douceur des lieux qu’il dit croire ne vouloir plus partir d’ici. Il disait aux hommes qui allaient en sa compagnie que, pour faire aux Rois une relation de tout ce qu’ils voyaient, mille langues ne suffiraient pas à l’exprimer ni sa main à l’écrire, et qu’il lui semblait être enchanté. Il désirait que maintes autres personnes prudentes et de crédit voient ceci dont il dit être sûr qu’elles ne les loueraient pas moins que lui.

Ici, l’Amiral ajoute ces paroles :

« Quel sera le profit que l’on pourra retirer de ce pays ? Je ne l’écris pas. Le certain, Seigneurs Princes, c’est que là où se trouvent de telles terres doivent se trouver aussi une infinité de choses de profit. Mais je ne m’arrête en aucun port parce que je veux voir le plus possible de terres pour en faire relation à Vos Altesses, et aussi parce que je ne connais pas la langue des gens d’ici, qu’ils ne me comprennent pas et que ni moi ni aucun de mes hommes ne les entendons. De ce que me disent les Indiens que j’emmène, bien souvent j’entends une chose pour l’autre qui en est l’opposé, et je ne me fie pas beaucoup à eux parce que plusieurs fois ils ont tenté de s’enfuir.

Mais à présent, s'il plaît à Notre Seigneur, je verrai le plus que je pourrai et, peu à peu, je comprendrai, je connaîtrai et ferai enseigner cette langue à des personnes de ma maison, car j'ai remarqué que jusqu'ici il s'agit d'une même langue. Plus tard, on connaîtra les avantages et on travaillera à ce que tous ces peuples deviennent chrétiens, ce qui se fera sans tarder parce qu'ils ne sont d'aucune secte ni idolâtres. Vos Altesses feront construire des villes et des forteresses en ces pays et ils se convertiront. Je certifie à Vos Altesses qu'il ne me semble pas que sous le soleil puisse exister meilleures terres, plus fertiles, d'un climat plus régulier entre le froid et la chaleur, mieux pourvues d'eaux bonnes et saines — et non comme celles de Guinée qui sont toutes pestilentielles. En effet, grâce à Notre Seigneur, parmi mes gens, jusqu'à présent, personne n'a éprouvé le moindre mal de tête ni dû se mettre au lit pour quelque maladie, exception faite d'un vieux qui souffrait de la pierre et en avait souffert toute sa vie, et qui s'est trouvé guéri au bout de deux jours. Ce que je dis ici vaut pour les trois navires. Aussi, dès qu'il plaira à Dieu que Vos Altesses envoient ici des hommes doctes, ou qu'il en vienne d'eux-mêmes, la vérité de tout ceci sera reconnue.

Lorsqu'il y a quelques jours j'ai parlé d'un emplacement de ville et de forteresse sur le fleuve des Mers, pour les qualités du port et des environs, il est certain que tout ce que j'ai dit était la vérité ; mais il n'y a aucune comparaison entre ici et là — mer de Notre-Dame comprise — parce qu'il doit y avoir ici, à l'intérieur des terres, de grands villages très peuplés et des choses du plus grand profit.

Ici, comme en tous lieux que j'ai découverts et que j'espère découvrir avant mon retour en Castille, je dis que toute la Chrétienté trouvera grand négoce, et spécialement l'Espagne à qui tout doit être soumis. Et je dis que Vos Altesses ne doivent pas consentir à ce qu'aucun étranger ait la moindre relation avec ce pays et n'y mette le pied s'il n'est catholique chrétien, car ce fut la fin et le principe de cette entreprise que la propagation et la gloire de la religion chrétienne et de n'admettre en ces régions nul qui ne soit bon chrétien. »

Telles sont les paroles de l'Amiral.

De là, il remonta le fleuve et trouva qu'il avait plusieurs bras. Puis, faisant le tour du port, il vit qu'il y avait à l'embouchure du fleuve de gracieux bosquets d'arbres pareils à un délectable jardin. Et là il trouva une barque ou *canoa*, faite d'un seul tronc, aussi grande qu'une fuste[103] de

douze bancs, très belle et mise à flot sous un hangar ou abri fait de poutres couvertes de grandes palmes, de manière à ce que ni le soleil ni la pluie ne puissent l'endommager. L'Amiral dit encore que, par l'excellence du port, des eaux, des terres, de l'environnement et par l'abondance de bois, c'était bien là le lieu propre à la construction d'un bourg ou cité et d'une forteresse.

Mercredi 28 novembre — Il resta ce jour-là dans le port parce qu'il pleuvait et que le ciel était très couvert. Il eût pu courir toute la côte sous vent sud-ouest qu'il avait en poupe, mais comme il ne pouvait bien voir la terre et qu'il est dangereux aux navires d'aller sans la connaître, il ne partit pas. Les gens de l'équipage descendirent à terre et quelques-uns pénétrèrent quelque peu vers l'intérieur pour aller laver leur linge. Ils trouvèrent de grands villages, mais dont les maisons étaient vides car tous les habitants avaient fui. Ils revinrent en suivant un autre fleuve, plus grand et situé plus bas que celui dont ils occupaient le port.

Jeudi 29 novembre — Comme il pleuvait et que le ciel était toujours couvert, il ne quitta pas le port. Quelques Chrétiens se rendirent à un autre village, du côté nord-ouest, et ne trouvèrent rien ni personne dans les maisons. Sur leur chemin, ils rencontrèrent un vieux qui ne put les fuir ; ils le prirent et lui dirent qu'ils ne lui voulaient pas faire de mal ; puis ils lui donnèrent quelques bagatelles de pacotille et le laissèrent aller. L'Amiral aurait voulu le voir pour l'habiller et prendre langue avec lui, car il se réjouissait beaucoup de la félicité de cette terre, de la disposition qu'elle présentait, favorable à un peuplement, et il estimait qu'elle devait avoir de grands villages. On trouva dans une maison un pain de cire que l'Amiral rapporta aux Rois. Il dit que, là où il y a de la cire, il doit y avoir mille autres bonnes choses. Dans une maison, les marins trouvèrent aussi une tête d'homme dans un petit panier suspendu à un pilier et recouvert d'un autre panier. Dans un autre village, ils en trouvèrent une autre, disposée de la même manière. L'Amiral crut que ces têtes étaient celles de principaux de leur lignage, car ces maisons étaient telles qu'en une seule beaucoup pouvaient loger qui devaient être parents et descendant d'un seul.

Vendredi 30 novembre — Il ne put partir parce que le vent, soufflant du levant, lui était contraire. Il envoya huit hommes bien armés, accompagnés de deux des Indiens qu'il emmenait, pour rencontrer les peuples de l'intérieur et prendre langue avec eux. Ils arrivèrent auprès de nombreuses maisons mais n'y trouvèrent rien ni personne, car tous s'étaient enfuis. Ils virent quatre jeunes hommes qui travaillaient à la houe dans leurs champs et qui prirent la fuite dès qu'ils aperçurent les Chrétiens, lesquels ne purent les attraper. Les marins, dit l'Amiral, firent beaucoup de chemin. Ils virent de nombreux villages, des terres très fertiles, toutes travaillées, de grandes rivières pleines[104] et, près de l'une d'elles, une barque ou *canoa* de quatre-vingt-quinze empans[105] de long, faite d'un seul tronc, très belle et dans laquelle cent cinquante personnes environ pouvaient trouver place et naviguer.

Samedi 1er décembre — Il ne partit pas, pour la même raison de vent contraire, et parce qu'il pleuvait beaucoup. Sur des roches vives, il planta une grande croix à l'entrée de ce port qu'il nomma, je pense, Puerto Santo. Une pointe est là, au sud-est de l'entrée du port, et qui voudra entrer devra se porter plutôt vers la pointe du nord-ouest que vers celle du sud-est, bien qu'à leurs pieds, jusqu'à fleur de rocher, il y ait douze brasses d'un fond très propre ; mais l'entrée du port, vers la pointe du sud-est, a un bas-fond qui affleure, bien qu'assez éloigné de la pointe pour que l'on puisse passer entre les deux au besoin car, du pied du bas-fond à celui du cap, il y a le même fond de douze à quinze brasses. Mais, à l'entrée, on doit mettre le cap au sud-est.

Dimanche 2 décembre — Le vent lui fut encore contraire et il ne put partir. Il dit que toutes les nuits souffle sans cesse un vent de terre, mais que tous les navires qui se trouveraient en ce port n'auraient à craindre aucune tempête de ce monde, car elles n'y peuvent pénétrer du fait d'un bas-fond qui se trouve à l'entrée, etc.

Il dit qu'à l'embouchure de ce fleuve un mousse trouva quelques pierres qui paraissaient contenir de l'or, qu'il les emporte pour les montrer aux Rois. Il dit aussi que là, à une portée de bombarde, il y a de grands fleuves.

Lundi 3 décembre — Parce que le temps lui était toujours contraire, l'Amiral ne quitta pas le port. Il résolut d'aller voir un très beau cap, à un quart de lieue de là, au sud-est. Il y alla avec les chaloupes et quelques hommes armés. Au pied de ce cap se trouvait l'embouchure d'un bon fleuve[106]. Il mit le cap au sud-est pour y pénétrer et la trouva large de cent pas et profonde d'une brasse à l'entrée, mais, à l'intérieur, le fleuve avait tantôt douze, tantôt cinq, quatre et deux brasses, et tous les navires qui sont en Espagne auraient pu y trouver place. Dépassant un bras de ce fleuve, l'Amiral alla au sud-est et trouva une petite crique dans laquelle il vit cinq très grandes barques que les Indiens appellent *canoas*, pareilles à des fustes, si belles et bien travaillées que c'était, dit-il, un plaisir de les voir. Au pied du mont, toutes les terres étaient travaillées. Ils prirent pied sous des arbres très épais et allèrent par un chemin qui conduisait aux barques. Ils arrivèrent à un hangar très bien ordonné et couvert de telle sorte que ni le soleil ni la pluie ne pouvaient y porter dommage. Sous cet abri était un autre *canoa,* fait d'un seul tronc, comme les autres, aussi grand qu'une fuste de dix-sept bancs. C'était un plaisir d'en admirer le travail et la beauté.

L'Amiral gravit une montagne et en trouva le sommet plat et si bien semé de nombreuses plantes, et en particulier de courges, que c'était une fête pour les yeux. Au milieu de ce plateau était un grand village. L'Amiral tomba subitement sur ses habitants qui, hommes et femmes, dès qu'ils le virent avec ses gens, se mirent à fuir. Un des Indiens qu'il emmenait et qui l'accompagnait les rassura, leur disant de n'avoir pas peur, que les étrangers étaient de bonnes gens. L'Amiral fit distribuer des grelots, des bagues de laiton et des perles de verre jaunes et vertes, ce dont les Indiens furent très contents. Ayant vu qu'ils n'avaient ni or ni autre chose précieuse, qu'il suffisait de les laisser rassurés et que la contrée était peuplée, bien que la peur ait fait fuir la plupart des habitants, il résolut de s'en retourner (et l'Amiral certifie aux Rois qu'avec dix hommes on en ferait fuir dix mille tant ils sont poltrons et lâches, et parce qu'ils n'ont pas d'armes excepté des bâtons au bout desquels en sont ajustés d'autres, petits, aigus et durcis au feu). Il dit qu'il s'empara adroitement de tous leurs bâtons en les leur faisant échanger, de telle sorte qu'ils les donnèrent tous.

Revenu là où ils avaient laissé les chaloupes, il envoya quelques Chrétiens à l'endroit par où ils étaient montés, parce qu'il avait cru y apercevoir une grande ruche. Avant que ceux qu'il avait envoyés fussent

revenus, beaucoup d’Indiens se rassemblèrent et vinrent aux chaloupes où l’Amiral était déjà monté avec tous ses gens. L’un des Indiens s’avança dans le fleuve près de la poupe de la barque et tint un grand discours que l’Amiral ne comprit pas. Mais il remarqua que les autres Indiens levaient de temps en temps les mains vers le ciel et poussaient un grand cri. L’Amiral pensait qu’ils l’assuraient que sa venue leur était agréable, mais il vit l’Indien qu’il emmenait avec lui changer de couleur, devenir jaune comme la cire et trembler très fort tout en disant par signes qu’il fallait que l’Amiral sortît du fleuve parce qu’on voulait les tuer. Il s’approcha d’un Chrétien qui avait une arbalète armée et la montra aux autres Indiens. L’Amiral comprit qu’il leur disait que les Chrétiens les tueraient tous parce que cette arbalète portait loin et donnait la mort. Il prit aussi une épée, la tira du fourreau et la montra, répétant les mêmes menaces qui, aussitôt entendues, les firent tous fuir, cependant que ledit Indien tremblait encore tant il était poltron et de peu de cceur quoique homme de bonne stature et vigoureux.

L’Amiral ne voulut pas sortir du fleuve. Il le fit au contraire remonter vers la terre jusqu’où étaient les Indiens, très nombreux, tous peints en rouge et nus comme leurs mères les avaient enfantés, quelques-uns d’entre eux avec des panaches sur la tête et des plumes, tous avec leurs poignées de sagaies.

« Je m’approchai d’eux, leur donnai quelques bouchées de pain, puis leur demandai les sagaies et, en échange, je donnai aux uns un petit grelot, aux autres une bague de laiton, à d’autres quelques perles en verre, de sorte que tous s’apaisèrent, vinrent aux barques et remettaient tout ce qu’ils avaient pour ce qu’on voulait bien leur donner. Les marins avaient tué une tortue dont la carapace était en morceaux dans la barque. Les mousses en donnaient des morceaux gros comme l’ongle aux Indiens qui remettaient en échange une poignée de sagaies.

Ce sont, dit l’Amiral, des gens semblables aux Indiens dont j’ai déjà parlé, de même foi, qui, comme les autres, croient que nous venons du ciel et, pour n’importe quoi qu’on leur donne, sans jamais dire que c’est trop peu, donnent aussitôt ce qu’ils possèdent. Et je crois qu’ils feraient de même des épices et de l’or s’ils en avaient.

Je vis une maison très belle, pas très grande, et à deux portes comme elles sont toutes ; j'y entrai et y vis un ouvrage merveilleux pareil à des lits faits de telle sorte que je ne saurais le décrire et, pendus au toit, des coquillages et d'autres objets. Je crus que c'était un temple, j'appelai les Indiens, leur demandai par signes s'ils faisaient là leurs prières ; ils me répondirent que non, et l'un d'eux s'éleva jusqu'au toit et m'offrit tout ce qu'il y avait là. J'en acceptai quelque chose. »

Mardi 4 décembre — Il mit à la voile sous peu de vent et sortit de ce port qu'il avait nommé Puerto Santo. À deux lieues de là, il vit un bon fleuve dont il a parlé hier. Il longea la côte et, après avoir longé ledit cap, courut toute cette terre située d'est-sud-est en ouest-nord-ouest jusqu'au cap Lindo[107], à l'est quart sud-est du cap del Monte[108], et à cinq lieues l'un de l'autre. À une lieue et demie du cap del Monte, il y a un grand fleuve un peu étroit qui lui sembla avoir une bonne embouchure et être très profond. De là à trois quarts de lieue, il vit un autre très grand fleuve qui devait venir de très loin. Son embouchure, sans aucun banc, faisait bien cent pas de large et huit brasses de fond, ménageant une bonne entrée. Celui-ci, il envoya la barque l'examiner et le sonder. L'eau y était douce jusque dans la mer, et parmi les fleuves qu'il avait trouvés, c'était un des plus considérables et qui devait arroser nombre de villages. Au-delà du cap Lindo est une grande baie qui serait un bon passage pour l'est-nord-est, le sud-est et le sud-sud-est.

Mercredi 5 décembre — Il se mit en panne toute cette nuit, sous le cap Lindo qu'il avait atteint au crépuscule, pour voir la terre qui était à l'est. Et, au lever du soleil, il aperçut à deux lieues et demie à l'est un autre cap[109]. Après celui-là, il vit que la côte tournait au sud, puis revenait au sud-ouest, et il vit ensuite, dans cette direction, un autre haut et très beau cap à sept lieues de là. Il voulait y aller, mais y renonça par le désir qu'il avait de voir l'île de Babèque qu'il laissait au nord-est, à ce que disaient les Indiens qu'il emmenait. Il ne put cependant se rendre non plus à Babèque parce que le vent soufflait du nord-est.

Allant ainsi, il regarda au sud-est et vit terre[110]. C'était une île très grande et très peuplée, sur laquelle déjà, dit-il, il tenait des informations des Indiens qui l'appelaient Bohio. Des gens de cette île, il dit encore que ceux de

Cuba, ou Juana[111], et de toutes les autres îles ont grand peur parce qu'ils croient qu'ils mangent les hommes. Lesdits Indiens lui contaient à force de signes bien d'autres choses extraordinaires, cependant l'Amiral ne dit pas qu'il les croyait, mais bien que ceux de cette île de Bohio devaient, par plus d'astuces et meilleure ingéniosité, faire captifs ceux-ci qui étaient débiles de cœur.

Ainsi, comme le vent était nord-est, tournant au nord, il décida d'abandonner Cuba ou Juana que, jusqu'alors, il avait pris pour la terre ferme du fait de sa grandeur et parce qu'il avait bien vogué cent vingt lieues sur une seule de ses côtes[112]. Il partit au sud-est quart est, puisque la terre qu'il avait vue se trouvait au sud-est. Il se tenait sur ses gardes parce que toujours le vent tourne du nord au nord-est, et de là à l'est et au sud-est. Le vent grandit beaucoup et l'Amiral chargea toutes ses voiles. La mer était étale et le courant les aidait de telle sorte que, depuis le matin jusqu'à une heure après midi, ils firent huit milles par heure, soit pendant moins de six heures, car ils disent que là-bas les nuits ont près de quinze heures[113]. Il courut ensuite dix milles par heure. Il aurait ainsi fait, jusqu'au coucher du soleil, quatre-vingt-huit milles qui font vingt-deux-lieues, toutes au sud-est.

Comme la nuit pointait, il ordonna à la caravelle *Niña*, qui était fin voilier, d'aller de l'avant pour reconnaître le port de jour[114]. Il faisait déjà nuit quand elle arriva à l'entrée dudit port, qui ressemblait à la baie de Cadix. Ils envoyèrent le sonder leur chaloupe portant un fanal. Avant que l'Amiral parvînt là où la caravelle louvoyait, attendant que la chaloupe lui fît signe d'entrer dans le port, la lumière que celle-ci portait s'éteignit. La caravelle, qui ne voyait plus de lumière, courut des bordées et elle fit un signal lumineux à l'Amiral. Lorsqu'il fut auprès d'elle, ils se racontèrent ce qui s'était passé. Pendant ce temps, ceux de la chaloupe allumèrent une autre lumière ; la caravelle alla vers elle, mais l'Amiral ne le put et il passa toute cette nuit à louvoyer.

Jeudi 6 décembre — Quand le jour parut, il se trouva à quatre lieues du port. Il le nomma port Maria[115], et cap de l'Étoile un cap important au sud quart sud-est. Il lui sembla que c'était là l'extrémité sud de cette île, et il en était à environ vingt-huit milles. Une autre terre lui apparut à l'est, à environ quarante milles, telle une île de médiocre grandeur. Il apercevait

encore à l'est quart sud-est, et distant de bien cinquante-quatre milles, un autre cap très beau et bien fait auquel il donna le nom de cap de l'Éléphant[116]. À vingt-huit milles environ, également à l'est sud-est, il avait un autre cap qu'il appela cap Cinquin. Au sud-est, inclinant au quart est, il voyait une grande faille, ouverture ou havre sur la mer qui lui semblait un fleuve et n'était pas à plus de vingt milles de lui[117]. Il lui sembla aussi qu'entre le cap de l'Éléphant et celui du Cinquin il y avait une très grande passe, et quelques-uns des marins disaient qu'il y avait là un îlot séparé de l'île. À cet îlot, il donna le nom d'île de la Tortue[118].

La grande île apparaissait comme une très haute terre, non hérissée de montagnes, mais plane comme les belles campagnes et sinon entièrement cultivée, au moins en grande partie. Les terres ensemencées ressemblaient aux champs de blé en mai, dans les campagnes de Cordoue.

Le premier voyage : l'exploration d'Hispaniola (6 décembre 1492 – 16 janvier 1493)



Ils virent beaucoup de feux cette nuit-là et, au jour, de nombreuses fumées comme de postes de vigie en garde contre quelques gens avec qui ils auraient eu la guerre.

Toute la côte de cette terre va à l'est.

À l'heure des vêpres, il entra dans ledit port et le nomma port de Saint-Nicolas[119] en l'honneur de ce saint dont c'était la fête. En pénétrant dans ce port, il s'émerveilla de sa beauté et de son excellence. Et quoiqu'il ait beaucoup loué les ports de Cuba, il dit que sans nul doute celui-ci ne leur cède en rien, que bien plutôt il les surpasse et qu'aucun ne lui est comparable. Son embouchure et entrée a une lieue et demie de large et on y pénètre cap au sud-sud-est, bien que sa grande largeur permette de tourner la proue où on le veut. Il s'étend ainsi sur deux lieues au sud-sud-est : son extrémité sud forme comme un promontoire et, de là, il se développe également jusqu'au cap où l'on trouve une très belle plage et une étendue d'arbres de mille essences, tous chargés de fruits que l'Amiral croyait être des épices et des noix muscades, mais qui n'étaient pas mûrs et qu'on ne reconnaissait pas. Un fleuve arrosait le milieu de la plage. La profondeur de ce port est merveilleuse : jusqu'à une distance d'une […][120] de la terre, la sonde plombée de quarante brasses n'atteignit pas le fond ; à partir de cette distance, le fond est de quinze brasses et très net. Tout ce port est ainsi, de cap en cap, profond de quinze brasses à cinq pieds de distance de la terre et net d'écueils. Telle est aussi toute la côte, très accessible et nette, sans un seul bas-fond, avec, au long de sa rive, à la longueur d'une rame de barque de la terre, un fond de cinq brasses. Au-delà de la longueur du port proprement dit, qui s'étend en direction sud-sud-est et dans lequel pourraient louvoyer mille caraques, un bras de port s'ouvre d'une bonne demi-lieue à l'intérieur des terres, orienté au nord-est, d'une largeur de vingt-cinq pas toujours égale, comme si on l'avait tracé au cordeau, et situé de telle sorte qu'étant en ce bras on ne peut voir l'embouchure de la grande entrée et que le port semble fermé. La profondeur de ce bras est, de bout en bout, de onze brasses, le fond est de bonne base et de sable net, il a encore huit brasses à la rive où les navires peuvent toucher l'herbe du bordage. Tout ce port est très gracieux et riant, bien qu'on n'y voie pas d'arbres.

L’île sembla à l’Amiral tout entière plus rocheuse qu’aucune autre qu’il ait trouvée jusque-là, ses arbres plus petits et nombre d’entre eux de mêmes essences que ceux d’Espagne, tels les yeuses, les arbousiers et d’autres. Il en allait de même des herbes. C’est une terre très élevée, tout en plaines et en plateaux, et d’air excellent. Ils n’avaient pas encore eu de temps aussi froid qu’en cette île, bien qu’il soit trop de le dire froid si ce n’est pas rapport aux autres terres. En face de ce port s’ouvrait une belle vallée avec, au milieu d’elle, le fleuve susdit.

Il doit y avoir en cette région de grands villages, dit-il, à en juger par les barques aussi grandes que des fustes de quinze bancs sur lesquelles ils naviguent en nombre.

À mesure qu’ils voyaient les navires, tous les Indiens fuyaient éperdument. Ceux que l’Amiral emmenait des petites îles avaient si grand désir de retourner à leur terre que, dit-il, il pensait devoir les ramener chez eux quand il partirait de là, parce que déjà, comme il ne prenait pas ce chemin, ils le tenaient pour suspect. Pour cela, il dit qu’il ne croyait pas ce qu’ils lui disaient. D’ailleurs, il ne les comprenait pas plus qu’ils ne le comprenaient lui-même, et ils avaient le plus grand effroi du monde des gens de cette île-ci. Aussi, pour arriver à prendre langue avec les habitants de cette île, il lui aurait fallu s’arrêter quelques jours dans ce port. Mais il ne le faisait pas, pour voir plus de terres et par doute que dure le beau temps. Il espérait de Notre Seigneur que les Indiens qu’il emmenait apprendraient sa langue et lui la leur, et plus tard il reviendrait et parlerait avec ces gens.

Vendredi 7 décembre — À la fin du quart de l’aube, il mit à la voile, sortit de ce port de Saint-Nicolas et navigua deux lieues au nord-est sous vent sud-ouest jusqu’à un cap que forme le carénage[121]. Il laissait un promontoire au sud-est et le cap de l’Étoile à vingt-quatre milles au sud-ouest. De là, il navigua à l’est, longeant la côte jusqu’au cap Cinquin, ce qui faisait quelque quarante-huit milles. Il est vrai qu’il en fit vingt à l’est quart nord-est, que cette côte est toute très élevée et que la mer y est très profonde — de vingt à trente brasses au bord du rivage et de là sans fond à portée de bombarde. L’Amiral s’assura de tout cela, ce jour, allant par la côte, très à son aise, sous vent sud-ouest. Du promontoire dont il a déjà parlé plus haut, il dit

qu'il est à une portée de bombarde du port de Saint-Nicolas, et que si on le séparait et coupait sur cette distance, on aurait un îlot mesurant trois ou quatre milles de tour.

Toute cette terre est très élevée, ses arbres ne sont pas grands, mais tels les chênes-verts et les arbousiers. Elle ressemble, dit-il, à la terre de Castille.

Deux lieues avant d'arriver audit cap Cinquin, il trouva une petite rade[122], telle l'ouverture d'une montagne, par laquelle il découvrit une très grande vallée toute semée comme d'orge. Il pensa qu'il devait y avoir de grands villages dans cette vallée. Derrière elle, il y avait de massives et très hautes montagnes.

Quand il arriva au cap Cinquin, il avait le cap de la Tortue au nord-est, à environ trente-deux milles[123]. À une portée de bombarde de ce cap Cinquin, il y a un rocher qui pointe hors de la mer et se peut bien voir. Lorsque l'Amiral fut sur ledit cap, celui de l'Éléphant demeurait à environ soixante-dix milles de lui à l'est quart sud-est[124]. Et tout ce rivage est très élevé. À six lieues du cap, il trouva un grand promontoire et vit à l'intérieur des terres de grandes vallées, des plaines et de hautes montagnes, le tout à la semblance de la Castille[125]. De là, à huit milles, il vit un fleuve très profond, mais étroit — quoiqu'une caraque eût bien pu y entrer —, et l'embouchure sans bancs ni récifs. Seize milles plus loin, il trouva un port très large et profond au point de n'en pouvoir atteindre le fond à l'entrée, et qu'à trois pas des rives il avait encore quinze brasses. Et ce port pénètre les terres d'un quart de lieue.

Quoiqu'il fût encore très tôt — une heure de l'après-midi environ — et que le vent eût soufflé rudement en poupe, mais parce que le ciel annonçait une grande pluie et qu'il s'était fait une profonde obscurité, ce qui rend dangereuse la navigation même en terres que l'on connaît et davantage encore en celles que l'on ne connaît pas, il décida d'entrer dans le port qu'il appela port de la Conception[126]. Il aborda dans un fleuve pas très grand, qui est au fond du port et coule à travers des plaines et campagnes dont ils étaient émerveillés de la beauté. Il s'en alla avec des filets pour pêcher, mais avant qu'il arrivât à terre, un mulet pareil à ceux d'Espagne sauta dans la barque. Jusqu'alors, il n'avait pas vu un poisson qui ressemblât à ceux de Castille. Les marins en pêchèrent et en tuèrent d'autres, ainsi que des soles et d'autres poissons semblables à ceux de Castille.

Il alla un peu par cette terre qui est toute travaillée et il entendit chanter un rossignol[127] et d'autres oiselets pareils à ceux de Castille. Ils virent cinq hommes, mais qui ne les attendirent pas et s'enfuirent. Il trouva un myrte[128], d'autres arbres et plantes semblables à ceux de Castille, comme sont semblables aussi la terre et les montagnes.

Samedi 8 décembre — Pendant qu'ils étaient dans ce port, ils essuyèrent des averses accompagnées d'un violent vent du nord. Le port est bien abrité de tous les vents excepté de celui du nord, mais il ne peut être d'aucun dommage parce que l'ampleur du ressac évite aux navires de faire travailler leurs amarres et à l'eau du fleuve d'être troublée. Après la minuit, le vent tourna au nord-est, puis à l'est, et de ces vents le port est bien abrité par l'île de la Tortue qui est en face à trente-six milles[129].

Dimanche 9 décembre — Ce jour-là, il plut et il fit un temps d'hiver comme d'octobre en Castille. L'Amiral n'avait encore vu aucun village, mais une seule maison, dans le port de Saint-Nicolas, plus belle et mieux construite qu'en toute autre région qu'il avait vue.

L'île est très grande, et l'Amiral dit qu'à peu de chose près elle doit avoir deux cents lieues de tour. Il vit qu'elle était toute bien travaillée. Il croyait que les villages étaient loin de la mer et situés de façon à ce qu'on y voie ceux qui y arrivaient. Ainsi fuyaient-ils tous, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient, et se faisaient-ils des signaux de fumée comme gens de guerre.

L'embouchure de ce port a mille pas qui font un quart de lieue. Elle n'a ni bancs ni récifs ; on n'en trouve, au contraire, quasiment pas le fond jusqu'auprès du rivage. Elle a, vers l'intérieur, trois mille pas de longueur, si propres et de bonne base que n'importe quel navire peut y mouiller sans crainte et y entrer sans précaution. Au fond de ce port sont deux embouchures de fleuve qui charrient peu d'eau. Au-delà, il y a quelques-unes des plaines les plus belles du monde, assez semblables aux terres de Castille, mais qu'elles surpassent encore. Pour cela, il donna à ladite île le nom d'île Hispaniola[130].

Lundi 10 décembre — Le vent soufflait violemment du nord-est et il fit chasser les navires sur leurs ancres d'un demi-câble, fait dont s'étonna l'Amiral qui l'attribua à ce que les ancres étaient trop près de la terre d'où venait le vent. Le voyant contraire pour aller où il le voulait, il envoya à terre six hommes bien armés avec mission de pénétrer deux ou trois lieues à l'intérieur pour voir s'ils pouvaient prendre langue. Ils allèrent et revinrent sans avoir rencontré gens ni maisons. Ils trouvèrent cependant quelques cabanes, des chemins très larges et des lieux où avaient été allumés nombre de feux. Ils virent les meilleures terres du monde et trouvèrent beaucoup d'arbres à lentisque. Ils rapportèrent de la résine, disant qu'il y en avait beaucoup, mais que ce n'était pas présentement la saison de la recueillir parce qu'elle ne coagule pas.

Mardi 11 décembre — Il ne partit pas, parce que le vent était encore est et nord-est. Comme il a été dit, l'île de la Tortue est en face de ce port et elle paraît grande. Sa côte suit presque celle d'Hispaniola et, entre l'une et l'autre, il peut y avoir dix lieues tout au plus[131], à savoir du cap Cinquin à l'extrémité de la Tortue d'où la côte de cette île court au sud. L'Amiral dit qu'il voulait passer entre ces deux îles pour bien voir l'Hispaniola qui est la plus belle chose du monde et parce que, à en croire les Indiens qu'il emmenait, on devait pouvoir aller par là à l'île de Babèque dont ils disaient qu'elle était très grande, de très hautes montagnes, grands fleuves et vallées. Ils disaient aussi que l'île de Bohio était plus grande que la Juana qu'ils appellent Cuba, et qu'elle n'est pas entourée d'eau, ce qui paraît donner à entendre qu'il s'agit de la terre ferme, qu'elle est là derrière cette Hispaniola qu'ils appellent Caritaba[132] et qu'elle est chose infinie. Tous ceux de ces îles vivent en grand-peur de ceux de Caniba et ils semblent avoir leurs raisons d'être obsédés de ces gens astucieux.

« Je répète donc, dit l'Amiral, ce que j'ai plusieurs fois dit : que Caniba n'est pas autre chose que le peuple du Grand Khan qui doit être voisin de celui-ci. Ils ont des vaisseaux, viennent capturer ceux-ci et, comme ceux qui sont pris ne reviennent pas, les autres croient qu'ils ont été mangés.

Chaque jour, dit l'Amiral, nous comprenons mieux ces Indiens, et eux de même, bien que plusieurs fois ils aient entendu une chose pour une autre. »

Il envoya des hommes à terre. Ils trouvèrent beaucoup de résine de lentisque, mais liquide, ce qu'il attribua aux pluies. À Chio, dit-il, on la récolte en mars, mais ces terres ont un climat si doux qu'on doit y pouvoir la récolter en janvier.

Ils pêchèrent beaucoup de poissons pareils à ceux de Castille : vandoises, saumons, merluches, dorées, saupes, chabots, corbinas, et des crabes. Ils virent aussi des sardines.

Ils trouvèrent beaucoup d'aloès.

Mercredi 12 décembre — Il ne partit pas ce jour-là, parce que le vent demeura contraire. Il érigea une grande croix à l'entrée du port, côté ouest, sur une éminence bien en vue, en signe, dit-il, que cette terre est à Vos Altesses et principalement sous le signe de Jésus-Christ, Notre Seigneur, et en honneur de la Chrétienté.

Sitôt qu'elle fut posée, trois marins s'avancèrent par la montagne pour voir les arbres et les plantes. Tout à coup, ils entendirent venir une foule de gens, tous nus comme ceux des autres îles. Ils les appelèrent et s'en furent vers eux, mais les Indiens s'enfuirent. Finalement, ils saisirent une femme, mais ils n'en purent prendre d'autres.

« Cela, parce que, dit l'Amiral, je leur avais ordonné de saisir quelques habitants pour les traiter honorablement et leur faire perdre la peur, au cas où il y eût ici quelque chose de profit, comme il ne semble pouvoir en être autrement de par la beauté de cette terre. »

Ainsi ils amenèrent à la nef une femme très jeune et très belle qui parla avec nos Indiens parce qu'ils n'avaient tous qu'une même langue. L'Amiral la fit vêtir, lui donna des perles de verre, des grelots et des bagues de laiton, puis la renvoya à terre très honorablement, selon sa coutume. Il envoya avec elle quelques personnes de la nef et trois des Indiens qu'il emmenait avec lui, afin qu'ils parlassent avec ces gens.

Les marins qui allèrent dans la chaloupe quand ils reconduisirent la femme à terre dirent à l'Amiral que, déjà, elle ne voulait plus quitter le bateau, mais rester avec les autres femmes indiennes qu'il avait fait prendre dans le port des Mers de l'île Juana ou Cuba.

Tous les Indiens qui étaient d'abord avec cette Indienne arrivaient sur un de ces *canoas* — qui sont leurs caravelles et dans lesquelles ils naviguent de

toutes parts —, et quand ils surgirent à l’entrée du port et virent les navires, ils s’en retournèrent, abandonnèrent leur *canoa* dans le premier endroit venu et prirent le chemin de leur village. La jeune Indienne montrait la direction du village. Cette femme portait un morceau d’or à la narine, signe qu’il y en avait bien dans cette île.

Jeudi 13 décembre — Les trois hommes que l’Amiral avait envoyés avec la femme furent de retour à trois heures de la nuit. Ils ne l’avaient pas accompagnée jusqu’au village, soit qu’il leur parût trop éloigné, soit qu’ils eussent eu peur. Ils dirent qu’au jour prochain beaucoup de gens viendraient aux navires parce qu’ils devaient déjà être rassurés des nouvelles apportées par la femme.

L’Amiral, plein du désir de savoir s’il y avait là chose de quelque profit, pour prendre langue avec ces gens dont la terre était si belle et si fertile et pour qu’ils fussent acquis au désir de servir les Rois, décida d’envoyer de nouveau au village, confiant en les nouvelles que l’Indienne avait pu donner des Chrétiens comme de bonnes gens. À cet effet, il choisit neuf hommes très convenablement armés et très aptes à mener pareille entreprise, auxquels il adjoignit un Indien de ceux qu’il emmenait avec lui. Ils allèrent au village qui était à quatre lieues et demie de là et le trouvèrent dans une vallée, vide, car au premier indice de la venue des Chrétiens tous les Indiens s’étaient enfuis vers l’intérieur des terres, abandonnant ce qu’ils possédaient.

C’était un village de mille foyers et de plus de trois mille hommes. L’Indien qui allait avec les Chrétiens courut derrière les habitants, donnant de la voix, leur disant de n’avoir pas peur, que les Chrétiens n’étaient pas de Cariba mais au contraire venaient du ciel et donnaient maintes belles choses à tous ceux qu’ils rencontraient. Ce qu’il disait leur fit tant d’impression qu’ils se rassurèrent et s’approchèrent à plus de deux milles. Tous venaient auprès des Chrétiens et leur posaient les mains sur la tête, ce qui est signe de grand respect et d’amitié, mais ils restèrent tout tremblant jusqu’à ce que les nôtres eussent multiplié leurs assurances.

Les Chrétiens dirent qu’après que les craintes des Indiens furent apaisées ceux-ci entraient en leurs maisons et leur rapportaient de ce qu’ils avaient à manger, à savoir essentiellement du pain de *niâmes*[133] fait avec des racines

pareilles à de gros radis qu'ils sèment, qui poussent dans toutes leurs terres et est à la base de leur vie. De ces racines, ils font du pain qu'ils cuisent et grillent, et qui a la saveur même de la châtaigne, à tel point qu'il n'est personne qui n'en croit manger en y goûtant. Ils leur donnèrent de ce pain, du poisson et de tout ce qu'ils avaient.

Les Indiens qui allaient sur la nef avaient compris que l'Amiral désirait avoir quelque perroquet, et il semble que celui des leurs qui accompagnait les Chrétiens ait dit quelque chose à ce sujet à ceux d'ici, car ils apportèrent des perroquets. Et ils donnaient tout ce qu'on leur demandait sans rien vouloir en échange. Ils prièrent les Chrétiens de ne pas s'en retourner cette nuit, disant qu'ils leur donneraient bien d'autres choses qu'ils avaient dans la montagne.

Pendant que tous ces gens étaient avec les Chrétiens, ils virent venir une grande foule dans laquelle se trouvait le mari de la femme que l'Amiral avait honorée et renvoyée. Ils portaient cette femme sur leurs épaules et venaient rendre grâce aux Chrétiens pour l'honneur que l'Amiral lui avait témoigné et les présents qu'il lui avait faits.

Les Chrétiens dirent à l'Amiral que tous ces Indiens étaient plus beaux et de meilleur commerce qu'aucun de ceux qu'ils avaient rencontrés jusque-là. Mais l'Amiral dit qu'il ne comprend pas comment ils peuvent être de commerce plus facile que les autres, laissant entendre que tous ceux qu'il avait rencontrés dans les autres îles étaient déjà d'un commerce très facile. Quant à la beauté, les Chrétiens disaient qu'il n'y avait pas de comparaison possible, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, et qu'ils sont plus blancs que ceux des autres îles. Entre autres, ils avaient vu deux jeunes filles aussi blanches que l'on peut l'être en Espagne.

De la beauté des terres qu'ils avaient vues, ils dirent aussi que les plus belles et les meilleures de Castille ne pouvaient se comparer à celles-ci. Et l'Amiral était de cet avis en raison de ce qu'il avait vu et de ce qu'il voyait à présent. On lui disait aussi que celles qu'il avait devant lui n'avaient point de comparaison avec les terres de la vallée et que, entre celle-là et la campagne de Cordoue, la différence était aussi grande qu'entre le jour et la nuit. Ils disaient que toutes ces terres étaient travaillées et qu'au milieu de la vallée coulait un fleuve si grand et si large qu'il pouvait irriguer toutes les terres[134]. Tous les arbres étaient verts, chargés de fruits, et les plantes toutes fleuries et très hautes. Les chemins étaient larges et bons, l'air comme en

avril en Castille. Le rossignol et d'autres oiselets chantaient comme en ledit mois en Espagne, et les envoyés disaient que c'était la plus grande douceur du monde. Dans la nuit, quelques oiselets chantaient délicieusement, on entendait beaucoup de grillons et de grenouilles, les poissons étaient pareils à ceux d'Espagne. Ils virent beaucoup de lentisques, de l'aloès et des cotonniers. Ils ne trouvèrent pas d'or et ce n'est pas merveille ; en si peu de temps, ils ne pouvaient en trouver.

Ici, l'Amiral rechercha de combien d'heures étaient le jour et la nuit et, de soleil à soleil, il trouva que passèrent vingt ampoulettes[135] qui sont d'une demi-heure chacune. Mais il dit qu'il peut y avoir là une erreur, soit qu'on ne retourne pas l'ampoulette assez vite, soit que le sable passe mal. Il dit aussi qu'au moyen du quadrant il trouva qu'il était à trente-quatre degrés de la ligne équinoxiale[136].

Vendredi 14 décembre — Il sortit de ce port de la Conception sous vent de terre qui, peu après, tomba. Il vérifia qu'il en fut de même chacun des trois jours qu'il alla en ces parages. Puis un vent souffla du levant. Il navigua sous lui vers le nord-nord-est et arriva à l'île de la Tortue où il vit une pointe qu'il nomma pointe Jambe, située à l'est-nord-est de la tête de cette île. Il en était à environ douze milles. De là, il découvrit une autre pointe qu'il appela pointe Élancée, et qui était située dans la même direction nord-est, à environ seize milles. Ainsi donc, de la tête de la Tortue jusqu'à la pointe Aiguë, il y avait à l'est-nord-est près de quarante-quatre milles qui font onze lieues. Sur ce parcours, on trouvait quelques grandes pièces de plage.

L'île de la Tortue est une terre très élevée, mais non pas montagneuse. Elle est très belle et très peuplée de gens semblables à ceux de l'île Hispaniola ; la terre y est aussi travaillée. L'Amiral croyait voir la campagne de Cordoue.

Constatant que le vent lui était contraire et qu'il ne pouvait aller à l'île de Banèque, il décida de revenir au port de la Conception d'où il était parti, mais il ne put toucher un fleuve qui se trouve à deux lieues à l'est dudit port.

Samedi 15 décembre — Il partit une autre fois du port de la Conception afin de poursuivre sa route, mais comme il sortait du port, un fort vent d'est s'éleva qui lui était contraire, et il reprit le chemin de la Tortue. De cette île, il revint vers le fleuve que, la veille, il avait voulu atteindre et voir sans y parvenir. Cette fois-ci non plus il ne le put toucher, mais il jeta l'ancre sous le vent à une demi-lieue de là, près d'une plage où était un bon mouillage net d'écueils. Les navires amarrés, il alla sur les barques examiner le fleuve et entra en un bras de mer qui en était à moins d'une demi-lieue mais n'était pas son embouchure. Il fit demi-tour et trouva l'embouchure, qui n'avait pas plus d'une brasse de fond et dont le cours était torrentueux. Il y entra pourtant avec ses chaloupes pour aller aux villages qu'avaient vus ses envoyés l'avant-veille. Il fit jeter un filin à terre et, halant, les marins tirèrent les chaloupes sur deux portées de bombarde. Ils ne purent remonter plus haut du fait de la violence du courant. L'Amiral vit quelques maisons et la large vallée où sont les villages. Il dit que jamais il n'avait vu chose plus belle que cette vallée par le milieu de laquelle coule le fleuve. Il vit aussi des gens à l'estuaire du fleuve, mais tous prirent la fuite. Il ajoute que ces gens doivent être bien traqués pour vivre en si grand crainte. En effet, dès que les Chrétiens arrivaient quelque part, les Indiens allumaient aussitôt des feux de fumée sur les hauteurs de toutes ces terres ; et cela bien davantage en cette île Hispaniola et dans celle de la Tortue, qui est aussi une grande île, qu'en celles qu'ils laissaient derrière eux.

Il donna à cette vallée le nom de vallée du Paradis, et au fleuve le nom de Guadalquivir, parce que c'est, dit-il, un fleuve aussi grand que le Guadalquivir à Cordoue, que ses rives sont des plages de pierres très belles et qu'il est partout navigable.

Dimanche 16 décembre — Vers minuit, sous petit vent de terre, l'Amiral mit à la voile pour sortir de ce golfe. Quittant les rives de l'île Hispaniola, il navigua à la bouline parce qu'à la troisième heure se leva un vent d'est. Au milieu du golfe, l'Amiral rencontra un *canoa* monté par un seul Indien et il s'émerveilla de ce que l'autre pouvait se tenir sur l'eau par un vent si fort. Il fit hisser sur la nef le *canoa* et l'Indien. Celui-ci en fut très flatté. L'Amiral lui donna des perles de verre, des grelots et des bagues en laiton et il l'emmena sur son navire jusqu'à un village près de la mer, à seize milles de

là, où, trouvant un bon mouillage, il jeta l'ancre devant la plage attenant au village qui semblait récemment construit car toutes les maisons en étaient neuves[137]. L'Indien s'en fut aussitôt à terre sur son *canoa* pour donner nouvelle de la venue de l'Amiral et des Chrétiens comme celle de bonnes gens. Mais déjà on les savait tels pour ce qui s'était passé dans les autres villages où étaient allés les six Chrétiens[138]. Plus de cinq cents hommes arrivèrent bientôt sur la plage, puis, peu après, leur roi. Ils vinrent à côté des navires qui étaient mouillés très près de la terre. D'abord un par un, puis beaucoup à la fois, ils montèrent sur la nef sans apporter la moindre chose avec eux, sauf quelques-uns qui portaient aux oreilles et au nez des grains d'or très fin qu'ils donnaient de bonne grâce. L'Amiral ordonna de faire honneur à tous car, dit-il, « ce sont les meilleurs gens du monde et les plus paisibles. Par-dessus tout, j'ai grande espérance en Notre Seigneur que Vos Altesses les feront tous chrétiens et qu'ils seront vos sujets, ce que pour tels déjà je les tiens ».

Il vit aussi que ledit roi restait sur la plage et que tous lui rendaient respect. L'Amiral lui envoya un présent que, dit-il, le roi reçut avec beaucoup de cérémonie. Il semblait, dit-il encore, un jeune homme de quelque vingt et un ans et était accompagné d'un gouverneur et d'autres conseillers qui lui parlaient et répondaient à sa place. Lui prononçait très peu de paroles. Un des Indiens qu'emmenait l'Amiral parla avec ce roi, lui dit comment les Chrétiens venaient du ciel, qu'ils allaient à la recherche de l'or et voulaient se rendre à l'île de Banèque. Il répondit que cela était bien et qu'il y avait beaucoup d'or dans ladite île. À l'alguazil de l'Amiral qui lui avait apporté le présent, il montra le chemin qu'il convenait de suivre, et qui, en deux jours, permettait d'aller d'ici à l'île, et dit que s'ils avaient besoin de quelque chose de sa terre, il le leur donnerait volontiers.

Ce roi et tous les siens allaient nus comme leurs mères les avaient enfantés, et leurs femmes de même, sans nul embarras. C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que, jusque-là, ils avaient rencontrés. Ils étaient assez blancs, au point que s'ils fussent allés vêtus, protégés du soleil et de l'air, ils auraient été presque aussi blancs qu'on l'est en Espagne. Cette terre est assez froide, et la meilleure que la langue puisse mentionner. Elle est très élevée, toute en campagnes et en vallées. Sur les plus hauts sommets, des bœufs pourraient labourer. En toute la Castille, il

n’est point de terre qui se puisse comparer à celle-ci pour la beauté et la qualité. Toute cette île et celle de la Tortue sont entièrement travaillées comme l’est la campagne de Cordoue.

Elles sont semées d’*ajes*, qui sont de petits rameaux que l’on plante et au pied desquels viennent des racines pareilles aux carottes qui, râpées et pétries, leur servent à faire une sorte de pain. Puis ils replantent autre part le même petit rameau, qui leur donne à nouveau quatre ou cinq de ces racines très savoureuses, de même goût que les châtaignes. Ces racines étaient ici plus grosses et meilleures que celles que l’Amiral avait vues partout ailleurs, car il dit qu’il y en a également en Guinée. Celles de ce lieu sont aussi grosses que des jambes, et tous les gens, dit-il, étaient gros et vaillants — non pas débiles comme ceux qu’il avait rencontrés auparavant — et de très affable conversation ; ils n’étaient d’aucune secte.

Les arbres étaient là si puissants que leurs feuilles en cessaient d’être vertes et devenaient noirâtres à force de verdir. C’était une chose merveilleuse de voir ces vallées, ces fleuves aux bonnes eaux, ces terres à pain et à pâturages pour bestiaux de toutes espèces dont ils ne possèdent aucune, propres à faire des potagers et toutes les choses du monde que l’homme sache demander.

Plus tard, dans l’après-midi, le roi vint à bord de la nef. L’Amiral lui rendit les honneurs qui lui étaient dus et lui fit dire comment il appartenait aux Rois de Castille qui étaient les plus puissants princes du monde. Mais les Indiens que l’Amiral emmenait et qui étaient ses interprètes n’en croyaient rien, ni le roi non plus. Ils croyaient tous que les Chrétiens venaient du ciel et que les royaumes des Rois de Castille se trouvaient là et non dans ce monde.

L’Amiral offrit à manger au roi des mets de Castille. Il en mangeait une bouchée, puis donnait tout le reste à ses conseillers, à son gouverneur et aux autres de sa suite.

« Que Vos Altesses veuillent croire que ce grand nombre de terres sont si bonnes et si fertiles, spécialement celles de cette île Hispaniola, qu’il n’est personne qui le sache dire et personne qui ne puisse le croire s’il ne le voit. Et qu’Elles veuillent croire que cette île et les autres sont leurs tout autant que la Castille, et qu’il ne s’en faut ici que de s’établir et que d’y ordonner

de faire ce que l’on voudra puisque, moi, avec ces gens que j’ai qui ne sont pas nombreux, je puis parcourir toutes ces îles sans encourir aucun affront ; que j’ai vu déjà trois seulement de mes marins descendre à terre et faire fuir une multitude de ces Indiens sans la moindre tentative de leur faire mal. Ils n’ont pas d’armes, sont tous nus, n’ont pas le moindre génie pour le combat et sont si peureux qu’à mille ils n’attendraient pas trois des nôtres. Ils sont donc propres à être commandés et à ce qu’on les fasse travailler, semer et mener tous autres travaux qui seraient nécessaires, à ce qu’on leur fasse bâtir des villes, à ce qu’on leur enseigne à aller vêtus et à prendre nos coutumes. »

Lundi 17 décembre — Il s’éleva cette nuit un vent violent est-nord-est, mais la mer ne s’agita pas beaucoup parce qu’elle est là, gardée et protégée par l’île de la Tortue qui, vis-à-vis le port où était l’Amiral, ménage un abri. Il resta donc là toute cette journée. Il envoya les marins pêcher avec des filets. Les Indiens se réjouirent beaucoup d’être avec les Chrétiens et ils leur apportèrent certaines flèches de ceux de Caniba ou Cannibales, qui sont faites de tiges de roseau armées de petits bâtons aigus et durcis au feu ; ces flèches sont très longues. Ils leur montrèrent deux hommes à qui il manquait des morceaux de chair de leurs corps et ils leur firent entendre que c’étaient les Cannibales qui les leur avaient mordus et mangés. L’Amiral ne le crut pas.

Il renvoya quelques Chrétiens au village et, en échange de perles de verre, ils obtinrent quelques morceaux d’or travaillé en feuilles très minces. Ils virent qu’un Indien, que les autres appelaient *cacique* et que l’Amiral tint pour le gouverneur de cette province, portait un morceau grand comme la main d’une de ces feuilles d’or et semblait vouloir l’échanger. Il rentra chez lui et les autres restèrent au milieu de la place. De la pièce d’or, le cacique fit faire des petits morceaux qu’il revint échanger un à un. Quand il n’en eut plus, il indiqua par signes qu’il avait envoyé en chercher et qu’un prochain jour on le lui apporterait.

« Toutes ces choses : la manière dont ils agissent, leurs coutumes, leur docilité et leur jugement prouvent, dit l’Amiral, qu’ils sont gens plus éveillés et plus entendus que tous ceux rencontrés jusque-là.

Dans l’après-midi arriva de l’île de la Tortue un *canoa* qui portait bien quarante hommes. Comme il arrivait à la plage, tous ceux du village qui étaient rassemblés là s’assirent en signe de paix. Alors quelques-uns des hommes du *canoa*, puis presque tous descendirent à terre. Le cacique se leva, seul, et, avec des paroles qui semblaient de menace, il les fit retourner à leur *canoa*, il leur jeta de l’eau, puis il ramassa des pierres de la plage et les lança dans la mer. Lorsque les autres, en grande obéissance, eurent tous rejoint leur *canoa* et réembarqué, le cacique prit une pierre et la posa, pour qu’il la lançât, dans la main de mon alguazil que j’avais envoyé à terre avec mon notaire, et d’autres, pour voir s’ils pouvaient rapporter quelque chose de profit. L’alguazil refusa de jeter des pierres. »

En cette circonstance, ce cacique montra bien qu’il se ménageait l’Amiral. Le *canoa* s’en alla donc et, lorsqu’il fut parti, ils dirent à l’Amiral qu’il y avait davantage d’or en l’île de la Tortue qu’en l’île Hispaniola, parce qu’elle est plus près de Banèque. L’Amiral dit qu’il ne croyait pas qu’il y eût des mines d’or ni dans l’île Hispaniola ni dans celle de la Tortue, mais que l’or y était probablement apporté de Banèque, et en petites quantités parce que ces Indiens n’ont rien à donner en échange. Cette terre est d’ailleurs si bonne qu’ils n’ont pas besoin de beaucoup travailler pour se nourrir et pas davantage pour se vêtir puisqu’ils vont tout nus.

L’Amiral croyait être très près de la source de l’or et que Notre Seigneur allait lui montrer où il naît. Il était informé que, du point où il était jusqu’à Banèque, il y avait quatre journées, soit environ trente ou quarante lieues qui pouvaient être couvertes en un jour de beau temps[139].

Mardi 18 décembre — Il resta ce jour au mouillage sur cette plage parce qu’il n’y avait pas de vent, et aussi parce que le cacique avait dit qu’il lui apporterait de l’or. Non pas que l’Amiral crût à ce qu’il avait dit qu’il pouvait en avoir beaucoup puisqu’il n’y avait pas ici de mines, mais pour mieux savoir d’où ils l’apportaient.

Dès l’aube, il ordonna de pavoiser la nef et la caravelle d’armoiries et d’étendards pour la fête de ce jour de Sainte-Marie-d’0[140] ou de l’Annonciation. On tira de nombreux coups de bombarde.

Le roi de cette île Hispaniola, dit l’Amiral, était sorti très tôt de sa maison qui était à quelque cinq lieues de là, à ce qu’on peut en juger, et il arriva à la troisième heure au village où se trouvaient déjà quelques hommes de la nef que l’Amiral avait envoyés pour voir s’il arrivait de l’or. Ces hommes annoncèrent que plus de deux cents hommes venaient avec le roi, que quatre d’entre eux le portaient sur une sorte de brancard et que c’était un jeune homme comme on l’a dit plus haut. Ce jour-là, alors que l’Amiral dînait sous le château de la nef, le roi arriva avec tous ses gens. Et l’Amiral dit aux Rois :

« Vos Altesses seraient sans aucun doute satisfaites de son appareil et du respect que les siens lui témoignent, malgré que tous soient entièrement nus. Comme le roi entrait ainsi dans la nef, il me trouva à table, dînant sous le château de poupe. D'une démarche assurée, il vint s'asseoir auprès de moi sans me permettre ni de me lever pour aller à sa rencontre ni de quitter la table avant que j'eusse terminé mon repas. Je pensai qu'il aurait du plaisir à goûter de nos viandes et j'ordonnai qu'on lui en servît aussitôt. Quand il entra sous le château, il fit signe de la main que tous les siens restassent dehors, et ainsi firent-ils avec le plus grand empressement et les plus grandes marques d'obéissance. Ils allèrent tous s'asseoir sur le pont, excepté deux hommes d'âge mûr, que je jugeai être l'un son conseiller et l'autre son gouverneur, qui vinrent s'asseoir à ses pieds. Des viandes que je lui offris, il ne prit de chacune que ce qu'il fallait pour me faire honneur, puis il fit passer le reste aux siens qui tous en mangèrent. Et il fit de même pour les boissons, les portant seulement à sa bouche puis les donnant aux autres. Et tout cela avec une merveilleuse dignité et très peu de mots. Ceux qu'il prononçait étaient, autant que je pouvais le comprendre, très entendus et de grand sens. Ses deux conseillers regardaient sa bouche, parlaient pour lui, et avec lui très respectueusement. Après le repas, un de ses écuyers apporta une ceinture de forme toute semblable à celles de Castille, mais autrement travaillée. Il la prit et me la donna, ainsi que deux morceaux d'or travaillés qui étaient très minces. Je crois qu'ils recueillent ici très peu de ce métal, bien que je sache qu'ils sont voisins des terres où il naît et où il y en a beaucoup.

Je vis qu'une tenture que j'avais sur mon lit lui plaisait ; je la lui donnai, ainsi qu'un très beau collier d'ambre que je portais au cou, une paire de souliers rouges et une fiole d'eau de fleur d'oranger. Il en fut si content que c'était merveille. Lui, son gouverneur, ses conseillers avaient grand-peine de ne pouvoir m'entendre et que je ne les comprisse pas. Malgré tout, je saisis qu'il me disait que si quelque chose d'ici me convenait, toute l'île était à ma disposition. J'envoyai chercher un mien collier, qui avait en pendentif un excellent d'or[141] gravé à l'effigie de Vos Altesses, et je le lui montrai, disant comme la veille que Vos Altesses gouvernaient et régnaient sur la meilleure partie du monde et qu'il n'y avait pas d'aussi grands

princes. Je lui montrai aussi les bannières royales et celles de la Croix, et de cela il eut grande admiration. “Quels grands Seigneurs devaient être Vos Altesses, disait-il à ses conseillers, pour de si loin et du ciel m’avoir envoyé sans crainte jusqu’ici.” Ils se dirent bien d’autres choses que je ne pus comprendre, mais je vis bien qu’il était émerveillé de tout. »

Quand il fut déjà tard et qu’il voulut partir, l’Amiral le fit reconduire très honorablement dans une barque et fit tirer plusieurs coups de bombarde. Revenu à terre, il se plaça sur son brancard et s’en alla avec ses plus de deux cents hommes. Son fils allait derrière, porté sur les épaules d’un Indien, homme très distingué. À tous les marins et autres gens des navires, partout où il les rencontrait, il ordonnait de donner à manger et de leur rendre des honneurs. Un marin dit qu’il l’avait rencontré sur son chemin et qu’il avait vu que tous les objets que lui avait donnés l’Amiral étaient portés devant lui chacun par un homme qui lui avait semblé choisi parmi les plus notables. Un peu en arrière allait son fils, avec une escorte aussi importante que la sienne, et une autre encore entourait un frère du même roi ; mais celui-ci allait à pied, appuyé aux bras de deux notables. Ce frère vint à la nef après le roi, et l’Amiral lui donna quelques objets d’échange. Ce fut à ce propos que l’Amiral apprit qu’en leur langue le roi était appelé cacique.

En ce jour, dit l’Amiral, on échangea peu d’or, mais il sut d’un vieillard qu’il y avait à cent lieues et plus — selon ce qu’il put comprendre — beaucoup d’îles rapprochées dans lesquelles naît énormément d’or. Et ce vieillard allait jusqu’à dire que, parmi d’autres îles, il y en avait une qui était tout en or, et d’autres où il abondait à tel point qu’on n’avait qu’à le ramasser, le passer au tamis et où on le fond pour en faire des barres et mille autres ouvrages dont il figurait la forme par gestes. Ce vieillard indiqua à l’Amiral la direction de ces îles et la région où elles étaient. L’Amiral résolut d’y aller et dit que, si ce vieillard n’avait pas été un personnage aussi important auprès de ce roi, il l’aurait retenu et emmené avec lui, ou, s’il avait su sa langue, il l’aurait prié de l’accompagner, croyant, tant cet homme était en bons termes avec lui et les autres Chrétiens, qu’il serait venu de bon gré. Mais comme il tenait déjà ces gens pour vassaux des Rois de Castille et qu’il n’était pas de raison de leur faire offense, il décida de le laisser.

Il érigea une immense croix au milieu de la place du village. Les Indiens l'y aidèrent beaucoup et, dit-il, y firent des prières et l'adorèrent. Devant ces démonstrations, l'Amiral espérait en Notre Seigneur que toutes ces îles deviendraient chrétiennes.

Mercredi 19 décembre — Cette nuit, on mit à la voile pour sortir de ce golfe que l'île de la Tortue et l'Hispaniola forment là. Au lever du jour, le vent qui tourna au levant empêcha, la journée durant, de sortir d'entre les deux îles et, la nuit, de toucher un port qui apparaissait non loin de là[142].

Il vit dans ces parages quatre pointes de terre, une grande baie et un fleuve ; de là, un très grand promontoire[143] où il y avait un village et, derrière, une vallée entre plusieurs montagnes très élevées couvertes d'arbres, qu'il jugea être des pins. Sur les Deux-Frères[144], il y a une montagne très haute et massive qui va du nord au sud-ouest et, à l'est-sud-est du cap des Tours, on trouve une petite île à laquelle l'Amiral donna le nom de Saint-Thomas, parce que le lendemain était jour de vigile de ce saint[145]. Selon ce qu'il en jugeait depuis la mer, tout le tour de cette île offrait des caps et des ports merveilleux. Avant d'arriver à l'île et du côté de l'ouest, il y a un cap qui s'avance largement dans la mer, tantôt haut et tantôt bas, et pour cela il le nomma cap Haut-et-Bas. Du cap des Tours vers l'est quart sud-est, il y a soixante milles de distance jusqu'à une montagne plus haute que les autres qui s'avance dans la mer[146] et qui, de loin, semble être une île à cause d'une échancrure qu'elle a du côté de la terre. L'Amiral lui donna le nom de mont Caribata parce que cette province se nommait Caribata. C'est une très belle montagne, couverte d'arbres verts et clairs, sans neige ni nuages. Le temps était alors ici, pour l'air et la douceur, comme de mars en Castille et, pour les arbres et les plantes, comme de mai. Les nuits, dit-il, étaient de quatorze heures.

Jeudi 20 décembre — Aujourd'hui, au coucher du soleil, il entra et mouilla dans un port situé entre l'île de Saint-Thomas et le cap Caribata[147]. Ce port est magnifique et capable de contenir autant de navires qu'il y en a dans la Chrétienté. Son entrée, vue de la mer, semble impraticable à ceux qui n'y sont pas encore entrés, à cause d'un récif dont les rochers s'étendent depuis la montagne jusqu'auprès de l'île, disposés non régulièrement, mais

l’un par-ci l’autre par-là ; ceux-ci en pleine mer, ceux-là près de la terre, ce qui fait qu’il est nécessaire d’être attentif pour y pénétrer par des passes qui sont très larges et bonnes pour qu’on y entre sans crainte. Toutes ont bien sept brasses de fond et, au-delà du récif, le port a douze brasses. Un navire amarré avec un quelconque câble peut y tenir contre quelque vent que ce soit.

L’Amiral dit qu’il y a, à l’entrée du port, un canal à l’extrémité ouest d’un îlot de sable couvert d’arbres. Il y a sept brasses de fond à son pied. Mais il y a aussi nombre de bas-fonds dans ces parages et il convient d’ouvrir l’œil jusqu’à ce qu’on soit dans le port. Lorsqu’on y est, il n’y a plus à craindre tourmente de ce monde.

De ce port, on apercevait, qui descendait là du sud-est, une immense vallée, entièrement cultivée, tout entourée de montagnes si élevées qu’elles semblaient toucher le ciel, et magnifiques, couvertes qu’elles étaient d’arbres verts. Il y a ici, sans aucun doute, des montagnes plus élevées que celle de l’île de Tériffe[148] aux Canaries, que l’on tient pour la plus haute qui se puisse trouver. De ce côté de l’île de Saint-Thomas, il y a un autre îlot[149] à une lieue, et encore un autre entre les deux. Tous ont des ports merveilleux, mais il convient de bien veiller aux bas-fonds.

L’Amiral vit aussi des villages et des feux de fumée qui s’allumaient.

Vendredi 21 décembre — Aujourd’hui, avec les barques des navires, il alla voir ce port et le trouva tel qu’il affirma qu’aucun ne l’égalait de ceux qu’il avait vus jamais[150]. Et il s’excuse, disant qu’il a tant loué les autres qu’il ne sait plus comment louer celui-là, et qu’il craint d’être accusé de tout magnifier avec démesure. Mais il justifie ses éloges, ajoutant qu’il a avec lui de vieux marins qui disent et diront la même chose ainsi que tous ceux qui se trouvent sur cette mer ; à savoir que toutes les louanges qu’il a données des ports dépassés sont vérité et qu’il est vrai de même que celui-ci est meilleur que tous les autres. Il dit de plus en ces termes :

« J’ai couru vingt-trois ans la mer, sans la quitter un temps qui vaille d’être compté ; j’ai vu tout le Levant et le Ponant où j’ai navigué pour aller au Septentrion où est l’Angleterre[151] ; j’ai parcouru la Guinée ; mais en toutes ces contrées ne se trouvera la perfection des ports […] toujours trouvé le […] meilleur que l’autre[152].

J’ai toujours bien regardé à ce que j’écrivais, et je répète et réaffirme avoir bien écrit, et que celui-ci dépasse tous les autres, qu’il peut contenir tous les navires du monde et qu’il est si bien clos qu’il suffit d’une corde, la plus vieille qu’ait un navire, pour l’y tenir amarré.

Depuis l’entrée jusqu’au fond, ce port a cinq lieues[153]. »

L’Amiral vit quelques terres bien travaillées, mais il est vrai qu’elles le sont toutes, et il ordonna à deux hommes de quitter les chaloupes et d’aller sur une hauteur regarder s’il y avait un village, car de la mer on n’en voyait aucun, alors que la nuit précédente, vers dix heures, quelques Indiens étaient venus à la nef sur un *canoa* pour voir l’Amiral et les Chrétiens comme des merveilles. Il leur avait donné de la pacotille dont ils s’étaient réjouis beaucoup. Les deux Chrétiens revinrent et dirent où était un grand village qu’ils avaient vu un peu en retrait de la mer. L’Amiral ordonna de ramer vers le point de la côte le plus près du village. Il vit des Indiens qui venaient à la plage, mais il lui sembla qu’ils venaient avec crainte. Pour cela, il fit arrêter les chaloupes afin que les Indiens qu’il emmenait pussent dire aux autres qu’aucun mal ne leur serait fait. Alors ceux-ci s’approchèrent plus de la mer, et l’Amiral s’approcha plus de la terre. Lorsqu’ils furent entièrement hors d’inquiétude, il en vint tant que toute la plage en était couverte. Tant les hommes que les femmes et les enfants, faisant mille démonstrations, couraient les uns par-ci, les autres par-là, pour nous apporter de ce pain de *niames* qu’ils appellent *ajes* qui est très blanc et très bon, aussi de l’eau dans des calebasses et dans des cruches de terre de la façon de celles de Castille. Il nous apportait tout ce qu’ils avaient dans ce monde et ce qu’ils savaient que l’Amiral désirait. Et tout cela d’un si bon cœur et avec tant de joie que c’était merveille.

« Et qu’on ne dise pas, dit l’Amiral, qu’ils donnaient libéralement parce que ce qu’ils donnaient valait peu, car ceux qui donnaient des morceaux d’or et ceux qui donnaient la calebasse d’eau agissaient de même et aussi libéralement. Et c’est chose facile, ajoute-t-il, que de savoir, quand une chose est donnée, qu’elle est donnée de grand cœur. »

Voici encore ses paroles :

« Ces gens n'ont ni bâtons, ni sagaies, ni aucune autre sorte d'arme, non plus que les autres habitants de toute cette île que je tiens pour immense. Ils vont nus, tels que leur mère les enfanta, les femmes comme les hommes. Dans les autres terres de la Juana et des autres îles, les femmes, surtout dès qu'elles dépassent l'âge de douze ans, portent devant elles, pour couvrir leur nature, une petite chose de coton assez semblable à une braguette de nos chausses d'hommes. Mais, ici, ni jeunes ni vieilles n'en portent. Partout ailleurs, tous les hommes avaient par jalousie caché leurs femmes aux Chrétiens. Mais ici, non. Et il y a de très beaux corps de femmes. Ce sont elles les premières qui sont venues rendre grâces au ciel et nous apporter tout ce qu'elles avaient, et spécialement des vivres : pain d'*ajes,* tartes de noisettes et cinq ou six sortes de fruits. »

L'Amiral en fit sécher quelques-uns pour les rapporter aux Rois.

Dans les autres endroits, dit-il, les femmes n'avaient pas agi autrement avant de se cacher, et il ordonna aux siens d'être partout attentifs à n'offenser personne en quoi que ce soit et à ne rien prendre aux Indiens contre leur volonté. Aussi leur payait-on tout ce qu'on recevait d'eux.

Finalement, l'Amiral dit qu'il ne peut croire qu'un homme ait déjà vu des gens d'un cœur si bon, si généreux et si craintifs, car tous se défaisaient de ce qu'ils avaient pour le donner aux Chrétiens, courant, à peine les voyaient-ils arriver, pour leur apporter tout.

Après cela, l'Amiral envoya six Chrétiens au village pour le reconnaître. Les habitants leur y rendirent tous les honneurs qu'ils pouvaient et savaient en leur donnant ce qu'ils possédaient, car ils n'avaient pas le moindre doute que l'Amiral et tous ses gens ne fussent venus du ciel. Les autres Indiens que l'Amiral emmenait avec lui des autres îles croyaient la même chose, bien que déjà on leur eût dit à quoi ils devaient s'en tenir.

Après que les six Chrétiens furent partis, plusieurs *canoas* chargés de monde arrivèrent pour prier l'Amiral, de la part d'un seigneur, d'aller à son village avant son départ. (Un *canoa* est une barque dans laquelle ils naviguent, et ils en ont des grands et des petits.) Voyant que ce village était sur une pointe de terre, placée sur son chemin, et que le seigneur l'attendait avec beaucoup de monde, l'Amiral y alla. Mais avant qu'il ne partît, tant de gens vinrent sur la plage que c'en était étonnant. Hommes, femmes, enfants

lui criaient de ne pas s’en aller, mais de rester avec eux. Les messagers qui étaient venus l’inviter attendaient dans leurs *canoas,* afin qu’il ne partît pas sans voir leur seigneur. Et ainsi fit l’Amiral.

Dès qu’il fut arrivé là où ce seigneur l’attendait avec beaucoup de victuailles, celui-ci ordonna à tous ses gens de s’asseoir, puis de porter tous leurs vivres aux barques où était l’Amiral, près du rivage de la mer. Lorsqu’ils virent que l’Amiral avait reçu tout ce qu’on lui avait apporté, tous les Indiens, ou la plupart, coururent vers leur village qui devait être assez proche pour en rapporter plus de victuailles encore, des perroquets et d’autres choses qu’ils avaient, et cela de si grand cœur que c’était merveille. L’Amiral leur donna des colliers de verre, des bagues de laiton et des grelots ; non qu’ils aient rien demandé, mais parce que cela lui parut sage, et surtout, dit-il, parce qu’il les tenait déjà pour chrétiens et pour sujets des Rois de Castille plus que les Castillans eux-mêmes. Il ne s’en faut, dit-il, que de savoir leur langue et de les commander, car tout ce qu’on pourrait leur ordonner, ils le feraient sans discuter. L’Amiral revint de là à ses navires, et les Indiens, hommes, femmes comme enfants, criaient aux Chrétiens de ne pas s’en aller et de rester avec eux. Quand ils s’en allèrent, des *canoas* pleins d’Indiens les accompagnèrent jusqu’à la nef. Il ordonna de les traiter avec honneur, leur fit donner à manger, et des objets qu’ils emportèrent. En son absence était aussi venu un autre seigneur de la région de l’ouest, et quoique le navire fût à plus d’une grande demi-lieue de la terre, beaucoup d’Indiens y venaient à la nage. Le seigneur dont je viens de parler était reparti. L’Amiral envoya quelques personnes le voir et l’interroger sur ces îles. Il les reçut très bien et les emmena à son village pour leur donner certains grands morceaux d’or, mais ils arrivèrent à un large fleuve que les Indiens passèrent à la nage, ce que les Chrétiens ne purent faire, aussi retournèrent-ils.

Dans toute cette contrée, il y a des montagnes si immenses qu’elles paraissent atteindre au ciel et que celle de l’île de Ténériffe ne semble rien en comparaison, tant pour la hauteur que pour la beauté. Et toutes sont si couvertes de vertes forêts que c’en est merveille. Entre elles, il y a de très gracieuses plaines dont une, au fond de ce port, au sud, si grande que les yeux ne peuvent en embrasser l’étendue, bien qu’il n’y ait pas à cela l’obstacle d’une montagne. Il semble qu’elle ait quinze ou vingt lieues. Un fleuve la traverse et elle est entièrement peuplée et cultivée, aussi verte

maintenant que l'est la Castille en mai ou juin, bien que les nuits soient de quatorze heures et que cette terre soit assez septentrionale. Ce port est donc très bon contre tous les vents qui peuvent venter, fermé et profond, très peuplé de gens très bons et paisibles, sans armes bonnes ou mauvaises, et tout navire peut y rester sans crainte que des vaisseaux viennent à la nuit l'assaillir, car, bien que son entrée soit large de plus de deux lieues, elle est fermée par deux récifs, à peine visibles sur l'eau, ne ménageant dans cette barre qu'un étroit passage qu'on jurerait fait de main d'homme, pour laisser une porte ouverte, juste suffisante à ce que les navires puissent entrer. À l'embouchure, il y a sept brasses de fond jusqu'au pied d'un îlot plat, couvert d'arbres jusqu'à sa plage. L'entrée est à l'ouest et un navire peut s'y engager sans crainte jusqu'à toucher le rocher du bordage. À une lieue au nord-est du cap de ce port, il y a trois îles et un grand fleuve. C'est le meilleur port du monde. Il lui donna le nom de port de la mer de Saint-Thomas, parce que c'était ce jour-là la fête de ce saint.

Il l'appela mer pour son étendue.

Samedi 22 décembre — À la pointe du jour, il mit à la voile pour suivre son chemin à la recherche des îles dont les Indiens disaient qu'elles renfermaient beaucoup d'or, dont quelques-unes plus d'or que de terre. Le temps ne le permit pas et il dut revenir au mouillage. Il envoya la barcasse pêcher au filet.

Le seigneur de cette terre[154], qui possédait un village près de là, envoya un grand *canoa* chargé de gens parmi lesquels un de ses principaux serviteurs, pour prier l'Amiral d'aller avec ses navires à sa terre et pour lui dire qu'il lui donnerait tout ce qu'il avait. Il lui envoyait par ce *canoa* une ceinture qui, au lieu de bourse, retenait un masque à deux grandes oreilles, la langue et le nez d'or battu.

« Ces gens sont de si grand cœur qu'ils donnent de la meilleure volonté du monde ce qu'on leur demande et qu'il semble qu'on leur accorde une faveur en leur demandant. »

C'est ce que dit l'Amiral.

Ils s'approchèrent de la barque, donnèrent la ceinture à un mousse, puis vinrent sur leur *canoa* aborder la nef et porter leur ambassade. Avant que

l’Amiral pût les comprendre, une partie du jour se passa. Les Indiens qu’il emmenait ne les entendaient pas bien eux-mêmes, car il y avait entre eux quelque diversité de mots pour nommer les choses. Enfin, il finit par comprendre leur invitation par leurs signes. Cela le décida à partir le lendemain, quoiqu’il n’eût pas coutume de quitter un port le dimanche, non par superstition quelconque, mais seulement par dévotion. Ce fut cette fois, dit-il, avec l’espérance qu’en raison de la bonne volonté qu’ils montraient ces peuples deviendraient chrétiens et sujets des Rois de Castille. Et parce qu’il les considérait déjà comme tels, il les aimait et s’appliquait à leur faire plaisir afin qu’ils servissent Leurs Altesses avec amour.

Aujourd’hui, avant de partir, il envoya six hommes à trois lieues de là vers l’ouest, à un très grand village dont le seigneur était venu le voir la veille et qui disait qu’il avait quelques morceaux d’or. Quand les Chrétiens arrivèrent là, le seigneur prit par la main le notaire de l’armada qui était l’un d’eux et que l’Amiral avait envoyé pour qu’il pût s’opposer à ce que les autres traitassent les Indiens de manière indue. Car ceux-ci n’étaient que simplesse, et les Espagnols avaient tant de cupidité et de démesure qu’il ne leur suffisait pas que les Indiens leur donnassent tout ce qu’ils voulaient pour un ferret d’aiguillette, un morceau de verre, de faïence ou moins encore, mais qu’ils voulaient tout avoir et prendre sans leur rien donner. Cela, l’Amiral l’avait toujours défendu. Quoique, l’or mis à part, ce que les Indiens donnaient aux Chrétiens ne fût que choses de peu de valeur. L’Amiral, considérant le grand cœur de ces Indiens et que pour six perles de verre ils auraient donné et donnaient un morceau d’or, ordonna de ne rien recevoir d’eux sans donner quelque chose en paiement. Le seigneur prit donc le notaire par la main, le conduisit à sa maison, suivi de tout son peuple qui était très nombreux et l’accompagnait, et fit donner à manger aux Chrétiens. Tous les Indiens leur apportaient du coton tissé ou en pelotes de filé. Quand vint le soir, le seigneur leur donna trois oies très grasses et quelques petits morceaux d’or. Une foule de gens les accompagna portant ce qu’ils avaient obtenu par troc, et qui s’obstinaient à vouloir les porter eux-mêmes sur leurs épaules, ce qu’ils firent pour le passage de quelques rivières et bourbiers.

L’Amiral ordonna de faire quelques présents au seigneur, et celui-ci et tout son peuple en eurent grande satisfaction. Ils croyaient qu’en vérité les

Chrétiens étaient venus du ciel et ils se tenaient pour bienheureux de les avoir vus.

Plus de cent vingt *canoas* vinrent ce jour-là aux navires, tous chargés de gens, tous apportant quelque chose, et spécialement de leur pain, du poisson, de l'eau dans des cruchons de terre et des semences de plusieurs espèces qui sont de bonnes épices. Ils en jetaient un grain dans une écuelle d'eau, la buvaient, et les Indiens qu'emmenait l'Amiral disaient que c'était là chose très saine.

Dimanche 23 décembre — Faute de vent, il ne put aller avec les navires à la terre de ce seigneur qui l'avait fait prier et invité, mais il envoya quelques-uns de ses gens et le notaire sur les chaloupes accompagner les trois messagers qui attendaient là. Pendant qu'ils y allaient, il envoya deux des Indiens qu'il emmenait avec lui aux villages qui se trouvaient non loin du mouillage des navires. Ils revinrent à la nef avec un seigneur et la nouvelle qu'en cette île Hispaniola il y avait une grande quantité d'or et qu'on venait là d'autres régions pour l'acheter. Ils lui dirent qu'il en trouverait autant qu'il en voudrait. D'autres vinrent qui confirmèrent qu'il y avait là beaucoup d'or et lui montraient la façon dont on s'y prenait pour le recueillir. L'Amiral comprit tout cela, non sans peine. Mais il tenait toutefois pour certain qu'en ces régions il y avait énormément d'or et que, en trouvant le lieu d'où il se tirait, il l'obtiendrait à vil prix et, à ce qu'il imaginait, même pour rien. Il répète qu'il croit qu'il doit y avoir beaucoup d'or parce que, depuis trois jours qu'il est dans ce port, il en a obtenu de beaux morceaux et ne peut croire qu'ils l'apportent ici d'autres terres.

« Que Notre Seigneur qui tient en ses mains toutes choses veuille m'assister et m'accorder ce qui conviendrait à son service. »

Telles sont les paroles de l'Amiral.

Jusqu'à cette heure, il croyait bien que plus de mille personnes étaient venues à la nef ; tous apportaient quelque chose de ce qu'ils possédaient et, avant d'arriver à la nef, à une demi-portée d'arbalète, ils se levaient debout dans leurs *canoas*, prenaient en leurs mains ce qu'ils amenaient en criant : « Prenez, prenez ! » Il croit aussi que plus de cinq cents vinrent à la nef en

nageant parce qu’ils n’avaient pas de *canoas* ; pourtant, il était mouillé à près d’une lieue de la terre. Il estimait à cinq les seigneurs et fils de seigneurs qui étaient venus avec toute leur maison, femmes et enfants, voir les Chrétiens. À tous il ordonnait de donner quelque chose, parce que tout, dit-il, sera bien employé, et il ajoute :

« Que Notre Seigneur m’aide, en sa miséricorde, à trouver cet or, je veux dire sa mine dont tant de gens que j’ai là me disent la connaître. »

Telles sont ses paroles.

La nuit, ceux des barques revinrent et dirent qu’il y avait un long chemin jusqu’au point d’où ils venaient, et qu’au mont Caribatan ils avaient trouvé de nombreux *canoas* chargés de beaucoup de gens qui, du lieu où ils allaient, venaient voir l’Amiral et les Chrétiens. L’Amiral était assuré que si, pour cette fête de Noël, il pouvait être encore dans ce port, toute la population de cette île qu’il estimait déjà plus grande que l’Angleterre viendrait pour les voir. Les gens des *canoas* retournèrent donc tous à leur village avec les Chrétiens. Ceux-ci affirmaient qu’il était le plus grand et le mieux organisé en rues de tous ceux qu’ils avaient déjà rencontrés jusque-là. Il est, dit-il, situé du côté de la pointe Sainte[155], à trois lieues au sud-est.

Comme ces *canoas* sont rapides à la rame, ils allèrent devant les chaloupes annoncer leur arrivée au cacique, ainsi qu’ils le nomment. Jusqu’alors, l’Amiral n’avait pu comprendre si ce mot signifiait roi ou gouverneur. Ils avaient aussi un autre mot pour les grands qu’ils appelaient *nitayno*[156], mais il ne savait s’il désignait un gentilhomme, un gouverneur ou un juge.

Finalement, le cacique vint à eux et tout le peuple, qui comptait plus de deux mille hommes, se rassembla sur la place qui était bien nettoyée. Ce roi combla d’honneurs les gens des navires, et ceux de son peuple leur apportèrent quelque chose à manger et à boire. Puis le roi donna à chacun de ces étoffes de coton que portent les femmes, des perroquets pour l’Amiral et quelques morceaux d’or. Les gens du peuple donnaient aux marins de ces mêmes étoffes et d’autres objets de leurs maisons contre les moindres choses qu’on leur remît, et dont on voyait à la manière dont ils les recevaient qu’ils les tenaient pour des reliques.

En fin d’après-midi, quand les marins voulurent prendre congé, le roi les pria de rester jusqu’au lendemain et le peuple fit de même. Voyant qu’ils étaient décidés à partir, ils les accompagnèrent une longue partie du chemin, portant sur leurs épaules ce que le cacique et les autres leur avaient donné, jusqu’aux barques qui attendaient à l’entrée du fleuve.

Lundi 24 décembre — Avant le lever du soleil, l’Amiral leva l’ancre par vent de terre. Parmi les nombreux Indiens venus la veille à la nef, qui avaient semblé indiquer l’existence de l’or dans cette île et nommé les endroits où on le recueillait, il en remarqua un qui semblait mieux disposé, plus attaché à lui que les autres, ou tout au moins qui parlait avec plus d’enthousiasme. Il le cajola, l’engageant à venir avec lui lui montrer les mines d’or. Cet homme amena un de ses compagnons ou de ses parents, et tous deux nommèrent, entre autres lieux où se trouvait de l’or, Cipango qu’ils appelaient Civao[157]. Là, affirmaient-ils, il y en avait en grande quantité, et tant que le cacique avait des bannières d’or martelé, mais c’était très loin à l’est. Ici, l’Amiral adresse aux Rois ces paroles :

« Que Vos Altesses croient que, dans le monde entier, il ne peut y avoir de gens meilleurs ni plus paisibles. Vos Altesses doivent avoir grand-joie parce que bientôt Elles en auront fait des chrétiens et les auront instruits en les bonnes coutumes de leurs royaumes. Il ne peut y avoir meilleurs gens et meilleures terres, et gens et terres en telle quantité que je ne sais comment l’écrire, car j’ai parlé au superlatif des gens et de la terre de la Juana qu’ils appellent Cuba, mais il y a autant de différence de ces gens et de cette terre avec celle-ci qu’entre le jour et la nuit. Je ne crois pas qu’aucun autre qui aurait vu cette île ait pu faire ou dire moins que moi. Et je répète qu’il est vrai que c’est une merveille que les choses d’ici et les peuples nombreux de cette île Hispaniola comme je l’ai nommée et qu’ils appellent Bohio. Tous sont de commerce extraordinairement affectueux, et leur langue est douce au contraire de ceux des autres îles qui semblent menacer en parlant. Les hommes et les femmes sont de belle stature et leur peau n’est pas noire. Il est vrai que tous se peignent, les uns en noir, les autres d’une autre couleur, mais la plupart en rouge. J’ai su qu’ils le faisaient afin que le soleil leur fasse moins de mal. Les maisons et les villages sont beaux et, en chacun de ces derniers, il y a une seigneurie avec juge ou seigneur à qui tous obéissent

à merveille. Tous ces chefs sont sobres en paroles et de nobles usages. Ils donnent leurs ordres par de simples signes de la main, si vite saisis que c'est merveille. »

Telles sont les paroles de l'Amiral.

Qui aura à entrer dans la mer de Saint-Thomas devra, à une bonne lieue de l'embouchure, se diriger sur un îlot[158] plat qui est au milieu et que l'Amiral nomma l'Amie, cap droit sur lui, puis, arrivé à […][159] de pierre de là, passer à l'ouest en laissant l'îlot à l'est, mais en se tenant près de lui, et non par un autre chemin, car il y a un très grand récif à l'ouest — sans compter encore plus loin de là, en mer, quelque trois bas-fonds — et le récif se trouve à une portée de bombarde de l'Amie. On passera donc entre les deux et on trouvera pour le moins sept brasses et un fond de pierraille. À l'intérieur, on trouvera un port où tous les navires du monde pourraient rester sans amarres. Un autre récif et des bas-fonds s'avancent de l'est vers ladite île Amie ; ils sont très grands et avancent largement en mer, allant jusqu'à presque deux lieues du cap, mais entre eux il lui sembla qu'il y avait une passe à deux portées de bombarde de l'Amie. Au pied du mont Caribatan, à l'ouest, il y a un très bon et très grand port[160].

Mardi 25 décembre, jour de la Nativité — Naviguant par peu de vent la veille, depuis la mer de Saint-Thomas jusqu'à la pointe Sainte, il en était à une lieue à la fin du premier quart, ce qui fait à peu près onze heures de la nuit, quand il décida de se coucher pour dormir, ce qu'il n'avait pas fait depuis deux jours et une nuit. Comme on était au calme, le marin qui gouvernait la nef s'accorda d'aller dormir et laissa le gouvernail à un jeune mousse, ce que l'Amiral avait très souvent interdit tout au long du voyage, qu'il y eût du vent ou qu'il y eût du calme ; à savoir qu'on ne laisse pas gouverner les mousses. L'Amiral était assuré des bancs et des rochers parce que le dimanche, quand il avait envoyé les barques au roi de cette contrée, elles étaient passées à bien trois lieues et demie à l'est de la pointe Sainte, et les marins avaient vu toute la côte et les bas-fonds à partir de ladite pointe Sainte jusqu'à bien trois lieues à l'est-sud-est. Ils avaient vu par où on pouvait passer, ce qu'on n'avait pas fait de tout ce voyage.

Notre Seigneur voulut qu'à la douzième heure de la nuit, ayant vu l'Amiral s'aller coucher et reposer, voyant que l'on avait calme plat et que la mer était comme l'eau dans une écuelle, tous se couchèrent pour dormir, en sorte que le gouvernail fut laissé aux mains de ce garçon ; et les courants portèrent la nef sur un de ces bancs. Sur ceux-ci, les eaux mugissaient tant qu'on les entendait d'une grande lieue et, bien qu'il fît nuit, on les voyait.

La nef vint sur eux si doucement qu'on le perçut à peine. Le jeune homme, qui sentit le gouvernail ne plus obéir et qui entendit le bruit du ressac, poussa des cris, ce qu'entendant l'Amiral sortit, et si vite qu'aucun autre n'avait pu encore s'apercevoir qu'ils étaient échoués.

Le maître du navire, dont c'était le tour de garde, sortit ensuite. L'Amiral lui dit ainsi qu'aux autres de haler la barcasse qu'ils traînaient, d'y prendre une ancre et d'aller la jeter en poupe. Avec plusieurs marins, le maître sauta dans la barcasse et l'Amiral crut qu'ils faisaient ce qu'il leur avait ordonné. Ils n'en eurent cure, mais s'enfuirent vers la caravelle qui louvoyait à une demi-lieue de là. La caravelle ne les voulut point recevoir, en quoi elle fit bien, et pour cela ils revinrent à la nef. Mais ce fut la barque de la caravelle qui arriva la première.

Quand l'Amiral avait vu que ses gens fuyaient, que la marée baissait et que le navire donnait déjà de la bande, ne voyant pas d'autre remède, il avait ordonné d'abattre le grand mât et d'alléger la nef de tout ce qu'on pouvait pour tenter de la sortir de là. Mais comme les eaux baissaient toujours, on ne put y porter remède et la nef donna davantage de la bande en direction de la mer, bien qu'on fût presque au calme plat.

Alors s'ouvrirent les coutures[161], mais non pas la nef elle-même. L'Amiral se rendit à la caravelle pour y rassembler l'équipage de la nef et, comme il ventait déjà un petit vent de terre, qu'il avait encore devant lui une bonne partie de la nuit et qu'il ne savait jusqu'où s'étendaient les bancs, il mit en panne jusqu'au jour. Alors il gagna la nef par le récif. Il avait envoyé d'abord la barcasse à terre, avec Diego de Araña, de Cordoue, alguazil de l'armada, et Pedro Gutiérrez, officier de la maison royale, pour avertir ce roi qui, le samedi, l'avait envoyé convier et prier de se rendre avec ses navires dans son port et qui avait sa ville à une lieue et demie en avant de ce banc. On dit que, dès qu'il fut informé, ce roi pleura et envoya tous les gens de sa ville sur beaucoup de très grands *canoas* pour décharger toute la nef. Et ainsi en fut-il : tout ce qui était sur les ponts fut déchargé en

très peu de temps, si grande fut la diligence et la célérité que ce roi y apporta. Lui-même en personne avec ses frères et parents ordonnait l’activité, aussi bien sur la nef qu’en la garde de ce qu’on amenait à terre, afin que tout fût bien recueilli. De temps en temps, il envoyait un de ses parents tout en pleurs consoler l’Amiral, lui faisant dire de n’avoir ni peine ni ennui et qu’il lui donnerait tout ce qu’il avait. L’Amiral certifie aux Rois que nulle part en Castille on n’aurait eu un tel rassemblement de toutes choses où il ne manquât pas une aiguillette. Le roi ordonna de déposer le tout auprès des maisons pendant qu’on en déménageait quelques-unes qu’il voulait donner pour que l’on pût y entreposer tout. Il ordonna de placer autour des objets des hommes armés qui veillèrent toute la nuit.

« Lui et tout son peuple, dit l’Amiral, pleuraient, tant ils sont gens d’amour et sans cupidité, si habiles en toutes choses que j’assure à Vos Altesses que je ne crois pas qu’au monde il y ait meilleurs hommes, pas plus qu’il n’y a meilleures terres. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes, ont le langage le plus doux et le plus affable du monde et toujours le sourire. Ils vont nus, hommes et femmes, comme leur mère les enfanta. Mais Vos Altesses peuvent croire qu’ils ont entre eux de très bonnes mœurs et que le roi jouit d’un très merveilleux train et gouverne avec tant de retenue que c’est un plaisir de voir cela, et la mémoire qu’ils ont, leur volonté de tout voir, leurs questions : “Qu’est cela, et pourquoi ?” »

Tel est ce que dit ici l’Amiral.

Mercredi 26 décembre — Aujourd’hui, au lever du soleil, le roi de cette terre où l’on se trouvait vint à la caravelle *Niña* où était l’Amiral et lui dit, pleurant presque, de ne pas se Chagriner, qu’il lui donnerait tout ce qu’il avait, qu’il avait déjà donné deux grandes maisons aux Chrétiens qui se trouvaient à terre, qu’il leur donnerait davantage si c’était nécessaire et autant de *canoas* qu’il en fallait pour charger et décharger la nef et ramener à terre autant d’hommes qu’il le désirerait, ainsi qu’il l’avait fait la veille sans qu’ils prissent une miette de pain ou quoi que ce soit, tant, dit l’Amiral, ils sont fidèles et sans convoitise des biens d’autrui. Et, sur tous, ce roi l’emportait en vertu.

Pendant qu'il parlait avec l'Amiral, d'un autre endroit, des Indiens arrivèrent en *canoa,* apportant quelques morceaux d'or qu'ils voulaient échanger contre un grelot. Car ils n'aimaient rien tant que les grelots. Le *canoa* n'avait pas encore abordé qu'ils appelaient et montraient les morceaux d'or, criant *chouq*, *chouq* pour signifier ces « grelots » dont ils étaient au point de devenir fous. Le roi et ses gens, ayant vu cela, une fois partis les *canoas* qui venaient d'autres lieux, appelèrent l'Amiral et le prièrent de leur faire réserver un grelot jusqu'au jour suivant où le roi lui apporterait quatre morceaux d'or grands comme la main. L'Amiral se réjouit d'entendre cela. Après quoi, un marin qui revenait de terre lui dit que c'était chose merveilleuse de voir les morceaux d'or que les Chrétiens qui avaient débarqué échangeaient pour presque rien ; que pour une aiguillette les Indiens donnaient des morceaux d'or qui valaient plus de deux castillans, et que ce n'était rien par rapport à ce qu'il en serait dans un mois. Le roi se réjouit aussi beaucoup de voir l'Amiral content et, comprenant qu'il désirait beaucoup d'or, lui dit par signes qu'il savait où il y en avait, tout près de là, en très grande quantité, qu'il gardât le cœur tranquille et qu'il lui en donnerait autant qu'il en voudrait. De tout cela, l'Amiral dit qu'il l'assurait fortement, et spécialement qu'il y avait de l'or à Cipango qu'ils appellent Civao, et en si grande quantité qu'ils n'en font là aucun cas et qu'il le lui apporterait ici, bien qu'à vrai dire il y en eût aussi beaucoup dans cette île Hispaniola qu'ils appellent Bohio et en cette province de Caribata.

Le roi déjeuna sur la caravelle avec l'Amiral, puis il descendit avec lui à terre où il lui rendit honneur et lui donna collation de deux ou trois sortes d'*ajes,* de crevettes, de gibier et d'autres viandes qu'ils avaient, ainsi que de leur pain qu'ils appellent *cazavi*[162]. De là, il l'emmena voir des bosquets d'arbres verts proches de leurs maisons, et mille Indiens au moins, tous nus, allaient avec eux. Le seigneur portait déjà chemise et gants que l'Amiral lui avait donnés ; mais des gants il eut plus de joie que de toute autre chose qu'on lui donna. À sa manière décente, élégante et propre de manger se voyait bien qu'il était de bon lignage. Après le repas où l'on s'attarda un bon moment à table, on apporta certaines herbes dont il se frotta longuement les mains. L'Amiral crut qu'il faisait cela pour les adoucir, mais on les lui donnait comme lave-mains. Donc, ayant achevé de dîner, il conduisit l'Amiral à la plage et celui-ci envoya chercher un arc turc et un

carquois de flèches, puis il fit tirer par un homme de sa compagnie qui y était habile, et comme le seigneur ne se connaissait pas en armes parce qu'ils n'en ont ni n'en usent, cela lui parut une grande chose. Cependant, dit l'Amiral, le commencement de cette conversation porta sur ceux de Caniba qu'ils appellent Caribes[163] qui viennent les capturer et portent des arcs et des flèches, mais sans fer, car en toutes ces terres on ne connaît ni fer, ni acier, ni autre métal sauf l'or et le cuivre ; encore l'Amiral n'avait-il vu que très peu de cuivre. Par signes, l'Amiral indiqua à ce seigneur que les Rois de Castille ordonneraient de détruire les Caribes et qu'il les lui ferait amener tous, les mains liées. L'Amiral fit tirer la bombarde et l'espingard, et le seigneur, voyant l'effet de leur puissance et leur portée, resta émerveillé. Ses gens, quand ils entendirent les détonations, se jetèrent tous à terre.

Ils apportèrent à l'Amiral un grand masque qui avait de grands morceaux d'or aux oreilles, aux yeux et en d'autres endroits. Le roi le lui donna avec d'autres joyaux d'or qu'il mit lui-même sur la tête et au cou de l'Amiral. Il en donna aussi beaucoup aux autres Chrétiens qui étaient là.

L'Amiral eut grand-joie et consolation de tout cela qui calma son angoisse et sa peine de la perte de la nef. Il reconnut que Notre Seigneur avait fait échouer la nef afin qu'il s'établît là.

« Et à ce moment, dit-il, tant de choses vinrent en ma main qu'en vérité ce ne fut plus un désastre mais une heureuse fortune. Il est certain, en effet, que si je n'avais pas échoué, j'aurais pris le large sans mouiller en ce lieu placé au fond d'une grande baie[164] où se trouvent deux ou trois bas-fonds. Dans ce voyage, je n'aurais pas laissé de gens ici, et quand bien même je l'aurais voulu, je n'aurais pu les munir du nécessaire, d'assez de munitions, de subsistances, d'équipement pour une forteresse. Il est bien vrai pourtant que nombre d'hommes qui sont avec moi m'avaient prié et fait prier que je veuille bien leur accorder licence de rester ici. Maintenant, j'ai ordonné de faire une tour et une forteresse, avec grand soin, et un grand fossé. Non que je croie cela nécessaire à l'égard de ces gens ; je tiens au contraire pour certain qu'avec les hommes que j'ai je subjuguerais toute cette île qui est, je crois, plus grande que le Portugal et a une population double[165], mais nue, désarmée, et d'une grande couardise sans remède. Toutefois, il est sage que

cette tour soit faite et qu'elle soit comme doit être un fort, les possessions de Vos Altesses étant si éloignées et les Indiens devant connaître le génie de vos sujets et ce qu'ils peuvent faire, afin qu'avec amour et crainte ils vous obéissent.

Ainsi se préparent dès maintenant les planches dont on bâtira toute la forteresse, le ravitaillement en pain et en vin pour plus d'un an, et les graines pour semer, la chaloupe de la nef avec un calfat, un menuisier et un bombardier, un tonnelier et beaucoup d'autres hommes qui désirent vivement, pour le service de Vos Altesses et me faire plaisir, savoir où se trouve la mine d'où l'on tire l'or.

Tout cela est donc venu fort à propos pour que se fasse cet établissement. D'autant plus que, lorsque la nef échoua, cela se fit doucement et que presque personne ne le sentit, car il n'y eut ni vagues ni vent. »

L'Amiral dit tout cela et davantage pour montrer que ce fut une bonne fortune et un effet de la volonté de Dieu que la nef se soit échouée là, afin qu'il y laissât des hommes ; que s'il n'y avait pas eu trahison du maître et de ses gens — qui étaient tous, ou la plupart, de son pays — qui s'étaient refusés à jeter l'ancre en poupe pour retenir la nef, comme l'Amiral le leur ordonnait, celle-ci aurait été sauvée et dans ce cas on n'aurait jamais pu, dit-il, connaître cette terre comme il la connaît en ces jours et comme elle sera désormais connue par ceux qu'il entend y laisser. Il allait, en effet, toujours avec l'intention de découvrir et de ne s'arrêter nulle part plus d'un jour si ce n'était le fait des vents, car la nef, dit-il, était lourde et peu convenable à la découverte. L'inconvénient de ce navire, dit-il, incombait à ceux de Palos qui ne s'étaient pas exécutés envers le Roi et la Reine de ce qu'ils avaient promis : donner des navires convenables pour cette entreprise[166], ce qu'ils ne firent pas. L'Amiral conclut en disant que, de tout ce qu'il y avait dans la nef, il ne se perdit pas une aiguillette, ni une planche, ni un clou parce qu'elle restait entière comme au départ, à cela près qu'il fallut l'ouvrir et la fendre pour en sortir tonneaux et pots, et toutes les marchandises qui furent mises à terre sous bonne garde comme il a été dit. Il ajoute qu'il espère en Dieu qu'au retour qu'il entend faire de Castille il retrouvera un tonneau d'or obtenu par échange par ceux qu'il va laisser, et qu'ils auront découvert la

mine de l’or et les épices, et cela en telle quantité que les Rois puissent avant trois ans préparer et entreprendre d’aller conquérir la Sainte-Maison[167].

« Ce fut ainsi, dit-il, que j’ai témoigné à Vos Altesses le désir de voir le bénéfice de ma présente entreprise consacré à la conquête de Jérusalem, ce dont Vos Altesses rirent, disant que cela leur agréait, et que même sans ce bénéfice c’était là leur désir[168]. »

Telles sont les paroles de l’Amiral.

Jeudi 27 décembre — Au lever du soleil, le roi de cette terre vint à la caravelle et dit à l’Amiral qu’il avait envoyé chercher de l’or, qu’il voulait l’en couvrir tout entier avant qu’il s’en aille et qu’il le priait de ne pas s’en aller avant. L’Amiral déjeuna avec le roi, son frère et un autre de ses parents très proches. Ces deux derniers lui dirent qu’ils voulaient aller en Castille avec lui.

À ce moment, on vint annoncer que la caravelle *Pinta* était dans un fleuve à l’extrémité de cette île. Aussitôt, le cacique y dépêcha un *canoa*, car il aimait tant l’Amiral que c’était merveille, et celui-ci fit embarquer un matelot à son bord. Déjà l’Amiral entendait se préparer avec toute la promptitude possible pour le retour en Castille.

Vendredi 28 décembre — Afin d’apporter ordre et diligence à l’achèvement de la construction de la forteresse et de régler le gouvernement des gens qui devaient y rester, l’Amiral descendit à terre. Il lui sembla qu’alors qu’il était dans sa chaloupe le roi l’avait vu et que, feignant de ne pas le voir, il était entré brusquement chez lui, d’où il envoya un de ses frères qui reçut l’Amiral et le conduisit à l’une des maisons qu’il avait cédées à ses hommes. C’était la plus grande et la meilleure de cette ville. À l’intérieur, on avait préparé des nattes de membrane de palmier sur lesquelles il fit asseoir l’Amiral. Ensuite, le frère envoya un de ses écuyers prévenir le roi que l’Amiral était là, comme si celui-là n’avait rien su de sa venue. L’Amiral crut qu’en réalité le roi feignait pour agir beaucoup plus

cérémonieusement. Dès que l'écuyer lui eut parlé, le cacique accourut vers l'Amiral et lui mit au cou une grande plaque d'or qu'il tenait à la main. Il resta là avec lui jusqu'au soir, délibérant sur ce qu'il y avait à faire.

Samedi 29 décembre — Au lever du soleil vint à la caravelle un neveu du roi, très jeune, de bon entendement et fort gaillard, à ce que dit l'Amiral. Comme ce dernier s'évertuait toujours à savoir où l'on recueillait l'or, il le demandait à chacun, car déjà il commençait à entendre un peu par signes. Ainsi, ce jeune homme lui dit donc qu'à quatre journées de là il y avait, à l'est, une île que l'on appelait Guarionex et d'autres appelées Macorix, Mayonic, Fuma, Çibao et Coroay[169] qui renfermaient infiniment d'or. L'Amiral écrivit ces noms. Un frère du roi, ayant su que cela lui avait été dit, réprimanda le jeune homme, à ce que l'Amiral comprit. D'autres fois déjà, l'Amiral avait cru saisir que le roi manœuvrait pour qu'il ne sût pas où naissait et se recueillait l'or, afin qu'il n'allât pas l'échanger ou l'acheter ailleurs. Mais il y en a tant, en tant d'endroits, et dans cette île Hispaniola elle-même, que c'est merveille, dit l'Amiral.

Il faisait déjà nuit lorsque le roi lui envoya un grand masque d'or et lui fit demander un bassin lave-mains avec son aiguière. L'Amiral crut que le roi les lui demandait pour en faire fabriquer de semblables et, ainsi, il les lui envoya.

Dimanche 30 décembre — L'Amiral alla déjeuner à terre. Il y arriva au moment où cinq rois tributaires de celui du lieu qui s'appelle Guacanaguari se présentaient devant lui, tous portant leurs couronnes et tels qu'il convient à leur condition. L'Amiral dit aux rois que Leurs Altesses auraient eu du plaisir à voir leurs manières. Lorsque l'Amiral mit pied à terre, le roi vint le recevoir, lui donna le bras jusqu'à la maison où il était déjà allé la veille. Il y avait là des nattes et des sièges, et l'Amiral prit place. Le roi ôta alors sa couronne et la mit sur la tête de l'Amiral, qui détacha de son cou un collier de belle cornaline aux très jolis grains de très gracieuses couleurs, très bien de n'importe quel point de vue qu'on l'eût regardé, et le passa à celui de ce roi. Il se dépouilla en même temps d'un manteau d'écarlate fine qu'il avait mis ce jour-là et il l'en revêtit. Il envoya aussi chercher des brodequins de couleur qu'il lui fit chausser, et il lui passa au doigt un gros anneau d'argent

parce qu’on lui avait dit que le roi avait fait beaucoup pour obtenir une bague d’argent qu’il avait vue à un marin. Le roi fut très joyeux et content de cela, et deux de ces rois qui l’accompagnaient s’approchèrent du lieu où il était avec l’Amiral et chacun d’eux remit à celui-ci deux grandes plaques d’or, chacun la sienne.

À ce moment, un Indien arriva qui disait avoir laissé deux jours auparavant la caravelle *Pinta* dans un port à l’est.

L’Amiral retourna à la caravelle, dont le capitaine Vicente Anes[170] lui assura qu’il avait vu de la rhubarbe, qu’il s’en trouvait dans l’île Amie qui est à l’entrée de la mer de Saint-Thomas, à six lieues de là, et qu’il en avait reconnu les feuilles et les racines. On dit que la rhubarbe pousse hors de terre quelques petites branches portant des fruits semblables à des mûres vertes et presque sèches, que la petite tige qui confine à la racine donne un jaune aussi beau et aussi fin que la meilleure couleur qu’on puisse trouver pour peindre, et que la racine qui est sous terre ressemble à une grosse poire[171].

Lundi 31 décembre — Ce jour, il pourvut à l’approvisionnement en eau et en bois, en vue du retour en Espagne, pour y donner prompte nouvelle aux Rois afin qu’ils envoient des navires pour découvrir ce qui reste à découvrir. Car déjà l’affaire paraît si grande et d’une telle importance que c’est merveille, dit l’Amiral, et il ajoute qu’il n’aurait pas voulu partir avant d’avoir vu toute cette terre qui s’étend vers l’est et l’avoir parcourue toute par sa côte pour connaître, continue-t-il, la distance qui la sépare de la Castille, afin d’y amener du bétail et d’autres choses. Mais comme il n’était resté qu’avec un seul navire, il ne lui semblait pas raisonnable de s’exposer aux périls qui pourraient advenir des découvertes. Et il se plaint que tout ce mal et cet inconvénient soit provenu de la désertion de la *Pinta*.

Mardi 1er janvier 1493 — À minuit, il dépêcha la chaloupe à l’îlot l’Amie pour y chercher de la rhubarbe. À l’heure de vêpres, elle en revint avec un plein panier ; ils n’en rapportèrent pas davantage parce qu’ils n’avaient pas de bêche pour la déterrer. L’Amiral prit toujours cela pour le montrer aux Rois.

Le roi de cette terre, dit-il, avait envoyé nombre de *canoas* chercher de l’or.

Le marin et le *canoa* qui étaient allés à la recherche de la *Pinta* revinrent sans l'avoir trouvée. Ce marin dit qu'à vingt lieues de là il avait vu un roi qui portait sur la tête deux grandes plaques d'or, et qu'il les ôta dès que les Indiens du *canoa* lui eurent parlé. Il vit aussi beaucoup d'or à d'autres personnes. L'Amiral crut que le roi Guacanaguari avait défendu à tous de vendre de l'or aux Chrétiens afin que tout passât par ses mains. Mais, comme il l'a dit avant-hier, l'Amiral avait appris en quels lieux on en trouvait en telle quantité qu'on n'y attachait aucun prix. De même en ce qui concerne leurs épices qui, comme dit l'Amiral, sont abondantes et valent plus que le poivre et la cannelle. Il recommanda à ceux qu'il avait dessein de laisser de s'en procurer autant qu'ils le pourraient.

Mercredi 2 janvier — Au matin, il se rendit à terre pour prendre congé du roi Guacanagari puis s'en aller, au nom du Seigneur. Il donna au roi une de ses chemises et lui montra la force et l'effet des bombardes. Pour cela, il ordonna d'en charger une et de tirer sur le flanc du navire échoué. Cela fut fait à propos d'une conversation sur les Caraïbes avec lesquels ceux d'ici sont en guerre. Le roi vit jusqu'où portait la bombarde, et comment sa pierre traversa le flanc de la nef et se perdit très loin dans la mer. L'Amiral fit aussi exécuter aux gens de son armada une manœuvre d'escarmouche, disant au cacique de ne pas craindre les Caribes quand bien même ils viendraient. Tout cela fut fait, dit l'Amiral, afin que le roi eût en amitié les Chrétiens qu'il laissait et pour lui inspirer qu'il devait les craindre. L'Amiral emmena le cacique et ceux qui étaient avec lui déjeuner à la maison qui lui avait été donnée à résidence. L'Amiral leur présenta avec grand-recommandation Diego de Araña[172], Pedro Gutiérrez et Rodrigo Escovedo, qu'il laissait conjointement comme ses lieutenants auprès des gens qui restaient afin que tout fût bien administré et gouverné pour le service de Dieu et de Leurs Altesses.

Le cacique montra beaucoup d'affection pour l'Amiral et grand-peine de son départ, surtout quand il le vit aller s'embarquer. Un proche de ce roi confia à l'Amiral que Guacanagari faisait faire une statue d'or pur aussi grande que l'Amiral lui-même, et que d'ici à dix jours on l'apporterait.

L'Amiral s'embarqua dans l'intention de partir aussitôt, mais le vent ne le lui permit pas.

Il laissa dans la forteresse de cette île Hispaniola, que les Indiens appelaient Bohio, trente-neuf hommes ainsi que plusieurs amis de ce roi Guacanagari et, pour les commander, comme ses lieutenants revêtus de tous les pouvoirs qu'il tenait des Rois, Diego de Araña, natif de Cordoue, Pedro Gutiérrez, officier de la chambre du roi, écuyer du Grand Intendant, et Rodrigo de Escovedo, natif de Ségovie, neveu de Fra Rodrigo Pérez. Il leur laissa toutes les marchandises que les Rois avaient fait acheter pour les échanges, et qui étaient en quantité, afin qu'ils en fissent le troc contre de l'or. Il leur laissa également tout ce qui était dans la nef : du pain de biscuit pour un an, du vin, beaucoup d'artillerie, et la chaloupe de la nef afin — puisqu'ils étaient marins pour la plupart — d'aller quand ils le croiraient convenable à la découverte de la mine d'or, pour qu'à son retour l'Amiral trouvât beaucoup d'or et un lieu où fonder une ville, car il ne trouvait pas ce port à son gré, d'autant plus que l'or qu'on y apportait venait de l'est et que plus on irait vers l'est, plus on se rapprocherait de l'Espagne. Il leur laissa aussi des graines pour les semailles, et ses hommes de métier, le notaire et l'alguazil. Parmi les premiers se trouvaient un charpentier de navires, un calfat, un habile bombardier, maître en tous arts, un tonnelier, un médecin et un tailleur. Et tous, dit l'Amiral, étaient hommes de mer.

Jeudi 3 janvier — L'Amiral ne partit pas aujourd'hui parce que, dit-il, de nuit, trois des Indiens qu'il emmenait des îles et qui étaient restés à terre, vinrent lui annoncer que les autres Indiens et leurs femmes viendraient au lever du soleil.

La mer fut quelque peu agitée et la chaloupe ne put aller à terre. Il décida donc de partir le lendemain à la grâce de Dieu.

Il dit que s'il avait eu avec lui la caravelle *Pinta*, il eût été certain d'emporter un tonneau d'or, parce qu'il se serait hasardé à courir les côtes de ces îles, ce qu'il n'osait faire étant seul, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur qui empêchât son retour en Castille et l'annonce qu'il devait faire aux Rois de la nouvelle de tout ce qu'il avait découvert.

S'il avait été certain que la caravelle *Pinta* arrivât heureusement en Espagne avec ce Martin Alonso Pinzón, il n'aurait pas laissé de faire ce qu'il désirait, dit-il ; mais comme il ne savait rien de lui, et que, s'il était arrivé, il eût pu mensongèrement informer les Rois afin qu'ils ne lui

infligeassent pas la peine qu'il méritait pour avoir si mal agi que de s'en être allé sans permission et d'avoir ainsi empêché que l'on reconnaisse et tire tout le profit possible de cette entreprise, l'Amiral dit qu'il se confiait en Notre Seigneur pour lui accorder beau temps et qu'il soit ainsi remédié à tout.

Vendredi 4 janvier — Au lever du soleil, il leva l'ancre sous peu de vent, la barque allant en avant pour guider sa sortie d'entre les récifs sur le chemin du nord-ouest, par une passe plus large que celle qu'il avait empruntée pour entrer et qui, comme les autres, est très bonne pour se rendre devant la ville de la Nativité[173]. Par toute cette passe, le plus haut fond qu'il trouva fut de trois brasses, mais certains en avaient jusqu'à neuf. Ces deux passes vont du nord-ouest au sud-est sur toute l'étendue de ces grands récifs qui vont du cap Saint jusqu'au cap du Serpent, soit plus de six lieues, s'avancent trois bonnes lieues en pleine mer et trois autres lieues au-delà du cap Saint. À une lieue en avant de ce cap, il n'y a pas plus de huit brasses de fond, et au-delà dudit cap, à l'est, il y a beaucoup de bas-fonds et des passes pour y entrer[174]. Toute cette côte court du nord-ouest au sud-est, et ce n'est qu'une plage. La région est très plate jusqu'à quatre bonnes lieues à l'intérieur des terres. Plus loin, il y a de très hautes montagnes, et tout le pays est couvert de grands villages peuplés de bonnes gens, à en juger par leur conduite envers les Chrétiens.

Il navigua ainsi vers l'est, en direction d'un mont très haut qui semble être une île mais ne l'est pas, car il est dans le prolongement d'une terre très basse. Ce mont a la forme d'une très belle tente militaire. L'Amiral lui donna le nom de mont du Christ. Il se trouve exactement à dix-huit lieues[175] à l'est du cap Saint. Parce que le vent était ce jour-là très faible, il ne put approcher le mont du Christ à plus de six lieues. Il trouva quatre très bas îlots de sable avec un récif qui s'avance beaucoup au nord-ouest et très loin au sud-est. Au-delà, il y a un grand golfe qui va dudit mont jusqu'à vingt lieues au sud-est[176] et doit avoir partout peu de fond et nombre de bancs. Sur toute sa côte se jettent plusieurs fleuves non navigables, quoique ce marin que l'Amiral avait envoyé avec le *canoa* rechercher des nouvelles de la *Pinta* affirmât qu'il avait vu un fleuve[177] dans lequel auraient pu entrer des navires.

L’Amiral mouilla à six lieues du mont du Christ, par dix-neuf brasses de fond, après s’être avancé en mer pour s’éloigner de plusieurs bas-fonds et récifs qui se trouvaient par là. C’est à cet endroit qu’il passa la nuit.

L’Amiral donna avis à ceux qui devront aller à la ville de la Nativité de reconnaître d’abord le mont du Christ, de se situer en mer à deux lieues de lui, etc.[178] ; mais, puisque déjà on connaît cette terre, on n’en dira rien de plus ici.

Il conclut que Cipango est dans cette île et qu’on y trouve beaucoup d’or, d’épices, de gomme de lentisque et de rhubarbe.

Samedi 5 janvier — Quand le soleil fut au point de paraître, il mit à la voile par vent de terre qui bientôt tourna à l’est. Il vit que, sur le côte sud-sud-est du mont du Christ, entre ce mont et un îlot, il semblait y avoir un bon port où mouiller cette nuit. Il prit le chemin de l’est-sud-est, puis celui du sud-sud-est jusqu’à six bonnes lieues du mont. Les six lieues parcourues, il trouva dix-sept brasses d’eau sur un fond très net, puis il alla ainsi trois lieues avec le même fond. Ensuite, celui-ci ne fut plus que de douze brasses jusqu’à l’avancée du mont. À une lieue de ce point, il n’y en avait plus que neuf, toujours net, tout de sable fin. Il suivit donc ce chemin jusqu’à pénétrer entre le mont et l’îlot[179], où il trouva trois brasses et demie de fond à marée basse et un très remarquable port où il mouilla.

Avec la barque, il se rendit à l’îlot où il trouva du feu et l’indice que des pêcheurs étaient venus. Là, il vit aussi des pierres de couleur, ou une carrière de pierres d’un très beau travail naturel, propres, dit-il, à la construction d’églises ou d’autres édifices royaux, de même que celles qu’il trouva dans la petite île de San Salvador. Il trouva aussi sur cet îlot de nombreux pieds de lentisque.

Ce mont du Christ, dit-il, est très beau, haut et praticable, d’une très gracieuse silhouette[180] ; la terre alentour, basse, est une jolie campagne, et le mont s’élève de telle sorte qu’en le voyant de loin il semble une île, aucunement reliée à la terre. Après ledit mont, à vingt-quatre milles à l’est, l’Amiral vit un cap qu’il appela cap du Veau[181]. Entre ce cap et ledit mont s’étendaient en mer deux bonnes lieues de récifs, entre lesquels il semble néanmoins qu’il y ait des passes permettant d’entrer, mais il conviendrait que cela se fît de jour et précédé d’une barque sondant au préalable. Depuis

ledit mont jusqu'au cap du Veau à l'est, il y a quatre lieues toutes en plage et terres très basses et belles. Au-delà, ce sont des terres très élevées et d'immenses montagnes, belles et cultivées. À l'intérieur des terres, une chaîne de montagnes s'étend du nord-est au sud-est[182], la plus belle qu'il eût vue, tant qu'on eût cru la Sierra de Cordoue. Très loin, on voit aussi d'autres montagnes très élevées, vers le sud et le sud-est, de grandes, vertes et très belles vallées et nombre de belles rivières pleines. Tout cela est si riant, dit l'Amiral, qu'il ne croit pas le majorer de la millième partie. Plus loin, à l'est dudit mont, il vit une terre qui paraissait un autre mont, pareil en grandeur et beauté à celui du Christ. Et jusque-là, au quart est du nord-est, la terre est moins élevée sur quelque cent milles ou peu s'en faut.

Dimanche 6 janvier — Ce port est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du nord et du nord-est qui, dit-il, sont peu fréquents en ces terres, et dont on peut d'ailleurs se garantir derrière l'îlot où il y a de trois à quatre brasses de fond. Au lever du soleil, il mit à la voile pour suivre la côte qui court toute à l'est, et où il ne faut donc que veiller aux nombreux récifs de pierre et de sable. Il est vrai qu'il y a bonnes passes pour entrer dans de bons ports qui sont au-delà.

Après midi souffla un fort vent d'est et l'Amiral fit monter un marin au sommet du grand mât pour observer les bas-fonds. Celui-ci vit la caravelle *Pinta*, courant vent d'est en poupe, qui arrivait vers l'Amiral. Comme du fait des récifs il n'y avait pas là de mouillage, l'Amiral retourna au mont du Christ, rétrogradant de dix lieues, et la *Pinta* le suivit.

Martin Alonso vint à bord de la caravelle *Niña* où était l'Amiral et s'excusa, disant qu'il s'était séparé de lui contre sa volonté, et il en donna les raisons. Mais l'Amiral dit qu'elles étaient toutes mauvaises, que c'était la superbe et la cupidité qui l'avaient fait s'écarter de lui cette nuit-là et qu'il ne savait (c'est ce que dit l'Amiral) d'où lui étaient venus ses emportements et la malhonnêteté dont il avait usé avec lui en ce voyage. Cependant, l'Amiral voulut bien dissimuler afin de ne pas donner prise aux maléfices de Satan, qui désirait empêcher le voyage ainsi qu'il l'avait fait jusqu'ici[183]. Mais l'Amiral apprit que l'un des Indiens qu'il avait confié avec d'autres à Pinzón, et qui allaient sur sa caravelle, avait dit à celui-ci qu'en une île nommée Banèque il y avait beaucoup d'or, et que Pinzón, qui

avait un navire rapide et léger, voulut s’éloigner et s’y rendre seul, abandonnant l’Amiral qui voulait, lui, s’arrêter et côtoyer la Juana et l’Hispaniola puisque toutes deux étaient sur le chemin de l’est[184]. Quand Martin Alonso fut arrivé à l’île de Banèque, il n’y trouva pas d’or et il vint à la côte de l’Hispaniola sur l’indication d’autres Indiens qui lui dirent qu’il y en avait dans cette île qu’ils appellent Bohio, en grande quantité et en beaucoup de mines. Et ce fut ainsi qu’il arriva à quelque quinze lieues de la ville de la Nativité, il y avait alors plus de vingt jours. Il ressort de cela que les nouvelles données par les Indiens étaient vraies, au su desquelles le roi Guacanaguari avait envoyé un *canoa* et l’Amiral un marin. Mais la caravelle était déjà partie quand le *canoa* était arrivé. L’Amiral dit ici que ceux de la caravelle obtinrent beaucoup d’or par troc, que pour un bout d’aiguillette on leur donnait de bons morceaux d’or de la taille de deux doigts et parfois de la main. Martin Alonso en gardait la moitié et l’équipage se partageait l’autre moitié. L’Amiral ajoute, s’adressant aux Rois :

« Ainsi dois-je reconnaître, Seigneurs Princes, que miraculeusement Notre Seigneur a voulu que la nef échouât ici, parce que c’est le meilleur endroit de toute l’île pour fonder un établissement et le plus près des mines d’or. »

Il dit aussi avoir appris que derrière l’île Juana, vers le sud, il y avait une autre grande île[185] où l’on trouvait énormément plus d’or que dans celle-ci, à un tel point qu’on y ramassait des morceaux plus gros que des fèves, tandis que dans l’île Hispaniola les morceaux d’or des mines n’étaient pas plus gros que des grains de blé[186]. On nommait cette île Yamaye, dit-il[187]. Et l’Amiral ajoute avoir appris que là, vers l’est, il y avait une île habitée seulement par des femmes, ce que, dit-il, beaucoup de personnes savaient. Cette île Hispaniola et l’autre île Yamaye ne sont qu’à dix journées de *canoa* de la terre ferme, ce qui peut faire soixante à soixante-dix lieues, et là les gens sont vêtus[188].

Lundi 7 janvier — Ce jour-là, il fit vider l’eau que faisait la caravelle et la fit calfater. Les marins allèrent à terre couper du bois et il dit qu’ils trouvèrent beaucoup de lentisques et d’aloès.

Mardi 8 janvier — Du fait de violents vents d'est et de sud-est, il ne put partir ce jour et il en profita pour faire pourvoir la caravelle d'eau, de bois et de tout ce qui était nécessaire au voyage. Et cela à l'encontre de son dessein de longer toute la côte de cette Hispaniola autant qu'il le pourrait en suivant son chemin. Mais parce qu'étaient frères ceux qu'il avait placés sur les caravelles en qualité de capitaines, à savoir Martin Alonso Pinzón et Vicente Anes, et qu'avec d'autres qui les suivaient ils estimaient en leur superbe et en leur cupidité que tout était déjà leur, qu'oubliant l'honneur que l'Amiral leur avait fait et donné ils n'avaient jamais obéi et n'obéissaient pas à ses ordres, mais au contraire faisaient et disaient contre lui des choses inadmissibles, et qu'enfin Martin Alonso l'avait abandonné du 21 novembre jusqu'au 6 janvier, sans cause ni raison, par simple désobéissance, toutes choses que l'Amiral avait souffertes et tues afin de mener à bonne fin ce voyage et ainsi sortir de si mauvaise compagnie avec laquelle il dit qu'il convenait de dissimuler, bien qu'ils fussent gens de désordre et quoi qu'il eût avec lui nombre d'hommes de bien, et parce qu'enfin ce n'était pas le temps de songer aux châtiments, il se détermina à revenir sans plus s'attarder et avec la plus grande rapidité possible.

Il entra dans la barque et se rendit au fleuve qui est près de là, à une grande lieue au sud-sud-ouest du mont du Christ, et où les marins faisaient de l'eau pour le navire. Il trouva, dit-il, à l'embouchure du fleuve qui est très large et profonde, que le sable était tout chargé d'or, à tel point que c'était merveille, bien que les grains en aient été menus[189]. L'Amiral croyait que, charrié par ce fleuve en son cours, l'or se fragmentait ; en effet, il dit que, dans un petit espace, il trouva nombre de grains aussi gros que des lentilles, mais les minuscules étaient innombrables. Comme la mer était haute et que l'eau salée se mêlait à l'eau douce, il ordonna de remonter le fleuve avec la barque sur une distance d'un jet de pierre. De la barque on remplit les barils et, en retournant à la caravelle, on trouva des parcelles d'or dans les cercles des tonneaux et dans ceux de la pipe. L'Amiral donna à ce fleuve le nom de fleuve de l'Or. Son lit est très profond, passée l'embouchure qui, elle, est basse et très large. Ce fleuve est à dix-sept lieues de la ville de la Nativité[190]. Il y a dans cet intervalle d'autres grands fleuves, et spécialement trois, dont il croyait qu'ils étaient plus grands[191] et

charriaient beaucoup plus d'or que celui-ci, en dépit qu'il fût déjà presque aussi large que le Guadalquivir à Cordoue. Et, de ces fleuves aux mines d'or, il n'y a pas vingt lieues[192].

L'Amiral dit en outre qu'il ne voulut pas prendre de ce sable chargé de tant d'or parce que Leurs Altesses le tenaient déjà en leur possession, à la porte de leur ville de la Nativité, et qu'il devait revenir au plus vite leur apporter les nouvelles et se séparer de la mauvaise compagnie qui l'entourait, dont il avait toujours dit que c'étaient des gens de désordre.

Mercredi 9 janvier — À minuit, l'Amiral mit à la voile par vent du sud-est et navigua est-nord-est. Il arriva à une pointe qu'il nomma pointe Rouge[193], située exactement à l'est du mont du Christ et à soixante milles[194]. Abrité par elle, il mouilla dans la soirée, trois heures environ avant la nuit. Il n'osa pas sortir de là pendant la nuit parce qu'il y avait nombre de récifs qui, quand ils seraient reconnus, offriraient ensuite des avantages s'ils avaient, comme c'était probable, des passes menant à des bons mouillages profonds et à l'abri de tous les vents.

Les terres, depuis le mont du Christ jusque là où il mouilla, sont de belles campagnes élevées et planes, derrière lesquelles s'élèvent de superbes montagnes qui vont d'est en ouest et sont toutes cultivées et verdoyantes, arrosées de nombreuses rivières pleines, tant que c'est chose merveilleuse d'admirer leur beauté.

En toute cette contrée, il y a beaucoup de tortues. Au mont du Christ, les marins en prirent qui venaient frayer à terre. Elles étaient aussi grandes que des boucliers.

L'Amiral dit que la veille, alors qu'il allait au fleuve de l'Or, il vit trois sirènes qui sautèrent haut, hors de la mer. Mais elles n'étaient pas aussi belles qu'on les dépeint, bien qu'en quelque manière elles avaient forme humaine de visage[195]. Il ajoute que d'autres fois déjà il en avait vu quelques-unes en Guinée, sur la côte de Manegueta.

Cette nuit, dit-il, sous l'invocation de Notre Seigneur, il reprendra. son voyage sans plus s'attarder en quoi que ce soit, parce qu'il a trouvé ce qu'il cherchait et ne veut plus avoir d'ennuis de ce Martin Alonso jusqu'à ce que Leurs Altesses aient appris les nouvelles de son voyage et ce qu'il a fait.

« Et après, dit-il, je ne souffrirai plus l'injure de malveillantes gens de peu de vertu, qui prétendent insolemment imposer leur volonté contre celui qui leur donna tant d'honneur. »

Jeudi 10 janvier — Il partit d'où il avait mouillé et, au coucher du soleil, il arriva à un fleuve qu'il appela fleuve de Grâce[196] et qui est à trois lieues au sud-est. Il mouilla à l'embouchure, qui offre un bon port à l'est. En y entrant, on trouve un banc qui laisse un passage fort étroit et d'à peine deux brasses de fond. À l'intérieur, le port est bon, fermé, mais il est infesté de tarets[197] et la caravelle *Pinta* où allait Martin Alonso qui y était déjà venue en avait été fort maltraitée car, dit l'Amiral, elle était restée là seize jours pour les échanges au cours desquels Martin Alonso se procura beaucoup d'or, ce qui était ce qu'il désirait.

Ce dernier, quand il eut appris par les Indiens que l'Amiral était sur la côte de cette même île Hispaniola, alla vers lui parce qu'il ne pouvait l'éviter. L'Amiral dit que Martin Alonso voulait que tout l'équipage de son navire jurât qu'ils n'étaient restés que six jours en cet endroit. Mais, dit-il, la méchanceté de cet homme était si notoire qu'il ne pouvait la dissimuler. Il s'était fait une loi, ajoute l'Amiral, que la moitié de l'or échangé ou obtenu autrement serait pour lui. Quand il fut au point de quitter ces lieux, il prit par force quatre Indiens adultes et deux jeunes filles auxquels l'Amiral fit donner de quoi s'habiller et qu'il renvoya tous à terre afin qu'ils regagnassent leurs foyers[198].

« Ceci, dit-il, est du service de Vos Altesses, parce qu'hommes et femmes vous appartiennent tous, aussi bien ceux de cette île en particulier que ceux des autres. Toutefois, il est juste qu'ici, où Vos Altesses ont déjà un établissement, on traite les peuples honorablement et avec d'autant plus de bienveillance et de considération qu'en cette île il y a tant d'or, de bonnes terres et d'épices[199]. »

Vendredi 11 janvier — À minuit, il sortit du fleuve de Grâce sous vent de terre. Il navigua quatre lieues à l'est jusqu'à un cap qu'il appela Beaupré. De là, au sud-est s'élève le mont qu'il appela mont d'Argent, dont il dit qu'il est à huit lieues[200]. À dix-huit lieues à l'est quart sud-est du cap

Beaupré se trouve le cap qu'il appela de l'Ange. Entre ce cap et le mont d'Argent est un golfe[201], et là sont les meilleures et les plus belles terres du monde. Toute cette campagne est élevée et belle et elle s'étend très loin. Au-delà, il y a une sierra qui s'étend d'est en ouest, immense et magnifique. Au pied du mont est un excellent port[202] qui a quatorze brasses d'eau à son entrée. Le mont est très haut et beau, et tout le pays est fort peuplé. L'Amiral présumait qu'il y avait là de bons fleuves et beaucoup d'or. À quatre lieues à l'est quart sud-est du cap de l'Ange, il y a une pointe que l'Amiral appela pointe du Fer[203]. Quatre lieues plus avant, dans la même direction, est une autre pointe qu'il nomma pointe Sèche[204], puis encore six lieues plus loin est le cap qu'il appela cap Rond[205]. Au-delà, à l'est, se trouve le cap Français, puis, toujours à l'est, une grande crique[206], mais où il ne sembla pas à l'Amiral qu'il y eût un bon mouillage. De là à une lieue est le cap du Beau-Temps, puis à une grande lieue de celui-ci, au sud quart sud-est, il y a un cap que l'Amiral nomma cap Escarpé. Là, il vit au sud un autre cap encore qui lui sembla à quinze lieues. Il fit aujourd'hui un long chemin, car le vent et les courants lui étaient favorables. Il n'osa pas mouiller de crainte des bas-fonds, aussi resta-t-il en panne toute la nuit.

Samedi 12 janvier — Au quart de l'aube, il navigua vers l'est par vent frais et il alla ainsi jusqu'au jour. Dans ce temps, il franchit vingt milles, puis encore vingt-quatre dans les deux heures suivantes. De là, il vit la terre au sud et alla vers elle. Il en était à environ quarante-huit milles. Veillant, dit-il, à la sécurité du navire, il ne fit cette nuit qu'environ vingt-huit milles vers le nord-nord-est. Quand il vit la terre, ce fut un cap qu'il nomma cap du Père et du Fils, parce qu'en sa pointe est il est partagé en deux éperons rocheux, l'un plus grand que l'autre. Deux lieues au-delà, à l'est, il vit un large et superbe havre entre deux grandes montagnes, et il reconnut que c'était un immense port, bon et d'entrée très facile. Mais comme il était très bon matin, et pour ne pas s'attarder en chemin — car en ces parages les vents sont presque toujours d'est portant au nord-nord-ouest —, il ne voulut pas s'arrêter davantage. Il poursuivit donc vers l'est jusqu'à un cap très élevé et très beau, tout entier de rocs abrupts, qu'il nomma cap de l'Amoureux et qui était à trente-deux milles à l'est du susdit port qu'il avait nommé port Sacré[207]. En arrivant au cap de l'Amoureux, il en découvrit un

autre à douze milles à l'est, beaucoup plus beau, encore plus élevé et plus rond, de roc lui aussi, semblable au cap Saint-Vincent au Portugal[208]. Parvenu à la hauteur du cap de l'Amoureux, il vit que s'ouvrait entre les deux promontoires une immense baie de trois lieues de large, au milieu de laquelle était un îlot minuscule[209]. Le fond était considérable de l'entrée jusqu'à la terre. Il mouilla là, par douze brasses de fond. Il envoya la chaloupe à terre faire de l'eau douce et voir si l'on pouvait prendre langue. Mais tous les habitants s'enfuirent. La raison de son mouillage était aussi de voir si cette terre ne faisait qu'une avec Hispaniola, et il supposait que ce qu'il avait dit être un golfe pouvait séparer une autre île. Il restait étonné de l'immensité de l'île Hispaniola.

Dimanche 13 janvier — II ne quitta pas ce port, faute de vent de terre qui permît son départ. Il aurait voulu en sortir pour aller à un autre port meilleur, parce que celui-ci était assez découvert et qu'il voulait observer les effets de la conjonction de la Lune avec le Soleil qu'il attendait le 17 de ce mois, et l'opposition de la Lune avec Jupiter, sa conjonction avec Mercure et le Soleil en opposition à Jupiter[210], ce qui occasionne de grands vents.

Il envoya la chaloupe à terre, à une belle plage, afin qu'on cueillît des *ajes* pour les manger. Ses gens rencontrèrent des hommes armés d'arcs et de flèches, avec lesquels ils se mirent à parler et à qui ils achetèrent deux arcs et beaucoup de flèches. Ils prièrent l'un d'eux de venir à la caravelle parler à l'Amiral et il vint.

L'Amiral dit qu'il était d'affreuse physionomie, plus que tout autre qu'ils eussent vu. Son visage était tout noirci de charbon, selon ce qu'en ces régions ils ont accoutumé de faire avec diverses couleurs. Il portait tous les cheveux très longs, ramassés, attachés en arrière et retenus en une sorte de résille de plumes de perroquet[211]. Par ailleurs, il était nu comme les autres.

L'Amiral pensa que ce devait être un de ces Caraïbes qui mangent les hommes[212], et que le golfe qu'il avait vu la veille divisait la terre et devait isoler une autre île. Il s'informa des Caraïbes, lui montrant à l'est, près de là, la terre qu'il avait vue la veille avant d'entrer dans cette baie, ainsi qu'il le dit. L'Indien lui répondit qu'il y avait là beaucoup d'or, et il lui montra la poupe de la caravelle qui était de bonne taille, indiquant qu'il y avait des

morceaux d’or aussi grands. Il appelait l’or *tuob* et ne comprenait pas le mot *caona* qui le désigne dans la première partie de l’île[213], et pas davantage le mot *nozay* dont on le nomme à San Salvador et dans les autres îles. Dans Hispaniola, c’est le cuivre ou l’or impur que l’on appelle *tuob.*

De l’île de Martinino, cet Indien dit qu’elle était toute peuplée de femmes sans hommes[214], qu’on y trouvait beaucoup d*e tuob*, c’est-à-dire de l’or ou du cuivre, et qu’elle est plus à l’est que Carib. Il dit aussi qu’il y avait beaucoup de *tuob* dans l’île de Goanin[215]. L’Amiral dit que nombre de personnes lui avaient en ces jours fait mention de ces îles. Dans celles où il était passé régnait la terreur des Caribes qu’en certaines îles on nommait Caniba, mais Caribes à Hispaniola, et il dit encore que ces Caribes devaient être gens très audacieux pour pénétrer dans toutes ces îles et manger ceux dont ils pouvaient s’emparer.

Il comprenait certains des mots de l’Indien, à l’aide desquels il saisissait maintes choses, mais ceux des îles qu’il emmenait avec lui en entendaient davantage, malgré la différence de leurs langues due à l’immensité de ces terres.

Il fit servir à manger à l’Indien, lui donna des morceaux de drap vert et rouge, des perles de verre dont ils raffolent, et il le renvoya à terre, lui disant de lui apporter de l’or s’il en avait, ce qu’il supposait à en juger par quelques bagatelles qu’il portait.

Quand la chaloupe toucha terre, il y avait derrière les arbres au moins cinquante-cinq hommes nus, les cheveux très longs, comme les portent les femmes en Castille. En arrière de la tête, ils portaient des panaches de plumes de perroquet et d’autres oiseaux, et chacun d’entre eux avait son arc.

L’Indien descendit à terre et leur fit déposer leurs arcs et flèches, ainsi qu’un bâton semblable à un […][216] très lourd qu’ils portent en place d’épée[217]. Ils s’approchèrent ensuite de la chaloupe. Les Chrétiens en sortirent et commencèrent à leur acheter les arcs, les flèches et les autres armes, car ainsi l’Amiral en avait-il ordonné. Après avoir vendu deux arcs, ils ne voulurent pas en céder davantage ; ils se disposèrent au contraire à attaquer et à s’emparer des Chrétiens. Ils allèrent en courant prendre leurs arcs et leurs flèches là où ils les avaient laissés et revinrent avec des cordes à la main, afin, dit l’Amiral, d’attacher les Chrétiens. Ceux-ci les virent courir sur eux, mais ils étaient sur leurs gardes, car toujours l’Amiral les

prévenait. Ils tombèrent sur les Indiens, faisant à l'un d'eux une large estafilade sur les fesses, en blessant un autre à la poitrine d'un coup de flèche. Les Indiens virent qu'ils n'avaient rien à gagner, quoiqu'ils fussent plus de cinquante et les Chrétiens seulement sept. Ils se prirent à fuir sans qu'il en restât un seul, abandonnant l'un ici ses flèches, l'autre là les arcs. L'Amiral dit que les Chrétiens en auraient tué beaucoup si le pilote qu'ils avaient pour capitaine ne les en eut empêchés. Ils revinrent aussitôt à la caravelle sur leur chaloupe, et l'Amiral, informé, dit que d'un côté il en eut regret, mais que d'autre part, au contraire, il n'était pas mauvais que les Chrétiens fussent redoutés.

« Car, sans aucun doute, dit-il, les habitants de cette région sont malfaisants et probablement des Caribes, mangeurs d'hommes. Si certains des trente-neuf hommes qui sont restés à la forteresse de la ville de la Nativité venaient par ici avec leur barque, il est bon que l'on ait peur de leur faire du mal. Enfin, si ce ne sont pas des Caribes, au moins sont-ils leurs voisins, de mêmes coutumes et comme eux gens sans peur, tout différents de ceux des autres îles qui sont couards et sont désarmés hors de raison. »

L'Amiral dit tout cela et qu'il aurait voulu en capturer quelques-uns. Il ajoute qu'ils allumaient nombre de feux de fumée comme ont coutume de le faire ceux de cette île Hispaniola.

Lundi 14 janvier — Il aurait voulu cette nuit envoyer à la recherche des maisons de ces Indiens pour en capturer quelques-uns, croyant que c'étaient des Caribes. Mais de violents vents d'est et de nord-est et les hautes vagues l'en empêchèrent.

Au jour, cependant, on vit de nombreux Indiens sur la côte. De ce fait, l'Amiral ordonna d'y aller avec la chaloupe montée par des gens bien armés. Tous les Indiens se pressèrent aussitôt à sa poupe, et spécialement celui qui le jour précédent était venu à la caravelle et à qui l'Amiral avait donné quelques objets de pacotille. Avec celui-ci, dit l'Amiral, venait un roi qui lui avait remis quelques-unes de leurs perles afin qu'il les distribuât aux hommes de la barque en signe de sûreté et de paix. Ce roi, avec trois des siens, entra dans la chaloupe et ils vinrent à la caravelle. L'Amiral leur fit

servir à manger du biscuit et du miel, donna au roi un bonnet rouge, des perles de verre et un morceau de drap écarlate, et aux autres des pièces de la même étoffe. Le roi promit que, le lendemain, il apporterait un masque d'or. Et il assura qu'il y avait par ici beaucoup de ce métal ainsi qu'à Carib et à Martinino. L'Amiral les renvoya ensuite à terre fort contents.

L'amiral ajoute que les caravelles faisaient eau par la quille, abondamment, et il se plaint des calfateurs qui, à Palos, calfatèrent très mal et qui s'enfuirent quand ils virent que l'Amiral s'était aperçu du défaut de leur travail et voulut les contraindre à le recommencer. Mais, malgré toute cette eau que faisaient les caravelles, il se confiait en Notre Seigneur qui l'avait amené et qui, dans sa bonté et sa miséricorde, le ramènerait, car Sa Haute Majesté savait combien de contradiction il avait eu d'abord à subir avant d'obtenir qu'une expédition partît de Castille, et comment nul autre ne lui avait été favorable que Lui qui connaissait son cœur, et après Dieu Leurs Altesses — tous les autres lui ayant été contraires, sans raison aucune. Et il ajoute ceci :

« Ils ont été cause que la Couronne Royale de Vos Altesses est privée, depuis mon arrivée pour vous servir — ce qui fera sept ans bientôt, au vingt janvier, ce même mois —, d'un surplus de rente de cent millions, plus ce dont il se serait accru d'alors à maintenant. Mais Dieu Tout-Puissant remédiera à tout. »

Telles sont ses paroles.

Mardi 15 janvier — L'Amiral dit qu'il veut partir parce qu'il ne gagne déjà plus rien à rester, en raison des troubles récents (il doit se référer à l'affaire avec les Indiens)[218]. Il dit aussi avoir appris aujourd'hui que le centre de l'or se trouve dans la région de la ville de la Nativité qui est à Leurs Altesses, et qu'en île de Carib il y a beaucoup de cuivre ainsi qu'en celle de Martinino. Mais on aura des difficultés à Carib, dit-il, parce que ces gens mangent de la chair humaine.

D'où il était, il apercevait cette île et il avait décidé de s'y rendre — d'autant plus qu'elle se trouvait sur son chemin —, d'aller aussi à celle de Martinino qu'il dit être peuplée toute de femmes sans hommes, de reconnaître l'une et l'autre et de capturer quelques-uns de leurs habitants.

Il envoya la chaloupe à terre. Le roi de cette contrée n'était pas venu parce que, dit l'Amiral, son village était éloigné, mais il envoya sa couronne d'or comme il l'avait promis, et beaucoup d'autres hommes vinrent, apportant du coton, du pain et des *ajes,* tous avec leurs arcs et leurs flèches. Après qu'ils eurent tout échangé, quatre garçons vinrent à la caravelle et ils parurent à l'Amiral rendre si bien compte de toutes ces îles qui étaient à l'est, sur le chemin même qu'il voulait suivre, qu'il résolut de les emmener avec lui en Castille.

Il dit que les Indiens de ce lieu n'avaient ni fer ni aucun autre métal connu, quoiqu'en peu de jours on ne puisse bien connaître une terre et, de par la difficulté de la langue qu'il n'entendait pas, sinon par conjecture, et parce que les habitants n'avaient pu savoir en si peu de jours ce qu'il attendait d'eux. Leurs arcs, dit-il, sont aussi grands que ceux de France et d'Angleterre ; leurs flèches sont semblables aux sagaies des autres Indiens qu'il a vus jusque-là : elles sont faites du rejet des bambous où se forme la semence, qui sont très droits et de la longueur d'une aune et demie ou de deux[219]. Ils mettent ensuite au bout un petit bâton très aigu et long d'une palme et demie, et certains fixent sur ce bâtonnet une dent de poisson. Mais la plupart y mettent de l'herbe. Ils ne tirent pas comme en les autres pays, mais d'une certaine manière qui ne leur permet guère d'offenser.

Il y avait là beaucoup de coton, très fin et très long ; beaucoup de lentisque, de l'or et du cuivre. Il lui sembla que les arcs étaient faits en bois d'if. Il y avait aussi beaucoup d'*ajes, aji* qui est leur poivre, et est bien meilleur que le nôtre. Nul ne mange sans cette épice qu'ils trouvent très saine. Dans cette île Hispaniola, on en pourrait charger cinquante caravelles par an.

L'Amiral dit qu'il reconnut dans la baie beaucoup de cette herbe qu'il trouva dans le golfe[220], alors qu'il venait à la découverte, ce qui lui faisait croire qu'il y avait des îles, droit à l'est du point où il avait commencé à découvrir, parce qu'il tient pour certain que cette herbe pousse par peu de fond et près de terre. Il conclut que s'il en est ainsi, ces Indes sont très proches des îles Canaries, et cela le porta à croire qu'elles en étaient à moins de quatre cents lieues[221].

Mercredi 16 janvier — Il partit trois heures avant le jour, par vent de terre, du golfe qu'il appela le golfe des Flèches[222]. Puis, par vent d'ouest, il mit le cap à l'est quart nord-est pour aller, dit-il, à l'île de Carib où se trouvait le peuple dont toutes ces îles et terres avaient tant de crainte, parce qu'on disait qu'avec leurs innombrables *canoas* ils sillonnaient toutes ces mers et mangeaient les hommes dont ils pouvaient s'emparer. Le chemin, dit-il, lui en avait été indiqué par deux ou trois des quatre Indiens qu'il avait pris hier dans le port des Flèches. Après qu'il eut couru ce qu'il estima soixante-quatre milles, les Indiens lui signalèrent que ladite île devait être au sud-est[223]. Il voulut prendre ce chemin et ordonna de régler les voiles au vent ; mais, après avoir parcouru deux lieues, il eut un vent frais, très bon pour aller en Espagne. Il remarqua que ses gens commençaient à s'attrister de ce qu'on s'écartait du droit chemin, alors que les deux caravelles faisaient eau largement et qu'elles n'avaient plus d'autre remède que la grâce de Dieu. Il dut abandonner le chemin dont il croyait qu'il menait à l'île et reprit le cap nord-est quart est, droit sur l'Espagne.

Il fit ainsi, jusqu'au coucher du soleil, quarante-huit milles qui font douze lieues. L'île de Martinino que les Indiens prétendent peuplée de femmes sans hommes devait, à leurs dires, se trouver sur cette route, ce que l'Amiral aurait bien voulu afin, dit-il, de ramener au moins cinq ou six d'entre elles. Mais il doutait que les Indiens en connussent bien le chemin et il ne pouvait s'attarder en raison du danger de cette eau que faisaient les caravelles. Cependant, il dit qu'il est certain de l'existence de ces femmes, et qu'à une certaine époque de l'année les hommes viennent à elles de ladite île de Carib qui est à dix ou douze lieues de là. Si elles accouchent d'un garçon, elles l'envoient à l'île des hommes, et si elles ont une fille, elles la gardent avec elles. L'Amiral dit que ces deux îles ne devaient pas être distantes de plus de quinze ou vingt lieues de l'endroit d'où il était parti et qu'il croyait qu'elles étaient au sud-est, et que les Indiens ne surent pas lui en indiquer le chemin.

Après avoir perdu de vue le cap de l'île Hispaniola, qu'il nomma San Theramo[224] et qu'il laissait à seize lieues à l'ouest, il fit douze lieues à l'est quart nord-est. Il avait un très beau temps.

Jeudi 17 janvier — Hier, au coucher du soleil, le vent tomba un peu. Jusqu'à la fin du premier quart, pendant quatorze ampoulettes qui sont chacune d'une demi-heure ou un peu moins, on alla quatre milles par heure, soit en tout vingt-huit milles. Puis le vent fraîchit et resta ainsi tout le second quart qui fut de dix ampoulettes, et ensuite de six autres jusqu'au lever du soleil, pendant lequel temps on fit huit milles par heure. Ainsi dut-on voguer en tout quatre-vingt-quatre milles qui font vingt et une lieues, au nord-est quart est. Jusqu'au coucher du soleil, on fit encore plus de quarante-quatre milles ou onze lieues à l'est.

Alors vint un albatros à la caravelle, puis un autre, et on vit beaucoup de cette herbe qui est par les mers.

Vendredi 18 janvier — Il navigua cette nuit par peu de vent à l'est quart sud-est, franchissant quarante milles qui font dix lieues ; puis jusqu'à l'aube, au sud-est quart est, trente milles qui font sept lieues et demie. Après le lever du soleil, il navigua tout le jour sous peu de vent, tantôt est-nord-est, tantôt nord-est ou est, changeant de cap, et ainsi, l'un dans l'autre, il estima avoir fait environ soixante milles qui font quinze lieues.

Sur la mer apparut un peu d'herbe, mais il dit qu'hier et aujourd'hui elle semblait surtout couverte de thons, et il pensa que de là ils allaient aux madragues du duc de Conil et de Cáliz[225]. Un poisson appelé frégate[226], qui tourna autour de la caravelle et prit ensuite la direction du sud-sud-est, fit croire à l'Amiral que, par là, il y avait quelques îles. C'est à l'est de l'île Hispaniola, dit-il, que se trouvait l'île de Carib, celle de Martinino et beaucoup d'autres.

Samedi 19 janvier — Il fit cette nuit cinquante-six milles au nord quart nord-est et soixante-quatre au nord-est quart nord. Après le lever du soleil, il navigua au nord-est sous vent frais d'est-sud-est, puis quart nord, et alla environ quatre-vingt-quatre milles qui font vingt et une lieues. Il vit la mer couverte de petits thons. Des albatros passèrent, des paille-en-queue et des frégates.

Dimanche 20 janvier — Le vent tomba cette nuit, mais de temps à autre il souffla en rafales et l'Amiral fit en tout environ vingt milles au nord-est.

Après le lever du soleil, il vogua onze milles au sud-est, puis au nord-nord-est trente-six milles qui font neuf lieues.

Il vit infiniment de petits thons.

L’air, dit-il, est très suave et doux comme d’avril ou mai à Séville, et la mer — qu’à Dieu grâces infinies en soient rendues — demeure étale.

Des frégates, des pétrels et nombre d’autres oiseaux passèrent.

Lundi 21 janvier — Hier, après le coucher du soleil, il navigua au nord quart nord-est sous vent d’est et de nord-est et fila huit milles par heure jusqu’à minuit, soit environ cinquante-six milles. Ensuite, il alla vers le nord-nord-est à raison de huit milles par heure, ce qui donnerait pour toute la nuit un parcours de cent quatre milles qui font vingt-six lieues au quart nord du nord-est. Après le lever du soleil, il navigua au nord-nord-est sous le même vent d’est et parfois au quart nord-est. Il fit, en les onze heures qu’avait le jour, quatre-vingt-huit milles qui font vingt et une lieues, déduction faite de celle qu’il perdit pour rejoindre la caravelle *Pinta* afin de conférer.

Il trouva l’air plus froid et pensa, dit-il, qu’il en serait ainsi chaque jour davantage plus il avancerait vers le nord, et aussi du fait des nuits plus longues en raison du rétrécissement de la sphère. De nombreux paille-en-queue parurent, et des pétrels et d’autres oiseaux, mais beaucoup moins de poissons, dit-il, parce que l’eau était plus froide. Il vit beaucoup d’herbe.

Mardi 22 janvier — Hier, après le coucher du soleil, il navigua au nord-nord-est sous vent d’est, glissant parfois au sud-est. Il fila huit milles par heure pendant cinq ampoulettes, plus trois autres qui étaient passées avant que la veille ne commençât, ce qui fait huit ampoulettes pendant lesquelles ils firent donc soixante-douze milles ou dix-huit lieues. Puis il vogua au quart nord-est du nord pendant six ampoulettes qui font environ dix-huit autres milles. Puis, au second quart, passèrent quatre ampoulettes pendant lesquelles on cingla nord-est à six milles par heure, ce qui fait trois lieues au nord-est. Puis, jusqu’au lever du soleil, il vogua à l’est-nord-est pendant onze ampoulettes à six lieues par heure, ce qui fait sept lieues[227]. Puis, toujours à l’est-nord-est jusqu’à onze heures du jour, il fit trente-deux milles.

Alors le vent tomba et il n’y en eut plus de ce jour.

Les Indiens nagèrent. On vit des paille-en-queue et beaucoup d’herbe.

Mercredi 23 janvier — Cette nuit, il y eut plusieurs sautes de vent. Ayant tout bien pesé et pris les mesures que les bons marins connaissent et doivent prendre en pareil pas, l’Amiral dit qu’on courut cette nuit, au nord-est quart nord, quatre-vingt-quatre milles qui font vingt et une lieues.

Il attendait souvent la *Pinta* qui allait mal à la bouline et s’aidait peu de l’artimon, car son mât n’était pas bon, et il dit que si son capitaine, qui était Martin Alonso Pinzón, avait mis autant de soin à se pourvoir d’un bon mât aux Indes, où il y en avait tant et si beaux, comme il en avait mis à se séparer de lui, pensant ainsi pouvoir remplir son navire d’or, il en aurait maintenant eu un solide.

On vit beaucoup de paille-en-queue et beaucoup d’herbe.

Le ciel fut très chargé ces jours-là, mais il ne plut pas et la mer resta toujours aussi étale qu’une rivière. Qu’à Dieu grâces infinies en soient rendues.

Après le lever du soleil, il vogua droit au nord-est toute une partie de la journée, filant trente milles qui font sept lieues et demie. Ensuite, il courut trente autres milles ou sept lieues et demie à l’est-nord-est.

Jeudi 24 janvier — Compte tenu des nombreuses sautes de vent, il fit en toute cette nuit quarante-quatre milles au nord-est qui font onze lieues. Du lever au coucher du soleil, il fit quatorze lieues à l’est-nord-est.

Vendredi 25 janvier — Il navigua à l’est-nord-est une partie de cette nuit, pendant treize ampoulettes, faisant neuf lieues et demie. Puis il courut au nord-nord-est six autres milles. Tout le jour, depuis l’aube, le vent étant tombé, il ne fit à l’est-nord-est pas plus de vingt-huit milles qui font sept lieues.

Les marins tuèrent une thonine et un énorme requin. L’Amiral dit qu’ils en avaient grand besoin parce qu’ils n’avaient plus pour se nourrir que du pain, du vin et des *ajes* des Indes.

Samedi 26 janvier — Cette nuit, il courut à l'est quart sud-est cinquante-six milles qui font quatorze lieues. Après le lever du soleil, il navigua tantôt à l'est-sud-est, tantôt au sud-est, faisant quarante milles jusqu'à la onzième heure du jour. Ensuite, il vira de bord, puis vogua à la ralingue[228], et jusqu'à la nuit il fit au nord vingt-quatre milles qui font six lieues.

Dimanche 27 janvier — Hier, après le coucher du soleil, il fila cinq milles par heure au nord-est, au nord et au nord quart nord-est, ce qui, en treize heures, fait soixante-cinq milles ou seize lieues et demie. Du lever du soleil jusqu'à midi, il fit vers le nord-est vingt-quatre milles qui font six lieues et, de midi au coucher du soleil, trois lieues vers l'est-nord-est.

Lundi 28 janvier — Toute cette nuit, il navigua est-nord-est et fit trente-six milles qui font neuf lieues. Du lever au coucher du soleil, il courut vingt milles à l'est-nord-est qui font cinq lieues.

L'air était égal et doux. Il vit des paille-en-queue, des pétrels et beaucoup d'herbe

Mardi 29 janvier — Il navigua est-nord-est et courut en la nuit, sous vents du sud et sud-est, trente-neuf milles qui font neuf lieues et demie. De tout le jour, il ne fit que huit lieues.

L'air était très doux, comme d'avril en Castille, la mer étale. Des poissons que l'on nomme dorades vinrent près du bord.

Mercredi 30 janvier — De toute cette nuit, il ne fit que sept lieues à l'est-nord-est. De jour, il courut treize lieues et demie au sud quart sud-est.

Il vit des paille-en-queue, beaucoup d'herbe et nombre de thonines.

Jeudi 31 janvier — Il navigua cette nuit au nord quart est, fit trente milles, puis trente-cinq au nord-est, qui font en tout seize lieues. Du lever du soleil à la nuit, il courut à l'est-nord-est treize lieues et demie.

On vit des paille-en-queue et des pétrels.

Vendredi 1er février — Il vogua cette nuit seize lieues et demie à l'est-nord-est. Le jour, il courut vingt-neuf lieues et un quart dans la même

direction.

La mer était étale, grâces à Dieu.

Samedi 2 février — Il fit cette nuit, à l'est-nord-est, quarante mille qui font dix lieues. Le jour, par même vent en poupe, il fila sept milles par heure, en sorte qu'en onze heures il franchit soixante-dix-sept milles qui font dix-neuf lieues et un quart.

La mer était étale — que Dieu en soit loué — et l'air très doux.

Ils virent la mer si couverte d'herbe que si déjà ils ne l'avaient pas connue, ils eussent craint d'aller sur des bas-fonds.

On vit beaucoup de pétrels.

Dimanche 3 février — Voguant cette nuit, vent en poupe, par une mer très étale — que Dieu en soit loué — on fit vingt-neuf lieues.

L'étoile du Nord parut à l'Amiral aussi haute qu'au cap Saint-Vincent. Il ne put mesurer la latitude ni avec l'astrolabe ni avec le quadrant, car les vagues ne le lui permirent pas.

Pendant le jour, il poursuivit son chemin à l'est-nord-est à raison de dix milles par heure et fit ainsi en onze heures vingt-sept lieues.

Lundi 4 février — Cette nuit, il navigua à l'est quart nord-est, filant tantôt douze milles par heure, tantôt dix, et ainsi il courut cent trente milles qui font trente-deux lieues et demie.

Le ciel était très chargé et pluvieux, et il faisait assez froid. À quoi l'Amiral reconnut qu'il n'était pas arrivé aux îles des Açores. Après le lever du soleil, il changea de cap et alla vers l'est. Il fit en tout le jour soixante-dix-sept milles qui font dix-neuf lieues et un quart.

Mardi 5 février — Cette nuit, il navigua vers l'est et courut en tout cinquante-quatre milles qui font quatorze lieues moins une demie. Le jour, il fila dix milles par heure, ce qui en onze heures fait cent dix milles ou vingt-sept lieues et demie.

On vit des pétrels et quelques bâtonnets, indices de ce qu'ils étaient près de terre.

Mercredi 6 février — Il navigua cette nuit à l'est, filant onze milles par heure. En treize heures de nuit, il fit cent quarante milles qui font trente-cinq lieues et un quart.

Pendant le jour, il fila quatorze milles par heure et ainsi courut cent cinquante-quatre milles qui font trente-huit lieues et demie, soit en tout, entre nuit et jour, soixante-quatorze lieues plus ou moins.

Vicente Anes dit qu'au matin de ce jour ils avaient l'île de Flores au nord et celle de Madère à l'est. Roldan[229] dit qu'ils laissaient au nord-nord-est l'île de Fayal ou de San Gregorio et celle de Porto Santo à l'est.

On vit beaucoup d'herbe.

Jeudi 7 février — Il navigua cette nuit à l'est, filant dix milles par heure, soit, en treize heures, cent trente milles qui font trente-deux lieues et demie, et le jour, à raison de huit milles par heure en onze heures, quatre-vingt-huit milles qui font vingt-deux lieues.

Selon l'Amiral, on était ce matin à soixante-quinze lieues au sud de l'île de Flores ; selon le pilote Pedro Alonso[230], en naviguant au nord, on passerait entre la Tercera et l'île de Santa Maria ou, en naviguant à l'est, on passerait au large de l'île de Madère, à douze lieues au nord.

Les marins virent une herbe différente de celle qu'on avait vue jusque-là, et semblable à celle qui est abondante aux îles des Açores. Ensuite, on revit celle des jours précédents[231].

Vendredi 8 février — Il fila cette nuit trois milles par heure, d'abord un moment à l'est, puis au quart sud-est. De toute la nuit, il ne fit que douze lieues. Du lever du soleil jusqu'à midi, il courut vingt-sept milles, puis autant jusqu'au coucher du soleil, soit en tout treize lieues au sud-sud-est.

Samedi 9 février — Pendant une partie de cette nuit, il fit trois lieues au sud-sud-est, puis il vogua au sud quart sud-est, puis au nord-est, jusqu'à dix heures du jour, courant cinq autres lieues. Ensuite, jusqu'à la nuit, il fit neuf lieues à l'est.

Dimanche 10 février — Après le coucher du soleil et toute la nuit, il navigua à l'est et fit cent trente milles ou trente-deux lieues et demie. De

l’aube au crépuscule, il fila neuf milles par heure, et ainsi, en onze heures, courut quatre-vingt-dix-neuf milles qui font vingt-quatre lieues et demie plus un quart.

Sur la caravelle de l’Amiral, Vicente Yañez et les deux pilotes Sancho Ruiz et Pedro Alonso Niño examinèrent la carte et firent le point avec Roldan. Tous se situaient à l’est et bien en avant des îles des Açores, et aucun d’eux ne croyait, en naviguant au nord, trouver l’île de Santa Maria qui est la dernière des Açores. Ils pensaient, au contraire, être cinq lieues en avant d’elle et dans les parages de l’île de Madère ou de Porto Santo. Mais l’Amiral, lui, pensait être fort écarté de son chemin et se situait beaucoup plus en arrière par rapport à eux, car cette nuit il estimait l’île de Flores au nord et aller à l’est en direction de Nafe[232] en Afrique pour passer au large de la côte nord de Madère […][233] lieues. Ainsi les pilotes se situaient cent cinquante lieues plus près de la Castille que l’Amiral. Il dit qu’à la grâce de Dieu, dès qu’on verra terre, on saura qui était au plus près. Il ajoute ici qu’à l’aller il fit deux cent soixante-trois lieues à partir de l’île de Hierro avant de voir les premières herbes, etc.

Lundi 11 février — Il fila douze milles par heure dans la même direction et, ainsi, courut trente-neuf lieues en toute la nuit. Au long du jour, il fit seize lieues et demie.

Il vit beaucoup d’oiseaux, d’où il déduisit que la terre était proche.

Mardi 12 février — Il navigua cette nuit à l’est, filant six milles par heure, et jusqu’au jour fit soixante-treize milles qui font dix-huit lieues et un quart. Ici, la mer commença à s’agiter et la tempête se leva. L’Amiral dit que si la caravelle n’avait pas été très bonne et bien parée, il eût craint de se perdre. Ce jour-là, il courut onze ou douze lieues à grand-peine et péril.

Mercredi 13 février — Du coucher du soleil jusqu’au jour, il eut durement à lutter contre le vent et la mer gonflée et tempétueuse. Du nord-nord-est, des éclairs jaillirent par trois fois dont il dit qu’ils étaient annonciateurs d’une grande tempête qui viendrait de ce côté ou du côté opposé.

Il alla toutes voiles carguées la plus grande partie de la nuit, puis il rendit un peu de toile et fit environ cinquante-deux milles qui font treize lieues.

Ce jour-là, le vent mollit d'abord un peu, mais bientôt il fraîchit et la mer se fit terrible. Les vagues se heurtaient et secouaient les navires. Il fit environ cinquante-cinq milles qui font treize lieues et demie.

Jeudi 14 février — Cette nuit, le vent augmenta encore et les vagues étaient épouvantables. Allant l'une contre l'autre, elles se heurtaient, embarrassaient en se brisant sur lui la marche du navire qui ne pouvait avancer ni se sortir d'entre elles. L'Amiral avait fait hisser la basse voile du grand mât afin de dégager seulement un peu son navire d'entre les flots. Il alla ainsi trois heures et courut vingt milles. La mer devenait toujours plus grosse et le vent plus violent. Voyant le péril grandir, il s'abandonna à courir en poupe où le vent le portait, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Alors la caravelle *Pinta* où allait Martin Alonso Pinzón commença à courir aussi, puis disparut, quoique toute la nuit l'Amiral lui fît des signaux auxquels l'autre répondait, et cela jusqu'à ce que la violence de la tempête ne le lui permît plus et parce qu'elle se trouva fortement écartée du chemin de l'Amiral. Celui-ci alla cette nuit au nord-est quart est et parcourut cinquante-quatre milles qui font treize lieues.

Après le lever du soleil, le vent devint encore plus violent et la mer démontée plus terrible. L'Amiral ne gardait que la basse voile du grand mât, et très basse pour que le navire ne s'enfonçât pas mais pût sortir d'entre les vagues qui se croisaient. Il courut en direction est-nord-est, puis au quart nord-est. Il alla environ six heures ainsi, faisant sept lieues et demie.

Il ordonna que l'on tirât au sort celui qui se rendrait en pèlerinage à Santa Maria de Guadalupe, lui portant un cierge de pure cire de cinq livres, et que tous fissent vœu que celui que désignerait le sort accomplirait le pèlerinage. Il commanda d'apporter à cet effet autant de pois chiches qu'il y avait de personnes sur le navire, d'en marquer un d'une croix au couteau et de les mettre tous, bien remués, dans un bonnet. Le premier qui y mit la main fut l'Amiral et il en tira le pois chiche à la croix. Ce fut ainsi que le sort tomba sur lui et, dès ce moment, il se considéra comme pèlerin, tenu d'aller accomplir le vœu.

On tira au sort de nouveau pour l'envoi d'un autre pèlerin à Sainte-Marie-de-Lorette dans la marche d'Ancône, terre du pape, maison où Notre Dame a fait et fait encore de nombreux et grands miracles. Le sort tomba sur un marin nommé Pedro de Villa, du port de Santa Maria, et l'Amiral lui promit de lui donner l'argent nécessaire aux frais du pèlerinage. On décida d'envoyer un autre pèlerin passer une nuit de veille à Santa Clara de Moguer et d'y faire dire une messe. Pour le désigner, on remit dans le bonnet les pois chiches dont celui à la croix, et le sort désigna encore l'Amiral.

Après cela, l'Amiral et l'équipage firent vœu d'aller, tous en chemise, dès l'arrivée à la première terre, en procession prier dans une église qui fût sous l'invocation de la Vierge.

Outre les vœux généraux ou communs à tous, chacun faisait le sien en particulier, car personne ne pensait échapper. Au milieu de la terrible tempête qui sévissait, tous se tenaient pour perdus. Ce qui augmentait encore le péril, c'est que le navire manquait de lest. Sa charge s'était allégée déjà des vivres mangés, de l'eau et du vin bus, et l'Amiral n'y avait pas pourvu dans son désir de profiter du beau temps qu'il avait eu par les îles. Son dessein était de faire prendre du lest à l'île des femmes où il avait résolu d'aller. Le remède dont il usa en cette nécessité fut, dès qu'il le put, de faire remplir d'eau de mer les pipes vides d'eau et de vin. Ainsi pourvurent-ils à ce danger.

L'Amiral énumère ici les raisons qui lui faisaient craindre que Notre Seigneur ne voulût le voir périr là, et celles qui lui donnaient espérance que Dieu le conduirait sain et sauf afin que ne disparaissent pas des nouvelles telles que celles qu'il rapportait aux Rois.

Il lui semblait que ce désir si grand qu'il avait d'apporter d'aussi grandes nouvelles et de montrer qu'était vérité tout ce qu'il avait dit et assuré de découvrir le chargeait de l'immense peur de n'y point parvenir, et que le moindre moustique pouvait lui faire obstacle ou l'empêcher. Il attribue cela à son peu de foi et à la défaillance de sa confiance en la Providence Divine. Mais, d'autre part, il trouvait réconfort dans les grâces que Dieu lui avait accordées d'une telle victoire que de découvrir ce qu'il avait découvert et en accomplissant tous ses désirs, alors qu'en Castille il avait eu à éprouver dans ses démarches tant de revers et de contrariétés. En outre, comme d'abord il avait mis en Dieu la fin et le sens de cette entreprise et qu'il en

avait été entendu et exaucé en tout, il devait croire qu'il le mènerait à son salut et à l'accomplissement de ce qu'il avait commencé ; d'autant plus qu'il l'avait sauvé à l'aller, alors qu'il avait les meilleures raisons de craindre les œuvres des marins et gens de sa compagnie qui tous, d'une seule voix, le menaçant, avaient résolu de revenir et de se lever contre lui. L'Éternel lui avait donné en cette occasion fermeté et courage contre tous et avait opéré en lui et pour lui, au cours de ce voyage, nombre d'autres choses merveilleuses, en outre de ce que Leurs Altesses savaient par les gens de leur maison. Et, pour cela, il dit qu'il n'aurait rien dû craindre de cette tempête. « Mais la faiblesse et l'angoisse, dit-il, ne me laissaient pas l'âme en repos. »

Il ajoute qu'aussi il était en grand-peine pour les deux fils qu'il avait à Cordoue[234], faisant leurs études, et qu'il laissait orphelins de père et de mère, en terre étrangère, sans que les Rois, qui ignoreraient quels services il leur avait rendus en ce voyage et les heureuses nouvelles qu'il leur en rapportait, s'inquiètent à les secourir.

Pour cela, et pour que Leurs Altesses sachent comment Notre Seigneur lui avait accordé victoire en tout ce qu'il désirait de ces Indes, pour qu'Elles sachent aussi qu'il n'y avait jamais de tempête en ce pays — ce qui se pouvait voir, dit-il, à ce que les herbes et les arbres naissaient et croissaient jusque dans la mer — et pour que, s'il se perdait dans cette tempête, les Rois aient tout de même connaissance de son voyage, il prit un parchemin et y écrivit tout ce qu'il put de ce qu'il avait découvert, priant vivement qui le trouverait de le remettre aux Rois. Il enveloppa ce parchemin dans une toile cirée, l'empaqueta soigneusement, se fit apporter un grand baril de bois dans lequel il le mit sans que personne sût ce que c'était, tous supposant qu'il s'agissait de quelque dévotion. Il le fit ainsi jeter à la mer[235].

Plus tard, dans les averses et les tourbillons, le vent tourna à l'ouest et, l'ayant en poupe, on alla ainsi cinq heures de suite sur la mer démontée. Puis il fit deux lieues et demie au nord-est. Il avait amené la basse voile du grand mât de crainte que quelque lame ne l'emportât.

Vendredi 15 février — Hier, après le coucher du soleil, le ciel commença à s'éclaircir du côté ouest, et il s'avérait que le vent allait souffler de par là. L'Amiral fit mettre ses bonnettes à la grand-voile. La mer était toujours très

grosse, encore qu'elle eût tendance à se calmer. Il navigua à l'est-nord-est, filant quatre milles par heure, et dans les treize heures de la nuit il fit treize lieues.

Quand le soleil se fut levé, ils virent la terre. Elle apparut en proue, à l'est-nord-est. Certains disaient que c'était l'île de Madère, d'autres que c'était le roc de Cintra en Portugal, près de Lisbonne. À ce moment, le vent sauta en proue à l'est-nord-est, tandis que la mer grossissait à l'ouest. De la caravelle à la terre, il y avait bien cinq lieues.

L'Amiral, d'après le pointage de sa navigation, se situait aux îles des Açores et pensait que c'était là l'une d'elles. Les pilotes et les matelots croyaient être déjà devant la terre de Castille.

Samedi 16 février — Toute cette nuit, l'Amiral courut des bordées pour atteindre la terre qu'on reconnaissait déjà pour être une île. Tantôt il allait vers le nord-est, tantôt au nord-nord-est, jusqu'au lever du soleil où il vira au sud pour toucher l'île que, déjà, la profonde obscurité ne permettait plus de voir.

En poupe, il vit une autre île qui était à environ huit lieues de là. Du lever du soleil jusqu'à la nuit, il ne fit que louvoyer dans le grand vent et la grosse mer pour arriver à la terre.

Au moment du *Salve Regina* que l'on dit à l'entrée de la nuit, certains virent une lumière sous le vent qui leur parut être l'île que, la veille, ils avaient aperçue la première. Toute la nuit, l'Amiral alla louvoyant, se rapprochant le plus qu'il pouvait, pour voir si, au lever du soleil, il apercevrait quelqu'une de ces îles. Cette nuit-là, il se reposa un peu, car depuis le mercredi il n'avait dormi ni pu dormir, il avait les jambes raidies d'être resté tout le temps exposé au froid et à l'eau et de n'avoir que très peu mangé.

À l'aube[236], il navigua au sud-sud-ouest et, à la nuit, il toucha terre, mais par ciel très couvert, et il ne put reconnaître quelle île c'était.

Lundi 18 février — Hier, après le coucher du soleil, il fit le tour de l'île pour voir où il pouvait mouiller et prendre langue. Il jeta une ancre qu'il perdit aussitôt. Il remit alors à la voile et louvoya toute la nuit. Quand le soleil fut levé, il alla une autre fois à la côte nord de l'île et, là où cela lui

parut convenable, il mouilla une ancre et envoya la barque à terre. Ses gens parlèrent avec ceux de l'île et ils surent ainsi que c'était l'île de Santa Maria, une des Açores.

Les gens de cette île leur indiquèrent le port où ils pouvaient relâcher, leur dirent n'avoir jamais vu telle tempête que celle qui avait sévi ces derniers quinze jours et s'émerveillèrent qu'ils y eussent échappé. Ces gens, dit l'Amiral, rendirent grâces à Dieu et se réjouirent vivement en apprenant la nouvelle de la découverte des Indes.

L'Amiral dit que sa navigation avait été très exacte, ainsi que son pointage cartographique — que grâces infinies en soient rendues à Notre Seigneur —, avec toutefois une certaine avance. Mais il tenait pour certain d'être au voisinage des Açores et que cette île était l'une d'elles. Il dit encore qu'il feignit d'avoir fait plus de chemin pour désorienter pilotes et marins qui pointaient les cartes, afin de rester le maître de cette route des Indes comme de fait il le resta, car aucun d'entre eux ne relevait le chemin exact, raison pour laquelle nul ne pouvait être sûr de la route des Indes[237].

Mardi 19 février — Après le coucher du soleil, trois hommes de l'île vinrent au rivage et appelèrent. L'Amiral leur envoya la barque sur laquelle ils arrivèrent avec des poules et du pain frais. C'était jour de carnaval et ils apportaient d'autres choses qu'envoyait le capitaine de l'île qui se nommait Juan de Castañeda[238], disait très bien connaître l'Amiral et ne venait pas le voir parce qu'il faisait nuit, mais promettait de venir dès l'aube, d'apporter des provisions fraîches et de ramener avec lui les trois hommes de la caravelle qui étaient restés dans l'île et qu'il ne renvoyait pas pour le grand plaisir qu'il prenait à entendre les choses de leur voyage.

L'Amiral ordonna de recevoir les messagers à grand honneur et il leur fit donner des lits afin qu'ils y dormissent cette nuit-là, car il était tard et la ville était lointaine.

Et parce que le jeudi précédent, alors qu'ils étaient dans l'angoisse de la tempête, ils avaient fait, entre autres vœux que nous avons rapportés, celui d'aller à la première terre où il y aurait un sanctuaire dédié à Notre-Dame, y faire procession en chemise, etc., l'Amiral décida donc que la moitié de l'équipage irait accomplir ce vœu à une chapelle qui, tel un ermitage, se dressait au bord de la mer, et qu'avec l'autre moitié il s'y rendrait ensuite.

Persuadé que cette terre était sûre, confiant en les avances du capitaine et en la paix qui régnait entre le Portugal et la Castille, il pria les trois hommes d'aller à la ville et de faire venir un prêtre pour dire une messe.

Les premiers pèlerins allaient en chemise, accomplissant leur pèlerinage ; mais, alors qu'ils étaient en prières, tout le peuple, capitaine en tête, les uns à pied, les autres à cheval, se jetèrent sur eux et les firent tous prisonniers.

Ne soupçonnant rien, l'Amiral attendit la barque jusqu'à onze heures pour aller à son tour accomplir le pèlerinage avec l'autre moitié de ses gens. Mais voyant que les premiers ne revenaient pas, il supposa qu'on les retenait ou que la barque s'était brisée parce que tout l'île est entourée de très hauts rochers.

Comme l'ermitage était derrière une pointe, l'Amiral n'avait pu voir ce qui était arrivé. Il leva l'ancre et fit voile droit sur l'ermitage. Il vit nombre de cavaliers qui mirent pied à terre, entrèrent en armes dans la barque et se dirigèrent sur la caravelle pour s'emparer de lui. Le capitaine se leva dans la barque et demanda sûreté à l'Amiral. Celui-ci lui répondit qu'il la lui accordait, mais il lui demanda en vertu de quel changement il ne voyait aucun de ses hommes dans la barque. Et l'Amiral ajouta qu'il le priait de s'approcher et d'entrer dans la caravelle, et qu'il ferait tout ce qu'il voudrait. L'Amiral prétendait, par ces bonnes paroles, l'amener à lui pour le prendre et ainsi recouvrer ses hommes. Il ne croyait pas violer la foi donnée en agissant de la sorte, car l'autre, en lui offrant paix et sécurité, lui avait manqué. Mais le capitaine, qui était de mauvais propos comme le dit l'Amiral, ne s'exposa pas à entrer. Voyant qu'il ne s'approchait pas de la caravelle, l'Amiral le pria de lui dire pour quelle raison il retenait ses gens, ce qui offenserait le roi de Portugal car, sur les terres des Rois de Castille, on recevait les Portugais à grand honneur ; ils y entraient et demeuraient en sûreté tout autant qu'à Lisbonne. Il dit aussi que les Rois lui avaient donné des lettres de créance pour tous les Princes, seigneurs et hommes du monde, lettres qu'il lui eût montrées s'il eût voulu s'approcher ; qu'il était leur Amiral de la mer Océane et leur vice-roi des Indes, lesquelles appartenaient maintenant à Leurs Altesses, ce dont il lui montrerait les rescrits signés de leurs signatures et revêtus de leurs sceaux. Il les lui montra de loin, ajoutant que les Rois de Castille étaient en grande affection et amitié avec le roi de Portugal et qu'ils lui avaient ordonné de rendre tous les honneurs qu'il pourrait aux navires de Portugal qu'il rencontrerait. Enfin, à supposer qu'il

ne voulût pas lui rendre ses gens, il lui dit qu'il n'en irait pas moins en Castille, car il avait encore assez de monde pour naviguer jusqu'à Séville, mais qu'aussi bien lui que ses gens seraient sévèrement châtiés pour lui avoir fait telle offense.

Alors le capitaine et les siens répondirent qu'ils ne connaissaient ici ni roi ni reine de Castille, ni leurs lettres, et qu'ils n'en avaient crainte. Ils ajoutèrent, quasi menaçants, qu'auparavant ils leur donneraient à savoir ce que c'était que le Portugal.

Ces paroles entendues, l'Amiral en eut de l'inquiétude et il dit qu'il se demanda si, depuis son départ, des différends n'étaient pas survenus entre les deux royaumes. Mais il ne put souffrir qu'on ne lui répondît pas d'une manière honnête. Le capitaine, dit-il, se leva ensuite de nouveau et, de loin, cria à l'Amiral d'aller au port avec sa caravelle, et que tout ce qu'il faisait, lui, et avait fait, c'était sur ordre reçu du roi son seigneur. De cela l'Amiral prit à témoin ceux qui étaient sur la caravelle, puis il revint appeler le capitaine et tous les siens et leur fit serment et promesse, par ce qu'il était, de ne descendre ni sortir de la caravelle avant d'avoir pris une centaine de Portugais pour les amener en Castille et d'avoir dépeuplé toute cette île. Après quoi, il retourna mouiller dans le port où il était tout d'abord, car le temps et le vent étaient trop mauvais pour permettre autre chose.

Mercredi 20 février — Il fit réparer le navire et, pour le lester, remplir les pipes d'eau de mer, car il se trouvait en un très mauvais port et craignait que ne se coupent ses amarres, ce qui arriva. Pour cette raison, il mit à la voile pour l'île de San Miguel, bien que, par le temps qu'il faisait, il n'y eût de bon port en aucune des Açores. Mais il n'avait d'autre ressource que celle de fuir en mer.

Jeudi 21 février — Il quitta hier cette île de Santa Maria pour celle de San Miguel, afin de voir s'il trouvait un port qui lui permît de supporter un aussi mauvais temps, un tel vent et une si grosse mer.

Il vogua jusqu'à la nuit sans parvenir à voir quelque terre que ce fût, tant était profonde l'obscurité provenant du vent et de la mer. L'Amiral dit qu'il était peu à son aise, car il n'avait plus que trois marins expérimentés, et la plupart des hommes qui lui restaient ne savaient rien de la mer. Toute cette

nuit-là, il resta en panne par une affreuse tempête, en grand danger et à grand-peine. Ce en quoi Notre Seigneur lui fut clément, c'est que la mer ou plutôt ses vagues ne roulèrent que dans une seule direction. Si elles s'étaient heurtées comme les jours passés, il en eût souffert le plus grand mal.

Après le lever du soleil, constatant qu'il n'apercevait pas l'île de San Miguel, il résolut de retourner à celle de Santa Maria pour tenter d'y recouvrer ses gens, la chaloupe, les amarres et les ancres qu'il y avait laissés.

L'Amiral dit qu'il était étonné de trouver un aussi mauvais temps dans ces îles et leurs parages, alors qu'aux Indes il avait navigué tout cet hiver sans arrêt et toujours par beau temps, à tel point qu'il n'avait pas vu une seule heure où la mer ne fût pas navigable. En ces îles, il était éprouvé par cette si grande tempête et, de même, il en avait essuyé une au départ, avant d'arriver aux îles Canaries[239], mais, au-delà de ces îles, il avait toujours trouvé l'air et la mer fort paisibles.

Aussi, concluant, l'Amiral dit que les saints théologiens et les savants philosophes disent justement que le Paradis terrestre est à la fin de l'Orient, car c'est là une contrée tempérée à l'extrême. Et ces terres que maintenant il venait de découvrir sont, dit-il, la fin de l'Orient[240].

Vendredi 22 février — L'Amiral jeta l'ancre hier à l'île de Santa Maria, au même endroit ou port où il avait mouillé précédemment. Aussitôt apparut en face sur les rochers un homme qui fit des signaux avec sa cape, criant qu'on ne s'en allât pas. Ensuite arriva la chaloupe montée par cinq marins, deux prêtres et un notaire ; ils demandèrent sûreté. L'Amiral la leur accorda. Ils montèrent sur la caravelle et, comme il faisait nuit, ils dormirent à bord où l'Amiral leur prodigua tous les égards possibles. Le lendemain matin, ils le requirent de leur présenter le rescrit des Rois de Castille afin de constater qu'il avait fait ce voyage sous leur autorité. L'Amiral comprit qu'ils agissaient ainsi pour donner à croire qu'ils n'étaient point dans leur tort, qu'au contraire ils avaient eu raison, et tout cela parce qu'ils n'avaient pu s'emparer de sa personne dont ils avaient espéré qu'elle tomberait entre leurs mains quand ils vinrent avec la barque

armée. Mais ils avaient vu qu'ils ne gagneraient rien à ce jeu et ils craignaient que l'Amiral ne mît à exécution les menaces qu'il avait proférées, comme de fait il en avait l'intention et pensait pouvoir y réussir.

Finalement, pour reprendre ceux de ses gens qu'ils retenaient, l'Amiral consentit à leur montrer la lettre patente des Rois à tous les princes et seigneurs feudataires, ainsi que ses autres commissions. Il leur donna de ce qu'il avait et ils s'en retournèrent à terre contents. Peu après, ils relâchèrent les hommes avec la chaloupe. L'Amiral apprit de ses gens que si l'on s'était emparé de lui, on ne lui aurait jamais rendu la liberté, car le capitaine disait que le roi son seigneur en avait ainsi ordonné.

Samedi 23 février — La veille, le temps avait semblé vouloir s'améliorer. L'Amiral leva l'ancre et alla faire le tour de l'île pour chercher quelque bon mouillage, dans le but d'y prendre du bois et des pierres comme lest. Mais il ne parvint à trouver mouillage qu'à l'heure de complies.

Dimanche 24 février — L'Amiral jeta l'ancre hier, dans la soirée, pour embarquer du bois et des pierres. Mais comme la mer était très grosse, la barque ne put toucher terre. Sur la fin du premier quart de nuit, les vents d'ouest et de sud-ouest commencèrent de souffler. L'Amiral fit appareiller, en raison du grand danger qu'il y a par ces îles d'attendre à l'ancre le vent du sud et le vent du sud-ouest qui précède celui du sud. Comme c'était là un bon temps pour aller en Castille, il laissa la charge du bois et des pierres et fit gouverner à l'est.

Jusqu'au lever du soleil, soit environ pendant six heures et demie, il fit sept milles par heure qui font quarante-cinq milles et demi. De l'aube au crépuscule, il fila six milles par heure, ce qui, en onze heures, fit soixante-six milles et, ajoutés aux quarante-cinq et demi de la nuit, font cent onze milles et demi ou vingt-huit lieues.

Lundi 25 février — Hier, après le coucher du soleil, il continua sa route vers l'est à raison de cinq milles par heure, soit, en treize heures de nuit, soixante-cinq milles qui font seize lieues et un quart. De l'aube au crépuscule, il franchit seize autres lieues et demie par mer étale, grâce à Dieu.

Un très grand oiseau qui semblait un aigle vint à la caravelle.

Mardi 26 février — Hier, après le coucher du soleil, l'Amiral continua à naviguer vers l'est par mer étale — qu'à Dieu grâces en soient rendues —, filant huit milles par heure la plus grande partie de la nuit. Il courut cent milles qui font vingt-cinq lieues.

Après le lever du soleil, il eut peu de vent, mais il essuya des averses. Il ne fit guère que huit lieues à l'est-nord-est.

Mercredi 27 février — Cette nuit et ce jour, l'Amiral fut écarté de sa route par les vents contraires, de grosses vagues et la mer. Il se trouvait à cent vingt-cinq lieues du cap Saint-Vincent, à quatre-vingts de l'île de Madère et à cent six de celle de Santa Maria. Il était très affligé d'une telle tempête alors qu'il touchait aux portes de la maison.

Jeudi 28 février — Il alla de la même manière cette nuit, sous divers vents du sud et du sud-ouest, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, poussé au nord-est ou à l'est-nord-est, et ainsi tout ce jour.

Vendredi 1er mars — Il alla cette nuit à l'est quart nord-est, faisant douze lieues. De jour, il courut vingt-trois lieues et demie dans la même direction.

Samedi 2 mars — Il suivit cette nuit son chemin vers l'est quart nord-est. Il courut vingt-huit lieues et, pendant le jour, vingt.

Dimanche 3 mars — Après le coucher du soleil, il navigua toujours vers l'est. Survint un tourbillon qui lui arracha toutes ses voiles et le mit en grand péril. Mais Dieu le voulut délivrer. L'Amiral fit tirer au sort la désignation d'un pèlerin qui se rendrait en chemise à Santa Maria de la Cinta à Huelva, et le sort tomba sur lui. Ils firent tous ensemble le vœu de jeûner au pain et à l'eau, le premier samedi de leur arrivée.

Il avait parcouru soixante milles avant que ses voiles ne fussent emportées. Ensuite, on alla à mâts nus, du fait de cette terrible tempête de vent et d'eau qui, des deux côtés, les dévorait.

On vit des signes de la proximité de la terre. Ils se trouvaient tout près de Lisbonne.

Lundi 4 mars — La veille au soir, ils souffrirent une si terrible tempête qu'ils crurent se perdre entre les paquets de mer qui bondissaient des deux côtés, les vents qui semblaient soulever la caravelle dans les airs, l'eau du ciel et les éclairs qui sillonnaient la nuit. Mais il plut à Dieu de lui venir en aide et il alla ainsi jusqu'au premier quart, moment où Notre Seigneur montra la terre qu'aperçurent les marins.

Alors, pour ne pas arriver à terre sans la reconnaître, pour chercher s'il y avait un port ou quelque autre lieu où il pût s'abriter, il fit hisser la basse voile du grand mât, faute d'autre moyen d'avancer un peu et malgré le grand péril qu'il y avait de tenir la mer. Ainsi, Dieu les garda jusqu'au jour qui ne vint qu'après des peines et des angoisses infinies.

À l'aube, l'Amiral reconnut la terre. C'était le roc de Cintra qui est tout près du fleuve de Lisbonne, dans lequel il résolut d'entrer parce qu'il ne pouvait faire autre chose, si terrible était la tempête qui s'abattait sur la ville de Cascaes, située à l'embouchure. Ceux de la ville, dit-il, restèrent toute cette matinée en prières pour eux et, quand ensuite ils furent dans le port, tout le monde vint les voir, émerveillé qu'ils eussent échappé.

Ce fut ainsi qu'à la troisième heure l'Amiral passa au Rastelo[241], à l'intérieur du fleuve de Lisbonne, où des gens de mer lui apprirent que jamais on n'avait eu un hiver si fertile en tempêtes ; que vingt-cinq navires s'étaient perdus dans les Flandres et que d'autres étaient là depuis quatre mois qui n'avaient pu sortir.

L'Amiral écrivit aussitôt au roi de Portugal, qui se trouvait à neuf lieues de là, que les Rois de Castille lui avaient ordonné de ne pas manquer d'entrer dans les ports de Son Altesse et d'y demander, contre paiement, ce dont il aurait besoin, et que le roi voulût bien ordonner qu'on lui permît d'aller à la ville de Lisbonne avec sa caravelle afin que quelques coquins, pensant qu'il transportait beaucoup d'or et le voyant en un port dépeuplé, ne fussent pas tentés de commettre quelque vilenie, et aussi afin de lui faire savoir qu'il ne venait pas de Guinée mais bien des Indes[242].

Mardi 5 mars — Aujourd'hui, Bartolomé Diaz de Lisbonne, patron de la grande nef du roi de Portugal, la mieux pourvue qu'on vît jamais en

artillerie et autres armes et qui était aussi au mouillage au Rastelo, se rendit à la caravelle sur une barcasse armée où il demanda à l'Amiral de monter pour aller rendre compte aux contrôleurs du roi et au capitaine dudit bateau.

L'Amiral répondit qu'il était amiral des Rois de Castille, qu'il ne rendait pas de tels comptes à de tels officiers et qu'il ne sortirait pas des nefs ou des navires[243] où il se trouvait, à moins que ce ne fût par la force des armes. Le patron lui dit alors d'envoyer le maître de la caravelle. L'Amiral lui répondit que ce ne serait ni le maître ni aucune autre personne à moins qu'on ne les y contraignît, parce que c'était une même chose de députer qui que ce fût ou d'y aller lui-même, et que la coutume des amiraux de Castille était de mourir plutôt que de se rendre ou de livrer quelqu'un de leurs gens.

Le patron modéra ses prétentions et lui dit que, puisqu'il était en telle détermination, il en fût comme il le voulait, mais qu'il le priait de lui montrer, s'il les avait, les lettres des Rois de Castille.

Il plut à l'Amiral de les lui montrer, et le patron retourna aussitôt à son bord et fit son rapport au capitaine qui s'appelait Alvaro Dama[244]. Celui-ci, en ordre et en grand appareil, au son des timbales, des trompettes et des fifres, vint à la caravelle, conversa avec l'Amiral et lui offrit de faire tout ce qu'il voudrait lui ordonner.

Mercredi 6 mars — La nouvelle s'étant répandue que l'Amiral arrivait des Indes, tant de gens de la cité de Lisbonne vinrent aujourd'hui le voir, lui ainsi que les Indiens, que c'était chose admirable. Et tous s'émerveillaient, rendant grâces à Notre Seigneur et disant que c'était pour la grande foi des Rois de Castille et pour leur désir de servir Dieu que Sa Haute Majesté leur donnait tout cela.

Jeudi 7 mars — Aujourd'hui, une foule immense de gens vint à la caravelle, et nombre de gentilshommes parmi lesquels les contrôleurs du roi. Tous rendaient grâces infinies à Notre Seigneur pour un si grand bien et un tel accroissement de la Chrétienté accordés par lui aux Rois de Castille que tous, dit l'Amiral, en considéraient dignes parce que Leurs Altesses travaillaient et luttaient pour le progrès de la religion du Christ.

Vendredi 8 mars — L'Amiral reçut aujourd'hui de don Martin de Noronha une lettre du roi de Portugal, par laquelle il le priait de venir là où il se trouvait puisque le temps ne lui permettait pas de partir avec sa caravelle.

Ainsi fit-il pour éviter tout soupçon, bien qu'il se souciât peu de s'y rendre. Il alla dormir à Sacanben. Le roi ordonna à ses contrôleurs de donner sans paiement tout ce dont l'Amiral aurait besoin pour lui, ses hommes et sa caravelle, et que tout fût fait comme l'Amiral le désirerait.

Samedi 9 mars — Aujourd'hui, il partit de Sacanben pour se rendre où se trouvait le roi, à savoir dans la vallée de Paradis à neuf lieues de Lisbonne. Comme il pleuvait, il ne put y arriver avant la nuit. Le roi ordonna aux grands de sa Maison de le recevoir très honorablement, et lui-même l'accueillit à grand honneur et en lui manifestant sa haute faveur. Il le fit asseoir[245], lui parla amicalement et s'offrit à donner ordre de faire tout ce qui serait utile aux Rois de Castille et pour leur service, d'une manière aussi accomplie ou davantage encore que pour le sien propre. Il fit montre d'un grand plaisir pour l'heureuse fin du voyage et de ce qu'il eût été entrepris, mais il lui paraissait que, selon le traité conclu entre les Rois de Castille et lui, cette conquête lui revenait. L'Amiral répondit à cela qu'il n'avait pas vu ce traité ni ne savait autre chose, sinon que les Rois de Castille lui avaient ordonné de n'aller ni à la Mine ni nulle part en Guinée, ce qu'ils avaient fait crier en tous les ports d'Andalousie avant qu'il ne partît pour ce voyage. Le roi, gracieusement, lui répondit qu'il tenait pour certain qu'en telle affaire des médiateurs ne seraient pas nécessaires.

Il lui donna pour hôte le prieur du Ciato, qui était le plus haut personnage en ce lieu et dont l'Amiral fut reçu avec les plus grands honneurs et la plus insigne faveur.

Dimanche 10 mars — Aujourd'hui, après la messe, le roi répéta à l'Amiral que s'il avait besoin de quoi que ce fût, il le lui donnerait aussitôt. Il s'entretint longtemps avec lui de son voyage, et toujours il l'invitait à s'asseoir et le comblait de marques d'honneur.

Lundi 11 mars — Aujourd'hui, l'Amiral prit congé du roi qui lui confia maintes choses à dire en son nom aux Rois de Castille tout en lui manifestant toujours sa vive affection. Il partit après le déjeuner et le roi le fit accompagner par don Martin de Noronha. Nombre de gentilshommes se joignirent à eux et lui firent une escorte d'honneur sur une bonne partie du chemin.

Il se rendit ensuite à un monastère de Saint-Antoine, qui est en un lieu nommé Villafranca où se trouvait la reine. Il alla lui présenter ses hommages et lui baiser les mains, car elle lui avait fait dire de ne pas partir sans l'avoir vue. Auprès d'elle se trouvait le duc et le marquis[246], et là encore l'Amiral fut reçu à grand honneur.

Il partit de là à la nuit et s'en alla à Llandra.

Mardi 12 mars — Aujourd'hui, au moment où il allait partir de Llandra pour rejoindre sa caravelle, un écuyer du roi se présenta de la part du souverain et lui dit que s'il voulait se rendre par terre en Castille, il avait ordre de l'accompagner pour lui faire donner le gîte, les chevaux et tout ce qui lui serait nécessaire.

Quand l'Amiral prit congé de cet écuyer, celui-ci lui fit donner une mule ainsi qu'à son pilote qui était avec lui.

L'Amiral ajoute avoir appris que l'écuyer avait fait remettre vingt écus « à l'épée » en présent au pilote. On disait que tout cela, remarque-t-il, était fait pour que les Rois de Castille en fussent informés.

À la nuit, il arriva à la caravelle.

Mercredi 13 mars — Aujourd'hui, à huit heures, par marée haute et par vent nord-nord-ouest, il leva l'ancre et mit à la voile pour Séville.

Jeudi 14 mars — Hier, après le coucher du soleil, il poursuivit son chemin vers le sud et, avant l'aube, il se trouva sous le cap Saint-Vincent qui est en Portugal.

Ensuite, il navigua vers l'est pour se rendre à Saltes. Il eut peu de vent pendant tout ce jour, jusqu'à ce qu'il se trouvât sous Furon[247].

Vendredi 15 mars — Hier, après le coucher du soleil, il poursuivit son chemin jusqu'au jour par peu de vent et, au lever du soleil, il se trouva sous Saltes.

À l'heure de midi, avec la marée montante, il passa la barre de Saltes et entra dans le port même d'où il était parti le 3 août de l'année précédente[248].

Et c'est ainsi, dit-il, qu'ici se termine cet écrit, bien qu'il eût dessein de se rendre par mer à Barcelone[249], ville en laquelle on l'informait que se trouvaient Leurs Altesses, et ce afin de leur faire relation de tout son voyage, que Notre Seigneur lui avait permis de mener à bien et pour lequel il lui avait plu de l'éclairer. Car il savait en toute certitude et était assuré au-delà du moindre doute que Sa Haute Majesté fait tout ce qui est bien, que tout est bon fors le péché et qu'on ne peut avancer ni penser aucune chose si ce n'est avec son consentement.

« Par l'événement de ce voyage, dit l'Amiral, je connais que, miraculeusement, Dieu a prouvé ce que j'avance, comme on peut s'en convaincre en cet écrit, par les nombreux et signalés miracles où Il s'est révélé au cours de cette navigation, et à moi qui, si longtemps, suis resté à la cour de Vos Altesses en butte aux refus et à la contradiction de tant de personnes distinguées de votre maison, lesquelles, toutes, m'étaient contraires, taxant mon projet de bouffonnerie. J'espère cependant en Notre Seigneur que cette entreprise fera le plus grand honneur à la Chrétienté, bien qu'aucune jamais à moins de frais n'ait été menée à bien. »

Telles sont les dernières paroles de la relation par
l'Amiral don Cristóbal Colón de son premier voyage
aux Indes et de leur découverte, et il eut, certes,
grandement raison et parla en très prud'homme
et presque en prophète, bien que les hommes imbéciles n'aient pas compris quels biens spirituels
et temporels Dieu offrait à l'Espagne. Ainsi, par son
ambition et sa cupidité, l'Espagne ne fut pas digne de
jouir des biens spirituels, saufs quelques serviteurs de Dieu.

Deo Gracias

Lettre à Luis de Santangel (février-mars 1493)

Depuis les îles découvertes aux Indes, cette lettre fut envoyée par Colón à l’intendant général, jointe à une autre pour Leurs Altesses

Seigneur,

Parce que je sais que vous aurez plaisir de la grande victoire que Notre Seigneur m’a donnée en mon voyage, je vous écris cette lettre par laquelle vous saurez comment en trente-trois jours[250] je suis arrivé aux Indes avec l’armada que les illustrissimes Roi et Reine, nos seigneurs, m’avaient donnée, comment j’y ai trouvé quantité d’îles peuplées de gens sans nombre et comment d’elles toutes j’ai pris possession pour Leurs Altesses, par proclamation, bannière royale déployée et sans que nul n’y contredît.

À la première que j’ai rencontrée, j’ai donné le nom de San Salvador, en hommage à Sa Haute Majesté qui merveilleusement m’a donné tout ceci. Les Indiens appellent cette île Guanahani. J’ai nommé la deuxième île Santa Maria de Concepción, la troisième Femandina, la quatrième Isabela, la cinquième Juana[251], et ainsi à chacune d’elles j’ai donné un nom nouveau.

Quand j’arrivai à la Juana, j’en suivis la côte vers le ponant et la trouvai si grande que je pensai que c’était la terre ferme, la province de Catayo[252], mais comme je ne rencontrai ni villes ni bourgades au long du rivage de la mer, hors de petits villages avec les gens desquels je ne pouvais converser parce que tous fuyaient à notre approche, j’allai de l’avant sur ledit chemin, convaincu de ne pouvoir manquer les grandes villes ou cités. Après nombre de lieues, n’apercevant aucun changement sur cette côte qui me menait au septentrion contre ma volonté, comme l’hiver étant déjà fort avancé j’avais

dessein d’aller vers le sud, ayant de plus vent debout, je décidai de ne pas m’attarder plus longtemps et je revins sur mes pas jusqu’à un port remarquable d’où j’envoyai deux hommes par les terres s’enquérir d’un roi ou de grandes cités. Ils marchèrent trois jours et trouvèrent une infinité de petits villages et des gens innombrables, mais sans nul signe de gouvernement, ce pour quoi ils revinrent.

J’entendais assez bien d’autres Indiens que j’avais pris tout d’abord pour comprendre que toute cette terre était une île. J’en suivis donc la côte vers l’orient sur cent sept lieues au bout desquelles elle prenait fin. À dix-huit lieues de ce cap, vers l’orient, il y avait une autre île que je nommai bientôt l’Hispaniola. J’y allai et, sur cent quatre-vingt-huit grandes lieues, en ligne droite vers l’orient, j’en suivis la côte septentrionale comme j’avais suivi la côte orientale de la Juana.

Cette île est, ainsi que toutes les autres, fertile[253] au suprême degré, mais celle-ci plus encore que les autres. Elle a sur la rive de la mer nombre de ports auxquels ceux de la Chrétienté que je connais ne sauraient être comparés, et à foison des fleuves si beaux et si grands que c’est merveille. Les terres de ces îles sont élevées, et on y rencontre beaucoup de sierras et d’immenses montagnes, incomparablement plus hautes que l’île de Ténériffe, toutes magnifiques, de mille formes, toutes accessibles et pleines d’arbres de mille essences, si hauts qu’ils semblent atteindre au ciel, et dont je me suis persuadé qu’ils ne perdent jamais leurs feuilles, selon ce que j’ai pu comprendre, les voyant aussi verts et aussi beaux qu’ils le sont au mois de mai en Espagne. Certains étaient en fleur, d’autres avaient leurs fruits, les autres se trouvaient en un état différent selon leur espèce. Et le rossignol et mille autres sortes d’oiseaux chantaient en ce mois de novembre partout où je suis passé.

Il y a des palmiers de six ou huit essences dont la belle diversité ravit les yeux d’admiration, mais aussi celle des autres arbres, des fruits et des herbes. Il y a là encore des pinèdes en quantité, des campagnes magnifiques et du miel, toutes sortes de volatiles et des fruits fort divers. À l’intérieur des terres, il y a maintes mines de métaux et d’innombrables habitants.

L’Hispaniola est une merveille : les sierras et les montagnes, les plaines et les vallées, les terres si belles et grasses, bonnes pour planter et semer, pour l’élevage des troupeaux de toutes sortes, pour édifier des villes et des villages. On ne croira pas sans les avoir vus ce que sont ses ports de mer et

ses fleuves nombreux, grands, aux bonnes eaux, et dont la plupart charrient de l'or. Pour ce qui est des arbres, des fruits et des plantes, il y a de grandes différences entre eux et ceux de la Juana. Dans l'Hispaniola, on trouve beaucoup d'épices, de grandes mines d'or et d'autres métaux. Les gens de cette île et de toutes les autres que j'ai découvertes ou dont j'ai eu connaissance vont tous nus, hommes et femmes, comme leurs mères les enfantent, quoique quelques femmes se couvrent un seul endroit du corps avec une feuille d'herbe ou un fichu de coton qu'à cet effet elles font. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, et ils ne sont point faits pour cela ; non qu'ils ne soient bien gaillards et de belle stature, mais parce qu'ils sont prodigieusement craintifs. Ils n'ont d'autres armes que les roseaux lorsqu'ils montent en graine, et au bout desquels ils fixent un bâtonnet aigu. Encore n'osent-ils pas en faire usage, car maintes fois il m'est arrivé d'envoyer à terre deux ou trois hommes vers quelque ville pour prendre langue, ces gens sortaient, innombrables mais, dès qu'ils voyaient s'approcher mes hommes, ils fuyaient au point que le père n'attende pas le fils. Et tout cela non qu'on eût fait mal à aucun, au contraire, en tout lieu où je suis allé et où j'ai pu prendre langue, je leur ai donné de tout ce que j'avais, soit du drap, soit beaucoup d'autres choses, sans recevoir quoi que ce soit en échange, mais parce qu'ils sont craintifs sans remède.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont rassurés et ont surmonté cette peur, ils sont à un tel point dépourvus d'artifice et si généreux de ce qu'ils possèdent que nul ne le croirait à moins de l'avoir vu. Quoi qu'on leur demande de leurs biens, jamais ils ne disent non ; bien plutôt invitent-ils la personne et lui témoignent-ils tant d'amour qu'ils lui donneraient leur cœur. Que ce soit une chose de valeur ou une chose de peu de prix, quel que soit l'objet qu'on leur donne alors en échange et quoi qu'il vaille, ils sont contents. Je défendis qu'on leur donnât des objets aussi misérables que des tessons d'écuelles cassées, des morceaux de verre ou des pointes d'aiguillettes, quoique, lorsqu'ils pouvaient obtenir de telles choses, il leur semblait posséder les plus précieux joyaux du monde. Il est arrivé que, pour une aiguillette, un marin obtînt le poids de deux castillans et demi d'or, et que d'autres, pour des objets qui valaient beaucoup moins, eussent obtenu bien plus encore. Ainsi, pour quelques blancs[254] neufs, ils donnaient tout ce qu'ils avaient, quoique ce fût la valeur de deux ou trois castillans d'or ou

une ou deux arrobes de coton filé. Jusqu’aux morceaux de cercles cassés des barils qu’ils prenaient en donnant ce qu’ils avaient comme des bêtes brutes !

Aussi cela me sembla-t-il mal et je l’interdis. Je leur donnais mille gracieuses et bonnes choses de celles que j’apportais afin qu’ils en prissent amour de nous. D’autant qu’ils se feront chrétiens, qu’ils inclinent déjà à aimer et à servir Leurs Altesses ainsi que toute la nation castillane et qu’ils s’efforcent à nous aider et à nous fournir toutes les choses qu’ils possèdent en abondance et qui nous sont nécessaires.

Ils ne font profession d’aucune secte ou idolâtrie, mais croient tous que les forces et le bien sont dans le ciel. Ils croyaient aussi très fermement que j’en venais avec mes navires et mes gens. C’est dans cette révérence qu’ils me reçurent partout, sitôt leur crainte dissipée. Et cela ne procède pas d’ignorance, car ils sont hommes de très subtil entendement, naviguent sur toutes ces mers, et c’est merveille comme ils rendent compte exact de tout, mais c’est qu’ils n’avaient jamais vu ni hommes vêtus ni navires semblables aux nôtres.

Aussitôt que j’arrivai aux Indes, je pris par force quelques-uns des habitants pour qu’ils puissent apprendre de nous et me renseigner sur tout ce que recélaient ces régions. Ce fut ainsi que, par la suite, nous nous entendîmes tant par paroles que par signes ; et en cela ils nous ont été grandement utiles. Aujourd’hui, depuis si longtemps qu’ils sont avec moi et en dépit de nombreuses conversations, ils restent en cette persuasion que je viens du ciel. Ils étaient les premiers à l’annoncer partout où j’abordais, et les autres allaient en courant de maison en maison et aux villages prochains avec de grands cris : « Venez, venez voir les gens du ciel ! » Alors tous, hommes et femmes, sitôt leur cœur rassuré à notre égard, accouraient tant qu’il ne restait ni grand ni petit, et tous apportaient quelque chose à manger et à boire qu’ils donnaient avec une merveilleuse passion

Ils ont en toutes les îles énormément de *canoas*, sortes de fustes à rames, les uns plus grands, les autres plus petits, et certains sont plus grands que des fustes de dix-huit bancs. Ils ne sont pas aussi larges parce qu’ils sont faits d’un seul tronc d’arbre, mais une fuste ne tiendrait pas contre eux, à l’aviron, car ils sont rapides à ne le pas croire. C’est avec ces *canoas* qu’ils

parcourent toutes ces îles qui sont innombrables et qu'ils trafiquent de leurs marchandises. J'ai vu dans quelques-uns de ces *canoas* de soixante-dix à quatre-vingts hommes, chacun avec sa rame.

En toutes ces îles, je n'ai pas vu grande diversité dans le type des habitants ni dans leurs coutumes, ni dans leur langue, mais qu'au contraire tous se comprennent, ce qui est une chose très singulière et dont j'espère qu'elle déterminera Leurs Altesses à entreprendre leur conversion à notre sainte foi, ce à quoi ils sont fort disposés.

J'ai dit déjà comme j'avais fait cent sept lieues sur la côte de l'île Juana, en droite ligne d'occident en orient. D'après ce chemin, je peux dire que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse ensemble[255], car au-delà de ces cent sept lieues restent vers le ponant deux provinces que je n'ai point parcourues, dont l'une, qu'ils appellent Avan, où les gens naissent avec une queue[256]. Ces deux provinces ne peuvent avoir une longueur de moins de cinquante ou soixante lieues, selon ce que j'ai pu entendre de ces Indiens que j'ai avec moi et qui connaissent toutes les îles.

Cette autre, l'Hispaniola, est d'un pourtour plus grand que celui de l'Espagne par la côte des mers, depuis Collioure jusqu'à Fuenterravia[257] en Biscaye, puisque sur un carré[258] je fis cent quatre-vingt-huit grandes lieues en droite ligne d'occident en orient.

C'est une terre à désirer et, une fois vue, à ne jamais quitter. Quoique de toutes les autres j'aie pris possession pour Leurs Altesses, que toutes soient pourvues abondamment et plus que je ne le sais et ne le puis dire, que je les tienne toutes comme fiefs de Leurs Altesses et qu'elles en puissent disposer comme et aussi complètement que de Leurs Royaumes de Castille, c'est en cette Hispaniola, dans le lieu le plus convenable, le plus proche des mines d'or et le meilleur pour tout trafic, aussi bien avec notre terre ferme qu'avec celle du Grand Khan, là-bas, où l'on aura grand négoce et profit, que j'ai pris spéciale possession d'une grande ville que j'ai nommée ville de la Nativité[259]. Et là j'ai fait construire enceinte et forteresse qui, déjà à cette heure, doivent être tout à fait achevées. J'y ai laissé des gens en nombre suffisant pour semblable cas, avec des armes, de l'artillerie et des provisions pour plus d'un an, une fuste, un maître ès arts maritimes et tous autres ; et cela en grande amitié avec le roi de cette terre, tant qu'il se glorifiait de m'appeler son frère et de me tenir pour tel. Lors même que la

volonté de ces gens changerait jusqu'à vouloir nous offenser, ni le roi ni les siens ne savent ce que sont les armes, ils vont nus comme je l'ai déjà dit et sont les êtres les plus couards du monde.

Ainsi donc, les seuls hommes que j'ai laissés là-bas suffiraient à ravager tout le pays et, s'ils savent se conduire, c'est une île sans danger pour leurs personnes.

En toutes ces îles, il m'a paru que chaque homme se contente d'une femme et que c'est seulement à leur chef ou roi qu'ils en concèdent jusqu'à vingt. Il m'est apparu aussi que les femmes travaillent plus que les hommes. Je n'ai pu savoir s'ils possèdent des biens privés, mais il m'a semblé comprendre que tous avaient part à ce que l'un d'eux possédait, et spécialement aux vivres.

Jusqu'ici, je n'ai pas rencontré, comme beaucoup le pensaient, d'hommes monstrueux dans ces îles[260] ; tout au contraire, ce sont là gens de gentil commerce, point noirs comme en Guinée, mais avec des cheveux raides, et ils ne demeurent pas là où les rayons solaires dardent par trop. Il est vrai que le soleil est là d'une grande force puisqu'on est à vingt-six degrés de la ligne équinoxiale[261]. En ces îles où il y a de grandes montagnes, le froid était très vif cet hiver, mais les natifs le supportaient par accoutumance et à l'aide de viandes qu'ils mangent avec des épices nombreuses et très échauffantes, et même à l'excès.

Ainsi, je n'ai pas trouvé de monstres et n'en ai pas eu connaissance, si ce n'est d'une île Quaris[262], la seconde à l'entrée des Indes, peuplée de gens que l'on tient dans toutes les îles pour très féroces et qui mangent de la chair humaine. Ceux-ci ont beaucoup de *canoas* sur lesquels ils courent toutes les îles de l'Inde, pillant et emportant tout ce qu'ils peuvent. Mais ils ne sont pas plus difformes que les autres ; ils n'en diffèrent que par la coutume de porter les cheveux longs comme les femmes. Ils usent d'arcs et de flèches faits des mêmes roseaux que les armes des autres, avec un bâtonnet à l'extrémité à défaut de fer qu'ils n'ont pas. Ils sont féroces entre tous ces peuples couards à l'extrême degré. Mais je n'en fais pas plus de cas que des autres. Ce sont ceux-là qui ont commerce avec les femmes de Martinino, la première île que l'on rencontre en allant d'Espagne vers les Indes et dans laquelle il n'est aucun homme. Ces femmes ne s'adonnent à

aucun exercice féminin, mais bien à ceux de l'arc et des flèches fabriquées comme ci-dessus dit de roseaux, et elles s'arment et se couvrent de lames de cuivre qu'elles ont en abondance[263].

Dans une autre île que l'on m'assure plus grande que l'Hispaniola, les habitants n'ont pas de cheveux. Là, il y a de l'or à ne le pouvoir compter, et de cela comme du reste les Indiens que j'emmène avec moi pourront témoigner.

En conclusion, et pour ne parler seulement que de ce qui s'est fait en ce voyage qui ne fut qu'une course, Leurs Altesses peuvent voir que je leur donnerai de l'or, autant qu'Elles en auront besoin et si faible que soit le secours qu'Elles m'accorderont ; dès maintenant, des épices et du coton autant qu'Elles en demanderont, de la gomme de lentisque autant qu'on voudra en charger (et de celle que jusqu'ici on ne trouvait qu'en Grèce, dans l'île de Chio, où la Seigneurie[264] la vend comme elle veut), de l'aloès, Semblablement autant qu'on demandera d'en charger, et des esclaves aussi, qui seront des idolâtres[265]. Je crois avoir trouvé encore de la rhubarbe et de la cannelle, et je trouverai mille autres choses de valeur qu'auront découvertes les gens que là-bas j'ai laissés, car, quant à moi, je ne me suis arrêté nulle part tant que le vent m'a permis de naviguer, excepté dans la ville de la Nativité que je n'ai quittée que bien assurée et en ordre. À la vérité, j'aurais fait bien davantage si mes navires m'avaient servi comme en raison il l'eût fallu.

Ceci est vrai […][266] et l'Éternel Dieu, Notre Seigneur, qui donne à tous ceux qui marchent dans ses voies victoire des choses mêmes qui paraissent impossibles. Celle-ci, tout particulièrement, fut l'une d'elles, car quoi que de ces terres d'autres aient parlé ou écrit, ce n'était que par conjectures, sans pouvoir alléguer les avoir vues, mais je comprenais bien ce que la plupart entendaient et jugeaient plus pour fable que pour autre chose. C'est ainsi donc que Notre Rédempteur a donné cette victoire à nos très illustres Roi et Reine et à leurs royaumes rendus fameux par un si haut fait dont toute la Chrétienté doit avoir joie et qu'elle doit célébrer à grandes fêtes, rendant avec beaucoup de ferventes prières solennelles grâces à la Sainte Trinité pour une telle exaltation que sera la réunion de tant de peuples à notre sainte foi et ensuite pour les biens temporels qui en reviendront non seulement à l'Espagne mais à toute la Chrétienté, recevant ainsi consolation et profit.

Ce second point est ainsi traité très brièvement[267].

Fait sur la caravelle, au large des îles Canaries, le 15 février 1493[268].

Je ferai ce que vous commanderez.

L'Amiral

Après avoir écrit ceci et me trouvant en mer de Castille, un tel vent sud et sud-est se leva contre moi qu'il me fallut alléger ma voilure et courir ici, aujourd'hui, en ce port de Lisbonne, ce qui fut la plus étonnante chose du monde. De là j'ai décidé d'écrire à Leurs Altesses. En toutes les Indes, j'ai toujours trouvé un temps de mois de mai. J'y suis allé en trente-trois jours et j'en suis revenu en vingt-huit, mais les tempêtes m'ont retardé treize jours, courant de-ci de-là par cette mer.

Ici, tous les hommes de mer disent que jamais il n'y eut un si mauvais hiver ni une telle perte de navires.

Fait le troisième jour de mars[269].

Lettre aux Rois Catholiques[270]

Lisbonne, le 4 mars 1493.

Très Chrétiens, Très Hauts et Très Puissants Princes,

Ce Dieu étemel qui a accordé tant de victoires à Vos Altesses vient de leur accorder la plus grande qui [...][271], à ce jour, ait donné à des princes. Je reviens des Indes, avec la flotte que Vos Altesses m'ont donnée ; je les ai atteintes trente-trois jours après avoir quitté leurs royaumes ; et quatorze de ces trente-trois jours furent de calme plat, au cours desquels je parcourus peu de chemin. J'ai découvert d'innombrables gens et beaucoup d'îles, dont j'ai pris possession au nom de Vos Altesses, en le proclamant et en déployant la bannière royale sans que personne ne s'y opposât. À la première j'ai donné le nom de San Salvador en mémoire de Sa Divine Majesté, à la seconde celui de Sainte-Marie de la Conception, à la troisième celui de Femandina, à la quatrième celui d'Isabelle, à la cinquième celui de Juana, et aux autres semblablement un nouveau nom. Après être arrivé à l'île Juana, j'en suivis la côte vers le couchant ; cependant je la trouvais si grande que je pensai que ce ne devait pas être une île mais une terre ferme et que ce devait être la province de Cathay ; je ne pouvais, malgré tout, en être certain, parce qu'à chaque endroit où j'arrivais les gens fuyaient et je ne pouvais leur parler. Puis, comme je n'avais pu trouver de village de conséquence, je croyais qu'en suivant la côte je ne pourrais manquer de trouver quelque ville ou grande cité, comme le racontent ceux qui ont été par voie de terre en ladite province. Après avoir longuement suivi cette

côte, je me rendis compte que je laissais le couchant et qu'elle me menait vers le septentrion, et je me rendis compte que le vent venait de là, c'est pourquoi je ne voulus point persévérer tant qu'il ne passerait pas et ne changerait pas d'orientation, parce que l'hiver était déjà bien entamé et que je n'avais d'autre propos que de le fuir vers le sud ; aussi, dans cette situation, fis-je demi-tour. Je comprenais désormais quelque peu le parler et les gestes de certains Indiens que j'avais pris sur l'île de San Salvador, et je comprenais que cette terre était bien une île. J'arrivai alors dans un très bon port, à partir duquel j'envoyai deux hommes à l'intérieur des terres pendant trois jours, avec un de ces mêmes Indiens que j'emmenais (lequel s'était pris d'amitié pour moi), dans le but de voir et de savoir s'il y avait des villes ou de grandes bourgades, et de quel pays il s'agissait et ce que l'on y trouvait. Ils découvrirent beaucoup de villages et d'innombrables gens, mais rien de très organisé, aussi s'en retournèrent-ils. Je partis et pris, en ce dit port, quelques Indiens, afin que par eux je pusse entendre et comprendre ces dits pays. Et c'est ainsi que je suivis la côte maritime de cette île en direction de l'orient pendant cent sept lieues jusqu'à son extrémité. Mais, avant d'en partir, je vis une autre île vers l'orient, distante de celle-ci de dix-huit lieues, et que je nommai incontinent l'Espagnole. Alors je me dirigeai vers elle et en suivis la côte du côté du septentrion, tout comme je l'avais fait pour l'île Juana, toujours en ligne droite, vers l'orient, pendant quatre-vingt-huit très grandes lieues. Je mouillai en de très nombreux ports, dans lesquels, ainsi que dans tous les autres des autres îles, je mis une très grande croix au lieu le plus adéquat, et pris langue en de nombreux endroits. J'avançai donc ainsi jusqu'au 16e jour de janvier où je décidai de retourner vers Vos Altesses, parce que […] j'avais découvert l'essentiel de ce que je souhaitais, et aussi parce que je n'avais qu'une seule caravelle, car la nef que j'avais emmenée, je l'avais laissée en la ville de la Nativité de Vos Altesses avec nos gens qui s'y étaient fortifiés. Comme ensuite […] caravelle un homme de Palos, auquel j'avais donné la charge de […], alors que je comptais sur ses services, s'en était allé avec elle, avec l'idée de ramasser beaucoup d'or dans une île sur laquelle un Indien lui avait donné des informations, car avec lui moi […] ensuite faire ce qui pourrait être bien.

Là-bas, la mer est la plus douce pour naviguer qu'il y ait au monde et avec moins de danger pour des caravelles et des navires de toute sorte ;

cependant, pour explorer les petites caravelles sont mieux, parce que, lorsque l'on va près de la côte et sur les fleuves, il faut, pour bien explorer, des bateaux qui demandent peu de fond et puissent être manœuvrés à la rame. Il n'y a jamais de tempête, car je vis, en tous lieux où j'allai, l'herbe et les arbres avancer jusque dans la mer.

Outre les susdites îles, j'en ai découvert beaucoup d'autres en ces Indes, dont je n'ai cure de parler dans la présente lettre. Lesquelles îles, ainsi que les autres, sont d'une telle fertilité que, même si je la savais décrire, il ne serait pas étonnant que l'on se mît à douter de sa réalité. L'air est très tempéré, les arbres, les fruits et les plantes d'une extrême beauté et très différents des nôtres. Les fleuves et les ports sont si nombreux et si extrêmement bons par rapport à ceux que l'on trouve du côté des Chrétiens que c'est merveille. Toutes ces îles sont très peuplées et par les meilleures gens qu'il y ait sous les cieux, car ils ne connaissent ni le mal ni la tromperie. Tous, aussi bien les femmes que les hommes, vont nus comme leurs mères les ont mis au monde, encore que certaines femmes portent quelque petite chose de coton ou une feuille de plante, avec laquelle elles se cachent. Ils n'ont ni fer, ni armes, hormis quelques tiges de roseaux au bout desquelles ils mettent un bâtonnet de bois fin et pointu ; ils travaillent tout avec des pierres. Et je n'ai pas pu comprendre que quiconque ait des biens propres ; en effet, pendant les quelques jours où je me suis trouvé avec ce roi en la ville de la Nativité, je voyais que tout le peuple, et spécialement les femmes, lui apportait des *ajes*, qui est une nourriture très curieuse qu'ils mangent, et que lui les faisait distribuer : très curieuse façon de se nourrir.

En aucun endroit de ces îles je n'ai observé, chez les habitants, de religion ou d'idolâtrie, ni une grande diversité dans la langue des uns et des autres, car ils se comprennent tous. J'ai observé qu'ils savent que c'est au ciel que sont toutes les forces et généralement dans toutes les terres que j'ai parcourues, ils croyaient et croient que moi-même, avec mes navires et mes hommes, je venais du ciel ; aussi est-ce avec grand respect qu'ils me recevaient, et au jour d'aujourd'hui, ils ont la même idée et ne l'ont pas abandonnée, malgré les longues conversations que j'ai eues avec eux ; et donc, dès que j'arrive en quelque village, hommes, femmes et enfants vont criant par toutes les maisons : « Venez, venez voir les gens du ciel. » Tout ce qu'ils ont et avaient, que ce fût de l'or, que ce fût autre chose de n'importe quelle valeur, ils le donnaient pour ce qu'on leur pouvait donner,

au point d’accepter en échange un morceau de verre ou d’écuelle brisée ou toute chose semblable. Contre les bouts des aiguillettes de cuir, un marin eut plus de deux castillans et demi. Et de ces choses, il y en a dix mille à conter.

Ces îles sont toutes très plates et la terre très basse, hormis les îles Juana et Espagnole : ces deux pays sont très élevés et il y a des chaînes de montagnes incomparablement plus hautes que celles de l’île de Tenerife. Toutes ces montagnes ont mille aspects et toutes sont très belles, très fertiles, accessibles et couvertes d’arbres : il semble qu’elles arrivent jusqu’au ciel. L’une et l’autre de ces dites îles sont très grandes ; en effet, comme je l’ai déjà dit, j’ai parcouru en ligne droite cent sept lieues le long des côtes de l’île Juana et il me restait à parcourir les provinces du côté nord-ouest qui, d’après ce que je pus comprendre de nos Indiens, ne peuvent faire moins de cinquante à soixante-dix lieues, de sorte que […] il semble qu’elle soit plus grande que l’Angleterre et l’Écosse réunies. L’autre, l’île Espagnole, est plus grande que le tour de toute l’Espagne, puisque, comme je l’ai dit plus haut, j’ai parcouru en ligne droite, du couchant vers l’orient, cent quatre-vingt-huit grandes lieues qu’il y a sur ce côté. L’île Juana a beaucoup de fleuves, et il y a de grandes montagnes et de très grandes vallées, des jardins et des champs ; elle est toute pleine d’arbres et de très grands palmiers aux mille merveilleuses variétés. L’île Espagnole l’emporte en tout : les arbres n’y sont pas si hauts ni de la même espèce, mais sont très fructifères et volumineux ; et la terre est délectable pour toutes choses : pour semer, planter et élever du bétail, comme je ne l’ai vu en aucune île de cette façon. Cette île a un air merveilleusement tempéré, et les jardins et les champs sont merveilleux et incomparables par rapport à ceux de Castille ; de même, les fleuves ont des eaux profondes et bonnes, dont la plupart charrient de l’or. Les ports de la mer sont si nombreux et si bons qu’on ne le pourra croire qu’en les voyant. En ces îles ni en aucune autre je ne me suis arrêté pour bien des raisons, comme je l’ai déjà dit ci-dessus, spécialement parce que l’hiver survint quand je longeais ces côtes, lesquelles ne me permettaient pas d’aller vers le nord, car je me trouvais du côté du septentrion et les [vents] furent presque toujours du levant, car ils étaient contraires à la poursuite de ma navigation ; ensuite, je ne comprenais pas ces gens et eux ne me comprenaient pas, hormis quand le hasard le permettait, malgré la peine qu’ils prenaient et moi encore plus, parce que je

désirais avoir une bonne information de tout. Ma tranquillité venait des Indiens que j’avais avec moi, qui apprenaient notre langue et nous la leur ; plus tard, au moment du prochain voyage, on saura qu’il n’y avait pas de raison que je m’arrête et perde mon temps en aucun port, tant qu’il m’était possible de naviguer. En outre, comme je l’ai dit, les navires que j’avais avec moi étaient très grands et lourds pour une telle action, surtout la nef sur laquelle j’étais et qui me donnait bien des craintes avant de quitter la Castille. J’aurais bien voulu emmener de petites caravelles, mais comme c’était mon premier voyage et que les gens que j’emmenais avaient peur de trouver une mer démontée et n’avaient pas confiance en ce voyage, et comme, de mon côté, j’avais eu bien des oppositions, que n’importe qui osait s’opposer à ma route et y trouver mille dangers, sans qu’il y ait de raison, tout cela me fit renoncer à ce désir que j’avais et faire tout ce que voulaient ceux qui allaient venir avec moi, afin de faire une première fois ce voyage et de découvrir des terres. Mais Notre Seigneur, qui est la lumière et la force de tous ceux qui vont sur la bonne voie et leur donne des victoires dans des domaines où cela semble impossible, voulut bien ordonner que je trouvasse et pusse trouver de l’or et des mines de ce métal, des épices et des gens innombrables, les uns prêts à être chrétiens et d’autres pour que les Chrétiens […] à eux, et Il me permit de façon merveilleusement évidente de faire une forteresse, qui est maintenant ou doit être totalement achevée, et Il ordonna que j’y laissasse, pour tenir la ville de la Nativité, les gens que j’avais dans la nef et quelques autres des caravelles, pourvus de nourriture pour plus d’une année et de beaucoup d’artillerie, de façon à ne craindre personne et, au contraire, avec l’amitié du roi de ce pays, lequel se flattait de m’appeler et tenir pour son frère ; cela démontrait qu’ils étaient, aussi bien ce roi que les autres, les plus heureux du monde, comme je l’ai dit, en sorte que les gens que je laissai là-bas étaient suffisants pour soumettre toute cette île sans risque. Cette île se trouve, comme je l’ai dit, en un endroit désigné par la main de Notre Seigneur ; j’espère, par conséquent, que Sa Divine Majesté donnera à Vos Altesses tout l’or dont elles auront besoin, autant de navires d’épices d’une sorte de poivre que Vos Altesses ordonneront de charger, et autant de mastic qu’elles ordonneront de charger, que l’on ne trouve aujourd’hui que dans l’île de Chio, en Grèce, que la Seigneurie vend ce qu’elle veut et dont je pense qu’elle tire plus de quarante-cinq mille ducats chaque année ; et autant d’aloès qu’elles

ordonneront de charger, autant de coton qu’elles ordonneront de charger, et tant d’esclaves qu’on ne le peut compter et qui seront des idolâtres ; je pense aussi avoir trouvé de la rhubarbe et de la cannelle. Tout cela je l’ai trouvé, alors que j’allais ainsi en courant, mais j’espère de Dieu qu’à mon retour les gens que j’ai laissés là-bas auront trouvé mille autres choses d’importance, parce que je les en ai chargés et leur ai laissé une barque et ses gréements, de quoi faire des barques et des fustes, et des maîtres en tous les métiers de la mer. Et surtout je considère comme appartenant à Vos Altesses toutes les susdites îles, dont elles peuvent disposer aussi totalement que des royaumes de Castille, et surtout de cette île Espagnole.

Je conclus ici qu’avec l’aide de la grâce divine de Celui qui est le commencement de toutes les choses vertueuses et bonnes et qui donne faveur et victoire à tous ceux qui vont selon Sa voie, d’ici à sept ans je pourrai payer à Vos Altesses cinq mille hommes à cheval et cinquante mille hommes à pied pour la conquête militaire de Jérusalem, qui est le but de cette entreprise ; et d’ici cinq ans cinq mille autres à cheval et cinquante mille à pied, ce qui fait dix mille à cheval et cent mille à pied, et ce pour une faible dépense que feront Vos Altesses maintenant que l’on en est au début, afin de posséder l’ensemble des Indes et ce qu’il y a à portée de la main, comme je le dirai plus tard de vive voix à Vos Altesses. Et pour cela je suis dans le vrai et ne parle pas sans certitude, mais on ne doit pas s’endormir là-dessus, comme cela est arrivé dans la réalisation de cette entreprise (Dieu veuille pardonner les coupables).

Très Puissants Princes, toute la chrétienté doit faire de très grandes fêtes et surtout l’Église de Dieu, parce qu’a été découverte une telle multitude de peuples si proches qu’avec quelques efforts ils viendront à notre sainte foi, et pour toutes ces terres, pleines de tant de biens qui nous sont nécessaires, où tous les Chrétiens auront bénéfice et profit et où tout était inconnu et dont on ne parlait pas si ce n’est sous forme de fables. De grandes réjouissances et fêtes dans les églises et de nombreuses louanges à la Sainte Trinité, voilà ce que Vos Altesses doivent spécialement ordonner [dans tous] leurs royaumes et seigneuries pour le grand amour que Dieu leur a manifesté, plus qu’à nul autre prince.

Maintenant, Sérénissimes Princes, que Vos Altesses se souviennent que j’ai laissé femme et enfants, que je suis venu de mon pays pour vous servir, que j’ai dépensé pour cette entreprise tout ce que j’avais, que j’y ai consacré

sept années de mon temps, que j'ai reçu mille marques infamantes d'opprobre, que j'ai été mille fois dans le besoin et que je n'ai pas voulu m'entendre avec d'autres princes qui m'en avaient prié, et que, même si Vos Altesses ont donné leur caution à ce voyage, cela a été plus importun pour moi qu'autre chose, car non seulement on ne m'a pas fait de faveur, mais encore on n'a pas tenu les promesses qui m'avaient été faites. Je ne demande pas à Vos Altesses des faveurs pour thésauriser, car ma nature ne tend qu'à servir Dieu et Vos Altesses, et à mener cette affaire des Indes à son achèvement, comme le temps en apportera le témoignage ; c'est pourquoi je vous supplie de me vouloir faire honneur à proportion de mes services.

L'Église de Dieu doit également s'y intéresser : à savoir pourvoir ces terres en prélats, dévots et religieux savants ; et parce que cette chose est si importante et de telle qualité qu'il est juste que le Saint Père les pourvoie en prélats qui soient exempts de cupidité pour les biens temporels et tout à fait aptes au service de Dieu et de Vos Altesses, je les supplie donc de Lui demander, dans la lettre où elles Lui relateront le présent succès, un cardinalat pour mon fils, et qu'il lui soit donné, même s'il n'a pas l'âge idoine, car il y a peu de différence entre lui et le fils du seigneur de Médicis[272] à Florence à qui l'on a donné le chapeau sans qu'il ait rendu service ou donné matière à tant d'honneur de la part de la Chrétienté ; et qu'elles me fassent la grâce de cette lettre, afin que je l'envoie présenter sa requête.

En outre, Sérénissimes Princes, parce que le péché d'ingratitude a été le premier puni, je sais que, n'étant pas comme cela, je passerai mon temps à solliciter de Vos Altesses : en effet, il n'est point douteux que l'affaire n'aurait pu avoir lieu [sans] Villacorta[273] qui, chaque fois que c'était nécessaire, s'efforçait de résoudre les difficultés, étant, quant à moi, totalement épuisé et bien fatigués tous ceux qui s'étaient intéressés ou s'intéressaient à cette affaire. C'est pourquoi je supplie Vos Altesses de me faire la grâce de le nommer comptable général des Indes, et je me porte garant qu'il le fera bien.

Par ailleurs, il est juste que Vos Altesses sachent que la première île des Indes les [*sic*] plus proches de l'Espagne est toute peuplée de femmes sans aucun homme, et que leur comportement n'est pas féminin : au contraire, elles se servent d'armes et font d'autres exercices masculins. Elles portent

des arcs et des flèches et se parent de plaques de cuivre, métal qu'elles ont en très grande quantité. Cette île est appelée Matinino. La seconde est appelée Caribo, distante de la première de […] lieues. C'est là que se trouvent les fameux peuples dont ceux des autres îles ont peur. Ils mangent de la chair humaine. Ce sont de grands archers. Ils ont beaucoup de barques, presque aussi grandes que des fustes à rames, avec lesquelles ils parcourent toutes les îles des Indes, et sont tellement craints que les autres ne savent s'en protéger. Ils vont nus comme les autres, mais portent les cheveux très longs, comme des femmes. Je crois que cette très grande couardise des habitants des autres îles, qui est sans remède, peut faire dire que ceux de Caribe sont audacieux, mais je les tiens en même estime que les autres ; et quand Vos Altesses ordonneront que je leur envoie des esclaves, j'espère que la plupart de ceux que je leur enverrai ou amènerai en seront. Ce sont eux qui ont commerce avec les femmes de Matininó ; lesquelles, si elles mettent au monde une fille, la gardent avec elles et, si c'est un garçon, l'élèvent jusqu'à ce qu'il puisse manger seul et ensuite l'envoient à Caribo. Entre ces îles Caribo et Espagnole, il y a une autre île qui est appelée Boriquén ; toutes sont à peu de distance de l'autre côté de l'île Juana, qu'ils appellent Cuba. Dans la partie la plus occidentale de celle-ci, dans une des deux provinces où je ne suis pas allé, qui s'appelle Faba, tous les habitants naissent avec une queue. Au-delà de cette île Juana, semble-t-il, il y en a une autre, dont les Indiens m'ont assuré qu'elle est plus grande que l'île Espagnole, qu'ils appellent Jamaïque ; tous les habitants y sont sans cheveux et il y a de l'or sans compter. J'amène maintenant avec moi des Indiens qui ont été dans les unes et dans les autres, et qui en savent la langue et les coutumes. Voilà tout. Que la Très Sainte Trinité accorde paix et prospérité à l'état royal de Vos Altesses pour Son saint service. Fait dans les eaux de l'Espagne, en date du quatre mars de l'an mil quatre cent quatre-vingt-treize, en mer.

Lettre à Rodrigo de Escobedo (4 janvier 1493)

Parmi les trente-neuf personnes que Colomb dut laisser comme première colonie sur le sol du Nouveau Monde, et dont aucune n'était plus en vie lors de son retour, figurait bien ce Rodrigo de Escobedo auquel s'adresse la lettre ci-dessous, qui serait de la plus haute valeur, en tant que seul document de ce moment et de ce lieu, s'il n'était pas soupçonné d'être apocryphe. Nous le retenons cependant, au bénéfice du doute, bien que l'on puisse y voir un élément de secret susceptible de faire soupçonner l'honnêteté de Colomb à l'égard des Rois.

Sur le point de partir, je vous confirme, Rodrigo d'Escobedo et cher ami, que vous demeurez ici en tant qu'officier de justice de cette île, et que je vous confie, sous le sceau du secret, la défense et la garde de quatre grandes caisses ainsi que de cinq autres plus petites, que je vous remets, et qui sont à moi, parce que ce sont des choses que j'ai eues en don de Guacanaxan[274], comme vous le savez, et que vous ne devez montrer ni donner, si ce n'est à ma demande, confiant que je suis en cela de votre amitié, parce que vous êtes honnête, et que vous ne sauriez ni les montrer, ni les transférer, ni les céder ; car je sais ce qu'aux rois je dois dire. Fondez-vous sur les conseils et instructions que je laisse à tous, par pouvoir des rois, nos seigneurs, et à mon retour vous me direz ce qui s'est passé et a pu être dit.

En cette côte, le quatre janvier de l'an du Christ mil quatre cent quatre-vingt-treize.

À votre service.

Ordonnance de Colomb (1493)

Cet autre texte est également douteux, bien que pour des raisons différentes. À sa date, Colomb était aux Açores où il avait été obligé de relâcher après la tempête qui l'avait malmené dans son voyage de retour. Il faut donc, pour en accepter l'authenticité, admettre qu'il aurait été écrit en mer et antidaté de Cadix, en prévision d'une arrivée à cette date. En revanche, le contenu est conforme aux préoccupations constantes de l'amiral.

Cadix, le 20 février 1493.

Ordre que l'on devra garder pour les navires qui iront à l'île Hispaniola comme vers les autres îles découvertes où à découvrir. Que lesdits navires ne puissent décharger qu'en un ou deux ports à cette fin désignés, où ils devront déclarer tout ce qu'ils apporteront et déchargeront. Et que le voyage s'effectue à partir des mêmes ports où devra être enregistré tout ce qu'ils chargeront. Et quant à l'or qu'ils devront apporter des îles vers la Castille, que celui qui reviendra à Leurs Altesses comme à quelques autres personnes soit mis dans un coffre à deux serrures et deux clés, dont le maître détiendra l'une et la personne que le gouverneur et le trésorier auront choisie l'autre, et qu'il y soit joint une relation détaillée de tout ce que l'on aura mis dans ledit coffre, afin que chacun reçoive ce qui lui revient.

Et que tous les navires qui viendront desdites îles effectuent leur déchargement à Cadix, et que personne n'en débarque jusqu'à ce qu'y soient montées les personnes qui seront à cet effet déléguées pour ladite ville par Leurs Altesses, et auxquelles les maîtres devront déclarer tout ce

qu'ils apportent, afin qu'on ne puisse receler quoi que ce soit. Et qu'en présence d'un officier de justice ou de toute personne déléguée par Leurs Altesses on ouvre le coffre et on effectue le partage de l'or.

À Cadix, le XX janvier 1493.

Lettres des Rois Catholiques à don Cristóbal Colón, sur le bon succès de son premier voyage

À la lettre, aujourd'hui perdue, que Colomb adressa aux Rois Catholiques dès qu'il toucha terre, ceux-ci répondirent par ce court message. On ne peut qu'être frappé par ce qu'il manifeste d'impatience dans la préparation d'un immédiat redépart de Colomb. C'est qu'il fallait au plus vite s'assurer la possession des terres découvertes en même temps que la fonder en droit. La tempête ayant obligé Colomb à relâcher au Portugal, le roi Joan II, mis au courant du succès de l'entreprise, contesta immédiatement les droits de l'Espagne, requit deux marins portugais de Colomb et lança des vaisseaux sur la route frayée… qui cependant revinrent bredouilles.

Le roi et la reine à don Cristóbal Colón, notre amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes,

Nous avons vu vos lettres et nous avons eu grand plaisir d'apprendre ce qu'en elles vous nous écrivez et de ce que Dieu, par Sa volonté, vous ait accordé une heureuse fin en notre entreprise et vous ait bien guidé en ce que vous avez commencé, ce en quoi Il sera bien servi, et nous de même, et nos royaumes qui en auront tant de profit. Il plaira à Dieu que, pour ce que vous avez accompli, vous receviez de nous beaucoup de faveurs, lesquelles, croyez-le, vous seront accordées à la mesure de vos services et travaux, et parce que nous voulons que ce qu'avec l'aide de Dieu vous avez commencé soit poursuivi et mené plus avant, et que nous désirons au plus tôt votre

venue, pour nous servir. Hâtez-la donc autant qu'il vous sera possible, afin qu'à temps on pourvoie à tout ce qui est nécessaire, et parce que, comme vous le voyez, l'été est déjà commencé et qu'il ne faut pas tarder votre retour là-bas. Voyez ce que l'on peut entreprendre à Séville ou en d'autres lieux pour préparer votre retour à la terre que vous avez découverte, et écrivez-nous sans retard, par ce courrier qui doit revenir au plus tôt, afin que dès son arrivée on pourvoie ici à ce qu'il faut faire, entre le temps où vous viendrez et repartirez d'ici, en sorte que tout soit prêt à ce moment.

À Barcelone, le trente mars mil quatre cent quatre-vingt-treize.

Moi, le roi. Moi, la reine.
Par ordre du roi et de la reine : Fernand ALVAREZ.

Témoins du premier retour

Des nombreux contemporains qui parlèrent de Colomb, quatre seulement écrivent comme témoins visuels de son retour en Espagne, après sa découverte initiale : Andrés Bernaldez, chroniqueur des souverains de Castille, qui s'entretint avec lui à la table de don Juan de Fonseca (qui va bientôt diriger à Séville la Casa de Contratación) ; Gonzalo Fernandez Oviedo y Valvez, futur historien de la conquête de l'Amérique, qui n'avait alors que quinze ans et était page de l'infant Don Juan ; Pedro Martyr d'Anghierra, Italien fixé à la cour de Castille, chapelain de la reine Isabelle et épistolier européen par goût, qui semble s'être lié à Colomb à partir de ce moment, enfin Bartolomé de Las Casas, le futur « apôtre des Indiens », qui, à neuf ans, assista à Séville au premier retour. Le témoignage de Pedro Martyr est le seul immédiat. Il n'est pas encore dégagé des mépris dont fut abreuvé Colomb au cours des années précédentes. Dans la première lettre de cet homme, qu'on a voulu le premier à avoir eu l'intuition de la découverte d'un nouveau

monde, on ne trouve guère d'enthousiasme, mais une légèreté bien caractéristique d'un écrivain de cour. On notera aussi qu'il avoue la difficulté qu'avait eue Colomb à obtenir les bateaux de sa découverte.

Pierre Martyr écrit de Barcelone, à Jean Borromée, chevalier de l'Éperon d'or (14 mai 1493)

[…] Quelques jours se sont écoulés depuis qu'est venu des antipodes un certain Christophe Colomb, un Ligure, qui avait obtenu à grand-peine de mes souverains trois navires pour tenter cette expédition. On regardait en effet ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses et surtout d'or qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage ; mais passons à d'autres sujets, illustre comte…

Il faut quatre mois à Pedro Martyr pour juger utile de revenir « à ce sujet » dans ses lettres, et c'est pour en informer sans doute le plus intéressé de ses correspondants : l'archevêque de Grenade, Talavera, qui avait présidé la commission d'hommes savants, illustre pour avoir repoussé à l'unanimité le projet de Colomb comme chimérique. Pedro Martyr montre alors plus d'enthousiasme. Habile courtisan, il rend à Talavera le service de changer son rôle dans l'« affaire Colomb ». Mais le ton reste équivoque et réservé. Martyr a l'opinion de la cour. Mais il ne sait pas quelle sera celle du puissant Talavera. Il demeure prêt à en changer. En particulier, la note sur la nef échouée rend un son douteux. Cette lettre est adressée en même temps au comte de Tendilla.

Lettre au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade (13 septembre 1493)

Élevez vos esprits, savants vieillards, apprenez une découverte extraordinaire. Vous vous rappelez que le Ligurien Colomb était plusieurs fois venu au camp royal ; il demandait l'autorisation de parcourir l'autre

hémisphère, jusqu'aux antipodes occidentaux. Ce projet a été l'objet de discussions auxquelles vous avez pris part et, à ce qu'il me semble, c'est avec votre approbation qu'il a exécuté son projet. Or Colomb vient de revenir sain et sauf. Il annonce qu'il a découvert des merveilles. Il montre de l'or pour prouver l'existence de mines d'or dans ces nouvelles régions. Il a rapporté du lin et des aromates de forme oblongue ou étroite, plus forts comme goût que le poivre du Caucase. Ces productions sont naturelles au pays. On y trouve également des arbres à teinture d'écarlate[275]. Colomb a pris la direction de l'ouest, et, à ce qu'il rapporte, c'est à cinq mille milles de Cadix qu'il a rencontré plusieurs îles[276]. Il a visité l'une d'entre elles et il affirme qu'elle est d'une étendue plus considérable que l'Espagne tout entière[277]. Les insulaires qu'il a trouvés se contentent de ce que leur fournit la nature. Ils se nourrissent de végétaux et d'un pain de racines provenant d'arbrisseaux, longues d'une palme et pleines de nodosités[278]. Ils les enfouissent eux-mêmes en terre à certains moments ; à chaque nœud poussent et se développent des globes qui ressemblent à nos poires et à nos courges. Quand ces fruits sont mûrs, ils les arrachent comme nous le faisons pour nos raves et nos navets, les font sécher au soleil, les coupent, les réduisent en farine, les cuisent et les mangent. Ils appellent ces globes *agies.* Le reste de leurs aliments, ils l'empruntent aux arbres qui ne ressemblent en rien aux nôtres. Il n'y a dans l'île aucun quadrupède, à l'exception de lézards gigantesques, mais inoffensifs, et d'une espèce de petits lapins qui ressemblent à nos rats. Armés de bâtons, de roseaux pointus brûlés au bout et d'arcs, les habitants se livrent entre eux de vraies batailles. Bien qu'ils soient nus, ils sont travaillés par la passion du pouvoir. Ils connaissent le mariage. On n'a pas encore pu savoir s'ils croyaient à la divinité.

Vous aviez accordé trois navires à Colomb. Le plus grand de ces navires a touché sur le rivage de cette île un rocher couvert d'eau et s'est perdu. Il est revenu avec les deux autres plus petits. Il a laissé dans l'île trente-huit[279] de ses compagnons qui étudieront le pays jusqu'à ce qu'il retourne auprès d'eux. En partant, il les a recommandés au petit roi de cette province qui porte le nom de Guadcanarillo[280]. Ce roi, lui aussi, est nu. On équipe déjà une flotte plus considérable. Un second voyage se prépare. Si Dieu me prête vie, je vous ferai connaître la suite des événements. Portez-vous bien.

C’est dans une lettre écrite quinze jours plus tard que Pedro Martyr rappelle le débat sur la circonférence réelle de la sphère terrestre. La découverte de Colomb ébranlait, mais ne détruisait pas, la conviction — juste — que la Terre était plus grande que ne pensait Colomb. Notons que Martyr ne faisait que choisir une autorité, mais n’était pas de ceux qui pouvaient fonder leur opinion sur des connaissances cosmographiques.

Lettre à l’archevêque de Braga (1er octobre 1493)

[…] Un certain Christophe Colomb a navigué jusqu’aux antipodes de l’Occident et aux rivages de l’Inde ; du moins il le suppose. Il a découvert plusieurs îles que l’on croit voisines de l’Inde. Ce sont celles que les cosmographes désignent sous le nom d’îles *en dehors* de l’Océan oriental. Je le croirais volontiers, bien que la grandeur de la sphère paraisse contraire à cette opinion. Il ne manque pas en effet de savants qui pensent que l’Espagne n’est pas à une distance très considérable du rivage indien. Quoi qu’il en soit, cette découverte est considérable. Colomb a donné les preuves de ce qu’il avance : il affirme même que ses découvertes postérieures seront plus importantes encore[281]. Qu’il nous suffise d’apprendre que la moitié du monde ne nous restera plus cachée. De jour en jour, les Portugais se rapprochent de plus en plus du cercle équinoxial. Aussi tous ces rivages inconnus seront-ils bientôt accessibles à tous, car chaque peuple, entraîné par l’émulation, se soumet pour les connaître à des travaux et des dangers excessifs. Mais passons à un autre sujet […].

Colomb reparti, Pedro Martyr souligne les faveurs dont celui-ci a été l’objet de la part des souverains dans une nouvelle lettre à Talavera.

À l’archevêque de Grenade (31 janvier 1494)

[…] Colomb est revenu des pays dont on lui avait donné le gouvernement à titre honorifique. Le roi et la reine le saluèrent du titre

d’amiral de la mer Océane et le firent asseoir en leur présence, ce qui, vous ne l’ignorez pas, est le témoignage le plus éclatant de faveur et de suprême honneur qu’accordent nos souverains pour les services rendus.

Dans ses Chroniques, écrites un certain temps après les événements, Bernaldez consacre son cent dix-huitième chapitre à Colomb — dont il parle pour la première fois — et à sa découverte.

La susdite terre découverte par ledit Cristóbal Colón, il revint en Castille et arriva à Palos le 23 mars 1493[282]. Il entra à Séville avec beaucoup d’honneur le 31 mars, dimanche des Rameaux où, son projet s’étant bien vérifié, il lui fut fait bon accueil. Il amenait dix Indiens desquels il laissa quatre à Séville et en amena dix à Barcelone pour les montrer au roi et à la reine. Là il fut bien reçu, et le roi et la reine lui accordèrent grand crédit et lui ordonnèrent de préparer une autre armada plus grande et de retourner avec elle. Et ils lui donnèrent le titre de grand amiral de la mer Océane, des Indes, et le firent appeler don Cristóbal Colón, par honneur de la dignité, et lui repartit de Barcelone, recommandé au très honoré et très discret baron don Juan de Fonseca, alors archidiacre de Séville, qui fut évêque de Badajoz puis de Cordoue, puis de Palencia, et comte de Pernia, et qui tenait alors de Leurs Altesses la charge des flottes et grands trafics de Séville et de cette Andalousie. De là, en cet arrangement, il vint à Séville où, en un temps bref, il fut pourvu à ladite armada, aux gens, aux provisions et aux subsistances qui pour elle étaient nécessaires, et où on rassembla des capitaines, des hommes de loi, des hommes de lettres, des médecins et des hommes de très bon conseil, et des armes et toutes les autres choses qui étaient pour tel cas nécessaires, et de très bons navires et de très expérimentés marins et des hommes, bons cribleurs, capables de reconnaître et d’épurer l’or.

Oviedo est le seul témoin oculaire certain de l'arrivée de Colomb à Barcelone, et il en parle avec le ton de l'impression vivante. C'est par lui que nous apprenons que l'un des Indiens ramenés par Colomb mourut en mer et que deux ou trois étaient malades. Il est remarquable qu'Oviedo donne encore du nom de Colomb la forme catalane de « Colom » [283] .

[…] En ce même an, Colom découvrit ces Indes et arriva à Barcelone l'an suivant 1493, au mois d'avril, et trouva le roi qui était encore faible et débile, toutefois il était hors de danger de sa blessure[284].

[…] Arrivé donc Colom à Barcelone avec les premiers Indiens qui de ces pays allèrent en Espagne ou qu'il y mena, avec quelque parade d'or et plusieurs perroquets et autres choses desquelles les Indiens usaient en ce pays, fut fort humainement et gracieusement reçu du roi et de la reine et, après avoir donné ample et particulière relation de tout ce qui lui était advenu en son voyage et découvrement, ces princes, pour reconnaissance du bienfait, lui firent plusieurs grâces et commencèrent à le traiter comme homme noble et d'autorité, ce que son profil et sa contenance méritaient fort bien.

[…] Six Indiens arrivèrent avec le premier amiral en Barcelone où lors était la cour ; lesquels de leur propre volonté ou par le conseil d'autrui demandèrent baptême, ce que les Rois Catholiques, par leur clémence et humanité, commandèrent leur être donné, et furent parrains avec le souverain prince don Juan, leur fils et héritier, lesquels nommèrent l'un, qui était le principal d'entre eux, don Ferdinand d'Aragon, natif de cette île Hispaniola et parent du roi Guacanaguari, et l'autre don Juan de Castille, et les autres autrement, comme ils voulurent ou comme leurs parrains avisèrent, mais conformément toutefois à l'Église catholique[285]. Mais le prince voulut avoir le second qui avait été appelé don Juan de Castille, qu'il demeurât en sa royale Maison, commandant qu'on le traitât et gardât bien comme s'il eut été fils d'un des principaux chevaliers de sa cour, auquel il eût porté grand amour et faveur, et qu'il fût instruit des choses de notre Sainte Foi, et en donna charge à son majordome Patino ; lequel Indien je vis en cet état, parlant déjà assez bon castillan, mais deux ans après il mourut. Quant aux autres Indiens, ils retournèrent en cette île au second voyage de l'amiral, auquel les princes catholiques, bien reconnaissants, accordèrent

des grâces signalées et entre autres lui confirmèrent son privilège en Barcelone, le 28 mai 1493, et le firent noble, et donnèrent à lui et à ses successeurs titre d'amiral perpétuel de ces Indes comme de fief noble. Et si voulurent oultre, que tous ceux qui descendraient de lui, et ses frères mêmes, se nommassent don[286] et lui donnèrent les même armoiries royales de Castille et de Léon, mêlées et départies avec d'autres qu'ils lui concédaient à nouveau, approuvant et confirmant de leur autorité royale les autres armoiries anciennes de son lignage[287]. Et des unes et des autres firent un nouveau et fort bel écu avec timbre et devise en la forme et manière qu'il est ici contenu et que l'on peut manifestement voir.

Un écu avec un château d'or sur champ de gueules ou de sang ayant les portes et les fenêtres d'azur et un lion de pourpre ou de violine sur champ d'argent avec une couronne d'or, lampassé et rampant comme le portent les rois de Castille et de Léon. Et ce château et lion doivent être au chef de l'écu, le château en la partie dextre et le lion en la senestre. Et les deux parties qui restent de l'écu doivent être divisées en façon de manteau ; et en la partie droite une mer en mémoire de la grande mer Océane : les eaux en naturel azur et blanches, et y est figurée la terre ferme de ces Indes qui comprend quasi la circonférence de ce quartier, laissant la supérieure partie ouverte, de sorte que l'une des deux pointes de ce grand pays montre être du côté du Midi et l'autre du côté de la Tramontane, et que la partie inférieure qui signifie l'Occident est une terre tout d'une suite qui va d'une pointe à l'autre. Et entre ces deux pointes de mer est pleine de plusieurs grandes et petites îles de diverses sortes : car cette figure qui est blasonnée en cette partie est de telle façon que l'on peut aisément entendre que ce sont les Indes. Et tant cette terre que les îles de par-deçà doivent être fort vertes, garnies de plusieurs palmiers et autres arbres, car les arbres n'y perdent jamais leurs feuilles ou bien peu. Et doit avoir en la figure de cette terre ferme plusieurs couleurs assorties et semées de grains d'or en mémoire des innombrables et très riches mines d'or qui sont en ces îles et provinces. Que si le lecteur n'a pas été bien informé de tout ce qui a été dit au premier chapitre du second livre, de la grandeur, forme et situation de la terre ferme, il le pourra beaucoup plus clairement entendre par ces armoiries dont je traite. Et je dis qu'il y a cinq ancres d'or en la partie senestre de l'écu, sur champ d'azur, pour enseigne de l'office et titre de l'amiral perpétuel de ces Indes. Et les armoiries du lignage et de la progéniture dudit Colom sont en

la partie inférieure dudit écu ; c’est à savoir : la partie haute de gueules ou de sang, et au-dessous une bande d’azur sur champ d’or. Au sommet de l’écu est un heaume d’état au naturel, de huit fenêtres avec un timbre d’azur et d’or, et sur ledit heaume, pour cimier ou crête, un monde rond et une croix rouge dessus, et en ce monde la terre ferme et îles peintes de la forme et façon qu’elles sont ci-dessus blasonnées. Et par le dehors de l’écu sont sur un bandeau blanc certaines lettres de sable qui disent :

« Pour Castille et pour Léon
Nouveau monde trouva Colón. »

Las Casas a seulement vu passer l’amiral parmi la foule du port, accompagné de sept Indiens emplumés, et s’en est souvenu dans le chapitre soixante-dix-huit du livre premier de son Historia de las Indias *(trad. M. Mahn-Lot).*

Je les vis alors, ils étaient logés près de l’Arc, des Images à Saint-Nicolas. Ils portaient des perroquets verts, très beaux et colorés, et des masques faits avec des arêtes de poisson, incrustés de perles et d’or très fin.

Bulle d’Alexandre VI, concédant aux Rois Catholiques et à leurs successeurs, les terres des Indes et les îles découvertes et à découvrir selon la ligne de démarcation ici définie

Le droit maritime coutumier du XVe siècle ne pouvait tout au plus assurer aux souverains espagnols que la possession des îles effectivement découvertes par Colomb alors que sa réussite signifiait infiniment plus : les portes ouvertes sur quelque chose comme les sept mille quatre cent cinquante-neuf îles de la mer du Mangi de Marco Polo. Il convenait donc d’assurer en droit international la possession de toutes les terres nouvelles. Les Rois Catholiques utilisèrent au maximum l’avantage que leur donnait l’avènement sur le trône de saint Pierre d’un évêque aragonais qui leur avait déjà rendu d’importants services : Rodrigo Borgia, devenu Alexandre VI. Immédiatement prévenu, celui-ci expédie, dès avril 1493, une première bulle Inter Cœtera, antidatée du 3 mai, et qui fait donation des îles des Indes au royaume de Castille, Léon, etc. Les termes en étaient vagues. C’est très probablement à la prudence de Colomb en même temps qu’à sa certitude de la découverte ultérieure d’un continent que l’on doit les termes précis d’une seconde bulle Inter Cœtera, celle-là expédiée du Vatican en juin et datée du 4 mai. En juillet, une nouvelle bulle, Eximiae, fut expédiée datée du 3 mai, mais ne modifiant la précédente qu’en quelques détails. Aucune ne fut publiée. Il s’agit de documents diplomatiques, non de bulles solennelles, mais des brevia bulluta, actes personnels du souverain

pontife ; en l'occurrence, d'armes dans le débat avec le roi de Portugal qui, d'abord, refusait un partage du monde selon une ligne méridienne, en proposant une selon un parallèle. Une quatrième bulle, datée du 26 septembre 1493, accumulait des précisions dont chacune était un nouvel interdit aux prétentions portugaises. Le droit de pêche même leur était fermé dans les eaux des îles et terres nouvelles. Au long de ces mois, de successives ambassades s'échangeaient entre le Portugal et l'Espagne. Joan II refusait d'accepter pour arbitre un pape aussi ouvertement partial. Il appuya les négociations de menaces de guerre, de la préparation d'une grande flotte de découverte, et de l'envoi immédiat de quelques caravelles en reconnaissance vers l'ouest. Mais la tromperie de Colomb sur la distance des îles découvertes réussit. Ces caravelles revinrent sans avoir trouvé de terres, et la grande expédition en resta là. Prenant alors pour base les anciens accords qui livraient au Portugal les territoires de la côte africaine, au sud des Canaries, Joan II proposa de prolonger cette ligne de partage vers l'ouest. Pour les Rois Catholiques, qui suivaient les conseils de Colomb, cela ne pouvait être envisagé, ne fût-ce que parce que les îles déjà découvertes se situaient en dessous du parallèle des Canaries. Nous savons aussi que, pour Colomb comme pour toute son époque, les terres de l'or devaient être équatoriales. Enfin, c'était dans la zone australe que Colomb situait son continent inconnu. De ces délicates négociations entre les deux royaumes devait sortir enfin, le 7 juin 1494 — soit plus de huit mois après le deuxième départ de Colomb —, le traité de Tordesillas qui déplaçait la ligne de démarcation méridienne, fixée par Alexandre VI sur les indications de Colomb, de cent à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles des Açores et du Cap-Vert, ce qui donna le Brésil au Portugal. Le traité annulait les bulles, mais celles-ci avaient joué leur rôle. Ce chiffre de trois cent soixante-dix lieues pose un problème. Comment fut-il fixé ? Ce chiffre représentait sans doute pour Colomb une marge suffisante de sécurité puisqu'il pensait que ses îles étaient les plus avancées, et qu'il les situait à quatre cents lieues des Canaries (cf. Journal de bord, 15 janvier 1493). Mais, du côté du Portugal, il n'est pas impossible que la découverte de Colomb ait contribué à donner créance à des affirmations de marins portugais qui auraient aperçu ou même abordé le Brésil au hasard des tempêtes, voire que l'on ait donné foi au globe de

Martin Behaim qui semait des îles, à l'est de son Asie sub-équatoriale, y compris l'île de Saint-Brandan au milieu de l'Atlantique, et Cipangu (le Japon) sur le parallèle des Canaries.
*Entre les quatre bulles, nous présentons l'*Inter Cœtera*, datée du 4 mai, celle dont Colomb, selon toute évidence, dicta les termes essentiels, et restée jusqu'ici inédite en français.*

Bulle *Inter Cœtera* (4 mai 1493)

Alexandre, évêque, serf des serfs de Dieu,

à ses illustres, très cher fils en le Christ, Fernando, roi, et très aimée fille en le Christ, Isabelle, reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile et de Grenade.

Salut et bénédiction apostolique.

L'œuvre entre toutes la plus agréable à la Divine Majesté, et celle que notre cœur désire, est que la foi catholique et la religion chrétienne soient exaltées, spécialement en notre temps, que, et partout, elles soient augmentées et propagées, que l'on assure le salut des âmes et que les nations barbares soient réduites et soumises à cette même foi.

Pour cela, comme par la faveur de la Divine Clémence, quoique indigne nous ayons été appelé au siège sacré de saint Pierre, et connaissant que vous êtes vrais rois et princes catholiques, que vous l'avez toujours été, que vos actes illustres (dont le monde presque entier a déjà pleine connaissance) le manifestent, que non seulement vous avez eu désir de l'être mais qu'avec fermeté, peine, ferveur et diligence, sans vous épargner fatigues, dépenses ni périls, en répandant votre propre sang, vous vous êtes accomplis, et que, depuis des années, vous avez consacré à cette œuvre tout votre courage et toutes vos forces ainsi que le prouve le recouvrement du royaume de Grenade, qu'avec tant de gloire pour le divin Nom récemment vous avez opéré, le libérant de la tyrannie sarrasine, dignement nous sommes incliné (non sans cause) à vous accorder ce que vous demandez, et le devons avec faveur et de notre volonté afin qu'ainsi, chaque jour avec un plus fervent

courage, en l’honneur du même Dieu et pour l’accroissement de l’empire chrétien, vous puissiez poursuivre ce saint et louable propos dont notre immortel Dieu se réjouit.

Nous avons appris que, depuis longtemps, vous vous proposiez en votre âme de chercher et de découvrir certaines îles et terres lointaines inconnues, et d’autres jusqu’à présent non trouvées, afin de réduire leurs habitants et naturels au service de notre Rédempteur, et qu’ils professent la foi catholique. Nous savons aussi que, pour avoir été très embesognés au recouvrement dudit royaume de Grenade, vous n’aviez pu jusqu’à présent porter à heureuse fin votre saint et louable propos ; que finalement ayant, par la volonté de Dieu, recouvré ledit royaume et voulant mettre à exécution votre désir, vous vous étiez attachés notre très aimé fils Cristóbal Colón[288], homme capable et très convenable pour si grande entreprise et digne de haute considération ; que vous l’aviez pourvu en navires et en gens propres à pareil cas, bien préparés, non sans grandes difficultés, frais et périls, afin qu’en les mers où jusqu’à présent on n’a pas navigué, il cherchât avec diligence lesdites terres fermes et îles lointaines et inconnues.

Ces hommes, avec la faveur divine et ayant fait toute diligence, naviguant par la mer Océane, trouvèrent certaines îles très lointaines, et aussi des terres fermes qui jusqu’alors n’avaient été par nul autre trouvées et en lesquelles vivent en paix nombre de personnes qui, selon ce qu’on affirme, vont nues et ne mangent pas de viandes[289].

D’après ce que vosdits envoyés peuvent savoir, ces mêmes gens qui vivent en les susdites îles et terres fermes, croient qu’il y a un Dieu créateur dans les cieux et semblent aptes à recevoir la foi catholique et à être instruits en les bonnes coutumes. L’on a espoir que s’ils sont instruits, on introduira avec facilité dans lesdites terres et îles le nom de Notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ.

Ledit Cristóbal Colón a aussi fait construire, dans l’une des principales de ces îles, une tour forte, en garde de laquelle il a laissé quelques chrétiens de ceux qui l’ont accompagné, afin que, de là, ils recherchent d’autres îles et terres fermes lointaines et inconnues[290], et qu’en lesdites îles et terres déjà découvertes ils trouvent de l’or, des aromates et bien d’autres choses de grand prix, diverses en genre et en qualité.

À tout cela, prêtant diligente attention, et spécialement à l’exaltation et à l’accroissement de la foi catholique, comme il convient à des rois et des

princes catholiques, et à l'imitation des rois vos prédécesseurs d'illustre mémoire, vous vous êtes proposés, avec la faveur de la Divine Clémence, de soumettre les susdites îles et terres fermes et leurs habitants et naturels, et de les réduire à la foi catholique.

C'est ainsi que nous, vous louant fort en le Seigneur de votre pieux et louable dessein, et désirant qu'il soit porté à la réalisation qui lui est due, et que le même nom de Notre Sauveur s'enracine en ces régions, nous vous enjoignons très vivement en le Seigneur et par le saint baptême que vous avez reçu et par lequel vous êtes astreints à l'obéissance apostolique, et par les entrailles miséricordieuses de Notre Seigneur Jésus-Christ, courtoisement nous vous requérons, alors que vous tenterez d'entreprendre et de poursuivre jusqu'au bout semblable entreprise, que vous vouliez, comme le doivent âmes promptes et zélées de véritable foi, amener les peuples qui vivent en de telles îles et terres à recevoir la religion chrétienne, et qu'à aucun moment, vous ne craigniez les périls et les travaux, ayant espoir et confiance ferme que Dieu Tout-Puissant favorisera heureusement vos entreprises.

Afin qu'après vous avoir accordé la libéralité de la grâce apostolique, avec plus de liberté et de hardiesse vous preniez la charge d'une si grande affaire ; de notre propre mouvement, et non à l'instance de votre pétition ou d'aucune autre qui nous ait, pour vous, été adressée ; par notre simple libéralité, en sûre science et par plénitude de pouvoir apostolique[291], de toutes les îles et terres fermes découvertes, qui se trouveront découvertes et qui se pourraient découvrir à l'occident et au midi, au-delà d'une ligne allant du pôle Arctique qui est le Septentrion jusqu'au pôle Antarctique qui est le Midi, soit îles et terres fermes déjà trouvées, soit qui se doivent trouver vers l'Inde ou vers quelque autre région ; laquelle ligne sera distante de cent lieues vers l'occident et le midi de chacune des îles communément appelées Açores et îles du Cap-Vert ; ainsi donc, de toutes les îles et terres fermes découvertes, qui se trouveront découvertes et à découvrir depuis ladite ligne vers l'occident et le midi, et qui par aucun autre roi ni prince chrétien ne fussent possédées jusqu'au proche jour passé de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ duquel commence la présente année mil quatre cent quatre vingt-treize, jour où vos envoyés et capitaines en trouvaient quelques-unes[292] ; par l'autorité du Tout-Puissant Dieu, en saint Pierre à nous impartie, et du Vicariat de Jésus-Christ que nous exerçons sur toutes

les terres avec toutes les seigneuries, cités, forces, bourgs, villes, droits, juridictions et sur tout ce qui est de leur appartenance, par la teneur des présentes, nous vous donnons, concédons et assignons perpétuellement, à vous[293] et aux rois de Castille et de Léon, vos héritiers et successeurs, et nous vous faisons, constituons et députons, vous et vosdits héritiers et successeurs, seigneurs de ces terres et îles, avec libre, plein et absolu pouvoir, autorité et juridiction, avec déclaration que, par cette donation nôtre, concession et attribution, il ne doit pas être entendu ni se pouvoir entendre que soit ôté, ni que se puisse ôter le droit acquis par aucun prince chrétien qui, maintenant, aurait possédé lesdites îles et terres fermes jusqu'au susdit jour de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Outre cela, nous vous ordonnons, au nom de la sainte obéissance, qu'ainsi que vous nous l'avez promis — et que nous ne doutons pas que vous ferez, de par votre grande dévotion et magnanimité royale — vous vous préoccupiez d'envoyer auxdites terres fermes et îles des hommes bons, craignant Dieu, doctes, sages et experts, afin qu'ils instruisent en la foi catholique les susdits naturels et habitants, et leur enseignent les bonnes coutumes, mettant à cela toute la diligence qui conviendra[294].

Nous interdisons complètement à quelque personne de quelque dignité que ce soit — fût-elle royale ou impériale — de quelque état, grade, ordre et condition, à peine d'excommunication *Latae sententiae* qu'elle encourrait en contrariant nos décisions, de s'aventurer à aller, pour trafiquer ou quelque autre cause, sans spéciale licence de vous et de vos dits héritiers et successeurs, aux îles et terres fermes découvertes, qui se trouveront découvertes et à découvrir vers l'occident et le midi, au-delà d'une ligne établie du pôle Arctique au pôle Antarctique, soit des terres fermes et îles déjà trouvées, soit qui restent à découvrir vers l'Inde ou quelque autre région, laquelle ligne est distante de cent lieues vers l'occident et le midi d'une quelconque des îles que communément on appelle les Açores et les îles du Cap-Vert, comme il a été dit.

Nonobstant les constitutions, ordonnances apostoliques et quoi que ce soit d'autre qui aille à l'encontre, confiant en le Seigneur de qui tous biens, empires et seigneuries procèdent, et qui ira conduisant nos œuvres si vous persévérez en ce pieux et louable propos, vos travaux et entreprises obtiendront en un temps bref, avec le bonheur et la gloire pour tout le peuple chrétien, une prospère issue. Et parce qu'il serait difficile que les

présentes lettres soient portées en chaque endroit où il serait nécessaire qu'elles le fussent, nous voulons, et avec les mêmes *motu y ciencia* nous ordonnons, qu'on accorde la même foi à leurs copies, signées de main de notaire public à tel effet désigné, et validées du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique ou de celui de quelque chapitre ecclésiastique ; et cela aussi bien en jugement que hors de cour judiciaire et en quelque autre lieu qu'elles soient exhibées et montrées. Ainsi, il ne sera licite à aucun homme de violer ou d'aller avec téméraire audace contre cette lettre nôtre de commission, admonestation, décret, ordre, interdiction et volonté.

Et si quelqu'un s'aventurait à le tenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Tout-Puissant Dieu et des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

Accordé à Saint-Pierre de Rome, le 4 mai de l'année de l'Incarnation du Seigneur 1493, en la première année de notre pontificat.

Notes de la partie II

1. C'est par commodité, en raison de la tradition française, que, dans le titre et l'introduction de cet ouvrage, nous avons adopté la forme Christophe Colomb du nom du découvreur. En fait, cette forme est arbitraire. Le Génois Cristoforo Colombo s'appela Colomo au Portugal, ce qui semble bien la forme castillane du catalan Colom. En Espagne, il se fit appeler Colón ; mais lui-même ne se donne jamais son nom, il se donne son titre d'amiral, *El Almirante*, et signe Christo Ferens, ce qui accentue, de son prénom, le sens de « porteur du Christ ».

2. Souvenirs du livre de Marco Polo dont les données historiques étaient devenues anachroniques.

3. Île située dans l'embouchure de l'Odiel, en face de Huelva.

4. La lieue maritime espagnole fait 5 555 mètres, soit un peu moins de quatre des milles italiens utilisés par Colomb qui sont de 1 477,5 mètres, et presque trois des milles espagnols qui font 1 852 mètres.

5. Quand Las Casas résume, il passe de la première personne qui est Colomb à la troisième personne, avec peu de souci de style, comme s'il prenait rapidement des notes, ce qui s'explique par le fait que ce *Résumé* n'était pas destiné à la publication, mais probablement à être un document de travail.

6. La *Pinta*, la « Peinte », dans le sens de la « maquillée », autrement dit la « fière putain » ; la plus petite caravelle s'appellait la *Niña*, la « Petite », mais encore au sens de « fille » (légère). Nulle part en ses écrits Colomb ne donne le nom de sa caravelle, la plus grande, connue de tous les écoliers sous le nom de la *Santa Maria*, mais qui n'a jamais porté ce nom. Elle s'appelait probablement la *Maria Galante*, c'est-à-dire, une troisième fois mais sans l'ambiguïté du nom des deux autres, la « Fille de joie », d'où le silence pudique du dévot Colomb.

7. Bartolomé de Las Casas donne le titre d'amiral à Colomb dès le départ de Palos, alors que ce dernier n'eût dû s'en prévaloir, aux termes des *Capitulations de Santa Fé* signées par les souverains espagnols, qu'au plus tôt à partir de son arrivée à Guanahani qui marquait le succès de son entreprise.

8. Ce compliment garantit à lui seul l'authenticité du *Journal* abrégé, puisque Colomb revint brouillé à jamais avec Martin Alonso Pinzón.

9. Les passages imprimés en retrait n'appartiennent pas au *Résumé* de Las Casas, mais aux mêmes passages tels qu'ils apparaissent dans l'ouvrage du second fils de Colomb, Fernando, la *Vida del Almirante don Cristóbal Colón*, dont il a été démontré que cette partie avait été écrite elle aussi à partir du *Journal de bord* original.

10. Nous mettons entre crochets ce fragment de phrase qui résume le passage précédent, extrait de la *Vida del Almirante*.

11. La transformation de la voilure latine (triangulaire) de la *Niña* par une voilure carrée sera choisie plus tard par tous les bateaux pratiquant la navigation atlantique.

12. Une des premières observations de la déclinaison magnétique, alors presque inconnue.

13. Probablement une étoile filante.

14. Ils entraient dans la mer des Sargasses.

15. D'après Martin Fernandez de Navarrete, premier déchiffreur et éditeur des écrits de Colomb au début du XIX[e] siècle, ils passaient alors au large de brisants.

16. On voit que tout ce début du *Journal* s'efforce de consolider le mirage de la terre proche, mais que, par son refus de tenter la vérification de sa prétendue conviction, Colomb n'est sans doute qu'à demi dupe.

17. Cette dernière distance serait juste, selon don M. F. de Navarrete. Il semble évident que les chiffres vrais n'étaient débattus qu'entre pilotes et que la fausse comptabilité de Colomb devait être seule donnée aux équipages.

18. Nous donnons ici tout au long le passage de la *Vida del Almirante* parce que ce moment si délicat du voyage est gommé dans le *Résumé*, et peut-être parce qu'il l'était par le *Journal de bord* lui-même puisque la *Historia de las Indias* du même Las Casas le rapporte presque dans les mêmes termes que Fernando Colón. Il illustre les difficultés préalables de l'entreprise.

19. Les étoiles de l'Ourse mineure, les plus lointaines de l'étoile Polaire.

20. Six cent cinquante selon la *Historia de las Indias*, ce qui est plus probable.

21. Ce passage a été quasi constamment considéré comme erroné. La négation serait l'objet d'une faute de lecture ou d'un lapsus. Cette opinion constante nous semble, au contraire, le reflet d'un préjugé. Le plus probable est que Colomb a mis Pinzón dans le secret du continent inconnu (et aurifère par sa position équatoriale), mais que, pour remplir le « contrat » passé avec les Rois Catholiques, il veut d'abord toucher l'Inde, c'est-à-dire l'Asie, dont Cipango — le Japon — est le bastion avancé, ce qu'il sait par Marco Polo, en tant que point fixe à établir avant la découverte des terres inconnues.

22. Cette île, baptisée San Salvador par Colomb, est maintenant identifiée à l'île Watling. Son identification dans l'archipel des Lucayes est évidemment une précision ajoutée par Las Casas au moment de l'établissement du *Résumé*.

23. Y est l'initiale d'Isabelle en vieux castillan.

24. Ces actes ont tous disparu, comme le *Journal de bord* lui-même.

25. Colomb donne le nom arabe d'*almadias* à des barques que nous appellerions aujourd'hui des pirogues. Mais ce nom venant précisément d'un mot caraïbe inconnu alors, et le nom utilisé par les Indiens qu'il rencontrait étant, comme on le verra plus loin, *canoa* qui a donné canoë et aussi canot, nous transcrirons plus loin *almadias* par le terme générique de barque.

26. Une des plus infimes piécettes espagnoles de l'époque.

27. Entre treize et quinze kilos environ.

28. Pour la pensée médiévale, l'or « poussait » ou « naissait » dans la terre par une véritable alchimie naturelle d'action du soleil sur les terres minérales.

29. Nous avons vu plus haut qu'il ne s'agit pas d'une île mais d'une presqu'île.

30. Guanahani étant identifiée à l'actuelle Watling, Sainte-Marie-de-la-Conception doit donc être Rum Cay, bien que, ni par sa dimension ni par sa position, cette dernière île ne corresponde aux indications du *Journal de bord*. Il n'existe pourtant aucune autre identification plus vraisemblable, et les secousses sismiques peuvent avoir profondément modifié la configuration de ces parages.

31. Comme on le constate particulièrement ici, le *Journal* n'était pas tenu quotidiennement avec régularité, et Colomb y pratique sans cesse des retours en arrière qui ne vont pas sans obscurité.

32. C'est la première mention européenne du tabac.

33. L'original porte *las isla*, « les île » (*sic*). Où est la faute du copiste ? M. F. de Navarette en avait déduit que Santa-Maria-de-la-Conception était un groupe d'îles et que San Salvador était la Grande Saline et Santa Maria le groupe des Cayques. La faute d'accord est un faible indice.

34. Les directions et dimensions, et l'orientation, permettent d'identifier ici l'île Longue à la Fernandina.

35. C'est-à-dire que ces étoffes n'étaient ni cousues ni coupées, mais de simples pièces tissées carrées ou rectangulaires.

36. Les marins de Colomb viennent de découvrir le hamac.

37. Las Casas indique ici en note que les cases indiennes n'avaient pas de véritables cheminées mais de simples ouvertures en couronne.

38. Ce passage est obscur, les indications d'orientation de l'original étant formellement contradictoires. Toutefois, Colomb ayant découvert cette nouvelle île en naviguant d'ouest en est, Isabelle doit être l'île Crooked si son point de départ est le sud de l'île Longue.

39. Lacune dans l'original qui semble appeler le mot *reconocerla*, « la reconnaître ». Nous suivons ici la leçon de M. F. de Navarrete.

40. Las Casas dit en note qu'il s'agissait sans doute d'un *yuana*, c'est-à-dire d'un iguane.

41. Colomb se trompait et le bois odoriférant qu'il ramena n'était pas du bois d'aloès, pas plus d'ailleurs que ce qu'il prit pour de la cannelle n'en était en effet. Ce premier voyage et le suivant se montrèrent aussi décevants pour la quête des épices déjà connues que pour celle de l'or.

42. Cuba.

43. Quinsay, la ville royale chinoise dans Marco Polo.

44. Il s'agit de la clochette qui s'attachait à la patte des oiseaux de chasse.

45. Lacune de l'original, comblée par « ne ferai » qui s'impose.

46. Les indications du *Journal* permettent ici de clairement reconnaître les petites îles des Bahamas et les Juments.

47. « C'est le port de Baracoa », note ici Las Casas. Navarrete le contredit : « C'est le port de Nipe et ce ne peut être que celui-là. » Les indications du *Journal* semblent donner raison à Navarrete. Baracoa est trop au sud pour que Colomb ait pu l'atteindre en naviguant sud-sud-ouest depuis, approximativement, l'île Verte. D'autre part, Las Casas ne devait guère avoir de cartes très précises.

48. Las Casas note ici : « C'est celui de Baracoa et c'est pour cela qu'il l'appelle cap Plat. » Cette notation contredit la précédente. Navarrete écrit : « Ce ne peut être que le port de Nuevitas del Principe ; les montagnes sont les Lomas del Mañueco, et le cap Plat la Punta del Maternillo. » Navarrete est très affirmatif et il est allé sur place, mais il y a beaucoup plus de dix-sept lieues entre le port de Nipe et Nuevitas del Principe, beaucoup plus de distance même que n'en couvrait généralement la flottille par jour le long des côtes ; donc Navarrete se trompe dans l'une de ses identifications, et plus probablement sur la première. Le colombiste américain Samuel Eliot Morison, qui a refait aussi les voyages de Colomb, identifie ces lieux à la Silla de Gibara, au sud-est du port de Gibara et au sud-est de Bariai. Le « piton-mosquée » serait le téton de Bariai.

49. « Tous n'allaient qu'en tâtonnant, faute de comprendre les Indiens. Je crois que la Cuba dont les Indiens leur parlaient était la province de Cubanacan, dans cette île de Cuba qui a des mines d'or. » (Las Casas.)

50. Par un quiproquo qui ne manque pas de comique, Colomb parlait du Grand Khan (*Can* en espagnol) et les Indiens comprenaient et répondaient *Caribas* (Caraïbes, d'où est venu cannibales). Ils s'entendaient très bien ainsi, comme on le verra, et le malentendu dura jusqu'à ce que les Européens rencontrent les mangeurs d'hommes, terreur des Indiens des Grandes Antilles, les Arawaks.

51. « Les quartiers de réductions (*quadrantes*) de ce temps marquaient la double hauteur, et, par conséquent, les 42° auxquels dit l'Amiral qu'il se trouvait au nord de la ligne équinoxiale doivent se réduire à 21° de latitude nord. Ce qui est, à peu de différence près, le parallèle auquel naviguait alors Colomb. » (Navarrete.) L'existence de ces quadrants a été contestée, mais d'autre part Morison a démontré le peu d'expérience de la navigation astronomique à cette époque.

52. Cette note permet de douter que Las Casas ait établi son abrégé à partir de l'original.

53. Le Cathay de Marco Polo n'est pas une ville mais la Chine.

54. « C'est ce qu'on appelle aujourd'hui Boca de Carabelas [embouchure des Grandes Caravelles], et Punta del Maternillo [pointe de Maternille] » (Navarrete.) Et, selon Morison, Punta Cobarrubia ou Punta Brava.

55. Le quiproquo se poursuit.

56. Mauvaise audition à n'en pas douter du mot « *cariba* ». De même, nous avons vu plus haut Colomb écrire « Colba » avant « Cuba ».

57. Les deux villes chinoises selon la graphie de Marco Polo.

58. « Je ne comprends pas ce baragouinage », note ici Las Casas en recopiant textuellement. La confusion de la forme traduit l'hésitation de la pensée. Ce n'est pas la dernière fois que Colomb hésitera à prendre Cuba pour le continent, on le verra lors du deuxième voyage.

59. Colomb pensait, comme toutes les autorités de l'époque, que toutes les langues dérivaient de la première langue sacrée, l'hébreu. De là la logique d'un interprète en langues du Moyen-Orient, à défaut d'interprète en langues extrême-orientales.

60. « La véritable distance parcourue était de 1 105 lieues. » (Navarrete.)

61. « Les Indiens de ces îles appelaient les maisons *bohio*, et c'est pour cela que je crois que l'Amiral ne comprenait pas bien, car il devrait ici parler de l'île Espagnole qu'ils appelaient Haïti. » (Las Casas.) Il semble bien toutefois que l'une des régions de Haïti s'appelait Bohio.

62. Colomb, qui avait appris dans l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly l'existence des cynocéphales (considérés comme des hommes à tête de chien), prenait pour argent comptant les injures que les Indiens adressaient à leurs ennemis cannibales ; ou c'est encore une confusion linguistique : *Cariba*, leur nom, étant entendu comme *caniba*, et *can* étant « chien » en espagnol, les Caraïbes/cannibales devenaient hommes à tête de chien.

63. « Les *ajes* ou patates (*batatas*) ne sont autre chose que les *mames* dont il est question ici. » (Las Casas.) « Oviedo, dans son *Histoire naturelle des Indes*, chapitre 82, distingue les *ajes* des patates : les *ajes*, dit-il sont d'un violet tirant sur le bleu ; les patates sont plus grises et meilleures. Il ne leur donne pas le nom de mames. » (Navarrete.) « Le *mammea* ou *mammei* croît aux Antilles. On le sert sur toutes les tables. On en fait aussi une liqueur que les habitants nomment eau de créole. » (Note extraite du *Dictionnaire raisonné et abrégé d'histoire naturelle*, Fournier, Paris, 1807.)

64. Les haricots qui n'existaient pas en Europe.

65. Las Casas, dans son *Historia de las Indias*, chapitre 46, ajoute à ce passage le savoureux commentaire suivant : « […] qui sont des herbes sèches enveloppées dans une certaine feuille, sèche aussi, en forme de ces pétards (*mosquete*) en papier que font les garçons à la Pentecôte. Allumés par un bout, par l'autre ils le sucent ou l'aspirent ou reçoivent avec leur respiration, vers l'intérieur, cette fumée dont ils s'endorment la chair et s'enivrent presque. Ainsi, ils disent qu'ils ne sentent pas la fatigue. Ces pétards, ou n'importe comment que nous les appelions, ils les nomment tabacs. J'ai

connu des Espagnols dans l'île Espagnole qui s'étaient accoutumés à en prendre et qui, après que je les en ai réprimandés, leur disant que c'était un vice, me répondaient qu'il n'était pas en leur pouvoir de cesser d'en prendre. Je ne sais quelle saveur ou quel goût ils y trouvent. »

66. « Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique, mais il y a une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. » (Cuvier.)

67. Environ six tonnes.

68. D'après Morison, il s'agit de la baie de Puerto Sanra.

69. D'après Navarrete, Padre, entre les ports de Gibara et de Manati.

70. « Ceci ne fut pas la meilleure chose du monde », note Las Casas ; mais l'anthropologie de Colomb, imbue de supériorité chrétienne et de paternalisme civilisateur, ne s'encombre pas de « droit des gens ».

71. « Ce cap, selon le voyage que fit Colomb à l'est depuis sa sortie du fleuve des Mers (Nuevitas), doit être la Punta de Mulas [pointe des Mules]. (Navarrete.)

72. « L'une de ces montagnes était le cap de Cuba, qui s'appelle la pointe de Mahici. » (Las Casas.) « Ces montagnes étaient celles du Cristal et celles du Moa. » (Navarrete.)

73. L'immense retrait de la côte fait croire à Colomb qu'il se trouve à l'extrémité de Cuba et devant une autre île, alors qu'il ne quitte pas Cuba.

74. Lacune de l'original.

75. « Il nous paraît que ce doit être le port de Tánamo dans l'île de Cuba. » (Navarrete.)

76. « Les vaisseaux de la plus grande dimension étaient déjà désignés ou connus sous ce nom au XIIIe siècle, ainsi qu'en témoigne les *Sept Lois* d'Alphonse le Sage : loi II, titre XXIV. » (Navarrete.)

77. « Il s'agit peut-être ici de la racine de manioc. » (Cuvier.)

78. « Je ne sais pas positivement s'il y a une saison où les coquilles produisent plus de perles ; mais cela pourrait bien être, et il se pourrait surtout qu'on l'ait cru, ce qui, pour l'époque dont il s'agit, sera revenu au même. » (Cuvier.)

79. « Pourquoi *taxo* ne serait-il pas le blaireau (*taxus* en latin, taisson en vieux français) ? L'animal dont il s'agit ici est probablement le coati. » (Cuvier).

80. « Ce poisson dur et à groin de cochon est ou un coffre (*ostracion*, Lin.), ou un baliste. C'est probablement un coffre, d'après la description. » (Cuvier.)

81. « Ce devaient être des agoutis. » (Las Casas.)

82. « Il n'y a point de musc en Amérique ; mais comme il existe dans le nouveau continent beaucoup d'animaux à odeur musquée, il n'est pas étonnant que Chistophe Colomb ait cru que ceux dont il parle étaient de véritables muscs. » (Cuvier).

83. À cette distance et directement à l'est, il ne pouvait voir que la Grande Inague, qui serait ainsi la Babèque des Indiens.

84. Lacune de l'original.

85. Tout ce passage est de la plus grande confusion. Colomb, en date du 13 octobre, a dit sans équivoque qu'il pensait être à la même latitude que les Canaries (il était en réalité plus au sud) ; il ne pouvait donc penser être en même temps à celle de la Castille. La Castille est bien à 42° de latitude nord. Si Colomb n'avait pas utilisé un quadrant à double hauteur comme le prétend Navarrete. on devrait donc voir ici une grossière erreur de Colomb. Les recherches récentes établissent combien la navigation astronomique était alors balbutiante, et nous savons par ses « vérifications » d'Alfraganus que Colomb n'était pas expert en cosmographie. Il entreprenait son immense voyage à l'estime et tenait surtout avec son quadrant à chercher une vérification de ce que lui suggérait la mise bout à bout des lieues marines couvertes selon les orientations relevées. La lacune du texte de Las Casas montre que la véritable latitude du sud de Cuba n'était pas encore dans le domaine public cinquante ans après la découverte. Et l'on remarquera aussi que les commentaires de celui-ci à l'intérieur même du *Résumé* marquent souvent des hésitations de sa lecture de l'original du *Journal*.

86. Première mention de l'opposition croissante entre Colomb et Pinzón, et de la pure fièvre de l'or qui ne va cesser de dévorer les conquistadores, tandis que Colomb, qui est à coup sûr le contraire d'un homme désintéressé, contrôle mieux son propre désir de richesses et le contrebalance par d'autres buts. Au cours de cette période, il doit passer le plus clair de son temps à des relevés des côtes qui étonneront ceux qui les verront par leur qualité.

87. Première apparition du mot, tel qu'il restera dans le sens général de « mangeurs d'hommes ». Mais est-ce Colomb qui l'emploie ici ou Las Casas qui adapte ce qu'il retranscrit ?

88. « C'est la Caïe de Moa. » (Navarrete.)

89. « Ce doit être le port que Colomb appela Santa Catalina [Sainte Catherine], parce qu'il arriva la veille de la fête de cette sainte. » (Las Casas.) « Ce ne peut être que le port Caïe de Moa, dont la description qu'en fait ici l'amiral est très exacte. » (Navarrete.) Ces deux notes ne se contredisent pas, si ce n'est par une identification ultérieure erronée du port de Santa Catalina.

90. « Les chaînes de montagnes de Moa. » (Navarrete.)

91. « Ce devaient être des pierres de marguerite (*piedras de margarità*). » (Las Casas.) « Beaucoup de sortes de pierres peuvent avoir des taches couleur d'or, dues à des pyrites, à des micas, ou à quelques autres substances. Une semblable description n'indique rien de précis. » (Cuvier.)

92. Tajo : le Tage. Le Tage ne roule pas d'or et ce souvenir de Colomb est purement livresque. C'est Pierre d'Ailly qui raconte dans l'*Imago Mundi* qu'il y a de l'or dans le Tage, ce que Colomb a d'ailleurs relevé en marge de son exemplaire.

93. « Il n'y a aucun doute, il y en avait. » (Las Casas.)

94. « Il est vrai qu'il y a en cet endroit des pins admirables. » (Las Casas.)

95. Le texte porte *mesana* qui est la misaine, mais en ce temps et en terres latines les noms des mâts sont inversés.

96. « C'est le port de Jaragua. » (Navarrete.)

97. Cap du Bec. « C'est la pointe du Mangle ou du Guarico. » (Navarrete.)

98. Cap de la Cloche. « C'est la pointe Vaez. » (Navarrete.)

99. « Parmi les neuf ports que l'Amiral dit qu'il reconnut et signala dans cette partie de la côte, on doit distinguer le golfe Yamanique et les ports de Jaragua, de Taco, de Cayaganucque, de Nava et de Maravi. » (Navarrete.)

100. « C'était le port de Baracoa. » (Navarrete.)

101. « C'était le mont de Yunque. » (Navarrete.)

102. « Partout où il y a des palmiers d'une grande hauteur, la terre est très fertile. » (Las Casas.)

103. La fuste est une sorte de bâtiment long et peu élevé sur l'eau, qui va à l'aviron et à la voile.

104. Colomb parle pour des Espagnols qui connaissent les rivières généralement à sec par temps chaud et insiste toujours sur ce que les rivières qu'il rencontre sont ce qu'il appelle littéralement « des rivières d'eau ».

105. Environ dix-neuf mètres.

106. « Le fleuve Boma. » (Navarrete.)

107. Le cap Joli. « C'est la Punta del Fraile. » (Navarrete.)

108. Cap de la Montagne.

109. « C'est la Punta de los Azules. » (Navarrete.)

110. « C'est l'île Espagnole à ce qu'il paraît. » (Las Casas.) C'est en effet Haïti que Colomb aperçoit, qu'il appelait Bohio sur la foi de ce qu'il comprenait des explications des Indiens, et qu'il allait baptiser l'île Espagnole (Hispaniola).

111. « Une conséquence de ce passage c'est que l'Amiral aurait donné à Cuba le nom de Juana. » (Las Casas.)

112. Fernando Colomb et Las Casas, dans son *Historia de las Indias*, disent que Colomb baptisa la pointe extrême-orientale de Cuba cap Alpha-et-Oméga.

113. « La partie la plus septentrionale de Saint-Domingue est à environ 20° de latitude nord. Lorsque le soleil est au solstice d'hiver, sa déclinaison est de 23° 27', et la nuit, qui est alors la plus longue de l'année, n'est pas de plus de 13 h 14 min, c'est-à-dire d'une heure trois quarts plus courte que quinze heures. Si le rapport fait à Colomb vient des habitants, ainsi qu'on peut le supposer, cette différence n'a rien de surprenant ; il est à regretter que Colomb ne nous ait pas fait connaître en combien de parties les peuples de Saint-Domingue divisaient la journée, ou bien s'il avait converti les parties du jour telles qu'ils les comptaient en heures semblables aux nôtres. Au reste, il est étonnant que Christophe Colomb, l'un des plus savants cosmographes de son temps, se soit contenté de rapporter, comme l'ayant entendu dire, une chose qu'il lui était sinon facile, du moins très possible de calculer avec une certaine précision. » (De Rossel.) On verra qu'il le fera et que ce n'était pas si facile.

114. « C'est le port du môle de Saint-Nicolas dans l'île Hispaniola. » (Navarrete.)

115. « C'est le port Saint-Nicolas. » (Navarrete.) Comme nous allons le voir, Colomb va bientôt enlever ce port à la Vierge pour le donner à saint Nicolas.

116. « C'est la pointe Palmista. » (Navarrete.)

117. « C'est le grand port de l'Écu (Puerto Escudo) » (Navarrete.)

118. La Tortuga. C'est la future célèbre métropole des boucaniers et de la grande flibuste.

119. « Je ne comprends pas comment l'Amiral, après avoir donné à ce port, ainsi qu'il l'a dit plus haut, le nom de port Marie, lui donne maintenant celui de Saint-Nicolas. » (Las Casas.) « Ce port conserve encore aujourd'hui le nom de Saint-Nicolas. » (Navarrete.)

120. Lacune dans l'original.

121. Sans doute le bras de port dont il a parlé la veille.

122. L'original porte *un agrezuela*. et M. F. de Navarrete pense qu'il faut lire *abrezuela* ou *anglezuela*.

123. « Ce cap ne devait être au nord qu'à une distance de onze milles. » (Navarrete.)

124. « Il y a encore erreur au sujet de cette distance, car elle ne doit être que de quinze milles. » (Navarrete.)

125. « C'est le port de l'Écu (Puerto Escudo). » (Navarrete.)

126. Selon Navarrete, c'est la baie de Mosquito, mais il donne la même identification à la rade, signalée plus haut à deux lieues du cap Cinquin. L'une de ces identifications est donc erronée.

127. « Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique ; mais il y a dans le Nouveau Monde une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. » (Cuvier.)

128. « La même remarque que nous venons de faire sur le rossignol s'applique au myrte : il existe en Amérique une foule d'arbustes auxquels un homme qui n'était pas botaniste a pu appliquer ce nom. » (Cuvier.)

129. « Cette distance n'est que de onze milles. » (Navarrete.)

130. Nous avons conservé au nom donné par Colomb à Haïti, l'île Espagnole, l'orthographe originale, puisque c'est sous ce nom ainsi orthographié qu'elle fut connue en France. Il est significatif que Colomb choisisse ce nom d'Espagnole et ne nomme pas l'île Castillane, manifestant son attachement politique à l'unité du royaume d'Espagne.

131. Il n'y a que cinq lieues, fait remarquer Navarrete, qui voit ici une erreur de Las Casas. Il faudrait lire dix milles.

132. Il est visible qu'à partir de Haïti les indigènes des Grandes Antilles ne connaissaient plus les îles, et à plus forte raison la terre ferme, par expérience, mais seulement par références indirectes.

133. « *Niames* ou *gnammes* : c'étaient des *ajes*, espèce de patates dont les racines, qui avaient le goût de châtaigne, leur servaient à faire du pain. C'est ce que l'Amiral répète plus loin aux journées des 16 et 21 décembre. Les Indiens appelaient *cazabi* le pain qu'ils faisaient avec la racine de la plante nommée yucca. Voir Oviedo au chapitre V de son *Histoire naturelle des Indes*. » (Navarrete.)

134. « Celui qui porte le nom de fleuve des Trois-Rivières. » (Navarrete.)
135. Sablier.
136. Quadrant faussé ou autre cause, Colomb est à 20° de latitude nord.
137. « Le port de la Paix (Puerto de Paz). » (Navarrete.)
138. Plus haut, il est questions de neuf Chrétiens.
139. « Cette île de Bavèque ou Banèque n'a jamais paru ; c'était peut-être l'île de la Jamaïque. » (Las Casas.) Les nombreuses indications antérieures qui se recoupent toutes montrent que Babèque doit être la Grande Inague.
140. « Il y a près de Ségovie un couvent et une église dédiés à la Sainte Vierge, sur une montagne assez élevée ; cette église est entourée de petits rochers formant un ovale ou un O ; de là Sainte-Marie d'O, qui est l'une des soixante-quinze ou quatre-vingts vierges qu'on honore en Espagne d'un culte particulier. » (Chalumeau de Vemeuil.)
141. « L'excellent d'or était une monnaie qui valait deux castillans. » (Las Casas.)
142. « Le port de La Granja. » (Navarrete.)
143. « La rade du port Margot. » (Navarrete.)
144. « Ces Deux-Frères et le cap des Tours n'ont pas été nommés jusqu'ici. » (Las Casas.) « Le cap des Tours, c'est la pointe de Limbe. » (Navarrete.)
145. La veille de la fête et non la fête elle-même ; pour certains saints, ce jour est très important, on jeûne, on va à confesse, etc.
146. « Montagne sur le Guarico, et celle de Monte Cristi, à la distance de quarante-deux milles. » (Navarrete.)
147. « Ce port est la baie d'Acul. » (Navarrete.)
148. « En effet, ces montagnes sont fort élevées, mais pas autant que celle de Ténériffe. » (Navarrete.)
149. « L'île aux Rats. » (Navarrete.)
150. « C'est en effet un bon port, mais celui de Nipe, que Colomb nomma San Salvador dans l'île de Cuba, est meilleur. » (Navarrete.)
151. Passage décisif, de la main de Colomb et malheureusement obscur. Les vingt-trois ans de mer on fait couler beaucoup d'encre, mais ils sont clairs, la formule *por ir el camino de septentrion que es Inglaterra* ne signifie pas qu'il n'a pas dépassé ce pays.
152. Il y a dans l'original une lacune d'une ligne et demie. Mais on devine la répétition de la formule des ports toujours meilleurs.
153. « Ce port n'a que cinq milles. » (Navarrete.) Encore une fois erreur ou lapsus ?
154. « C'était Guacanagari, souverain du Marien où l'Amiral construisit un fort et laissa trente-neuf Chrétiens. » (Las Casas.)
155. « Cette pointe Sainte n'a pas encore été nommée. » (Las Casas.) « C'est la pointe appelée aujourd'hui Saint-Honoré. » (Navarrete.)
156. « *Nitayno* était le principal et le seigneur après ce roi, comme qui dirait un grand du royaume. » (Las Casas.)
157. Nouveau malentendu linguistique qui amènera Colomb à penser que Haïti pourrait bien être Cipango (le Japon).
158. « L'île aux Rats. » (Navarrete.)
159. Abréviation illisible dans le texte. Probablement « à un jet de pierre ».
160. « L'île aux Rats. » (Navarrete.)
161. « Les coutures sont, en construction navale, l'intervalle entre deux bordages que les calfats remplissent d'étoupe pour empêcher l'eau de s'introduire dans le bâtiment. » (D'après le *Dictionnaire de marine* du vice-amiral Willaumez.)
162. Cassave, ou autrement dit manioc.

163. Évidemment Caraïbes.

164. « Baie del Caracol [du limaçon]. » (Navarrete.)

165. Sans trop s'arrêter à cette affirmation *a priori* de Colomb, on doit tout de même se souvenir que la population du Portugal était à cette époque extraordinairement réduite (voir Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves*, p. 423, n. 17).

166. On a reproché à Colomb le manque de générosité de ce reproche comme de ceux qui précèdent et sont faits à des marins de la nef ainsi qu'au maître, vraisemblablement Juan de La Cosa. Tout cela ressemble assez à de l'autojustification, même si ces reproches sont justifiés. Mais il faut situer ces propos. Malgré le titre d'Amiral, l'anoblissement et la découverte, le profit du voyage est jusqu'alors fort maigre. Colomb vient de perdre un bateau et un deuxième a déserté dont il ne sait s'il le retrouvera, où, et dans quelles conditions. Colomb est inquiet et il ne sait comment il sera accueilli. Il a été abreuvé de l'amertume des refus depuis de longues années et il semble pressentir les mécomptes que sa découverte va surtout lui rapporter. Les Rois Catholiques veulent de l'or. Depuis le début, Colomb bluffe et se trouve entraîné à le faire toujours davantage. En s'en prenant au bateau trop lourd fourni par la ville de Palos, indirectement c'est à l'investissement dérisoire des Rois qu'il s'en prend. Par ce reproche parfaitement justifié qu'il fait à sa nef perdue, il semble aussi manifester du regret de n'avoir pu suivre Pinzón qui a déserté vers Banèque parce que son bateau, meilleur voilier, a pu prendre de l'avance.

167. Cette curieuse expression de Sainte-Maison est particulière aux juifs pour désigner Jérusalem ; aussi est-ce un des signes sur lesquels s'appuient ceux qui veulent voir en Colomb un *converso*, ou descendant de juifs émigrés.

168. C'est ici la première manifestation de ce projet de Colomb d'utiliser le bénéfice de ses découvertes à la reconquête de Jérusalem. Placée dans le *Journal* destiné aux Rois, cette note ne peut pas ne pas être authentique. De même l'authentifie le caractère de la réponse des Rois. Il est très éloquent de trouver ce rappel au terme d'une journée dont tous les propos ont visiblement pour but d'amoindrir l'importance de la perte de la caravelle, et cela avec parfois des arguments fort peu convaincants.

169. « Ce n'étaient pas des îles, mais des provinces de l'île Hispaniola. » (Las Casas.) Sauf toutefois pour Guarionex qui était un cacique.

170. Il faut lire Vicente Yanez. Il s'agit du frère de Martin Alonso Pinzón qui commandait la *Niña*.

171. « Cette description de la rhubarbe n'est point exacte ; d'ailleurs, Colomb n'avait aucune occasion de voir la rhubarbe en Amérique, puisqu'elle ne croît que dans la haute Asie. » (Cuvier.)

172. Diego de Araña était le cousin de Beatriz Henriquez, maîtresse de Colomb et mère de Fernando Colón, second fils de l'Amiral.

173. « Colomb donna le nom de ville de la Nativité au fort et à l'établissement formé en cet endroit parce qu'il y arriva le jour de Noël, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus. » (Las Casas.)

174. « Port de Guarico, ou ville du Cap. » (Navarrete.)

175. « Il est au N. 80° E. à la distance de dix lieues. » (Navarrete.)

176. « La baie de Mancenille (Manzanilla) ; elle est en réalité à trois lieues au sud-ouest. » (Navarrete.)

177. « Le fleuve Tapion dans la baie de Mancenille. » (Navarrete.)

178. Colomb donne ici des indications particulièrement précises, car la vie d'une quarantaine d'hommes peut dépendre de la connaissance de ce chemin. Le « etc. » et la fin de la phrase sont évidemment de Las Casas, la précision n'ayant plus d'utilité au moment où il écrit.

179. « L'île de la Chèvre. » (Navarrete.)

180. « Il dit vrai car, du côté de la mer comme de celui de terre, elle ressemble à une meule de blé. » (Las Casas.)

181. « La pointe Rucia. » (Navarrete.)

182. « Il est probable ou que l'Amiral s'est trompé, ou que Las Casas a mal copié. Cette chaîne de montagnes, dite de Monte Christi, va du nord-nord-ouest à l'est-sud-est. » (Chalumeau de Verneuil, premier traducteur français de Colomb.)

183. Contrairement à de nombreux récits, tous de beaucoup ultérieurs, il ressort nettement de ce passage qu'il n'y eut aucune dispute violente entre Pinzón et Colomb au moment de cette rencontre. Colomb en donne le pourquoi, et sa retenue publique explique sa rage écrite.

184. Colomb est ici pris en flagrant délit de mensonge, et de mensonge naïf, puisque c'est dans ce même *Journal* que plus haut, avant qu'il connaisse l'existence de l'Hispaniola/Haïti, il a manifesté son désir d'aller de Cuba à Banèque, et que nous savons que les vents seuls l'ont empêché de l'atteindre. Ce flagrant délit de mauvaise foi éclaire un aspect puéril du caractère de Colomb : il se persuade lui-même de ce qu'il veut qui soit. Nous trouverons d'autres exemples de ce travers de caractère.

185. « Il dit vrai, mais c'est la terre ferme. » (Las Casas.) « Ce ne peut être que l'île de la Jamaïque. » (Navarrete.)

186. « On trouva dans l'île Hispaniola des morceaux d'or grands comme un gros pain d'Alcada, ou comme un plus gros encore de Valladolid : j'en ai vu plusieurs de cette grosseur et un grand nombre d'une, de deux, de trois livres et même de huit. » (Las Casas.)

187. La Jamaïque. On voit ici que c'est la consonance du nom indien qui amènera Colomb à baptiser plus tard cette île Jamaïque de Jaime, Jacques (saint Jacques). Ce serait là un des plus clairs catalanismes de Colomb, pour Luis Ulloa, le théoricien de « Colomb catalan », qui voit là un hommage politique à Jaime Ier, roi de Catalogne et d'Aragon.

188. Enfin un renseignement important et parfaitement exact, mais dont Colomb ne tirera pas tout le profit possible.

189. « C'est le fleuve Yaqui ; il est très grand et roule beaucoup d'or. Il est possible que l'Amiral en ait trouvé alors, comme il dit ; mais je crois aussi que, comme il a beaucoup de marcassites, l'Amiral se sera trompé en prenant pour or tout ce qui reluisait. » (Las Casas.)

190. « La distance véritable est de huit lieues. » (Navarrete.)

191. « Le fleuve de l'Or est plus grand que tous ceux-là ; je le sais. » (Las Casas.)

192. « Il n'y a même pas quatre lieues de ces fleuves aux mines. » (Las Casas.)

193. « Pointe Isabelique. » (Navarrete.)

194. « Il n'y a que dix lieues et demie, ce qui correspond à quarante-deux milles italiens, qui étaient ceux dont se servait Colomb. » (Navarrete.)

195. « C'étaient peut-être des manatis ou vaches marines que décrit Oviedo dans le chapitre 85 de son *Histoire naturelle des Indes*. » (Navarrete.) « Les lamantins ou manatis ne ressemblent à l'espèce humaine que parce qu'ils ont les mamelles sous la poitrine […]. Il y en a effectivement sur la côte d'Afrique tout comme sur celle d'Amérique. » (Cuvier.)

196. « Ce fleuve est celui que l'on nomme de Martin Alonso Pinzón, et qui se trouve à cinq lieues de Puerto de Plata. » (Las Casas.) « C'est la rivière Chulona Chico, à trois lieues et demie de Puerto de Plata. » (Navarrete.)

197. « Petit insecte de mer qui a la tête garnie de deux fortes écailles ayant un tranchant opposé et à contresens ; il perce les bordages de la carène d'un bâtiment, s'y loge et y grossit. Le bâtiment qui n'est pas doublé en cuivre, surtout dans les colonies, est bientôt piqué de vers, au point d'obliger à changer plusieurs de ses bordages. » (Extrait du *Dictionnaire de la marine*, du vice-amiral Willaumez.) On retrouvera tragiquement cet insecte destructeur de navires dans les voyages suivants de Colomb.

198. L'allusion aux jeunes filles fait deviner un problème qui sera destructeur des rapports des colonisateurs avec les indigènes, et dont le pudique Colomb ne parle jamais ouvertement : les rapports sexuels. S'il semble bien que les Indiens des Antilles jouissaient d'une assez grande liberté

sexuelle, les tentatives des Européens de s'emparer des femmes vont bientôt être une des causes de massacres. De plus, les Espagnols du premier voyage vont ramener dans le Vieux Monde une maladie proprement américaine, mais qui semble y avoir été endémique, la syphilis, et qui va se répandre de façon si foudroyante en Europe qu'on y doutera de son origine, maintenant bien établie. Il se peut que Martin Alonso Pinzón ait été sa première ou une de ses premières victimes. Pour le puritain Colomb, la « lubricité » de ses lieutenants était une raison de plus d'hostilité.

199. Les accusations accumulées au long de ces jours contre les frères Pinzón, et en particulier contre Martin Alonso, manquent plutôt de précision et semblent surtout marquer une profonde rancœur, d'autant plus forte que refoulée, du supérieur théorique envers des gens qui ont le nombre et la force. Certains reproches sentent la mauvaise foi (*cf.* la note sur les tarets), mais par ailleurs il est exact que Colomb n'est pas un simple aventurier, chercheur d'or : ses vues sont plus larges, et il a une politique coloniale à laquelle un Pinzón ne songe pas. Le manque d'information contradictoire ne doit donc pas amener à conclure, comme certains l'ont fait, que Pinzón était innocent de tous les reproches que lui a faits Colomb.

200. « Il appela cette montagne mont d'Argent parce qu'elle est très élevée et qu'à son sommet il y a toujours du brouillard qui la fait paraître blanche ou argentée. Le port qui se trouve à sa base a pris, de son nom, celui de port d'Argent (Puerto de Plata). » (Las Casas.)

201. « Rade et port de Saint-Jacques (Santiago). La distance du cap de l'Ange au mont d'Argent, qu'il dit être de dix-huit lieues, n'est que de six. « (Navarrete.)

202. « Le port d'Argent (Puerto de Plata). » (Navarrete.)

203. « Pointe Macuris. La distance dite de quatre lieues n'est que de trois. » (Navarrete.)

204. « Pointe Sesua, Seyva ou Sesera. La distance n'est que d'une lieue. » (Navarrete.)

205. « Cap de la Roca. Les six lieues doivent être réduites à cinq. » (Navarrete.)

206. « Baie Écossaise (Bahia Escosesa). » (Navarrete.)

207. « Cap Cabrón et port de Yaqueron. » (Navarrete.)

208. « Le cap Samana. » (Navarrete.)

209. « Baie de Samana et Caïes de Levantados. » (Navarrete.)

210. « Ce passage porte à croire que l'Amiral avait quelques connaissances en astronomie, quoiqu'il me paraisse que la position de ces planètes n'est pas bien indiquée, sans doute par la faute du copiste. » (Las Casas.)

211. « C'étaient probablement des Ciguayos, qui étaient tous dans l'habitude de porter ainsi leurs cheveux fort longs. » (Las Casas.)

212. « Ce n'étaient pas des Caraïbes, il n'y en a jamais eu dans l'île Hispaniola. » (Las Casas.)

213. « On appelait l'or *caona* dans la plus grande partie de l'île Hispaniola, mais on y parlait deux ou trois langues. » (Las Casas.)

214. Il y a encore une confusion linguistique de Colomb entre Martinino, qui sera la Martinique, et le mot espagnol *matrimonio*. L'Indien disait peut-être que leurs femmes enlevées par les Caraïbes étaient dans ces îles. Mais l'incompréhension elle-même est révélatrice. C'est Pierre d'Ailly qui rapporte cette légende d'île peuplée de femmes sans hommes dans l'*Imago Mundi*, nouvelle preuve que Colomb avait lu ce livre avant son premier voyage.

215. « Ce Goanin n'était pas une île, d'après mon opinion, mais bien le nom d'un or d'un titre inférieur qui, au rapport des Indiens de l'île Hispaniola, avait une odeur pour laquelle ils l'estimaient beaucoup, odeur qu'ils nommaient *goanin*. » (Las Casas.) D'après Navarrete, c'est Puerto Rico que les Indiens appelaient Carib.

216. Lacune de l'original.

217. « Il est fait de bois de palmier qui est fort dur, en forme de petite pelle de fer dont on se sert pour faire frire les poissons ou les œufs ; ils ont quatre palmes de long, sont émoussés des deux côtés et appelés *macana* par les Indiens. » (Las Casas.)

218. Plus vraisemblablement, il s’agit de ses démêlés avec Ies Pinzón. La note dans le texte est, bien entendu, de Las Casas.

219. De quatre pieds et demi à six pieds de France, soit de 1,50 à 2 mètres.

220. Les sargasses. Colomb entend sans doute ici cette sorte de golfe géant que forment effectivement les Antilles et dont il s’exagérait l’avancée d’est en ouest, l’imaginant complétée par des îles qui n’existaient pas.

221. Colomb parle ici évidemment des îles inexistantes qu’il se refusa à chercher en louvoyant le 19 septembre 1492 et les jours suivants, et dont les herbes flottantes lui semblaient la preuve de l’existence. Ces îles auraient été, suivant son système, l’extrême pointe des Indes.

222. « Je soupçonne que c’était le golfe de Samana, où le Yuna et le Camo, fleuves considérables de l’île Hispaniola, se jettent dans la mer. » (Las Casas.) « C’est la baie de Samana, où le fleuve Yuna a son embouchure. » (Navarrete.)

223. « Il était, dans cette situation, à trente lieues de Porto Rico. » (Navarrete.)

224. « Je crois certain que ce cap de San Theramo est celui que l’on nomme aujourd’hui cap de la Tromperie. » (Las Casas.) « Le cap de San Theramo doit être le cap Samana, situé à l’extrémité orientale de la presqu’île de ce nom, et qui, dans la direction que suivait l’Amiral, était celui qu’il laissait à l’ouest. » (Navarrete.)

225. Il s’agit du duc de Medina-Sidonia, un de ses premiers protecteurs en Espagne.

226. *Rabiforcada*. Erreur manifeste de plume de Colomb ou de son copiste, car si l’on pouvait avoir le moindre doute sur le sens du mot, ce qui n’est pas, le sens de la phrase indiquerait encore qu’il s’agit d’un oiseau.

227. « Il y a ici une erreur de calcul, car chaque ampoulette durant une demi-heure, comme on l’a déjà dit, dans la supposition même que ce soit six milles par heure au lieu de six lieues, ce qui est une erreur palpable, il résulte que, dans les cinq heures et demie, l’armada a dû filer trente-trois milles qui, à quatre par lieue, comme les comptait Colomb, font huit lieues un quart et non sept. » (Navarrete.)

228. « *Andar a la relinga*. Aller à la ralingue, c’est, à ce qu’il paraît, bouliner pour gagner le vent ; autrefois, on disait aussi naviguer de bouline et d’orze. » (Navarrete.) « C’est orienter une voile de telle façon que sa ralingue (cordes cousues aux rebords extérieurs de droite et de gauche de la voile) latérale soit dans le lit du vent, c’est-à-dire dans le sens du vent. » (D’après le *Glossaire maritime* de A. Jal.)

229. Francisco Roldan. Il s’illustrera tristement, comme on le verra, dans le début de la colonisation.

230. Pedro Alonso Niño, patron et pilote de la *Niña*.

231. C’est-à-dire à nouveau des sargasses.

232. « Nafe, qui figure sur les cartes antiques sous le nom d’Anafe, Nife ou Anife, correspond à l’actuel Dan el Beida, situé par 33° 38’N. » (Capitaine de frégate Julio F. Guillen.)

233. Lacune de l’original.

234. Cette indication détruit une légende. Ses deux fils à Cordoue, cela signifie chez sa maîtresse Beatriz Enriquez, mère du second, Fernando. Donc son fils Diego n’était pas au monastère de La Rabida. Orphelins de père et de mère doit s’entendre au sens littéral pour Diego, et pour Fernando comme sans parents légitimes.

235. Selon Fernando Colón, un second message fut attaché à la poupe de la caravelle.

236. Du dimanche 17 février.

237. Cela, n’est manifestement pas possible pour des pilotes tels que les frères Pinzón et Juan de la Cosa.

238. Castillanisation du nom portugais Joào de Castanheida.

239. Comme on l'a vu, il n'y a pas mention de tempête dans le *Journal* pour le début de la navigation. Est-ce l'imagination mystique-créatrice de Colomb qui l'invente ici pour l'équilibre dramatique de son aventure, transformant peut-être en tempête un fort coup de vent ? En tout cas, il paraît improbable qu'un fait de cette importance ait pu échapper à la fois à Las Casas et à Fernando Colón.

240. Première trace manifeste de cette hypothèse qui est une des plus importantes idées colombiennes. Et déjà tentative de la fonder en science. Il est à retenir également que c'est encore une idée empruntée à d'Ailly. Nous retrouverons cette quête du Paradis terrestre, mais elle ne pourra plus s'appuyer sur l'illusion, fruit d'un hasard heureux, que « ces Indes » sont une contrée sans tempêtes.

241. « A côté de la tour de Belen. » (J. F. Guillen.)

242. On voit la manœuvre diplomatique de Colomb : il informe le roi de Portugal afin qu'il ne puisse, en « ignorance de cause », faire commettre à son encontre un mauvais coup renouvelé de celui de Santa Maria.

243. On n'a pas oublié que Colomb est là avec la seule minuscule *Niña*.

244. De Acuña, d'après Fernando Colón.

245. « Il le fit se couvrir et s'asseoir », dit Fernando Colón, C'est le plus grand signe d'honneur que puisse faire un souverain espagnol.

246. Le duc don Manuel, duc de Behar, frère de la reine, et le marquis don Pedro de Noronha, marquis de Villareal.

247. Le cap Faro.

248. La *Pinta* ne s'était pas perdue, elle fut conduite sur la côte de Bayonne en Galice, d'où Martin Alonso informa les souverains du succès de l'entreprise. Puis il regagna Palos, où il arriva quelques heures après Colomb. Martin Alonso revenait malade et mourut peu de temps après.

249. C'est par terre qu'il s'y rendit.

250. Le chiffre de trente-trois n'est pas absolument sûr, mais il est le plus probable. Colomb aurait compté du 8 septembre 1492, jour où le vent se leva en vue des Canaries, jusqu'au 11 septembre où ils aperçurent Guanahani.

251. Cuba.

252. Le Cathay, la Chine de Marco Polo. L'orthographe n'est peut-être pas celle de Colomb.

253. Selon les copies, *fortissimas*, abruptes, ou *fertillisimas*, très fertiles.

254. Un demi-maravédis.

255. Erreur sur l'étendue réelle qui tient à une approximation valable sur la longueur de la côte parcourue.

256. Type d'incompréhension semblable à celles que l'on a vues dans le résumé du *Journal de bord* qui ne mentionne pas celle-ci. S'agit-il là de singes ou d'un type de parure des indigènes du nord de Cuba ?

257. Fontarabie. Là, l'erreur de Colomb est plus grave, mais notons qu'il n'a pas fait le tour de l'île.

258. Selon Harrisse, il faudrait lire « sur un côté d'un carré ». Il y a sans doute ici un mot sauté.

259. La ville indigène ne pouvait être au mieux qu'un gros village, et la prise de possession un acte symbolique.

260. Marco Polo en mentionnait dans son livre, en particulier ceux que nous savons être les orangs-outans. Mais c'est surtout le cardinal d'Ailly qui énumère les hommes les plus étranges, à tête de chien, à un seul pied, etc.

261. L'erreur de Colomb est là peu importante par rapport aux chiffres du *Journal de bord*, ce qui ne simplifie pas l'interprétation des premiers.

262. C’est la Carib du *Journal de bord*, déformée par une mauvaise lecture. Dans la plupart des copies de la lettre, le nom a complètement disparu.

263. Nous avons là le seul passage de la lettre où Colomb traite de ce qu’il n’a pas vu, et selon le souvenir mythique de peuples d’Amazones. sur la base d’une mauvaise compréhension de ce que lui disaient les Indiens. De ce fait, les copistes de la lettre ont changé le nom de Martinino — qui est devenue la Martinique — en Matrimonio, île du Mariage.

264. *El señorío* doit s’appliquer à la République de Gênes qui possédait à cette époque l’île de Chio, dont elle s’était emparée en 1346 et quelle conserva jusqu’en 1566.

265. On a vu que Colomb se proposait de christianiser les Indiens « innocents » des Grandes Antilles. Ce sont les Caraïbes cannibales qu’il va proposer de réduire en esclavage désormais, cela en raison d’une conception morale qui est, au fond, une véritable anthropologie.

266. Lacune du texte castillan.

267. Cette dernière phrase, dont les différentes copies donnent plusieurs versions, est de sens indécis.

268. La lettre a été probablement postdatée, puisque le 15 février est postérieur à la tempête et que la note qu’on lira plus bas indique que la lettre était écrite quand le vent se leva. Quant à la situation, il est possible que Colomb se soit cru au large des Canaries avant la tempête, mais à coup sûr pas en vue. Le plus probable, c’est que cette localisation le situait en « eaux espagnoles » — ce que confirme la note —, fait d’autant plus important diplomatiquement que la tempête allait le jeter en eaux portugaises.

269. La note qui suit la lettre n’est pas un post-scriptum mais une « âme », c’est-à-dire un billet glissé dans la lettre cachetée. Ce billet semble prouver que la lettre a été écrite avant la tempête du 13 février et que la lettre écrite aux souverains est postérieure. Toutes les mentions de chiffres qui y figurent sont confuses et sa date peut aussi bien être quatrième ou quatorzième jour de mars que troisième. Cette « âme » est propre à la lettre à Santangel, puisqu’elle ne figurait pas dans la traduction de la lettre à G. Sánchez.

270. Texte retrouvé en 1985.

271. Les signes […] indiquent soit des déchirures ou des coupures, soit des mots illisibles ou inintelligibles, soit le rétablissement des liaisons absentes mais évidentes, soit enfin quelques passages annulés dans la copie.

272. Il s’agit de Jean de Médicis, fils puîné du duc Laurent le Magnifique ; il était né en 1475 et avait été nommé cardinal en 1489. En 1513, il deviendra le pape Léon X ; il mourra en 1521. (Nd.T.)

273. Pedro de Villa ou Villacorta, marin de la *Santa Maria*, puis de la *Niña* ; il est désigné par le sort pour faire le pèlerinage à Notre-Dame de Lorette (*cf. Journal de bord*, 14 février 1493). Il participera ensuite au second voyage de Colomb ; il sera trésorier de l’île Espagnole en 1502, et mourra à la fin de 1503. (N.d.T.)

274. Le nom du cacique était Guacanagari. Cet élément est de ceux qui jettent le doute sur le document.

275. Colomb en « rajoutait ». Il n’avait trouvé aux Antilles ni lin ni les épices qu’il cherchait ; et cette « teinture » n’était sans doute que celle dont les Taïnos se peignaient le corps.

276. On sait que Colomb diminuait la distance qu’il avait parcourue afin qu’on ne la connût pas au Portugal, et… ailleurs.

277. Colomb ne pouvait savoir s’il disait la vérité. Mais il le croyait peut-être.

278. Il s’agit du manioc.

279. Colomb dit « trente-neuf ». Est-ce une erreur de Martyr, ou un des membres de la colonie faisait-il partie des « passagers clandestins » ?

280. On sait qu’il s’agit de Guacanagari. Mauvaise audition ? Mauvais souvenir du nom entendu ? Ou habitude du temps de donner aux noms des consonances familières ?

281. Promesse énigmatique qu’on ne peut guère interpréter autrement que par sa conviction d’avoir abordé un continent inconnu.

282. Date erronée : c’est le 15 mars que Colomb aborda Palos.

283. Nous reprenons ici, en ne la retouchant qu’à peine, la savoureuse traduction de Jean Poleur, parue en France en 1555.

284. Le 7 décembre 1492, le roi Ferdinand avait été blessé dans un attentat à Barcelone, ville naguère rebelle au royaume d’Aragon, vaincue, mais, comme on le voit, non totalement soumise.

285. Nous verrons plus loin un autre Indien se nommer Diego Colón. Un tel usage fut courant et, ainsi, de grands noms d’Espagne purent devenir ceux d’authentiques familles indiennes ou de métis plébéiens. Ce premier accueil des Indiens est lourd de sens. Il ouvre à la conception que les habitants des terres découvertes sont d’emblée sujets de la couronne. C’est à partir d’un tel principe que la reine Isabelle refusera que les Indiens soient mis en esclavage.

286. Oviedo se trompe ici : les frères de Colomb, qui n’étaient pas encore en Espagne, ne furent pas compris dans les privilèges concédés dès le retour.

287. Ce passage prouve que Colomb, dès cette époque au moins, se prétendait d’ascendance noble, ce qui explique sa discrétion sur ses véritables origines. Les choses se compliquent avec la description du blason donnée ici par Oviedo. Elle est en partie anachronique, au moins pour la devise, qui fut ajoutée après la mort du découvreur, et quand il fut certain que c’était un nouveau monde qui avait été découvert. Par ailleurs, elle ne correspond pas au blason du cartulaire des Archives du ministère des Affaires étrangères de Paris, que publia Henri Harrisse et qui aurait été, selon lui, dressé en 1502, sous les yeux mêmes de Colomb : le lion du quart senestre supérieur n’est pas de gueules, mais d’or ; il n’est pas couronné ; dans le quart dextre inférieur, la terre ferme ne dessine pas un arc de cercle et on n’y voit pas de palmiers ; le blason n’est pas surmonté de heaume. On a prétendu ces armes inventées de toutes pièces. Luis Ulloa a fait la démonstration qu’elles étaient catalanes, et si cela ne peut valider sa thèse de l’origine catalane de Colomb, du moins cela va-t-il dans le sens de liens profonds, quoique maquillés, de l’ancien corsaire avec la Catalogne.

288. Par le rappel de la « sainte mission » du recouvrement du royaume de Grenade sur les musulmans, Alexandre VI justifie les Rois Catholiques de leur « retard », par rapport au Portugal, à s’être lancés dans les découvertes et conquêtes maritimes. Notons par ailleurs qu’il ne traduit pas, selon l’usage du temps, le nom du découvreur dans le texte latin. Luis Ulloa y a vu la volonté de castillaniser Colomb et de le couper ainsi de tout lien avec son passé.

289. Ce ne peut être que Colomb qui fait ainsi anticiper sur les terres fermes inconnues qu’il n’a pas découvertes mais dont il a l’intime conviction qu’elles existent.

290. Autre extrapolation qui ne peut venir que de Colomb, tendant à s’assurer une garantie sur des terres que la petite colonie laissée à Haïti aurait été bien en peine de découvrir sans vaisseau.

291. Un aussi énorme et évident mensonge ne pouvait évidemment convaincre le roi de Portugal.

292. L’acceptation d’une telle donation aurait accordé aux souverains espagnols toutes les terres vers l’ouest, jusqu’à celles de l’hypothétique roi chrétien, connu sous le nom de prêtre Jean, c’est-à-dire jusqu’à l’Éthiopie ou quelque royaume chrétien asiatique. On verra plus tard les conclusions que Colomb tirait d’une telle acception d’un partage linéaire effectué sur une sphère !

293. C’est en résumé aux souverains et héritiers des deux monarchies pas encore formellement unifiées, mais qu’ainsi il unifie, que s’effectue cette donation, faite en vertu de pouvoirs de la papauté, dont c’est sans doute la dernière fois qu’ils peuvent et osent s’affirmer.

294. Nous avons là la base de la politique religieuse qui entrera sans cesse en conflit avec la politique des conquistadores. Qu’elle soit annoncée par le pape Borgia est d’un certain humour.

III.

Deuxième séjour aux Antilles

Relation du deuxième voyage[1]

La Isabela, janvier-février 1494.

Très Chrétiens, Très Hauts et Très Puissants Princes, Roi et Reine, Nos Seigneurs,

La victoire insigne que Notre Seigneur a donnée à Vos Altesses dans les Indes en si peu de temps montrait que la suite devait être très prospère et cause de grand étonnement dans le monde. Je quittai Cadix le mercredi [vingt-cinq][2] septembre avec la flotte et les gens que Vos Altesses me firent donner pour que je les emmenasse aux Indes ; j'emmenai avec moi des maîtres dans tous les genres [et] métiers qui étaient nécessaires pour l'édification d'une cité et d'une ville, avec tous leurs instruments ; et j'avais aussi les chevaux, juments, mules et tous les autres animaux, et des semences de blé et d'orge et de toutes sortes d'arbres et de fruits, le tout en très grande abondance. J'arrivai aux îles Canaries de Vos Altesses le mardi suivant avant le lever du soleil, d'où je repartis après avoir pourvu en approvisionnements les navires et les caravelles. Je les perdis de vue le lundi sept octobre pour venir à cette île Isabela, où j'avais laissé les gens l'an passé, et d'abord à l'île des cannibales, car je pensais qu'ils étaient plus vers l'orient et peu à l'écart de ma route. Je les atteignis par la grâce de Notre Seigneur en vingt jours, avec un vent et un temps tels que jusque-là dans aucun voyage on n'avait vu ni entendu parler d'une mer si plate, d'un vent si calme et si doux et d'une douceur de l'air si agréable. J'arrivai le dimanche trois novembre avant le lever du soleil à une île où il y a une très haute montagne que j'appelai la Dominique en l'honneur de ce jour. Elle

s’étendait du septentrion au midi, et je la suivis d’un bout à l’autre à la recherche d’un port, à cause de la mer, du ciel bouché et de la forte tempête qui se préparait. Et comme je ne pus en trouver à temps, je mis le cap sur le reste de la flotte qui était très dispersée, et la rassemblai en un seul corps. Puis j’envoyai une caravelle, qui était la plus apte de toutes, en direction du cap situé du côté du nord pour qu’elle me fasse, s’il y avait un port, le signe que je lui avais indiqué. Elle partit donc et ne trouva pas de port et ne fit pas le signe, et j’étais fort soucieux à cause du mauvais temps qui s’annonçait. Je regroupai les nefs et les navires autour de moi et carguai les voiles vers une autre île, qui était distante de dix lieues de la Dominique et que j’atteignis à une bonne heure du jour. Je descendis à terre avec de nombreuses gens et une bannière royale, à l’endroit le plus idoine, avec un étendard, un héraut, des sociétaires et des témoins, j’en pris à nouveau possession ainsi que de toutes les autres et de la terre ferme au nom de Vos Altesses, en refaisant les actes de la prise de possession de l’an passé, que je refaisais nonobstant, en demandant si quelqu’un la contredisait, et j’appelai cette île la Marie-Galante. C’est une île très plate et couverte d’arbres odoriférants. Le lendemain je levai l’ancre très tôt et mis la voile pour une autre île, qui se trouvait à neuf lieues au nord, et où j’arrivai un peu plus tard le même jour. C’était une île très élevée, ressemblant à une pointe de diamant, si élevée que c’était merveille, et à son sommet jaillissait une très grande source qui répandait son eau de tous côtés dans la montagne : et du côté où je me trouvais, outre d’autres coulées il y en avait une si grande, que par la force de sa chute et sa hauteur on aurait dit une cuve qui se déverse, et elle était toute blanche ; il nous semblait incroyable que ce fût de l’eau, mais plutôt une veine de roche blanche, et sur cela les gens firent de nombreux paris. Je devais me trouver alors à quatre grandes lieues de la terre, ce qui me fait penser que cette eau coulait en quantité extrême, et au vu de très nombreuses rivières que nous trouvâmes par la suite sur très peu de lieues ; car à cause de quelques-uns de nos gens qui s’étaient perdus dans les bois et que les autres étaient allés chercher, ces derniers, en l’espace de six lieues, traversèrent vingt-six rivières, et dans chacune d’elles ils avaient de l’eau au-dessus de la ceinture. Quand j’atteignis cette île, je l’appelai Sainte-Marie de Guadeloupe, car c’était ce que m’avaient recommandé de faire le père prieur et les frères quand j’étais parti de là-bas. Et en arrivant à terre je pensai que les ports ne manqueraient pas, [mais] le vent changea et

il se leva une épaisse brume avec beaucoup de pluie, et j'allai plus près de la terre pour mouiller ; je ne trouvai pas de fond, de sorte que je passai ainsi une grande partie de la journée avec un vent fort et une grosse mer. C'était un grand plaisir que de voir toute cette verdure, les bons emplacements des maisons et les nombreuses eaux de la source de la montagne aussi près de la mer. Je courus ainsi sur la côte de cette île sans pouvoir trouver de port ni de fond où mouiller, jusqu'à ce que j'arrive à la partie nord, où se trouvait la plus grande partie du village ; j'entrai très avant dans les terres et je mis au mouillage avec toute la flotte. Je tâchai de prendre langue et j'appris que toutes ces îles appartenaient aux cannibales et étaient peuplées de ces gens qui mangent les autres, comme Vos Altesses le verront et l'apprendront de ces mêmes gens que je lui envoie par ces navires. Les villages de cette île n'étaient pas nombreux et répartis sur ses différents versants. Les maisons étaient très bonnes et pleines de nombreuses provisions. On vit peu d'hommes et on en prit peu : ils s'enfuirent tous dans les bois, et à cause de l'épaisseur de ces derniers on ne put reprendre que des femmes, que j'envoie également à Vos Altesses avec de nombreuses autres beautés qu'ils avaient en cet endroit. Lesquelles me disaient qu'on les avait amenées d'autres îles, et à mon avis ils les tenaient en esclavage et pour [con] cubines ; elles me disaient également avec des paroles et par signes qu'ils avaient mangé leurs maris, et à d'autres leurs fils et leurs frères et qu'ils les obligeaient à les manger elles-mêmes. Je trouvai aussi quelques jeunes hommes qui avaient été pris de même et à qui ils avaient coupé le membre ; je croyais que c'était par jalousie au sujet des femmes, mais ils ont coutume de faire cela pour qu'ils engraissent comme on le fait en Castille aux chapons qu'on mange lors des fêtes ; quant aux femmes ils ne les tuent jamais. Vos Altesses sauront tout de ces hommes [que], comme je l'ai dit, je leur envoie. Je trouvai dans leurs maisons des paniers et des grands coffres remplis d'os humains et des têtes accrochées dans chaque maison. Je trouvai là un grand morceau d'étambot d'une nef d'Espagne, je crois bien qu'il appartenait à celle que je laissai ici l'an dernier devant le fort de la Nativité. On trouva en ce lieu de la poix et du miel et de la cire et des fruits de mille sortes, très bons et très gros et de beaucoup de goût, de nombreux arcs et de nombreuses flèches, et dans la montagne beaucoup d'arbres odoriférants, d'après ce que racontèrent les gens susdits qui étaient allés chercher ceux qui s'étaient perdus. Je ne brûlai pas leurs maisons, pour que

nous puissions en profiter quand nous repasserions par là, car elles sont sur le chemin de la Castille. Leurs canots sont très grands et plus longs que des fustes, et mieux faits que ceux des gens qui sont plus à l’ouest, et je les brisai tous, petits et grands ; je fis de même dans tous les autres lieux ; j’avais l’intention de le faire aussi dans chaque île, et j’avais grand désir de les explorer toutes. Mais le désir de secourir les gens que j’avais laissés là ne me permettait pas de faire autre chose ni d’accorder de repos à mon âme. Ici dans cette île, loin de l’endroit où j’avais jeté l’ancre, il y avait un village où était parvenue une barque d’une des caravelles, et ses habitants s’étaient tous enfuis ; dans leur hâte ils avaient laissé un enfant âgé d’un an, qui était resté seul pendant six jours dans cette maison. Et comme chaque jour on allait à cette maison et ce village et qu’on y trouvait toujours cet enfant avec une poignée de flèches, et qu’il venait toujours au bord d’une rivière qui coulait là et qu’il y buvait, puis retournait dans sa maison, toujours joyeux et gai, j’ordonnai de l’amener à la grâce de Dieu et je le fis confier à une femme qui venait de Castille ; il est là maintenant, bien portant, et il parle et il comprend entièrement notre langue au point que c’est merveille. Je l’enverrais bien dès maintenant à Vos Altesses, mais je crains qu’à cause de son si jeune âge il ne meure ; je l’enverrai aussitôt qu’elles l’ordonneront. De cette île je gagnai celle de Sainte-Marie de Montserrat, qui en était éloignée de cinq lieues ; c’est une terre très élevée et qui ressemble à Montserrat. Et de là je poursuivis ma route d’île en île, en leur donnant à chacune un nom ; et comme il y en a un très grand nombre, je les appelai toutes ensemble îles de Tous-les-Saints, jusqu’à ce que j’en eusse atteint une autre très longue, où je mouillai pour prendre langue. Comme nous avions mis à terre la barque armée, arriva de l’extérieur un canot avec trois hommes et deux femmes, tous de ce peuple qui mange de la chair humaine. L’embarcation navigua à sa poursuite, et ces gens se mirent en défense et combattirent très fortement, et trois des nôtres furent blessés par des flèches. On les amena prisonniers à la nef ; on ne pourra oublier la force avec laquelle l’une de ces femmes maniait son arc, car on dit que d’une flèche elle transperce trois boucliers de part en part. Je les envoie tous à Vos Altesses, elle avec les autres sauf un qui a été tué. Cette femme et un de ces hommes disent qu’il doit y avoir non loin des îles où il y a tant d’or que c’est merveille, et ils ne peuvent s’être consultés là-dessus, car aussitôt j’envoyai la femme sur un autre navire et jusqu’à aujourd’hui ils ne se sont

pas vus entre eux, pour se concerter sur ce qu’ils disent ; c’est pourquoi je le crois et aussi à cause des autres Indiens que j’ai, comme je le dirai plus tard, le moment venu. Je partis de cette île vers le septentrion, sur une distance de douze lieues, au bout desquelles je trouvai un très grand nombre d’îles toutes ensemble, et j’en ai noté cinquante-quatre dont j’ai pu prendre connaissance : il y en a de grandes, mais la plupart sont petites. Toutes sont accessibles et parsemées dans une zone de grands fonds, et elles ne sont pas petites en comparaison des Canaries. Certaines sont vertes et couvertes d’arbres et peuplées, mais non point la plupart, qui avaient l’air stériles, mais non en métaux ; elles ne sont pas plates, mais montagneuses avec de hautes terres. Je donnai à la plus grande le nom de Sainte-Ursule et aux autres celui des Onze-Mille-Vierges. Certain des cannibales qu’on avait pris dans un canot, dans la susdite île voisine, maintenant qu’il voit que c’est l’or que nous prisons, fait entendre par mots et par signes qu’il y a dans ces îles de l’or en très grande quantité, et qu’on l’y emmène, comme prisonnier, qu’on le tue si ce n’est pas vrai, et qu’il y a aussi beaucoup de cuivre. Je me souviens que l’an passé un vieil Indien, ici dans cette île d’Isabela, m’a dit que dans ces régions des cannibales il y avait une petite île dont les trois quarts étaient d’or, et maintenant cela est confirmé, car je vois que ces terres y sont propices.

Toutes ces îles qui viennent d’être découvertes, je les envoie en peinture avec celles de l’an passé, et le tout dans une carte que j’ai composée, avec bien de la peine, car je suis fort occupé à la fondation de cette ville et l’organisation du départ de la flotte ; dans cette affaire, l’aide que j’attendais de certaines personnes qui en Espagne disaient qu’elles désiraient tant servir Vos Altesses, au-delà de leur juste obligation, leur est ici un poids, comme si une bonne action leur était pénible. Vos Altesses verront les terres d’Espagne et d’Afrique, et en face d’elles toutes les îles découvertes au cours de ce voyage et du précédent. Les lignes dans le sens de la largeur montrent la distance d’orient en occident, celles qui sont en travers montrent la distance du septentrion au midi. Les espaces entre chaque ligne signifient un degré ; j’ai compté cinquante-six milles deux tiers, ce qui correspond, en nos lieues de mer, à quatorze lieues un sixième ; et de cette façon on pourra compter d’occident en orient comme du septentrion au midi, ledit nombre de lieues, et compter à la manière de Ptolémée, qui établit le rapport entre les degrés de la longitude et ceux de l’équateur, en

disant que tant valent quatre degrés selon l'équateur que cinq selon le parallèle de Rhodes qui est le trente-sixième, de sorte que chacun des degrés qui se trouve sur cette carte correspond à quatorze lieues un sixième, du septentrion au midi comme d'orient en occident ; et par là Vos Altesses pourront voir la longueur du chemin qui sépare l'Espagne du commencement ou de la fin des Indes, et elles verront à quelle distance ces terres se trouvent les unes des autres : elles verront sur ladite carte une ligne, qui va du septentrion au midi, qui est rouge et passe par-dessus l'île Isabela à la hauteur du cap Fin d'Espagne, au-delà de laquelle se trouvent les îles découvertes au cours du précédent voyage et celles de maintenant, il faut entendre de ce côté-ci de la ligne. Et j'espère en Notre Seigneur que chaque année nous devrons agrandir cette peinture, parce qu'on découvrira sans cesse. Dans cette île de la Guadeloupe et presque dans toutes les autres, particulièrement dans cette île d'Isabela, j'ai trouvé […] et sur les arbres de la cannelle, et on pourrait en avoir en très grande quantité, mais elle est d'un goût amer, ce qui je crois est dû à la saison et aux conditions atmosphériques, et elle est saine et fort bienfaisante pour les personnes, de la résine de lentisque et de l'encens, de la cire et du miel et beaucoup d'autres résines et de l'aloès et du santal et du *spoliofelio,* qui est du gingembre très fin ; de l'*ají,* que nous appelons piment, et j'en ai rapporté à Vos Altesses lors de l'autre voyage ; il y en a ici et il y en aura autant que Vos Altesses en demanderont, car on le sème et il pousse dans des champs de même que mille autres choses qu'il serait trop long de dire, et chaque jour on trouve chose nouvelle ; du coton, j'ai déjà parlé l'an passé dans ma lettre, dont je confirme en tout et pour tout le contenu. Je ne me trompe pas sur l'abondance de tout cela ; le fait est que personne ne se soucie d'amasser quoi que ce soit et l'or pas davantage, dont je sais qu'il y en a plus que je ne le disais ou que je ne l'ai écrit dans ma lettre. Cela provient de ce que tous les gens de ces terres sont nus, sans avoir de biens propres et n'attachent d'importance qu'à leur nourriture ; de tout le reste ils font peu de cas, et n'en recueillent que pour leur entretien. Je crois que s'ils commençaient à recevoir quelque chose, ils travailleraient pour un salaire, car ils sont avides outre mesure, et c'est pourquoi ils se mettraient à amasser tout ce dont ils pourraient croire qu'ils tireraient un prix ; mais pour pouvoir les mettre en disposition de travailler j'ignore leur langue, et je ne leur demande pas ce que je voudrais, et d'autre part je vois qu'il n'est

pas bon pour l’instant qu’ils sachent que nous désirons quelque chose et en particulier de l’or, car bien qu’ils donnent celui qu’ils ont pour presque rien, ils sauraient bien changer d’avis et le vendre cher si on leur en laissait la possibilité ; et c’est pourquoi on le recueillera pour Vos Altesses dans toutes les mines, qui sont nombreuses, comme je le dirai en temps opportun.

Je reviens au récit de mon voyage et je dis que, près des îles Sainte-Ursule et des Onze-Mille-Vierges, j’en trouvai une autre dont je ne vis que les parties nord et touchant au ponant, mais à mon avis elle est plus grande que la Sicile et ses terres sont plus vastes et plus belles et de la même conformation, à laquelle je donnai le nom de Saint-Jean-Baptiste[3]. Elle est peuplée de gens qui mangent de la chair humaine, ennemis des cannibales et de toutes les autres îles. Elle a de très bons ports, l’eau y abonde et il y a de grandes rivières. Les terres y sont élevées ou basses et sans forêts ni très grands arbres, et toutes sont très travaillées et semées d’*ají*, ce qui est un très curieux aliment. J’y ai vu de très bonnes maisons et des ornements sur le chemin de certaines d’entre elles, faits de filets et de roseaux d’un côté du chemin et de l’autre, tout du long depuis les maisons jusqu’à la mer ; et là où ils se terminaient, sur la plage, il y avait une sorte de tonnelle d’entrelacs qui faisait comme une terrasse au-dessus du chemin, presque à la façon d’une porte et d’un ouvrage si parfait qu’il aurait été très bien vu à Valence. Et dans cette île et dans toutes les autres et particulièrement ici à l’île Isabela j’ai vu beaucoup de faucons pèlerins et de toute espèce, mais ceux de Guadeloupe furent tenus pour les meilleurs, car dans cette île il n’y a pas d’endroit où ils puissent se nourrir, non que les oiseaux de toute sorte fassent défaut, au contraire il y en a en grandes quantités, mais parce que les bois y sont très épais ; et chaque matin nous pouvions voir les faucons aller dans une autre île d’où ils revenaient le soir. Ici, dans l’île Isabela, on en trouve qui se nourrissent de pigeons ramiers et de hérons et d’autres oiseaux, qui sont de toute espèce en très grande quantité, et à les voir on devine qu’ils sont très pourchassés, car ils fuient les gens. Lorsque j’aurai mené à bon terme les affaires de Vos Altesses qui sont plus importantes pour leur service, j’essayerai d’avoir de ces faucons, pour leur en envoyer, et je crois que s’il y avait quelqu’un d’habile à les attraper, on pourrait en avoir autant que de besoin pour leur service et en envoyer aussi aux autres princes.

Je laisse cette île de Saint-Jean et je reviens au début de mon séjour à la Isabela, après en avoir laissé quelques autres qui ne sont pas indignes de mémoire. Et je ne commençai pas cette année là où j'avais fini l'an passé, quand j'étais reparti pour la Castille, à l'endroit que j'avais appelé Fin d'Espagne, mais j'ai trouvé ici, à l'est, une grande province qui est une terre très basse et très plate et qui court depuis ce cap de Fin d'Espagne vers le sud-est ; je ne l'avais pas vue lors de mon départ, car j'avais suivi une route de l'est au quart nord-est et j'étais parti de nuit, de telle sorte que la terre était sur ma droite, et comme elle est basse et inclinée vers le sud-est je ne pouvais la voir ; et donc je l'ai maintenant reconnue entièrement depuis le point de départ jusqu'au cap de l'[Ange] [le temps est beau], endroit que les Indiens appellent Samaná, et où je n'ai pas voulu jeter l'ancre, parce que j'étais pressé et que le beau temps m'aidait. J'ai simplement envoyé une caravelle pour déposer à terre un des quatre Indiens que j'avais pris là l'an passé, lequel n'était pas comme les autres mort de la variole en partant de Cadix et d'autres de Guanahani ou San Salvador. Il descendit à terre, très heureux, en disant qu'il était très fort car il était chrétien et qu'il avait Dieu en lui, et en récitant l'*Ave Maria* et le *Salve Regina* ; il ajoutait qu'il passerait trois jours chez lui et qu'il me rejoindrait à Çibao [ou] là où je me trouverais ; je lui donnai de quoi très bien se vêtir et d'autres choses pour qu'il les donnât aux siens. Puis je courus par très beau temps le long de la côte de cette île jusqu'à Montecristi, port dans lequel je mouillai avec toute la flotte et ordonnai tout ce qui convenait à l'administration et au service de Vos Altesses, car par bon temps on peut aller de là jusqu'à la ville de la Nativité en un jour[4]. Cela fait, donc, je mis à la voile avec tous les navires, et à mi-chemin je vis qu'un *canoa* me suivait à vive allure, que je ne voulus point attendre car il commençait à être tard pour que je puisse entrer de jour dans le port, et malgré cela je ne pus arriver à temps et je dus mouiller à l'extérieur ; tard dans la nuit, ledit canot arriva où je me trouvais, et il était occupé par un familier d'un roi appelé Ocanaguari, qui allait de bateau en bateau pour me demander ; tant qu'il ne me vit ni ne m'entendit, il ne voulut pas monter à bord de la nef. Il était porteur d'un masque de personne en or que m'envoyait Ocanaguari, et un autre au capitaine de la nef Antonio de Torres, frère de la nourrice[5]. Je lui fis donner à manger, car toute la journée il avait peiné derrière nous et n'avait rien mangé, et je leur fis donner à tous les deux de quoi se vêtir. Cet Indien me dit que les gens que

j’avais laissés dans la ville avaient connu la discorde et que l’un d’eux en avait tué un autre et que Pedro, officier de la chambre de Vos Altesses, était parti avec un grand nombre de gens chez un autre roi qui s’appelle Cahonaboa, lequel possède une terre où il y a beaucoup d’or ; et qu’un Biscaïen, du nom de Chacho, était parti avec d’autres Biscaïens et des hommes jeunes ; seul Diego de Arana, de Cordoue, était resté avec onze autres hommes ; trois d’entre eux étaient morts de maladie ; ils disaient eux-mêmes que la cause de cette maladie était la grande fréquentation des femmes, car chacun de ceux qui étaient restés là avait pris […] ses femmes, et même que celles-ci ne leur suffisaient pas, et qu’ils avaient pris les filles. Et ils rapportaient que le début de cette discorde venait de ce que, après mon départ, aucun d’eux n’avait voulu obéir ni prendre l’or, sinon pour lui-même, excepté Pedro, l’officier de la chambre, et Escobedo – à celui-ci j’avais laissé la charge de toutes les choses. Et que les autres ne traitaient avec personne, sauf avec les femmes qui habitaient avec eux, et que Pedro et Escobedo avaient tué un certain Jácome ; ils étaient ensuite partis avec leurs femmes chez ce Cahonaboa ; et quelque temps plus tard ce Cahonaboa était venu de nuit et avait mis le feu à la ville, qui brûla tout entière et dont il ne resta rien, ce qui est grande pitié car je n’ai vu nulle part aux Indes un autre village aussi grand ni pourvu de si belles maisons. À ce moment-là Ocanaguari s’était enfui avec tous ses gens, hommes, femmes et enfants et il avait demandé aux Chrétiens de venir avec lui ; et ils ne le voulurent pas, mais s’enfuirent vers le chenal où huit d’entre eux périrent noyés, et trois autres moururent dans leur sommeil, d’après ce qu’on put voir ensuite par leurs blessures. Il me dit ensuite que cet Ocanaguari viendrait me voir bientôt, et qu’il se trouvait dans une autre de ses villes. Puis ils me demandèrent congé, et je le leur accordai[6]. Le lendemain, à l’heure des vêpres, moment où le vent me fut favorable, je levai l’ancre et, entrant dans le port, mis au mouillage en face de ladite ville, dont j’eus grande pitié après tout le préjudice et tout le mal qu’avaient subis nos Chrétiens ; bien que je reconnaisse qu’il est vrai que ce fut par leur faute, une telle affaire est fort douloureuse, et elle me fait plus grande peine qu’à aucun de leurs parents, à cause du désir que j’avais qu’ils s’en tirassent avec bien de l’honneur et très peu de danger, s’ils avaient suivi ce que mes instructions leur imposaient de faire : que surtout ils ne touchent pas aux femmes d’autrui et à toutes celles des Indiens, et qu’ils ne sortent pas de la

forteresse pour aller ailleurs autrement que par six, et six encore quand les premiers seraient rentrés ; mais comme ils s'étaient vus en telle sécurité et si supérieurs aux Indiens, et comme ils étaient tous de si pauvre éducation, sauf deux ou trois miens serviteurs et ce Pedro officier de la chambre, ils avaient dû s'adonner à la ripaille et au plaisir des femmes ; et c'est ainsi qu'ils s'étaient perdus et détruits, et m'ont causé à moi et me causent encore si grande peine. Ce jour-là je ne descendis pas à terre, jusqu'au lendemain à l'aube, où je trouvai tout cet endroit transformé en champ sans rien qui ressemblât à une maison excepté la forteresse, qui toute détruite et brûlée qu'elle était montrait qu'au milieu de la Castille elle se défendrait de longs jours contre un grand nombre. Et je trouvai huit hommes enterrés au bord de la mer et trois autres dans la campagne, dont on voyait qu'ils avaient été blessés par une pierre au front, et qu'apparemment on les avait tués en les maintenant durant leur sommeil ; et cela doit s'être passé ainsi, car la forteresse était fort bien pourvue en artillerie. Et d'après moi cela n'était pas arrivé plus d'un mois plus tôt. J'ordonnai de les enterrer et de prier pour leurs âmes ; je fis creuser dans toute la forteresse, car dans mes instructions j'avais ordonné que dès qu'on aurait trouvé de l'or, on l'enterrât ; et on ne trouva rien. Ce même jour, j'avais envoyé une caravelle voir le golfe d'Espagne qui se trouve à environ huit lieues de là, car je pensais, de par sa conformation, qu'il devait y avoir là un grand fleuve, lequel charrierait de l'or. Cette caravelle se retrouva à l'endroit où était Ocanaguari, lequel pria Melchior de me demander d'aller le voir et lui donna un bonnet d'or et un autre à Marque, serviteur de Rodrigo de Ulloa, capitaine de ladite caravelle, et il en donna aussi en morceaux une bonne quantité à Gorvalán, serviteur de Fonseca, et autant au pilote. Il revint à la nef avec la caravelle et ils me rapportèrent ce qu'il leur avait conté de la mort de ces gens et qu'ils tenaient que je lui étais fort obligé. Le lendemain j'allai à l'intérieur des terres et trouvai Ocana[gua]ri au lit ; il me serra dans ses bras et resta sans parler un long moment, toujours avec des larmes dans les yeux[7]. Ensuite, en paroles et par signes, il me raconta comment ce désastre était arrivé, de manière que rien de ce qu'il me faisait savoir ne m'échappât ; comment, après que je l'eus laissé à la Nativité, il y eut une discorde entre les nôtres, l'un d'eux en tua un autre et chacun entassait l'or pour lui-même, excepté Pedro et Escobedo, et qu'il les avait réconciliés plusieurs fois sur ce point ; comment ils avaient pris ensuite chacun quatre femmes, outre lesquelles ils

prenaient dans la ville les jeunes filles qu'ils voulaient ; et ils firent des factions, et en vinrent à se séparer, comme je l'ai dit plus haut, en trois groupes ; et comment après qu'il avait été en personne à la mine et qu'il y avait conduit Pedro et Escobedo, pour leur montrer comment on recueillait l'or, ils avaient décidé d'aller chez un autre roi nommé Cahonaboa, comme je l'ai dit ci-dessus, et qu'il les avait priés de ne pas s'en aller, leur disant qu'il leur donnerait du pain, du poisson et des femmes, et qu'il n'avait jamais pu avoir raison d'eux, mais qu'ils avaient pris leurs femmes et un petit garçon que Pedro avait et qu'ils étaient partis, et que jamais ensuite ils ne s'étaient souvenus ni de lui ni de moi ; et qu'après un certain temps Cahonaboa était venu ici et avait brûlé les maisons, de nuit, comme me l'avait raconté son messager. Je crois et je répète qu'il y eut une dissension entre ces deux-là et Diego de Arana, et que c'était lui qui avait ordonné leur mort, par vengeance. Bien que cet Arana fût très orgueilleux, il avait une certaine éducation, et à mon départ je lui avais laissé la charge d'administrateur, ce dont tous les gens se plaignaient, alors je lui avais adjoint les deux autres, Pedro et Escobedo, pour que fût fait ce que ces deux-là décideraient ensemble. Ensuite, le jour de mon départ, Escobedo était venu me trouver pour me faire savoir qu'il était bien certain, d'après un indice qu'il avait eu, de me tenir prêt un tonneau d'or pour quand je reviendrais ; c'était au moment où déjà je me dirigeais vers la caravelle, et il me rapporta que Diego de Arana lui avait dit : « Quant à cela, remplissons-nous d'abord les poches, nous penserons au roi ensuite. » Ce à quoi je lui répondis de n'en rien faire, qu'il serait bien assez riche s'il servait Vos Altesses avec honneur ; et il retourna à terre dans cette intention. Je reviens à Ocanaguari, qui m'avait prié de le recevoir et d'aller ensemble détruire ce Cahonaboa et lui prendre ses femmes et ses enfants ; je répondis que je le voulais bien, mais pas avant d'avoir établi une nouvelle ville, car c'était ce que m'ordonnaient Vos Altesses, et que tant que ce ne serait pas fait, je ne devais m'occuper d'autre chose, mais que ce ne serait pas long ; et il me répondit que si je voulais l'établir là, il me donnerait autant de maisons que j'en aurais besoin, mais qu'il ne me le conseillait pas, car l'endroit n'était pas très sain, et très encaissé. Puis il me donna huit ceintures d'homme semblables à celles que j'apportai l'an passé à Vos Altesses ; l'une d'elles était très belle et travaillée avec beaucoup d'or. Il ôta d'abord un bijou de cuivre qu'il portait sur le front et le mit sur le mien, avec une couronne sur

la tête, en me disant que tout cela avait appartenu à un roi de Mareni, et il me donna également un petit panier en feuilles d'or et une calebasse d'or fondu et une autre remplie de grains d'or, comme ils sortent de la mine, que j'envoie à Vos Altesses, ainsi que les autres choses. Je lui donnai le présent que j'avais apporté, dont il se réjouit fort, ainsi que ses femmes, qui sont au nombre de vingt. Il fit aussi présent de grosses pierres, des pierres qu'ils estiment fort, à deux Indiens d'ici qui étaient avec moi, bien qu'il ne les connût pas, car ils venaient de l'île de San Salvador. Et il ne voulut pas qu'ils quittassent sa maison de ce jour et de la nuit suivante, pour pouvoir les interroger à son gré sur les choses qu'ils avaient vues en Espagne. Je voulus retourner à la nef et il voulut m'accompagner, et je lui montrai les chevaux dont il avait déjà entendu parler ; et il me dit que lorsque Pedro Escobedo allait à la mine avec lui, ses gens chassaient beaucoup et lui racontaient les chevauchées qu'ils faisaient en Castille. Je lui montrai toute la nef, et il était émerveillé de voir tous ces gens et toutes ces armes, et je le conduisis à la cabine où se trouvait le père fray Buil, qui était malade, lequel fut très heureux de le voir ; ensuite il retourna à terre et ne voulut pas que je le fasse accompagner : tant il est au fait de la politesse. [Ce] jour-là et le lendemain le trésor de Vos Altesses s'accrut bien de dix marcs d'or, qui ne coûtèrent pas dix ni même cinq réaux, et on put voir que pour un grelot ils donnaient le poids de huit castillans. J'ai déjà dit que ces gens n'attachent de prix à aucune chose et que ce qu'ils ont, ils le donnent pour rien ou pour beaucoup, et je voyais beaucoup d'Indiens, lorsque j'étais avec Ocanaguari, venir à moi et me donner de beaux morceaux d'or sans rien me demander en échange. Il est vrai que leur intention est qu'on leur donne quelque chose contre cet or, mais si on ne leur donne rien, ils ne demandent rien non plus, mais s'en vont ou bien restent sur place comme des statues. Le lendemain Ocanaguari m'envoya dire par son frère qu'il voulait aller à la mine prendre de l'or, et que je lui fasse savoir si je m'en irais immédiatement. Je répondis ce qui convenait, et il partit avec tous ces gens de la même façon qu'il l'avait fait il y a un an, avant que je ne parte de la Nativité. Je crois que cet Ocanaguari n'est pas coupable de la mort de nos gens, il m'a plutôt fort obligé, et je ne vis aucun signe qui puisse justifier une telle sentence, comme je l'écris plus longuement à Vos Altesses par une autre lettre que j'ai écrite avec le Journal.

Je partis de là et vins à Montecristi, d'où je luttai à plusieurs reprises contre le vent contraire pour atteindre le cap de l'Ange, où l'autre jour, comme je passais dans les parages, un canot était venu à moi, dont tous les occupants avaient de l'or, et je leur avais donné de quoi se vêtir après leur avoir dit qui j'étais, ce qu'ils me demandaient. J'avais vu en cet endroit un bon emplacement pour s'établir et des terres belles, des eaux et des rivières, et je conjecturais que c'était une bonne région, proche de Çibao et des autres mines. Et parce que cette nef était trop grande pour lutter contre le vent, je décidai de la laisser à Montecristi et je passai sur la *Colina,* et avec les autres navires légers je luttai jusqu'à ce que j'arrivasse au fleuve de Grâce, et de là dans les parages du cap de l'Ange. Mais comme c'était l'après-midi et par gros temps, je n'eus pas de raison de m'aventurer à gagner la terre ni à subir de nuit l'altération de la mer, qu'annonçait l'obscurité, à cause des chevaux et des animaux qui étaient sur les navires ; et donc, pour ne pas les fatiguer dans cette nuit, je décidai de revenir au port d'où j'étais parti. Et tout le jour suivant je le cherchai, car il est très grand, avec une entrée très petite, dans l'intention d'y établir une ville s'il s'y trouvait de l'eau douce et de belles terres. Je revins en arrière le lendemain, jusqu'ici, où nous avons édifié la ville d'Isabela, que pour son mérite, que je dirai après, je supplie Vos Altesses de faire cité, à quatre lieues environ ; ce n'est point ici un port fermé, mais une très grande baie où tiendraient toutes les nefs du monde. Aucune tempête n'y entre jamais, et il y a ici un endroit tout à fait idoine, une élévation de terre, presque une île, au pied de laquelle peut arriver une grande nef et décharger au pied de la falaise. D'ici à une portée de bombarde il y a un puissant fleuve plus grand que le Guadalquivir dont on peut amener l'eau par un canal jusqu'à la place de la ville, et qui traverse une immense plaine orientée au sud-est, dont je ne connais pas encore les limites aujourd'hui. C'est là une terre merveilleuse, sans aucune comparaison avec celles de Castille, et en ce moment l'herbe y est partout haute et verte et bonne, plus que l'orge en herbe en Espagne à la meilleure saison. De la ville vers le ponant, sur deux lieues ce n'est que très belle plage, avec au bout un port parmi les meilleurs du monde, où tiendraient toutes les nefs qui y naviguent. Près de cette plaine, et vers le ponant également, il est une montagne orientée du nord-ouest au sud-est. Il

s'y trouve un port, dans lequel je viens de faire aménager un chemin ; il a été nécessaire de faire des aménagements sur un quart de lieue, pour que les chevaux puissent passer sans trop de peine. Au-delà, il y a une autre plaine bien meilleure que celle dont je parle ici, au milieu de laquelle passe un fleuve encore plus grand ; il est navigable, d'après ce que tous me disent. Il y a dans cette plaine assez de place pour vingt mille familles, pour semer du blé, faire des champs et construire des bâtiments. Il y a encore plus d'eau qu'ici, et elle est peuplée de gens très humains, qui tiennent pour bon de donner tout ce qu'ils ont. Ici, où j'ai décidé de fonder la ville, il y avait quelques maisons d'Indiens ; ils s'y trouvent comme avant, très joyeux et contents. Je leur fais donner des victuailles et tout ce qu'ils demandent, et ils nous donnent de ce qu'ils ont ; et ce qu'on leur enseigne de la foi, ils le reçoivent avec le respect et la révérence qu'on leur montre. À l'église, ils se mettent en contemplation à genoux ; je ne pense pas qu'ils arrivent à comprendre tout ce qui est nécessaire, mais cela est bon signe et montre qu'ils n'ont ni religion ni idolâtrie.

Il y a un an d'ici, j'ai écrit à Vos Altesses tout ce que je pensais de tous ces peuples, de leur conversion à notre sainte foi, qui me semblait devoir être très aisée si nous les comprenions et si nous étions compris d'eux ; je le réaffirme avec plus de conviction, car je vois qu'aucune religion ne les en empêche. J'ai dit que tous, dans toutes ces îles, se comprenaient entre eux ; je me suis trompé en cela, non que cela ne serait pas arrivé à un autre, car il est certain qu'ils répondent à tout ; cependant je n'ai pas vu que la compréhension soit aussi différenciée qu'entre les Chrétiens, plus ou moins selon que ces gens sont proches ou non les uns des autres. J'affirme qu'ils ne possèdent pas de biens propres, d'après ce que j'ai vu et d'après leur façon d'être et leurs coutumes, car outre que je l'ai expérimenté en bien des endroits, je vois qu'ils viennent en très grand nombre ici en ville et qu'ils entrent tous dans les maisons, hommes et femmes, ils mangent et prennent ce qu'ils y trouvent, aussi librement que le propriétaire du lieu ; et ils ne tenaient pas non plus pour mauvais qu'on leur fît la même chose, mais à cause de la conduite importune de certains des nôtres et de l'habitude qu'ils ont de cette façon de faire, ils sont très circonspects sur ce point. Là où nous nous trouvons, j'interdis que quiconque les importune ou leur prenne quoi que ce soit contre leur volonté. Maintenant, s'il plaît à Notre Seigneur que cette flotte soit tout entière expédiée, je pourrai faire autre chose, et j'espère

que la première chose que je ferai sera de ceindre la ville d’un mur, de façon qu’on n’y puisse entrer que par deux portes, et qu’on puisse y amener l’eau par le canal et le fleuve jusqu’au pied de la forteresse, et tout cela très facilement.

La douceur de l’air semble incroyable, si douce et si agréable ; les arbres, les bois et les plantes, tout est aussi fleuri et frais qu’en Andalousie au mois d’avril ou de mai, et l’herbe y est dans le même état ; les oiseaux grands et petits sont aussi gais, et les rossignols chantent, et ils ont chanté durant tout le mois dernier. On trouve des oiseaux petits et grands et des nids en quantité, certains avec des œufs et d’autres avec des oisillons, et beaucoup de canetons, et sur le fleuve il y a plus d’oies sauvages qu’ailleurs, et tous les oiseaux de très grande taille, pigeons, hérons et mille autres espèces ; et on ne trouve pas non plus en petite quantité dans les bois et les champs des perdrix et des tourterelles semblables à celles de Castille. Quant aux perroquets, ils sont sans nombre.

J’ai déjà dit que les terres découvertes lors du présent voyage sont aussi nombreuses et plus que l’an passé, et non moins importantes, comme la peinture le montrera bien ; par celle-ci Vos Altesses verront qu’ici, à l’île Isabela, nous sommes à plus de vingt-six degrés de la ligne équinoxiale, et sur le même parallèle que les Canaries, particulièrement la Gomera, et elle n’a que trente minutes de différence en latitude, et que la température n’y diffère ni pour le froid ni pour la chaleur, ni les jours par leur longueur. Et je certifie à Vos Altesses que depuis décembre et jusqu’à aujourd’hui il y a eu de grands froids, tant que j’en fus tout transpercé, et de tout cela je suis libre maintenant. Cela venait du fait qu’une nuit je quittai la ville de la Nativité avec les barques pour voir un port éloigné de neuf bonnes lieues, et à un moment où je m’étais laissé aller au sommeil, tout le côté droit me tourmenta, de la plante des pieds jusqu’à la tête, comme une sorte de paralysie, qui ne me fit pas peu souffrir. Je vais mieux maintenant et ne cesse de travailler comme il convient, du mieux que je peux et avec joie. Depuis cette époque jusqu’à aujourd’hui, nuit et jour, je ne suis pas plus vêtu que je ne le serais à Séville. Il a aussi beaucoup plu et il tombe la même pluie d’hiver qu’en Castille.

Cela fait aujourd’hui trente et un jours que je suis arrivé dans ce port. Nous avons maintenant toute sorte de légumes. Toutes les graines sont écloses le troisième jour. Nous tirons profit désormais des radis et du persil

et d’autres plantes du même genre ; et les plants sont déjà hauts, le blé et l’orge ont déjà un pied de haut, orangers, sarments et canne ont déjà bien poussé. Je n’ai pas apporté autant de canne que je l’aurais voulu, car bien qu’il y en eût beaucoup de charges, toute celle qui avait été mise en bottes a fermenté et est perdue, de même que celle qui est dans la nef, laquelle n’est arrivée ici que la semaine dernière ; c’est pourquoi je désire vivement qu’on en ait en quantité, car il y a de la place ici pour faire des plantations, de quoi donner un million de quintaux de sucre par an, autant de coton très fin et pas moins de riz, si nous avions ici des agriculteurs de Valence. Quant au bétail, inutile de redire à quel point la terre est idoine et bonne pour lui. Nous avons déjà plus de cent porcs ; nous avons assez de chèvres et de brebis pour la reproduction, et aussi de toutes les autres espèces. Et j’espère de Notre Seigneur qu’avant bien longtemps nous n’aurons plus besoin de faire venir que des gardiens de troupeaux, car le blé donnera ici de la bonne semence, et quant au vin on trouve beaucoup de vignes qui, si on les transplante et les travaille, donneront de bons fruits. On trouvera chaque jour mille autres sortes de choses.

Au sujet des mines d’or et de leur grande quantité, j’ai déjà dit plus haut que je confirmais ce que disait ma lettre de l’an passé, et j’affirme que je tiens que cette quantité est très grande, de même que pour les épices de toute sorte, mais les gens d’ici ne les estiment pas beaucoup, car ils vont nus et ne se soucient d’autre chose que de manger et d’avoir des femmes.

Quant à l’île de Matenico, d’où sont toutes les femmes, je n’ai eu ni le loisir ni le temps d’y aller, car j’étais très pressé ; elle est plus orientale que la Dominique ; j’en ai eu des informations, mais je me réserve d’y aller l’été prochain avec des fustes à rames. Lorsque je courais toutes les îles des cannibales et les îles voisines, je pris et détruisis et brûlai leurs maisons et leurs canots. Que Vos Altesses voient s’il faut les capturer, car je crois qu’ensuite on pourra chaque année en avoir en très grand nombre, ainsi que des femmes. Qu’elles sachent que chacun d’entre eux vaudrait plus que trois noirs de Guinée en force et en intelligence, comme elle le verra par ceux que je lui envoie présentement.

Quand j’arrivai ici, tout le monde descendit à terre pour y séjourner et il commença à tomber de fortes pluies. Puis beaucoup d’hommes furent atteints de la fièvre tierce, comme […] si le changement d’air, bien que celui-ci soit le meilleur du monde, les avait rendus malades, et comme si les

vivres de la mer leur avaient changé le sang, avec la perspective du long hiver que leurs corps étaient habitués à attendre. Quant à moi j'en rendis surtout responsables leurs rapports avec les femmes, qu'ils trouvent ici en abondance, et s'ils sont dévergondés et désordonnés il ne faut pas s'étonner qu'il en résulte une peine. Malgré tout, loué soit Notre Seigneur, car ils guérissent vite : le mal dans toute sa force ne dure que quatre ou cinq jours ; j'en excepte quelques-uns qui sont plus gravement atteints. Ce que Votre Altesse nous a envoyé ici avec toute la pharmacie nous a été fort utile.

Il y a ici du poisson de toute sorte et plus savoureux que partout ailleurs où j'en ai mangé, et tous ces gens disent comme moi. Il ne pèse pas sur le corps, il est digeste et c'est une nourriture facile ; le docteur l'ordonne à ceux qui sont malades en guise d'aliment. La plupart sont du même genre et de même aspect que ceux de Castille ; il y en a aussi qui sont différents, et il y a des sardines, des saumons bien grands et des langoustines et des langoustes et des poulpes et toutes les sortes de poissons qu'on trouve en Espagne.

Dès que j'eus décidé de quitter la ville de la Nativité, j'envoyai la caravelle que j'ai dite faire le tour de l'île jusqu'en face de Montecristi du côté du sud, car j'y avais trouvé une côte remarquable pour les gisements d'or. J'attends son arrivée à tout instant et son retard n'a rien d'étonnant, car les vents lui ont été et lui sont très contraires.

De même, dès que j'eus établi notre poste ici, j'envoyai Ojeda, un jeune homme brave et énergique, avec quinze hommes pour explorer le chemin et voir quelle distance il y a d'ici à Çibao et s'il peut trouver la mine d'or dont on me parle ici. Je crois qu'il y prendra très grand soin, car il est bon catholique et désireux d'exécuter ce que je lui ordonne, et qu'il est intelligent et courageux. J'ai aussi envoyé un autre serviteur de Fonseca de la même façon et avec autant de gens vers le sud chez [C]ahonaboa, afin qu'il explorât parfaitement le chemin et vît s'il est vrai qu'il y a autant d'or qu'on le dit. À l'un et à l'autre j'ai interdit d'entrer dans les villages, s'ils le pouvaient éviter. Je crois que ce sera malaisé, car les Indiens qui les accompagnent ne souffriront en aucun cas de ne pas dormir dans un village ou simplement de ne pas y entrer, particulièrement maintenant que nous sommes en hiver, et si nous qui sommes vêtus avons très froid, ils le ressentiraient beaucoup plus, eux qui vont complètement nus. Que Notre Seigneur les protège et nous les ramène.

Une grande partie des vivres qui ont été embarqués en Espagne s’est gâtée et le vin a été presque entièrement perdu à cause de la tromperie des tonneliers de Séville. Ceux-ci méritent un grand châtiment dans leurs personnes, et il n’y a aucune excuse à accepter quant à la longueur du voyage, ce qui n’est pas à prendre en considération, mais plutôt la façon dont ces tonneaux étaient chargés ; il est arrivé qu’en Flandres ou ailleurs ils restent six et sept mois dans les navires, sans qu’ils aient rien perdu ; à l’heure où on les requiert pour le service de Vos Altesses, ils se demandent aussitôt par quel bout et de quelle manière ils pourront en garder la moitié. Je dis cela car rien d’autre ne manque ici autant que le vin, qui est un aliment qui donne de l’énergie à ceux qui sont en chemin ; car on trouve partout de quoi manger, et avec un peu de vin les gens sont satisfaits et joyeux. Il faut que Vos Altesses ordonnent d’en envoyer ici par les premiers navires et fassent punir ceux qui ont causé ce préjudice, ainsi que d’autres vols concernant d’autres vivres, dont la charge revint à don Juan lors de mon départ.

Après que j’ai écrit tout ce qui est ci-dessus, aujourd’hui, fête de saint Sébastien, Ojeda est revenu ; il est allé jusqu’à Çibao, qui est une province, avec tous les hommes qu’il avait emmenés, et il a trouvé de très grandes mines d’or ; il n’en a pas rapporté car je lui avais interdit de le faire, ignorant qui étaient ces gens, et s’ils seraient fâchés de voir des étrangers prendre ce qui se trouve sur leurs terres. Il a cependant rapporté un échantillon pris dans chacune des rivières, que j’envoie à Vos Altesses ; et si ce que lui-même et ceux qui l’accompagnaient disent est vrai, la quantité d’or qu’il a trouvée est vraiment digne d’émerveillement. Il m’a fait un écrit de tout le chemin qu’il a parcouru et de ce qu’il a trouvé, très en détail, et j’envoie cet écrit et les échantillons d’or à Vos Altesses par ce courrier. Je dis que cette noble province n’est qu’à vingt lieues d’ici et, à ce que je peux comprendre, dans ses environs tout n’est que mine d’or, et c’est une terre qui peut être aussi vaste que le royaume du Portugal ; je crois qu’il y a plus d’or encore que ce qu’ils m’ont annoncé. Je ne pars pas sur-le-champ pour ce pays car une grande partie de ceux qui sont ici sont malades, et pour cette raison j’en ai même gardé certains que je désirais envoyer en Castille. Et je dis et j’affirme également, à ce que je peux comprendre, que Vos Altesses peuvent être parfaitement sûres que tous les Indiens d’ici sont prêts à faire ce qu’on leur ordonnera, et il est impensable qu’ils puissent s’y

refuser, et il n’y a personne qui ne s’étonne que nos gens qui étaient restés ici se soient laissé tuer, tant ces Indiens sont craintifs ; et c’est pourquoi je dis que je soupçonne qu’ils se sont eux-mêmes détruits les uns les autres.

Ce soir même également est arrivé un des écuyers de la suite de Gorvalàn, qui rapporte qu’ils ont trouvé beaucoup de mines d’or, et que Gorvalàn le suivait, tout joyeux. Dès qu’il arrivera j’écrirai sa relation, en toute clarté. L’un et l’autre me disent que les Indiens leur disaient qu’en creusant la terre, on trouvait des morceaux d’or qui d’après leur dimension doivent faire un marc. Les Indiens n’ont pas le savoir-faire pour le ramasser, sauf dans les sables des rivières, et ils n’en prennent que des morceaux qu’ils peuvent saisir avec leurs doigts, et ne les ramassent que pour faire leurs masques, car jusqu’à aujourd’hui cet or n’est ni vendu ni échangé ; ils disaient aussi que lorsqu’il pleut on trouve sur les berges des rivières de gros morceaux que l’eau a découverts. Notre Seigneur fera que nous voyions toutes ces merveilles ; mais si comme ces gens le croient et le disent il est vrai qu’on trouve autant d’or en cette île que de fer en Biscaye, il me semble que, même s’il n’y en avait pas en si grande quantité, ce serait encore énorme.

Puis Gorvalán est arrivé avec tous ceux qui étaient partis avec lui, et tous racontent au sujet de l’or des choses merveilleuses. Ils ont rapporté un échantillon de l’or qu’ils ont trouvé dans les rivières, que j’envoie également à Vos Altesses, avec ceux qu’a rapportés Ojeda. Tous deux parlent de la même façon de ces affaires d’or, alors que chacun d’eux ne savait rien de l’autre quand ils partirent d’ici et de là-bas, comme je l’ai dit plus haut.

La caravelle est revenue elle aussi et elle rapporte d’excellentes nouvelles, comme Vos Altesses le verront *in extenso* par un écrit fait par-devant l’un de leurs notaires, qui écrivait chaque jour tout ce qu’ils faisaient. Le capitaine ne fait pas un bon rapport, et l’erreur qu’il a faite à la Guadeloupe ne suffit pas, il voulait maintenant abandonner le voyage que je lui avais ordonné de faire et aller en Jamaïque. Ils disent qu’en moins de six lieues ils ont trouvé plus de cinq cents villages, avec dans chacun d’eux plus de soixante grandes maisons et des gens en grand nombre, tous du meilleur aspect qu’on ait vu : ils donnaient aux nôtres tout ce qu’ils avaient. Ce même Marque a pénétré dans les terres et a trouvé chez ces gens la meilleure compagnie qu’on puisse imaginer ; je ne lui avais pas donné

l’ordre de quitter sa caravelle ni d’envoyer des gens à terre. Le voyage avait rendu malade Ojeda et, ne pensant pas arriver si tôt ici, il m’avait écrit une lettre sur ce qui lui était arrivé, et parce qu’il me semble que Vos Altesses auront plaisir à la voir, je la transcris tout du long à la fin de la présente, et voici ce qu’elle dit[8] :

Mémoire pour Antonio de Torres (30 janvier 1494)

Mémoire que pour les Rois Catholiques l'amiral don Cristóbal Colón remit, en la cité d'Isabela, le 30 janvier 1494, à Antonio de Torres, sur son deuxième voyage aux Indes, avec, à la fin de chaque chapitre, la réponse de Leurs Altesses [9]

Ce que vous, Antonio de Torres, capitaine de la nef *Marie-Galante* et alcade de la cité d'Isabela, devez dire de ma part et requérir du Roi et de la Reine, nos seigneurs, est ce qui suit :

Premièrement, après avoir remis les lettres de créance que vous portez de ma part à Leurs Altesses, vous baiserez leurs royaux pieds et mains en mon nom et me recommanderez à Elles comme à Roi et Reine, mes naturels seigneurs, au service desquels je désire finir mes jours, ce que plus au long vous leur direz selon ce que vous avez vu et savez de moi.

Leurs Altesses se tiennent pour bien servies.

Item : Encore que, par les lettres de moi comme du père fray Buil et du trésorier adressées à Leurs Altesses, on puisse se faire une idée de ce qui s'est fait ici depuis notre arrivée — et cela par le menu comme dans l'ensemble —, toutefois, vous direz à Leurs Altesses de ma part qu'il a plu à Dieu de m'accorder pour leur service une telle grâce que, jusqu'à présent, ni moi ni personne n'avons trouvé rien qui puisse amoindrir en quoi que ce

soit ce que je leur ai écrit, dit et affirmé aux jours passés. Au contraire, par la grâce de Dieu, j'espère que bientôt bien plus clairement tout paraîtra par les faits, parce que sans avoir pénétré à l'intérieur des terres, sur les seuls rivages de la mer, on trouve tant de traces d'épices de différentes sortes que l'on a toute raison de s'attendre au meilleur résultat. Il en est de même avec les mines d'or, car pour deux personnes seulement qui sont allées découvrir, chacune de son côté, sans beaucoup s'y arrêter parce qu'elles avaient peu de gens, on a trouvé tant de rivières, si chargées d'or, que ceux d'entre eux qui les virent en recueillirent simplement à la main, comme échantillon, et revinrent si réjouis, et parlaient tant de son abondance que je suis embarrassé de le dire et de l'écrire à Leurs Altesses. Mais, puisque Gorvalan, qui fut l'un de ceux qui allèrent à la découverte, part pour l'Espagne, il dira ce qu'il a vu. Cependant, l'autre reste ici, nommé Hojeda[10], de la maison du duc de Medinaceli, garçon très avisé et réservé qui, sans aucun doute et aussi sans comparaison, a découvert bien plus encore, selon le mémoire qu'il rapporte sur les rivières, disant que chacune d'elles en charrie tant que c'est chose incroyable. Ce pourquoi Vos Altesses peuvent rendre grâces à Dieu qui, si favorablement, est de toutes leurs affaires.

Leurs Altesses rendent beaucoup de grâces à Dieu pour ceci et tiennent pour signalé service de l'Amiral tout ce qu'il a accompli et ce qu'il fait, car elles savent qu'après Dieu c'est à lui qu'elles sont redevables de tout ce qui, en cette entreprise, a été obtenu et le sera. Comme à ce sujet elles lui écrivent plus longuement, elles se réfèrent à leur lettre.

Item : Vous direz à Leurs Altesses, ainsi que cela leur est écrit, que j'aurais désiré pouvoir leur envoyer par cette armada une plus grande quantité de cet or qu'on espère recueillir. Mais, de nos hommes qui sont par ici, la plupart sont tombés subitement malades. En outre, ce convoi ne pouvait être retenu ici plus longtemps, tant en raison de la dépense que parce que le temps est favorable pour que puissent aller et revenir ceux qui doivent ramener ce dont nous avons ici le plus pressant besoin. S'ils différaient à se mettre en route, ceux qui doivent revenir en mai ne le pourraient. D'ailleurs, si je voulais entreprendre d'aller aux mines et aux rivières maintenant avec ceux qui sont bien-portants, tant parmi les gens de

mer que parmi les terriens du village, j’y trouverais beaucoup de difficulté, sinon de dangers, parce que sur un trajet de vingt-trois à vingt-quatre lieues, où il y a des cols et des rivières à passer pour faire une si longue route et pour demeurer le temps nécessaire à recueillir l’or, il nous faudrait emporter quantité de provisions qu’il est impossible de porter à dos d’homme, et nous n’avons ici ni bêtes de somme pour y suppléer ni chemins ou passages qui soient assez praticables — ce pourquoi je veux que l’on commence à en aménager afin que l’on puisse passer. Il y aurait aussi grand inconvénient à laisser ici les malades en lieu ouvert et dans des cabanes, ainsi que les munitions et provisions qui sont à terre, car bien que ces Indiens se soient montrés aux découvreurs et se montrent chaque jour plus simples et sans malice, malgré tout, comme sans cesse ils viennent parmi nous, il ne me paraît pas judicieux de courir le risque et l’aventure de la perte de nos gens et des subsistances, ce qu’un Indien pourrait amener en mettant, avec un tison, le feu aux cabanes car, tant la nuit que le jour, ils ne font qu’aller et venir, et à cause d’eux nous maintenons une garde au camp pendant que le village est ouvert et sans défense.

Il a bien fait.

Item : De plus, comme nous avons vu que ceux qui sont allés par les terres à la découverte sont tombés pour la plupart malades dès leur retour, et que certains mêmes ont dû rebrousser chemin, c’était raison de craindre qu’il n’en arrivât autant à ceux qui, se trouvant en santé, partiraient maintenant. Il s’ensuit qu’il y avait encore deux maux à craindre. D’abord, celui de tomber malade en ce lieu de travail où n’existent ni maisons ni protection aucune contre ce cacique que l’on appelle Caonabo, qui, au dire de tous, est homme aussi méchant qu’audacieux et qui, nous voyant dans ces parages ainsi défaits et souffrants, pourrait entreprendre contre nous ce qu’il n’oserait si nous sommes sains. En outre, l’autre difficulté était de ramener l’or ramassé, on devait ou le transporter en petites quantités et aller et venir chaque jour en prenant le risque des maladies, ou il fallait le faire convoyer par une partie seulement de nos gens avec le même danger de le perdre.

Il a bien fait.

Ainsi direz-vous à Leurs Altesses que ce sont là les causes pour lesquelles, de présent, ni l'armada n'a été retenue davantage ni ne leur a été envoyé plus que des échantillons d'or. Mais, me confiant en la miséricorde de Dieu qui en tout et partout m'a guidé jusqu'ici, mes gens se rétabliront promptement, et il en est déjà ainsi, parce que seules leur conviennent les terres de certaines régions où ils se rétablissent aussitôt arrivés. Il est certain aussi que si l'on avait eu quelques viandes fraîches pour les convalescents, bien vite tous auraient été sur pied, avec l'aide de Dieu, et la plupart déjà rétablis, ce qui, j'espère, arrivera promptement.

Avec le petit nombre de bien-portants qui nous reste, nous travaillons chaque jour à fermer la ville, à la mettre en état de défense et à placer les provisions en sûreté — ce qui sera l'affaire de peu de jours, car nous ne ferons rien d'autre qu'un enclos de pierres sèches[11], les Indiens n'étant pas gens, s'ils ne nous trouvent endormis, à entreprendre la moindre chose, encore qu'ils y aient pensé. Car pour ce qui advint de ceux qui restèrent ici, ce fut faute de se garder. Si peu qu'ils aient été et si fortes raisons qu'ils aient données aux Indiens de faire ce qu'ils ont fait, jamais ceux-ci n'auraient osé entreprendre de leur nuire s'ils les avaient vus bien gardés.

Aussitôt cela fait, on entreprendra d'aller auxdites rivières, soit en partant d'ici par terre et en cherchant les meilleurs moyens possibles, soit par mer en tournant l'île jusqu'à l'endroit que l'on dit n'être pas à plus de six ou sept lieues desdites rivières, en sorte qu'avec sécurité on puisse ramasser l'or, le mettre à l'abri de quelque forteresse ou tour que l'on construira aussitôt sur place, le tenir rassemblé pour le moment où les deux caravelles reviendront ici et, enfin, qu'aussitôt le temps venu de naviguer par ces mers il parte en sûreté.

Cela est bien, et ainsi devait-il faire.

Item : Vous direz à Leurs Altesses, comme déjà il a été dit, que les causes d'une maladie si générale tiennent au changement d'eau et d'air, car nous voyons qu'elle s'étend tour à tour à nous tous, mais que peu sont en danger. Par conséquent, la conservation de la santé de ces gens dépend, après Dieu, de ce qu'ils soient pourvus des aliments auxquels ils étaient accoutumés en Espagne, parce que, ni de ceux-ci ni de ceux qui pourraient venir, Leurs Altesses ne pourraient rien obtenir s'ils n'étaient en bonne santé. Cet

approvisionnement devra durer jusqu'à ce que nous ayons obtenu ici le fruit de tout ce qu'on aura semé et planté ; je veux dire du blé, de l'orge et de la vigne dont on s'est peu occupé cette année parce qu'on n'a pu s'établir plus tôt, et qu'aussitôt que cela fut fait le peu de laboureurs que nous avions tomba malade. Eussent-ils été bien-portants, d'ailleurs, qu'ils avaient si peu de bêtes, et si maigres et épuisées, qu'ils n'auraient pu faire que bien peu. Malgré cela, pourtant, on a semé quelque peu, plus pour essayer la terre qui semble merveilleuse que pour en attendre quelque remède à nos nécessités. Nous sommes bien certains, ainsi qu'il se voit à l'œuvre, qu'en cette terre le blé tout comme la vigne prendront très bien. Mais il faut attendre les fruits, et s'ils viennent aussi vite que croissent le blé et le petit nombre de ceps qu'on a plantés, il est certain qu'ici nous n'aurions rien à envier à l'Andalousie ni à la Sicile. De même en va-t-il des cannes à sucre qui, plantées en petit nombre, ont bien pris. Il est certain que la beauté de ces îles, avec leurs monts et leurs sierras, leurs eaux et leurs vallées arrosées d'abondantes rivières, est un tel spectacle qu'aucune autre terre sous le soleil ne peut sembler meilleure ni plus magnifique.

Puisque la terre est ainsi, on doit procurer le plus possible de toutes semences et on écrit à don Juan de Fonseca d'envoyer sans délai tout ce qui sera nécessaire.

Item : Vous direz qu'une grande partie du vin que transportait la flotte en ce voyage s'étant répandue — et cela, au dire de la plupart, par la faute du mauvais travail des tonneliers de Séville — c'est de vin que nous manquons le plus maintenant, et que pour cela nous en désirons davantage. Quoique nous ayons du biscuit et du blé pour plus longtemps, malgré tout il est nécessaire qu'il nous en soit envoyé une quantité raisonnable, car le chemin est long, et l'on ne peut nous en pourvoir chaque jour. De même pour les viandes, je veux dire le lard et autres salaisons, qui doivent être meilleures que celles que nous avons emportées en ce voyage.

Il est aussi nécessaire que des moutons vivants — et plutôt des agneaux et des agnelles, et davantage de femelles que de mâles —, quelques petits veaux et quelques petites génisses nous soient envoyés à chaque fois qu'ici

viendra quelque caravelle ; et de plus quelques ânesses et ânes, et des juments pour labourer et se reproduire, car il n'y a ici aucun de ces animaux dont l'homme puisse s'aider et se servir.

Parce que je crains que Leurs Altesses ne se trouvent pas à Séville et que leurs officiers ou ministres ne pourvoient, sans ordre exprès de leur part, à ce qu'il est nécessaire de nous faire parvenir maintenant par le plus prochain convoi, et pour qu'entre consultation et réponse ne passe la saison du départ des navires qui doivent absolument être ici de retour dans le courant du mois de mai, vous direz à Leurs Altesses comment je vous ai chargé et ordonné d'engager ou déposer une partie de l'or que vous portez entre les mains de quelque marchand de Séville qui en prélèvera et prendra la contrepartie des maravédis nécessaire à charger deux caravelles de vin, de blé et de toutes les autres choses que porte votre mémoire. Ce marchand portera ou enverra ledit or à Leurs Altesses afin qu'Elles le voient, le reçoivent et fassent payer ce qui en aura été distrait et consacré à l'armement et chargement desdites deux caravelles — et l'on doit, pour la consolation et l'encouragement de nos gens qui restent ici, faire tout le possible pour qu'elles soient de retour dans le courant du mois de mai, de manière qu'avant d'entrer dans l'été nos gens voient arriver le renouvellement des vivres, et spécialement les malades ; desquelles denrées nous manquons, et particulièrement de raisin sec, de sucre, d'amandes, de miel et de riz que l'on aurait dû envoyer en grande quantité et de vin dont il est venu bien peu ; encore ce peu est-il déjà consommé, ainsi qu'il en va de la majeure partie des médicaments apportés de là-bas, par le fait du grand nombre de nos malades. De toutes ces choses, comme je l'ai dit, tant celles pour les bien-portants que celles destinées aux malades, vous en portez des mémoires signés de ma main. Vous achèterez le tout, si l'argent vous suffit, et au moins ce qu'il sera le plus nécessaire de nous faire parvenir maintenant, afin que puissent aussitôt partir lesdits deux navires. Quant au reste, procurez-le-vous avec l'aide de Leurs Altesses, et que sur d'autres navires ce soit expédié le plus vite qu'il se pourra.

Leurs Altesses envoient l'ordre à don Juan de Fonseca d'ouvrir immédiatement une enquête sur ceux qui ont commis cette coquinerie des tonneaux et que l'on prélève sur leurs biens de quoi couvrir leur prix et

tous les dommages advenus avec le vin. Pour ce qui est des cannes à sucre[12]*, que l'on veille à ce que celles qu'on envoie soient bonnes. Quant aux autres choses dont il est question, qu'on y pourvoie aussitôt.*

Item : Vous direz à Leurs Altesses que par défaut d'une langue en laquelle enseigner notre sainte foi à ces gens, ainsi que Leurs Altesses le désirent, et ce à quoi nous qui sommes ici travaillons tant que nous pouvons, nous envoyons sur ces navires des cannibales, hommes, femmes, garçons et fillettes, que Leurs Altesses pourront faire mettre entre les mains des personnes qui sauront le mieux leur apprendre notre langue tout en les exerçant au service. Peu à peu, en faisant mettre parmi eux quelques esclaves plus cultivés que les autres, ils apprendront de ceux-là ; mais il ne faut pas qu'entre eux ils se parlent et se voient — sinon plus tard —, car ils apprendront plus vite là-bas qu'ici et seront meilleurs interprètes. Cependant, ici, nous ne laisserons pas de faire en ce sens tout ce que nous pourrons. Il est vrai que, comme ces gens se pratiquent très peu d'une île à l'autre, il y a quelques différences dans leur langue selon qu'ils sont plus ou moins éloignés les uns des autres. Et parce qu'entre ces îles celles des cannibales sont plus grandes[13] et bien plus peuplées, il nous est apparu ici qu'y prendre des hommes et des femmes pour les envoyer en Castille ne pouvait être qu'un bien, car il faut leur faire une bonne fois abandonner cette inhumaine coutume qu'ils ont de manger des hommes ; et là-bas, en Castille, en entendant la langue espagnole bien plus vite, ils recevront le baptême et assureront le salut de leur âme. En outre, parmi les peuples qui n'ont pas ces coutumes, nous gagnerons grand crédit quand ils verront que nous avons pris et mené en captivité ceux dont ils reçoivent tant de dommage et dont ils ont une telle peur que de la vue d'un seul ils s'épouvantent. Vous certifierez à Leurs Altesses que la venue et la vue en cette terre de cette flotte en si bon ordre et si belle nous a donné la plus grande autorité et nous assure une très large sécurité pour l'avenir ; et si la population de cette grande île et des autres voit qu'aux bons nous réservons un bon traitement et que sur les méchants s'abat le châtiment, elle se rangera promptement à l'obéissance et nous pourrons la gouverner comme des vassaux de Leurs Altesses.

D'autre part, là où nous avons des hommes, ces Indiens font à présent de bon gré non seulement ce que n'importe lequel leur demande, mais aussi,

de leur propre volonté, tout ce qu’ils pensent devoir nous plaire. De même, Leurs Altesses peuvent être certaines que la venue de notre armada leur a donné ici non moins de réputation qu’elles en ont parmi les princes chrétiens, et ce pour bien des considérations tant présentes qu’à venir, et dont Leurs Altesses pourront mieux juger et comprendre que je ne le saurais dire.

Qu’on lui dise ce qui est ici advenu avec les cannibales qui sont arrivés. Que c’est très bien et qu’il doit faire ainsi, mais qu’il s’efforce de les convertir à notre sainte foi catholique là-bas, autant qu’il lui sera possible, et qu’il en fasse de même à l’égard de ceux des îles où il se trouve.

Item : Vous direz à Leurs Altesses que, pour le bien des âmes desdits cannibales, et même des habitants d’ici, il nous est venu à l’esprit que plus loin on les enverra, mieux cela vaudra, et qu’en cela Leurs Altesses pourraient être servies ainsi : sachant combien les troupeaux et les bêtes de somme sont nécessaires pour la subsistance de ceux qui doivent rester ici et pour le bien de toutes ces îles, Leurs Altesses pourront donner licence et permis à un nombre suffisant de caravelles d’amener chaque année lesdits troupeaux, autres approvisionnements et ce qui est nécessaire pour cultiver les champs et exploiter la terre ; cela à des prix raisonnables et pour le compte des convoyeurs qui pourraient être payés en esclaves cannibales, gens féroces, mais gaillards bien faits et de très bon entendement, lesquels, arrachés à leur inhumanité, seront, croyons-nous, les meilleurs esclaves qui soient et perdront leur mauvaise coutume dès qu’ils auront quitté leur terre. On pourrait en capturer beaucoup avec ces fustes à rames qu’on se propose ici de construire. Il est entendu toutefois que chacune des caravelles qui viendrait ainsi pour Leurs Altesses aurait à son bord une personne de confiance qui leur défendrait de s’arrêter en toute autre île ou endroit que celui fixé pour que s’y fasse le chargement et le déchargement de toutes les marchandises. Quant aux esclaves qu’on emmènerait, Leurs Altesses pourraient, à l’arrivée, prélever sur eux des droits.

À cela vous m’apporterez ou m’enverrez réponse, afin que, s’il semble bon à Leurs Altesses, on prenne ici les mesures nécessaires avec plus d’assurance.

La décision a été sur ce point suspendue pour le moment jusqu'à nouvelles propositions de là-bas. Que l'Amiral nous écrive ce qui lui en semble.

Item : Vous direz aussi à Leurs Altesses qu'il est plus avantageux et moins coûteux de fréter les navires par tonneaux, comme les frètent les marchands pour le commerce des Flandres plutôt que de toute autre manière ; ce pourquoi je vous ai chargé de fréter de la sorte les deux caravelles que vous devez envoyer dès votre arrivée, et ainsi se pourra-t-il faire de toutes les autres que Leurs Altesses enverront, si de cette façon Elles s'estiment bien servies. Je n'entends naturellement pas cela de celles qui doivent venir avec licence pour le trafic des esclaves.

Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca que les caravelles soient ainsi frétées, si faire se peut.

Item : Vous direz à Leurs Altesses que, pour épargner des frais plus considérables, j'ai acheté les caravelles mentionnées dans le mémoire afin de les retenir ici avec les deux nefs, à savoir la *Gallega* et la *Capitane*, dont, selon le conseil de son maître pilote, j'ai acheté les trois huitièmes au prix enregistré dans les copies, signées de ma main, dudit mémoire. Ces navires non seulement assureront l'autorité et la complète sécurité de nos gens qui sont dans les terres et devront traiter avec les Indiens pour recueillir de l'or, mais aussi nous garantiront de tout danger qui nous pourrait advenir d'étrangers. En outre, les caravelles sont nécessaires pour la découverte de la terre ferme et d'autres îles qui se trouvent sur le parcours. Vous supplierez Leurs Altesses de faire payer aux échéances promises les sommes de maravédis, prix de ces navires, car sans aucun doute ils rapporteront bien leur prix, à ce que je crois et espère de la miséricorde divine.

L'Amiral a bien fait et vous lui direz comment a été payé ici le vendeur de la nef et ordonné à don Juan de Fonseca de payer les caravelles achetées par l'Amiral.

Item : Vous direz à Leurs Altesses et les supplierez de ma part, aussi humblement que possible, qu'il leur plaise de bien considérer tout ce qui, en les lettres et autres écrits, touche plus précisément à la paix, au repos et à la concorde de ceux qui demeurent ici ; et que, pour toutes choses tenant au service de Leurs Altesses, Elles choisissent telles personnes dont on n'ait aucune défiance et qui regardent plus à ce pourquoi elles auront été envoyées qu'à leurs propres intérêts. À cet égard, puisque vous avez vu et su toutes choses, vous parlerez à Leurs Altesses et leur direz l'entière vérité telle que vous en avez jugé. Vous aviserez aussi à ce que l'ordonnance qu'à cet effet Elles feront établir nous parvienne autant que possible par les plus prochains navires, afin qu'il n'y ait pas ici de scandales dans les affaires qui touchent autant à leur service.

Leurs Altesses sont bien informées de ce qui se passe et à tout Elles pourvoient comme il convient.

Item : Vous direz à Leurs Altesses la situation de cette ville et la beauté de la province prochaine, comme vous les avez vues et vous en êtes pénétré. Vous leur direz aussi comment je vous en ai fait alcade en vertu des pouvoirs qu'à cet effet je tiens de Leurs Altesses, que je supplie humblement d'agréer cette nomination eu égard à vos services, ce que j'espère de Leurs Altesses.

Il plaît à Leurs Altesses que vous soyez alcade.

Item : Comme Mosen Pedro Margarite, officier de la maison de Leurs Altesses, a bien servi, et que j'espère qu'il en sera encore ainsi à l'avenir pour tout ce qui lui sera confié, j'ai eu plaisir de son établissement ici, et aussi de celui de Gaspar et de Beltran, auxquels, parce qu'ils sont des serviteurs connus de Leurs Altesses, je pourrais donner des missions de confiance. Vous supplierez Leurs Altesses d'avoir égard tout spécialement audit Mosen Pedro, qui est marié et a des enfants, et de le pourvoir d'une commanderie en l'ordre de Saint-Jacques dont il porte l'habit, afin que sa femme et ses enfants aient de quoi vivre. De même, vous parlerez de Juan Aguado, serviteur de Leurs Altesses, vous leur direz combien excellemment

et avec quelle diligence il a servi en toute mission qui lui a été confiée, et que je Les supplie de le tenir, ainsi que les plus hauts nommés, en toute particulière considération.

Leurs Altesses ordonnent d'accorder à Mosen Pedro trente mille maravédis annuels et à Gaspar et Beltran quinze mille chacun à compter d'aujourd'hui 15 août 1494. Que l'Amiral fasse payer ce qui devra être soldé là-bas et don Juan de Fonseca ce qui devra être payé ici. Quant à ce qui est de Juan Aguado, Leurs Altesses se souviendront de lui[14].

Item : Vous direz à Leurs Altesses le travail que l'afflux de tant de malades, joint à la rareté des provisions, a donné au Dr Chanca, et comment néanmoins il s'acquitte avec grand diligence et charité de tout ce qui regarde sa profession. Comme Leurs Altesses s'en sont remises à moi du soin de lui allouer un salaire, et comme il va sans dire qu'en restant ici il ne reçoit ni ne peut rien recevoir de personne, ni rien tirer de son état comme il le fait en Castille ou pourrait le faire étant au calme et vivant d'une manière bien différente qu'il ne vit ici, j'ai décidé, bien qu'il jure avoir gagné davantage en Castille, sans parler de la pension que lui servaient Leurs Altesses, de ne pas lui accorder plus de cinquante mille maravédis pour le travail de chaque année qu'il passera ici. Je supplie donc Leurs Altesses de lui faire ordonnancer ce salaire en plus de la rétribution qui lui est allouée ici même, et cela parce qu'il dit et affirme que tous les physiciens de Vos Altesses qui sont sur les galères royales ou en semblables entreprises obtiennent de droit un jour de la solde annuelle de tous les gens. Quoi qu'il en soit, j'ai été informé et l'on me dit qu'en tout cas la coutume est de leur donner une certaine somme fixée selon la volonté et l'ordre de Leurs Altesses, en compensation dudit jour de solde. Vous supplierez Leurs Altesses qu'elles ordonnent de pourvoir à tout cela, tant au sujet du salaire que de ladite coutume, en sorte que ledit docteur ait lieu d'être content.

Leurs Altesses approuvent ce qui concerne le Dr Chanca. Que l'Amiral lui fasse payer, outre sa solde fixe annuelle, la somme qu'il lui a allouée. Quant à ce jour de solde des physiciens, ils n'ont coutume de le recevoir que là où le Roi, notre seigneur, se trouve en personne.

Item : Vous direz à Leurs Altesses combien Coronel est homme à les servir en maintes charges, et combien de services il a rendus jusqu'ici dans toutes les plus importantes affaires, et combien il nous fait défaut maintenant qu'il est malade. Vous leur direz que, les servant ainsi, combien il est juste qu'il bénéficie du fruit de sa peine, non seulement par les grâces qu'il obtiendra plus tard, mais encore par son présent salaire, afin que lui et ceux qui sont ici sentent que le service leur est profitable, car la nature de notre activité, en effet, qui est de recueillir de l'or, est telle que l'on ne doit pas peu considérer ceux qui y montrent tant de diligence. Comme, pour son talent, ledit Coronel a été pourvu ici, par moi, de la charge de grand alguazil major de ces Indes, et que, dans le mandement, j'ai laissé le salaire en blanc, je supplie Leurs Altesses de daigner le faire remplir aussi grandement qu'il leur conviendra, en considération de ses services, et de confirmer la nomination que je lui ai ici accordée, y pourvoyant selon le droit.

Leurs Altesses ordonnent que lui soient alloués, outre sa solde, quinze mille maravédis annuels qui lui seront payés en même temps qu'elle.

De même, vous direz à Leurs Altesses comment le bachelier Gil Garcia est venu ici en qualité de grand alcade sans qu'on lui ait fixé ni alloué de salaire, et que c'est un homme de bien, lettré, actif et fort nécessaire ici, et que je Les supplie d'ordonner que son salaire soit enregistré, en sorte qu'il puisse tenir son rang, et qu'aussi cette somme lui soit envoyée avec les fonds de la solde d'ici.

Leurs Altesses ordonnent de lui assurer vingt mille maravédis annuels aussi longtemps qu'il sera là-bas, et cela outre son salaire, qu'on lui paiera en même temps.

Item : Vous direz à Leurs Altesses, comme je le leur écris en mes lettres, que je ne pense pas qu'il soit possible cette année d'aller à la découverte avant que cette région des rivières où l'on trouva de l'or soit mise en état de rendement pour le service de Leurs Altesses. Ensuite, on pourra faire beaucoup mieux, mais ce n'est pas, pour lors, chose que quiconque puisse

faire pour le service de Leurs Altesses sans ma présence et mon gré, si bien qu'on le fasse, car l'homme n'est jamais sûr que de ce qu'il voit par lui-même.

Qu'il travaille aussi bien qu'il le pourra et qu'il sache ce qui en est de cet or.

Item : Vous direz à Leurs Altesses comment les écuyers venus de Grenade présentèrent de bons chevaux lors de la montre qu'ils en firent à Séville, mais qu'ensuite, à l'embarquement que je ne vis pas parce que j'étais un peu souffrant, ils les remplacèrent par d'autres, tels que le meilleur ne semble pas valoir deux mille maravédis, et cela parce qu'ils vendirent les premiers puis achetèrent ceux-ci. Et un sort semblable nous advint pour nombre d'hommes que je vis lors des défilés de Séville et qui étaient de bonne prestance. Il paraît que Juan de Soria, après avoir touché l'argent de leur solde, pour quelque sien intérêt remplaça ceux que je pensais trouver par d'autres, et je me vois maintenant avec des hommes que je n'avais jamais vus. Il y a eu en cette affaire tant de mauvaise foi que je ne sais si je dois me plaindre seulement de lui. De ce fait, et vu qu'on a payé à ces écuyers leurs frais jusqu'ici, en sus de leur solde, et le loyer de leurs chevaux, ce qui continue de présent ; ce sont des gens qui, quand ils sont malades ou quand l'envie leur en prend, refusent que l'on dispose de leurs chevaux sans eux. Vu que Leurs Altesses ne veulent pas qu'on achète ces chevaux, mais qu'ils soient à leur service, et que ces hommes n'acceptent de servir ou de faire quoi que ce soit, sinon en tant que cavaliers, ce qui pour l'heure n'est d'aucune utilité ; pour tout cela, il me semble que, puisqu'ils valent si peu, mieux vaudrait leur acheter les chevaux plutôt que d'être chaque jour, à leur propos, en de telles querelles. Enfin, que Leurs Altesses décident de cela comme mieux conviendra à leur service.

Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca de s'informer sur cette affaire de chevaux, et s'il trouve vrai qu'il y ait eu telle fourberie, qu'il en avise Leurs Altesses afin qu'Elles ordonnent un châtiment ; qu'il s'informe aussi de ce que l'Amiral dit du changement de gens et qu'il envoie le résultat de son enquête. Pour ce qui est des écuyers, Leurs Altesses ordonnent qu'ils demeurent où ils sont et qu'ils servent, car ils

sont de la maison de la garde de Leurs Altesses, et Elles leur ordonnent de prêter leurs chevaux à chaque fois que ce sera nécessaire et que l'Amiral le leur commandera. Et si quelque dommage advenait à ces chevaux alors qu'ils seraient en d'autres mains, Leurs Altesses ordonnent qu'ils en soient dédommagés par l'intermédiaire de l'Amiral. Leurs Altesses ne veulent pas qu'on achète ces chevaux, mais bien qu'ils servent comme il a été dit à ce sujet.

Item : Vous direz à Leurs Altesses comment sont ici venues plus de deux cents personnes sans solde, parmi lesquelles il s'en trouve qui servent bien, en sorte qu'on les donne en exemple aux autres à qui on demande d'en faire autant. Et parce qu'il serait fort bien qu'en ces trois premières années il y ait ici mille hommes pour l'établissement et la mise en pleine sûreté de cette île et des rivières d'or, et qu'y aurait-il cent cavaliers, loin d'être un mal, cela nous paraîtrait plutôt utile — et quoiqu'en cette question de chevaux Leurs Altesses puissent différer jusqu'à l'arrivée de l'or —, Leurs Altesses doivent faire savoir si, à ces deux cents personnes venues sans solde, celle-ci sera payée comme aux autres, à condition de bien servir. Car certes elles sont utiles dans ces commencements, comme je l'ai déjà dit.

De ces deux cents personnes dont il est dit ici qu'elles sont parties sans solde, puisqu'elles sont habiles et satisfont l'Amiral, Leurs Altesses ordonnent qu'elles remplacent celles qui allaient avec solde mais qui ont manqué et viendront à manquer, et Leurs Altesses ordonnent au trésorier de les inscrire en lieu et place de ceux que l'Amiral signalera comme ayant manqué.

Item : Parce qu'il est possible d'alléger un peu le coût de ces gens par les moyens et l'industrie que d'autres princes utilisent en de telles occasions, et que la dépense pourrait en être épargnée, il me paraît qu'il serait bon d'ordonner que les navires qui viendront ici apportent, outre les approvisionnements ordinaires et la droguerie, des chaussures et des cuirs pour en fabriquer, des chemises communes et autres, des pourpoints, des tissus de fil, des habits, des chausses et du drap pour se vêtir, le tout à raisonnable prix, et d'autres choses telles que conserves qui ne sont pas de ration, mais nécessaires à l'entretien de la santé, lesquelles choses seraient

reçues de tous avec plaisir et en déduction de leur solde. Et si tout cela était acheté par des officiers loyaux, ne regardant qu'à l'intérêt de Leurs Altesses, il en résultera des économies. Cela dit, vous saurez la volonté de Leurs Altesses à ce sujet et, si cela leur paraît de leur intérêt, que cela soit mis en œuvre aussitôt.

À cet égard, il aurait été bon que l'Amiral écrivît plus au long ; en attendant, on donnera ordre à don Juan de Fonseca qu'avec Jimeno de Bribiesca il pourvoie à cela.

Item : Vous direz aussi à Leurs Altesses que, quand hier, on passa la revue, on trouva les gens fort mal armés, ce qu'il faut, je crois, imputer en partie à ces trafics qui se firent là-bas, à Séville ou dans le port, lorsqu'on laissa ceux qui s'étaient présentés armés et qu'on en prit d'autres qui donnaient quelque chose à qui changeait avec eux. Il me paraît qu'il serait bon de faire apporter deux cents cuirasses, cent espingards et cent arbalettes avec beaucoup de munitions, car de cela nous avons le plus grand besoin, afin qu'avec ces armes nous puissions armer ceux qui ne le sont pas.

On a déjà écrit à don Juan de Fonseca pour qu'il y pourvoie.

Item : Pour ce qui est des compagnons qui sont venus ici, tels que maçons et autres gens de métier, ceux qui sont mariés et ont leurs femmes en Espagne voudraient qu'on paie ce qui leur est dû sur leur solde à celles-ci ou aux personnes à qui ils enverraient pouvoir, afin qu'on leur achète les choses dont ici ils ont besoin. Je supplie Leurs Altesses de leur faire donner satisfaction, car pour leur service il convient que ces gens soient ici bien pourvus.

Leurs Altesses ont déjà donné ordre à don Juan de Fonseca de pourvoir à cela.

Item : Outre toutes les choses que là-bas nous envoyons demander, selon mémoires signés de ma main, dont vous êtes porteur, et qui sont autant pour l'approvisionnement des bien-portants que des malades, il serait fort bien que nous parviennent cinquante pipes de mélasse, de l'île de Madère, car

c’est le meilleur aliment du monde, et le plus sain, et la pipe n’en vaut couramment pas plus de deux ducats sans la futaille. Si Leurs Altesses ordonnent qu’au retour quelque caravelle passe par là, elle pourra en faire l’achat ainsi que de dix caisses de sucre dont nous avons grand besoin. C’est, pour s’en procurer, la meilleure saison de l’année (je veux dire : d’à présent au mois d’avril). Il conviendrait aussi, pour les obtenir à bon compte, de prendre des mesures, si Leurs Altesses l’ordonnent, afin que l’on ne sache pas, là-bas, à quelle destination on les destine.

Don Juan de Fonseca y pourvoiera.

Item : Vous direz à Leurs Altesses que, quoique les rivières roulent la quantité d’or qu’ont dit ceux qui l’ont vu, il n’en est pas moins vrai que l’or ne s’engendre pas dans les rivières mais dans la terre, et que l’eau venant frapper les filons emporte l’or mêlé de sable. Et parce qu’entre ces si nombreuses rivières qui se sont découvertes il s’en trouve quelques-unes assez grandes, mais que tant d’autres sont si petites que ce sont plutôt des ruisseaux qui n’ont pas plus de deux doigts d’eau, on trouve très vite le point où elles naissent. C’est pourquoi non seulement des laveurs nous seront nécessaires pour recueillir l’or dans le sable, mais il nous en faudra d’autres pour l’extraire de la terre où l’on aura le meilleur et en plus grande quantité. Pour cela, il conviendrait que Leurs Altesses nous envoient de ces laveurs et de ces travailleurs des mines d’Almadén, parce qu’on pratiquera l’une et l’autre sorte de travail. Mais ici, cependant, nous ne les attendrons pas et, avec les laveurs que nous avons déjà, nous espérons, Dieu aidant, une fois nos gens rétablis, rassembler une bonne masse d’or pour les premières caravelles qui partiront.

Au prochain voyage, on pourvoiera à cela complètement ; en attendant, Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca qu’il envoie aussitôt le plus de mineurs qu’il pourra trouver. Elles écrivent à Almaden pour qu’on en prenne là le plus grand nombre que l’on pourra et qu’on les envoie.

Item : Vous supplierez très humblement Leurs Altesses de ma part qu’elles veuillent bien avoir en spéciale recommandation Villacorta, lequel,

comme Elles le savent, a très bien servi en cette affaire, de très bonne grâce, et qui, selon ce que je sais de lui, est homme diligent et dévoué à Leur service. Je Leur aurai en grâce de lui donner quelque charge de confiance qui soit de sa compétence et où il puisse montrer son désir de servir et son zèle. Vous obtiendrez ainsi que ledit Villacorta connaisse à l'œuvre que, dans le besoin que j'ai eu de lui, ce qu'il a fait pour moi lui a valu récompense.

Ainsi sera-t-il fait.

Item : Que lesdits Mosen Pedro, Gaspar, Beltran et autres qui sont restés ici, venus comme capitaines de caravelle, et qui maintenant retournent, ne jouissent d'aucune solde. Comme ce sont des personnes sur qui on peut se reposer de tâches importantes et de confiance, nous ne leur avons pas fixé une solde différente de celle des autres. Aussi supplierez-vous Leurs Altesses d'arrêter ce qu'on doit leur donner par année ou par mois, selon le mieux de leur service.

Fait en la cité Isabela, le trentième jour de janvier 1494.

On a déjà répondu plus haut à cela, mais comme en ledit article il est dit qu'ils jouissent de leur salaire, Leurs Altesses ordonnent que, dès lors, on leur paie à tous leur solde depuis qu'ils ont laissé leur charge de capitaine.

Instructions à Mosen Pedro Margarite (9 avril 1494)

Instructions que donna l'Amiral à Mosen Pedro Margarite pour reconnaître les provinces de l'île Hispaniola (9 avril 1494)

Ceci est une copie bien et fidèlement retranscrite d'une instruction écrite sur papier que le très magnifique seigneur don Cristóbal Colón, grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur perpétuel de l'île de San Salvador, de toutes les autres îles et de la terre ferme des Indes, découvertes et à découvrir, capitaine général de la Mer pour le Roi et la Reine, nos seigneurs, donna à Mosen Pedro Margarite.

Sa teneur est la suivante :

Premièrement : Aussitôt que, par Hojeda, vous seront donnés et confiés lesdites gens, je veux que vous les receviez selon et en la manière qui importe, et qu'une fois reçus vous les ordonniez en corps de bataille ainsi que cela vous paraîtra nécessaire pour la disposition du pays, et que vous donniez ces corps en charge à des personnes portant titre de capitaine, dont vous considérerez qu'ils le doivent porter parce qu'ils servent le Roi et la Reine, nos seigneurs, vous obéissent et accomplissent ce que vous leur direz et commanderez de la part de Leurs Altesses et de la mienne en vertu des pouvoirs qu'à cette fin j'ai reçus de Leurs Excellences.

Item : Pour quelque expérience que j'ai de pratiquer cette terre et de la parcourir, je vous écris ci-dessous quelques-unes des choses qu'il est

nécessaire de faire.

Mais parce que vous irez par d’autres provinces et contrées que celles dont nous avons l’expérience, et bien que partout ce soient mêmes coutumes et même sorte de gens, il vous est laissé la discrétion, vous étant présent, de renforcer ou d’atténuer ce qui ci-dessous vous est recommandé, selon que le moment et la disposition des lieux vous sembleront l’imposer. Car notre première intention est en cette affaire que vous alliez par toute cette île avec tous les hommes qui seront ci-dessous mentionnés, que vous en reconnaissiez les provinces, les gens, les terres et tout ce qui s’y trouve, mais plus spécialement toute la province de Çibao[15], afin que le Roi et la Reine, nos seigneurs, puissent être, de tout, parfaitement informés. Et de cette présente ville l’on vous enverra et l’on vous pourvoiera de tout ce dont vous aurez besoin.

Premièrement, de cette ville on vous enverra seize cavaliers, deux cent cinquante écuyers et arbalétriers, cent dix espingardiers et vingt officiers.

De tous ces gens vous devez former trois corps de bataille ; l’un sera pour vous et les deux autres à confier à deux personnes qui seront, selon vous, les plus capables d’une telle charge, et auxquelles vous donnerez le nombre d’hommes qu’il vous semblera bon. La principale chose que vous devrez faire est de veiller attentivement sur les Indiens, qu’il ne leur soit fait ni mal ni dommage, qu’il ne leur soit rien pris contre leur volonté, mais que bien plutôt ils soient traités avec égard et rassurés en sorte qu’ils ne s’insurgent pas.

Et comme, en ce voyage que je fis à Çibao, il arriva que quelque Indien dérobe peu ou prou, s’il se trouvait que certains d’entre eux volent, châtiez-les en leur coupant le nez et les oreilles, car ce sont des parties du corps qui ne se peuvent cacher. Ainsi on assurera le rachat des gens de toute l’île en leur donnant à entendre que ce qui a été fait à certains Indiens tenait à ce qu’ils avaient volé, et qu’il sera ordonné de très bien traiter les bons et de punir les mauvais.

Comme maintenant nos gens ne pourront pas emporter autant d’approvisionnement qu’il serait nécessaire pour tout le temps qu’ils devront être partis […][16] s’en vont et emportent des marchandises : perles, grelots et autres choses. Ils ont ordre, comme par la présente je le leur ordonne, de payer avec lesdites marchandises le pain et les victuailles qu’ils trouveront à acheter en en tenant le compte et en y mentionnant la date et le

lieu de l’échange ; enfin, que toute cession desdites marchandises soit faite en présence de la personne représentant l’officier des grands trésoriers, afin qu’eux seuls aient à en rendre raison et compte.

Item : Vous devez ordonner de plus que l’on donne vingt-cinq hommes à Amiaga, si je ne les lui ai pas donnés entre-temps, et qu’il ait charge d’aller avec ces trois autres[17] pourvoir en tout au ravitaillement de toute l’armée, afin que personne n’ait lieu, quel que soit son grade ou son rang, d’aller faire le moindre troc avec les Indiens et de leur causer les deux mille misères — car ce serait chose très contraire à la volonté et au service du Roi et de la Reine, nos seigneurs, parce que Leurs Altesses désirent bien plus le salut de ces gens, et qu’ils deviennent chrétiens, que toutes les richesses qu’elles pourront tirer de ce pays. Ainsi, dûment pourvu, que chacun se contente de ce que Leurs Altesses lui font payer pour se nourrir et pour les autres choses qui sont nécessaires. Si par aventure l’on ne trouvait point, par achat, de quoi manger, vous devrez, vous, Mosen Pedro, y pourvoir, le prenant le plus honnêtement possible, en flattant les Indiens.

Pour ce qui est de Cahonaboa, j’aimerais beaucoup qu’avec bonne diligence on fasse en sorte de le tenir bientôt en notre pouvoir. Et pour cela vous devez, selon mon désir, agir comme il suit : envoyez-lui une personne avec six hommes, tous très prudents. Qu’ils aillent avec un présent de ces choses qu’emportent là-bas les susdites gens chargés des échanges. Qu’ils le flattent et lui fassent entendre que j’ai grand désir de son amitié, que je lui enverrai d’autres choses encore, et que lui nous fasse envoyer de l’or. Vous devez lui faire savoir que vous êtes ici près et que vous allez par ces terres avec beaucoup de gens, que nous en avons infiniment, que chaque jour il en viendra davantage et que toujours je lui enverrai de ces choses que nous amenons de Castille. Traitez-le ainsi en paroles, jusqu’à ce que vous ayez son amitié, afin de mieux pouvoir le prendre.

Vous devez avoir soin de ne pas aller maintenant vers Cahonaboa avec tous vos gens, mais d’y envoyer Contreras, qui s’y rendra avec dix hommes et vous ramènera la réponse où qu’il aura eu avis que vous vous trouverez. Cette ambassade une fois reçue, vous pourrez en envoyer une autre, puis une autre encore, jusqu’à ce que ledit Cahonaboa soit rassuré, sans crainte que vous lui fassiez du mal ; et jusqu’à ce que vous ayez arrêté la façon de

vous en saisir au mieux qu'il vous paraîtra et selon la manière dont, au témoignage de Contreras, il vous aura accueillis, ce dernier ayant accompli ce que vous lui aviez dit sans l'outre-passer.

La manière dont on doit s'y prendre pour s'emparer de Cahonaboa est la suivante, réserve faite de ce qui se passera alors sur place. Que ledit Contreras entreprenne fort Cahonaboa et fasse en sorte qu'il vienne parler avec vous, parce qu'ainsi plus sûrement vous le pourrez capturer. Comme il va nu et qu'il serait malaisé de le retenir, et que, de même, si tout à coup il s'échappait et s'enfuyait de par la disposition du pays on ne pourrait facilement le ressaisir, quand vous aurez entrevue avec lui, faites-lui donner une chemise et qu'on l'en habille aussitôt, ainsi que d'un capuchon, qu'on lui ceigne une ceinture et qu'on lui mette une toque ; ainsi vous le pourrez tenir sans qu'il vous échappe. Vous devez aussi vous saisir de ses frères qui seront avec lui. Et si ledit Cahonaboa était indisposé et ne pouvait aller où vous serez, faites en sorte qu'il ait pour agréable votre venue chez lui. Avant que vous soyez près de lui, ledit Contreras devra y aller tout d'abord pour le rassurer, lui disant que vous venez vers lui pour le voir, le connaître et lui vouer amitié ; cela parce que, alors que vous cheminerez avec beaucoup de gens, il se pourrait qu'il soit pris de défiance et qu'il s'enfuie de par les monts et que vous manquiez sa prise. Cependant, tout cela est laissé à votre discrétion, afin que vous fassiez ce qui mieux vous semblera.

Item : Vous devez avoir grand souci que la justice soit fort crainte, et que vos ordres soient obéis et exactement exécutés, car s'il en allait autrement, nos gens pourraient s'enhardir de telle sorte que toute la troupe se perde et qu'elle se débande. Vous ne pourriez alors en tirer aucun parti et il en adviendrait des dommages. Les voyant ainsi débandés et en discorde de par le désordre régnant, ces Indiens qui sont des lâches et ne nous affrontent que par grand-peur[18], s'ils trouvent les nôtres deux par deux ou trois par trois, pourraient bien s'enhardir jusqu'à les tuer. Ainsi donc, pour cette raison, et pour d'autres, il est nécessaire que vous soyez parfaitement obéi, que s'accomplisse en tout point ce que vous commanderez, et que personne n'outrepasse vos ordres. Je vous en avise, car il n'est si mauvaises gens que

les lâches qui jamais ne risquent leur vie face à face, et vous saurez que si les Indiens trouvent un ou deux hommes isolés, il ne sera pas étonnant qu'ils les tuent.

Item : Comme avec l'aide de Notre Seigneur vous avez à parcourir beaucoup de terre, il sera bon qu'en toutes situations, n'importe où que vous alliez, par tous chemins et sentiers, vous fassiez planter des croix en lieux hauts et visibles, de même que sur les arbres et en tous autres endroits convenables d'où elles ne pourront tomber. Ce parce qu'il est de saison qu'il en soit fait ainsi et que, loué soit Dieu, c'est là terre chrétienne. Vous en serez grandement récompensé par la perpétuelle mémoire qu'on en aura. En outre, vous ferez mettre sur quelques hauts et grands arbres les noms de Leurs Altesses.

Item : De plus, il me paraît bon que tous ces gens aillent maintenant avec Hojeda jusqu'à Çibao, et que ce soit là que vous les receviez tous, au commencement de votre voyage à Yamahuix, d'où vous prendrez le chemin que bon vous semblera pour toucher aux limites de Çibao. Et parce que les chevaux, selon les informations que l'autre jour nous ont données Gaspar et ceux qui sont allés avec lui à Yamahuix, ne peuvent passer au-delà de Santo Tomas, à cause du mauvais chemin, vous devrez les laisser à Santo Tomas et en confier la charge à un des écuyers de la garde qui aura là aussi le sien ou à une autre personne qui vous semblera pouvoir le mieux faire et qui devra prendre soin de l'ensemble de ces montures avec plus de zèle que si elles étaient les siennes. Car vous pouvez déjà voir combien il en va de nous qu'ils soient en bon état. Et si vous trouvez des terres à visiter, vous les enverrez chercher pour vous approvisionner et vous servir. Pour tout cela que je vous ai dit, et en particulier pour ce qui en découle et en dépend, je vous donne et concède par les présentes pouvoir semblable à celui que je tiens de Leurs Altesses de vice-roi et de capitaine général de ces Indes, et ce aussi assurément que si j'insérais et joignais ici ledit pouvoir. De par la vertu de celui-ci, de la part de Leurs Altesses, j'ordonne aux gens qui iront maintenant avec vous d'obéir à vos ordres et de faire tout ce que vous leur

direz et commanderez au nom de Leurs Altesses, tout comme ils le feraient si je les commandais moi-même, sous peine de sanctions que vous prendrez et exécuterez sur les personnes et biens de ceux qui désobéiraient.

Fait en la ville d'Isabela, qui est en l'île Hispaniola, aux Indes, le neuvième jour du mois d'avril de l'année de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ.

Mille quatre cent quatre-vingt-quatorze.

L'AMIRAL

Relation du deuxième voyage[19]

La Isabela, été 1494.

Très Chrétiens, Très Hauts et Très Puissants Princes, Roi et Reine, Nos Seigneurs,

Bien qu'il n'y ait pas en ce moment de convoi pour expédier la présente, je vous écris dès maintenant. Au nom de Notre Seigneur je suis sur le départ pour aller découvrir d'autres îles et terre ferme des Indes, comme Vos Altesses me l'ont ordonné quand j'ai quitté l'Espagne, et aussi pour reconnaître toutes les terres déjà découvertes, afin que, si un quelconque royaume, ayant outrepassé ses droits, a envoyé ici une flotte, je le sache et puisse y apporter un juste châtiment ; et pour l'instant la saison commande d'attendre et d'être sur ses gardes. Je pars avec trois caravelles que j'ai achetées ici à moindre coût pour Vos Altesses, et donc j'écris cette lettre car j'attends également que Vos Altesses m'envoient d'Espagne les caravelles et les approvisionnements que j'ai demandés par le mémoire confié à Antonio de Torres, frère de la nourrice du prince mon seigneur, caravelles que j'attends pour avant la fin du mois de mai. Et parce qu'il se pourrait qu'avant que je ne revienne, bien que je ne le croie pas, ces caravelles dussent repartir, [et] il m'a semblé qu'à toutes fins utiles je dois laisser cela en ordre, et si je ne le fais pas aussi longuement que je le dois et le souhaite, c'est pour la raison évoquée ci-dessus : parce que je crois qu'avant que lesdits navires ne doivent repartir, je serai revenu ici. J'ai écrit très longuement à Vos Altesses par l'intermédiaire du susdit Torres, et je leur ai envoyé les livres d'écritures tant des dépenses que des revues et des gens à solde qui sont restés ici, ainsi que ceux qui sont sans solde, [et] ainsi que des coûts car la plupart des gens qui sont venus ici y sont restés, contre leur serment, et je leur ai envoyé l'or et les autres choses que j'ai pu obtenir ici,

en les informant de tout de façon très complète. J'ai procédé ensuite à la construction de cette ville, et alors qu'elle comptait déjà un grand nombre de maisons, survint le désastre d'un incendie, qui en brûla les deux tiers, au moment où je partais pour Çibao ; je ne renonçai pas à ce départ pour autant, et il peut y avoir jusqu'à l'arrivée [au Çibao] quatorze ou quinze lieues, distance sur laquelle il y a deux cols, non point longs, mais pénibles, bien qu'il soit possible de les éviter en faisant un long détour. Et d'ici à la rivière qui se trouve près de la ville il y a une distance équivalente à celle qui sépare à Séville Santa-Maria du fleuve ; une lieue plus loin il y a une autre rivière, pas aussi grande que celle-ci, dans laquelle je fais maintenant les moutures, car elle convient mieux que celle-ci pour les faire promptement. Trois lieues plus avant se trouve le col dit des Hidalgos, et pour arriver au pied de ce col on traverse une plaine toute plate ; le col est moins haut qu'une portée d'arbalète et il est très abrupt ; malgré tout, on peut le gravir à cheval, et une fois qu'on est en haut, tout est plat et on trouve une immense plaine, que j'ai appelée la Plaine Royale, dont on n'a pu savoir jusqu'ici ni la longueur ni la largeur. En partant du col, à cinq lieues à travers cette plaine j'ai trouvé un très grand fleuve, je dis bien très grand, plus grand que l'Èbre ou que n'importe lequel des fleuves espagnols, dont le débit est d'une quantité incroyable ; je l'ai traversé avec des barques de bois. Il s'agit du fleuve qui a son embouchure à Montecristi et il est navigable, mais je crois que les embouchures et les bras de rivières qui donnent dans le golfe d'Espagne sont des bouches de ce fleuve-ci. Dans cette plaine j'ai vu des villages et des maisons sans nombre, dont les habitants avaient si peur que c'en était merveille, ils ne savent faire autrement pour y remédier que de rentrer dans leurs maisons ; bien qu'elles soient très grandes, celles-ci n'ont qu'une porte très petite, comme une meurtrière dans un mur, et ils la fermaient avec des branchages. Je les faisais ouvrir, leur donnais quelque chose et les rassurais, et ils nous donnaient de ce qu'ils avaient, je veux dire du pain et de l'eau, car ils n'ont rien d'autre à donner que ce que la nature leur a donné à eux-mêmes. Après avoir passé le fleuve, je trouvai à six lieues un autre col, avec jusqu'à son pied encore de la plaine, à peu près d'un tir d'arbalète de haut, très abrupt et au sommet très plat ; je lui donnai le nom de col de Çibao, car de là jusqu'à la province de Çibao il n'y a pas une lieue. Tout ce chemin que j'ai parcouru court en droite ligne au sud ou midi de cette ville d'Isabela. Dans

la langue de ces Indiens « Çibao » signifie « lieu couvert de cailloux », et c’est le cas. C’est une contrée très élevée et peuplée outre mesure, faite de collines et de buttes ou de mamelons peu éloignés les uns des autres, mais au contraire très proches ; et plus on avance à l’intérieur, plus les collines et les cols sont hauts, jusqu’à ce qu’on arrive à des montagnes incroyablement hautes, que j’ai vues mais non pas atteintes, et je crois que je n’aurais pu les atteindre en huit jours : elles sont aussi éloignées l’une de l’autre que l’œil les fait paraître proches à cause de la disposition de leur relief. Toute cette province, à ce que m’affirmaient les Indiens que j’avais avec moi, est plus vaste que l’Andalousie, et elle n’est pas tant couverte d’arbres que d’herbe, laquelle est aussi haute, aussi fraîche et aussi épaisse que l’orge verte à Séville en mars ; et je crois qu’il en est ainsi toute l’année ; sous cette herbe tout n’est que pierraille très grosse et en épaisse couche, au point qu’on ne croirait pas que les hauteurs soient si vertes ; pourtant en certains endroits, à cause de l’épaisseur de la végétation, les Indiens et nous devions mettre le feu pour y voir et dégager le chemin. À l’entrée de Çibao, au pied des collines et des montagnes, il y a en certains endroits une grande épaisseur de palmiers, et plus avant des pins très beaux. C’est un pays où l’air est le meilleur du monde, avec les meilleures eaux, au point qu’on ne peut le croire si on ne le voit pas ; elles sont extrêmement froides, mais pas d’un froid sauvage, comme les eaux de certaines sierras de Castille ; au contraire, elles sont d’une température et d’une saveur merveilleuses, qu’on ne peut comparer avec les eaux d’ici, que j’ai envoyées à Vos Altesses comme tout à fait merveilleuses par rapport à celles de Castille. Je crois que ces terres sont entièrement couvertes de pins, mais le feu que les Indiens mettent sans cesse aux herbes les détruit, et par suite il n’y en a plus, sauf dans quelques vallées. Ces collines et mamelons ne sont pas infranchissables, tout le monde peut, même, traverser cette province de Çibao, avec toutes ses collines, et partout j’ai trouvé de l’or. Il est vrai que les Indiens ne le ramassent pas, sauf là où il y a de l’eau ; mais comme à la saison des pluies au pied de chaque colline ou de mamelon coule un ruisseau né de l’eau qui est tombée du ciel, ils en grattent le fond et y trouvent des grains d’or ; et dès que ces ruisseaux sont à sec ils cessent d’en tirer de l’or, contrairement à ce qui se passe dans certains lacs perpétuels et cours d’eau, où on en trouve le plus. J’allai ainsi de l’avant jusqu’à ce que j’eusse fait quatre lieues, et je trouvai un petit ruisseau où je trouvai de l’or, que je pris ; de là,

je fis encore une lieue jusqu'à un autre ruisseau deux ou trois fois plus gros que le précédent, et je trouvai un vallon […] bien que j'en eusse déjà trouvé d'autres très nombreux et extrêmement peuplés, et je recueillis de l'or, comme je l'avais fait tout au long du chemin, et en peu de temps les Indiens remplirent de grains d'or des feuilles d'arbre.

[J'ai vu ici un endroit tout à fait approprié] D'ici jusque-là on pouvait faire la route à cheval, par un bon chemin tout du long, excepté ces deux cols qui ne sont pas grand-chose, et le premier sera lieue […]. Vu que les bêtes ne pouvaient aller plus avant, je décidai de bâtir sur place un fort, pour lequel je vis un endroit très approprié, qui a les pieds dans l'eau avec tout autour de grandes vallées et plateaux ; je fis commencer les travaux, si bien qu'en trois jours, avec tous les gens que j'avais et les maîtres des corps de métiers pourvus de tout ce qu'il fallait, je fis un fort très puissant et très bon, qui en Castille serait bien jugé et semblerait parfait. Puis je laissai là Mosén Pedro Margarite, qui était la personne la plus apte pour cela, avec soixante hommes et tous les charpentiers et maçons, afin qu'ils achèvent ce qui devait être achevé, de façon que vingt-cinq hommes pussent demeurer en permanence dans le fort sans la moindre inquiétude. Il a fait ce que je demandais, comme il me l'écrit et ceux qui viennent de là-bas, tous les jours de façon continue, rapportent qu'il a creusé un fossé de dix-huit pieds de large et vingt de haut, et que les maisons sont toutes à l'intérieur du fort. Et j'ai disposé qu'on puisse descendre du fort dans le fleuve par une gaine cuirassée par laquelle puisse passer un homme qu'elle protégerait tout entier ; en faisant cette gaine je trouvai ici et là tout au fond [et] de nombreuses pierres de bombarde toutes faites et prêtes à l'usage, de la taille d'une grosse orange, disposées par trois ou quatre et couvertes de foin et de paille. Je partis aussitôt de là car les gens n'avaient pas pu emporter de vivres pour plus longtemps, et je ne partis que dans la seule intention de revenir aussitôt que j'aurais trouvé des vivres, qui maintenant sont bien douteux, non que nous devions craindre la famine, mais le manque des vivres auxquels nous sommes habitués. Rien ne nous manque tant que des bêtes de somme, des outres et des sacs, mais avec l'aide de Notre Seigneur il sera remédié à tout cela. Et donc je revins et ne restai que trois jours, durant lesquels de nombreux Indiens vinrent me voir par hasard, dont j'appris, et pas d'un seul, mais bien de tous absolument, que cette province de Çibao est immense et qu'on y trouve partout de l'or, et que la plus

grande partie, qui est celle où on trouve le plus d'or, s'étend au-delà de notre fort, auquel je donnai le nom de Saint-Thomas, à trois ou quatre jours de marche vers le sud ; ils me dirent aussi qu'il y avait de grands fleuves, dans lesquels il arrive qu'on trouve des morceaux d'or, qui par ce qu'ils me disent de leur taille pourraient bien peser une demi-arrobe ; il y en avait aussi des morceaux gros comme des noisettes et des noix, et en quantité ; et je le crois, car on m'en apporta quelques-uns aussi gros qu'une noix, et tels qu'on les trouve, car ils portaient encore des traces de terre ; et ils me disaient que de Saint-Thomas au pays de Cahonaboa, ce roi ou cacique, et dorénavant nous les appellerons ainsi, comme ils le font eux-mêmes, il n'y a que douze ou treize lieues ; c'est celui qui paraît-il a tué nos Chrétiens, qui étaient connus dans tous les coins de Çibao et qui étaient isolés les uns des autres ; et l'on dit aussi que dans le pays où habite ce Cahonaboa il y a beaucoup d'or, mais c'est une terre très montagneuse, où les morceaux et les pépites sont très gros. Je le crois à cause de ce que m'a dit Ocanaguari de Pedro, l'officier de la chambre, et d'Escobedo, lorsqu'il me disait qu'ils lui avaient demandé de les emmener avec lui et de leur montrer la mine d'or, ce qu'il avait fait, et qu'ensuite ils lui avaient dit qu'il n'y en avait pas beaucoup à cet endroit et que les pépites n'étaient pas grosses ; il n'avait alors consenti qu'à aller chez le cacique Cahonaboa […] apportait un bassin […] et qu'il l'avait tué ; cela est dû à une autre cause, à savoir de croire qu'il y avait plus loin davantage d'or, en plus gros grains, car cet Ocanaguari n'aurait pas osé conduire Pedro ailleurs que là où j'ai été moi-même ou dans la région, où l'or est toujours aussi fin que du sable, comme celui que j'ai envoyé à Vos Altesses, alors que plus loin on le trouve en pépites.

Il suffit de dire, Princes très chrétiens, comme je l'ai écrit dans mes autres lettres, que les gens de ce pays sont les plus doux et les plus craintifs, et de meilleure nature qu'il y ait au monde ; je dis et redis encore, qu'il ne me manque qu'une chose pour qu'ils deviennent tous chrétiens, c'est de savoir le leur dire et de prêcher dans leur langue, car il est certain qu'ils n'ont aucune religion ni aucune idolâtrie, et qu'ils ne pensent à rien d'autre qu'au pain, qu'ils appellent *casaui*, et aux femmes, et tous leurs faits, dits et pensées sont comme la nature les leur inspire : ils agissent en tout comme des enfants, sauf ce que, parce que ce sont des hommes, la nature les contraint de faire [c'est une chose de société : ils font ce qu'ils voient faire],

car si l’un d’eux vole ou commet une autre mauvaise action, c’est de la façon dont le font les enfants. Ils sont ingénieux, et font immédiatement ce qu’ils voient faire, mais il est certain que tant pour leur gouvernement que pour leur plaisir ils n’amassent ni l’or ni quoi que ce soit, sauf que par envie, défaut qu’ils ont, ils prennent de l’or ou autre chose pour qu’on leur donne ce qu’ils désirent ; ce genre d’envie est propre aux enfants ; l’autre jour, alors que je me trouvais à Çibao, je vis que lorsque je donnai un grelot à l’un des caciques, il poussait en le prenant un soupir de contentement, comme le ferait un écuyer à qui on donnerait une ville. Et sur ce je conclus que mon opinion est qu’il y a à Çibao plus d’or que nulle part au monde, d’après les signes susdits, car dans tous les villages où l’on va on trouve de l’or dans les rivières, et il s’y trouve de telle façon qu’on voit qu’il ne naît pas dans les rivières ni les ruisseaux, mais sur les flancs des collines et des montagnes, et que lors de la saison des pluies l’eau l’en extrait et l’emporte dans les ruisseaux, où ces gens le voient parce qu’il brille et qu’il n’est pas enveloppé de terre, alors que lorsqu’il est dans la terre ils ne le voient pas ; j’ai vu l’autre jour les Indiens prendre de l’eau avec leurs mains et la vider, au bord des ruisseaux, en grattant un peu le sol, et après avoir gratté, ils recueillaient les grains ; et aussi, au temps des pluies, on le trouve partout où l’eau a débordé ; c’est ce qui permet de croire qu’il y a ici plus d’or que de fer en Biscaye, car la province est beaucoup plus étendue et en donne témoignage. Et donc, ce qui me manque le plus, après que ces gens ne soient pas tous chrétiens, parce que nous ne savons pas leur langue, c’est une très grande quantité d’or et d’autres richesses qu’il y a dans cette île en épices, qu’ils pourraient recueillir pour nous ; [mais] il me manque la langue pour savoir leur parler, car bien qu’ils recueillent de l’or de cette façon grossière, cela n’empêche pas que certains ou la plupart sachent où il y en a davantage ni de quelle manière on pourrait le recueillir et l’avoir. Et c’est pourquoi je reviens à mon propos déjà exprimé dans mes précédentes lettres, à savoir que j’espère de Notre Seigneur, si mes péchés ne me l’interdisent pas, que c’est ce que je pourrai faire avant sept ans, car il n’est pas possible que d’ici un ou deux ans nous ne sachions la langue et connaissions le pays tout entier, et Vos Altesses nous enverront d’Espagne des maîtres mineurs car, comme elles le voient bien, [et] en de nombreuses régions de leurs royaumes il y a des gens d’expérience pour les mines de différents métaux qui s’y trouvent, qui sont toutes découvertes et exploitées

depuis le commencement du monde, et chaque jour on trouve pour en retirer les métaux de bonnes techniques et de nouveaux maîtres ; en Biscaye, où le fer abonde tant, on trouve des mines et des maîtres meilleurs les uns que les autres et qui savent le mieux l'extraire ; et donc, s'il plaît à Dieu Tout-Puissant, Vos Altesses ne peuvent craindre qu'on ne puisse trouver des experts, ni qu'il ne soit pas vrai qu'il y ait ici plus d'or que de fer en Biscaye ; et ces gens, sans que nous nous donnions trop de mal, deviendront chrétiens. Je rentrai de Çibao et je vis qu'on avait presque accompli mon souhait d'avoir des nouvelles de l'or, et que le temps était bon, la saison belle, et comme j'avais ici ces nefs et caravelles qui ne faisaient rien, je jugeai qu'on pourrait aller découvrir d'autres îles et la terre ferme et voir si d'autres navires d'autres pays n'étaient pas venus là, afin de les châtier ; et je vis qu'il y avait une très grande partie de Çibao que je n'avais pas vue, et qu'il ne serait pas bien de ne pas tâcher de savoir et de faire tout cela, car c'est chose facile ; je décidai alors d'envoyer Ojeda, qui avait été l'hiver dernier à Çibao et en avait rapporté des nouvelles, et qui est une personne bien au fait de tout, à Saint-Thomas pour en être l'alcade ; car lorsqu'il était arrivé, il m'avait prié, si le fort était construit, de lui en donner la charge ; et comme c'était juste, et pour donner un exemple aux autres, je la lui donnai, d'autant qu'il est tout à fait apte à la recevoir et sait très bien traiter les gens ; comme il était alors malade, je ne l'avais pas emmené avec moi et maintenant je l'envoie là-bas avec tous les gens valides et zélés que j'ai pu trouver, dont la plupart sont ici avec moi, comme je le dirai plus tard, et qui devaient être au nombre de trois cents environ ; je les envoyai avec lui à Saint-Thomas pour que Mosén Pedro les choisisse et aille avec eux dans tout Çibao et toute l'île, car je m'aventurerais bien à le faire sans danger notable, en écrivant tout ce que je verrais et en montrant notre puissance, car bien que ces gens soient peureux, il est bon de montrer sa force ; et ils croient déjà que Vos Altesses feront venir par mer autant de caravelles qu'elles le voudront, car voici un an je leur ai dit que je reviendrais avec dix caravelles, et à mon retour j'en avais douze et cinq nefs. Et Mosén Pedro fera davantage encore, car avec ces gens les vivres, dont nous n'avons que très peu, comme je le dirai plus tard, ne nous seront pas une charge ; ils se nourriront des vivres des Indiens, qui sont très abondants et excellents. Et pour qu'il n'y ait pas motif de fâcher les Indiens, j'ai envoyé une personne, et le trésorier une autre, avec des grelots et des

petites perles de verre et d’autres choses encore, afin qu’elles achètent tous les vivres qui seront nécessaires ; le lieutenant des comptables majors a lui aussi envoyé une personne pour qu’on achète tout en sa présence, et que si on échangeait des choses contre de l’or, cela se fasse par-devant lui ; je lui envoyai également un alcade, un alguazil et un notaire, car, ainsi que je l’ai dit, j’ai trouvé nos gens si cupides que c’en est merveille ; et parfois ils fâchent les Indiens, et les châtiments que je leur inflige ne sont pas suffisants.

De cette façon je saurai tout de cette île et de ses contrées, de ce qui s’y trouve et des gens qui l’habitent ainsi que de leur condition. Je partirai au Nom de Notre Seigneur lundi vingt et un avril, et il plaira à Sa Haute Majesté de m’accorder des choses qui fassent plaisir à Vos Altesses ainsi que quelques approvisionnements. J’emmènerai bien quatre-vingts personnes et des vivres pour quatre mois.

Pour le gouvernement d’ici, j’ai constitué et mis en place un conseil, dont les membres sont les personnes suivantes : don Diego, mon frère, fray Buil, présidents ; Pero Fernández Coronel, alguazil major et Alonso de Carvajal, échevin de Baeza, Juan de Luxán, familier de Vos Altesses, et le bachelier Gallego, avec mon pouvoir, et avec l’instruction dont la copie accompagne cette lettre, pour que Vos Altesses le voient. Tout cela se fit de façon fort paisible, et les gens étaient tous pleins d’amour et d’envie de me faire plaisir après le service de Vos Altesses. J’emmènerai avec moi Bernal de Pisa, que je retiens prisonnier sur une nef depuis que je suis parti pour Çibao, car ce que j’avais fait ne suffisait pas, que j’ai écrit et envoyé par notaire public à Vos Altesses par l’intermédiaire de Torres. Et voici qu’il a recommencé à ourdir ses mauvaises actions, et il a fait et dit des choses qui méritaient et méritent un grand châtiment, que je n’ai pas voulu lui infliger à cause de sa charge, au contraire, je le laisse en user de la nef et pour cela je lui donne toutes les faveurs et toute l’aide qu’il demande, bien que son propos ne fût pas celui-ci, mais un autre, et il était arrivé d’Espagne fort corrompu. J’espère de Vos Altesses une réponse sur ce que je leur ai écrit à ce sujet par Torres, qui a emporté également toutes les lettres qui ont été écrites d’ici, afin que Vos Altesses les voient et aussi pour que ces nouvelles n’arrivent pas dans d’autres royaumes et chez d’autres gens que chez Vos Altesses, comme certaine lettre qui était prête ; et quand sera venue la

réponse au sujet de ce que je dois faire de ce Bernal, je le ferai ; et j'enverrai très bientôt à Vos Altesses tous les faits, les dits et les ordres de Bernal par notaire public ; c'est pourquoi je ne dirai rien de lui ici.

J'ai donné l'ordre de prendre ce roi ou cacique qui s'appelle Cahonaboa, dont on dit que c'est lui qui a tué nos Chrétiens ou certains d'entre eux, dont le malheur nous avait tous étonnés, car nous voyons que ces gens sont couards, au point qu'un homme ou deux, seuls et malades, peuvent faire route de Çibao jusqu'ici de façon aussi sûre que s'ils allaient de Séville à Cordoue, et les Indiens les accueillent et leur donnent ce qu'ils ont : et l'autre jour, quand j'envoyai Hojeda à Çibao, il arriva que de ce côté du grand fleuve où il y a un grand village, trois hommes venaient de Çibao vers ici, qui ne savaient pas nager, et quatre Indiens s'offrirent à les faire traverser avec leurs vêtements, comme ils ont l'habitude de le faire constamment ; d'eux d'entre eux se laissèrent emmener au fleuve, et après y être arrivés, leur prirent leurs vêtements ; les nôtres traversèrent du mieux qu'ils purent, bien qu'ils fussent malades, et n'osèrent pas poursuivre ceux qui leur avaient pris leurs vêtements, car ils virent le cacique de ce village avec beaucoup de gens, qui allaient là où se rendaient les Indiens qui avaient pris les vêtements, et craignirent que ce ne fût sur ordre de ce cacique qu'ils l'avaient fait. Dès que je l'appris, je fis dire à Ojeda d'envoyer dix hommes à ce village, et pas plus, car s'ils étaient davantage, tous les Indiens fuiraient, particulièrement s'ils étaient coupables, et je lui écrivis de voir très rapidement s'il pouvait connaître la vérité et prendre les malfaiteurs pour les punir, car il n'est pas bon de leur laisser le temps de s'habituer à commettre des vilenies, mais d'honorer ceux qui se conduisent bien. Et ledit Ojeda y alla en personne avec dix hommes, et le cacique, avec plus de trois cents hommes, sans compter les femmes et les jeunes garçons, qui étaient plus nombreux encore, les attendit sur la place, comme ils ont coutume de le faire. Et là, un des trois hommes qui avaient perdu leurs vêtements reconnut l'Indien qui les lui avait pris et un autre qui avait volé une épée, et ils apprirent que le cacique avait tout reçu ; ils ont en effet pour coutume de tout donner au cacique, car ils n'ont, que je sache, pas de biens propres. Et ledit Hojeda mit la main au collet du cacique et fit saisir les deux autres qui avaient commis cette mauvaise action ainsi qu'un autre frère du cacique, et ils les ligotèrent en présence de tous les autres, qui étaient plus de six cents. Et il m'envoya [le cacique] et son frère [et son

neveu] ici, liés, et il prit celui qui avait volé l'épée et l'autre, et au milieu de la place, devant tout le monde, ils les attachèrent à un poteau qu'ils avaient planté exprès, et leur coupèrent les oreilles, les laissant attachés. Et les quatre Chrétiens qui m'amenaient le cacique, son frère et son neveu traversèrent le fleuve et passèrent par un autre village aussi grand que le premier, et aussi peuplé, dont le cacique était, dit-on, le frère de celui qui était prisonnier, ou son très proche parent ; celui-ci n'osa faire autre chose que de prendre un masque d'or et de venir ici me l'apporter, pour que je les relâche et ne leur fasse aucun mal. Il vint, et j'accueillis avec beaucoup d'honneur celui qui avait le masque, car je savais qu'il recevait chez lui tous ceux des nôtres qui allaient à Çibao et en revenaient et leur donnait tout ce dont ils avaient besoin ; l'autre jour, quand je passai le fleuve, il vint avec tous ses gens sans que je l'eusse requis pour nous aider à traverser avec beaucoup d'amitié ; je lui fis donc grand honneur et le vêtis fort bien et lui donnai de nombreux bijoux, et quant aux autres je leur parlais avec violence, afin aussi de m'assurer du bon vouloir de ce cacique ; ils comprenaient que celui qui ferait le bien serait honoré et que celui qui ferait le mal serait puni. Je fis planter trois poteaux ici sur une place et je les y fis attacher, et ordonnai de tirer une épée pour leur couper la gorge ; alors l'autre cacique se jeta à genoux devant moi en pleurant pour que je ne les tue pas, et je les lui remis et lui rendis son masque d'or parce que je ne voulus pas le prendre, afin qu'il sût que je ne serais pas celui qui pour de l'or refuserait de rendre la justice. Je reviens donc à mon propos et répète que nous nous étonnâmes tous que ces Indiens aient osé tuer lesdits Chrétiens qui étaient restés là ; j'en parle à propos des gens de Cahonaboa, dont on dit qu'il a beaucoup d'or dans le pays où il habite, en grosses pépites, et qu'il ne le recueille pas dans les rivières mais dans la terre, en creusant ; c'est pour cela que l'officier de la chambre Pedro et Escobedo avaient voulu aller là-bas ; j'en ai parlé à propos de l'or en poudre que leur montrait Ocanaguari, auquel ils avaient répondu qu'ils ne le voulaient pas en poudre mais en grosses pépites et qu'ils voulaient aller chez ce Cahonaboa, ce qu'ils firent ; et maintenant j'ai donné l'ordre de le prendre, comme je l'ai dit plus haut. Et parce que si Mosén Pedro allait le chercher avec tous ses gens il s'enfuirait dans les bois, j'ai aussi ordonné de le prendre par la ruse : que quelqu'un aille le trouver en mon nom avec un présent et l'apprivoise jusqu'à ce qu'il n'ait plus peur, et le prenne sans le

tuer, car par lui nous apprendrons toute la vérité, nous connaîtrons tout sur l'île et sur l'or et nous ferons justice, selon le moyen que nous jugerons adapté.

J'ai déjà dit dans mon autre lettre combien la tiédeur de l'air est […], et la plus tempérée qu'on puisse trouver, tant pour le froid que pour la chaleur ; nous avons aujourd'hui le même froid qu'en décembre, qui est très supportable, et je ne crois pas que nous puissions craindre une trop grosse chaleur ; j'ai toujours dit que les cheveux des Indiens, qui ne sont pas crépus mais plats, me laissaient croire que cette terre est très tempérée, et il n'y a jamais de tempête sur la mer, ce dont les herbes et les arbres qui poussent jusque dans l'eau du rivage sont le signe. En décembre, certains arbres sont fleuris, et certains ont des fruits, et en quantité. Jusqu'à maintenant il en a toujours été ainsi, si bien que toute l'année il y a des fruits et des fleurs, que les arbres ne perdent jamais leurs feuilles et que le rossignol chante en permanence, ce qui est signe de tiédeur de l'air ; toute l'année nous avons trouvé des nids d'oiseaux grands et petits, certains avec des œufs et d'autres avec des oisillons, et c'est le cas, comme maintenant, en décembre. Nous avons trouvé beaucoup de vigne, et bien qu'elle ne fût pas travaillée, elle donnait de grandes grappes avec de gros grains, et j'en ai mangé de mûrs le quinze mars ; il y a des figues en quantité, et les figuiers ne sont pas comme ceux de chez nous, non plus que le fruit, mais je n'en ai pas mangé de mûrs. Il y a mille sortes de fruits, tous différents des nôtres et de différente saveur, mais non moins précieux, et je crois que ce sont tous des épices. Les plaines de ce pays sont si vastes que c'est merveille, tout comme les montagnes, les campagnes et les rivières ; il pleut chaque mois et l'herbe est partout bonne et haute, jusqu'au milieu des rochers, et épaisse comme l'orge verte en mars à Séville. Les oiseaux sont innombrables, et particulièrement les perroquets ; il y a deux sortes de lapins. Les graines de jardin que nous avons apportées sont toutes sorties de terre en trois jours, et nous avons profité des légumes au bout de quinze jours ; il en serait de même pour toutes les graines que nous sèmerions, et les saisons n'y sont pas un obstacle, car il n'y en a qu'une, comme je l'ai dit plus haut, et jusqu'à aujourd'hui je n'ai vu aucun changement [en] décembre ni en aucun autre mois, excepté pour ce qui est de la pluie, mais très peu, bien qu'il pleuve davantage en janvier. Les noyaux ont tous poussé en sept jours, et ils poussent encore ; les sarments qu'on a apportés de Castille ont été plantés et

au bout d'un mois ils ont fait quelques pampres et des grappes. De même pour la canne à sucre ; les melons et les concombres de toute espèce ont poussé et mûri quarante jours après avoir été semés, et nous en cueillons tous les jours ; et les meilleurs melons qu'on ait jamais vus ont été semés à la fin janvier, et au début du mois de mars nous commençâmes à en manger ; je suis sûr qu'il y en aura toute l'année, ainsi que des citrouilles. Quant au blé, j'en ai fait semer très peu, car nous n'avions pas les outils nécessaires, et nous sommes arrivés ici en hiver ; mais un laboureur espère en récolter cinquante fanègues pour une qu'il aura semée ; ce blé a poussé très vite lui aussi, et le jour de Pâques on en a apporté une grande gerbe d'épis pleins de grains à l'église, ainsi qu'une brassée de pois chiches et de fèves. C'est merveille que la beauté de cette terre et son climat tempéré et son immensité, car sans aucun doute, selon ce que m'assurent les Indiens et ce que je vois d'après la côte, elle s'étend presque toute vers l'ouest. On peut penser que cette île est aussi grande que l'Espagne et les grands fleuves qui y coulent le disent assez, et j'ai déjà dit que lorsqu'on va à Çibao, on trouve à neuf lieues d'ici un fleuve beaucoup plus grand que tous ceux d'Espagne. Les poulets, qui naissent en huit ou douze jours, sont suffisamment grands pour qu'on les mange, et il en naît beaucoup. Les porcs se multiplient à un point que c'est merveille. Les chèvres et les brebis sont peu nombreuses et les juments ne manquent pas, mais ce qui manque ce sont de nombreux laboureurs et des animaux qui puissent travailler aux champs, car les chevaux et les bêtes d'ici ne doivent en aucun cas être mis aux labours ; il faut les garder, un cheval valant ici davantage qu'une forteresse, car bien que les gens de ce pays soient couards, ils sont innombrables, au point que je crois bien qu'il y en a des millions et des millions ; et pour les chevaux, ils n'ont le courage ni de les attendre ni même de les regarder, et quand bien même seraient-ils trois mille, un cavalier peut aller seul vers eux en toute sécurité, ils ne l'attendront pas : ils croient qu'ils volent, qu'ils parlent et qu'ils comprennent, et donc ils leur parlent comme à des hommes lorsqu'il arrive qu'ils ne puissent fuir ; c'est pourquoi j'en fais grand cas et je les fais surveiller autant que je peux. Les vivres commencent à diminuer : nous sommes au désespoir de voir arriver les navires au cours de ce mois de mai ; nous avons recours au pain des Indiens, et nos gens le font aussi bien qu'eux, et il a meilleur goût que le biscuit.

Depuis que j’ai commencé à rédiger cette lettre on m’a écrit de Çibao — et des personnes sont venues ici — que nos gens ont parcouru beaucoup de pays à Çibao et que partout ils trouvent de l’or en grains, ainsi que je l’ai dit plus haut, et je crois qu’on en trouvera continûment ; on le trouve toujours dans les ruisseaux, mais je redis ici que l’or ne naît pas dans l’eau, mais dans la terre, et qu’il est facile à qui s’y connaît en mines d’en trouver rapidement non pas une, mais mille, bien que je puisse dire qu’une seule mine est aussi grande ou plus que l’Andalousie. En vérité, ce n’est pas sans raison que Notre Seigneur a montré et donné tout cela à Vos Altesses, et le moment venu II nous donnera la technique et la façon d’en extraire une grandissime quantité, car je tiens pour rien ce qu’on trouve dans les ruisseaux et je ne permets pas jusqu’ici qu’on s’occupe à le recueillir, mais à aller bien voir l’île et toute la terre et la connaître et la pénétrer toute, et ensuite nous nous occuperons davantage de ce que je jugerai le plus utile pour le service de Vos Altesses. Il est venu aussi hier un neveu de Juan de Luxán, que j’avais envoyé vers la partie est de Çibao ; il a trouvé une province appelée Feyti, avec de très nombreux habitants très accueillants, et de nombreux ruisseaux et rivières où il y a beaucoup d’or, davantage que dans les ruisseaux d’ici, d’après lui et ceux qui étaient avec lui ; ils rapportent qu’en certains endroits il est arrivé que les Indiens en trouvent des morceaux aussi gros que la tête. Il n’y a plus rien à dire au sujet de cet or, sauf qu’il n’y en a pas autant dans l’autre monde, et qu’avant cinquante ans on en extraira tant que ce sera merveille, et avant sept ans, avec l’aide de Notre Créateur, la quantité que j’ai dite.

Lettre aux Rois Catholiques[20]

Sainte-Croix [Haïti], le 26 février 1495.

Très Chrétiens, Très Hauts et Très Puissants Princes, Roi et Reine, Nos Seigneurs,

Je suis parti de Cadix l'an dernier, le vingt-six septembre mil quatre cent quatre-vingt-treize, avec la flotte de nefs et les gens que Vos Altesses m'avaient confiées. Puis des îles Canaries, où j'étais arrivé en six jours, je gagnai les Indes en vingt jours, aux îles des cannibales, dont je pris et reçus sur mes navires les femmes d'autres personnes, qu'ils avaient amenées là depuis d'autres îles avec leurs maris, leurs pères et leurs fils, et que ces cannibales n'avaient pas mangées comme ils les avaient mangés eux. J'ai trouvé un grand nombre de ces îles, toutes très fertiles et très belles, et dans toutes il y avait de nombreuses *canoas*, qui est le nom qu'ils donnent à leurs fustes, et je les ai toutes cassées et détruites. J'allai ensuite directement à la toute nouvelle île Isabela, comme il plut à Notre Seigneur, depuis les îles des cannibales susdites jusqu'à la ville de la Nativité, que je trouvai brûlée et nos Chrétiens morts, à cause d'une discorde qui était née entre eux, comme je l'ai écrit à Vos Altesses, par la flotte susdite, que je renvoyai à Cadix, après en avoir déchargé les gens et les chevaux et les maîtres du bâtiment et tous les autres approvisionnements, le bétail et les vivres, sous le commandement d'Antonio de Torres, frère de la nourrice du prince mon seigneur, avec mon instruction comme je vis que cela convenait au service de Vos Altesses ; j'y joignis un écrit sur la construction de la ville d'Isabela,

qui se fit par la volonté de Dieu, car j'avais imaginé de l'édifier ailleurs, mais jamais je n'en eus l'occasion ni le temps, sinon ici même, parce que je dus lutter grandement contre les vents et contre le temps pour mener cette tâche à bien, ce dont j'ai été ensuite très heureux ; et je rends pour cela chaque jour mille millions de grâces à la Sainte Trinité, entre les mains de laquelle il faut toujours, dans une intention très sage, recommander toute chose. Au sujet de cet endroit et de sa bonne et forte situation, j'ai déjà écrit longuement à Vos Altesses, en leur disant qu'elle est bâtie sur la pierre et au bord de la mer, à l'extrémité d'une immense plaine plus étendue que celle de Grenade, et qu'à cinquante pas il y a une montagne à carrières meilleures que celle d'où l'on tire les pierres pour bâtir l'église de Santa Maria à Séville ; près de là, pas plus loin, se trouve une montagne de pierre de chaux très fine, et l'une et l'autre sont toutes couvertes d'arbres. Au milieu de la plaine passe un grand fleuve, qui se jette dans la mer ici, près de la ville, et au bord duquel on a fait de grands jardins, où toutes les semences ont poussé en trois jours ; on en mangea les fruits au bout de quinze, sauf pour les melons et les citrouilles, qui mirent trente-six jours à pousser, mais leur grande qualité compensa ce retard. On a planté des cannes à sucre, et après quinze jours leurs tiges avaient poussé de plus d'un pied, de même que les sarments, dont certains, au bout du même temps, pourrirent, grappe de […] On ne sema ni blé ni légumes, sauf un peu avant le printemps, car on était déjà à la fin janvier quand on eut loisir de s'en occuper ; et le Samedi Saint, qui était le vingt-neuf mars, on apporta à l'église une gerbe d'épis pleins de grains, mûrs et très grands, plus que ceux de Castille, pour la sainte offrande […] ou de pois chiches et d'autres légumes, qui tous sont beaucoup plus gros qu'en Castille. Nous avons pu voir que cette terre donne deux récoltes par an. J'ai également écrit à Vos Altesses que j'avais envoyé à Çibao, en deux groupes, trente messagers, et ils ont annoncé que dans cette province il y avait autant d'or que de fer en Biscaye ; j'ai envoyé certains de ces messagers à Vos Altesses pour qu'elles entendent tout cela de vive voix, et je leur ai également envoyé les lettres que ceux qui sont restés ici m'avaient écrites en chemin, de même que l'or qu'ils avaient trouvé dans chaque rivière et partout.

Après le départ de la flotte susdite, qui eut lieu le trois février, je me dépêchai autant que je pus de fortifier la ville et d'installer tout ce qu'il fallait pour qu'on y pût vivre ; quand cela fut fait, le douze mars, je partis

avec tous les gens nécessaires, à pied et à cheval, pour aller à Çibao, province qui se trouve à dix-huit lieues au sud en traversant cette même plaine et le fleuve, et je franchis un col après lequel je traversai une autre plaine bien meilleure et quinze fois plus grande, au milieu de laquelle je trouvai un fleuve beaucoup plus grand que ceux d'Espagne, et je n'en excepte ni l'Èbre ni le Tage. À ce moment-là il n'avait pas plu suffisamment pour qu'il y ait une crue, comme ce fut le cas au retour, où il y en eut une si grande, si haute et si grosse que ni par la force ni par l'adresse personne n'osait passer de l'autre côté. Cette plaine une fois traversée, je trouvai un autre col, pas plus abrupt mais plus haut d'un tiers que le col des Hidalgos que j'avais déjà passé, qui avait cent pas de haut et qui était très abrupt ; je le traversai comme le premier, et ni l'un ni l'autre n'ont la descente longue. Et au-delà de ce col se trouve la nouvelle province où je parcourus au moins cinq lieues, bien que dès le début, dans chaque cours d'eau et chaque source, qui sont ici innombrables, j'aie trouvé de l'or ; plus j'allais et plus j'en trouvais de gros grains, jusqu'au moment où j'arrivai à un très grand rivage, où je vis un endroit très bien protégé et idéal pour y bâtir un fort ; je mis aussitôt sa construction en œuvre. Une fois qu'elle fut heureusement avancée, j'y laissai un alcade et des maîtres et les gens nécessaires à son achèvement, afin que par la suite ils découvrissent toute la terre de cette province, qui est aussi grande ou davantage que la province d'Andalousie tout entière, et où on trouve de l'or partout. Puis je partis et je revins à la ville afin de préparer mon expédition pour découvrir la terre ferme et courir toutes ces mers et toutes ces îles et mettre partout en garde.

Çibao est un nom des Indes ; il signifie, dans notre langue, [lieu couvert de cailloux]. C'est une province immense et une terre très accidentée, toute de montagnes et de collines très hautes dont toutes ou la plupart ne sont pas abruptes, sans arbres, mais non sans herbe, à cause de leur extrême fertilité ; cette herbe est comme un gazon et très épaisse et plus haute que l'orge verte à la meilleure saison de l'année dans les champs, et en quarante jours elle pousse jusqu'à la hauteur de la selle d'un cheval, et elle est toujours aussi verte et épaisse, si elle n'est pas brûlée. Sous cette herbe, toutes ces montagnes et collines sont pleines de cailloux gros et ronds comme sur une berge ou une plage, et tous ou la plupart sont bleus. Je crois que les Indiens brûlent très souvent cette herbe, et que c'est pour cette raison qu'il n'y a pas

d’arbres comme il y en a dans les vallées, qui sont en nombre infini, grandes et couvertes d’arbres, de pins et de palmiers et de mille autres espèces.

Toute cette province est bien protégée et facile à défendre. Elle est tempérée à merveille. Il y pleut souvent, ce qui fait qu’au pied de chaque colline il y a un cours d’eau plus ou moins grand, selon la hauteur de la montagne. L’eau y est légère, savoureuse, froide, non pas rude comme d’autres eaux qui font mal aux gens et les rendent malades ; celle-ci est savoureuse et de très bon goût : elle dissout la pierre, dont de nombreuses personnes ont guéri. Dans chacun de ces cours d’eau et sur chacune de ces rives, petites et grandes, on trouve de l’or, et tout en grains, dans l’eau, ou près d’elle, là où l’eau le lave. Je crois et tiens pour certain que cet or naît dans des mines de collines et des montagnes, et que lorsqu’il pleut la pluie l’emporte dans les cours d’eau ; c’est ce que m’ont dit de nombreux Indiens de la région.

J’ai donné à la forteresse que j’ai bâtie à Çibao le nom de Saint-Thomas, et pendant le temps où je m’y trouvai de nombreux Indiens sont venus, désireux d’avoir des grelots et d’autres petites babioles dont ils avaient envie, et qu’on ne leur donnait que lorsqu’ils apportaient de l’or ; et aussitôt qu’on leur disait cela, ils couraient à la berge et en moins d’une heure ils revenaient tous avec une feuille ou un coquillage remplis de grains d’or. Et un vieillard qui avait l’air d’un homme très sensé m’apporta deux grains de trois ou quatre castillans[21] et jusqu’ici je n’en avais jamais vu d’aussi gros, sauf un que Guacanagari m’avait offert et que j’ai envoyé à Vos Altesses par le susdit Antonio de Torres, outre quelques autres plus petits, qui tous ensemble doivent faire […] quelques marcs de plus que ceux-ci, et que j’ai donc envoyés. Je leur écrivis qu’ils étaient fondus, croyant en cela un homme qui est ici et qui s’appelle Formizedo, de Séville, dont on me disait qu’il s’y connaissait en or et en mines plus que toute autre personne ; celui-ci s’est trompé au sujet de ces grains que j’ai envoyés, car ils étaient ainsi d’origine et non fondus, comme j’en sus la vérité par la suite ; quant à ce Formizedo, j’ai su et vérifié plus tard qu’il ne connaissait rien de ce dont il parlait ; il m’avait dit aussi que certains des grains qui étaient avec ceux-là et qui étaient d’or plus vil avaient été falsifiés avec du laiton, ce en quoi il se trompait également, car j’ai su que cela provenait de la mine où naissait cet or, et il ne faut pas croire que les Indiens, quand bien même sauraient-ils

fondre, mélangeraient le laiton avec l’or, car ils le tiennent deux cents fois plus en estime que l’or. Et donc, quand j’eus reçu les deux grains de ce vieillard, je m’en réjouis beaucoup et lui dis qu’ils étaient très beaux, et je lui donnai un grelot ; il poussa en le recevant un soupir de contentement plus profond, à mon avis, que quelqu’un qui aurait reçu une bonne ville, et il me répondit que ces deux grains étaient très petits par rapport à ceux qu’on trouvait dans son pays, qui était à cinq lieues de là ; et en disant cela il regarda par terre et choisit des pierres de cinq ou six sortes, en disant qu’il avait trouvé des grains plus gros que ces pierres : la plus petite avait à peu près la grosseur d’une noix et la plus grande la taille d’une grosse orange. Ce vieillard s’en alla, et d’autres arrivèrent qui me dirent la même chose, et certains montraient par signes des grains qui par leur forme devaient bien peser une demi-arrobe, et pas un seul, mais beaucoup confirmaient cela en disant qu’on ne trouvait pas toujours de tels morceaux, mais quelquefois, bien qu’ils ne fussent pas souvent occupés à les chercher, excepté maintenant, pour avoir ces grelots et d’autres babioles. Bref, je pus voir un grain qui pesait huit castillans, et Pero, neveu de Juan de Luxán, que j’ai envoyé avec quelques personnes faire un voyage, certifiera en Espagne qu’on avait trouvé sur ces rives un grain d’or aussi gros que la tête d’un homme.

À cette époque, c’est-à-dire à la mi-mars, je trouvai à Çibao des raisins mûrs qui avaient très bon goût. Pour l’or et les épices, les Indiens ne s’en préoccupent pas, sauf s’ils voient qu’ils peuvent les échanger avec nous contre des choses en laiton, mais cette envie leur vient très rarement, parce qu’ils ne veulent pas travailler, étant paresseux à un point extrême, comme le montre clairement leur façon de s’habiller ; en effet, en hiver il fait très froid, et même s’il n’y a pas dans la région de laine de mouton, et s’ils ne sont même pas capables de faire pousser le coton, il y en a beaucoup dans les montagnes, dont ils pourraient se vêtir et se protéger du froid, et cependant ils vont aussi nus que leur[s] mère[s] les ont faits, ainsi que je l’ai écrit à Vos Altesses, lorsque avant de partir découvrir je laissai un paquet de documents à la Isabela, pour le cas où arriveraient des caravelles ou quelques-uns des navires attendus, et où ces documents pourraient être envoyés avant mon retour, afin que Vos Altesses soient bien informées de tout.

Quand je fus rentré de Çibao à la ville, c’est-à-dire le Samedi Saint, je travaillai à en organiser l’administration autant qu’il me semblait que c’était bon pour le service de Dieu et de Vos Altesses, et je mis sur pied un conseil, dont fray Buil et mon frère devaient être les présidents ; et outre le pouvoir que Vos Altesses m’ont donné, et que je leur ai transféré pour le temps où je ferais ledit voyage, je délimitai certaines choses en particulier qui étaient nécessaires, dont j’ai envoyé par le même courrier, en même temps que l’instruction, le compte rendu à Vos Altesses. Le vingt-quatre avril je partis vers l’ouest avec trois caravelles à voile ronde, par beau temps et au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et en quelques jours j’arrivai au très insigne port de Saint-Nicolas, qui se trouve en face [de cette île] au cap d’Alpha-et-Oméga, qui appartient [à] la Juana, laquelle n’est pas une île mais la terre ferme, à l’extrémité est des Indes et au début des parcours vers l’ouest, distant de dix-huit lieues du port susdit. Sans y entrer, je traversai le golfe et arrivai de bonne heure au cap d’Alpha-et-Oméga en question, et cessai de suivre la côte au septentrion, que j’avais longée lors de mon premier voyage, pour naviguer au ponant en suivant l’autre côté au midi ; ces côtes sont ainsi orientées au ponant, l’une s’écartant du pôle Arctique et l’autre s’en rapprochant, à cause de la configuration de la terre, qui est d’abord étroite puis s’élargit, lorsqu’on navigue, en forme de voile de caravelle latine. Je cessai de suivre la côte en montant vers le nord car on était alors en hiver ; et comme je craignais cette saison, car c’était mon premier voyage, je cherchais à fuir le nord pour trouver une température modérée au sud, et dans cette intention je naviguai vers l’est en cherchant l’extrémité de la terre pour pouvoir passer au sud. Et bien que d’après ma navigation et la distance plus grande que je ne l’avais pensé, je tinsse cette terre pour la terre ferme, et non pour une île, je me laissai aller à croire ce qu’en disaient les Indiens, qui affirmaient que c’était une île ; et à mon sens je me trouvais dans la province de Magó[n], qui communique avec la très noble province de Cathay, comme je l’écrivis à l’époque à Vos Altesses, et même en étant alors ou aujourd’hui convaincu de cela, quand j’ai entrepris ce voyage, j’aurais toutefois dirigé ma route vers cette province et la ville de Qui[n]say, pour voir si celle-ci et toutes les autres sont aussi nobles et aussi riches qu’on l’écrit et si les Chrétiens y sont aimés comme on le dit maintenant ; il est vrai que je suis parti de la ville d’Isabela dans l’intention de gagner cette province, mais à cause du désir que j’avais de l’île de la Jamaïque,

provoqué par les nouvelles qu'en avaient données les Indiens, je n'ai pas entrepris ce voyage, et je n'y aurais pas été si je n'avais pas cru que la Juana était une île ; mais je pensai que les Indiens m'avaient dit la vérité et que c'était une île ; cependant je m'aperçus plus tard que ces Indiens sont des gens qui ne sortent jamais de leur pays, qui pensent que le monde entier est formé d'îles ; et qui ignorent ce qu'est la terre ferme, et qui ne se préoccupent de rien sauf de manger et d'avoir des femmes ; mais j'ai pensé passer par là pour aller à la Jamaïque, et que la Juana était une île et que je passerais par le sud vers l'ouest, au bout de cette île, puis que je naviguerais au septentrion et au ponant jusqu'à ce que je trouve Cathay. Et c'est ainsi que je fis le voyage en question et découvris et gagnai l'île en quelques jours, grâces infinies en soient rendues à Notre Seigneur, avec un vent très favorable, et de là je regagnai la terre ferme et suivis la côte vers l'ouest durant dix-neuf jours, jusqu'au moment où je vins à me trouver très près de la Chersonèse d'Or, d'où je fis demi-tour par crainte des vents, de peur qu'ils ne changent pas, et à cause de la navigation rendue très difficile aux gros navires à cause des bas-fonds, car il est très dangereux de naviguer dans tant de chenaux, où il arriva plusieurs fois que mes trois navires fussent à sec, sans que l'un pût porter secours à l'autre ; parfois aussi il n'y avait qu'un coude de profondeur, et je forçais le passage à l'aide du cabestan et des ancres, et à l'aller pas moins qu'au retour, car j'avais déterminé, en mettant mon espoir en Notre Seigneur, d'aller assez loin en avant pour être sûr que je me trouvais près de la terre ferme, après avoir passé toutes les îles et vérifié que la Juana n'est pas une île. Et pour mon bien je décidai du retour, car j'avais perdu une grande partie de mes vivres, qui avaient été trempés d'eau de mer quand les navires s'échouaient et menaçaient parfois de s'ouvrir en deux ; mais j'avais des maîtres calfats et tout ce qu'il fallait pour [les] radouber et les remettre à neuf, si besoin était, et j'étais fort bien pourvu de tout. J'avais si bon temps et j'étais si bien disposé que si j'avais eu des vivres, j'eusse essayé de rentrer en Espagne par l'orient en passant par le Gange puis par le golfe Arabique et enfin par l'Éthiopie. Bref, après avoir parcouru trois cent vingt-deux lieues de quatre milles chacune, comme nous avons coutume de les compter en mer, à partir du cap d'Alpha-et-Oméga, et rencontré d'innombrables îles – j'en avais relevé sept cents à la fin du voyage, pour les plus grandes –, je rentrai, mais pas par le même chemin qu'à l'aller, comme je le dirai ci-dessous ; sur ce

cap d’Alpha-et-Oméga, j’ai planté des colonnes avec une croix au nom et en signal de Vos Altesses, car c’est là l’extrême cap de la terre ferme à l’orient, comme l’est au ponant le cap Finisterre, qui est un autre cap extrême de la terre ferme au ponant, [caps] entre lesquels est contenue toute la population du monde, excepté l’île Isabela et d’autres [terres] des cannibales, ainsi que d’autres îles.

Je partis au nom de Notre Rédempteur le jeudi vingt-quatre avril, de la Isabela, et le mardi suivant j’arrivai au cap d’Alpha-et-Oméga, ce qui fait […] lieues de quatre milles chacune, et par un très bon temps je naviguai vers le ponant en longeant la côte de la Juana, qui est à main droite, du côté du septentrion, jusqu’à un port très singulier que j’appelai Grand-Port ; son entrée est une brèche entre les rochers et n’a pas plus de cinquante pas de large, et il a douze brasses de sept empans chacune de fond, et à l’intérieur de cette bouche, à une distance de soixante pas de longueur et de largeur tout au plus, il peut abriter toutes les nefs du monde. Depuis le cap d’Alpha-et-Oméga jusqu’à ce port, la terre est tout entière montagneuse, mais non stérile ni dépourvue d’arbres et d’herbe, bien que ces montagnes ne soient pas aussi hautes ni aussi vertes que celles que j’ai vues ailleurs un peu partout aux Indes ; il se trouve que la saison les faisait paraître comme les sierras de Castille en novembre, bien que j’aie vu de mes yeux que les arbres et les herbes donnent ici des fruits deux fois par an, et qu’en cette saison tous les arbres étaient en cet endroit dépourvus de feuilles ; j’en vis un grand nombre avec des fleurs et des fruits, qui faisaient monter vers la mer une odeur très douce. Dans le port susdit, il n’y avait aucun village, de même que sur toute cette côte, et quand j’y fus entré je vis à main droite de nombreux feux au bord de l’eau et un chien et deux chambres absolument sans personne. Je descendis à terre et je vis plus de quatre quintaux de poissons qui grillaient sur les feux, des lapins et deux serpents. Et tout près de là je vis, attachés aux pied des arbres, de nombreux serpents, et c’était la chose la plus dégoûtante qu’ait jamais vue un homme : tous avaient la bouche cousue, sauf quelques-uns, qui n’avaient pas de dents ; ils étaient tous de la couleur du bois sec et avaient le cuir de tout le corps [très ridé], particulièrement celui de la tête, qui leur descendait sur les yeux, qu’ils avaient venimeux et effrayants ; tous étaient recouverts de très fortes

écailles, comme des poissons, et depuis la tête jusqu'à la pointe de la queue, au milieu du corps, ils avaient des écailles hautes et laides et aussi aiguës que des pointes de diamant. J'ordonnai de prendre tout le poisson pour nourrir mes gens, puis avec les barques des navires j'allai à la découverte du port, et de nouveau je vis sur une colline un grand nombre de gens, qui étaient tous tout nus, comme c'est la coutume dans ces régions. Je fis faire des signes pour qu'ils viennent à nous, et au bout d'un bon moment l'un d'eux s'approcha sur une roche ; une fois qu'il eut parlé avec l'Indien qui est avec moi, du nom de Diego Colón, l'un de ceux qui ont été en Castille, et qui parle très bien notre langue, il alla vers les barques et appela tous les autres, qui devaient être au nombre de soixante-dix, et il me dit que son roi ou cacique, qu'ils appellent […] les avait envoyés en ce lieu pêcher et chasser ces serpents, car il voulait faire une fête. Je lui fis [donner des grelots et lui fis] dire que j'avais ordonné de prendre tout le poisson mais rien d'autre, et qu'en échange je lui donnais ces grelots et d'autres choses. Ils se réjouirent beaucoup lorsqu'ils surent que nous n'emportions pas les serpents, et ils répondirent que tout était très bien et que lorsqu'il ferait nuit ils en pécheraient [davantage]. Le lendemain, avant le lever du soleil, je mis à la voile et poursuivis ma route vers le ponant, toujours en longeant la côte, qui était de plus en plus belle et de plus en plus peuplée. Le temps, grâces infinies en soient rendues à Dieu, fort beau. Je ne voulus pas m'arrêter aux appels de qui que ce fût ; c'était merveille de voir tant de gens, hommes, femmes et enfants, qui tous couraient après nous le long des plages, en m'appelant [et] en me montrant le pain et les calebasses d'eau, ils nous appelaient en disant « gens du ciel, venez chez nous » ; et d'autres en *canoas*, qui est le nom qu'ils donnent à leurs barques et à leurs fustes, et d'autres me suivaient à la nage. Et le vent était frais, et j'en profitais, car les choses de la mer sont incertaines, et souvent en un seul jour on perd un voyage ; et je naviguai ainsi jusqu'à un golfe où il y avait d'innombrables villages et les terres avaient toutes l'air de jardins, les plus beaux du monde, c'étaient des terres élevées et vers l'intérieur des montagnes. Je mis au mouillage, et les gens de toute la région vinrent aussitôt, apportant du pain et de l'eau et des poissons, qui est ce qui pour eux a de la valeur. Le lendemain, dès l'aube, je repartis, et en allant vers le cap de l'Éperon je décidai d'abandonner cette route et cette terre, et de naviguer à la recherche de la Jamaïque au sud et au sud-ouest. Et il plut à Notre Seigneur qu'au

bout de deux jours et deux nuits, avec un temps très favorable, j'arrivasse à ladite île, que je touchai en son milieu, et qui est la plus belle qu'on ait jamais vue. Elle n'est pas montagneuse, et on dirait que l'horizon touche le ciel ; elle est très grande, plus grande que la Sicile, qui a huit cents milles de tour. Elle est toute en plaines, et sans vallons : elle n'est que champs et plaines. Elle est fertile et peuplée outre mesure, et aussi bien près de la mer qu'à l'intérieur elle abonde en villages [et] très grands et pas éloignés l'un de l'autre de plus d'un quart de lieue. Elle a des *canoas* plus nombreuses que celles de tous les autres Indiens que j'ai vus, et plus grandes ; et ces « *canoas* », comme je l'ai dit à Vos Altesses, ce sont leurs fustes et leurs barques. Certaines sont très grandes et d'autres moins ; elles sont toutes faites dans un seul morceau d'arbre, et ici comme dans toutes les Indes où je suis allé chaque cacique en a une remarquable, qu'il estime autant qu'un prince le ferait d'une grande nef, qui a comme une nef la poupe, la proue et tout l'avant ornés d'entrelacs de grande beauté ; dans les grandes barques vont ses gens et dans les petites ils pratiquent la pêche ; pour les grandes, j'en ai mesuré qui atteignaient quatre-vingt-seize pieds de long et huit de large.

J'arrivai ici, à la Jamaïque, et aussitôt soixante barques au moins, toutes chargées de gens et de lances s'avancèrent d'une lieue dans la mer avec l'air de vouloir se battre. Et quand ils virent que je ne m'en souciais pas et que je continuais mon chemin vers la terre, ils eurent peur et s'en retournèrent en fuyant ; je pus capturer une de ces barques avec tous ses gens, à qui je donnai des vêtements et d'autres choses qu'ils apprécient, puis je les renvoyai. J'allai ensuite mouiller à Sainte-Gloire, nom que je donnai à cet endroit pour l'extrême beauté de la terre, car les champs de Valence ou d'ailleurs, pour aussi beaux qu'ils soient, ne peuvent lui être comparés ; et cela ne vaut pas seulement pour une vallée ou pour une petite partie, mais bien pour l'île tout entière. J'y passai donc la nuit, et dès l'aube je levai l'ancre pour aller à la recherche d'un port fermé où je pusse caréner et radouber les navires, dans lesquels avaient été découvertes de grandes voies d'eau. Comme j'avais parcouru quatre lieues vers le ponant j'en vis un très excellent, vers lequel j'envoyai la barque pour en voir l'entrée, comme j'ai coutume de le faire pour chaque port, et aussi pour voir s'il y avait du fond et s'il ne présentait pas de hauts-fonds. Deux *canoas* vinrent à sa rencontre avec beaucoup de gens et lui lancèrent de nombreuses piques

et lances, mais aussitôt qu'on leur opposa résistance ils s'enfuirent, pas assez vite cependant pour ne pas recevoir leur châtiment. Quand j'eus mis au mouillage, il en vint un si grand nombre sur la plage qu'ils la couvraient toute ; ils étaient peints de mille couleurs, et la plupart l'étaient de noir, tout nus comme ils étaient ; ils avaient des plumes sur la tête, de différentes formes, avaient la poitrine et le ventre couverts de feuilles de palmes et criaient énormément en lançant des piques, qui ne nous atteignaient pas. Outre de radouber les navires, j'avais besoin d'eau et de bois, et de plus je pensais qu'il n'y avait pas de raison de ne pas leur rabattre leur témérité, pour le cas où cela se reproduirait au cours d'autres voyages. J'armai trois barques, car les caravelles ne pouvaient arriver jusqu'à eux à cause du manque de fond, et surtout afin qu'ils connussent nos armes et […] sauter avec eux à terre, car là où on est très peu nombreux parmi les gens innombrables […]. Et craignant que ce ne fût dangereux, car bien que j'eusse souvent vu, lorsque je montrais une épée à ces gens, qu'ils la saisissaient par le fil sans penser qu'il blesse, je n'en craignais pas moins qu'une telle [foule] même si on tuait un très grand nombre de ces gens, ne fût un grand danger, je décidai qu'il fallait d'abord qu'ils aient peur ; et pour cette raison, quand j'eus vu qu'ils étaient suffisamment piqués par les arbalètes, et qu'ils avaient fui sans laisser un seul homme ni une seule femme dans les environs, un chien que j'avais leur fit beaucoup de mal : un chien fait ici grande guerre, au point que nous les estimons à l'égal de dix hommes et que nous en avons fort besoin. Je ne voulus pas brûler les maisons de ces gens, qui étaient très nombreuses, et le lendemain, avant le lever du soleil, six d'entre eux revinrent à la plage et me demandèrent de ne point m'en aller, car tous les caciques de la contrée voulaient me voir et m'apporter du pain, des poissons et des fruits ; ce qu'ils firent, et de façon telle que tout le monde se restaura très bien [et] tous nous fûmes comblés de tout cela le temps que je restai en cet endroit, tandis qu'eux-mêmes étaient très contents de ce que je leur avais donné. Je parcourus trente-quatre lieues vers le ponant jusqu'au golfe du Bon-Temps, où je rencontrai des vents contraires qui m'empêchèrent de suivre plus longtemps la côte ; et moi, pour ne pas perdre de temps et connaissant déjà cette île et sa nature et puisqu'il n'y avait là ni or ni métal, et que j'estime la terre à plus haut prix que l'or, comme je le dirai plus tard, je fis de ce vent contraire un vent

favorable et revins à la Juana, à la terre ferme, dans l'intention de suivre la côte que j'avais laissée, jusqu'au moment où je pourrais voir s'il s'agissait d'une île ou de la terre ferme.

J'allai en quête d'une province appelée Macaca, qui est très belle et très peuplée, et je mouillai près d'un très grand village dont le cacique m'envoya aussitôt une bonne collation et me fit dire qu'il me connaissait car il avait entendu parler de mon premier voyage, au cours duquel j'avais été du côté nord de ce pays, et qu'il connaissait le père de Ximón, cet Indien qu'avait le prince mon seigneur, ce dont je fus tout émerveillé. Je pris place dans la barque et allai à terre, et après lui avoir donné beaucoup de ces choses qu'ils estiment, je lui demandai si cette terre était une île ; et avec plusieurs vieillards qui l'entouraient il me répondit que oui, mais que c'était une terre sans fin dont personne n'avait jamais vu l'extrémité ouest. Ces gens étaient fort doux et dépourvus de toute mauvaise pensée. Il y a une différence entre eux et ceux de toutes les autres îles, de même que pour les oiseaux et les animaux, qui sont tous plus faciles à approcher et plus doux.

Le lendemain quinze mai je naviguai vers le nord en déclinant vers le nord-ouest, le long de la côte de cette terre, et à l'heure des vêpres je vis, au loin, que cette côte tournait vers le ponant. Et dès lors je suivis cette route, même si la terre n'était plus à main droite ; et cela, parce que je n'avais pas assez de fond. Le lendemain au lever du soleil je regardai du haut de la hune et je vis la mer couverte d'îles aux quatre vents, toutes vertes et pleines d'arbres, ce qui était la plus belle chose qu'on ait pu voir. Je craignais de naviguer entre elles à cause de hauts-fonds et parce qu'il faut mille fois par jour changer de vent, car le chenal de l'une ne correspond pas à celui de l'autre. J'aurais voulu passer au sud et voir si je pourrais naviguer à l'ouest et laisser ces îles à main droite, mais je me souvins d'avoir appris que toute cette mer est ainsi jusqu'au tropique du Capr[r]icorne, et je me trouvais alors près de celui du Cancer ; je décidai de poursuivre ma route sans abandonner mon intention de ne jamais perdre de vue la terre ferme. Plus j'avançais, plus je découvrais d'îles, au point qu'un certain jour j'en relevai cent soixante-quatorze. Notre Seigneur m'accorda durant tout ce temps un temps de rêve pour naviguer entre les îles, et les navires allaient si vite qu'on eût dit qu'ils volaient.

Le jour de la Pentecôte j'allai accoster la terre ferme dans un lieu désert, mais non à cause d'une température trop élevée ni de la stérilité de la terre :

il y avait une grande palmeraie dont les arbres semblaient toucher le ciel. Près du rivage, sur la terre, deux sources d'eau jaillissaient avec force à une hauteur de plus d'un pied, quand la marée était montante, et cette eau était la plus savoureuse et la plus fraîche qu'on ait jamais vue ; cette fraîcheur n'est pas sauvage, comme d'autres qui font mal à l'estomac. Nous nous reposâmes sur cette herbe près de ces fontaines et dans le parfum des fleurs, qui y était merveilleux, et à la douceur du chant des petits oiseaux, si agréable et si varié, et à l'ombre de ces grands palmiers si beaux. J'y trouvai des signes de vie humaine et des branches coupées. Après m'être un peu reposé, je montai dans la barque et allai voir une rivière qui se trouvait à une demi-lieue à l'est, et dont je trouvai l'eau si chaude que c'est à peine si la main pouvait le supporter. Je la remontai sur deux bonnes lieues sans trouver ni gens ni maisons, et c'était toujours la même beauté et ces grands palmiers verts, avec dans leurs frondaisons un nombre infini de grues d'un rouge aussi vif que l'écarlate, et partout l'odeur des arbres et des fleurs et le chant des petits oiseaux, que c'en était merveille ; cette odeur et ces chants n'étaient nulle part absents de toutes ces îles que je découvris, à chacune desquelles je n'eus pas le loisir de donner un nom, car elles étaient en nombre infini ; toutes ensemble, je les appelai Jardin de la Reine. Le lendemain, alors que j'étais très désireux d'avoir des contacts et de savoir ce qu'était cette terre, je vis un *canoa* rempli de gens qui allaient à la chasse aux poissons ; ils appellent cela la chasse, et moi aussi, car cela y ressemble : ces chasseurs ont certains poissons qui sont dressés, qui ressemblent à des congres, et qu'ils attachent par la queue avec une cordelette très longue. Ces poissons ont la tête assez allongée, toute pleine de ventouses semblables à celles du poulpe ; ils sont très audacieux et attaquent tous les autres, aussi grands soient-ils, en se collant par la tête à l'endroit le plus vulnérable, et ils ne se décollent pas avant qu'ils soient morts. Et donc ces chasseurs le lancent sur le poisson qu'ils veulent attraper, il est très rapide et se colle là où je l'ai dit, puis les chasseurs tirent sur la cordelette et les font monter tous les deux jusqu'à la surface de l'eau, où ils tuent leur proie et la lient avec une corde plus grosse. Ces chasseurs étaient très éloignés de moi, et je leur envoyai les barques armées, en prenant des précautions pour qu'ils ne s'enfuient pas dans les terres ; et une fois que nos gens furent près d'eux, ces chasseurs leur parlèrent de loin comme des agneaux sans malice, et leur dirent de s'arrêter avec leurs

barques, car un de ces poissons était en train de pêcher tout au fond une grande tortue, jusqu'à ce qu'ils l'eussent remontée dans leur *canoa* ; ce qu'ils firent. Puis ils les prirent avec leur *canoa* et quatre tortues, et chacune d'elles avait quatre coudées de long, et ils les amenèrent aux navires et me donnèrent des nouvelles de cette terre et de leur cacique, qui se trouvait très près de là, et les avait envoyés pêcher, et ils me prièrent de me rendre auprès de lui, car il me ferait grande fête. Ils me donnèrent les quatre tortues, et moi je leur donnai beaucoup de choses, dont ils furent très contents. Je leur demandai si cette terre était très grande, et ils me répondirent qu'elle était sans fin vers le ponant et qu'elle était pleine d'îles. Je les laissai repartir, et ils me demandèrent comment je m'appelais, ce qui est la coutume de ces gens partout où je vais, puis ils retournèrent à leur travail, mais non sans m'avoir donné le nom de leur cacique sans que je le leur demandasse, s'honorant de le faire, comme ils le font partout.

Je partis de là et suivis mon chemin à travers les îles par les chenaux les plus navigables, vers l'ouest, sans jamais m'éloigner de la terre ferme, et par bon temps, grâces infinies en soient rendues à Dieu. Après avoir parcouru de nombreuses lieues, je trouvai une île plus grande avec un grand village à une extrémité. Et bien que le temps fût fort beau, je décidai de mouiller et j'allai à terre, mais je n'y trouvai personne, car tout le monde avait fui. Ce devait être des gens qui se contentaient de poisson ; il y avait sur cette plage un nombre infini de très grosses carapaces de tortues. Je trouvai là rassemblés une bonne quarantaine de chiens, pas très grands et très laids, comme élevés au poisson, et ils n'aboyaient pas ; j'appris que les Indiens les mangent, et même certains de nos Chrétiens y ont goûté et disent qu'ils sont meilleurs que le chevreau. Ces Indiens avaient de nombreuses petites aigrettes domestiques et d'autres petits oiseaux. Je quittai cet endroit sans toucher à rien, puis trouvai une île beaucoup plus grande, mais ne m'attachai qu'à poursuivre mon chemin vers de très hautes montagnes de la terre ferme qui étaient à une distance de quatorze lieues, et j'y trouvai un grand village dont le cacique et tous les habitants étaient de très bon commerce et très sociables ; ils nous donnèrent une importante collation de pain, de fruits et d'eau. Je lui demandai si cette terre était située très avant vers l'ouest ; le cacique, qui était un homme de bien, âgé, et d'autres du même âge que lui me répondirent que cette terre était immense, et que jamais il n'avait entendu personne dire qu'il en connaissait la fin ; il

avait entendu parler, un peu plus loin, des gens de Magón, province qui était aux confins de la leur. Le lendemain je naviguai vers l'ouest, toujours en suivant la côte sur de nombreuses lieues, sans quitter les îles, plus grandes et pas aussi accidentées. J'arrivai à une très haute et très grande montagne, qui s'étendait très loin à l'intérieur des terres, si loin que je ne pus en voir la fin ; et de ce côté-ci, au bord de la mer, il y avait une infinité de villages, d'où arrivèrent aussitôt aux navires des gens en grand nombre avec des fruits, du pain et de l'eau et du coton filé et des lapins et des pigeons et des oiseaux de mille autres espèces, et ils chantaient des chants de fête, car ils croyaient encore une fois, comme partout ailleurs, que je venais du ciel ; et bien que cet Indien que j'ai avec moi leur eût dit que c'était « de Castille » que je venais, ils croyaient et croient toujours qu'il s'agit là du ciel et que Vos Altesses s'y trouvent. J'arrivai là un après-midi, et après avoir beaucoup navigué en eau peu profonde, je ne pus trouver là suffisamment de fond et un petit vent de terre me repoussait ; j'aurais bien voulu passer là une journée et connaître toute cette terre : cette province s'appelle Homofay. Je mis en panne et restai amarré toute la nuit, ce qui me parut aussi bref qu'un clin d'œil, grâce à la très douce odeur qui venait de la terre et au chant des oiseaux ainsi qu'à celui des Indiens, qui est très agréable. Ces derniers me dirent qu'un peu plus avant était Magón, province dans laquelle tous les gens avaient une queue, et que pour cette raison je les trouverais tous habillés ; et il n'en est pas ainsi, mais ceux qui sont nus inventèrent cela de ceux qui sont habillés, en se moquant d'eux ; ils me dirent aussi qu'un peu plus loin il y avait d'innombrables îles et peu de fond, et que l'extrémité de cette terre était très loin de là, si loin qu'en quarante lunes je ne pourrais en atteindre le bout. Ils avaient dit vrai au sujet des nombreuses îles et du peu de fond ; mais je crois que j'arriverais à cette terre en moins de temps qu'ils ne le disent, bien qu'il faille comprendre que c'était d'après l'allure de leurs barques, qu'ils faisaient des conjectures, et qu'ils ne savaient pas qu'une caravelle pouvait parcourir en un jour plus de chemin qu'eux en sept.

Le lendemain, le vent était bon et je carguai les voiles, et parcourus un long chemin, toujours sur la même mer, attendant de pouvoir débarquer quelque part. Je ne trouvais pas de fond. Tout à coup, j'entrai dans une mer

blanche comme du lait et aussi épaisse que l'eau dans laquelle les corroyeurs tannent le cuir, et bientôt l'eau vint à manquer et il n'y eut plus que deux brasses de fond. Le vent était très violent et je me trouvais dans un chenal très dangereux, sans pouvoir revenir en arrière ni mettre au mouillage, car les navires ne pouvaient pas virer sur leur ancre proue au vent et qu'il n'y avait pas assez de profondeur pour eux, et leur quille frottait toujours contre le fond. J'allai de la sorte dans ce chenal entre les îles sur une distance de dix lieues, à ma volonté, jusqu'à une île où je trouvai deux brasses et une coudée de fond et la longueur suffisante pour que les caravelles y passassent. Je mis au mouillage et fus très peiné, car je pensais que je serais obligé d'abandonner mon entreprise, et que ce serait déjà beaucoup si je pouvais revenir à l'endroit d'où j'étais parti ; mais Notre Seigneur, qui m'a toujours fait mille grâces très remarquables, me donna l'énergie et la volonté de poursuivre mon chemin. Le lendemain, j'envoyai une petite caravelle reconnaître le fond de toute cette mer autour de nous et voir s'il y avait de l'eau douce sur la terre ferme, car tous les navires en avaient grand besoin. Elle revint et nous informa qu'il y avait, au bord de la terre, un bourbier très profond [et] qu'une futaie très épaisse pénétrait fort avant dans la mer, au point qu'un chat ne pourrait s'y glisser ; qu'elle avait longé cette côte sur une longue distance, qu'elle avait trouvé partout les mêmes chenaux et le même fond que j'avais dit et vu du haut de la hune du navire, et qu'à tous les vents la mer était peuplée d'îles et qu'elle était partout de la même blancheur ; quant à la terre ferme, il y avait sur le rivage une haie d'arbres très épaisse, qui avait sur une longueur d'un quart de lieue la largeur d'un mur de ville, et que tous ces arbres étaient dans l'eau ; derrière cette haie d'arbres il y avait une élévation de terre couverte de palmiers et d'autres arbres très beaux, ainsi que des prés et des champs : tout cela sur une largeur de quatre lieues, et sur une longueur de cinq ; il en était toujours ainsi le long de la côte ; puis il y avait une terre très haute, avec de nombreuses montagnes, et tout le pays était très beau et très vert ; les gens de la caravelle avaient vu de nombreuses fumées et de grands feux. Je décidai de continuer ma route et je naviguai donc dans ces chenaux entre ces îles, qui étaient plus accidentées que celles du Jardin de la Reine, et aussi couvertes d'arbres verts et beaux, et pleins d'oiseaux. Je naviguai de la sorte au nord-ouest jusqu'à une pointe très basse, où les navires étaient à sec ; du côté de cette pointe la terre s'étend vers l'orient, et on découvrait au

septentrion des montagnes très élevées, à une distance de vingt lieues de cette pointe, sans aucune île au milieu, car toutes étaient situées au sud et à l'ouest. Je craignais que le vent ne fût pas favorable, et déjà il y avait un fond de trois brasses. Je déterminai de prendre la direction de ces montagnes, que je ne pus atteindre que le lendemain, où je mouillai dans une grande et belle palmeraie où je trouvai des sources d'eau douce très bonne et des indices qui montraient que des gens s'étaient trouvés là.

Il arriva qu'alors que nous étions en train de charger les navires de bois et d'eau, un arbalétrier qui était allé à la chasse se trouva entouré d'un grand nombre d'indiens, une trentaine selon lui ; l'un d'eux portait une tunique blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds, et il se trouva si soudainement nez à nez avec lui, et de façon si inattendue, qu'il pensa que c'était un frère de la Trinité que j'avais avec moi ; puis il en vint deux autres qui portaient des tuniques blanches descendant jusqu'en dessous des genoux, qui étaient aussi blancs que nous. Alors il prit peur et se mit à crier en fuyant vers la mer. Il vit les autres se découvrir, et que celui qui avait la tunique longue courait derrière lui en l'appelant ; il ne le voulut point écouter, mais continua à fuir jusqu'aux barques, où il me relata tout cela. J'envoyai aussitôt des gens là où il avait vu ces Indiens, pour voir s'il était possible de parler avec eux, car selon ce qu'avait dit l'arbalétrier, ils ne venaient point pour nous faire du mal, mais pour parler avec nous. Ceux que j'avais envoyés ne trouvèrent personne, bien qu'ils se fussent enfoncés très avant dans les terres, ce qui me chagrina beaucoup, car j'aurais voulu leur parler, ayant traversé tant de régions où je n'avais vu personne, ni le moindre village. Je compris que celui qui portait la tunique longue était le seigneur, ou cacique, qui devait habiter loin à l'intérieur, car toutes ces terres, comme je l'ai dit, sont couvertes d'eau et pleines d'arbres jusqu'au bord de la mer ; à l'intérieur, les terres sont très belles, même si là où je me trouvai, ce n'était que plage et terre sèche, avec de beaux palmiers et des eaux très bonnes ; ils devaient nous avoir vu arriver de la mer, et avaient dû aller jusqu'au rivage pour savoir qui nous étions. Le lendemain, dans mon désir de savoir ce que c'était que cette terre, j'envoyai vingt-cinq hommes bien armés en leur disant de parcourir huit [ou] dix lieues vers l'intérieur jusqu'à ce qu'ils trouvassent des gens, car je pensais qu'à moins de cinq lieues il devait y avoir des villages, à en juger d'après les fumées que je voyais. Au bout d'un quart de lieue ils trouvèrent une plaine qui s'étendait d'ouest en

est le long de la côte, et comme ils ne connaissaient pas le chemin ils voulurent traverser cette plaine, où l'herbe était si dense et si entremêlée qu'ils ne purent faire un pas en avant et s'en revinrent fatigués, comme s'ils avaient fait vingt lieues, et m'annoncèrent qu'il était impossible de pénétrer dans les terres par là, car ils n'avaient trouvé ni chemin ni sentier. Le lendemain, j'en envoyai d'autres le long de la plage pour voir s'ils trouvaient un sentier qui conduirait vers l'intérieur ; ils trouvèrent des traces de très grandes bêtes, à cinq doigts, chose épouvantable, dont ils pensèrent que c'étaient des traces de dragons ou d'autres animaux de ce genre, ou alors qu'il s'agissait de lions. Ceux-là aussi rebroussèrent chemin. Je trouvai là beaucoup de treilles très grandes et très belles, chargées de verjus, qui couvraient tous ces arbres, que c'en était merveille. J'en cueillis, et je pris aussi de la terre du fond de cette mer blanche pour l'envoyer à Vos Altesses ; je leur envoyai un couffin de verjus et de morceaux de treille, et un tonneau de la terre du fond de la mer blanche. Il y avait également beaucoup de fruits aromatiques, comme dans les autres endroits où je suis allé, dont j'ai ramassé une belle quantité pour les sécher et les envoyer à Vos Altesses, mais cela n'a pas été possible, car ce n'est pas aisé dans les navires. Ces hommes que j'avais envoyés trouvèrent aussi des grues deux fois plus grosses que celles de Castille.

Comme j'avais laissé la pointe du Séraphin, où la terre s'étendait vers l'ouest, et que j'avais passé les montagnes au nord, je ne voulus pas rester dans le doute au sujet de cette terre de la pointe du Séraphin, à savoir si elle s'étendait loin vers l'est et si toute la terre que j'avais laissée derrière moi était une île. Je naviguai vers l'est le long de la même côte, jusqu'à ce que je visse que les deux côtes se rejoignaient et formaient un golfe. Je longeai cette côte dans l'autre sens, vers l'ouest, et bien que mes navires et mes gens fussent très fatigués, je décidai de naviguer vers l'ouest jusqu'à des montagnes que j'avais vues, là où j'avais fait de l'eau, à une distance de trente-cinq lieues. Après en avoir parcouru neuf, je trouvai deux maisons sur une plage ; je pris leur cacique, lequel, en personne ignorante et qui n'était jamais sortie de son village, me dit que derrière les montagnes, il semblerait que la mer fût très profonde et qu'elle s'étendait vers le septentrion durant un très grand nombre de journées. Je levai l'ancre et suivis mon chemin, plein de joie, pensant que ce serait comme il me l'avait dit, et après avoir parcouru […] lieues je me retrouvai embarrassé dans de

nombreuses îles avec très peu de fond, au point que je ne pouvais trouver de chenal qui me permît d'aller de l'avant. Mais il plut à Notre Seigneur de répondre à mes vœux, et au bout d'un jour et demi, par un chenal très étroit et très peu profond, à l'aide des ancres et des cabestans, je pus faire passer les navires par une demi-brasse à peine, sur deux lieues, après quoi je trouvai deux brasses et demie, où les navires pouvaient naviguer ; et un peu plus avant, je trouvais trois brasses. De nombreux *canoas* arrivèrent, et leurs occupants me disaient que de l'autre côté de ces montagnes régnait un roi, dont il me sembla qu'ils me décrivaient avec émerveillement sa façon de gouverner et ses gens ; ils me parlaient de son état et me disaient qu'il avait de très nombreuses provinces, et qu'il s'appelait « Saint » ; il portait une tunique blanche qui descendait jusqu'au sol. Je me réjouis beaucoup à l'idée de pouvoir aller le trouver, mais à ce que je pouvais comprendre, il se trouvait très loin à l'intérieur des terres. Je poursuivis alors ma route en suivant la côte, sans avoir jamais plus de trois brasses de fond. Après avoir navigué quatre jours et passé les montagnes, que je laissai très loin à l'est, en continuant à trouver une côte inondée et couverte d'une forêt d'arbres épaisse, comme je l'ai dit, et impossible à pénétrer, je me trouvai en son sein, car à nouveau la terre s'étendait du midi à l'orient, et je vis, à l'endroit où cette terre avait sa fin, de très hautes montagnes, à une distance de vingt lieues ; car la mer ne s'étendait pas vers le nord et n'était pas très profonde, contrairement à ce que m'avait dit le cacique. Je revins lui demander pourquoi il m'avait menti, et il me répondit qu'il avait entendu dire que la côte que je suivais était si longue que je n'en atteindrais pas le bout en cinquante lunes. Je naviguai entre de nombreuses îles, et au bout de deux jours et de deux nuits j'atteignis les montagnes que j'avais vues ; je trouvai que c'était une Chersonèse aussi grande que la Chersonèse d'Or ou que la Corse. J'en fis entièrement le tour et ne pus trouver nulle part un passage pour aller vers les terres, car la côte était tout embourbée et couverte d'arbres épais comme celles dont j'ai parlé plus haut, et les fumées étaient nombreuses et très grosses à l'intérieur des terres. Je restai près de cette côte pendant sept jours, à chercher de l'eau douce, dont j'avais besoin, et que je trouvai du côté de l'orient dans une très belle palmeraie. J'y trouvai de très gros coquillages de nacre ; il doit y avoir des perles, qu'on trouverait en continuant la pêche. Après avoir embarqué du bois et de l'eau, je

naviguai au sud et en suivant la côte de la terre ferme jusqu’à l’endroit où elle allait vers le sud-est et il semblait que je dusse garder ce cap durant un grand nombre de jours ; au sud, je voyais toute la mer couverte d’îles.

Les navires étaient tout endommagés, à cause du si grand nombre de fois où ils avaient heurté les hauts-fonds et s’étaient échoués ; tous les cordages et tous les agrès étaient très usés et la plus grande partie des vivres perdus, en particulier le biscuit, car les navires faisaient fortement eau, étant tout disjoints, et tous les gens étaient fatigués et craintifs ; mais j’avais grand espoir que Dieu nous apporterait le salut. Et comme depuis le cap d’Alpha-et-Omega j’avais parcouru juste mille deux cent quatre-vingt-huit milles, c’est-à-dire trois cent vingt-deux lieues, et que j’avais relevé un nombre d’îles infini, je décidai de rentrer, et pas par le chemin que je venais de suivre, mais de retourner à la Jamaïque, à laquelle j’avais donné le nom de Saint-Jacques, et d’achever d’en faire le tour par le côté sud, car j’avais entrepris de faire tout le tour de l’île Isabela par le sud, que je n’avais pas vu ; et une fois arrivé à l’extrémité ouest, si je le pouvais, je radouberais les navires pour gagner vers l’orient toutes les îles des cannibales et en découvrir d’autres. Là, je doublai au sud, pensant pouvoir passer entre quelques îles qui se trouvaient là, et entre lesquelles je ne trouvai pas de chenal ; je fus obligé de revenir en arrière par un bras de mer, sur lequel je naviguai jusqu’à la pointe du Séraphin vers les îles de la mer blanche où j’avais précédemment mis au mouillage.

Après avoir passé en une journée les maisons du cacique dont j’ai parlé plus haut, un matin, avant le lever du soleil, je vis venir, de la mer vers la terre, plus d’un million de corbeaux marins ensemble ; et comme je n’ai jamais vu chose pareille depuis que je navigue sur la mer, je la tiens pour merveille. Le lendemain, il vint tellement de papillons aux navires qu’ils obscurcissaient le ciel ; et cela dura jusqu’à la nuit, où ils furent dispersés par une grande grue qui survint. De même, lorsque je quittai la terre où l’on disait que se trouvait le roi « Saint », pour aller à la Chersonèse, à laquelle je donnai le nom de Saint-Jean Évangéliste, et bien que dans toutes ces mers j’eusse déjà vu d’innombrables tortues, sur ces vingt lieues la mer en était couverte, et de si grandes, qu’on aurait dit que les navires allaient s’échouer sur elles. Les Indiens les ont en grande estime et les trouvent très saines et savoureuses, et quant à nous, nous ne les appréciâmes pas moins.

Après avoir quitté Saint-Jean Évangéliste, je naviguai sur un bras de mer blanche, comme elle est partout là-bas, et très profonde. Au bout de plusieurs jours j'arrivai à des îles où j'avais mouillé la première fois sur cette mer blanche, ce qui avait été plus un miracle de Notre Seigneur que savoir ni intelligence humaine. De là je gagnai la province d'Homofay avec un péril non moins grand ; je mouillai dans une rivière et approvisionnai les navires en eau et en bois pour naviguer vers le sud sans revenir en arrière en laissant le Jardin de la Reine à main gauche, si d'autres îles ne m'en empêchaient pas. Et il en fut ainsi, bien que je n'aie pu passer sans rencontrer de nombreuses îles que jusqu'alors je n'avais pas vues. Dans cette province la terre est montagneuse, comme je l'ai dit plus haut, et très fertile ; ses habitants sont extrêmement doux, et très bien pourvus de fruits et de viandes, dont ils me donnèrent en grande quantité ; [et] ils étaient très savoureux et parfumés. Ces gens nous apportèrent aussi des perroquets et des oiseaux en très grand nombre, surtout des pigeons, aussi savoureux que les perdrix de Castille ; je les faisais ouvrir pour voir ce qu'ils avaient dans le jabot, de même que pour les poissons qui étaient péchés sur les navires, et je trouvai le jabot de ces pigeons rempli de fleurs qui sentaient davantage que la fleur d'oranger. Je fis dire une messe et dresser une grande croix + faite d'une longue pièce de bois, comme j'avais coutume de le faire dans tous les endroits idoines où j'allais et où je vais.

Le dimanche, quand la messe fut dite et que je fus descendu à terre, où j'avais dès l'abord fait bâtir une église, le cacique de l'endroit, [qui] avait l'air d'un homme très honorable et semblait être le seigneur d'un grand nombre de gens, quand je descendis de la barque, vint me prendre par la main, et un homme très âgé, de plus de quatre-vingts ans, [qui] était à côté de lui, me prit par l'autre main ; ce vieil homme portait au cou comme un licol de perles de marbre, qui sont partout ici d'un grand prix, et une corbeille de pommes à la main, qu'il m'offrit en présent sitôt que je descendis de la barque. Lui-même et tous les autres vont nus comme au jour de leur naissance, ainsi que tous ceux que j'ai vus ailleurs. Ensuite, ce cacique et ce vieillard me tenant ainsi par la main me menèrent, avec tout le peuple derrière nous, jusqu'à l'île où ils me donnèrent la possibilité de terminer mon approvisionnement.

Puis le vieillard exposa son discours ; il avait très belle tournure et était très hardi. Son propos était de nous dire qu'il avait appris que j'avais couru

toutes les îles et la terre ferme, qui était cet endroit où nous nous trouvions, et que je ne devais pas éprouver de vaine gloire bien que tout le monde ait peur, car j'étais mortel comme tous les autres ; puis, par des signes et des paroles il commença à nous représenter sur sa personne comment nous naissions et avions une âme ; il nous montra que celle-ci était liée d'amour à notre corps, et que lorsqu'un de nos membres avait mal, c'était elle qui souffrait ; l'heure de la mort venue, elle s'en séparait avec grande peine, et elle allait ensuite auprès du Roi du ciel ou dans l'abîme de la terre, selon qu'elle avait fait sur terre le bien ou le mal. Et se rendant compte que j'aimais à l'entendre et que j'en éprouvais du plaisir, […]. Par l'intermédiaire de cet Indien que j'ai avec moi, qui est l'un de ceux qui sont allés en Castille, comme je l'ai dit plus haut, lequel est une bonne personne et comprend parfaitement notre langue et la parle, je lui répondis que je n'avais fait de mal à personne sauf aux méchants, mais que je faisais plutôt du bien et de l'honneur à tous les gens de bien, et que c'était là ce que Vos Altesses avaient ordonné. Et tout étonné il répondit à cet Indien : « Comment ? Cet amiral obéit à un autre seigneur ? » Ce à quoi il répondit : « Au roi et à la reine de Castille, qui sont les plus puissants seigneurs du monde. » Il se mit alors à leur raconter toutes les choses de Castille, ses villes, ses églises, ses grandes maisons et la noblesse des gens, ses fêtes et ses joutes, qu'il avait vues, ses courses de taureaux, et tout ce qu'il avait appris au sujet des guerres. Il raconta tout cela très bien, de façon telle que le vieillard en fut tout réjoui, et qu'il détermina d'aller voir Vos Altesses ; mais il renonça à ce projet par pitié pour sa femme et ses enfants qui pleuraient, et je ne voulus pas le prendre de force, comme je le fis pour un jeune garçon que j'emmenai sans que cela provoquât un grand scandale ; je l'envoie à Vos Altesses, avec le cacique que j'ai pris à Sava, car bien que ces gens aillent nus et qu'on puisse penser en les voyant fuir que ce sont des sauvages et des bêtes, je leur certifie qu'ils sont très intelligents et qu'ils aiment beaucoup apprendre des choses nouvelles, tout comme nous. Dès que j'arrive à un village, ils viennent aux navires dans leurs *canoas* pour nous reconnaître, en gens avisés, et leurs premiers mots sont pour nous faire savoir à quel cacique ils appartiennent et quel est le nom de ce dernier, en [le] vantant beaucoup [et] en disant sa grandeur et son état, puis ils demandent le nom du cacique des navires ; quand ils l'ont appris, ils se le répètent les uns aux autres plusieurs fois, pour ne pas l'oublier, puis ils

demandent le nom des navires et si nous venons du ciel ; et même si on leur dit que c’est de Castille, il est encore bien établi pour eux que ce royaume est dans le ciel, car ils n’ont jamais rencontré que des gens qui vont nus, sauf ceux de Magón, qu’ils accusent de s’habiller parce qu’ils ont une queue, comme je l’ai dit plus haut. J’ai déjà dit que ces caciques n’ont pas de biens propres et qu’on me l’avait déjà dit, parce que le pays est si grand et si fertile qu’ils en auraient encore de reste même s’ils étaient cent fois plus nombreux. Il est fort possible que loin du rivage de la mer, vers l’intérieur des terres, le régime soit différent, comme nous l’avons lu et comme on doit le croire pour tout ou presque, mais je n’ai voulu m’arrêter nulle part pour envoyer quelqu’un explorer d’autres régions ; au contraire, j’ai toujours longé la côte, autant que possible, car une fois que nous connaîtrons la mer et les côtes nous chercherons à entrer dans les terres et nous partirons de notre établissement dans cette intention et en nous y étant préparés, parce que nous aurons vu depuis la mer l’endroit où il nous semblera bien de passer notre temps. Il est vrai que si j’avais été du côté du septentrion, comme j’ai été du côté du sud, vers Cathay, j’aurais trouvé de belles provinces. Durant un certain temps j’enverrai des gens vers l’intérieur, [et] si je ne trouvais pas sur la côte ce qu’on écrit dans les histoires de cette province au sujet des édifices royaux et de la fertilité de la terre, écrits que j’ai parfaitement compris maintenant, surtout parce qu’ils disent que les ancêtres de cet empereur avaient demandé à Rome qu’on leur envoyât des docteurs pour leur enseigner la sainte foi, car ils voulaient devenir chrétiens avec leur peuple, et j’y ferai part de l’ambassade de Vos Altesses.

Je partis de la province d’Homofay, du fleuve des Messes, et je naviguai vers le sud pour laisser le Jardin de la Reine à main gauche, à cause de la navigation dangereuse que j’y avais faite, et durant […] jours non sans rencontrer des îles, et parmi elles certaines que j’avais vues à l’aller, et qui étaient innombrables […], je touchai la province de Macaca, à cause des vents qui me repoussaient. Là et dans toute la province je fus très bien reçu et les gens me donnèrent en collation de ce qu’ils avaient. Puis je partis par un vent favorable et revins à l’île Saint-Jacques, que les Indiens appellent Jamaïque, où je mouillai à l’endroit d’où j’étais parti quand j’avais quitté l’île pour aller à la terre ferme, et [j’entrai] dans un très grand golfe, que j’appelai Bon-Temps, d’où je naviguai vers le couchant jusqu’à ce que

j’eusse atteint l’extrémité de l’île, et de là au sud jusqu’à l’endroit où la terre tournait vers l’est. Et ainsi au bout de […] jours j’arrivai au mont Cristallin, et de là à la pointe de la Lanterne et à son bas-fond, qui se trouve à onze lieues plus à l’est et où finit l’île susdite.

Sur cette route, nous eûmes certains jours de vent contraire […] nous savons que la navigation moyenne d’un jour normal est de deux cents milles, qui font cinquante lieues, et celle d’un jour long, soixante-dix lieues. De ces nombreuses journées […] achevé le voyage. Et on ne doit pas s’étonner qu’en naviguant on puisse juger du chemin de façon certaine, mais bien plutôt tenir cela pour très vrai, car très souvent on revient à l’île ou à la terre dont on est parti, et pas avec le même vent ni le même temps, qui sont même souvent très contraires et défavorables ; et c’est en cela que consiste le savoir du capitaine et le remède à la tempête ; nous ne tenons pas pour bon capitaine ni pilote celui qui, ayant à passer d’une terre à une autre terre très éloignée, sans voir aucun signe d’aucune terre, se trompe de dix lieues, la traversée en comptât-elle mille, excepté si la force de la tempête ne lui permet pas de se servir de son savoir-faire. Je ne me flatte pas et je ne demande pas qu’on tienne pour certaine la route que je suivis lorsque Vos Altesses m’envoyèrent pour la première fois aux Indes, car la même nuit où je promis de grandes offrandes, […], et ce fut un miracle de Notre Seigneur, qui voulut donner tout cela à Vos Altesses ; je courus cette nuit-là, où le vent était trop fort, jusqu’à trois lieues et demie par heure, et un peu après onze heures du soir je fus le premier à voir un feu sur la terre de San Salvador, qui fut la première que nous découvrîmes ici, et je gagnai la récompense que Vos Altesses avaient promise au premier qui verrait la terre ; et lors de ce voyage-ci, que je fis avec une nombreuse flotte, j’aurais été pour la deuxième [fois la première] personne à voir l’île de la Dominique, aux confins du pays des cannibales, si [le] valet n’avait été la cause d’une tromperie ; prié par un pilote que j’avais, il lui montra ma carte de navigation et toutes les lieues que je notais chaque jour, et lui dit qu’il m’avait entendu dire à fray Buil que nous avions […]. Alors, le dimanche à l’aube, comme je dormais, fatigué par le travail de nuit que j’avais fourni, car j’ai coutume de toujours veiller une grande partie de la nuit, ce pilote regarda comme quelqu’un qui est sur ses gardes, et alors que je me

réveillais pour observer […]. Je le fis pilote major au nom de Vos Altesses, pour qu'il soit un exemple pour tous ceux qui naviguent, et qu'ils aient envie de bien servir et de voir et de regarder et de veiller, car c'est en cela que consiste la profession de marin, et je lui donnai également dix mille maravédis que j'avais promis au premier qui verrait la terre. Par la suite, à cause d'une discorde qui naquit entre eux, je sus qu'il m'avait devancé par tromperie.

Je reviens à mon propos sur l'île Saint-Jacques, que les Indiens appellent Jamaïque, et je dis que sa circonférence est de [cd] milles, qui font cent lieues, et qu'elle est de très belle configuration, à peu près la moitié d'un cédrat qui serait ouvert depuis le pied jusqu'à la fleur, et qu'elle est plus longue d'est en ouest que large du nord au sud, comme toutes les îles que j'ai découvertes en ces Indes. Elle est plus grande que la Sicile et ses terres sont bien plus vastes, car elle est très élevée et tout entière utilisable, et bien meilleure par sa fertilité, grâce à la température de l'air et de la terre. Tous les fruits qu'elle produit, qui sont innombrables et de mille espèces, me semblent les plus aromatiques et les plus savoureux que j'aie trouvés ici ; j'en excepte la noble Isabela, qui l'emporte, et de beaucoup, sur toutes les îles du monde. L'île Saint-Jacques est extrêmement peuplée, très abondante en nourriture. Je l'ai parcourue tout entière et n'ai pas vu la moindre lieue de terre stérile ; au contraire, elle est partout très belle, en août comme en mai, mois où j'y fus la première fois ; à l'une et l'autre de ces époques, elle m'a toujours paru partout également belle, comme les jardins de Valence, et partout parsemée de très grands villages, qui avaient chacun l'air d'un grand camp, et tous situés sur les hauteurs et non au bord de la mer, comme partout ailleurs. C'est une terre très élevée, dont on dirait qu'elle touche le ciel, comme je l'ai dit plus haut. Elle n'est pas montagneuse, mais de la plus belle conformation du monde. Elle commence, en bas, près de la mer ; elle s'élève alentour jusqu'au sommet, mais on dirait qu'elle est plate ; il est vrai que la partie sud est la plus élevée et la plus accidentée. Il y a une très haute montagne, que j'ai appelée Cristalline, bien plus haute que l'île de Tenerife aux Canaries, sur une grande partie, mais elle est verte jusqu'au sommet ; je crois qu'elle émerge de cet air turbulent : on n'en voit pas le sommet sauf par certains temps, quand les vents, soufflant de ce côté-là, dissipent nuages et brouillards. Comme je naviguai du côté du sud je mis un soir au mouillage dans une baie, dans la région de laquelle il y avait de

nombreux villages. Le cacique d'un de ces grands villages qui se trouvait sur une hauteur vint aux navires et apporta une bonne collation. Je lui donnai ce qui me semblait lui faire plaisir. Il voulut savoir d'où je venais et comment je m'appelais ; je lui répondis que j'étais envoyé par Vos Altesses pour honorer grandement les bons et détruire les méchants. Il s'en réjouit beaucoup et alla à l'écart avec l'Indien que j'ai avec moi, lequel lui parla longuement des grandeurs et du grand état de Vos Altesses, et par le menu car, comme je l'ai dit, ce sont des gens qui l'interrogent très bien et qui se réjouissent beaucoup d'entendre des choses nouvelles. Et donc il resta là jusqu'à la nuit, et le lendemain, où je marchais à la voile sous un petit vent, il me rejoignit avec trois *canoas*, et son équipage était si ordonné qu'on ne saurait le passer sous silence.

Un de ces *canoas* était très grand, autant qu'une grande fuste, et entièrement peint ; il s'y trouvait avec sa femme et deux filles : l'une avait dix-huit ans, elle était extrêmement belle, entièrement nue, selon leur coutume, et d'une absolue décence ; l'autre était plus jeune ; il y avait aussi deux fils, jeunes, cinq frères et dix-huit serviteurs. Tous les autres devaient être des vassaux. Il venait en très bon ordre ; il avait dans son canot un homme qui était comme un porte-enseigne ; celui-ci se tenait debout, seul, à la proue du canot avec une casaque de plumes colorées, faite à la manière d'une cote d'armes, et sur la tête un grand plumet de très belle allure ; et il avait à la main un drapeau très long et étroit en coton tissé, blanc et sans aucun signe. Deux ou trois hommes avaient le visage peint de couleurs identiques et chacun portait un grand plumet ressemblant à une salade, et sur le front une tablette ronde de la taille d'une assiette, peints l'un comme l'autre de la même couleur et semblablement faits, car ils ne présentaient aucune différence, de même que dans les plumets et le reste de leur tenue ; ils avaient dans les mains des jouets avec lesquels ils faisaient de la musique, et il y en avait deux autres qui étaient peints de la même façon ; ils portaient deux trompettes très décorées d'oiseaux et autres finesses ; ces trompettes n'étaient pas de métal, mais d'une ébène noire très fine ; chacun d'eux portait un chapeau très beau, avec des plumes vertes très serrées et d'un fin travail, et non pas blanches comme celles de six autres hommes qui étaient ensemble pour garder les choses de sa chambre. Lui-même avait au cou un bijou de cuivre venant d'une île qui se trouve dans la région, qui s'appelle *guani* et qui est très fin, au point qu'on dirait de l'or de huit

carats ; il avait la forme d'une fleur de lis et était aussi grand qu'une assiette ; il le portait autour du cou avec un collier de grosses perles de marbre, qu'ils estiment beaucoup également, et il avait sur la tête une guirlande de petites pierres rouges bien rangées, avec quelques pierres blanches plus grosses intercalées à bon escient là où cela faisait un bel effet ; un grand bijou pendait sur son front et à ses oreilles étaient attachées deux grandes tablettes d'or avec de petits anneaux de petites perles de marbre ; il en portait aussi ailleurs, mais des vertes ; et il portait une ceinture qui, même s'il était nu […] du même travail que la guirlande, et tout le reste de son corps était découvert, de même que celui de sa femme, sauf son membre, qui est recouvert d'une petite chose pas plus grande qu'une fleur d'oranger, qu'ils font à cet usage en coton […] ; il avait aux bras, près des aisselles, une boule enveloppée de coton filé, qui était semblable aux bouffants des anciens pourpoints des Français ; cette boule n'était pas aussi importante que celle qu'il avait sous les genoux à chaque jambe. La plus belle de ses filles était entièrement nue ; elle portait simplement autour de la taille un cordon de petites pierres très noires, d'où pendait une chose de la forme d'une feuille de lierre, en pierres vertes et rouges collées sur du coton tissé. Le grand *canoa* avançait au milieu des autres, mais en les devançant un peu. Dès que ce cacique fut à bord du navire, il commença à donner aux marins et aux gens des choses à sa façon. C'était le matin, très tôt, et j'étais à l'écart en train de dire quelques prières dont je trouve qu'elles me sont bénéfiques, et je ne vis pas tout de suite ni les dons ni l'audace de la venue de cet homme ; il était entré aussitôt dans la caravelle avec tous ses gens, et quand je sortis, il avait renvoyé ses vassaux pour qu'ils ramènent les *canoas* à terre, lesquels étaient déjà très loin. Aussitôt qu'il me vit, il vint à moi avec un visage très joyeux, en disant : « Ami, j'ai décidé de quitter ma patrie et d'aller avec toi en Castille voir le roi, la reine et le prince leur fils, qui sont les plus puissants seigneurs du monde, qui ont tant de pouvoir qu'ils ont conquis ici tant de terres, et que tu leur obéis et cours tout ce monde selon leur ordre, comme je l'ai appris de ces Indiens que tu as avec toi, et partout les gens ont très peur de toi ; et quant aux cannibales, qui sont des gens innombrables et très féroces, tu as détruit leurs *canoas* et leurs maisons et pris leurs femmes et leurs enfants, et tu as tué ceux d'entre eux qui n'avaient pas fui. Je sais combien dans toute cette île de la Jamaïque, qui est un monde où il y a des gens impossibles à

compter, comme tu peux le voir toi-même, tout le monde tremblait en te voyant avec ces navires, et qu'il ne resta ni femmes ni enfants ni biens dans les maisons qu'ils n'aient emmenés dans les montagnes et dans les grottes. Ils respirèrent quand ils te virent parti, mais chez les gens de Canobi ne guérira pas de sitôt la douleur causée par la mort de leurs parents et de leurs amis, qui maladroitement s'opposèrent à toi sans considérer ta hardiesse, toi qui es venu de l'autre monde dans ces régions, ce qui n'était possible que par un très grand effort. Ensuite ces gens redoublèrent de prudence quand tu revins ici pour la deuxième fois, bien que tout le monde fût content, car tes actes ont fait naître chez les gens l'amour de toi et ils t'ont donné leur affection, et moi plus que tout autre. Et c'est pourquoi je décide de venir à toi et à l'obéissance du roi et de la reine du monde en Castille. »

Il disait tout cela d'une façon si bien agencée, que j'en étais émerveillé. Quand il eut fini de parler, le vent, qui avait emporté loin de terre […]. Je le logeai avec toute sa maison, et il advint à ce moment-là que le [vent] devint contraire à la poursuite de mon voyage, et je luttai contre lui une grande partie de la journée et toujours je mettais le cap sur la mer, jusqu'à ce que les vagues fussent devenues trop grosses. Les navires et les gens étaient à la peine [et] je mis le cap sur la terre, car la raison de la navigation l'exigeait. Et durant ce temps ces femmes eurent si peur, qu'elles demandèrent en pleurant à leur mari et père de revenir chez eux jusqu'à ce que je revinsse en ce pays, disant qu'elles avaient cette fois eu connaissance de la mer et de ce qui était nécessaire pour cela, et qu'elles le prépareraient pour le jour où je reviendrais ; elles le priaient de considérer la grande peine qu'elles éprouvaient à lui dire cela, car il savait bien que c'étaient elles qui avaient la plus grande envie d'aller en Castille. Le mari eut pitié de sa femme et de ses filles, et plus encore d'un garçon de six ou sept ans, son dernier enfant, qui ne quittait jamais ses bras, et à cause de cela il décida de rentrer chez lui, croyant que je serais très vite de retour. Il me donna une grande partie des choses qu'il avait avec lui en signe de noblesse, et je ne le laissai pas repartir mécontent : je lui fis montrer tout ce que j'avais, et après qu'il eut pris tout ce qui lui plut et tout ce qu'il voulut, je lui fis présent de tout ce qui m'avait semblé lui plaire ; j'en fis autant pour sa femme et ses filles, et à ses frères et à tous les autres, je donnai de nouvelles choses. J'aurais voulu que la fille aînée se vêtît, mais sa mère refusa, car ce n'était pas leur habitude ; depuis qu'elle était montée dans le navire, cette fille s'était assise derrière

son père et sa mère, qui étaient l’un près de l’autre, dans un coin, et elle s’était recroquevillée en serrant ses bras autour de sa poitrine, qu’elle couvrait ainsi ; quant à sa figure, toujours posée contre ses jambes, elle ne la montrait que bien rarement ; elle ne dit mot de toute la journée, mais resta toujours dans cette attitude, honnête et réservée. Je les fis ramener à terre, comme ils me l’avaient demandé. Le cacique et tous les siens en eurent grande peine, et moi-même je ne fus pas sans en éprouver aussi, car j’aurais bien voulu qu’il se rendît auprès de Vos Altesses, parce qu’il était bien celui qu’il fallait pour leur faire connaître tous les secrets et toutes les choses de l’île, étant homme d’âge mûr et de grande intelligence. En s’en allant, il tenait sa femme par le bras et par l’autre son frère, le plus vieux, et des quatre autres frères, les deux plus âgés emmenèrent de la même façon sa fille, les deux autres marchant devant elle, et j’assure Vos Altesses qu’ils avaient fière allure et contenance.

Quand les vents me le permirent, je fis route vers l’orient jusqu’à une pointe que j’appelai de la Lanterne, qui se trouve à l’extrémité de cette île Saint-Jacques, du côté est ; j’en partis au nom de Notre Seigneur le lundi dix-huit août par un temps passable, et en naviguant sans cesse vers l’est, à trois heures de l’après-midi le mercredi, en regardant vers le nord, je découvris une terre très élevée et immense, à une distance de seize lieues, sur laquelle je mis le cap. Lorsque je la touchai, je m’aperçus que c’était l’île Isabela, en son cap occidental, auquel je donnai le nom de Saint-Michel, et qui est situé à trente et une lieues à l’orient de la Jamaïque. Je décidai ensuite de naviguer à l’est et je découvris toute la partie de cette île qui est au sud, que je n’avais pas vue jusqu’ici. Il plut à Notre Seigneur de me donner un temps aussi beau que celui dont j’avais besoin, car tous les navires étaient près de couler, à cause des épreuves que j’avais passées, et tous les gens étaient très fatigués ; quant à moi, cela faisait près de cinq mois que je ne m’étais reposé une heure durant, et que j’avais une vie très difficile à cause des vivres que nous avions perdus. Et ainsi, au bout de […] jours nous atteignîmes le bout de l’île par un temps si favorable que c’était un rêve, et là, dans le port de Santa Cruz, qui est très bon, je réparai les navires du mieux que je le pus et exhortai les gens à aller courir toutes les îles des cannibales, puisque nous en étions si près, et que nous y trouverions de quoi manger. Et comme nous étions arrivés à l’île Saint-Jean-Baptiste, je fus tout à coup abattu par une maladie qui m’ôta le sens et la raison, comme

si c’était une peste ou une torpeur. Les capitaines et les pilotes et tous les gens décidèrent de partir sur-le-champ et le plus rapidement possible pour la ville, afin de me soigner, et c’est ainsi que s’arrêta mon entreprise de découverte des autres îles ; je rends responsables de cette maladie les épreuves et les dangers extrêmes de ce voyage, plus pénibles qu’en vingt-sept années passées sur la mer. J’étais fort peiné pour moi-même, car il n’y a d’homme si énergique qu’il ne finisse par recevoir la mort, et ensuite pour ramener navires et gens à bon port, ce qui me donnait une non moins grande peine que celle que j’éprouvais pour moi-même, car il me semble que lorsque je rentre à bon port c’est une victoire que je ramène. Je veillai beaucoup nuit et jour, au point que je ne pouvais trouver le sommeil, et ces trente derniers jours je n’ai pas dormi plus de cinq heures, et lors des huit derniers, je n’ai dormi que la durée de trois ampoulettes de sablier d’une demi-heure chacune, si bien que j’en restai à moitié aveugle, et à certaines heures de la journée, complètement. J’espère en Notre Seigneur, qui dans sa miséricorde me délivrera.

La douceur de l’air dans toutes ces îles et terres est telle, et si grande, que personne ne le croira […] il n’y a ici que le printemps [et] l’hiver, mais celui-ci n’est pas rude ; il commence en même temps qu’en Castille, avec des pluies et les mêmes intempéries ; il dure jusqu’au mois de janvier, mais il n’y a pas de neige, et quand ensuite […] l’été, sans trop forte chaleur, comme le froid en hiver. À aucune de ces deux saisons les arbres ne perdent leurs feuilles ; les plantes et les fleurs portent constamment des fruits, et les oiseaux ont dans leurs nids des œufs et des petits. Toutes les graines de potager ont une croissance prospère, et il y a même des légumes qui donneront deux récoltes si on les sème, ce que j’assure au sujet de tout autre fruit, cultivé ou sauvage : si bon est l’aspect du ciel et la saveur de la terre. Le bétail et la volaille se multiplient que c’est merveille, et merveille aussi de voir comme les poules grandissent : tous les deux mois elles font des poussins, et en dix ou douze jours ils sont bons à manger. Quant aux porcs, issus de treize femelles que j’ai apportées, il y en a tant qu’ils errent à l’état sauvage dans les bois. L’herbe est toute l’année comme l’orge verte en mars.

C’est un mensonge en vérité qu’ont dit à Vos Altesses et à ceux à qui ont parlé certaines personnes égarées qui sont venues ici. Elles ont dépensé aux dés et à d’autres mauvais vices mortels ce qu’il leur restait de la mort de

leurs bisaïeuls, et maintenant qu'elles ne trouvaient plus de terre pour les entretenir, elles entreprirent ce voyage en faisant des faux serments, dans l'idée de recueillir tout de suite de l'or ici, au bord de la mer, sans travail ni peine, puis de retourner à leur passe-temps. Et cela concerne des religieux tout autant que des laïcs : leur mauvaise cupidité les aveuglait tant qu'ils ne voulurent pas me croire, lorsqu'en Castille je leur disais que pour tout il fallait travailler. Ils croyaient que je leur parlais faussement : tant ils étaient plongés dans leur avarice. Il aurait pu se faire qu'ils réussissent dans leur entreprise, s'ils avaient su souffrir le travail, mais leur paresse et leurs mauvaises mœurs ne leur donnèrent pas l'occasion de montrer de la vertu. La plupart d'entre eux voulaient parler de toutes les Indes et particulièrement de cette île, qui a un périmètre de plus [de deux] mille quatre cents milles, qui font six cents lieues ; et il est bien certain ici que la plupart d'entre eux ne se sont pas éloignés de la ville à plus d'une portée de bombarde.

Je reviens sur la douceur extrême de cette île, en particulier, où même dans les meilleures conditions, rien ne pourrait être plus abondant : épices de mille espèces, qu'on n'a jamais rapportées chez nous ; coton et toutes autres plantes qui pousseraient et porteraient des fruits à merveille. Tout cela est dû à la fertilité de la terre, et ses […] le mangent. Il n'y a entre eux de guerres que pour les femmes. Ils sont d'une extrême cruauté lorsqu'ils ont remporté la victoire sur leurs ennemis, et ils coupent les jambes aux femmes, et jusqu'aux enfants. Les eaux sont si nombreuses et si savoureuses qu'on n'en a vu nulle part de pareilles ; les rivières sont infinies, et j'en connais déjà quatre qui sont plus grandes que l'Èbre et le Tage ; beaucoup de très hautes montagnes, de l'or et du cuivre.

Je reviens à la douceur de l'air et je dis que cette ville se trouve à vingt-cinq degrés de la ligne équinoxiale, et que la partie la plus au sud de l'île est à dix-huit degrés vers le pôle Arctique. Vers l'ouest, au-delà du méridien de Ptolémée jusqu'au cap Saint-Raphaël, c'est-à-dire à l'extrémité de l'île à l'est, il y a une distance, sur ce parallèle, de […] degrés. Où je peux dire quelque chose, qui montre encore mieux à quel point elle est fameuse : comme je me trouvais dans le port de Santa Cruz, qui est à vingt-neuf lieues plus au sud, le 14 septembre de la présente année 1494, j'ai vu une éclipse de lune d'une durée de cinquante-deux minutes après minuit, mais je n'étais pas à ce moment-là sur mes gardes avec mes instruments nécessaires à la

sûre détermination de l’heure et du point. Je ne parle pas de l’autre éclipse, au mois de mars dernier, que j’étais si impatient de voir : nous ne la vîmes pas à cause du ciel couvert, car cette nuit-là il plut sans arrêt et l’obscurité était profonde, pas comme cette fois, où le temps était très clair.

À 700 lieues environ à l’occident de ce cap se trouve l’Évangéliste Chersonèse, l’ultime terre ferme que j’aie découverte au ponant en cette présente année, et à l’orient se trouve l’île de Saint-Jean-Baptiste avec toutes les îles des cannibales, où il y a […] lieues de long. Je me trouvais à plus de dix heures de distance de Cadix, naviguant sur la mer Blanche, et le soleil se levait à Séville deux heures après que je sentais venir la nuit et que je perdais le soleil de vue.

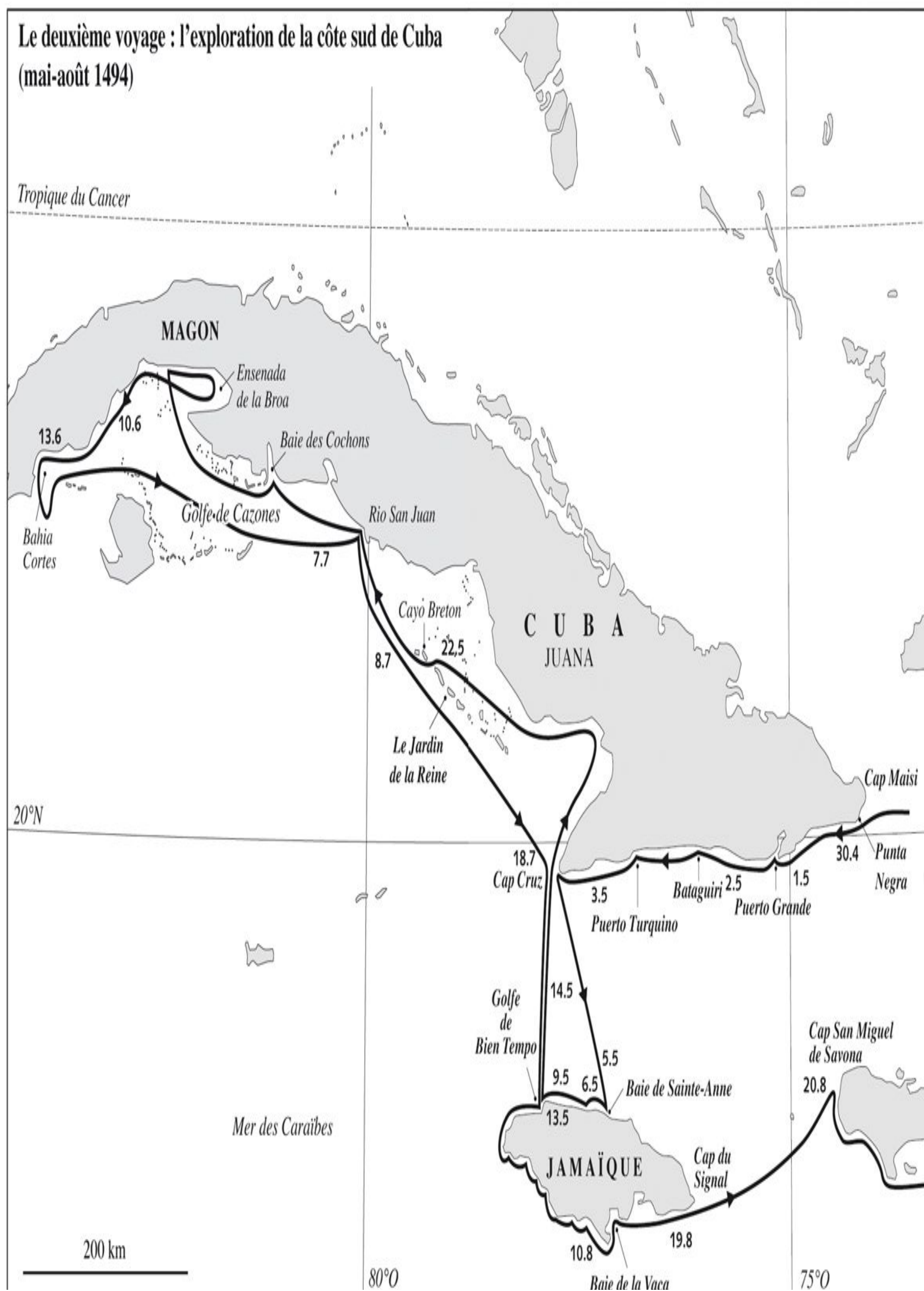
J’ai écrit cette lettre dans le port de Santa Cruz, qui se trouve près du cap Saint-Raphaël de l’île Isabela, du côté est, car je croyais que je pourrais y trouver des navires qui rentreraient en Castille ; et comme il n’y en avait pas j’ai fait en sorte d’aviser Vos Altesses, dont la Sainte Trinité veuille garder la vie et la rendre heureuse, pour son saint service et à tout jamais. En date du 26 février de l’an 95.

Le serment de Cuba (juin 1494)

Sur la caravelle *Niña* qui porte le nom de « *Santa Clara* », le jeudi douzième jour du mois de juin de l'année 1494 de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, le très magnifique seigneur don Cristóbal Colón, grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur perpétuel de l'île de San Salvador et de toutes les autres îles et terres fermes des Indes, découvertes et à découvrir pour le Roi et pour la Reine, nos seigneurs, et leur capitaine général de la Mer, m'a requis au nom de Leurs Altesses, moi, Fernand Pérèz de Luna, notaire public officiel de la ville d'Isabela, après avoir quitté ladite ville avec trois caravelles pour aller découvrir la terre ferme des Indes, et bien qu'il en eût déjà trouvé une partie sans pouvoir le tenir pour certain lors du précédent voyage qu'ici, le premier, il avait fait l'année passée 1493 de Notre Seigneur. En effet, bien qu'il soit longtemps allé au long de cette terre, il n'avait rencontré personne sur la côte qui sût lui en parler d'une façon certaine parce qu'il n'y avait là que des gens nus, sans biens propres ni négoce, qui ne s'éloignent pas de leurs maisons ni ne voient d'autres y venir, selon ce que d'eux-mêmes il sut. Pour cette raison, il ne déclara pas fermement que c'était la terre ferme et se prononça dubitativement, puis il lui donna le nom de la Juana en mémoire du prince don Juan, notre seigneur.

Maintenant, il partit de ladite ville d'Isabela le vingt-quatrième jour du mois d'avril et vint au plus près de l'île Isabela[22] toucher la terre de ladite Juana, qui est faite comme un giron[23] orienté du levant au couchant et dont la pointe est à l'orient à vingt-deux lieues de l'Isabela. Il en suivit la côte vers l'occident par le sud pour aller à une très grande île que les Indiens nomment Jamayca[24] qu'il trouva après un long chemin et à laquelle il donna le nom d'île de Santiago. Il en courut toute la côte d'orient en occident. Puis

il revint à la terre ferme, qu'il avait appelée la Juana, au point où il l'avait laissée et continua nombre de jours de suivre sa côte vers le ponant, si longtemps qu'il assure avoir, d'après le pointage de sa navigation, dépassé les trois cent trente-cinq lieues depuis le moment qu'il s'y était engagé jusqu'à présent. En ce chemin, il reconnut maintes fois et déclara que c'était là la terre ferme en raison de sa configuration et de par l'information qu'il en avait, enfin, de par le nom des habitants de ces provinces et spécialement de la province de Mango[25]. Ainsi, après avoir découvert infiniment d'îles que personne n'a pu compter toutes, après être arrivé ici à un village, il prit quelques Indiens qui lui dirent que la côte de cette terre s'étendait au ponant pendant plus de vingt jours et qui ne savaient même pas si c'était là sa fin. N'importe où qu'elle se terminât, il décida d'aller plus avant encore, afin que toutes les personnes qui sont sur ces navires, entre lesquelles sont des maîtres ès cartes marines et de très bons pilotes, les plus fameux qu'il sut choisir sur la grande armada qu'il amena de Castille, vissent combien cette terre était immense, et qu'à partir du point où il les menait sa côte allait vers le midi, ainsi qu'il le leur affirma[26]. Il navigua quatre journées plus avant, pour que tous fussent bien convaincus que c'était la terre ferme, car en toutes ces îles et terres il n'y a pas un village sur la côte, mais seulement des gens nus qui se nourrissent de poisson et jamais ne vont dans l'intérieur des terres, qui ne savent rien du monde, ni même de ce qui est à quatre lieues de leurs maisons, qui croient qu'il n'y a sur terre que des îles, n'ont d'autre loi ni foi hors le naître et le mourir, et ne forment aucune société par où ils puissent connaître le monde. Aussi, afin qu'une fois le voyage terminé personne n'ait sujet de le contester par malice ou par médisance, de diminuer les choses qui méritent maints louanges, ledit seigneur amiral m'a requis, moi, notaire, comme plus haut il est dit, au nom de Leurs Altesses, de me rendre personnellement, avec de bons témoins, à bord de chacune desdites trois caravelles, et de requérir le maître et sa compagnie[27] ainsi que toute autre personne qui notoirement s'y trouvât[28], de manifester s'ils avaient le moindre doute que cette terre ne fût la terre ferme du commencement des Indes, et la fin pour ceux qui voudraient en ces régions venir d'Espagne par terre. S'ils avaient à ce sujet quelque hésitation ou connaissance, l'Amiral les priait de les dire afin qu'aussitôt il les ôtât du doute et leur fît voir que ce qu'il disait était vrai et que c'était bien là la terre ferme.


Le deuxième voyage : l'exploration de la côte sud de Cuba
(mai-août 1494)
Tropique du Cancer
MAGON
Ensenada
de la Broa
13.6
10.6
Baie des Cochons
Golfe de Cazones
Rio San Juan
Bahia
Cortes
7.7
Cayo Breton
22.5
8.7
C U B A
JUANA
Le Jardin
de la Reine
Cap Maisi
20°N
18.7
Cap Cruz
3.5
Bataguiri
2.5
1.5
30.4
Punta
Negra
Puerto Turquino
Puerto Grande
Golfe
de
Bien Tempo
14.5
5.5
9.5
6.5
Baie de Sainte-Anne
Cap San Miguel
de Savona
20.8
13.5
Mer des Caraïbes
JAMAÏQUE
Cap du
Signal
19.8
10.8
Baie de la Vaca
200 km
80°O
75°O

Ainsi ai-je fait, moi, et publiquement requis, ici, sur cette caravelle *Niña*, le maître et sa compagnie, personnes que ci-dessous j'énumérerai chacune par son nom et le lieu de sa ville. De même, sur les susdites deux autres caravelles, ai-je fait requête aux maîtres et à leur compagnie, et semblable déclaration par devant témoins ci-dessous nommés. Je les ai requis tout ainsi que ledit seigneur amiral m'en avait prié, à peine de dix mille maravédis pour quiconque dirait par la suite le contraire de ce qu'à présent il disait, et à chaque fois en quelque temps que ce fût ; à peine aussi d'avoir la langue coupée, et, pour les mousses ou gens de cette sorte, qu'en pareil cas leur soit donné cent coups de garcette et qu'on leur coupe la langue.

Tous, ainsi requis, sur toutes les trois caravelles, chacun pour son compte, en grand-diligence, les pilotes, les maîtres et les mariniers, étudiant leurs cartes de mer, réfléchirent et dirent ce qui suit :

« Francisco Niño de Moguer, pilote de la caravelle *Niña*, dit que, par le serment qu'il avait fait, il n'avait entendu parler ni vu d'île qui pût avoir trois cent trente-cinq lieues en une seule de ses côtes, du ponant au levant — encore n'avaient-ils pas fini de la parcourir. Qu'il voyait maintenant que la terre tournait au sud-sud-ouest et au sud-ouest et ouest[29], et qu'à coup sûr il n'avait aucun doute que ce fût là la terre ferme. Au contraire, il affirmait et soutenait que c'était la terre ferme et non une île, et qu'avant beaucoup de lieues, en naviguant sur ladite côte, on trouverait un pays habité de gens policés et connaissant le monde. »

Des déclarations semblables sont faites par Alonso Medel de Palos, maître de la caravelle *Niña*, par Johan de La Cosa, du port de Santa Maria, maître cartographe, marin de la *Niña*, et par tous les marins et mousses et autres personnages qui se trouvaient sur ladite caravelle *Niña* et qui s'entendaient bien aux choses de la mer.

Le même serment est prêté par les équipages et passagers de la caravelle *San Juan* et de la caravelle *Cardera*, les témoins du serment signent les derniers. Ce sont : Pedro de Terreros, chambellan du seigneur amiral, Inigó Lopez de Zuniga, écuyer tranchant, serviteur dudit seigneur amiral, Diego Tristan de Sevilla, Francisco Moralès de Sevilla et autres.

Fragments de lettre aux Rois, Hispaniola (janvier 1495)

Ces fragments d'une lettre adressée aux Rois Catholiques par Colomb, et que nous a conservés une copie faite par Las Casas, sont d'une importance considérable en ce qu'ils font partie des très rares documents où il parle de la partie obscure de sa vie. Le premier fragment surtout est décisif, en ce qu'il est l'unique témoignage de sa vie de corsaire, au service du roi René d'Anjou. Ce texte est d'autant plus saisissant qu'adressé aux Rois, il l'est donc en particulier à Ferdinand, donc au fils du roi d'Aragon, Jean sans Foi, auquel le roi René disputait la Catalogne. On ignore le contexte de ce fragment, mais, en lui-même, il prouve que Ferdinand n'ignorait pas ce passé de Colomb. Toutefois, on peut se demander s'il n'y avait pas quelque défi, à l'égard du souverain qui, pour le moins, ne lui fut jamais très favorable, dans un tel rappel, écrit par le découvreur au sommet de sa réussite. Le second fragment confirme et complète l'information déjà présente dans une des apostilles, sur le voyage de Colomb en Islande en 1477. Le troisième confirme un voyage bien établi ; le quatrième est difficile à dater.

[…] Il m'est arrivé que le roi René — Dieu l'ait en sa garde ! — m'envoya à Tunis pour prendre la galéasse *Fernandina*, et que me trouvant déjà sur l'île de San Pedro, en Sardaigne, on me dit depuis une *saltia* qu'il y avait avec ladite galéasse deux navires et une caraque. Pour cette raison, les hommes qui allaient avec moi s'émurent et décidèrent de ne pas poursuivre la course, sauf à revenir de Marseille sur un navire plus grand et avec plus d'hommes. Moi, vu que je ne pouvais sans quelque art forcer leur volonté,

j'accédai à leur demande et, changeant le suif de l'aiguille[30], je fis force de voile à la nuit tombante et, le jour suivant, au lever du soleil, nous étions sous le cap de Carthagène, mes gens croyant fermement que nous étions à proximité de Marseille.

[…] J'ai navigué, l'an quatre cent soixante-dix-sept, au mois de février, cent lieues au-delà de Tilé[31], dont la partie australe est à 73° de la ligne équinoxiale, et non à 63°, comme d'aucuns le disent[32], et n'est pas à l'intérieur de la ligne occidentale, comme le dit Ptolémée, mais beaucoup plus à l'ouest, et, à cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre, vont les Anglais avec des marchandises, surtout ceux de Bristol. Et au moment où j'y suis allé, la mer n'était pas gelée, mais il y avait de très grandes marées, tant qu'en certains endroits, deux fois par jour, elle montait de vingt-cinq brasses et descendait d'autant en hauteur.

[…] Je suis allé au fort de la Mine du roi de Portugal, qui est au-dessous de la ligne équinoxiale, et suis donc bon témoin de ce que cette zone n'est pas inhabitable comme on l'a dit […].

[…] Je me suis trouvé conduire deux navires et en laisser un à Porto-Santo[33], pour faire de l'eau, ce pour quoi il s'arrêta un jour, et je suis arrivé à Lisbonne huit jours plus tôt que lui, parce que j'ai eu tempête de vent de sud-ouest, alors qu'il n'eut que peu de vent, et du nord-ouest, qui est contraire […].

Nomination de don Bartolomé Colón comme lieutenant du gouverneur

Bien que les Rois aient effectivement autorisé Colomb à nommer des officiers dans les îles et terres découvertes, ils lui contesteront d'abord la nomination de son frère Bartolomé, venu le rejoindre à Hispaniola en 1494, avant de la confirmer le 22 juillet 1497, soit plus d'un an après le deuxième retour de l'amiral en Espagne. Pourquoi ? C'est que dès cette deuxième expédition commence le chaos colonial qui ne va plus cesser : Espagnols qui veulent trouver de l'or et ne pas travailler, d'où exactions contre les Indiens, résistance, représailles, guerres véritables, mise en esclavage de tous ceux qui sont saisis, dissensions entre les premiers colons, déceptions… Les premiers retours voient des plaintes s'élever contre Colomb, et bientôt contre ce frère qui n'aura pas les qualités diplomatiques de son aîné. Si le népotisme est un mal fréquent de l'époque, il s'aggrave ici de la qualité d'étrangers et de parvenus des Colomb. Les termes de cet acte de nomination manifestent la volonté du découvreur d'assurer, à la veille de repartir en Espagne, un pouvoir qu'il sent déjà vaciller entre ses mains, le mirage de colonisation idyllique se dissipant. Colomb rentre en robe de bure franciscaine.

Isabela, le 17 février 1496.

Don Cristóbal Colón, amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur de par les très hauts et très puissants don Ferdinand et excellente dame Isabelle, roi et reine de Castille, nos seigneurs en les îles des Indes découvertes et à découvrir, de même que pour la terre ferme.

Puisque moi, pour ce qui tient au service de Leurs Altesses et au bien et au profit commun de tous ceux qui sont ici, je dois aller en Castille, et afin qu'en mon absence les intérêts de cette ville et de tous les gens qui demeurent en cette île vôtre puissent être bien régis et gouvernés, de par les pouvoirs que je tiens de Leurs Altesses pour tel cas et tous autres, j'ai décidé de vous laisser à ma place, vous, don Bartolomé Colón, mon frère, comme adelantado desdites Indes, avec tous les pouvoirs que je détiens, aux fins de régir et gouverner ladite ville et gens, en justice, paix et sérénité, au service de Leurs Altesses et pour le bien du peuple qui reste ici, et disposer et commander, et faire et ordonner, et pourvoir à toutes choses qui vous paraîtront nécessaires et convenables pour le bon gouvernement et conservation de cette population. En conséquence, assuré de votre foi, fidélité et prudence, à vous, ledit Bartolomé Colón, mon frère, adelantado desdites îles des Indes, que j'ai choisi et choisis, par la présente je vous prie de ma part, et de celle de Leurs Altesses, vous requiers et ordonne d'accepter cette charge pour leur service. Sur quoi, par la teneur de la présente, en pleine connaissance de cause, délibérément et en conscience, je vous donne total et plein pouvoir, tel que je le tiens et l'ai reçu de Leurs Altesses. Et mieux et plus amplement je voudrais et devrais vous le donner et octroyer, pour que vous vous acquittiez de cette mission que je vous abandonne, et qu'au nom de Leurs Altesses et du mien vous puissiez décider, pourvoir, juger et vous prononcer sur tous les cas qui peuvent survenir, aussi bien civils que criminels ; punir et châtier, remettre et commuer des peines qui, lors des sentences, seront prononcées, et autres quelconques peines, selon qu'il vous semblerait bon, de même que contraindre et mettre en demeure des habitants et autres quelconques personnes, avec solde ou sans solde, chacun selon son cas, et décider, en toutes choses qui pourraient survenir, nécessaires et opportunes, au bénéfice, bon gouvernement, protection et sécurité de cette ville, des gens qui y demeurent, et de ceux qui s'en trouvent éloignés ; et vous occuper des vivres et des provisions, distribuer ceux dont on dispose déjà, comme s'en procurer de ceux que l'on peut avoir des Indiens par troc ou autres moyens

convenables ; et qu'ainsi lesdits vivres troqués comme ceux dont on dispose ne puissent être distribués, ni en partie ni totalement, sans votre consentement et ordre, ce sur quoi feront serment, de nouveau, en vertu de votre pouvoir, ceux qui en sont ou en seront chargés, afin qu'ils soient mieux conservés pour le profit et le maintien de la communauté. En outre, au cas où des officiers de justice, comme ceux affectés aux postes d'approvisionnement, seraient malades ou mourraient, ou commettraient des délits et des excès en ce qui concerne leur charge, je veux dans ce cas, et tel est mon plaisir, qu'à la place du mort ou du délinquant, vous, ledit adelantado, mon frère, puissiez de nouveau en investir un autre, ou d'autres, dans lesdites charges, afin qu'ils occupent les postes des officiers laissés vacants, et que tous et chacun d'eux par vous investis aient et jouissent de même pouvoir et prééminence que si je les avais moi-même investis, choisis et nommés ; et que vous puissiez le faire une et plusieurs fois, autant que vous l'estimerez nécessaire pour le bon gouvernement de ladite ville et des habitants qui y demeurent ici sous votre garde, et qu'en toutes et chacune des choses que vous estimerez nécessaire et opportune vous puissiez agir, commander et pourvoir comme je pourrais agir, faire et commander, étant moi présent, avec toutes les incidences, dépendances et conséquences de celles-ci par rapport aux autres, annexes et connexes.

Arrêté par les présentes, en vertu des pouvoirs que je tiens de Leurs Altesses, étendus à toutes et à chacune des personnes, quels que soient leur qualité, état, grade ou prééminence, se trouvant présentes sur l'île, comme aux autres, quelles qu'elles soient, qui, en mon absence viendraient de Castille, qu'en tout et pour tout elles aient garde et observent toutes et chacune des choses qui, par vous, ledit adelantado, mon frère, seront commandées, ordonnées et défendues, jugées, arrêtées, sur le civil comme sur le criminel. Que tout un chacun obéisse à vos ordres et délais, comme aux miens propres, sous peine de tomber en mauvais cas et d'encourir autres peines instituées par les lois d'Espagne à l'encontre des désobéissants et rebelles aux commandements et échéances imposés par leurs roi et reine, leurs seigneurs naturels, et par leurs officiers. En outre, j'ordonne à l'alcade et à l'alguazil majeur et autres officiers subalternes par moi nommés et établis, ou à leurs lieutenants qui sont restés ici, qu'ils suivent et écoutent vos décisions, provisions, déclarations et sentences, comme si par moi elles étaient prononcées ; ce que je veux qui soit et

confirme, sans que personne ne vienne ni n'aille là contre, en tout ou en partie, directement ou indirectement, en aucun moment ni en aucune manière, sous les peines susdites et autres, à mon arbitre réservées.

Fait en la ville d'Isabela, le 17 février de l'an de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, mil quatre cent quatre-vingt-seize.

L'AMIRAL.

Moi, Rodrigo Perez, écrivain et notaire public en ladite ville d'Isabela par la grâce du roi et de la reine, nos seigneurs, et pour servir don Cristóbal Colón, amiral et vice-roi et gouverneur susdit, l'ai fait écrire sous son ordre.

Rodrigo PEREZ.

Lettre aux Rois Catholiques[34]

Plaine de Maguana, le 15 octobre 1495.

Très Chrétiens, Très Hauts et Très Puissants Princes, Roi et Reine, Nos Seigneurs,

Par Antonio de Torres j'ai écrit à Vos Altesses que j'espérais, au nom de Notre Seigneur Tout-Puissant, passer tout cet été à voir la plus grande partie des terres de ces îles, particulièrement la province de Çibao, à cause de ses mines d'or, et donner des ordres pour qu'on y travaillât, et passer dans le pays où vivait le grand cacique Cahonaboa, afin de faire en sorte qu'il obéît à Vos Altesses, car il m'est apparu qu'il était vrai qu'il n'y en avait pas d'autres comme lui dans cette île, non qu'il n'y en ait d'aussi grands ou plus, mais aucun d'eux n'est dans la guerre aussi audacieux ni téméraire que celui-là. Et j'ai dit que si je ne pouvais m'entendre avec lui, je lui ferais tout le mal que je pourrais, car, outre qu'il est, comme je viens de le dire, le seul de son genre dans l'île, il a tué vingt Chrétiens du premier voyage, qui dormaient en sûreté chez eux, pour les voler, bien que d'autres Indiens m'aient dit qu'il avait été trompé par d'autres caciques qui, pour tuer et voler les autres Chrétiens qui se trouvaient dans l'île, lui firent dire que si les Chrétiens étaient allés chez lui c'était uniquement pour le tuer et voler ses femmes ; et il le crut, car c'était la coutume entre eux, et particulièrement parmi les notables. Et donc je partis au nom de Dieu aussitôt que j'eus envoyé ledit Antonio de Torres, au mois de mars, bien que je ne fusse pas complètement guéri de la maladie qui m'avait frappé

quand j'étais allé découvrir la terre ferme ; je partis donc pour Saint-Thomas et je décidai de remonter la Plaine Royale, pour voir et pressentir Guarionex, qui [est] l'un des trois principaux caciques de l'île, car il m'avait souvent envoyé des présents et fait dire qu'il serait heureux de faire tout ce que je lui ordonnerais, et il était l'ennemi de ce Cahonaboa ; j'y allai aussi pour qu'il ne s'entendît point avec d'autres caciques pour [marcher] contre nous. Et il plut à notre Seigneur qu'il m'attendît, car bien qu'ils m'eussent envoyé des présents, ils ont pris si grand-peur qu'ils n'osent pas m'attendre et s'enfuient dans les montagnes abruptes. Or je ne leur ai jamais fait aucun mal, bien plutôt je leur envoie des présents et je reçois avec affection leurs serviteurs et leurs gens quand ils me les envoient, et je n'ai usé de cruauté envers personne. Tout cela est volonté de Dieu [et] miracle évident, car il est bien certain qu'il y a ici tant de gens que pour ainsi dire, rien qu'avec leur souffle, s'ils l'osaient, ils nous feraient tout droit voler d'ici en Castille, et ils ne manquent ni d'intelligence ni de force ou rudesse dans le combat. Je m'étais depuis longtemps prémuni contre cela, en faisant éduquer un Indien de ceux que j'avais emmenés en Castille [et], bien qu'il ne soit pas de ce pays, je fis en sorte que Guarionex lui fasse épouser une de ses sœurs, et il l'a solidement installé. Durant tout le temps où j'y fus ils ne nous attendaient pas, mais j'avais au préalable dispersé beaucoup de gens sur les limites de la terre où il vit. Il m'attendit et dit qu'il voulait être mon frère, avance qu'il n'avait jamais faite à personne, et il fit de grandes corbeilles. Au bout de huit jours je poursuivis mon chemin vers Saint-Thomas et j'eus l'occasion de prendre certains des principaux caciques de Çibao, car ils avaient essayé de tuer quelques-uns de nos Chrétiens. Sur ce, je reçus des lettres d'une compagnie de nos gens, que [j'avais] envoyés voir toutes les montagnes et les terres de l'autre côté de l'île, et qui me disaient qu'ils avaient été jusqu'à la terre où vivait Cahonaboa, et l'avaient poussé et décidé à venir à la Isabela, en lui disant que je lui ferais fête et qu'il recevrait de grands cadeaux. L'entreprise me plut, car je savais que la terre où il vivait était éloignée de soixante-dix bonnes lieues et se trouvait dans la partie de l'île la mieux défendue et la meilleure, une plaine entièrement fermée par de très hautes [montagnes] au point que même si l'on conquérait son pays, on ne pourrait jamais s'emparer de sa personne. J'étais fort préoccupé de cela, car tous les notables de l'île regardaient ce que ferait ce Cahonaboa, et ils n'avaient

nulle peur, au contraire, il leur donnait du courage, car il avait tué des Chrétiens. Il suffira de dire qu'alors que nos gens étaient auprès de lui à l'importuner pour qu'il vînt, des messagers de nombreux autres caciques de cette région arrivèrent pour le prier de venir nous chasser d'ici. Il vit l'occasion belle de dire à nos gens qu'il lui plaisait de venir et aux messagers des autres également, tout en leur faisant comprendre qu'il voulait d'abord essayer de faire semblant de venir en ami et de voir si de cette manière il réussissait dans son entreprise. Et il ne plut pas à Notre Seigneur qu'il en fût ainsi, mais tout au contraire : c'est lui qui fut fait prisonnier et ensuite tous les gens de la terre où il vivait, comme je le dirai le moment venu.

Cela fait, je revins à mon entreprise de parcourir autant de régions de l'île que je le pourrais, et je trouvai partout le pays dans une très grande disette de vivres, au point que d'innombrables Indiens étaient morts de faim, et qu'une compagnie de nos Chrétiens, que j'avais envoyés dans une autre partie de l'île afin qu'ils observassent la disposition de la terre et des chemins, n'avait depuis seize jours rien mangé d'autre que des fruits et des herbes, et qu'à la Isabela nous n'avions plus de vivres que pour les malades et très peu d'autres personnes, ni […] dans toutes les plantes et les semis, et je ne pouvais pas même aller à Çibao, car cette province était plus nécessiteuse que n'importe quel autre endroit, et c'était là qu'il y avait eu le plus de morts. Et s'ils meurent [parce qu'ils meurent], c'est parce que dès que nous fûmes arrivés dans ce pays, je tâchai de m'intéresser à l'or plus qu'à toute autre chose, et comme cette province est la mère de l'or, j'y fis édifier cette maison de Saint-Thomas ; et les Indiens qui étaient là détruisirent eux-mêmes tous les pains, croyant que la faim me ferait quitter le pays, et ils cessèrent d'extraire de l'or et ils usèrent, et continuent à user aujourd'hui, de tout ce qu'ils peuvent pour que je n'en trouve ni n'en obtienne plus. Quand ils virent que j'étais toujours ferme, ils décidèrent de planter et de semer toute la terre, parce qu'ils mouraient de faim, et alors l'eau du ciel ne tomba pas, et ils furent perdus et moururent en si grand nombre que c'est merveille, car ils ne mangeaient ni ne mangent rien d'autre que des poissons et des racines sauvages de l'île. Dans le pays où habite Guarionex, qui se trouve dans la Plaine Royale jusqu'aux pentes de Çibao, au milieu du cœur de l'île, je trouvai qu'il y avait du pain, et il m'en pourvut très bien ainsi que tous nos gens. Comme je ne pouvais partir de là

et aller nulle part dans l’île à cause de cette nécessité dont je parle, et que c’était un endroit si idoine et si propice, au milieu de l’île et dans une si bonne région, et comme la croyance des Indiens était que moi-même et tous les autres, même si nous parcourions ainsi les terres, retournerions très vite en Castille, que ce n’était pas pour autre chose que nous avions nos nefs et que nous n’avions avec nous ni nos femmes ni nos enfants, et parce que j’étais fort désireux qu’ils abandonnassent cette pensée et décidassent de se donner en toute obéissance à Vos Altesses et à leur payer tribut, je décidai d’élever à cet endroit une forteresse près de chez Guarionex, au pied de Çibao ; elle est en voie d’achèvement et c’est la meilleure chose que nous ayons faite ici, tant par l’ouvrage que pour l’utilité ; et je suis bien certain que, si Vos Altesses la voyaient, elles la trouveraient parfaite, car, comme je l’ai dit, elle est à Çibao au pied de la Plaine, et de ses murs on voit partout alentour aussi loin que les regards peuvent porter ; il y a dans la cour une source d’où jaillit un jet d’eau gros comme le bras, et qui est la meilleure du monde, et on peut le faire monter à la hauteur d’un grand mur. Nous avons donné à cette maison le nom de Sainte-Marie de la Conception. D’ici à l’endroit où se trouvent les mines et les rivières d’or il n’y a que trois ou quatre lieues, et neuf de plus jusqu’à Saint-Thomas, et à la moitié du chemin de la Isabela il y a une mine très grande et très renommée que nous venons de découvrir et de trouver, dont je parlerai plus longuement à Vos Altesses plus tard. Cette maison est si joyeuse et elle a si belle apparence, l’endroit est si tempéré que c’est merveille, et elle peut devenir si forte que parmi les Chrétiens il n’y aura la pareille au monde, avec de si riches régions alentour. Cette construction et les réparations des nefs, qui étaient maintenant vieilles et impropres à la navigation, avaient ôté aux Indiens l’idée que je repartirais pour la Castille ; et malgré tout ils ne cessent d’interroger les nôtres à ce sujet.

Tandis que j’étais occupé à cet ouvrage, le désir de bien connaître cette province de Çibao et d’essayer de savoir ce qu’il en était de l’or m’inquiétait continuellement. Je décidai d’envoyer quelques équipes pourvues du pain que j’avais trouvé à Conception finir d’explorer toute la province de Çibao. Ils trouvèrent qu’il y avait partout de l’or, ici plus que là, comme on doit le croire dans une terre si grande. J’allai moi aussi en personne en voir une partie, et je trouvai la mine de cuivre, d’où fut extraite la pépite que j’ai envoyée à Vos Altesses, et une autre que j’ai et qui pèse

plus de cinq arrobes. Je trouvai de nombreux autres signes de la présence de l’or au bout de quatre lieues, endroit d’où fut extraite une pépite qui pèse vingt onces. Sur ce sujet de la recherche de l’or, les Indiens me mirent tous les obstacles qu’ils purent ; et moi, comme à cause des vivres et aussi parce que je n’avais pas les personnes ni les outils qu’il fallait […], je ne leur fis rien voir et je compris que rien ne les offense tant ni ne les trouble que lorsque nous allons chez eux. Je leur dis que je cesserais de creuser les mines s’ils voulaient me donner au nom de Vos Altesses, toutes les quatre pleines lunes, la moitié d’un grelot rempli d’or par personne ; et ils répondirent que cela leur convenait. Ils ont commencé à le faire, mais bien que certains puissent l’extraire en trois jours, la faim est si grande qu’aucun d’eux ne pourra continuer. Je fis expérimenter s’il était possible de l’extraire en trois jours, et je trouvai que quelques personnes, qui savaient bien l’extraire, en remplissent un grelot de la valeur de plus de huit castillans ; il est vrai qu’il y a des endroits et des caciques où il n’y a pas de si bonnes rivières et de si bons outils qu’ailleurs. Je conclus avec eux qu’ils me donneraient ledit grelot toutes les quatre lunes, et que je donnerais au cacique un bassin et aux autres du *tureyes* en feuille, c’est-à-dire du laiton, de l’épaisseur d’un doigt.

S’ils sortent de cette famine, j’espère en Notre Seigneur mener cette entreprise avec eux, qui ne sera pas de peu de rapport. J’ai fait écrire dans toute la province à tout le monde, de cacique en cacique, mais il n’a pas été possible d’en trouver le quart, parce qu’ils étaient tous dispersés dans les montagnes et les déserts, où ils cherchaient des racines pour nourrir leurs gens. La terre reviendra à son état antérieur, s’il plaît à Dieu, et nous donnera tout l’or que Vos Altesses désireront. Qu’elles ne doutent pas, et croient que mon opinion au sujet de cet or est encore plus sûre que naguère ; et outre ce qu’on extraira, on obtiendra rapidement une grande somme chaque année, comme tribut, et des autres provinces qui ne sont pas proches de Çibao, du coton et du poivre et des choses qui vaudront l’or, et cela, s’il plaît à Notre Seigneur, sera très bientôt une réalité, car cela l’est presque déjà, et pour Çibao c’est même fait ; et la stérilité des terres des autres provinces n’empêchera pas que leurs habitants fassent la même chose, et on n’aura pas non plus besoin ici de payer tant de gens, comme je l’ai écrit à Vos Altesses par Antonio de Torres, car l’île tout entière est plate et tous ses habitants obéissent à Vos Altesses, comme je le dirai plus bas ;

ainsi donc, en diminuant la dépense et en accroissant la rente, celle-ci sera très bonne. Et surtout, j'espère en Notre Seigneur que les gens d'ici seront très bientôt chrétiens, car le seul empêchement est le manque d'interprète.

L'île est très grande et a un périmètre de six cents lieues de quatre milles chacune, comme nous les comptons en mer ; il est certain que pour obtenir que tous ces gens payent quelque chose en tribut, comme ils ont déjà commencé à le faire, il faudrait dans chaque province une maison forte, et des gens à nous pour trois ou quatre années au moins, si jamais on ne voulait pas faire de dépenses pour une plus longue durée, jusqu'à ce qu'ils aient bien pris l'habitude de payer ; et je crois que plus le temps passera, plus la rente s'accroîtra, et ils planteront du coton et du poivre, car ces deux choses poussent et produisent très vite, et ne sont pas peu précieuses. J'ai toujours tenu les affaires de cette île en grande estime, et plus je vais, plus elles me satisfont, et plus je trouve de raisons d'être conforté dans ce que j'ai écrit ; et j'ai confiance que Dieu Tout-Puissant fera qu'il en soit ainsi, et nous donnera ce qu'il jugera nécessaire, si on ne le perd pas par inconstance : il faut être très ferme sur les choses de son service, comme on sait que Vos Altesses l'ont toujours été, et s'en remettre pour le temps et pour les coûts à Sa haute diligence. Partant, il n'est pas bon non plus de trop tarder, mais il faut au contraire travailler dans cette intention que je dis et s'en remettre au travail pour remplir son âme de contentement, car il est certain qu'il sait que tout est fait pour Son service, et ne pas éprouver de peine de ce qui nous peut arriver ; et ceux qui se trouvent dans cet état d'esprit peuvent tenir pour très certain que, lorsque Sa haute puissance ne donne pas ce qui est demandé, c'est qu'elle le refuse parce que cela n'est pas de Son service, et qu'elle n'en veut point. Et nous devons nous en réjouir très fort et persévérer continuellement dans la prière et les bonnes actions, en être fortifiés et sur ce fonds vivre tranquilles.

Toute l'île est à ce point subjuguée que ses habitants savent et tiennent pour certain qu'ils doivent payer tribut à Vos Altesses, quelque chose chacun certaines lunes. Et pour rendre parfaite cette affaire il y faut un grand soin, et pour cela, dans chaque province, comme je l'ai dit plus haut, une maison forte ; et je travaille constamment à ce qui me semble le plus nécessaire, c'est-à-dire à ce qui concerne Çibao et à retirer sa puissance à Cahonaboa : les deux choses sont en voie d'heureux achèvement. Pour Çibao, nous y avons déjà un fort et des gens, et pour le reste, on enverra

Cahonaboa à Vos Altesses, car il est prisonnier. L'étrange famine qui dans toute l'île et particulièrement à Çibao a sévi et continue à sévir, a modifié mon espérance, car dans la province je m'étais accordé avec de nombreux caciques qui avaient réuni au moins cinquante mille « naborías », qui sont ce que nous appelons des vassaux, et j'avais écrit à la plupart d'entre eux. Et l'accord était qu'ils devaient donner un grelot rempli d'or toutes les quatre lunes, comme je l'ai dit plus haut ; mais la misère et la faim ont été cause de la mort de plus des deux tiers d'entre eux, et ce n'est pas fini, et on ne sait pas quand on pourra en espérer la fin, si Notre Seigneur n'y remédie pas par un miracle, car, comme je l'ai dit, c'est à cause de l'or que nous avons couru cette province. Puis j'y ai laissé Mosén Pedro quand je suis allé découvrir, et bien que je lui eusse dit d'en partir et de ne point l'achever, il ne m'a pas obéi, et de plus ce sont eux-mêmes qui ont détruit les vivres pour que les Chrétiens s'en fussent ; et quand ils eurent décidé de semer, la pluie ne vint pas, et maintenant toute la terre était en état et pleine, mais la nécessité ne leur a pas permis de manger le fruit mûr, et ils l'ont tout entier mangé vert et gaspillé ; et j'ai bien peur que le plus grand mal soit à venir, si Notre Seigneur ne répand pas sa grâce sur cet endroit. Dans mes autres lettres, j'ai dit que les *ajes*[35] et les *yucas*[36] sont les racines dont ils font le pain, et que tous les autres vivres, une fois semés, donnaient leur fruit au bout de vingt-cinq jours ; je n'avais pas bien compris, et ce n'est pas pour étonner, car dès le huitième jour la racine naît et au vingt-cinquième elle engendre ce que j'appelle le fruit des *ajes*. Avant cinq lunes ces fruits ne sont pas comestibles, et pour la *yuca*, il en faut dix, et si on les cueille avant, ils se perdent et il n'y en a pas un sur cent qui mûrisse ; au bout d'un an ils sont bons et parfaitement mûrs, et au bout de dix-huit mois et de plus en plus, jusqu'à quatre ans, ils sont encore meilleurs et de plus en plus gros, et de plus de profit, et le pain est plus substantiel et plus blanc. Le maïs est une nourriture très précieuse ; il fait un épi et des grains gros comme des fèves ; c'est une épice, et certain frère droguiste de Séville le connaissait bien. Il donne son fruit en quatre mois, de même que le *mani*[37], qui est un fruit qui pousse sous terre et qui est ici une importante nourriture, qu'ils sèment et qui mûrit toute l'année, comme toutes les autres choses, car il y a toujours pour tout un constant mûrissement. Et que Vos Altesses veuillent croire que je n'ai pas mal compris ces choses, contrairement à d'autres concernant les coutumes, ce qui n'a rien d'étonnant, et que rien n'a été

perdu ni ne se perdra de ce qui est écrit, même si rien ne se comprend entièrement. Guarionex et d’autres caciques ont déjà apporté leur tribut, mais non le grelot rempli, et pas grand-chose en fait. Je pris ce qu’ils apportaient et leur fis aussi bonne figure que s’ils avaient donné tout ce qu’ils devaient. Je leur fis dire ensuite d’y remédier car ils n’avaient pas tenu leur promesse, afin qu’ils ne conservent pas cela comme un droit ; ils répondirent très bien et dirent qu’il n’en serait plus ainsi à l’avenir, et que c’était la famine qui était la cause de tout cela, qu’ils n’étaient pas venus parce qu’ils pensaient apporter quelque chose, mais pour tenir leurs engagements, car ils étaient bien certains que c’était ce que j’estimais le plus, et que je savais parfaitement dans quel besoin ils se trouvaient. Il faut les traiter avec douceur et bienveillance et non avec aigreur, afin qu’ils ne quittent pas leur province pour s’établir ailleurs ; il faut au contraire essayer d’amener ici des gens d’ailleurs, et si les gens de Çibao ont été très turbulents, ils s’en repentent désormais, car le châtiment qu’ils en ont reçu n’a pas été moindre que leur inconvenance, et a été fort nécessaire. Cette province, comme je l’ai souvent écrit, est très montagneuse et traversée de nombreuses sierras, et ses habitants en sont donc plus rudes et grossiers.

Pour ce qui est de notre sainte foi, j’essaye toujours de la leur faire bien comprendre ainsi qu’il convient, afin qu’ils sachent que sans elle personne ne peut être sauvé. Je crois que si on faisait venir aujourd’hui tous les caciques et tous les habitants de cette île pour qu’ils reçoivent le baptême, ils arriveraient tous en courant, mais je ne pense pas qu’ils sachent ni ne comprennent jusqu’où va ce saint mystère. Cela se ferait sans délai s’il y avait des interprètes, et il n’y aurait guère besoin pour le moment de maîtres en Sainte Théologie pour cela, mais de quelqu’un qui sût leur raconter clairement dans leur langue, comme une histoire, la Genèse et l’Incarnation de Notre Rédempteur, ainsi que tout ce qui convient. Ce sont des gens qui, pour entendre, viendraient du bout du monde, et oublieraient de manger pour écouter, et il ne fait aucun doute qu’ils voudraient aussitôt se faire chrétiens. Que Notre Seigneur y pourvoie dans sa sainte pitié et nous garde dans sa sainte voie.

Après sa capture, Cahonaboa travailla à sa délivrance et me fit prier, puisque la terre où il vivait appartenait à Vos Altesses, d’envoyer quelqu’un la défendre de ses ennemis, qui y entraient et la volaient, et aussi pour qu’ils ne lui prissent pas ce qu’il possédait, car pour eux il était très riche de

choses qui pour nous ne valent pas un blanc. Tout cela n'était que malice et audace, car si j'envoyais là-bas des gens, ses frères et ses parents les feraient prisonniers et il se sortirait de nos mains de cette façon. Et moi pendant ce temps je pensais le contraire, et je confiais en Notre Seigneur que je pourrais bien courir tout le pays sans peur de ce qu'il pensait et imaginait, et que ce serait bien d'aller là-bas pour inspirer de la crainte à toutes ces terres et aux autres provinces, afin qu'il ne croie pas que nous renoncions à y aller pour quoi que ce fût [et] parce que de la sorte je connaîtrais parfaitement l'île tout entière. Et donc j'y envoyai […] Hojeda avec soixante-dix personnes ; un frère de Cahonaboa les assiégea aussitôt, et ils se fortifièrent très bien, car ils virent [que] dans la façon de faire de cet Indien [qu'il] se conduisait de grande manière comme un guerrier, et qu'il avait de nombreuses troupes ordonnées de la même façon et avec tant de jugement que si cela se passait en Castille ou en France. Il ordonna ses gens en cinq armées, à chacune desquelles il assigna un camp ; il établit le sien sur un gros tertre à deux tirs d'arbalète des Chrétiens, et de là il gouvernait toutes les autres armées, lesquelles, bien qu'elles fussent éloignées et dispersées, se déplaçaient de concert vers l'endroit où étaient les Chrétiens. Les nôtres prirent une bonne décision et allèrent au-devant de la plus grosse armée, laquelle s'avançait en un lieu propice aux chevaux ; nos gens m'ont assuré que les Indiens étaient plus de deux mille, tous porteurs de leurs flèches, qu'ils tirèrent avec leurs espèces de frondes beaucoup plus vite qu'avec un arc ; ils étaient tous barbouillés de noir et peints de couleurs avec des flûtes, des […] et des masques et des miroirs de cuivre et d'or sur la tête, et ils poussaient des cris épouvantables, comme ils ont coutume de le faire, à intervalles réguliers. Une partie d'entre eux avaient pour tâche d'attendre les chevaux en terrain découvert et de les prendre à bras le corps pour les renverser, mais ils se trompèrent lourdement, en pensant renverser les chevaux ; et bien qu'ils eussent mis leur idée à exécution, ce furent les chevaux qui renversèrent tous ceux qui se trouvaient devant eux, ils les heurtaient tous et les tuaient. Ce fut un miracle évident, et très insigne, que des Chrétiens si peu nombreux pussent échapper des mains de ces gens qui étaient une multitude, et qui s'offraient d'avance à la mort. Cette armée fut défaite, qui était la principale, et toutes les autres s'enfuirent et abandonnèrent le terrain. Quant à moi je me trouvais à la Conception, et la grande félicité, à cette époque, ne s'était pas encore produite ; et un Indien

vint à moi, qui m'apprit le péril où se trouvaient les nôtres, et je les secourus le plus rapidement possible et de la meilleure façon que je pus. Et comme tout le succès de la Isabela dépendait de cela, je me rendis moi aussi là-bas, [et] bien que le chemin fût long et mauvais. Les Indiens abandonnèrent leur entreprise et se réfugièrent dans les montagnes, où ils sont encore, bien brisés et repentis de ce qu'ils ont fait, et tout désireux de notre amitié et de payer le tribut. La plaine où vivait Cahonaboa s'appelle la Maguana ; elle se trouve près de montagnes très abruptes, elle est très belle et les bonnes eaux y abondent, qu'ils utilisent à l'aide de canaux d'irrigation comme à Grenade. J'y restai jusqu'à ce que les caravelles fussent arrivées de Castille, et je rentrai à la Isabela en laissant les Indiens bien punis, car par deux fois ils avaient gravement porté la main sur nos Chrétiens et en avaient tué sans raison ; ils furent bien punis dans les provinces limitrophes de celle-ci, et leurs gens furent très contents quand ils se furent entendus avec moi pour payer en tribut à Vos Altesses une certaine mesure de coton, à peu près une arrobe, par tête et toutes les trois lunes, car dans cette région il n'y a pas d'or ; ils donneront aussi du poivre si on leur en demande.

L'an passé, quand je revins de découvrir, mes bateaux étaient très fatigués, comme les gens. Il fut nécessaire de les mettre tous les trois à sec pour changer leurs varangues, et il m'est arrivé avec les charpentiers la même chose qu'avec tous les artisans qui sont venus ici : outre qu'ils sont de mauvais ouvriers, on ne peut rien leur faire faire : ils font si peu cas de leur conscience. J'ignore pourquoi ils agissent de cette façon, car ils ne reçoivent de moi aucun mal. On leur avait promis la solde des bons maîtres qu'ils prétendaient être, que jusqu'ici on leur avait payée sans raison, au contraire, certains méritaient un châtiment, car il en est venu un qui se disait charpentier et ne savait pas reconnaître une hache. Bernardo de Pisa a engagé nombre de ces artisans ou valets de pied comme charpentiers et d'autres comme marins et d'autres comme bombardiers. J'ignore à quelles fins il a fait cela, si c'est pour voler ces gens ou pour empêcher que l'entreprise que nous menons ici aille de l'avant. Et si ceux-là sont venus ici par tromperie, il en a été de même pour beaucoup d'autres. J'ai choisi moi-même tous les gens, je veux celui-ci, celui-ci je ne le veux pas, et parmi plus de mille personnes ; ensuite, lors de la revue passée sur les navires, je n'en trouvai pas le tiers, on les avait tous changés. Je pense que Juan de Soria saura parfaitement rendre compte des effectifs : je n'y pus rien faire,

car le temps et le vent étaient favorables au départ et Vos Altesses me pressaient, mais cette expédition m'a beaucoup coûté à moi, car là où j'avais engagé des gens de bien, beaucoup se révélèrent des débauchés, et je ne suis pas sorti de mes ennuis que je retombe dans la peine. Sur douze qui sont venus ici, onze l'ont fait par cupidité. Je crois assurément que c'est pour cela que Notre Seigneur garde les rênes. Ils ont juré à Séville sur un missel et un crucifix de respecter le service de Vos Altesses et le bien de son entreprise, et qu'ils n'apporteraient pas de quoi faire du troc ici. Ils tinrent leur serment durant toute l'année où je restai sur la côte ; et quand je fus parti découvrir, le laiton qui servait de monnaie au jeu perdit toute valeur, et ce que je laissai au prix d'un bout d'aiguillette [ou] d'un grelot, je ne l'échangerais pas aujourd'hui pour un rouleau entier ou trois grosses. Je suis fort peiné de voir que la conscience s'est perdue, [et] davantage d'un autre mal, car qu'auraient répondu les Indiens s'ils avaient compris tout cela quand on leur parla de notre sainte foi, ils auraient dit qu'elle n'est pas aussi droite que cela. Il serait très bon que fray Buil amène ici de très dévots religieux, pour remédier à cela comme à tous les autres soucis que nous avons, car Vos Altesses y avaient pourvu par l'entremise du Pape. Vos Altesses feraient grand service à Dieu en envoyant ici quelques frères dévots et dépourvus de la cupidité des choses du monde, afin qu'ils nous donnent de bons exemples, qui pour sûr nous manquent, et pour qu'on se repente des mauvaises actions. Les vivres et le climat ne leur rendront pas la vie difficile, car la mauvaise période est passée, et nous vivons largement ; on sera pourvu de tout ce qui est nécessaire pour un an, et il en sera ainsi continuellement. Ils trouveront de très belles cultures potagères, des eaux abondantes et de belles terres, ils auront des fruits frais toute l'année et tout ce que produit le jardin en toute saison, et on leur bâtira une très bonne maison. Vos Altesses doivent le faire car nous avons plus besoin qu'on rétablisse notre foi que les Indiens de la recevoir. Je reviens à mon propos sur les artisans, je veux parler des charpentiers, et des autres, car mille fois ils refusent de travailler en prétextant qu'ils sont malades. Depuis que je suis revenu de la terre ferme, j'ai fait mettre les navires à sec, afin que pour le mois de mars ils soient radoubés et que Bartolomé puisse donc partir découvrir Cathay de bonne heure. Je jure que cette semaine seulement ils en ont terminé eux, et c'était un travail qu'en Castille ils auraient fait en quarante jours, et encore n'auraient-ils pas eu à leur disposition tous les

outils qu'on leur a donnés ici. Je ne renoncerais pas à envoyer à Cathay à cause des vivres, même si nous étions dans le besoin, si les caravelles étaient remises à temps en état ; la plus grande est encore à terre et attend d'être réparée. Même si elle ne se perdait pas en mer, la nef *Gallega* pourrirait à terre, tant elle avait besoin d'être radoubée. Que Vos Altesses ne croient pas que tout cela nous manque par incurie ou par manque d'ingéniosité, ou bien parce qu'on ne procède pas par la rudesse ou la douceur, ou de mille façons différentes, car je certifie à Vos Altesses que depuis que je suis ici, j'ai vieilli de dix ans, tant je m'angoisse en voyant si peu de foi et de crainte de Dieu. À cause de la nécessité de radouber les navires il n'a pas été possible cette année de découvrir, et il a fallu payer les gens de mer, aussi les a-t-on tous fait travailler autant qu'ils le pouvaient à terre. La grande nef avait beaucoup servi et n'était plus apte à la navigation : l'une et l'autre ont bien rendu ce qu'elles ont coûté en servant ici à ce qui était prévu, car toutes deux ont été amenées aux Indes pour leur solidité ; elles sont maintenant sans équipage, et nous bien fortifiés sur terre. Je les aurais fait désarmer toutes les deux, car naviguer sans les radouber était tout à fait impossible ; et parce que c'était impossible, autant elles nous ont été au début d'une grande utilité, autant elles nous sont un obstacle aujourd'hui pour faire obéir les Indiens, ce à quoi nous les avions habitués, en disant que nous voulions rentrer avec elles en Castille, et ils ne pouvaient croire, et aujourd'hui encore ils ne veulent pas croire de façon sûre que nous devions rester à tout jamais ici. Au mois de juillet s'est soudain levé un vent accompagné d'un tremblement de terre et une si grande tempête dans le ciel, pas très loin d'ici, d'où il est venu tout droit par l'est le long de cette sierra qui borde la mer, et il a arraché des arbres qui étaient là depuis l'enfance d'Adam, et il est arrivé ici à la Isabela, où, sans qu'il y eût la moindre tempête sur mer il rompit les amarres de ces nefs et les fit couler près du rivage. Aucune créature n'y a péri. Les Indiens en sont épouvantés, particulièrement les plus vieux, car ils disent n'avoir jamais entendu parler d'un tremblement de terre dans cette région, et ils nous en rendent responsables. Il se produit ici une chose fort étonnante, c'est que depuis que nous sommes là l'eau de la mer a monté de deux brasses dans les terres, et que là où on était à sec, il y a maintenant du fond. Le port est bon et on voit que dans toutes ces terres il ne doit jamais y avoir eu de tempêtes, car les arbres et les plantes y poussent jusque dans l'eau. Nous

avons ici à trois lieues à l'est un autre port qui s'appelle le port de Grâce. Toutes les nefs du monde doivent tenir ; son entrée doit être de soixante-dix pas et toutes les nefs peuvent y rester sans amarres. Nous en avons un autre au ponant comme Montecristi, et non moins convenable que lui. Au début, on n'a pas établi le village ici à cause du manque d'eau douce et de sortie sur la plaine. Quand cela se fit je me trouvais à la Conception, en train de bâtir la maison, mais je ne fis pas défaut.

Pour ne pas perdre de temps et pour que quelque chose soit fait quant aux affaire de la mer, j'envoyai une fuste à rames découvrir l'île de Babueca, laquelle est située au nord de l'endroit où nous sommes ; et ceux que j'avais envoyés la trouvèrent avec vingt-deux ou vingt-trois autres [îles], grandes ou petites. Toutes sont peuplées de ces gens, et la pêche y était abondante, spécialement celle aux chiens de mer, à ce qu'ils dirent, en aussi grandes quantités qu'au cap Bojador en Guinée, là où les gens de Palos avaient cette dispute avec les Portugais, car c'est une chose savoureuse. Faute de vivres, la fuste revint, puis elle retourna à son entreprise, et le vent contraire la poussa vers une île de la région de San Salvador, la première où j'abordai aux Indes. Cette île était très peuplée, et on y trouva des traces de perles, comme Vos Altesses le verront. Pour d'autres besoins la fuste revint ici sans pouvoir observer davantage la pêche dont j'ai parlé, laquelle, si elle est comme on le dit, a autant de valeur qu'une mine, car en Guinée on ne peut pêcher que durant deux mois, et ici on le fera sans interruption. Les vivres ont été un gros souci pour nous quand les caravelles avec lesquelles partait Antonio de Torres ont levé l'ancre, car il ne nous resta pas cent *cahíces*[38] de blé ; de quoi passer un an, alors que pour toutes les personnes qui sont ici, à neuf boisseaux par mois, quarante-cinq *cahíces* par mois ne suffisent pas ; il ne nous est resté que douze tonneaux de vin, et très peu de toutes les autres choses. Que des grâces infinies soient rendues au Dieu étemel, car si on a vu dans toute l'île une grande famine, nous avons toujours eu, nous, du pain en abondance.

Bien que la famine ait été et soit encore si grande dans l'île, et qu'elle nous ait empêchés de connaître beaucoup de secrets, Notre Seigneur m'a donné la possibilité d'en savoir et d'en voir suffisamment. J'ai déjà dit que dans toute la province de Çibao on trouve de l'or, et en creusant on en trouve davantage à certains endroits. J'ai bien trouvé douze de ces endroits, où, plus on creuse profondément, plus les pépites qu'on trouve sont grosses.

J’ai déjà dit qu’on en avait trouvé une qui pesait vingt onces, et cette pépite même montre qu’elle n’est pas la seule. J’ai trouvé une mine de cobalt, qui me semble très fin ; j’en ai trouvé une autre de cuivre, dont on a tiré un grain de cinq arrobes, et je crois qu’il est mélangé ; tout cela se trouve aux alentours de Saint-Thomas. Et j’ai trouvé deux grandes montagnes où il y a beaucoup d’ambre, dont Vos Altesses verront un échantillon, et une autre où il y a beaucoup de pierres vertes. On m’a parlé d’une autre sierra avec beaucoup d’ambre, de deux autres mines de cuivre et d’une autre de cobalt. Le manque de vivres nous donne beaucoup de difficulté pour exploiter ces mines du bord de mer ; elle ne serait pas si grande dans la montagne, si dans l’île ou la région il y avait du pain en abondance. Si on continue à amener des bêtes ici, il y en aura bientôt des troupeaux, et on ne devrait pas non plus manquer d’envoyer ici des maîtres de mines et tout ce qu’il faut pour y travailler. En attendant, je ferai ce que je pourrai. J’avais déjà conclu [avec] des caciques qui avaient cinquante mille *naburias*, qui sont ce que nous appelons des vassaux, que tous devraient donner un grelot toutes les quatre lunes, et avec une grande partie d’entre eux, l’accord avait d’abord porté sur trois lunes : cela faisait plus d’un million de ducats par an. Est arrivée cette famine et cette mort qui a été plus terrible qu’une peste ; et je continuai cependant à m’occuper davantage de Çibao que des autres endroits, car, comme je l’ai dit plus haut, la première [fois] que je suis venu dans cette province j’y ai établi mon camp, et les Indiens avaient arraché le blé et détruit la terre, car ils pensaient que la nécessité nous en ferait partir. Je fis approvisionner nos gens en vivres par des convois de bêtes, et eux, quand ils virent notre opiniâtreté, semèrent et demandèrent la paix, car ils nous avaient à plusieurs reprises fait la guerre. L’eau du ciel n’est pas tombée sur leur blé et sur leurs semailles et, en vérité, il manque le tiers ou le quart des gens de la province, et ce n’est pas fini, car bien qu’après qu’il eut plu ils aient semé, et en quantité, ils n’ont pu attendre que les moissons soient mûres, et les ont mangées vertes, et tout est comme au commencement ; il est vrai qu’ils sèment continuellement, mais la faim ne leur permet pas d’attendre que les moissons soient prêtes. Que Notre Seigneur montre là et partout sa main de miséricorde. Ils ont commencé à payer leur tribut, comme je l’ai dit plus haut. L’or n’a pas été substantiel, mais j’ai beaucoup

tenu à ce que le temps du versement soit respecté […] et le siège de nos Chrétiens m'a obligé à parcourir au moins soixante-dix lieues, et ensuite le temps était venu pour les navires de partir.

Notre Seigneur a privilégié les Indiens qui ont été envoyés en Espagne, car ici ils seraient morts de faim comme leurs voisins et aucun d'eux ne serait devenu chrétien ; il en aurait été, à mon avis, exactement de même pour les autres. Et s'ils venaient à mourir là-bas, que Vos Altesses ne croient pas que ce soit à cause du froid, car il y a ici des endroits où ces gens qui vont nus en souffrent autant que ceux qui sont habillés à Burgos. Il m'est arrivé de voir ici toute une plaine blanche de gelée, et on a vu beaucoup de glace, et cela, au mois d'août ; et en cette demi-saison, quand je suis allé rejoindre nos Chrétiens assiégés, quatre Indiens se sont gelés en chemin, à cause de la pluie qu'ils avaient reçue. Je dis que ce n'est pas le froid qui affecte spécialement les Indiens, mais que le changement d'air n'épargne presque personne. Les gens de ce pays sont si robustes et si bien faits et si beaux que c'est merveille, et tous intelligents pareillement, et leurs œuvres en témoignent. Ce sont de grands chasseurs et des marcheurs hors pair : j'en ai vu qui parcouraient trente lieues d'une traite. Ils mangent très peu, sauf si c'est quelqu'un d'autre qui leur donne la nourriture, et alors ils mangent bien comme trois d'entre nous. Toute leur nourriture est légère et digeste, et on trouve ici les meilleures eaux sous le ciel, bien qu'ils boivent très peu. De même, leurs femmes travaillent que c'est merveille : ce sont elles qui plantent la *yuca* dont elles font le pain, ainsi que les ignames, et ce sont elles qui les récoltent ainsi que tous les autres aliments. La chasse et la pêche sont le travail des hommes, ainsi que le labourage de la terre pour les semailles. Les femmes pourvoient à tout le reste, sauf les femmes de caciques, qui sont dorlotées et se reposent davantage que filles de duc chez les Chrétiens ; elles ne seraient pas de bonnes esclaves pour servir, mais elles savent broder des choses de coton très fines ; pour les autres, je croirais volontiers qu'elles n'ont pas leurs pareilles au monde, ni chez les Maures ni ailleurs, et je dis la même chose des hommes pour ce qui est d'apprendre quoi que ce soit de subtil et de savant, et je dis que je crois que sans en excepter aucun, il ne peut y en avoir de plus intelligents, et spécialement s'ils sont jeunes. Ce que je crois [c'est] que là-bas, outre le changement d'air, ce qui fera mal aux Indiens c'est l'hiver, et de trop manger de nourriture indigeste. Je certifie que Vos Altesses verront que

ceux qui seront bien gouvernés vaudront si cher que l'argent ne pourra les acheter ; et qu'elles voient s'il serait bon de prendre six ou sept jeunes garçons et de les séparer des autres pour leur faire apprendre les lettres, car je crois qu'ils apprendraient rapidement : ils apprendront très vite là-bas, et nous ici nous apprendrons leur langue, et notre désir sera réalisé.

Il nous a semblé qu'un grand nombre des arbres d'ici sont des mûriers et nous l'avons vérifié. On pourrait faire ici de la soie toute l'année, car ils ne perdent jamais leurs feuilles et donnent des fruits deux fois par an. Certains qui s'y connaissent disent que la soie qu'on pourrait faire ici serait excellente. Pour le coton, il y en a en quantité, comme pour le poivre et toutes les autres épices et teintures, ainsi que je l'ai écrit plusieurs fois. J'ai déjà parlé plus haut de la pêche mais non d'un poisson qu'on appelle ici *maneti*, lequel est plus gros qu'un veau, et aucune autre chair ne peut être comparée à la sienne. J'ai envoyé l'autre jour la barque avec un filet neuf à Montecristi pour qu'on en tue un pour Vos Altesses, mais la mauvaise façon de naviguer de ces gens et leur négligence en toute chose firent qu'ils se noyèrent ; et ce fut un châtiment de Dieu, qui se manifeste ainsi, et même si j'écrivais davantage sur ce sujet, je ne pourrais dire à quel point nous avons ici oublié toute conscience. Et cependant personne ne croit que Dieu voit tout ; moi je sais qu'il punit et ne laisse pas passer les marques d'ingratitude. Il arrive que les amarres se rompent et mettent les navires en danger, alors les marins disent que c'est le chanvre qui est mauvais, que les cordages sont vieux, et moi je crois que ce sont des signes par lesquels Notre Seigneur se manifeste ; mais c'est comme prêcher dans le désert.

J'envoie à Vos Altesses Cahonaboa et son frère. C'est le plus grand cacique de l'île, le plus brave et le plus intelligent. S'il apprend à parler, il décrira toutes les choses de cette île mieux que personne, car il n'y a aucune chose, d'aucune sorte, qu'il ne connaisse. Que la Très Sainte Trinité garde le très haut état de Vos Altesses et qu'elles prospèrent en Son haut service à tout jamais. En l'île Espagnole, dans la plaine de Maguana, en date du 15 octobre mil quatre cent quatre-vingt-quinze.

Notes de la partie III

1. Texte retrouvé en 1985.

2. Les signes [] indiquent soit des déchirures ou des coupures, soit des mots illisibles ou inintelligibles, soit le rétablissement des liaisons absentes mais évidentes, soit enfin quelques

passages annulés dans la copie.

3. C'était Boriquen, aujourd'hui Porto Rico.

4. Le médecin de l'expédition, Dr Chanca, raconte les faits plus précisément, et différemment : « Se promenant pour voir le pays, quelques-uns des nôtres trouvèrent dans un endroit près de la rive du fleuve deux hommes morts avec des lacets, l'un au cou et l'autre au pied. Cela se passa le premier jour. Le jour suivant, ils trouvèrent encore deux morts, plus loin que les premiers. L'un était en tel état que l'on put voir qu'il avait beaucoup de barbe. Quelques-uns des nôtres en augurèrent plus mal que bien, et avec raison, car les Indiens sont imberbes. »

5. Il s'agit de la nourrice de l'infant de Castille Don Juan.

6. Il semble que Colomb ait atténué tout ce qui concernait Guacanagari, car le Dr Chanca écrit : « On a demandé à ce parent de Guacamari qui les avait tués ? Il a dit que c'était le roi Canoabo et le roi Mayreni, qu'ils avaient aussi brûlé tout ce qu'il y avait en cet endroit, blessant nombre des leurs ainsi que Guacamari, qui avait une cuisse percée, était dans un autre village où ils voulaient aller tantôt l'appeler. » Et Las Casas, qui suit le journal de bord perdu de Colomb : « Le roi Guacamari sortit se battre contre Caonabo pour défendre les Chrétiens : il en réchappa mauvaisement blessé de coups dont il n'était pas guéri maintenant. » Le Dr Chanca poursuit plus loin : « Il y avait entre nous nombre de points de vue différents ; les uns suspectaient Guacamari lui-même d'avoir trempé dans la trahison ou le meurtre des Chrétiens ; à d'autres il semblait que cela ne pouvait être puisque leur ville était brûlée. Ainsi la chose était-elle incertaine. »

7. Cette rencontre est encore écrite différemment par le témoin Chanca : « Lesdits principaux ont gagné la terre en barque et sont allés où était Guacamari qu'ils ont trouvé étendu sur son lit, faisant le dolent blessé. Ils ont parlé avec lui, le questionnant au sujet des Chrétiens. Il a répondu comme les autres que c'étaient Canoabo et Mayreni qui les avaient tués et qu'on l'avait, lui, blessé à la cuisse qu'il montra bandée. Ceux qui l'ont vu ainsi, alors, ont cru à la vérité de ce qu'il disait. Au moment de se séparer, il a donné aux nôtres des bijoux d'or, à chacun selon le mérite qu'il leur attribuait […]. Aussitôt l'Amiral arrivé, nos gens lui ont raconté cette affaire. Il a décidé d'y partir le jour suivant au matin […]. Comme j'étais présent ainsi qu'un chirurgien de l'armada, l'Amiral a dit alors à Guacamari que nous étions instruits des maladies des hommes et qu'il voulût bien nous montrer sa blessure. Il a répondu que cela lui convenait. J'ai dit qu'en ce cas il serait nécessaire, si cela lui était possible, qu'il sortît de sa maison, car la quantité de gens qui s'y trouvaient la rendait obscure et l'on n'y pouvait bien voir. Il l'a fait aussitôt, mais, je crois, plus par obligation que de bon gré. En s'appuyant au bras de l'Amiral, il est sorti. Dès qu'il a été assis, le chirurgien s'est approché de lui et a commencé à lever son pansement. Alors Guacamari a dit à l'Amiral que sa blessure avait été faite avec une *ciba*, ce qui veut dire avec une pierre. Quand elle a été découverte, nous l'avons examinée. Il est certain qu'il n'avait pas plus mal à cette jambe qu'à l'autre, quoiqu'il ait fait le renard et feint de beaucoup souffrir. À coup sûr on ne pouvait bien se déterminer, car on ignorait ce qui s'était passé et, certainement, il y avait nombre de faits qui prouvaient que des gens ennemis étaient venus. L'Amiral lui-même ne savait que faire, mais il lui a semblé ainsi qu'à beaucoup d'autres que, pour lors, et jusqu'à ce qu'on connaisse bien la vérité, il était bon de dissimuler, que, dès la vérité connue, l'on pourrait obtenir amende de qui l'on voudrait. » Las Casas dit davantage : « L'Amiral dit de plus, ici que le père fray Buil et bien d'autres auraient voulu qu'il prît [Guacanagari], mais il ne voulut pas le faire – quoi qu'il dise qu'il l'aurait bien pu – en considération que, déjà, les Chrétiens étaient morts et que la prise du roi Guacanagari ne pouvait ni les ressusciter ni les envoyer au Paradis s'ils n'y étaient déjà. Il dit encore qu'il lui sembla que ce roi devait être, en ce pays, comme le sont les autres rois de la Chrétienté, qui ont pour parents d'autres rois, que son emprisonnement offenserait ; que les Rois de Castille l'avaient envoyé pour fonder établissement, ce pourquoi ils avaient fort dépensé, et que si les rois indiens sortaient en guerre contre lui, ils lui feraient obstacle et ne lui laisseraient pas établir une colonie. Plus encore, il en adviendrait grand empêchement pour la prédication et pour la

conversion à notre sainte foi, principale raison pour laquelle les Rois l'envoyaient. En sorte que si ce que Guacanagari disait était vrai, ç'aurait été lui faire grande injustice de l'emprisonner, et tout le pays aurait eu haine et rancœur envers tous les Chrétiens, tenant l'Amiral pour un ingrat du bien qu'il avait reçu de ce roi lors de son premier voyage et de la défense des Chrétiens faite par lui à ses risques, comme ses blessures en témoignaient. »

8. Manque la lettre (N.d.T.).

9. Dans l'original, les réponses sont en marge de chaque chapitre.

10. C'est cet Hojeda qui, plus tard, se jettera, avec Vespuce, sur les traces de Colomb, à la découverte de la côte sud-américaine.

11. « *Albarrada* : terme arabe qui signifie enclos ou muraille de pierres sèches, sans mortier, ou de levées de terre. » (Chalumeau de Verneuil.)

12. La copie espagnole donne *cañas*. La supposition a été faite d'une erreur de lecture du copiste, et qu'il faille lire *carnes*, viandes.

13. Erreur de Colomb, les îles peuplées par les Caraïbes cannibales étaient les Petites Antilles.

14. Les souverains devaient en effet se souvenir de lui et en faire, peu après, leur premier enquêteur sur l'état de la colonie, Juan Aguado se conduira alors avec arrogance à l'égard de Colomb.

15. Çibao, pays de la pierre, mais Colomb rapproche ce nom de celui de Cipango et en fait le pays de l'or.

16. Lacune de l'original.

17. Quels sont ces trois autres ? Peut-être s'agit-il des hommes dont il vient d'être question au paragraphe précédent, et dont le copiste a sauté les noms qu'il ne lisait sans doute pas.

18. On peut mesurer à ces paroles combien l'opinion de Colomb avait changé sur le compte des Indiens. De l'excès dans l'estimation de leur nature paisible, pacifique et innocente, il passe à l'excès contraire et les découvre méchants, vindicatifs et hypocrites.

19. Texte retrouvé en 1985.

20. Texte retrouvé en 1985.

21. Poids de 46 décigrammes. (N.d.T.)

22. Isabela est ici mis pour Hispaniola.

23. En héraldique, triangle long dont la pointe est au centre de l'écu ; ici, un triangle.

24. On voit ici que le nom de la Jamaïque dérive directement du nom indien. Pourtant, Santiago étant aussi Jaime en castillan, son baptême s'est fait par contamination.

25. Voir Marco Polo, où Mangi est une des provinces de la Chine maritime. Parmi les détails donnés par Marco Polo sur cette province, il faut noter que ses habitants sont accusés de ne pas savoir se battre, ce qui, comme on le sait, est pour Colomb à la fois une caractéristique des Indiens des Grandes Antilles et une marque de leur peu de civilisation.

26. Colomb prenait probablement Cuba pour une des péninsules asiatiques citées par Marco Polo.

27. Le maître, comme l'on sait, est à cette époque le patron, l'équivalent du capitaine de chaque bateau ; sa compagnie, c'est son état-major.

28. Il s'agit là, bien sûr, des passagers « savants » ou « officiels ».

29. Si, comme le dit Las Casas, Colomb est allé alors jusqu'à l'île de Pinos, tout l'équipage put voir, en effet, la côte de Cuba tourner vers le sud-ouest.

30. On a mis en doute cette possibilité de truquer la boussole.

31. Tilé, c'est Thulé, c'est-à-dire l'Islande.

32. Quant à la latitude, c'est Colomb qui se trompe. Mais cette erreur, jointe à l'exactitude sur la longitude, est bien une preuve qu'il s'est efforcé de vérifier lui-même.

33. Une des îles de l'archipel de Madère.

34. Texte retrouvé en 1985.

35. Igname. (N.d.T.)
36. Manioc. (N.d.T.)
37. Cacahuètes. (N.d.T.)
38. Mesure pour les grains ; en Castille, 666 litres. (N.d.T.)

IV.

Du deuxième retour au troisième départ

Fragment d’un mémoire aux Rois (avril 1497 (?))

Ce fragment d’un des mémoires que Colomb adressa aux Rois — et ici, semble-t-il, à Isabelle seule — entre son deuxième et son troisième voyage, et que l’on ne connaît que par sa copie dans une instruction royale qui lui est adressée en date du 23 avril 1497, est caractéristique de ses efforts pour mettre de l’ordre dans l’organisation de la colonie et donner des garanties à ceux qui commencent peut-être à hésiter à partir.

Beaucoup d’étrangers et des natifs sont morts aux Indes et j’ai fait donner l’ordre, en vertu des pouvoirs que je tiens de Votre Altesse, que l’on fasse établir des testaments, et qu’ils soient exécutés. Et j’en ai chargé Escobar, bourgeois de Séville, et Juan de Léon, bourgeois d’Isabela, pour que, bien fidèlement, ils y pourvoient en tout, tant pour faire payer ce qui est dû, au cas où les exécuteurs testamentaires ne l’auraient pas fait, que pour recouvrer tous les biens et salaires, que tout soit soumis à officier de justice et à notaire, et que tout ce qui sera recouvré soit mis dans un coffre qui aura trois clés, dont les deux susdits auraient une, un religieux une autre, et moi la troisième ; et que ces dits biens leurs, placés dans ledit coffre, soient gardés sur les lieux trois ans, pour qu’entre-temps leurs héritiers puissent venir ou envoyer les requérir, et que si, outre ce temps, personne ne les réclamait, on les distribue pour ce qui peut être du salut de leurs âmes.

Mémoire de préparation du troisième voyage

Non daté, ce mémoire se situe par son contenu dans la préparation du troisième voyage, puisqu'il manifeste des préoccupations qui sont apparues avec la première véritable colonie : ruée vers l'or et refus du travail, anarchie morale et politique. Les mesures qu'il préconise reviendront indéfiniment pendant des décennies sans jamais trouver de solution.

Très hauts et très puissants Seigneurs,

Obéissant à ce que Vos Altesses m'ont demandé, je dirai ce qui me vient à l'esprit pour le peuplement et l'exploitation de l'île Hispaniola comme d'autres îles découvertes ou à découvrir.

Primo. Pour ce qui est de l'île Hispaniola, que s'y établissent jusqu'à deux mille Espagnols parmi ceux qui voudront y aller, afin qu'elle soit plus sûre et qu'on puisse mieux l'exploiter et y trafiquer, ce qui permettra qu'ils puissent aller et venir aux îles voisines et y traiter.

Item. Qu'en ladite île, on fasse construire jusqu'à trois ou quatre villages, distribués aux lieux les plus convenables, et que les habitants qui seront allés là-bas soient répartis sur lesdits lieux et villages.

Item. Pour que le mieux et le plus promptement soit peuplée ladite île, que nul n'ait faculté de recueillir de l'or, à moins d'y prendre résidence et d'y faire construire sa demeure en un village, afin qu'ils vivent regroupés et en plus grande sûreté.

Item. Qu'en chaque lieu ou village, il y ait un ou des alcades, chacun avec son notaire de village, selon les us et coutumes de Castille.

Item. Qu'il y ait une église et des abbés ou des moines pour l'administration des saints sacrements, pour le culte divin et la conversion des Indiens.

Item. Qu'aucun habitant ne puisse aller recueillir de l'or, si ce n'est avec licence du gouverneur ou de l'alcade du lieu où il réside et qu'après qu'il a fait serment de revenir au lieu même d'où il est parti pour y faire enregistrer fidèlement tout l'or qu'il aura recueilli et obtenu ; et d'y revenir une fois par mois ou par semaine, selon qu'il lui aura été assigné, pour rendre compte et déclarer la quantité dudit or, et que cela soit mis par écrit par le notaire du village par-devant l'alcade et, si nécessaire, en présence d'un moine ou d'un abbé délégué pour cela.

Item. Que tout l'or ainsi recueilli soit aussitôt fondu et frappé du poinçon distinctif de chaque village, et qu'on donne et livre à chaque alcade, en sa juridiction, la part qui appartiendra à Vos Altesses, et que cela soit enregistré par lesdits notaires et ledit moine ou abbé, de telle sorte qu'il ne passe pas par une seule main et qu'on ne puisse ainsi celer la vérité.

Item. Que tout l'or qu'on trouvera sans le poinçon desdits villages, en possession de ceux qui, d'après l'ordre susdit, en auront fait déjà l'enregistrement, leur soit confisqué et tenu comme perdu pour eux, et qu'une partie soit pour le dénonciateur et l'autre pour Vos Altesses.

Item. Que de tout l'or qu'on recueillera, on en prélève un pour cent pour la construction des églises, leur ornement, et pour l'entretien de leurs abbés et moines et, si on jugeait qu'on devait donner quelque chose aux alcades et aux notaires pour leur travail et pour qu'ils s'acquittent fidèlement de leur office, qu'on s'en remette au gouverneur et trésorier qui seront envoyés là-bas par Vos Altesses.

Item. Quant au partage de l'or et de ce qui doit revenir à Vos Altesses, sur ceci, à mon avis, on devra s'en remettre auxdits gouverneur et trésorier, parce qu'il faudra vérifier le plus ou moins des quantités d'or qu'on aura trouvé, et, s'il semble bon, que, pour la durée d'un an, Vos Altesses reçoivent la moitié et les ramasseurs l'autre, et qu'ensuite on voie à mieux déterminer ledit partage.

Item. Que si lesdits alcades ou notaires commettaient ou consentaient à quelque fraude, on leur inflige une peine, et de même aux habitants qui n'auraient pas déclaré tout l'or en leur possession.

Item. Qu’en ladite île, un trésorier reçoive tout l’or appartenant à Vos Altesses, qu’auprès de lui il y ait un notaire qui le consigne, et que les alcades et notaires de tous les villages aient chacun connaissance de ce qui sera remis audit trésorier.

Item. Parce qu’à cause de la convoitise de l’or chacun préférera s’en occuper plutôt qu’à d’autres travaux, je suis d’avis qu’en certaines époques de l’année on interdise d’aller chercher de l’or, afin de permettre que, dans ladite île, on travaille à d’autres exploitations plus appropriées.

Item. Pour ce qui est de la découverte de nouvelles terres, il me paraît qu’on doive donner licence à tous ceux qui voudront y aller, et être souple quant au quint, le modérant en quelque sorte, afin que nombreux soient ceux qui se décident à partir.

Je dirai maintenant ce qui me semble des navires qui doivent se rendre vers ladite île Hispaniola et de l’ordre qu’ils devront observer, à savoir le suivant : que lesdits navires ne puissent décharger que dans un ou deux ports à cette fin désignés, où sera tenu registre de toute leur cargaison et de ce qu’ils déchargeront ; que leur départ soit effectué de ces mêmes ports, et qu’ils y enregistrent toute leur cargaison, afin qu’on ne puisse rien dissimuler.

Item. Quant à l’or qu’on rapportera desdites îles vers la Castille, que tout ce qu’on aura chargé, aussi bien ce qui appartient à Vos Altesses que ce qui appartient à d’autres, soit mis dans un coffre fermé par deux serrures, avec deux clés, dont le maître aura l’une, et l’autre une personne choisie par le gouverneur et le trésorier ; et qu’ils aient un mémoire attestant le contenu dudit coffre, enregistré de telle sorte que chacun recouvre ce qui lui appartient ; et que tout or qu’on trouverait hors dudit coffre, en quelque condition et quantité que ce soit, soit tenu pour perdu et revienne à Vos Altesses, afin que tout s’accomplisse loyalement.

Item. Que tous les navires qui arriveront de ladite ville effectuent leur déchargement au port de Cadix, et que personne n’y entre ni n’en sorte jusqu’à ce qu’auxdits navires se soient rendus la ou les personnes qu’à cette fin Vos Altesses auront déléguées en ladite ville et auxquelles les maîtres devront déclarer tout ce qu’ils apportent et présenter le mémoire de ce qu’ils auront chargé, en sorte qu’on puisse vérifier et requérir si lesdits navires portent quelque chose dissimulée et non déclarée au moment du chargement.

Item. Qu'en présence des gens de justice de ladite ville de Cadix et de la personne à cet effet déléguée par Vos Altesses on ouvre ledit coffre où se trouvera l'or, et qu'on distribue à chacun ce qui lui appartient.

Que Vos Altesses veuillent me garder en affection. Et je reste priant Notre Seigneur Dieu pour leur vie et l'accroissement de leurs puissants États.

Mémoire des droits octroyés (Mémorial de Mejorada) (juillet 1497)

Ce document, la plus récemment exhumée des œuvres colombiennes, puisqu'il fut publié seulement en 1972 par A. Rumeu de Armas, est des plus contestés. Nous le croyons cependant authentique, plus encore que par son style par son mode d'argumentation d'une logique juridique de négociant retors, et par ses considérations cosmologiques qui présentent l'intérêt décisif d'apporter de nombreuses confirmations de ses vues les plus originales (et fausses) sur la structure du monde. Ce texte fait aussi admirablement saisir comment, à une date où l'importance des nouvelles terres découvertes n'était pas encore connue, il apparaissait que l'imprécision du traité de Tordesillas donnait l'avantage au Portugal dans la course à l'Asie.

Amour et longue amitié sont choses durables quand, du contrat ou convention contracté entre deux parties, sont dûment assises les raisons et causes qui ont conduit à tels accords. Car de tels contrats sont la base, si sur les mêmes questions apparaissent plus tard des litiges, d'une résolution immédiate selon ce qui est dû à chacun.

L'an 1492, les très hauts et très puissants princes, roi et reine de Castille et d'Aragon, etc., envoyèrent leur amiral reconnaître et découvrir les Indes, îles et terres fermes de l'extrémité de l'Orient, en naviguant d'Espagne vers

le ponant par la mer Océane, sur laquelle route jamais personne n'avait navigué. Lequel dit amiral en peu de temps parvint auxdites îles et terres fermes des Indes, et y navigua plusieurs jours et grand nombre de lieues, et, ensuite, de retour victorieux vers l'Espagne et auprès desdits roi et reine, vint mouiller, forcé par une très grave tourmente, au port de la ville de Lisbonne, où se trouvait le sérénissime roi don Juan de Portugal. Lequel, ayant eu connaissance d'un aussi insigne voyage, admiré par lui, de tant d'îles, terres, peuples, et richesses d'or et d'épices et d'autres infinies choses de valeur dont il venait d'avoir nouvelles, s'empressa d'envoyer une sienne flotte à ces îles et terres fermes. Avec la plus grande diligence, il tenta de connaître, par le moyen et art des pilotes, marins et hommes qui allaient avec l'amiral, auxquels il accorda des faveurs et des dons en argent, la navigation, la nature et le caractère des gens en ces terres. Et, de plus, il fit débarquer deux marins portugais qui revenaient avec ledit amiral pour les envoyer comme pilotes de sa susdite flotte, par la même route, auxdites îles et terres fermes sur lesquelles il était informé le plus largement de tout.

Ledit amiral parti dudit port de Lisbonne, arriva à Séville et, de là, à la ville de Barcelone où se trouvaient les susdits roi et reine de Castille et d'Aragon. Après avoir fait relation à Leurs Altesses de son voyage et de tout ce qui lui était alors arrivé, et ceux-ci, d'autre part, ayant su comment ledit roi de Portugal avait le dessein d'envoyer ladite flotte vers lesdites îles et terres fermes et s'y tenait prêt, ils lui firent écrire et lui envoyèrent un messager privé, le priant de ne pas entreprendre ledit voyage ni avec ladite flotte ni avec d'autres navires vers lesdites îles et terres fermes, ni pour les découvrir ni pour rien qui les concernât, car elles étaient à Leurs Altesses qui les tenaient en donation du Saint Père[1], aussi bien celles déjà découvertes que toutes les autres îles et terres fermes à découvrir du côté du ponant, au-delà d'un trait ou d'une ligne que Sa Sainteté avait fait tracer au ponant, à cent lieues des îles du Cap Vert et de celles des Açores, laquelle ligne va du pôle Arctique au pôle Antarctique ; de sorte qu'il leur avait donné et concédé toutes les îles et terres fermes, découvertes et à découvrir, se trouvant au-delà de ladite ligne du ponant, et jusqu'où se trouvaient des possessions de princes chrétiens avec toutes les cités, villes et localités qui s'y trouvent, à la date et temps de cet an 1493.

Le roi de Portugal, ayant su cela, envoya des messagers aux susdits roi et reine, leur disant qu'il avait les îles des Açores et celles du Cap-Vert et

autres dans ladite mer Océane, et que ses navires naviguaient et découvraient sur cette mer, et qu'il avait été offensé de ce que le Saint Père l'eût ainsi limité, de telle sorte qu'il ne pût, lui, envoyer, naviguer et découvrir au-delà desdites cent lieues au ponant.

Les sérénissimes roi et reine de Castille et d'Aragon, etc., répondirent que le sérénissime roi de Portugal ni ses navires n'avaient jamais navigué au-delà de cent lieues desdites îles des Açores et du Cap-Vert[2], ni n'avaient au-delà îles, possessions, ni terres, tandis que le Suprême Pontife leur avait donné et concédé à eux toutes les îles et terres fermes découvertes et à découvrir au ponant de ladite ligne, en naviguant vers l'Inde ou quelque autre lieu[3], et jusque-là où un autre prince chrétien aurait possession d'une terre à cette date ; et que, cette concession leur étant faite, ils estimaient que tout était à eux, et ils entendaient continuer à découvrir pour répandre le nom de Notre Sauveur en toutes les îles et terres fermes de ces parties-là, et pour y gagner leurs habitants au saint baptême, ainsi que cela était déjà commencé, et qu'ils entendaient dépenser pour cela tout ce qui était nécessaire, sans craindre ni redouter un quelconque péril qui en cela pourrait survenir, vu que le plus grand était déjà passé. Mais si, par l'interdiction desdites îles, les navires dudit roi de Portugal n'avaient, comme il le disait, où aller à la découverte, par considération aux liens de l'affection et de la proche parenté que Leurs Altesses avaient avec lui, tel était leur plaisir de lui donner, et de ce que fussent à lui les îles et terres qui se trouveraient au levant d'une ligne qu'ils avaient fait tracer au ponant, en avant de la susdite, à deux cent soixante-dix lieues[4], laquelle ligne, allant du septentrion au sud, de pôle à pôle, les susdits roi et reine conservant pour eux toutes les îles et terres fermes qui se trouvent du côté du ponant, jusque-là où se trouverait un autre prince chrétien qui en posséderait avant ladite date, selon qu'il est précisé dans ladite concession. Et lesdits messagers du roi de Portugal acceptèrent et donnèrent leur accord de par leur mandat et pouvoir à tout ce qui est susdit, à savoir que lesdits roi et reine feraient tracer une autre ligne au-delà de celle que leur avait tracée le Suprême Pontife, à CCLXX [270] lieues d'où se trouvent lesdites îles des Açores et CCCLXX [370] lieues du Cap Vert[5] ; et que les îles et terres qui se trouvaient avant ladite ligne, du côté du levant, jusqu'à l'autre première ligne, toutes seraient au seigneur roi de Portugal ; et que tout le reste, qui se

trouverait au ponant d’elle, serait à Leurs Altesses, jusque-là où il y aurait une possession d’un prince chrétien, comme, dans ladite donation, il est établi. Et tout cela fut consigné.

Le Suprême Pontife avait donné et accordé aux susdits roi et reine, en l’an 1493, toutes les îles et terres fermes qui se trouvent au ponant, depuis une ligne qu’il fit tracer à cent lieues au-delà des îles des Açores et de celles du Cap-Vert, et du ponant vers l’Inde, ou vers quelque lieu que ce fût, jusque-là où il y eût possession d’un prince chrétien avant ledit an 1493[6].

À cette époque, les navires du Portugal naviguant par la Guinée d’Afrique vers Agesimba[7] n’avaient pas passé une limite qu’ils appelèrent cap de Bonne-Espérance, jusque auquel lieu on entend qu’arrive la donation et concession du Suprême Pontife faite auxdits roi et reine, jusqu’où, en ce temps, il avait pris possession de ce qui était déjà découvert. Pour cette raison, ledit roi de Portugal ne devait pas aller plus avant vers le levant, et ainsi fit-il, car jamais depuis il n’a fait naviguer ses navires vers cette région, comme tel qui a consenti, accepté et tenu pour bonne ladite donation et concession, quand il accepta et que lui fut notifiée la limite desdites 270 lieues que lesdits roi et reine lui cédèrent de ce qui était déjà à eux, possédaient et en étaient les seigneurs, pour les raisons susdites[8].

Maintenant, le sérénissime roi de Portugal don Manuel[9], ne respectant pas lesdits accords passés avec le roi don Juan — que Dieu ait en sa garde —, lequel, aussi longtemps, avait empêché et ordonné que ses navires ne naviguent pas au-delà de ladite limite du cap de Bonne-Espérance, parce que ladite donation du Suprême Pontife avait cette limite, comme il a été dit, il a ordonné à ses navires de naviguer un très grand nombre de lieues à l’orient, dépassant l’Arabie, la Perse et l’Inde, presque jusque-là où étaient arrivés les navires des susdits roi et reine naviguant d’est en ouest[10], et au pôle Arctique[11] ; et ils dépassèrent ladite ligne qui avait été tracée, à savoir celle du Suprême Pontife. Cela fut donc contraire audit traité, et au préjudice et dommage desdits roi et reine.

Mais parce qu’en l’écrit établi quant auxdites deux cent soixante-dix lieues de mer et terre qui lui furent accordées, il est dit que toutes les îles et terres qu’il trouverait et découvrirait du côté du levant de ladite ligne seraient siennes et à ses héritiers, il se pourrait que quelqu’un dise qu’il

pouvait naviguer au levant du cap de Bonne-Espérance et aller en Arabie, en Perse et en l'Inde, puisque tout est au levant de ladite ligne, et qu'en ce sens tout cela est sien.

Je réponds que cela ne doit pas s'entendre ainsi pour trois causes, et que cette navigation vers l'Arabie, la Perse, l'Inde, et les îles de ces mers qui sont au-delà du cap de Bonne-Espérance en allant par la Guinée, ainsi que l'autre navigation du Portugal au ponant, en passant par le nord au-delà de la ligne telle que le seigneur roi de Portugal l'a fait tracer, toutes deux sont faites à l'encontre dudit accord, et que, d'après celui-ci, ni l'une ni l'autre de ces navigations ne sont licites ni ne lui sont conformes, mais que, au contraire, les deux sont interdites par le Saint-Père sous peine d'excommunion *late sentencie*.

La première raison que j'avance pour preuve de cela est que le différend pour lequel ledit écrit et accord fut établi et signé, comme il est clair, ne tient à rien d'autre qu'à ce que le roi de Portugal, au moment où ledit amiral desdits roi et reine venait de découvrir lesdites Indes et échoua audit port de Lisbonne, forcé par la tempête, ainsi qu'il est dit, fit appareiller quelques navires et prit audit amiral des marins pour les envoyer auxdites Indes par la même route qu'avait tenue et suivie ledit amiral, sur quoi lesdits seigneurs roi et reine, en tant que seigneurs du tout, s'y opposèrent et empêchèrent ladite navigation, pour la raison de ladite donation et concession apostolique, et de la possession que ledit amiral en leur nom avait prise de tout. Sur quoi ledit roi de Portugal empêcha ladite navigation de ladite armada et envoya ses messagers nantis de suffisants pouvoirs, avec lesquels l'on prit lesdits accords par lesquels lui furent cédés seulement lesdites 270 lieues. Et cela fut par eux, au nom dudit roi de Portugal, et avec son agrément, accepté et établi, qu'audit roi de Portugal revenaient lesdites 270 lieues au levant ; toutes les îles et terres fermes découvertes et à découvrir au ponant de ladite ligne revenant auxdits roi et reine de Castille et d'Aragon, etc., et à leurs héritiers, et cela jusqu'à l'Inde ou quelque autre région — y compris jusqu'au cap de Bonne-Espérance — car, jusque-là, il n'y a aucune possession de prince chrétien sur terre ou île ; et c'est pourquoi c'est jusque-là qu'est comprise la donation du Saint-Père.

La seconde raison, c'est que ledit différend, d'après ledit écrit, ne concernait que la découverte des îles et des terres qui se trouvent en la mer Océane. Et c'est là la vérité. La mer Océane se trouve entre l'Afrique,

l’Espagne, et les terres des Indes. Elle a, du côté du ponant, les Indes, et du côté du levant l’Afrique et l’Espagne. Et, telle est la mer Océane, car, passé le soleil de l’Espagne vers le ponant, il va et *occibit nobis* en cette grande mer, et c’est pour cela qu’elle a pris le nom d’Océan. Ainsi le différend ne portait que sur ladite mer Océane, les îles et les terres non découvertes à ce moment-là, autrement dit, entre l’Inde, l’Afrique et l’Espagne[12]. C’est pourquoi, par amour et amitié, les susdits roi et reine accordèrent audit roi de Portugal lesdites 270 lieues de mer et de terres sur ce que, comme dessusdit, le Suprême Pontife leur avait donné et accordé, qu’ils possédaient et dont ils étaient seigneurs, en sorte qu’il ne leur restât, de ladite mer Océane jusqu’à la terre ferme et îles qui sont à son ponant, que la moitié, et qu’il est bien vrai que ledit différend ne porte ni n’a jamais porté que sur ladite mer Océane, comme il a été dit et qu’il apparaît clairement dans ledit écrit du traité, presque à la fin au chapitre où les susdits roi et reine précisent que leurs navires avaient déjà trouvé quelques îles et terres, sur ladite mer Océane, du côté du levant de ladite ligne qu’ils avaient fait tracer, à l’intérieur desdites 270 lieues qu’ils lui avaient cédées, qu’ils les lui donnaient[13] et voulaient qu’elles fussent audit roi de Portugal. Et c’est à preuve de cela que la diligence avec laquelle ils firent tracer ladite ligne sur la mer Océane, ainsi qu’il apparaît en ledit traité ; et de même il en est la preuve, car on ne peut croire que Leurs Altesses eussent accordé lesdites 270 lieues pour que ledit roi de Portugal ou ses navires aillent au-delà ou naviguent par une autre issue ou par entrée directe. Il est donc clair, on peut le dire, que c’est par tromperie, et à l’encontre de l’intention dudit traité, et en rupture de cet accord où il est promis et établi, de la part dudit roi de Portugal, qu’il s’y tiendrait ainsi que cela est précisé, sans ruse, art, tromperie ni simulation, ce à quoi ne s’est pas tenu ledit roi don Manuel, car il a envoyé naviguer en Inde, par la Guinée, et en Scythie, par le ponant et par le septentrion, au-delà de ladite limite ou ligne.

La troisième [raison], c’est que le roi et la reine de Castille et d’Aragon, etc., lui cédèrent lesdites 270 lieues de mer et de terres en ladite mer Océane pour qu’il eût où naviguer et découvrir, pour qu’il n’eût pas à le faire en Asie, Arabie, Perse et Inde, ni en les îles qui sont dans la partie australe de ces terres[14] dont ils avaient déjà donation et possession, et avec l’avertissement que si lui ou ses successeurs décidaient, après avoir reçu lesdites 270 lieues de mer et de terres, de ne pas respecter ledit traité et

d’entrer dans le reste par des ruses, autres routes et contournements, Leurs Altesses enverraient immédiatement leurs navires par l’Asie en Inde, Perse et Arabie, et en mer Rouge et en Afrique jusqu’au cap de Bonne-Espérance[15], ce de quoi elles avaient déjà donation et possession et étaient les seigneurs, car ledit cap de Bonne-Espérance est la borne et division desdites terres, ledit roi de Portugal ne devait ordonner de passer plus avant, mais, tout au contraire, devait scrupuleusement les respecter afin que Leurs Altesses fussent assurées qu’à aucun moment il n’y aurait rupture de l’accord, ainsi que cela fut la vie durant dudit roi don Juan. Et Leurs Altesses, croyant que, de la part de ses successeurs, il continuerait d’en être ainsi, ne se hâtèrent pas à découvrir, mais à bien assurer les peuples, là où naviguaient leurs navires[16], et ouvrant la route vers ladite mer Rouge, et l’Inde passée, on est presque au cap [de Bonne-Espérance ?] vers le ponant, ou, au vrai, et pour mieux comprendre, de près du fleuve Indus passer en Perse et en Arabie jusqu’à la mer Rouge où se termine l’Asie. Il ne faut pas croire que tout ce qui fut dit et consigné en cet écrit où Leurs Altesses accordaient toutes les îles et terres qu’il [le roi de Portugal] découvrirait vers le levant fût, sans exception, depuis la ligne qu’elles firent tracer jusqu’à celle qu’avait fait tracer le Saint-Père à 270 lieues, et cela pour plusieurs raisons sur lesquelles il n’est pas nécessaire de s’attarder, sauf sur une, qui est que les susdits roi et reine n’avaient pas encore pour leur, et en donation, que ce qui était au-delà de la ligne qu’avait fait tracer le Saint-Père jusqu’au cap de Bonne-Espérance en Afrique, et que, pour le reste, elles n’avaient aucune possession, et que pour cela elles ne pouvaient ni décider ni accorder de donner, ni pourvoir au seigneur roi de Portugal ni à autre personne, une chose qui n’était pas leur ni n’en avaient la possession[17].

La quatrième [raison] est que le différend se limitait à la mer Océane, où le Saint-Père avait fait tracer la ligne, et à ce qui est dit quant à l’accord : que toutes les îles et terres fermes que le roi de Portugal découvrirait du côté du levant de la ligne que Leurs Altesses firent tracer, seraient ou étaient autres[18], mises à part celles qui se trouvaient entre la ligne et l’autre, et que s’il était entendu qu’il pouvait découvrir jusqu’à la fin du levant ou de l’orient, et de même Leurs Altesses pour le ponant, jusqu’à cette limite, ce qui est croyable et très évident, car le monde étant rond, celui qui irait le plus vite en gagnerait davantage. Et autant le roi de Portugal pourrait

naviguer en suivant la route du levant par laquelle il arriverait à ladite ligne que firent tracer Leurs Altesses pour la navigation du ponant ; pareillement Leurs Altesses pourraient autant naviguer au ponant, et faire de même ; d’après quoi il est à conclure que le différend se limitait à la mer Océane, où fut tracée ladite limite ou ligne, ce qu’il fut nécessaire de faire pour séparer ce qui appartenait à chacun, éviter ce qui est dit plus haut[19] et faire connaître clairement à tout le monde qu’auxdits roi et reine revenait tout le reste, compris en ladite donation et concession, jusqu’au cap de Bonne-Espérance, et audit roi de Portugal ladite limite, entre ligne et ligne que Leurs Altesses lui accordèrent, qui se prolonge jusqu’audit cap face à l’orient.

Et, si on tient compte que la mer Océane comprend et baigne tout le monde à la ronde, je dis que le vrai Océan, qui est la question en débat et du différend, est celui qui se trouve entre l’Inde, l’Afrique et l’Espagne, ainsi qu’il est plus haut compris, et la preuve en est dans tous les écrits de cosmographie et d’histoire, où les savants anciens appellent généralement celui-ci « Océan », sans lui ajouter aucun qualificatif ; tandis qu’à toutes les autres mers que l’on nomme « océan » on ajoute un qualificatif, par lequel ils se différencient de celui qui est le principal et le seul Océan ; ainsi, pour celui de l’Arabie : l’Arabique ; pour le Perse : le Persique ; et pour le Gange : le Gangétique ; et ainsi de suite.

Sur quoi il est clairement explicité et prouvé que le différend contracté entre les sérénissimes roi et reine de Castille et d’Aragon et le seigneur roi de Portugal ne porta que sur la mer Océane, plus haut décrite, et que pour les 270 lieues de mer et terres, que Leurs Altesses accordèrent, ce que confirma et eut pour bon la donation et concession du Suprême Pontife, depuis la ligne vers le ponant jusqu’au cap de Bonne-Espérance en Afrique. Il est prouvé également que le sérénissime roi don Manuel n’a pas observé l’accord, ainsi que l’avait observé le roi don Juan, son prédécesseur, car il a navigué au-delà du cap de Bonne-Espérance en Arabie, en Perse, et en Inde, par la route de Guinée, et au septentrion a dépassé la ligne du côté du ponant, raison pour laquelle Leurs Altesses, si elles le voulaient, ne seraient pas obligées, quant à elles, de respecter cet accord.

Pouvoir accordé à Jerónimo de Agüero

La part de Colomb à ce texte écrit dans le charabia juridique d'époque, où le « il » signifie à la fois lui-même et le précepteur de ses fils auquel il accorde les plus larges pouvoirs de représentation touchant ses intérêts matériels, tient assurément à la minutie des garanties prises.

Séville, 31 octobre 1497.

Don Cristóbal Colón, amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur des îles et de la terre ferme des Indes, présentement en cette ville de Séville, à Sainte-Marie-la-Blanche, en son nom et en ceux de don Diego et don Fernando Colón, ses fils légitimes, et donc leur tuteur et protecteur, personnes et biens, par privilège et droit de conférer, accorde par collation pleins pouvoirs en son nom et en celui de sesdits fils à Gironimo de Agüero, précepteur de sesdits fils, porteur du présent pouvoir aux fins qu'il le serve, et qu'au nom de sesdits fils, il puisse réclamer et obtenir, et recouvrer et recevoir, et détenir et percevoir de tous et de quelles que soient les personnes, comme il en va de droit, tous ses biens, maravédis et doublons, et marchandises ou autres choses quelles qu'elles soient, qu'on lui doive et qu'on est en obligation de lui donner et de lui payer, à lui comme à sesdits fils, que ce soit par recouvrement public ou aval, ou billet de change ou lettre, comme de toute manière que ce soit, et quelle qu'en soit la raison ou cause, que ce soit revenus, rentes que possèdent lesdits fils aujourd'hui ou posséderaient à partir d'aujourd'hui du roi et de la reine, nos seigneurs, comme de quelque autre manière, et pour quelque autre raison que ce soit ;

et, en outre, pour qu'il puisse, au nom desdits fils, recevoir desdits roi et reine ou de leurs grands officiers aux comptes, quel que soit le ou les mandatements desdits revenus ou rentes qui seraient délivrés à l'ordre de quelque personne ou quelques personnes qui les doivent payer, et, en outre, requérir par lesdits mandatements la ou lesdites personnes nominalement désignées pour les payer, qu'elles les acceptent et s'en acquittent et en tout et pour tout, selon que cela est spécifié. Que Leurs Altesses, ou lesdits grands officiers aux comptes en leur nom, donnent ordre de ce qu'il puisse, en tout et pour chaque chose ou en partie, percevoir lui-même, et puisse donner et déléguer en tout ou partie, sa ou ses lettres ou avals de paiement, quels que soient les contrats, droits et certifications qui les valident et confirment. Et, en outre, qu'il puisse recevoir en son nom et en celui de sesdits fils, et reçoive lui-même, quelque bénéfice que ce soit que le roi et la reine, nos seigneurs, veuillent lui faire accorder ainsi qu'à sesdits fils, que ce soit en biens meubles et immeubles, argent ou pensions, et qu'ainsi à lui accordés lesdits bénéfices ou à sesdits fils, s'il était nécessaire, il puisse entrer en possession, prendre et appréhender la tenure et possession du tout ou de quelle qu'en soit la partie, et qu'il puisse le requérir sous la foi et attestation de quelque secrétaire ou notaire public accrédité, et qu'il puisse faire et fasse pour cela, en son nom et en celui de sesdits fils, tous actes de gestion et démarches opportuns les concernant, tel que lui ferait et pourrait faire pour soi et au nom de sesdits fils, ceux-ci mêmes étant présents.

Et quant à ce qui en est de moi, ledit Cristóbal Colón : j'ai[20] à charge, de par Leurs Altesses, de tout ce qui est desdites Indes et de ce qui leur est nécessaire, d'où parfois j'ai envoyé, ou j'envoie, ou je pense envoyer, tant à cette ville de Séville qu'à d'autres, quels qu'en soient les royaumes, seigneuries, lieux et contrées, des marchandises, de l'or, de l'argent, des esclaves[21] et autres quelconques choses, par quelques personnes, et qu'il est à craindre et à redouter que, par le fait de l'absence[22], lesdites personnes disparaissent avec elles, et qu'ainsi celui qui les convoie, comme celui à qui on va les livrer nient les avoir reçues en son nom et par son ordre, il décide en conséquence qu'il donne sondit plein pouvoir audit Gironimo de Agüero, précepteur de sesdits fils, notamment pour que pour lui, en son nom, il puisse en appeler, et dénoncer, et porter plainte contre lesdites personnes devant quelque alcade, juge et autres gens de justice que ce soit pour leur soumettre les cas des susdites personnes qu'il estimerait à propos, quelles

que soient les causes ou accusations, civiles ou criminelles, afin de juger par privilège et droit, à toutes fins et suffisance, pour ce qui est susdit, aussi bien et fermement que si lui, présent, donnait suite à la ou lesdites causes, et de les conduire jusqu'à leur sentence définitive, y compris, s'il était ou est nécessaire audit Gironimo de Agüero, de poursuivre en procès ou en jugement quelles que soient la ou les personnes, en quelque manière ou pour quelque raison que ce soit, il lui donne, en son nom et en celui de sesdits fils, plein pouvoir pour que devant lesdits roi et reine, nos seigneurs, il puisse ouïr sentences et instituer des procureurs et les relever, et d'un aussi plein et suffisant pouvoir il l'a investi et s'est engagé et obligé à le tenir pour ferme, tant pour ses biens que pour les personnes et biens de sesdits fils.

Juan de MEDINA, notaire à Séville.
Pedro de MOYA, notaire à Séville.

Lettre à D. Juan de Fonseca, évêque de Badajoz

Juan de Fonseca, alors membre du Conseil des rois, chargé dès cette époque de toute l'organisation matérielle de la colonisation des « Indes », dirigera la fameuse Casa de Contratación depuis la fondation en 1503 et jusqu'à sa mort. À la date de ce document — 23 janvier 1498 —, il aide Colomb, qui vient de signer conjointement avec lui un contrat avec un certain Anton Marino et Inès Nunez, sa femme, Sévillans, et portant sur la livraison à Hispaniola de vivres et fournitures diverses, dont la contre-valeur leur est avancée, mais qu'ils doivent faire transporter et vendre à leur profit à leurs risques et périls. Un tel contrat, de même que le document ci-dessous, est révélateur des difficultés économiques que pose à ce moment la colonie : elle coûte et ne rapporte pas encore. Les promesses de Colomb sont repoussées dans le temps et il ne va pas tarder à tenter de leur trouver des substituts.

Pour l'heure, Colomb en est réduit à de la « cavalerie » sur l'or qui doit lui revenir. Le Coronel dont il est question dans ce document part avec deux bateaux, en avant de Colomb qui commencera son troisième voyage par un détour de découverte. Fonseca ne va pas tarder à montrer sinon de l'hostilité du moins une large prise de distance à l'égard de l'amiral, s'efforçant de rogner ses privilèges et favorisant ses rivaux.

Très révérend et très magnifique seigneur,

Au moment de quitter la cour, le roi et la reine, nos seigneurs, y étant ensemble, je leur fis savoir qu'on ne pouvait payer quelques personnes de bien qui venaient avec moi, lesquelles, si elles ne recevaient pas quelque rétribution, ne pourraient repartir aux Indes où, leur négoce étant là fort déconsidéré, très peu des gens étaient disposés à aller à leur place. Pour remédier à cela, j'ai proposé à Leurs Altesses de donner à quelques-uns d'entre eux quelque argent de celui que j'avais ou devais réunir pour payer le salaire de six mois à ceux qui sont là-bas, car, avec l'aide de Dieu, je trouverai bien de l'or ou autre chose de valeur avec quoi restituer ce qu'ainsi j'aurai donné à ceux-là. Et le roi, notre seigneur, me répondit de faire ainsi, voyant bien que ce serait accordé à des personnes qui tiendraient leurs promesses. Et, maintenant, parce que Leurs Altesses s'en sont remises à moi, et que c'est pour leur service, il me paraît qu'on doive payer à Alfonso Sanchez de Carvajal tout l'argent qu'on lui doit pour son service, et à Pedro Fernandez Coronel vingt mille maravédis aussi, de ce qu'on lui doit, et dont il prendra maintenant la valeur sur ces navires, lesquels, au nom de Dieu, prendront la mer.

Pour tout cela, que votre seigneurie avise et que l'on fasse comme elle l'ordonnera.

Qu'il en soit comme votre Seigneurie l'ordonnera.

L'AMIRAL.

Reçu de Colomb

L’intérêt de ce reçu tient au chiffrage de l’investissement de la découverte à la veille du troisième voyage de Colomb. L’évêque de Badajoz est Juan de Fonseca. On remarquera que les fonds parviennent par l’intermédiaire de deux banquiers génois, dont il se peut qu’ils les avancent.

Moi, don Cristóbal Colón, amiral de la mer Océane, reconnais avoir reçu deux millions de maravédis que le roi et la reine, nos seigneurs, ont fait envoyer à monseigneur l’évêque de Badajoz et à moi, par Pantaleon Italian et Martin Centurion, pour les dépenses des Indes, dont trois cent cinquante mille quatre-vingt-quatorze maravédis, répartis de la manière suivante : cent seize mille quatre cent soixante-dix maravédis que j’ai fait employer en provisions pour les Indes, et qui partent en ces caravelles qui ont pour capitaine Fernandez Coronel, sur la responsabilité de Gonzalo de Valdenebro ; trois mille six cent vingt-quatre maravédis que l’on doit déduire du total des frais faits par Diego de Escobar pour les navires ; quatre-vingt mille maravédis qui sont le montant du fret de trente-deux tonnes de vin, chargées sur lesdits navires achetés des susdits deniers et qu’emporte ledit Valdenebro, et cent cinquante mille maravédis en argent que j’envoie auxdites Indes par lesdits navires, ce qui, en tout, monte à la somme desdits trois mille cinq cent quatre-vingt-quatorze maravédis que j’ai reçus pour pourvoir aux salaires et provisions des gens qui doivent rester là-bas, et qui vont aux risques et périls du roi et de la reine, nos seigneurs, selon la convention et contrat passés pour les maravédis qu’on donne ou donnera à Anton Marino pour acheter des provisions et les porter aux Indes susdites.

Fait le dix-sept février de l’an du Seigneur mil quatre cent quatre vingt-dix-huit.

L’AMIRAL

Fragment d’une lettre à Barthélemy Colomb

C’est par une copie de Bartolomé de Las Casas que l’on connaît ce fragment de lettre de Colomb à son frère, l’adelantado, portée par Coronel. Las Casas commente, disant que ces paroles seraient « choses à s’émerveiller » si elles ne prêtaient pas à pleurer ou à rire, puisque en même temps il recommandait à ce même frère de charger les bateaux d’esclaves.

Séville, février 1498.

[…] En cela et en tout il importe de faire bien attention de ne rien prendre de ce qui est à Leurs Altesses ni à toute autre personne, et d’agir en tout la main sur la conscience, car il n’est d’autre bien, hors servir Dieu, et toutes les choses de ce monde ne sont rien hors cela qui est éternel […]. Notre Seigneur sait quelles angoisses j’ai vécu, songeant à ce que vous deviez surmonter. Ainsi donc, aussi prolixe que ma plume soit à ce sujet, bien pire a été la réalité, et tant que les indicibles peines dans lesquelles je savais que vous étiez, et en lesquelles vous devez croire que j’étais avec vous, me faisaient perdre le goût de la vie. Car, certes, si j’étais absent là-bas, c’est là que j’avais et ai l’âme continuellement ne pensant à rien d’autre, ainsi que Notre Seigneur en est témoin, et je ne crois pas que vous en doutiez, car outre notre lien de sang et l’amour que je vous porte, la situation, la nature du danger et les difficultés de si lointaines terres inclinent et plient plus fortement l’esprit à ressentir toute la misère imaginable en ces lieux et non ailleurs. Il serait d’un grand profit que cette souffrance fût subie pour le service de Notre Seigneur, ce pourquoi nous devrions œuvrer d’un esprit joyeux, sachant que rien de grand ne peut arriver à son terme sans peine, ce qui doit nous consoler, par la créance que tout ce que l’on obtient péniblement est mieux possédé et nous en devient meilleur. Il y aurait beaucoup à dire sur ce thème, mais, parce que ce n’est pas la première fois que vous êtes passé par là et que je l’ai vu, je ne vous en parlerai que plus à loisir de vive voix.

Institution du majorat

Le 23 avril 1497, Colomb reçut l'autorisation royale de constituer un majorat. L'autographe que Colomb en écrivit ou dicta a disparu, comme tant de documents décisifs de sa vie et de ses voyages, et ce qu'on peut assez bien expliquer par la contestation ultérieure des privilèges qui lui avaient été accordés dans l'ignorance où l'on était de ce dont il ouvrait la découverte. Les deux manuscrits que l'on connaît de ce majorat, et qui comportent de petites différences, non décisives, mais qui semblent bien relever, sinon de deux originaux, du moins de corrections faites entre l'une et l'autre copie, appartiennent aux textes dont l'authenticité est des plus contestée. Pourtant, les traits abondent qui sont caractéristiques de la pensée et du caractère de Colomb. On peut même avancer que peu nombreux sont ses textes où les aspects contradictoires de son personnage sont ainsi rassemblés. L'hypothèse d'interpolations est elle-même difficile à admettre. L'argument essentiel sinon unique de ceux qui tiennent ce document pour apocryphe est l'insistance qu'y met le navigateur — et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs — sur son origine génoise. Mais s'il avait des raisons politiques de n'y pas insister publiquement, ne peut-on pas comprendre que celles-ci n'avaient pas de raison d'être dans un document privé, destiné à assurer sa succession ?

Séville, le 22 février 1498.

Au nom de la Très Sainte Trinité, qui me mit en l'esprit et me conduisit plus tard à la plus parfaite intelligence de ce que je pourrais naviguer et aller aux Indes à partir de l'Espagne, par la mer Océane vers le ponant, ainsi que je l'ai notifié au roi don Ferdinand et à la reine doña Isabelle, nos seigneurs, il leur plut de me fournir les apprêts et l'appareillage de gens et de navires, et de me faire leur amiral de ladite mer Océane au-delà d'une

ligne tracée, d'un pôle à l'autre, à cent lieues au-delà des îles du Cap Vert et de celles des Açores[23], pour qu'à partir de là vers le ponant je fusse leur amiral, et qu'en la terre ferme et îles que je trouverais et découvrirais au-delà je fusse leur vice-roi et gouverneur, et que mon fils aîné héritât desdites dignités, et ainsi de suite, de degré en degré, toujours et à jamais, et que j'eusse la dîme de tout ce qu'en ladite amirauté il y aurait et l'on découvrirait, avec ce que cela produirait, ainsi que la huitième partie des terres et toutes les autres choses, outre le salaire qu'il est de raison d'avoir droit de par mes dignités d'amiral, vice-roi et gouverneur, et tous les autres droits appartenant auxdites charges, ainsi qu'il est plus largement compris en ces privilèges et capitulations que je possède de Leurs Altesses.

Et il a plu à Notre Seigneur Tout-Puissant qu'en l'an 1492 je découvre la terre ferme des Indes[24] et un grand nombre d'îles parmi lesquelles se trouve Hispaniola que les Indiens de là-bas nomment Ayté[25] ; puis je revins en Castille auprès de Leurs Altesses qui me donnèrent l'ordre de repartir pour peupler et découvrir encore. Et Notre Seigneur me donna encore une fois la victoire, car j'ai conquis et pu soumettre les gens de l'Hispaniola, dont le contour est de six cents lieues, et je découvris de nombreuses îles des Cannibales[26], et sept cents îles[27] au ponant de l'HispanioIa, parmi lesquelles celle de la Jamaïque, que nous appelons de Santiago, avec trois cent trente lieues de terre ferme au sud et au ponant, outre sept cents lieues du côté du nord, que j'avais découverte lors de mon premier voyage, comme plus amplement on le verra dans mes écrits de carte et de navigation[28]. Et comme il est à espérer du Tout-Puissant que l'on aura sous peu bonnes et grandes rentes desdites îles et terres fermes, dont je possède, pour les raisons susdites, ladite dîme et le huitième, avec les salaires susdits ; parce que nous sommes tous mortels, il convient que chacun mette en ordre et laisse par écrit à ses héritiers et successeurs ce qu'il aura et pourra avoir ; pour toutes ces raisons, j'ai trouvé bon de constituer en majorat cette dite huitième partie des terres et charges et rentes, selon et comme je dirai plus bas.

Premièrement, que mon successeur doit être Diego, mon fils ; et si de lui Notre Seigneur devait disposer avant qu'il eût des fils, que me succède don Fernando, mon fils[29] ; et si de lui Notre Seigneur devait disposer avant qu'il eût des fils, que me succède don Bartolomé, mon frère, et après lui son fils aîné ; et que si de lui Notre Seigneur devait disposer avant qu'il eût d'héritier, que me succède don Diego, mon frère, s'il est marié ou en état de

se marier ; et à lui son fils aîné ; et ainsi de suite, de degré en degré, perpétuellement, toujours et à jamais, ou si mon fils venait à mourir, que lui succède don Fernando, mon fils, ainsi qu'il est dit, et après lui son fils, et ainsi de suite de fils en fils pour toujours et à jamais, lui et ledit don Bartolomé, si son tour venait, et don Diego, mon frère. Et, si Notre Seigneur le voulait ainsi, qu'après que ce majorat a été pendant quelque temps en possession de l'un desdits successeurs, il venait à y avoir prescription d'héritiers légitimes, que passe ledit majorat et qu'y succède le plus proche parent de la personne en possession de qui la prescription serait venue à s'éteindre, qui devrait être un parent mâle légitime, et qui s'appelle et se soit toujours appelé, comme son père et ses aïeux, du nom de Colón. Ledit majorat ne doit jamais être hérité par une femme, à moins qu'ici ni dans aucune partie du monde ne se trouve aucun homme de mon lignage qui se soit appelé et s'appellerait, lui et ses successeurs, du nom de Colón. Et si cela arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, que le possède la femme qui serait la plus proche parente par le sang du dernier possesseur dudit majorat. Et cela se fera sous les conditions que je dirai plus bas, lesquelles on doit entendre aussi bien pour don Diego, mon fils, que pour chacune des personnes ci-dessus nommées, ou pour chacun de ceux qui en hériteront, que chacun d'eux respectera, ou que celui-là qui faillirait à les respecter soit privé dudit majorat, qui reviendrait alors au plus proche parent de la personne dont la possession aurait été frappée de prescription pour ne pas avoir observé ce que j'énoncerai ici. Et le dernier le perdrait à son tour s'il n'observait pas les mêmes conditions que je dirai plus loin, il en serait privé en faveur d'une autre personne, la plus proche de mon lignage, qui maintiendrait perpétuellement lesdites conditions. Et il en sera ainsi perpétuellement. Cette sanction ne doit pas être prise pour de menues fautes qu'on pourrait avancer dans un procès, mais pour des choses graves qui touchent au respect dû à Dieu, ainsi qu'à mon nom et à mon lignage, comme pour faute d'accomplissement de ce que j'aurai ordonné, aussi scrupuleusement que je dis ici, ce que je recommande en tout à la justice ; et je supplie le Saint-Père qui règne maintenant, et celui qui lui succédera en la Sainte Église, pour que dès lors, ou quand cet engagement et testament auront besoin pour leur accomplissement de sa sainte disposition et de son mandatement, il l'ordonne de par l'obéissance qui lui est due et sous peine d'excommunication, afin que ce majorat ne soit jamais altéré en aucune

façon. Et je supplie aussi le roi et la reine, nos seigneurs, et le prince don Juan, leur fils aîné et notre seigneur[30], ainsi que tous ceux qui leur succéderont, pour les services que je leur ai rendus, et parce que cela est juste, qu'ils trouvent bon de ne pas consentir à ce que ma décision de majorat et testament soit altérée, mais qu'elle demeure et reste ainsi, en la manière et forme dont je l'ai ordonnée, toujours et à jamais, afin que Dieu Notre Seigneur Tout-Puissant soit servi, pour l'établissement de mon lignage et en souvenirs des services que j'ai rendus à Leurs Altesses, car, né à Gênes[31] je suis venu les servir en Castille, et je leur ai découvert au ponant la terre ferme des Indes et les îles dessusdites.

Ainsi donc, je supplie Leurs Altesses que, sans procès ni réclamation, et sans autre délai, elles mandent sommairement que ce mien testament et privilège vaille et soit exécuté, selon ce qu'il est et contient, et je supplie en même temps les grands seigneurs des royaumes de Leurs Altesses, et ceux de leur Conseil, et tous ceux qui ont ou auront charge de justice ou de gouvernement, qu'il leur plaise de ne pas consentir que cette même institution et testament reste sans vigueur et pouvoir, et que tout soit exécuté ainsi que je l'aurai ordonné, car c'est juste chose qu'à une personne titrée et qui a servi le roi et la reine et leur royaume, il soit loisible de laisser tout ce dont il disposera et aura, par testament, ou par contrat ou majorat, sans qu'en tout ou partie il en souffre quelque perte que ce soit.

Premièrement, don Diego mon fils, et tous ceux qui seront mes descendants et successeurs, ainsi que mes frères don Bartolomé et don Diego, porteront mes armoiries que je laisserai à la fin de mes jours, sans rien leur ajouter. Et don Diego mon fils, ou n'importe quelle autre personne qui héritera ce majorat, scellera de mon sceau. Et après avoir hérité et pris possession, il signera de ma propre signature, telle que j'en use maintenant, qui est un X, avec un S au-dessus, un M avec un À romain au-dessus, et au-dessus de ce dernier un S, et ensuite un Y grec avec un S au-dessus, avec des traits et des virgules, tels que je les fais maintenant et que l'on pourra voir dans mes signatures, dont on trouvera grand nombre et telles qu'on pourra les voir en la présente[32]. Et il ne signera que du mot « l'Amiral », quels que soient les autres titres que le roi lui accorderait ou qu'il pourrait gagner. Cela quant à la signature seulement, et non pas pour l'énumération de ses titres dont il pourra faire mention, comme il voudra, mais seulement dans la signature où il ne mettra que « l'Amiral ».

Ledit don Diego, ou n'importe quelle autre personne qui hériterait ce majorat, aura la charge d'amiral de la mer Océane qui s'étend au ponant d'une ligne imaginaire que Leurs Altesses ont fait tracer à 100 lieues au-delà des îles des Açores et de celles du Cap-Vert, allant d'un pôle à l'autre ; et en outre elles mandèrent et me firent leur amiral de la mer avec toutes les prééminences dont jouit l'amiral don Enrique dans l'amirauté de Castille, et me firent leur vice-roi et gouverneur perpétuel, pour toujours et à jamais, de toutes les îles et de la terre ferme découvertes et à découvrir, pour moi et mes héritiers, comme plus amplement on pourra le voir par mes privilèges et les capitulations que je possède, comme je l'ai dit plus haut.

Item, que ledit don Diego, ou n'importe quelle autre personne qui hériterait ce majorat, répartira la rente que notre seigneur daignera lui donner, de la façon suivante et sous les peines susdites.

Premièrement, il donnera de tout ce que ce majorat rapportera aujourd'hui et dans tous les temps, et de ce qu'on aura et percevra de lui et par lui, tous les ans, la quatrième partie à don Bartolomé Colón, adelantado des Indes, mon frère, et cela jusqu'à ce que cela constitue une rente d'un million de maravédis pour son entretien et pour le travail qu'il a eu et aura encore au service de ce majorat ; lequel million il prélèvera, comme il est dit, tous les ans, si ladite quatrième partie s'élève jusque-là et s'il ne possède pas autre chose. Mais ayant partie ou toute autre rente, dès lors il ne prélèvera pas ledit million ni partie, mais seulement alors de ladite quatrième partie le complément, jusqu'à la quantité d'un million, si elle y arrive, et tant qu'il aura un revenu, outre cette quatrième partie, d'une quelque somme de maravédis de rente connue, soit par le moyen de biens affermés ou charges perpétuelles, dont se décomptera la quantité de ce qu'il aurait de rentes ou pourrait avoir de cesdits biens et charges perpétuelles. Et dudit million sera excepté n'importe quelle dot ou revenu qu'il pourrait obtenir de sa femme en cas de mariage, en sorte que, de tout ce qu'il pourrait obtenir de sadite femme il ne serait pas tenu compte et décompté dudit million, mais seulement ce qu'il gagnera ou possédera en dehors du mariage et de sa femme. Et à partir du moment où il plaira à Dieu que lui ou ses héritiers ou descendants aient un million de revenu en biens ou en charges, s'il voulait les affermer comme il a été dit, alors, ni lui ni ses héritiers n'auront plus aucun droit sur la quatrième partie du majorat, mais seulement ledit don Diego ou son héritier.

Item. Sur ledit revenu dudit majorat, ou d'une autre quatrième partie de celui-ci, don Fernando, mon fils, aura un million [de maravédis] par an, si ladite quatrième partie se monte à cette somme, jusqu'à ce qu'il possède deux millions de revenu, de la manière qu'il a été dit pour don Diego, pour don Bartolomé, mon frère, lui et ses héritiers, qui auront ainsi ledit million, ou la part qui leur en reviendra à chacun d'eux.

Item. Ledit don Diego et don Bartolomé disposeront de ce que, du revenu dudit majorat, don Diego[33], mon frère, ait autant qu'il lui faudra pour qu'il puisse honnêtement pourvoir à son entretien, en tant qu'il est mon frère, auquel je n'assigne pas de somme fixe, parce qu'il aspire à être d'Église. Et on lui servira ce qui sera de raison, et quel que soit le montant, avant d'avoir rien donné à don Ferdinand, mon fils, ni à don Bartolomé, mon frère ou à leurs héritiers. Et cela aussi en raison de la totalité de ce que produira ledit majorat. Et s'il y avait quelque désaccord, qu'en ce cas on s'en remette à deux personnes de bien, dont l'une pour une partie et l'autre pour l'autre ; et si ces deux personnes ne peuvent se mettre d'accord, qu'elles prennent l'une et l'autre une autre personne de bien, au-dessus de tout soupçon, pour l'une comme pour l'autre partie.

Item. Que tous ces revenus que je laisse à don Bartolomé, à don Fernando et à don Diego, mon frère, leur soient donnés et versés selon ce qui a été dit plus haut, à condition qu'ils soient fidèles et loyaux à don Diego, mon fils ou à qui en hériterait, eux et leurs héritiers. Et s'il était prouvé qu'ils fussent opposés à lui en des choses touchant à son honneur et l'accroissement de mon lignage et dudit majorat, en paroles ou en faits, en sorte que ce fût une source de scandale et de déshonneur pour mon lignage et de préjudice pour ledit majorat, ou pour une seule de ces causes, que celui-là n'ait plus rien à recevoir dès ce moment, afin qu'ainsi ils soient toujours fidèles à don Diego et à qui en héritera.

Item. Parce qu'au commencement, en fondant ce majorat, j'avais pensé distribuer, ou faire distribuer, par don Diego, mon fils, ou par quelque autre personne qui en hériterait, sa dixième partie en commémoration de l'Éternel Dieu Tout-Puissant, en dîme aux personnes dans le besoin, pour cette raison je dis maintenant que, pour que mon intention aille de l'avant, et pour que Sa Haute Majesté m'aide, moi et ceux qui en seront les héritiers, ici-bas aussi bien que dans l'autre monde, dès maintenant l'on doit distribuer cette dîme de la façon suivante. Premièrement, de la quatrième partie des revenus

de ce majorat, dont j'établis et mande qu'on donne et verse à don Bartolomé ce qu'il faudra jusqu'à un million de rente, il faut entendre que, dans ce million, est comprise ladite dîme de tout le revenu de ce majorat. Ainsi, selon qu'augmentera le revenu dudit don Bartolomé, mon frère, on déduira tout ou partie de ce quart du revenu du majorat, et on examinera et comptera toute la rente susdite pour connaître et fixer le montant de la dîme, et que l'excédent de ce que devrait avoir et percevoir ledit don Bartolomé pour former le million soit donné à des personnes de mon lignage, en compte de ladite dîme, parmi les plus pauvres, et qui en auront le plus besoin, en avisant bien de ne la donner qu'à des personnes qui n'aient pas 50 000 maravédis de revenu ; et si celui qui aurait le moins avait jusqu'à cette somme, que lui soit attribuée la quantité qui semblera juste à deux personnes qui pour cela seront choisies par don Diego ou celui qui en hériterait. Ainsi, il faut donc entendre que, dans le million que je laisse à don Bartolomé, est comprise la partie susdite de la dîme dudit majorat, et que, de toute la rente dudit majorat, je veux et ordonne qu'elle soit distribuée à mes parents les plus proches dudit majorat, et les plus besogneux. Et à partir du moment où les revenus dudit don Bartolomé auront atteint le chiffre d'un million, et qu'on ne lui devra plus rien de ladite quatrième partie, alors et dès avant, ledit don Diego, mon fils, ou la personne qui serait possesseur dudit majorat, examinera avec les deux personnes indiquées ci-dessus les comptes des ressources, en sorte que la dîme de ces revenus ne cesse pas d'être donnée aux personnes de mon lignage les plus pauvres, soit qu'elles se trouvent ici, ou dans n'importe quelle autre partie du monde, où il faudra les faire rechercher avec diligence. Et que tout cela soit pris de la quatrième partie dont ledit don Bartolomé doit avoir le million ; lesquelles sommes je compte et donne en déduction de ladite dîme, en raison du bien-fondé que, si ladite dîme s'élevait davantage, cet excédent de la quatrième partie soit aussi partagé parmi les plus pauvres, comme je l'ai déjà dit, et que si cela ne suffit pas, ils reçoivent ce qui manquerait de don Bartolomé, jusqu'à ce que son revenu propre complète et produise ledit million, en tout ou partie.

Item. Que ledit don Diego, mon fils, ou la personne qui en hériterait, désigne deux personnes de mon lignage, parmi les plus proches et qui soient hommes d'honneur et d'autorité, afin d'examiner ladite rente et les comptes, en toute diligence, afin de faire payer ladite dîme de la quatrième

partie dont on verse à don Bartolomé le million, ce aux personnes les plus besogneuses de mon lignage, qui se trouveront ici ou importe où ailleurs. Et ils mettront le plus grand soin à les identifier, ce dont je leur fais charge de conscience. Et parce qu'il se pourrait que ledit don Diego, ou la personne qui en hériterait, ne veuille pas, pour quelque raison que ce soit, touchant son bien et son honneur et les intérêts dudit majorat, que l'on sache exactement quels en sont les revenus, je lui recommande, malgré cela, qu'il verse tout de même ladite rente à ces héritiers, ce dont je lui fais charge de conscience, mais qu'ils ne le dénoncent pas ni ne le publient, si ce n'est avec l'accord dudit don Diego ou de la personne qui en hériterait, et qu'ils se contentent que leur soit payée ladite dîme dans la forme que je viens de dire.

Item. Pour qu'il n'y ait pas de différends quant à l'élection de ces deux parents les plus proches, qui devront assister don Diego ou la personne qui en hériterait, je dis que je désigne dès maintenant don Bartolomé, mon frère, d'une part, et don Fernando, mon fils, de l'autre. Et, dès qu'ils commenceront à faire cela, qu'ils soient obligés à leur tour de désigner deux autres personnes qui soient les plus proches parents et de la plus grande confiance ; et ceux-ci en désigneront deux autres au moment où ils commenceront à juger en cette affaire. Et il en sera toujours ainsi, de l'un à l'autre, pour cela aussi bien que pour tout ce qui concerne le gouvernement, et le bien, et l'honneur, et le service de Dieu et dudit majorat, pour toujours et à jamais.

Item. Je recommande audit don Diego, mon fils, ou à la personne qui héritera ledit majorat, qu'il ait et entretienne toujours, dans la ville de Gênes, une personne de notre lignage, qui y tienne femme et maison, et qu'il lui fixe une rente dont celle-ci puisse vivre honorablement, comme personne qui touche à notre lignage, pour qu'elle y demeure et fasse souche en ladite ville, comme originaire d'elle, car elle en aura ainsi aide et faveurs en les choses dont elle pourra avoir besoin, puisque c'est de là que je suis venu et que c'est là que je suis né[34].

Item. Que ledit don Diego, ou celui qui héritera dudit majorat, y envoie par voie de change ou de quelque autre manière, tout l'argent dudit majorat qu'il aura pu économiser, et fasse acheter en son nom et en celui de son

héritier certains biens qu'on a appelés logos et qui appartiennent à l'office de Saint-Georges. Ces biens produisent actuellement six pour cent, et c'est là un placement très sûr, qui servira pour ce que je vais dire ici.

Item. Parce que les personnes qui possèdent une situation et des revenus, pour servir Dieu et pour le bien de leur réputation, doivent veiller à accroître leurs revenus par leurs propres moyens, c'est là-bas à Saint-Georges, que n'importe quelle somme d'argent pourra être placée en toute sûreté ; et Gênes est une noble ville, et très puissante sur mer. Au moment où je me suis démené pour aller découvrir les Indes, c'était dans l'intention de supplier le roi et la reine, nos seigneurs, qu'ils se déterminent à dépenser les revenus qui auraient pu leur revenir des Indes pour la conquête de Jérusalem, et c'est en effet ce que je leur ai demandé. Si elles l'entreprennent, que ce soit à la bonne heure ; et sinon, que ledit don Diego, ou la personne qui en héritera, ne laisse pas pour autant de réunir le plus d'argent qui lui sera possible pour accompagner le roi, notre seigneur, s'il allait à Jérusalem pour la conquérir, ou sinon pour y aller seul le plus puissamment qu'il pourrait, car s'il a ou avait cette intention, Notre Seigneur daignera lui donner les moyens de le faire et de le mettre en œuvre. Et s'il ne lui était pas possible de tout conquérir, il lui donnera au moins le moyen d'en conquérir une partie. À cette fin il doit ramasser le capital d'un trésor placé en ces *logos* de Saint-Georges à Gênes, et qu'il l'y laisse fructifier jusqu'à ce qu'il arrive à posséder le capital qui lui semblera suffisant pour mener à bien cette entreprise d'Oran ; car, à n'en pas douter, le roi et la reine, nos seigneurs, ou leurs successeurs, voyant sa décision, ne laisseront pas de se déterminer à l'entreprendre eux-mêmes ; ou du moins Leurs Altesses lui en donneront-ils l'aide et les moyens, comme à un serviteur et vassal qui doit l'entreprendre en leurs noms[35].

Item. Je mande à don Diego, mon fils, et à tous ceux qui seront mes successeurs, et notamment à la personne qui héritera du majorat — qui est comme je l'ai dit, le dixième de tout ce qu'il aura et qu'on trouvera aux Indes, et la huitième partie des terres et des rentes d'autre part, ce qui, ajouté aux droits de mes dignités d'amiral et vice-roi et gouverneur, représente plus de vingt-cinq pour cent — sur quoi je dis que les personnes qui seront entrées en possession de tous ces revenus, joints aux forces dont elles pourront disposer, devront être employées au service de Leurs Altesses ou de leurs héritiers, bien fidèlement, et jusqu'à dépenser et perdre leurs

richesses et leurs vies pour Leurs Altesses, car ce sont elles qui, après Notre Seigneur, m'ont donné crédit et pouvoir pour gagner ce majorat, bien que, certes, c'est moi qui suis venu les chercher en leurs royaumes pour cette entreprise, et qu'elles sont restées longtemps sans me fournir les moyens pour la mettre en œuvre. Mais de cela on ne doit pas s'étonner, car cette entreprise était méconnue de tout le monde, et il n'y avait personne pour y croire, raison pour laquelle je leur suis d'autant plus reconnaissant, et aussi parce que, depuis lors, elles m'ont toujours accordé beaucoup de grâces et comblé de leurs faveurs[36].

Item. Je mande audit don Diego, ou à celui qui possédera ce majorat, que si, pour nos péchés, il se trouvait dans l'Église de Dieu quelques personnes, de n'importe quel rang ou état, pour user de tyrannie, qui voudrait la déposséder de sa gloire et de ses biens, que, sous les peines susdites, il ait à présenter aux pieds du Saint-Père, sauf si celui-ci était hérétique, ce qu'à Dieu ne plaise, la personne ou les personnes déterminées à le servir avec toutes leurs forces, richesses et biens, pour mettre fin à ce schisme et pour empêcher que l'Église ne soit dépouillée de sa gloire et de ses richesses[37].

Item. Je mande audit don Diego, ou à celui qui possédera ledit majorat, qu'il cherche toujours à contribuer à l'honneur, au bien et à la prospérité de la ville de Gênes, et qu'il emploie toutes ses forces et tous ses biens à la défense et aux bénéfices de sa république, sauf si cela allait à l'encontre du service de l'Église de Dieu et le haut état du roi et de la reine, nos seigneurs et leurs successeurs.

Item. Que ledit don Diego, ou la personne qui en héritera ou sera en possession dudit majorat, accompagné des deux personnes qui seront désignées parmi nos parents, prenne, de ladite quatrième partie dont j'ai parlé plus haut, et dont il faudra prendre la dîme de tous les revenus, au moment où don Bartolomé ou ses héritiers seront en possession de deux millions de revenu ou d'une partie d'eux, qu'on puisse distribuer quelque chose de ladite dîme entre nos parents pour qu'ils répartissent et dépensent cette partie de la dîme pour marier les jeunes filles de notre lignage qui en auraient besoin, et pour faire tout le bien qui leur serait possible.

Item. Qu'au moment où cela pourra se faire, il fasse aussi construire une église dédiée à sainte Marie de la Conception, à l'endroit le plus convenable de l'île Hispaniola, et un hôpital, le mieux organisé qu'il se pourra comme il y en a en Castille et en Italie ; et on établira une chapelle où l'on dira des

messes pour mon âme et celle de nos ascendants et successeurs avec beaucoup de dévotion, car Notre Seigneur daignera nous accorder assez de rentes pour que tout cela soit accompli comme je l'ai dit plus haut.

Item. Je mande audit don Diego, mon fils, ou à celui qui héritera ledit majorat, qu'il veille à maintenir et à entretenir dans l'île Hispaniola quatre bons maîtres en sainte théologie, pour l'étude, pour travailler à la conversion de tous ces peuples des Indes à notre sainte foi catholique, et organiser ce travail. Et lorsque Notre Seigneur permettra que le revenu dudit majorat augmente, on augmentera aussi le nombre de maîtres et de personnes dévotes qui puissent faire venir au sein de l'Église ces gens qui sont purs. Et qu'on ne craigne pas pour cela de dépenser tout ce qui sera nécessaire. Et pour la commémoration de tout ce que je dis et se trouve écrit ci-dessus, on mettra en ladite église une image en marbre de la Sainte Conception, à l'endroit le plus en vue, afin de rappeler sans cesse audit don Diego la mémoire de tout ce que je dis, ainsi qu'aux autres personnes qui la verront. Et cette image portera une inscription qui dira ceci[38]. […]

Item. J'ordonne à don Diego, mon fils, et à celui qui héritera dudit majorat, que toutes les fois, et chaque fois qu'il aura à se confesser, il montre d'abord ce document ou sa copie à son confesseur, et le prie de le lire, afin que celui-ci en puisse prendre connaissance, pour l'examiner quant à sa réalisation ; ce qui sera cause d'un grand bien pour le repos de son âme.

Fait le 22 février 1498.

.S.
.S. À .S.
X M Y
L'AMIRAL

Reçu donné à Ximeno de Briviesca

À la veille de son troisième voyage, Colomb continue à se débattre dans les difficultés financières. À cet « ordre de paiement », son non-

signataire B. Grimaldo fait répondre qu'il a déjà envoyé un ordre de trois mille ducats à l'évêque de Badajoz, c'est-à-dire Fonseca, et à Colomb, et qu'il ne donnera pas plus d'argent.

Séville, le 26 avril 1498.

Duardo Escaja et Bernardo Grimaldo,

Vous me donnerez, à moi, amiral don Cristóbal Colón, soixante mille maravédis que je dois recevoir en acompte sur les deux millions de maravédis que le roi et la reine, nos seigneurs, ont fait remettre à Pantaleon Italian et Martin Centurion, pour les dépenses des Indes ; lesquels soixante mille maravédis font partie de la somme que je dois investir en choses et salaires nécessaires aux Indes, et qui, par mon reçu, vous seront tenus en compte.

Fait le vingt-six avril mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit.

L'AMIRAL XIMENO DE BRIVIESCA

Lettre à don Diego

Première des lettres conservées de Colomb à son fils aîné, celle-ci précède d'un mois le départ pour le troisième voyage. Le don à la reine d'une pépite d'or, qu'elle recommande, est caractéristique de l'effort fait par Colomb pour donner le change sur les maigres résultats du début de la colonisation, tout en majorant ce cadeau en tant que miracle du Ciel.

Très cher fils,

Je t’ai déjà écrit dans une autre lettre que je t’enverrai deux marcs d’or natif en très gros grains, ce que je fais maintenant par [le] porteur de la présente, attaché dans un tissu et scellé, pour que tu le donnes à la reine, notre souveraine, au moment que tu jugeras comme le plus convenable, en accord avec Jerónimo[39] et le trésorier Villacurta, auquel j’écris par ailleurs longuement et qu’à mon avis, il serait opportun que tu voies alors qu’il aura fini de prendre son repas[40]. Cet or m’est si précieux que j’ai souffert mille nécessités plutôt que de le vendre ou de le faire fondre, afin qu’il puisse servir la reine, notre souveraine, car, bien que Son Altesse m’en ait fait don, c’était un cas de conscience de le fondre au lieu de lui en faire retour, pour qu’ainsi elle puisse voir les miracles accomplis par Notre Seigneur et le montrer autour d’elle. Baise pour moi les royales mains de Son Altesse et donne-lui, en même temps, la lettre jointe. Comme je te l’ai dit, je t’ai déjà écrit ainsi qu’aux autres, très longuement, aussi je ne m’attarde pas davantage. Que Notre Seigneur t’ait en Sa sainte garde, ainsi que ton frère, que je te recommande fort.

Fait à Séville le 29 avril.

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.

.S.A.S.

X M Y

L’AMIRAL

Lettres au frère Gaspar de Goricio

Premières des lettres conservées adressées par Colomb au père Gaspar de Gorricio, qui fut son ami constant, celles-ci sont les dernières adressées d’Espagne avant son départ, le 30 mai 1498, pour son troisième voyage de découverte. L’Espagne est alors en guerre pour le Roussillon avec la France dont les vaisseaux croisent et tentent de

capturer les navires marchands, ou désarmés comme Colomb nous apprend qu'étaient les siens. Il attendit pour partir de pouvoir déjouer leur blocus, ce que lui permit le renseignement, qu'il transmet à Gorricio, du point où il était attendu.

Sanlucar de Barrameda, le 12 mai 1498.

Très révérend et très pieux père,

La charge et le nombre de personnes se sont tellement accrus ici que j'ai eu besoin d'un navire de plus pour m'alléger, et c'est à cause de cela que je ne suis pas parti. Je me suis procuré un navire de Biscaye, qui prendra ce que je n'ai pas pu charger jusqu'à l'île de Madère, et je partirai au nom de Notre Seigneur le lundi […] recommande, et à vous, vous priant que, par grâce, vous m'aidiez par vos prières, en lesquelles je puise grande force.

Que Notre Seigneur garde votre révérende personne.

Fait à Sanlucar de Barrameda le 12 mai.

.S.
.S.A.S.
X M Y
L'AMIRAL

Sanlucar de Barrameda le 28 mai 1498.

Très révérend et très pieux père,

Après que je vous ai écrit, je ne suis pas parti, parce que le chargement et le nombre de personnes avaient tellement augmenté que les navires n'auraient pu naviguer. À cause de cela, j'avais pris un navire pour y remédier dans une grande mesure. Ensuite, j'ai acheté une caravelle à Palos, qui est arrivée jeudi, et j'ai aussitôt chargé, et je n'attends pour partir qu'un temps favorable, car, depuis que je suis parti de là-bas, il ne l'a jamais été

pour naviguer, tout au contraire : tel que si nous étions en décembre, sauf le lundi, jour où leva l'ancre un navire de Palos qui allait à Lisbonne chargé de blé, et qui, le mercredi, fut pris par les Français au cap Saint-Vincent, et dont les hommes ont mis pied à terre aujourd'hui, ici, à Rota, d'où l'on est venu m'aviser que l'on m'y attend et qu'il y a là treize navires[41].

Je vais, très bien appareillé et de belle manière en ce qui touche la navigation, mais si dépourvu pour affronter la guerre qu'on ne peut pas dire pire. Et que Dieu pardonne à ceux qui ont été la cause de cela, car vraiment je n'ai ni armes ni artillerie […] ni je ne peux en avoir.

Je partirai ce matin [avec l'aide] de Notre Seigneur, si le temps y consent. Qu'Il nous guide. Et à Lui je vous demande par faveur que vous nous recommandiez. Qu'Il ait toujours votre vénérable personne en Sa sainte garde.

Fait à Sanlucar, le 28 mai. Au père prieur et à tous ses pieux religieux, je me recommande.

Votre humble serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
L'Amiral

Notes de la partie IV

1. Ni au moment du départ de Colomb pour son premier voyage ni à son retour il n'y avait encore d'acte de donation quelconque de la part du pape en faveur des souverains espagnols. Il s'agit là d'un mensonge par anticipation (*cf.* plus haut bulle *Inter Caetera*).

2. Cette déclaration signifie la négation de toute prédécouverte.

3. Cet « autre lieu » ménage les terres inconnues dont nous savons que Colomb est persuadé de l'existence.

4. Selon cette version ce seraient les Rois Catholiques — avec l'accord de Colomb ? — qui auraient proposé cette distance.

5. Distance définitive fixée par le traité de Tordesillas du 7 juin 1494.

6. *Cf.* bulle *Inter Cœtera.*

7. Région située dans la partie australe de l'Afrique.

8. L'argumentation de ce paragraphe découle, d'une part, de l'absurdité du partage d'une sphère par une unique ligne méridienne ; et d'autre part, de ce que la zone située à l'ouest de cette ligne de

partage ne se fermait que par un lieu « politique » : les possessions d'un prince chrétien, inexistant ou se trouvant peut-être en Éthiopie. De là l'idée de ce document que la zone « ouest » faisait le tour du monde et revenait par l'est se clore au cap de Bonne-Espérance. Une telle interprétation ne pouvait être reçue par le Portugal. Les 270 lieues dont il s'agit ici sont celles qui s'ajoutent aux 100 de la bulle *Inter Cœtera*.

9. Successeur de Joan II.

10. Illusion que Colomb gardera toujours d'être parvenu aux confins de l'Asie.

11. Le partage « méridien » faisait tomber aussi Terre-Neuve, voire le Nord américain, dans la zone portugaise.

12. Nouvelle précision sur l'objectif des recherches colombiennes : non pas l'Inde (l'Asie, avec le Cathay et Cipango) elle-même, mais les îles et terres fermes encore inconnues.

13. Le Brésil ne fut découvert par Cabral qu'en 1500. Il y a donc ici une étonnante anticipation, qu'on serait tenté de prendre comme une impudence.

14. À nouveau, et encore plus précisément, voici localisées les zones de recherches colombiennes.

15. C'est à une telle fin que Colomb, lors de son quatrième voyage, recherchera le passage entre ce qu'il croyait l'Asie et son Nouveau Monde, alors que les Portugais s'installaient déjà dans la véritable Asie.

16. Une telle affirmation transforme avec effronterie une obligation en choix délibéré et… d'humanisme chrétien.

17. Ce passage obscur tend à démontrer que le traité de Tordesillas ne pouvait pas régler le problème du droit de découverte à l'est du cap de Bonne-Espérance, puisque ce « secteur » n'était pas alors en question, si ce n'est comme limite extrême de l'ouest.

18. C'est-à-dire que, au-delà des deux « lignes » de cent et de deux cent soixante-dix lieues, les terres n'étaient pas comprises dans le traité.

19. C'est-à-dire une course de vitesse de découverte et de conquête autour du monde, en partant les uns par l'ouest, les autres par l'est.

20. Il est possible que ce passage de la troisième à la première personne indique une adjonction dictée directement par Colomb lui-même.

21. Cela signifie-t-il que, parmi les premiers envois d'esclaves faits en Espagne depuis les Antilles — et dont Isabelle exigera le retour —, Colomb s'en était attribué un certain nombre ? On n'a pas d'autre indication à cet égard. La clause, comme nombre d'autres de ce document, n'était peut-être que conservatoire.

22. Il s'agit ici de l'absence de Colomb lui-même.

23. Écrit quatre ans après la signature du traité de Tordesillas, on voit que Colomb n'en tenait aucun compte, ce qui tend à prouver que ce n'est pas avec son accord que fut faite la « concession » des 370 lieues exigées par le roi de Portugal.

24. Après le refus du traité, l'affirmation de la découverte de la terre ferme dont il s'est persuadé qu'il l'avait touchée avec Cuba.

25. C'est ainsi que Colomb avait entendu « Haiti », le nom indien d'une province d'Hispaniola.

26. Le mot ne signifie pas encore simplement « anthropophages », mais c'est la transcription par Colomb de « Cariba », c'est-à-dire des Caraïbes.

27. Maintenant, il s'agit d'extrapolation.

28. Cette précision indique bien que c'est Cuba que Colomb s'obstine à prendre pour la terre ferme de l'Asie.

29. Colomb considère ici son fils Fernando comme légitime, bien qu'issu d'une union illégitime.

30. Le prince don Juan mourut le 6 octobre 1497, et l'autorisation de constitution du majorat est du 23 avril 1497. Sa rédaction fut donc faite avant sa date d'enregistrement et sans rectification.

31. Colomb ne mentionne nulle part ailleurs son lieu de naissance. Comme on ne possède pas l'original du majorat, certains auteurs, tenants d'une origine non génoise du découvreur, l'ont de ce fait taxé de faux, soupçon difficile à admettre, à l'examen de l'ensemble du texte.

32. Cette mystérieuse signature de Colomb a été l'objet des interprétations les plus variées, toutes peu satisfaisantes. En tout état de cause, aucune ne saurait être acceptable qui, pour la déchiffrer, ne partirait pas de la lecture ici proposée, à savoir de bas en haut et de gauche à droite.

33. Il s'agit ici de Diego, le plus jeune frère de Colomb, qui finalement ne sera pas religieux.

34. Si interpolation il y a eu, il faudrait que ce soit aussi de la totalité de ce paragraphe, voire des suivants. Mais, inversement, ces derniers, qui témoignent d'un homme d'affaires avisé, peuvent expliquer, en ce document où il s'agit d'intérêts matériels, la soudaine revendication par Colomb de sa qualité de Génois.

35. Ce paragraphe montre que l'idée d'une réalisation de l'unité chrétienne du monde n'a pas attendu, chez Colomb, l'heure des déconvenues de 1500. La mention d'Oran indique en même temps que la conquête de Jérusalem s'inscrit comme achèvement de campagnes antimusulmanes dont la conquête de Grenade n'aurait été, en somme, que la première étape.

36. Ce paragraphe est de ceux qui authentifient le majorat, puisqu'on y trouve à la fois le rappel des privilèges exorbitants qui auraient fait de Colomb et de ses héritiers une puissance dépassant tous les souverains du monde, et qui, de ce fait, seront remis en question avant même sa mort, mais plus complètement dans le procès mené contre ses héritiers, et d'autre part un hommage de féalité aux Rois Catholiques, soigneusement balancé par un rappel de la difficulté de les convaincre et de les décider à lui donner les moyens de son premier voyage.

37. On ne sait qui est visé par Colomb dans cet étrange paragraphe. La pensée religieuse de Colomb reste à étudier, dans le cadre d'une situation où le développement de l'Inquisition et l'expulsion des juifs recouvrent des débats mal connus et des inquiétudes, telle celle qui se manifeste ici.

38. Blanc dans le texte. La recommandation de ce paragraphe, qui ne fut pas observée par les héritiers, contient une conception de l'évangélisation pacifique des Indiens assez proche de ce qui sera celle de Las Casas.

39. Il s'agit de Jerónimo de Agüero, précepteur de ses fils (*cf.* le « pouvoir » qu'il lui accorde, p. 453).

40. Cette recommandation, qui appartient à l'éducation d'un courtisan avisé, est intéressante quant à la psychologie de Colomb.

41. Il s'agit des bateaux français qui veulent le capturer.

V.

Troisième séjour aux Indes occidentales

Lettre aux Rois Catholiques sur le troisième voyage aux Indes (1498)

Sérénissimes, Très Hauts et Très Puissants Princes, Roi et Reine, nos seigneurs,

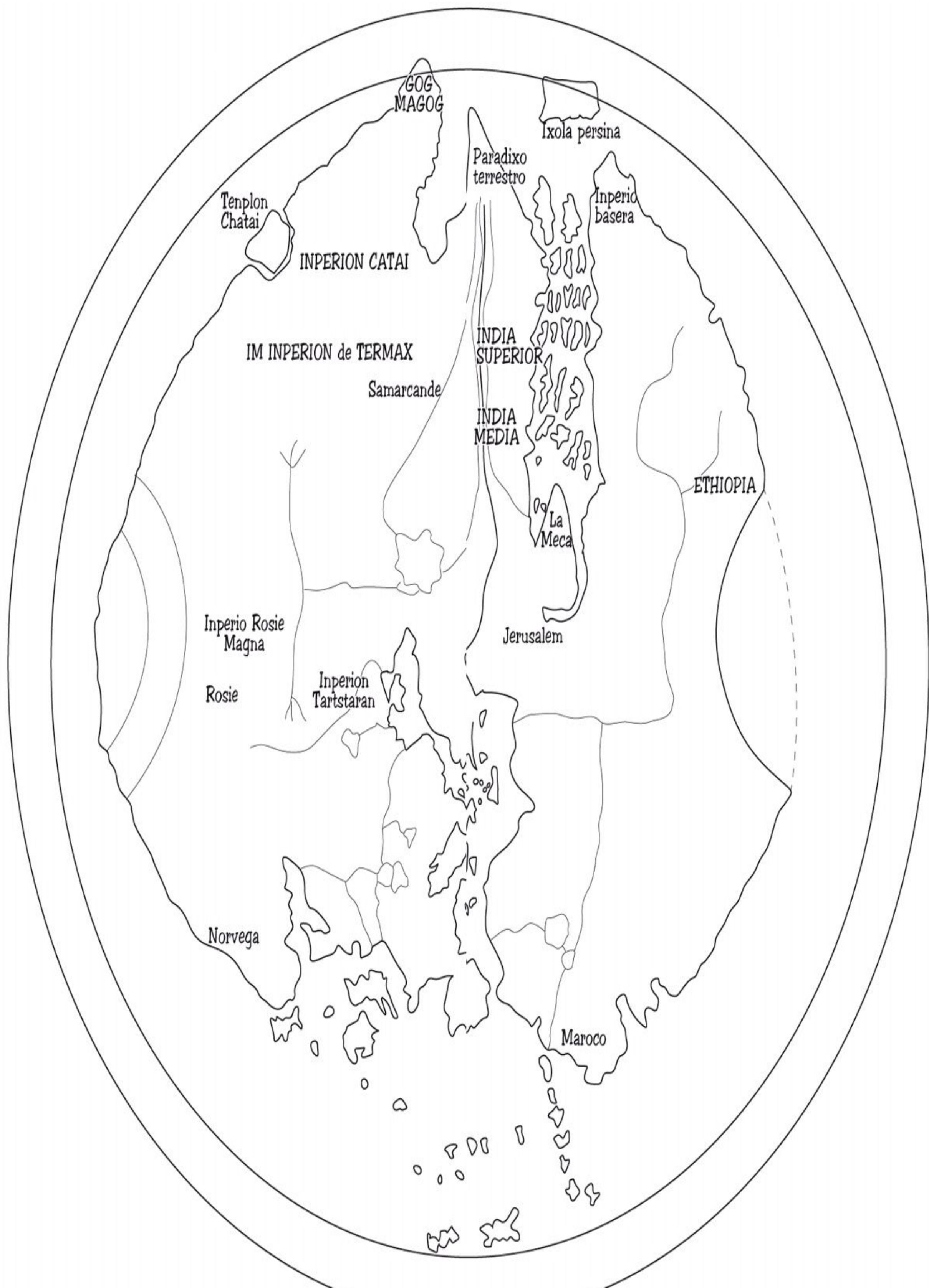
La Sainte Trinité a conduit Vos Altesses en cette entreprise des Indes et, dans son infinie bonté, elle fit de moi son messager. Ce pourquoi je vins chargé de cette ambassade en votre royale présence comme aux plus hauts princes de la Chrétienté qui tant s'exerçaient en la foi et travaillaient à sa propagation.

Les personnes qui eurent connaissance de cette affaire la tinrent pour impossible. Elles ne fondaient leur raisonnement que sur les biens matériels ; aussi sur eux tirèrent-ils le verrou. J'ai passé six ou sept ans en grand-peine, montrant de mon mieux quel service on pouvait accomplir pour Notre Seigneur en répandant son saint nom et sa foi parmi tant de peuples, ce qui était chose de toute excellence pour la bonne renommée et longue mémoire des plus grands princes. Il fut aussi nécessaire de parler du temporel, ce pourquoi on leur montra les écrits de tant de savants dignes de foi qui traitèrent de l'histoire, lesquels racontaient comment en ces régions il y avait d'immenses richesses[1]. De même, il me fallut alléguer les dits et opinions de ceux qui décrivirent le monde. Enfin, Vos Altesses décidèrent que l'entreprise fût mise en œuvre. Elles montrèrent en cela le grand cœur qu'Elles ont toujours eu devant toute grande cause, car ceux qui s'étaient penchés sur cette affaire et m'avaient entendu, tous, d'une seule voix, tournaient l'entreprise en dérision, hors deux moines qui me demeurèrent

constants[2]. Moi, bien qu'éprouvant de la fatigue, je n'en étais pas moins sûr que cela se réaliserait et je le suis toujours parce qu'il est vrai que tout passera, hors la parole de Dieu, et que s'accomplira tout ce qu'il a prédit, car, bien clairement, il a parlé de ces terres par la bouche d'Isaïe, en nombre de passages de l'Écriture où il affirme que, de l'Espagne, son saint nom y sera propagé[3].

Je partis au nom de la Sainte Trinité et revins très vite, avec, en main, les preuves de tout ce que j'avais dit. Vos Altesses me renvoyèrent alors en ces terres et, en peu de temps, je dis, non du […][4], je découvris de par la divine vertu trois cent trente-trois lieues de terre ferme à l'extrémité de l'Orient[5] et sept cents îles importantes, outre celles que j'avais déjà découvertes en mon premier voyage. Et je soumis l'île Hispaniola qui est plus étendue que l'Espagne, dont les habitants sont sans nombre et où tous paieront tribut. C'est là que naquirent les médisances et les mépris pour l'entreprise ainsi commencée, parce que je n'avais pas aussitôt envoyé des navires chargés d'or, et sans considérer la brièveté du temps et ce que j'ai déjà dit de tant d'autres inconvénients. Et par ce motif, pour mes péchés ou plutôt pour mon salut, je crois qu'alors fut pris en horreur tout ce que je disais, et que fut mis empêchement à tout ce que je demandais. Pour cela, je résolus de venir à Vos Altesses, de leur dire mon étonnement du tout, de leur montrer les raisons que j'avais eues, et de parler des peuples que j'avais vus, et de quelle manière on pouvait sauver beaucoup d'âmes. Je leur annonçai aussi les engagements de la population de l'île Hispaniola, et comment elle s'obligeait à payer tribut et vous reconnaissait pour leurs rois et seigneurs. Je leur apportai maints spécimens d'or qu'on trouve en minerai ou en très gros grains, ainsi que du cuivre et tant de sortes d'épices qu'il serait trop long de les énumérer. Je leur dis aussi la grande quantité de bois de brasil[6] et les mille autres choses qu'on trouvait là. Rien ne valut auprès de certaines personnes que tenaillait la jalousie et qui avaient commencé à médire de l'entreprise ; ils ne voulaient rien entendre du service de Notre Seigneur pour le salut de tant d'âmes, ni convenir que cela appartenait à la grandeur de Vos Altesses, tant que jamais prince ne s'était appliqué à meilleure œuvre, parce qu'efforts et dépenses allaient tant au spirituel qu'au temporel et qu'avec le temps il ne se pouvait pas que l'Espagne n'en tirât les plus grands avantages, puisqu'on reconnaît de façon manifeste les signes qu'avaient dits de ces régions ceux qui en écrivirent, de même on verra tout

le reste s'accomplir. Ils ne voulaient pas non plus admettre ce que firent de grands princes de ce monde pour accroître leur renommée, tel Salomon qui envoya de Jérusalem aux confins de l'Orient pour voir le mont Sopora[7] où ses navires demeurèrent trois ans, lequel mont Vos Altesses possèdent à présent dans l'île Hispaniola, tel aussi Alexandre qui envoya étudier le gouvernement de l'île de Trapobane en Inde, et César-Néron qui envoya aux sources du Nil reconnaître pourquoi il y avait crue en été, temps où les eaux sont basses, ni maints autres exploits qu'accomplirent des princes et qu'il appartient à des princes d'accomplir. Davantage ne valait-il rien de me dire que jamais je n'avais lu que des princes de Castille eussent en aucun temps conquis terre hors de chez eux, et que celle-ci est un autre monde, où, pour le gagner, les Romains, Alexandre et les Grecs durent œuvrer avec de grandes armées. Ils se gardaient de parler des rois de Portugal qui eurent le cœur, en notre temps, de découvrir la Guinée, de s'y soutenir, et qui y dépensèrent tant d'or et des gens en si grand nombre que qui voudrait compter tous ceux du royaume trouverait qu'il en est mort en Guinée un nombre égal à la moitié. Cependant, ces princes continuèrent jusqu'à en obtenir ce qu'on voit aujourd'hui ; et tout cela fut commencé il y a longtemps, et il y a très peu qu'ils en tirent un revenu. Ces rois ont aussi osé faire des conquêtes en Afrique, soutenir l'entreprise de Cepta, Tanjar[8], Arcilla et Alcazar, et sans cesse faire la guerre aux Maures, tout cela à grands frais, à seule fin de faire œuvre de prince, servir Dieu et augmenter leur royaume. Tant plus je disais, tant plus on s'acharnait à vitupérer cette entreprise, manifestant du dégoût à son égard, sans considérer combien elle était estimée dans le monde entier et quel bien parmi les Chrétiens l'on disait de Vos Altesses pour s'y être engagées, tant qu'il n'y avait grand ni petit qui n'en voulût lire les nouvelles. Vos Altesses me répondirent en riant, m'engageant à n'avoir cure de rien parce qu'elles n'accordaient ni autorité ni créance à qui leur parlait mal de cette entreprise.


GOG
MAGOG
Ixola persina
Paradixo
terrestro
Tenplon
Chatai
Inperio
basera
INPERION CATAI
IM INPERION de TERMAX
INDIA
SUPERIOR
Samarcande
INDIA
MEDIA
ETHIOPIA
La
Meca
Inperio Rosie
Magna
Jerusalem
Inperion
Tartstaran
Rosie
Norvega
Maroco

Je partis au nom de la Très Sainte Trinité le mercredi 30 mai[9] de la ville de San Lucar, bien fatigué de mon voyage, car là où j'espérais trouver le repos quand je partis des Indes, ce fut un redoublement de peine. Je naviguai vers l'île de Madère par un chemin inaccoutumé, afin d'éviter un heurt qui pouvait naître d'une rencontre avec une armada de France qui m'attendait au cap Saint-Vincent ; et de là j'allai aux îles Canaries[10], d'où je partis avec une nef et deux caravelles. J'envoyai les autres navires en droite ligne aux Indes, à l'île Hispaniola. Pour moi, je naviguai au midi dans le dessein d'atteindre la ligne équinoxiale pour, de là, poursuivre vers le ponant jusqu'à ce que l'île Hispaniola me restât au septentrion. Arrivé aux îles du Cap-Vert[11] — nom trompeur car elles sont si sèches que je n'y vis rien qui fût vert[12] —, je trouvai la population si malade que je n'osai m'y arrêter. Je naviguai au sud-ouest, quatre cent quatre-vingts milles qui font cent vingt lieues, jusqu'en un point où, au crépuscule, j'avais l'étoile du Nord par cinq degrés. Ici, le vent m'abandonna et j'entrai dans une telle chaleur et si grande que je crus qu'allaient brûler les navires et les gens. Elle survint tout à coup si excessive que personne n'osait plus descendre sous le pont pour prendre soin des tonneaux et des vivres. Cette chaleur dura huit jours, le premier jour fut clair, puis les sept autres il plut ou le temps fut nuageux. Mais, malgré cela, nous n'y trouvâmes pas de soulagement, bien qu'il soit certain que, si le soleil était resté tel qu'au premier jour, nous n'aurions pu, je crois, résister en aucune manière.

Je me souvins alors que, à chaque fois qu'en naviguant vers les Indes je passe à cent lieues au ponant des Açores, je trouve que la température change, et cela au septentrion comme au midi. Pour cela, je résolus, s'il plaisait à Notre Seigneur de me donner vent et beau temps qui me permît de sortir d'où j'étais, de cesser d'aller plus au sud, sans revenir toutefois en arrière, mais de naviguer au ponant, demeurant sur cette ligne avec l'espoir que j'y trouverais une température semblable à celle que j'avais trouvée quand je naviguais sur le parallèle des Canaries afin que, s'il en était ainsi, je pusse aller plus au sud. Il plut à Notre Seigneur, au bout de ces huit jours, de me donner un bon vent d'est, et je poursuivis ma route au ponant, mais sans oser décliner vers le sud, parce que j'observais un immense changement dans le ciel et dans les étoiles, sans en trouver toutefois dans la

température. Je résolus donc d'aller toujours de l'avant, droit au ponant, sur la ligne de la Sierra Leone, dans le dessein de ne pas changer de route jusqu'où j'avais pensé que je trouverais terre pour radouber les navires, renouveler si je le pouvais les vivres, et prendre l'eau qui me manquait.

Au bout de dix-sept jours, au long desquels Notre Seigneur me donna bon vent, le mardi 31 juillet à midi, la terre parut. Je l'espérais le lundi précédent, mais je tins cette route jusqu'à ce moment où, au lever du soleil, faute d'eau, je me décidai à aller aux îles des cannibales, et j'en pris la direction. Et comme Sa Haute Majesté a toujours usé de miséricorde envers moi, un marin monta par hasard à la hune et aperçut au ponant trois montagnes contiguës. Nous dîmes le *Salve Regina* et autres prières, puis, tous, rendîmes grâces infinies à Notre Seigneur. Ensuite, je laissai le chemin du septentrion et je revins vers la terre où j'arrivai à l'heure de complies sur un cap que j'appelai de la Galea, après avoir donné à l'île le nom de la Trinidad[13]. Là, il y aurait eu un très bon port s'il eût été profond. Il y avait des maisons et des gens, de très bonnes terres, aussi belles et vertes que les jardins de Valence en mars. Je fus fâché de ne pouvoir entrer dans le port et je courus la côte de cette terre tout de son long jusqu'au couchant ; après avoir fait cinq lieues, je trouvai un très bon fond et j'y mouillai. Le jour suivant, je mis à la voile dans cette direction, cherchant un port où je pusse seulement radouber les navires, faire de l'eau et renouveler le blé et les vivres. Je pris là[14] une pipe d'eau et, avec elle, j'allai sans plus jusqu'à toucher au cap. J'y trouvai un abri du vent d'est et un très bon fond. Je donnai donc ordre de mouiller, de réparer les tonneaux, de prendre de l'eau et du bois, et je fis descendre les hommes pour se délasser du si long temps qu'ils étaient à la peine. Je nommai cette pointe la pointe de la Sablière. Là, on trouva toute la terre foulée par des animaux qui avaient le sabot semblable à celui de la chèvre[15], et bien qu'il parût qu'il devait y en avoir beaucoup, nous n'en vîmes qu'un seul, encore était-il mort. Le jour suivant vint, par le côté de l'orient, un grand *canoa* avec vingt-quatre hommes, tous jeunes et bien armés d'arcs, flèches et boucliers de bois. C'étaient tous, comme je l'ai dit, des jeunes gens de belle tournure, point noirs, mais les plus blancs de ceux que nous ayons vus aux Indes, gracieux d'allure et beaux de corps, les cheveux longs et plats, coupés à la mode de Castille. Ils portaient autour de la tête un foulard de coton tissé de différentes couleurs que je pris pour un *almaizar*[16]. D'un autre de ces foulards, ils se ceignaient

la taille et se couvraient en place de caleçon. Quand ce *canoa* arriva, ses occupants nous parlèrent de très loin, mais ni moi ni aucun autre ne les entendions, et j'ordonnai qu'on leur fît signe d'approcher. Ainsi se passa plus de deux heures. À peine approchaient-ils un peu qu'aussitôt ils s'éloignaient. Je leur faisais montrer des bassins et d'autres choses qui reluisaient pour les séduire, afin qu'ils viennent, et au bout d'un moment ils s'approchèrent plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Je désirais beaucoup prendre langue avec eux et je n'avais déjà plus rien qui me parût chose à leur montrer pour les faire venir, sauf toutefois un tambourin que je fis amener sur le château de poupe et que je fis battre pour faire danser quelques jeunes gens, pensant qu'ils viendraient voir la fête. Mais sitôt qu'ils virent battre le tambourin et danser, tous laissèrent les rames, prirent en main leurs arcs, les tendirent, chacun se couvrant de son bouclier, et ils commencèrent à nous tirer des flèches. Aussitôt, le tambourin et la danse cessèrent et je fis immédiatement tirer quelques arbalètes. Ils me laissèrent, s'en allant à toute allure vers une autre caravelle où, en un instant, ils furent sous sa poupe. Le pilote sauta parmi eux, donna une casaque et un bonnet à l'homme qui lui parut le principal, et convint avec lui qu'il irait lui parler sur la plage où ils se rendirent avec leur *canoa* et l'attendirent. Comme le pilote ne voulut pas y aller sans ma permission, et qu'ils le virent se rendre à la nef sur sa barque, ils rentrèrent dans leur *canoa* et s'en allèrent. Jamais plus je ne les revis, ni d'autres de cette île.

Quand j'étais arrivé à cette pointe de la Sablière, j'avais trouvé que s'ouvrait là une bouche large de deux lieues du couchant au levant entre l'île de la Trinité et la terre de Grâce, et que pour y pénétrer, afin de passer au septentrion, on se heurtait à des courants qui traversaient cette bouche avec un violent mugissement. Je crus que cela provenait d'un récif de bas-fond et de rochers qui empêcheraient d'entrer là. Au-delà de ce flux de courant, il y en avait un autre, puis un autre, et tous mugissaient aussi fort que les vagues de la mer qui vont se rompre et donner sur les rochers[17]. Je mouillai là, à ladite pointe de la Sablière, hors de ladite bouche, et j'observai que l'eau allait d'orient au ponant avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir au temps de la crue, et cela sans cesse, nuit et jour, tant que je pensai ne pouvoir ni retourner en arrière de par le courant ni aller de l'avant de par les bas-fonds. Dans la nuit déjà très avancée, me trouvant à bord de la nef, j'entendis un terrible mugissement qui venait vers moi du

côté du sud ; je m’arrêtai à regarder et vis la mer se lever d’ouest en est, en une lame aussi haute que la nef et qui de plus peu à peu venait sur moi. Derrière elle venait un courant qui se précipitait en mugissant et à très grand fracas, avec cette furie et cette clameur des autres courants dont j’ai dit qu’ils me semblaient comme de vagues donnant sur des rochers, et si puissants qu’aujourd’hui je ressens encore en ma chair l’horreur qu’alors ma nef ne chavirât quand le flux parviendrait sous elle. Il passa et arriva jusqu’à la bouche où il s’étala sur un long temps.

Le jour suivant, j’envoyai les barques sonder, et il se trouva qu’il y avait au moins six ou sept brasses d’eau sur les bas-fonds de la bouche et que les courants se heurtaient sans cesse, les uns pour entrer, les autres pour sortir. Il plut à Notre Seigneur de me donner bon vent, et j’entrai en passant par cette bouche[18]. Après quoi, je retrouvai la tranquillité. Par hasard, on puisa de l’eau de mer et on la trouva douce. Je naviguai au septentrion jusqu’à une sierra très haute, qui se trouvait à vingt-six lieues environ[19] de la pointe de la Sablière, et là il y avait deux caps d’une terre très élevée : l’un, du côté de l’orient, appartenait à l’île de la Trinité elle-même[20], et l’autre, à l’occident, tenait à la terre que j’ai nommée de Grâce[21]. Là se formait une bouche très étroite[22], plus que celle de la pointe de la Sablière, et on y trouvait les mêmes courants et le même haut mugissement de l’eau. De même, la mer était ici d’eau douce. Jusqu’alors, je n’avais pu prendre langue avec aucun habitant de ces terres, et je le désirais vivement. Pour cela, je naviguai le long de la côte vers le ponant, et plus j’allais, plus je trouvais l’eau de la mer douce et savoureuse[23]. Après m’être avancé assez loin, j’arrivai en un lieu où les terres me parurent travaillées ; je mouillai et j’envoyai les barques à terre, nos hommes s’aperçurent que, depuis peu, les gens de ce lieu s’en étaient allés ; ils trouvèrent la montagne couverte de singes[24]. Ils revinrent. Comme c’était là une sierra, il me parut qu’au-delà, vers le ponant, les terres devaient être plus plates et seraient peuplées. Je fis donc lever les ancres et je courus cette côte jusqu’au bout de la sierra. Je mouillai dans une rivière. Aussitôt, beaucoup de gens vinrent et me dirent qu’ils appelaient cette terre Paria et que, plus à l’ouest, elle était mieux peuplée. Je pris quatre d’entre eux, puis je naviguai au ponant. Après avoir fait huit lieues de plus à l’ouest, au-delà d’une pointe que je nommai de l’Aiguille[25], je trouvai une des terres les plus belles du monde et fort peuplée. J’arrivai là un matin, à l’heure de tierce[26], pour voir cette verdure

et cette beauté, et ordonnai le mouillage pour aller voir les gens dont quelques-uns vinrent bientôt à la nef en *canoa,* me priant de descendre à terre, de la part de leur roi. Quand ils virent que d'eux je n'avais cure, ils vinrent en nombre infini à la nef sur leurs *canoas*, et beaucoup portaient au cou des plaques d'or, et quelques-uns des perles aux bras. Je me réjouis fort de voir ces choses et je m'efforçai de savoir d'où ils les tiraient, et ils me répondirent que c'était du lieu où nous nous trouvions et de plus au nord de cette terre. J'aurais voulu m'arrêter, mais les vivres que je portais — blé, vin et viande — pour nos gens d'ici étaient au point de se perdre ; je les avais obtenus là-bas avec tant de peine que je ne cherchais qu'à aller au plus vite et venir les mettre à l'abri sans m'arrêter pour quoi que ce fût. Je tentai d'avoir de ces perles et j'envoyai les barques à terre. Les habitants sont très nombreux et tous de très bonne apparence, de la même couleur que les précédents et fort traitables. Ceux des nôtres qui allèrent à terre les trouvèrent très civils et en furent reçus très honorablement. Ils dirent que, aussitôt que les barques eurent abordé, deux notables qui semblaient l'un le père, l'autre le fils vinrent à eux avec tout leur peuple. Ils conduisirent les nôtres à une très grande maison au toit à deux pentes, et non pas ronde à la façon des tentes militaires, comme elles sont habituellement par ici. Il y avait là beaucoup de sièges sur lesquels ils les firent asseoir, et d'autres où ils s'assirent eux-mêmes. Ils firent apporter du pain, maintes espèces de fruits et plusieurs sortes de vins, blanc et rouge, mais qui n'étaient pas de raisin. Il doit être de plusieurs provenances, l'un d'un fruit, l'autre d'un autre, et ainsi doit-il y en avoir de maïs, sorte de graine qui forme un épi comme un fuseau et que j'ai apporté en Castille, où il y en a déjà beaucoup. Il paraît que chacun y apportait ce qu'il avait de meilleur comme le plus grand hommage, et qu'ils y attachaient un grand prix. Les hommes étaient tous rassemblés à une extrémité de la maison, et les femmes à l'autre. Ils eurent grand-peine de part et d'autre, car ils ne se comprenaient pas ; eux pour interroger les nôtres sur notre patrie, ceux-ci pour s'informer de la leur. Là, après avoir pris une collation dans la maison du plus vieux, le jeune homme les conduisit à la sienne et les reçut pareillement. Après quoi, les nôtres se remirent en barque et revinrent à la nef. Je levai l'ancre aussitôt, car j'étais pressé de remédier à la corruption des vivres que j'avais obtenus avant tant de peine, et aussi de me soigner, moi qui étais dolent de tant tenir mes yeux en éveil ; car si, en ce voyage où je fus à la découverte

de la terre ferme[27], je suis resté trente-trois jours sans songer au sommeil et j'ai été longtemps privé de la vue, mes yeux ne furent jamais aussi malades, injectés de sang et aussi douloureux comme à présent.

Ces gens, comme je l'ai déjà dit, sont tous de très belle constitution, de grande taille, très élégants de gestes ; ils portent les cheveux très longs et lisses, et, noués autour de la tête, des foulards ouvrés comme je l'ai déjà dit, si beaux qu'ils semblent de loin des *almaizars* de soie. D'un autre, plus long, ils se ceignent, hommes et femmes, et se couvrent en lieu de caleçon. Le teint de ces gens est plus clair que celui de tous ceux que j'ai pu voir aux Indes. Tous s'ornaient le cou et les bras à la mode de ces terres, et beaucoup portaient des morceaux d'or suspendus au cou. Les *canoas* de ceux-là sont très grands et de meilleure façon que ne le sont ceux des autres ; plus légers aussi, avec, au milieu, un lieu clos comme une sorte de cabine, où je vis que se tenaient les notables avec leurs femmes.

J'appelai cet endroit les Jardins, parce que c'était le nom qui lui convenait. Je fis tout pour savoir d'où ils tiraient leur or, et tous m'indiquaient une terre voisine au couchant, qui était très élevée mais peu distante ; cependant, tous me disaient de n'y pas aller, parce qu'on y mangeait les hommes. J'ai cru pour lors qu'ils disaient qu'il y avait là des hommes cannibales et semblables aux autres. Plus tard, j'ai pensé qu'il se pouvait bien qu'ils aient voulu parler des animaux féroces. Je leur demandai aussi où ils recueillaient les perles, et ils m'indiquèrent encore le couchant et le nord, au-delà de cette terre où ils se trouvaient. Je ne m'arrêtai pas à le vérifier, tant en raison de l'état des vivres que de mes yeux malades, et parce que j'avais un grand navire qui n'était pas pour semblable course. Comme le temps nous fut court, il se passa tout en questions, et les gens rentrèrent aux navires à peu près à l'heure des vêpres, ainsi que je l'ai déjà dit. Alors je levai les ancres et naviguai au ponant.

J'allai de même le jour suivant, jusqu'à ce que je trouve qu'il n'y avait plus que trois brasses de fond. Je crus que cette terre était une île et que je pourrais sortir par le nord[28]. Pour cela, j'envoyai en avant une caravelle légère pour voir s'il y avait une sortie ou si j'étais enfermé. Ainsi fit-elle beaucoup de chemin jusqu'à un immense golfe dans lequel il paraissait qu'il y en avait quatre autres, plus petits, dont un d'où sortait un très grand fleuve[29]. Ils trouvèrent partout cinq brasses de fond et l'eau très douce et si abondante que je n'en avais jamais vue de pareille. Je fus très mécontent de

cela, voyant que je ne pourrais ni passer au nord ni aller au midi, non plus qu'au couchant, cerné que j'étais de toute part par la terre. Ainsi je levai l'ancre et je revins en arrière pour sortir au nord par l'embouchure dont j'ai parlé plus haut. Je ne pus retourner au village où j'étais allé par le fait des courants qui m'en avaient éloigné. Et toujours, en tous points, je trouvais l'eau douce et claire qui me portait à l'orient, très fortement, vers les deux embouchures déjà mentionnées. Je conjecturai alors que ces flux de courant et ces hautes lames qui sortaient et entraient par ces embouchures avec ces mugissements si puissants provenaient de la lutte entre l'eau douce et l'eau salée. L'eau douce empêchant l'autre de rentrer, et la salée la douce de sortir. Je supposai encore que, là où sont ces deux embouchures, il pouvait y avoir eu dans le temps une terre continue de l'île de la Trinité à la terre de Grâce, comme Vos Altesses pourront le voir par le relevé qu'avec cette lettre je leur envoie. Je sortis par cette embouchure du nord[30] et trouvai que l'eau douce dominait toujours. Quand je l'eus passée, ce que je fis par la force du vent, porté sur une de ces hautes lames, je remarquai que, de ces courants, ceux de l'intérieur étaient d'eau douce tandis que ceux de l'extérieur étaient d'eau salée.

Alors que je naviguais d'Espagne vers les Indes, à chaque fois que je dépassais cent lieues au Couchant des Açores, je trouvais un immense changement en le ciel et les étoiles comme en la température de l'air et des eaux de la mer, et dans l'observation de cela j'ai mis beaucoup de soin. Je trouvais que, du septentrion au midi, une fois passées lesdites cent lieues au large desdites îles, les aiguilles aimantées, qui déclinaient au nord-est auparavant, déclinaient au nord-ouest aussitôt d'un quart tout entier. Et cela dès en arrivant à cette ligne, comme qui franchit une crête. Je trouvais en même temps la mer toute couverte d'une herbe d'une espèce qui ressemble à des ramilles de pin et est chargée de fruits comme de lentisque. Cela est si épais qu'à mon premier voyage je crus qu'il y avait là des bas-fonds et que j'allais échouer avec mes navires. Mais, jusqu'à l'arrivée à cette ligne, on ne trouve pas une seule ramille. J'ai trouvé encore, en arrivant là, la mer très douce et étale ; et bien qu'il vente dur, jamais elle ne se soulève. De même, j'ai trouvé, au-delà de cette ligne vers le ponant, l'air du ciel très doux et qui ne variait pas, que ce soit l'hiver ou que ce soit l'été. Quand je

fus là, j'ai trouvé que l'étoile du Nord décrivait un cercle d'un diamètre de cinq degrés et que les Gardes se trouvaient du côté droit ; l'étoile est alors à son point le plus bas, d'où elle va s'élevant jusqu'à ce qu'elle soit au côté gauche, et alors elle est à cinq degrés plus haut, puis de là elle va s'abaissant jusqu'à revenir à nouveau au côté droit[31].

J'arrivai cette fois d'Espagne à l'île de Madère, de là aux Canaries, puis de là encore aux îles du Cap-Vert, d'où j'engageai le voyage vers le sud, jusqu'au-dessous de la ligne équinoxiale ainsi que je l'ai dit. Parvenu à la hauteur du parallèle de la Sierra Leone en Guinée, j'éprouvai une telle chaleur et les rayons du soleil étaient si ardents que je crus que nous allions brûler et, quoiqu'enfin il ait plu et que le ciel fût très couvert, je suis demeuré dans l'angoisse jusqu'à ce que Notre Seigneur m'ait pourvu d'un bon vent et m'ait mis en résolution de naviguer à l'occident avec cet espoir qu'en arrivant à la ligne dont j'ai parlé j'y trouverais un changement de température. Dès que j'ai atteint cette ligne, j'ai trouvé la température du ciel aussitôt très douce, et plus je suis allé de l'avant, plus elle est devenue suave. Mais je n'ai pas trouvé les étoiles dans la position ordinaire. J'ai trouvé là, à la nuit tombante, que j'avais l'étoile du Nord à la hauteur de cinq degrés et qu'alors les Gardes se trouvaient au-dessus de la tête ; ensuite, à minuit, l'étoile était à la hauteur de dix degrés et, au point du jour, les Gardes étaient au pied, à quinze degrés.

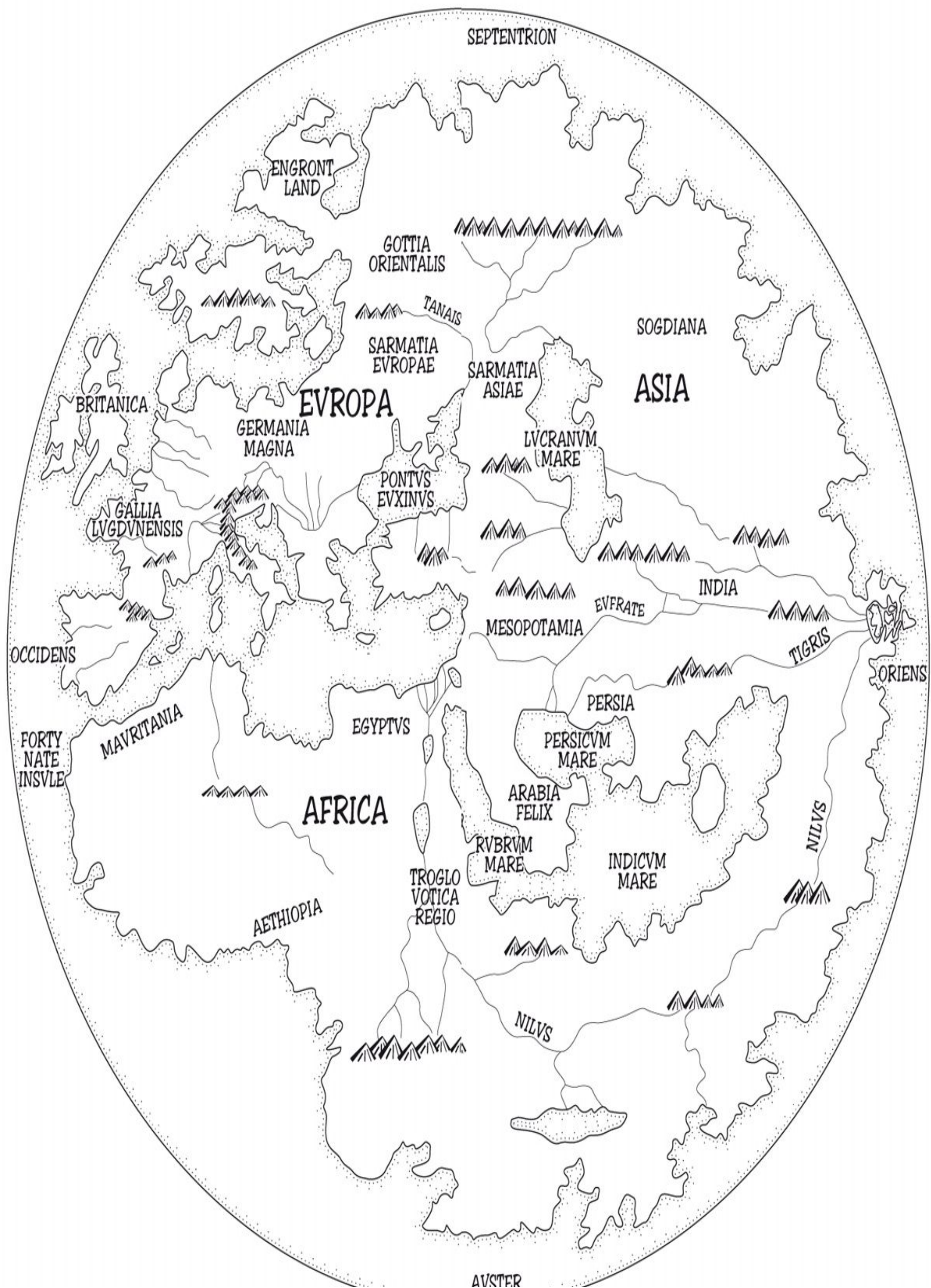
Je trouvai que la tranquillité de la mer était bien la même, mais l'herbe y était absente. Pour ce qui est de l'étoile du Nord, je fus pris d'une grande admiration, et pour cela, maintes nuits, avec grand soin, je me mis à l'observer avec le quadrant, et toujours j'ai trouvé que le plomb et le fil tombaient au même point.

Je tiens cela pour chose neuve, et il se peut qu'on soit de mon avis, car, sur si peu de distance, cela fait une bien grande différence dans le ciel.

J'ai toujours lu que le monde — terre et eau — était sphérique, et les autorités et les expériences que Ptolémée et tous les autres ont décrites sur ce point prouvent et enseignent cela aussi bien par les éclipses de Lune que par les autres démonstrations qu'ils font depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et par l'élévation du pôle, du nord au midi. À ce moment, je trouvai, comme je l'ai dit, une telle dissemblance à ces vues que je réexaminai cette idée du monde et trouvai qu'il n'était pas rond de la manière qu'on le décrit, mais de la forme d'une poire qui serait toute très ronde, sauf à l'endroit où se

trouve la queue qui est le point le plus élevé ; ou bien encore, comme une balle très ronde sur un point de laquelle serait posé comme un téton de femme, et que la partie de ce mamelon fût la plus élevée et la plus voisine du ciel, et située sous la ligne équinoxiale en cette mer Océane, à la fin de l'Orient. J'appelle fin de l'Orient le point où finissent toute la terre et les îles, et dans ce sens j'allègue toutes les raisons ci-dessus dites sur la ligne qui passe à cent lieues à l'occident des îles des Açores, du nord au sud, sur le fait qu'en passant de là au ponant les navires commencent déjà à s'élever doucement vers le ciel, et qu'on jouit alors d'une température plus douce, que l'aiguille aimantée, par suite de cette douceur, décline d'un quart, et que plus on va en avant et plus on s'élève, plus l'aiguille décline au nord-ouest, que cette élévation produit le désordre de la révolution que décrit l'étoile Polaire avec les Gardes, et que plus on passera près de la ligne équinoxiale, plus l'on montera et plus grande sera la différence dans les rapports entre ces étoiles et dans leurs révolutions. Ptolémée et les autres savants qui écrivirent des choses de ce monde crurent qu'il était sphérique, estimant que cet hémisphère était rond comme celui où ils se trouveraient, dont le centre est dans l'île d'Arin[32], située sous la ligne équinoxiale, entre le golfe Arabique et le golfe Persique, avec la circonférence qui passe au ponant par le cap Saint-Vincent au Portugal, et à l'orient par Cangara et par les Seras[33]. Pour cet hémisphère, je ne trouve aucune difficulté à ce qu'il soit d'une rondeur sphérique comme ils le disent. Mais, pour cet autre, je soutiens qu'il est comme serait la moitié d'une poire bien ronde qui aurait l'extrémité élevée comme je l'ai dit, ou comme serait un téton de femme sur une pelote ronde. Ainsi donc, ni Ptolémée ni les autres qui écrivirent à propos du monde n'eurent connaissance de cette moitié qui était alors très ignorée. Ils établirent leur jugement à partir seulement de l'hémisphère où ils se trouvaient, qui est d'une rondeur sphérique comme je l'ai dit plus haut. Maintenant que Vos Altesses ont fait naviguer, chercher et découvrir cet autre hémisphère, il se révèle à l'évidence. En effet, me trouvant en ce voyage à vingt degrés au nord de la ligne équinoxiale, j'étais droit à la hauteur de Harguin[34] et des terres de ces parages où les gens sont noirs et la terre calcinée. Et quand j'allai aux îles du Cap-Vert, j'y trouvai ces terres où les gens sont encore plus noirs. Et plus on va au midi, plus les gens deviennent noirs. En sorte qu'en droite ligne de là où j'étais, c'est-à-dire en la Sierra Leone où, à la nuit tombante, l'étoile Polaire s'élève à cinq degrés,

là les gens sont noirs à l’extrême. Et lorsque, de là, je naviguai à l’occident, les chaleurs étaient extrêmes. Puis, sitôt passée la ligne que j’ai dite, je trouvai la température qui s’adoucissait à un tel point qu’en arrivant à l’île de la Trinité où l’étoile du Nord, au crépuscule, s’élève aussi à cinq degrés, là, comme en la terre de Grâce, l’air était suave et les terres et les arbres très verts et aussi beaux qu’en avril dans les vergers de Valence.



SEPTENTRION
ENGRONT LAND
GOTTIA ORIENTALIS
TANAIS
SOGDIANA
SARMATIA EVROPAE
SARMATIA ASIAE
ASIA
BRITANICA
EVROPA
GERMANIA MAGNA
LVCRANVM MARE
PONTVS EVXINVS
GALLIA LVGDVNENSIS
INDIA
EVFRATE
MESOPOTAMIA
TIGRIS
OCCIDENS
ORIENS
PERSIA
MAVRITANIA
EGYPTVS
PERSICVM MARE
FORTY NATE INSVLE
ARABIA FELIX
AFRICA
NILVS
RVBRVM MARE
INDICVM MARE
TROGLO VOTICA REGIO
AETHIOPIA
NILVS
AVSTER



Les gens de ce pays-ci sont de très belle stature et plus blancs que tous ceux que nous avons pu voir aux Indes. Leurs cheveux sont longs et plats, et ce sont des gens plus rusés, de meilleur entendement que les autres et qui ne sont pas couards. Le soleil était alors dans le signe de la Vierge, au-dessus de nos têtes et des leurs. Tout cela provient donc de l'extrême douceur de la température, qui provient elle-même de ce qu'on est ici au point le plus haut du monde et le plus proche de l'air dont je parle. Cela me confirme que le monde n'est pas sphérique, mais qu'il a cette irrégularité que j'ai dite et qui se situe en cet hémisphère où sont les Indes et la mer Océane, avec sa pointe extrême au-dessous de la ligne équinoxiale. Et il est fort de raison que cela soit ainsi, car le Soleil, quand Notre Seigneur le fit, était sur le premier point de l'Orient, et ce fut là en Orient que jaillit la première lumière, là où est l'extrême élévation de ce monde. Et bien qu'Aristote ait pensé que la partie du monde la plus élevée et la plus voisine du ciel était le pôle Antarctique ou la région qui est au-dessous, d'autres savants le combattent disant que c'est la région qui est sous le pôle Arctique. Pour ces raisons, il paraît qu'ils entendaient qu'une partie de ce monde devrait être plus proche et plus favorisée du ciel que toute autre, mais ils ne comprirent pas qu'elle se trouvait sous la ligne équinoxiable de la façon que j'ai dite. Et ce n'est pas merveille, parce que de cet hémisphère on ne savait rien de sûr, mais seulement de très vagues suppositions et par conjectures, puisque personne jamais n'y était allé ni n'avait été envoyé à sa découverte jusqu'à ce moment où Vos Altesses ordonnèrent d'en explorer et découvrir la mer et la terre. J'ai trouvé là où sont les deux embouchures qui se font face sur une ligne nord-sud, comme je l'ai dit, qu'il y avait vingt-six lieues de l'une à l'autre[35]. Et il ne peut y avoir erreur, car j'ai pris les mesures avec le quadrant. De ces deux embouchures à l'occident jusqu'au golfe que j'ai nommé des Perles, il y a soixante-huit lieues de quatre milles chacune, ainsi que nous sommes habitués à les compter en mer[36]. De ce golfe, l'eau court vers l'orient continuellement avec grande force, et c'est pour cela qu'il y a heurt aux deux embouchures avec l'eau salée. Dans celle du midi que j'ai nommée du Serpent, je trouvai à la nuit tombante que j'avais l'étoile du Nord à la hauteur d'environ cinq degrés, et dans celle du septentrion, que je nommai du Dragon, l'étoile était à presque sept degrés,

et je trouve que ledit golfe des Perles est occidental, à l’occident du […][37] de Ptolémée, de presque trois mille neuf cents milles, qui font près de soixante-dix degrés équinoxiaux, en comptant pour chacun cinquante-six milles et deux tiers[38].

L’Écriture sainte témoigne que Notre Seigneur fit le Paradis terrestre, qu’il y mit l’arbre de vie et que de là sort une source d’où naissent en ce monde quatre fleuves principaux : le Gange aux Indes, le Tigre et l’Euphrate en […][39], lesquels séparent les montagnes, forment la Mésopotamie et coulent ensuite en Perse, et le Nil qui naît en Éthiopie et se jette dans la mer à Alexandrie[40]. Je ne trouve pas ni n’ai jamais trouvé un écrit des Latins ou des Grecs qui, d’une manière certaine, dise en quel point de ce monde est le Paradis terrestre. Je ne l’ai vu non plus sur aucune mappemonde, sinon situé avec autorité d’argument. Certains le plaçaient là où sont les sources du Nil, en Éthiopie, mais d’autres parcoururent toutes ces terres et n’y trouvèrent ni la température ni l’élévation vers le ciel telles qu’ils pussent admettre qu’il était là et que les eaux du déluge y fussent arrivées qui le recouvrirent, etc.[41]. Quelques gentils prétendirent démontrer qu’il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries, etc. Saint Isidore, Beda, Strabon, le Maître de l’*Histoire scolastique*, saint Ambroise, Scot et tous les savants théologiens s’accordent à dire que le Paradis terrestre est en Orient, etc.

J’ai déjà dit ce que je pensais de cet hémisphère et de sa forme, et je crois que si je passais sous la ligne équinoxiale, en arrivant là, au point le plus élevé, je trouverais une température plus douce et d’autres différences entre les étoiles et dans les eaux. Ce n’est pas que je croie navigable le point extrême de l’éminence, ni que s’y trouve de l’eau, ni qu’on puisse y accéder. Je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut arriver si ce n’est par la volonté divine. Je crois que cette terre dont Vos Altesses ont ordonné maintenant la découverte sera immense et qu’il y en aura beaucoup d’autres dans le midi dont on n’a jamais eu connaissance[42]. Je ne conçois pas que le Paradis terrestre ait la forme d’une montagne abrupte, comme les écrits à son propos nous le montrent, mais bien qu’il est sur ce sommet, en ce point que j’ai dit, qui figure le mamelon de la poire, où l’on s’élève, peu à peu, par une pente prise de très loin. Je crois que personne ne pourrait atteindre ce sommet, ainsi que je l’ai dit, que cette eau peut venir de là, bien que ce soit loin, et qu’elle va se jeter là d’où

je viens où elle forme un lac. Ce sont là de grands indices du Paradis terrestre, car la situation est conforme à l'opinion qu'en ont lesdits saints et savants théologiens. Et les signes sont très sûrs eux-mêmes, car je n'ai jamais lu, ni ouï dire, que pareille quantité d'eau douce fût ainsi à l'intérieur de l'eau salée et voisinant avec elle. De même vient à l'appui de cela la très douce température. Et si ce n'est pas du Paradis que cette eau descend, ce me paraît une plus grande merveille encore parce que je ne crois pas que l'on connaisse au monde fleuve si grand et si profond[43].

Après que je fus sorti de la bouche du Dragon, qui des deux embouchures est celle du nord et à laquelle j'ai donné ce nom, le lendemain, jour de Notre-Dame d'août, j'ai trouvé que la mer courait avec tant de force au ponant que, depuis l'heure de la messe où je me suis mis en route, j'allai jusqu'à l'heure de complies soixante-cinq lieues de quatre milles chaque, alors que le vent n'était pas fort mais au contraire très doux. Et cela contribue à la connaissance de ce que de là vers le midi on s'élève, alors que vers le nord comme j'allais alors on descend[44].

Je sais très bien que les eaux de la mer dirigent leurs cours d'orient en occident avec les cieux et que, quand elles atteignent ici ces parages, leur course se fait plus rapide. C'est pour cela qu'elles ont englouti une telle portion de la terre[45]. Pour cela aussi qu'il y a ici tant d'îles, qui elles-mêmes rendent témoignage, car toutes pareillement sont allongées, du ponant au levant et du nord-ouest au sud-est, et plus ou moins hautes et basses, mais étroites du nord au sud et du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire en opposition aux susdits vents[46]. Et là, en toutes ces îles, naissent des choses précieuses de par la douce température qui procède du ciel, du fait qu'elles sont aux parages du plus haut point du monde. Il est vrai qu'il apparaît en certains lieux que les eaux ne suivent pas ce cours, mais cela n'est qu'en certains points particuliers où quelque terre vient les contrarier et leur donner apparence de suivre des chemins divers.

Pline écrit que la mer et la terre ne font qu'une sphère et il prétend que cette mer Océane est la plus grande masse d'eau. Il dit qu'elle est tournée vers le ciel, que la terre est en dessous et la soutient, l'un et l'autre mêlés comme la chair de la noix l'est à la pellicule qui l'enveloppe. Le Maître de l'*Histoire scolastique* dit, en parlant de la Genèse, que les eaux sont peu abondantes, bien qu'à leur création elles couvrissent toute la terre — elles étaient alors vaporeuses à la façon des brouillards — et que plus tard, quand

elles devinrent solides et réunies, elles occupèrent très peu de place. À cela acquiesce Nicolas de Lira. Aristote dit que le monde est petit, qu'il y a peu d'eau et que facilement l'on peut passer d'Espagne aux Indes. Cela est confirmé par Avenruiz[47] et le cardinal Pierre d'Ailly le cite, en appuyant cette opinion et celle de Sénèque qui est conforme aux précédentes, disant qu'Aristote put savoir maints secrets de ce monde par le fait d'Alexandre le Grand, Sénèque par le fait de César-Néron et Pline par l'intermédiaire des Romains parce qu'eux tous dépensèrent beaucoup d'argent, d'hommes, et mirent beaucoup de soin pour apprendre les secrets du monde et pour les faire connaître parmi les peuples. Ledit cardinal leur accorde une grande autorité, et plus qu'à Ptolémée et aux autres Grecs et Arabes. En confirmation de l'opinion sur le peu d'eau qu'il y aurait et sur la petite partie du monde qui en serait recouverte, à l'encontre de ce qui se disait sous l'autorité de Ptolémée et de ses partisans, d'Ailly se rapporte à l'autorité d'Esdras en son troisième livre[48], où il est dit que, de sept parties du monde, six sont à découvert et la dernière couverte d'eau. Cette autorité est approuvée par des saints (tels saint Augustin et saint Ambroise en son *Exameron*) qui accordent foi au troisième et au quatrième livre d'Esdras où il est dit : « Ici viendra mon fils Jésus et mourra mon fils Christ. » Ces saints disent qu'Esdras fut prophète tout ainsi que Zacharie, père de saint Jean, et le bienheureux Simon, et leur autorité est alléguée aussi par Francisco de Mairones[49]. Quant à ce qui est de l'émersion de la terre, on l'a beaucoup vérifiée, et elle est bien plus vaste que le vulgaire ne le croit. Et ce n'est pas merveille, car plus on va, plus on sait. Je reviens à mon propos de la terre de Grâce, du fleuve et du lac que j'y ai trouvés ; ce dernier si grand que, bien plus que lac, on le pourrait nommer mer, car un lac est une étendue d'eau que l'on dit mer sitôt qu'elle se fait étendue, comme c'est le cas de la mer de Galilée et de la mer Morte. Et je dis que si ce n'est pas du Paradis terrestre que vient ce fleuve, c'est d'une terre infinie, donc située au midi, et de laquelle jusqu'à ce jour il ne s'est rien su[50]. Toutefois, je tiens en mon âme pour très assuré que là où je l'ai dit se trouve le Paradis terrestre, et je me fonde en cela sur les raisons et autorités ci-dessus dites.

Qu'il plaise à Notre Seigneur d'accorder longue vie, santé et repos à Vos Altesses, afin qu'elles puissent poursuivre cette si noble entreprise, qui, ce

me semble, sera agréable à Dieu, accroîtra de beaucoup la grandeur de l'Espagne et procurera à tous les Chrétiens maintes consolations et satisfactions, parce qu'ici se répandra le nom du Seigneur. En toutes les terres où vont les navires de Vos Altesses, et en toutes circonstances, je fais planter une haute croix, et à tous les gens que je rencontre je notifie la souveraineté de Vos Altesses et comment leur établissement est en Espagne. Je leur dis tout ce que je puis de notre sainte foi ainsi que de la croyance en notre Sainte Mère l'Église, laquelle a ses fidèles par tout le monde. Je leur dis le gouvernement et la noblesse de tous les Chrétiens et leur foi en la Très Sainte Trinité. Plaise à Dieu d'effacer la mémoire de ceux qui ont combattu et combattent une si excellente entreprise et qui s'opposent et se sont opposés à ce qu'elle aille de l'avant, sans considérer combien, de par tout le monde, elle est à l'honneur et à la gloire de l'État royal de Vos Altesses. Ils ne savent rien alléguer pour médire de cette entreprise, si ce n'est qu'on y dépense beaucoup et qu'on n'a pas renvoyé aussitôt les navires chargés d'or, sans considérer la brièveté du temps et tant de contrariétés que nous avons eues ici, sans considérer non plus qu'en Castille, dans la maison de Vos Altesses, on voit apparaître chaque année des personnes qui, par leur mérite, y ont gagné chacune une rente plus élevée que ce qui est nécessaire aux dépenses de cette entreprise. Ils ne considèrent pas davantage que jamais aucun prince d'Espagne ne conquit aucune terre au-delà du sol de son territoire, sauf à présent, que Vos Altesses ont ici un autre monde où se peut tant accroître notre sainte foi et d'où se peuvent tirer tant de profits. Car, bien qu'on n'ait pas renvoyé les navires chargés d'or, on a fait parvenir des échantillons suffisants de ce métal et d'autres choses de valeur, par où l'on peut juger qu'en peu de temps on pourra obtenir un grand profit. Cela sans parler du grand cœur des princes de Portugal qui poursuivent depuis si longtemps l'entreprise de Guinée en même temps que celle d'Afrique où ils ont jeté la moitié des gens de leur royaume, et dont le roi est maintenant plus déterminé que jamais aux découvertes. Que Notre Seigneur pourvoie à cela ainsi que je l'ai dit, et qu'il veuille mettre en mémoire à Vos Altesses la considération que tout ce qui est ici écrit n'est pas la millième partie de ce que je pourrais relater des hauts faits des princes qui se sont occupés à savoir, à conquérir et à maintenir.

Je dis tout cela, non que je croie que la volonté de Vos Altesses soit autre que de persévérer tant qu'Elles vivront en cette entreprise, car je tiens pour immuable ce que me répondirent Vos Altesses un jour que je leur parlais de ces faits, non plus que j'aie vu aucun changement de la part de Vos Altesses, mais par crainte de ce que j'ai entendu de ceux dont j'ai parlé plus haut ; car tant sur la pierre s'en va l'eau de la gouttière qu'elle finit par la creuser. Vos Altesses m'ont répondu, avec ce cœur qu'on leur connaît dans le monde entier, et Elles m'ont dit de n'avoir cure de rien en cette entreprise parce que leur volonté était de la poursuivre et de la soutenir ; que, ne fût-elle que pierres et roches et quelque dépense qu'elle entraînât, Elles ne le tiendraient pour rien ; qu'en d'autres choses moins importantes Elles dépensaient bien davantage et qu'Elles tenaient pour bien employé ce qu'Elles avaient dépensé dans le passé et ce qu'Elles dépenseraient à l'avenir, parce qu'Elles pensaient que notre sainte foi en serait accrue et leur royal domaine élargi, et que ceux qui médisaient de cette entreprise n'étaient point les amis de leur pouvoir royal. Maintenant, en attendant qu'on ait des nouvelles de ces terres qu'à présent je viens de découvrir et où j'ai la certitude en mon âme que se trouve le Paradis terrestre, l'adelantado ira plus en avant avec trois navires, bien pourvus à cet effet, et ils découvriront tout ce qu'ils pourront en ces parages[51]. Entre-temps, j'enverrai à Vos Altesses cet écrit et la peinture de cette terre[52]. Elles décideront de ce que l'on doit y faire et me le feront savoir, ce qui sera accompli avec l'aide de la Sainte Trinité, en toute diligence, et en sorte que Vos Altesses soient bien servies et satisfaites.

Deo Gracias

Lettre et sauf-conduit à Francisco Roldan (octobre 1498)

Lettre à Francisco Roldan

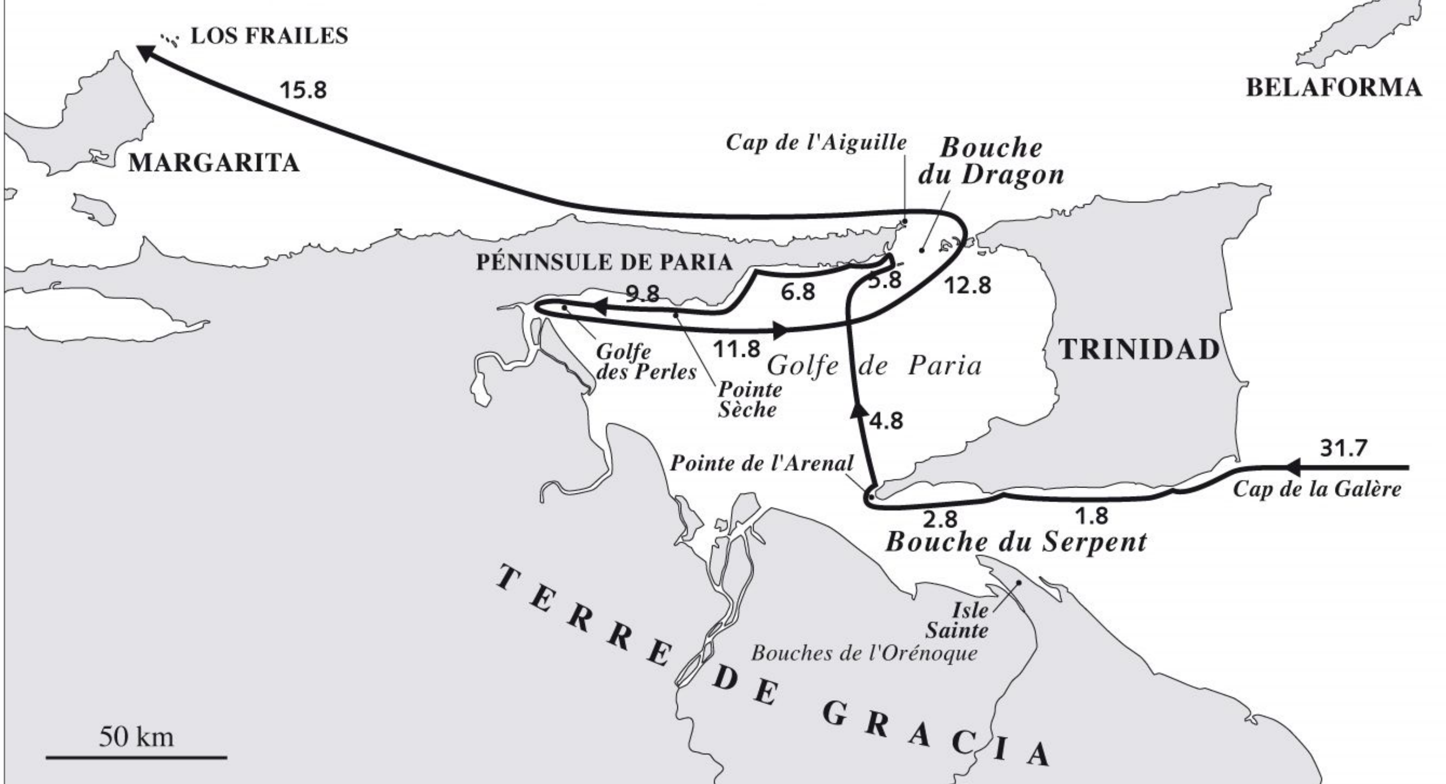
Cher ami,

J’ai reçu votre lettre. Dès mon arrivée ici, après avoir demandé le seigneur adelantado et don Diego, je me suis enquis de vous, comme de celui en qui je mettais toute confiance et que j’avais laissé avec pleine certitude qu’il était fait pour apaiser et assurer toutes choses qui dussent l’être. Ils ne me surent rien dire de vous, si ce n’est, tous d’une seule voix, qu’en raison de quelques différends, ici survenus, vous désiriez ma venue comme le salut de votre âme. Et moi je l’ai pris ainsi, fermement, si persuadé que vous ne pouviez que travailler jusqu’à la mort à ce qui est de mon service que je n’aurais pas cru le contraire quand bien même je l’aurais vu de mes propres yeux. Pour cette raison, j’ai parlé longtemps avec l’alcade, en grande certitude qu’après ce que je lui avais dit, et que je vous répète, vous viendriez aussitôt ici.

Sans parler de votre venue, je croyais avant tout ceci que, quand bien même se seraient ici passées des choses pires que celles-là ne peuvent être, je ne serais pas encore arrivé que vous seriez déjà auprès de moi à me rendre compte avec empressement des choses de votre charge ainsi que l’ont fait tous ceux à qui j’en ai confié une, et comme c’est parmi eux une coutume et un honneur. En vérité, si vous aviez eu quelque empêchement à venir me parler, vous pouviez m’informer par écrit ; et il n’était nul besoin

pour cela de sauf-conduit ou de lettre. Pour que cela fût ainsi, j’ai dit, sitôt mon arrivée, que j’assurais à tous que chacun pouvait venir à moi, me parler selon son plaisir ; de nouveau, je le répète et l’assure. Quant à ce que vous dites de votre retour en Castille, moi, dans votre intérêt et celui des personnes qui sont avec vous, pensant que quelques-unes voulaient partir, j’ai retenu les navires dix-huit jours de plus qu’il n’était prévu, et les aurais retenus davantage si ce n’est que les Indiens qu’ils portaient nous coûtaient beaucoup et qu’ils se mouraient. Il me semble que vous ne devez pas prendre parti sans réflexion et devez considérer votre réputation plus que vous ne le faites et veiller à ne pas donner prise à ceux qui vous veulent du mal, ici et dans votre pays, en leur donnant de quoi médire, et éviter que le Roi et la Reine, nos seigneurs, ne trouvent déplaisir en cela où ils attendaient, certes, satisfaction. Quand Leurs Altesses m’ont demandé en lesquelles des personnes qui sont ici le seigneur adelantado pouvait avoir conseil et confiance, je vous ai nommé avant tout autre et j’ai mis vos services si haut que, maintenant, j’éprouve peine à penser qu’avec l’arrivée des navires elles vont entendre le contraire. Maintenant, voyez ce qui est possible et ce qui convient en pareil cas, et avisez-m’en puisque aussi bien les navires sont partis. Notre Seigneur vous ait en sa garde.

À Santo Domingo, le 20 octobre


Le troisième voyage : la découverte de l'Amérique du Sud (31 juillet – 15 août 1498)
LOS FRAILES
15.8
MARGARITA
BELAFORMA
Cap de l'Aiguille
Bouche du Dragon
PÉNINSULE DE PARIA
9.8
6.8
5.8
12.8
11.8
Golfe des Perles
Pointe Sèche
Golfe de Paria
TRINIDAD
4.8
31.7
Pointe de l'Arenal
Cap de la Galère
2.8
1.8
Bouche du Serpent
Isle Sainte
Bouches de l'Orénoque
TERRE DE GRACIA
50 km

Sauf-conduit délivré par l'Amiral à Francisco Roldan et à ceux qui, en sa compagnie, vinrent se présenter à lui en la ville de Santo Domingo

Moi, don Cristóbal Colón, amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur perpétuel des îles et de la terre ferme des Indes, pour le Roi et la Reine, nos seigneurs ; pour eux capitaine général de la Mer et membre de leur Conseil ;

Vu qu'entre l'adelantado, mon frère, et l'alcade Francisco Roldan, avec sa compagnie, ont eu lieu certains différends pendant mon absence et alors que j'étais en Castille ;

Pour y donner remède en sorte que Leurs Altesses soient bien servies, il convient que ledit alcade vienne devant moi me faire relation de toutes choses, tout ainsi qu'elles se sont passées ;

Et même si j'en suis quelque peu informé par ledit adelantado et que ledit alcade se défie, arguant que ledit adelantado est mon frère, ce qui est ;

Par les présentes, au nom de Leurs Altesses, je donne assurance audit alcade et à ceux qui viendraient avec lui ici à Santo Domingo, où je suis, que durant le temps de sa venue, de son séjour ici et de son retour à Bonao, où il se trouve pour lors, il ne sera ni inquiété ni molesté en aucun cas, ni en sa personne ni en celle de ceux qui viendraient avec lui ;

Ce à quoi je m'engage, donnant ma foi et ma parole de chevalier, comme il est d'usage en Espagne, et promets d'assurer cette sûreté, comme il est dit.

En foi de quoi, je signe cet écrit de mon nom.

Fait à Santo Domingo le 26 du mois d'octobre.

L'AMIRAL

Fragments de lettres aux Rois écrites d'Hispaniola entre septembre 1498 et octobre 1500

Ces fragments que l'on doit aux copies qu'en fit Las Casas résument l'ensemble des problèmes de l'impasse dans laquelle Colomb se trouve enfermé lors de son troisième séjour aux Antilles. Alors qu'il vient de découvrir son Nouveau Monde, il trouve sa première colonie dans le chaos : rébellion des Espagnols contre son frère, l'adelantado, plus « étranger » encore que lui-même, et soulèvement des Indiens contre les exactions. Haïti n'est pas l'Eldorado promis, et Colomb doit, en même temps, d'une part se défendre devant les Rois des accusations que rapportent les déçus qui rentrent (et qui trouvent bien des oreilles bienveillantes), leur demander patience et investissement, et d'autre part chercher des substituts « économiques » : ce sera la traite des esclaves que la reine va refuser.

[…] Je supplie Leurs Altesses de ne pas me demander de les prendre, afin d'éviter l'esclandre de la médisance et de ne pas perdre le reste, car, pour peu qu'on les eût peuplées, les mauvaises langues prétendaient toujours que je peuple le mien et que je néglige le leur, et aussi que j'ai pris le meilleur, d'où naîtraient des ennuis qui tourneraient à mon préjudice, car Leurs Altesses m'accordèrent le privilège de la dîme et du huitième des biens meubles de toutes les Indes, et je n'ai pas demandé davantage[53].

[…] Leurs Altesses savent déjà combien, pendant sept ans, je n'ai cessé de les importuner sur cela en leur cour. Pendant tout ce temps, il ne s'est pas

trouvé pilote, ni marins, ni philosophe, ni d'autre homme savant qui n'ait dit mon entreprise illusoire ; que jamais je n'ai trouvé appui en personne, hors en frère Antonio de Marchena, après Dieu éternel[54] […].

[…] D'ici l'on peut, au nom de la Sainte Trinité, envoyer tous les esclaves qui se pourraient vendre, ainsi que du brésil, lesquels esclaves, si l'information que j'ai est bonne, on me dit que l'on pourrait vendre quatre mille, dont, pour si peu qu'ils vaillent, on tirera vingt millions ; et du brésil quatre mille quintaux qui pourraient valoir tout autant[55]. Et la dépense peut être ici de six millions. Ainsi donc, pour le début, ces quarante millions seraient bons à prendre si, en effet, il en allait ainsi. Et, certes, la raison qu'on en donne paraît être exacte, car, en Castille et au Portugal, en Aragon, en Italie, en Sicile et dans les îles du Portugal et des Canaries, on utilise beaucoup d'esclaves, et je crois que, déjà, de Guinée, il n'en arrive pas tellement. Et même s'il en arrivait, un de ceux d'ici en vaut trois, sans conteste. Quant à moi, quand j'allai aux îles du Cap-Vert où les gens font grande traite d'esclaves et où des navires vont continuellement s'en procurer et se trouvent à portée, je vis que, pour le plus chétif, on demandait huit mille maravédis. Et ceux-ci, comme je viens de le dire, valent le compte et les autres même pas d'être vus. Du brésil, on en utilise, à ce qu'on me dit, en Castille, en Aragon, à Gênes, à Venise et en grande quantité en France, en Flandre et en Angleterre. Ainsi donc (à ce qu'il paraît), de ces deux choses on peut tirer ces quarante millions, si l'on ne manquait pas de navires qui vinssent pour cela, ce qu'avec l'aide de Notre Seigneur je ne pense pas qu'il manquera, si en ce voyage ils mordent à l'appât […]. Il y a donc ici ces esclaves et le brésil, ce qui paraît chose réglée, et encore l'or, s'il plaît à celui qui le donne et le donnera à sa convenance […]. Ici ne manque, pour en tirer la rente, comme déjà dit, que la venue de beaucoup de navires pour emporter ce que j'ai dit ; et je pense que promptement les gens de mer seront attirés pour cela, car, dès maintenant, les maîtres et les marins des cinq navires devront avouer que tous ils s'en vont riches et avec l'intention de revenir ensuite pour prendre des esclaves à cinq mille cinq cents maravédis pièce, qu'ils payeront, et leur nourriture, des premiers bénéfices qu'ils en tireront. Et bien que, maintenant, il en meure, ce ne sera pas toujours ainsi, de même qu'il en

allait au début des Noirs et des Canariens ; mais avec l'avantage que, ceux-là, même si l'un d'eux s'échappe, son maître ne le vendra pas, aucun prix qu'on lui en donne […].

[…] Nous avons besoin ici de pieux religieux, pour réformer la foi en nous, plus que pour la donner aux Indiens, de qui les coutumes nous ont conquis, si nous ne les devançons[56]; et avec ceux-là un lettré, personne instruite, pour rendre la justice, car je crois que, sans vraie justice, les religieux seraient de peu de profit […].

Il y aura ici bientôt des résidents, car cette terre est abondante en toutes choses, spécialement en pain et viande. Il y a ici tant de pain des Indiens que c'est merveille, et dont nos gens, à ce qu'on dit, se portent mieux qu'avec le pain de blé. Et quant à la viande, il y a infiniment de porcs et de poules, d'autre part, un gibier comparable aux lapins, mais de meilleure viande ; et il y en a tant sur toute l'île qu'un garçon indien, avec un chien, en apporte chaque jour quinze ou vingt pièces à son maître ; en sorte que ne nous manquent ici que des vêtements et du vin[57]. Pour le reste, c'est une terre faite pour les plus grands fainéants du monde, sur laquelle il n'est pas de nos gens, bons ou mauvais, qui n'aient deux ou trois Indiens pour les servir, et des chiens pour la chasse et, bien que ce ne soit pas à dire, des femmes si belles que c'est merveille. Coutume dont je suis fort mécontent, parce que cela n'est pas pour plaire à Dieu, et que je n'y peux remédier, pas plus que de manger de la viande le samedi et autres mauvaises coutumes qui ne sont pas de bons chrétiens, et contre lesquelles la venue de quelques pieux religieux serait de grand profit, plus pour réformer la foi des chrétiens que pour la porter aux Indiens[58]. Et je ne pourrais jamais les punir, sauf si, de là-bas, vous m'envoyez à chaque voyage cinquante ou soixante personnes contre lesquelles je puisse renvoyer autant de fainéants et désobéissants, comme je le fais maintenant, ce qui est la meilleure et la plus grande punition, et avec la moindre charge de conscience qui soit donnée à mon âme[59] […]. On m'a accusé de tous les torts pour le peuplement, et quant à ma conduite avec les gens, et en bien d'autres choses, comme à un pauvre étranger envoyé[60] […].

[…] J'ai toujours craint l'ennemi de notre Sainte Foi en cela, car il s'est mis à ruiner cette grande entreprise de toutes ses forces[61]. Il me fut si contraire en tout, avant la découverte, que tous ceux qui s'y entendaient un peu la tenaient pour plaisanterie ; puis les gens sont venus avec moi ici et ont mille fois porté témoignage de moi et de l'entreprise. Mais à présent, là-bas[62], on a œuvré pour qu'il y eût le plus possible d'ajournements et d'empêchements en l'expédition de mes affaires. On a semé tant d'ivraie pour que Leurs Altesses aient à craindre les dépenses, qui d'ailleurs pourraient déjà être si peu que rien, comme cela sera, s'il plaît à Celui qui nous l'a donné[63], et qui, la dominant, et le monde, en fera paraître la fin, comme il en est le commencement, et qui, de toute évidence, la soutient et l'accroît. Car il est certain que, si on regardait de près les choses qui se sont passées ici, on pourrait en dire comme et autant que pour le peuple d'Israël […]. Je pourrais encore m'expliquer là-dessus, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire, car je l'ai fait par écrit maintes fois bien longuement. Maintenant, quant à cette terre que Dieu a nouvellement donnée à Leurs Altesses, et qui est à n'en pas douter infinie[64], elles doivent s'en réjouir et en donner grâces infinies à Dieu et ne doivent pas écouter ceux qui leur disent de ne pas y faire des dépenses, car ce ne sont pas des amis de l'honneur dû à votre haut état ; car, hors le grand nombre d'âmes qu'on pourra sauver, ce dont Vos Altesses sont la cause, et qui est le plus grand trésor, je veux dire au regard de la vaine gloire du monde qui n'est rien et est odieuse à Dieu Tout-Puissant, je demande que me répondent ceux qui ont lu l'histoire des Grecs et des Romains, si, à partir de si peu, ils ont accru leurs seigneuries aussi grandement que, maintenant, Leurs Altesses ont accru celles de l'Espagne avec les Indes. Cette seule île a plus de sept cents lieues de contour ; puis il y a la Jamaïque, avec sept cents autres îles et une telle étendue de terre ferme, très connue des Anciens, et non ignorée comme veulent le faire croire les envieux et les ignorants ; et de plus, d'autres îles, en grand nombre, et très grandes, d'ici jusqu'à la Castille. Et dès à présent celle-ci, si excellente que je suis certain que tous les Chrétiens ne pourront en parler qu'avec émerveillement et joie. Quel homme de bon sens dira que ce fut mal dépensé, ou que mal à propos on dépense ce qu'on dépense en cela ? Quelle plus haute mémoire, au spirituel comme au temporel, fut ni sera jamais gardée d'autres princes ? Je suis étonné à en perdre l'esprit quand j'entends et vois qu'on fait si peu de cas de cela[65]. Et

que personne ne me dise que Leurs Altesses doivent d'abord accumuler un trésor en argent ou en or, ou en d'autres choses de valeur avant de poursuivre cette si haute et si noble entreprise, dont Notre Seigneur sera bien servi ainsi que les successeurs de Leurs Altesses et leurs peuples. Que Leurs Altesses y songent bien, car à mon avis cela est de plus d'importance que ne le seraient les choses de France ou d'Italie[66] […]. J'ai toujours dit qu'il fallait être sur eux trois ou quatre ans jusqu'à ce qu'ils aient bien pris le pli, parce qu'il était à prévoir que cela n'irait pas sans les forcer[67] […] car s'ils voyaient qu'on était peu nombreux, ils rejetteraient l'obéissance, et ce sont eux qui sèment le pain et les *ajes*[68], et toutes leurs nourritures. Et l'adelantado a ici planté plus de huit mille plants de manioc, ce avec quoi ils font le pain […]. Je supplie Leurs Altesses qu'elles trouvent bon que ces gens puissent profiter maintenant un an ou deux, jusqu'à ce que cette entreprise soit sur pied, alors que déjà elle se redresse, et que l'on voit que ces gens de mer et presque tous ceux de terre sont très contents. Deux ou trois maîtres de navire viennent maintenant d'appareiller qui avaient affiché à Séville une adresse pour ceux qui voudraient contracter l'obligation de donner mille cinq cents maravédis contre ce montant en esclaves, qu'ils amèneraient, en supportant les frais et les payant avec l'argent qu'ils en tireraient. Cela plut beaucoup à tout le monde ; je l'ai accepté pour tous, et les ai assurés de leur en donner licence[69]. Car ainsi ils reviendront et apporteront des provisions et autres choses nécessaires ici, et cette affaire s'arrangera, alors qu'à présent rien ne va parce que les gens ne font rien et que les Indiens refusent de payer le tribut, après ce qui s'est produit en mon absence. L'adelantado n'a pu faire davantage, parce qu'il n'avait personne auprès de lui à qui se fier ; et tous se plaignaient et maudissaient, disant qu'ils étaient là depuis cinq ans et qu'ils n'avaient même pas la valeur d'une chemise. Maintenant j'ai raffermi leur courage et il leur paraît qu'il en sera comme je le dis, qu'ils seront payés promptement et pourront compter ensuite avec leur paye.

Je supplie Leurs Altesses qu'elles envoient à Séville des personnes compétentes en cette entreprise, qui n'y soient pas contraires et n'y mettent pas d'empêchements. Je serais ô combien heureux si je savais qu'on a mis là une personne qui y porte intérêt, ou qui, tout au moins, ne soit pas contre, et ne se mette pas à la détruire et à la diffamer, et ne favorise pas ainsi celui qui le fait, contre ceux qui en disent du bien ; car, comme on sait, le bon

renom est ce qui, après Dieu, mène les choses. Et moi, j’aurais eu tous les torts pour ce qui est du peuplement, de ma conduite avec les gens, et en bien d’autres choses, comme pauvre étranger jalousé. Ce dont il se voit qu’il n’est rien, hors la malveillance, la malice et l’audace, comme déjà il apparaît sur beaucoup de points […].

Lettre à Miguel Ballester

Ce document, où Colomb décide d'attribuer des terres des Antilles à son fils, est illustratif du procédé de repartimiento*, que dénoncera Las Casas en ce qu'il se base sur une expropriation des Indiens. On notera d'ailleurs que la mention d'un site où « habitait » le peuple du cacique Almerois indique que ce peuple n'y est plus, qu'il ait fui ou qu'il ait été exterminé.*

La Conception, le 21 mai 1499.

Jhesus cum Maria sit nobis in via

Vu que don Diego, mon fils, me fait dire qu'il espère venir s'établir à Hispaniola, et y demeurer, s'il plaît à Notre Seigneur, et qu'avant sa venue il voudrait que soient édifiés des maisons et autres bâtiments pour sa demeure, des arbres plantés, des terres cultivées et des édifices élevés, et que, il aurait en même temps besoin de terres à pain, il me prie et me dit de la part du roi et de la reine, nos seigneurs, de lui faire assigner des terres à cette fin, et moi, en vertu des pouvoirs que j'ai de Leurs Altesses, et comme leur vice-roi, je vous désigne, au nom dudit don Diego, mon fils, vous, Miguel Ballester, alcade de La Conception, des terres et eaux qui sont en la circonscription de ladite ville forte qui, maintenant, doit trouver une nouvelle assise là où je l'ai indiqué, sur la face nord-est où j'ai dit de bâtir, s'il plaît à Notre Seigneur, le monastère. Et ainsi, depuis le pied de ladite ville forte vers le nord-est, jusqu'au fleuve, que j'ai appelé de la Fuente, et qui vient de face de chez le cacique Manicaotrix, puis de ladite ville forte, ou partie tournée face au sud-sud-est, jusqu'au fleuve qui vient de chez le

cacique Almerois, et, le suivant en amont, jusqu'à rejoindre un ruisseau qui passe par un bocage proche du site où habitait le peuple dudit cacique, puis de là vers le nord-nord-est jusqu'à ce que, de nouveau, on trouve ledit fleuve de la Fuente, qui vient de chez le cacique Manicaotris[70]; et ainsi tout ce coteau au long du nord-nord-est vers le sud-sud-est, comme plus clair il paraîtra par les bornes et signes que vous y mettrez, ce pour quoi, par la présente, je vous donne pouvoir, afin que vous fassiez en sorte que l'on voie clairement la délimitation desdites terres, eaux, bois et montagnes ; desquelles terres, eaux et maisons circonscrites je vous donne, à vous, ledit alcade, possession au nom dudit don Diego, pour que vous les teniez pour siennes, et qu'on y puisse édifier et travailler autant et quand il le voudra, et pour que vous puissiez en lever acte par-devant notaire lorsque vous irez à Santo Domingo, ou là où vous vous trouverez, sur le livre établi de *repartimiento* des terres, sur lesquelles se trouvent les domaines de Monte Hermoso et de Enrique, lesquelles j'attends et veux qu'elles soient à lui, et de même celles de Coronel.

Fait le 21 mai, à La Conception.

. S.
. S. A. S.
X M Y
L'Amiral

Fragments d’une lettre aux Rois (mai 1499)

Ces trois fragments d’une lettre adressée aux Rois Catholiques, que nous connaissons par la copie qu’en prit Las Casas, et dont l’axe est la révolte de Roldan, sont illustratifs et révélateurs du mécanisme désastreux de la colonisation. Dans leur quasi-totalité, les Espagnols qui se sont précipités aux « Indes » n’ont aucune intention de devenir de paisibles colons, mais veulent s’enrichir vite. La tutelle de l’amiral, gouverneur et vice-roi, et celle de son frère l’adelantado sont rejetées. Ils n’ont pas tardé à trouver un chef, et ils se défendent en attaquant. Pour la première fois, on va trouver contre Colomb l’accusation envenimée d’être un juif converti, un converso, *que celui-ci retourne contre ses adversaires. Si cela ne fait pas preuve, ni en un sens ni dans l’autre, du moins peut-on y voir, d’un côté la connaissance des liens nombreux et serrés du découvreur avec d’authentiques* conversos, *de l’autre peut-être la présence dans la colonie de juifs mal convertis cherchant la terre promise. La défensive générale de Colomb est pathétique. Les arguments les plus douteux lui sont bons. Nous sentons qu’il sent lui-même le sol se dérober sous ses pas. Désormais, c’est le déclin.*

[…] Ainsi donc, pour éviter ce mal, dans l’espoir que Leurs Altesses remédieraient à tout, et qu’il serait bien clair et manifeste, pour qui lirait ladite convention, que ni sa teneur ni ce qui y est dit n’est raisonnable, qu’elle est contraire à toute justice, et même en est hors, et que c’est par force qu’elle fut signée et octroyée, de même que le fut l’autre, délivrée par les services de l’alcade[71]. Sur quoi, après qu’on eut tout établi et signé en cette première convention, parce que ledit Roldan ne voulait pas qu’il y fût

mentionné qu’il devait avoir un supérieur, il s’allia avec tous les autres, menaçant qu’il ferait pendre ceux des miens qui étaient à terre s’ils n’embarquaient pas aussitôt, raison pour laquelle je fus obligé de signer ladite convention comme il l’a voulu, en les temps et pour les causes susdits […].

Je ne sais si je suis dans l’erreur, mais, à mon avis, les princes doivent faire beaucoup pour leurs gouverneurs quand ils sont en poste, car avec leur défaveur tout se perd […].

[…] Lorsque je suis venu, avec tant d’hommes et les pouvoirs de Leurs Altesses, qu’il eut changé de propos et eut dit ceci, je voulus aller à sa rencontre, mais je me suis trouvé devant le fait que la plupart des gens que j’avais étaient de son côté, car ces gens, qui étaient venus pour travailler, et qu’en cette qualité j’avais pris à ma solde, ce Roldan, ceux qui étaient avec lui, et les autres, qui penchaient déjà de son côté, trouvèrent la manière de les gagner à eux, les assurant qu’ils ne travailleraient pas, auraient la bride sur le cou, beaucoup à manger, et des femmes, et surtout la liberté de faire tout ce qu’ils voudraient. Je fus donc obligé de dissimuler et, enfin, d’accepter de leur donner, des trois caravelles que l’ade-lantado devait prendre pour aller découvrir[72], deux qui étaient sur le point de partir, avec des lettres pour Vos Altesses attestant de leurs bons services, l’assurance de leur solde, et bien d’autres choses contraires à la raison. Et ainsi les ai-je envoyés, au cap du ponant de cette île, où ils avaient établi leurs assises. Ainsi ai-je été tout le temps en peine depuis que je suis arrivé jusqu’à ce jour du mois de mai quatre-vingt-dix-neuf, car il n’est toujours pas parti, et ils ont là les navires, et tous les jours se soulèvent et me causent des ennuis. Que Notre Seigneur daigne y remédier selon qu’il conviendra pour son service.

Très hauts princes, lorsque je suis venu ici, j’ai amené beaucoup d’hommes pour la conquête de ces terres, lesquels j’avais tous reçus en quémandeurs, me disant qu’ils serviraient pour cela très bien, et mieux encore. Mais ce fut le contraire, comme il s’est vu ensuite : car ils ne venaient que persuadés qu’il n’y avait qu’à ramasser à la pelle l’or, qu’on disait s’y trouver, et que les épices étaient des meules toutes prêtes sur toute l’étendue des rivages de la mer, qu’il n’y avait qu’à les charger sur les

navires, et tant l'avidité les rendait si aveugles qu'ils ne pensaient même pas que, s'il y avait de l'or, c'était dans les mines, ainsi que les autres métaux, et que cet or il fallait l'extraire, et cueillir et traiter les épices.

Je leur avais dit cela à Séville, car ils étaient nombreux ceux qui venaient à moi et dont je n'ignorais pas l'état d'esprit, m'efforçant de leur faire comprendre toutes les peines qu'ont à souffrir ceux qui partent peupler des terres nouvelles et si lointaines. Ce à quoi tous me répondaient que c'était pour cela qu'ils venaient, et pour y gagner la gloire. Mais comme ils ne le pensaient pas, ainsi que je l'ai déjà dit, lorsque en arrivant ils virent que je leur avais dit la vérité, et que leur avidité n'était pas satisfaite, ils voulurent aussitôt s'en retourner, sans comprendre la difficulté de conquérir et de se rendre maître du pays. Et comme je n'ai pas consenti à leur volonté, ils se mirent à me détester. Et ils n'avaient pas raison, puisque je les avais amenés sur leur importunité et leur avais dit bien clairement que je venais pour conquérir et non pour revenir aussitôt, comme qui en a déjà vu d'autres, et qui comprenait leurs intentions. Et ils se mirent aussi à me détester parce que je ne consentais pas à ce qu'ils aillent dans l'intérieur des terres, éparpillés deux par deux, ou trois par trois, voire quelques-uns seuls, vu que les Indiens en avaient tué beaucoup qui étaient allés éparpillés, et qu'ils en tueraient davantage si je n'y remédiais. Et leur audace fut telle qu'ils m'auraient expulsé sans débat hors de ces terres si Notre Seigneur n'y avait pourvu.

Je fus de cela très attristé, et aussi pour les provisions que je devais leur fournir, car certains, qui n'avaient pas de quoi nourrir un serviteur en Castille, voulaient ici en avoir six ou sept, à ma charge et à ma solde, au point qu'il n'y avait raison ni justice à leur faire entendre. D'autres étaient venus sans solde — je dis bien : un quart entier — cachés dans les navires, lesquels j'ai dû contenter ainsi que les autres, de sorte que, dès lors, j'ai eu beaucoup plus de peine avec les chrétiens qu'avec les Indiens, et qu'à ce jour, si elle s'allège d'une part, de l'autre s'est accrue. Cette peine est augmentée encore du fait de cet ingrat de Roldan que je méconnaissais, quand il était avec moi, ainsi que ceux qui sont avec lui et à qui j'ai fait tant d'honneurs, tout comme à lui, ce Roldan qui n'avait rien et auquel j'ai tant donné qu'en peu de jours il avait déjà plus d'un million. De même, aux autres, qui se sont joints à lui dès leur arrivée de Castille, j'ai donné de l'argent, et bonne compagnie. Tous ceux-ci donc me causent beaucoup de

peine. D'autre part, je suis soulagé, parce qu'il y a ceux qui sèment, récoltent déjà beaucoup, connaissent déjà la nature de cette terre et commencent à en apprécier la condition et la fertilité qui, au contraire de ce qu'on disait jusque-là, est, je crois, plus propre qu'autre terre au monde à rendre aux mains mêmes de fainéants, et meilleure encore pour ceux qui y voudront établir un domaine, comme je dirai plus loin, pour ne pas sortir de mon sujet. Ainsi donc, ceux des nôtres qui sont venus ici ont vu qu'ils ne pouvaient satisfaire leur avidité, tellement effrénée, tant que, bien des fois, je me suis demandé et ai pu croire si là n'était pas la cause de ce que Notre Seigneur nous avait caché l'or et les autres choses, car, quand plus tard je suis sorti dans la campagne et ai fait essayer aux Indiens combien ils pourraient en trouver, je vis que certains d'entre eux qui s'y connaissent bien pouvaient en quatre jours en extraire une mesure d'une once et demie. Et ainsi, pour tous les habitants de la province de Çibao[73], hommes et femmes, de quatorze à soixante-dix ans, j'établis une mesure comme celle que j'ai dit, de trois en trois lunes ; et j'ai perçu ce tribut jusqu'à mon départ pour la Castille ; d'où j'ai conclu que l'avarice a été la cause que cela se soit perdu. Mais, à n'en pas douter, Notre Seigneur aura pitié de nos péchés, et, avec le temps, y remédiera avantageusement. Quant aux nôtres, après avoir vu que ce qu'ils découvraient n'était pas ce qu'ils avaient imaginé, ils étaient saisis de l'anxiété de leur retour en Espagne. Aussi fis-je qu'il en pût partir à chaque voyage, mais, par malheur, bien qu'ils n'aient reçu de moi que beaucoup d'honneurs et de bons traitements, eux, sitôt là-bas, disaient de moi pire que d'un Maure, sans en donner la moindre raison, et portaient sur moi mille faux témoignages, ce qui dure encore. Mais Notre Seigneur, qui connaît mon intention et la vérité de tout, me viendra en aide, comme il l'a toujours fait ; car, à ce jour, il n'y a pas de malintentionné à mon égard qu'il n'ait châtié ; aussi m'en remets-je à Ses soins pour Son service, car Il y mettra bon ordre.

Là-bas, il a été dit que j'avais assis la ville dans le pire endroit de l'île[74], or c'est le meilleur, et cela de l'avis même des Indiens du pays ; et de ceux qui parlaient ainsi, la plupart n'étaient jamais sortis plus loin que d'une portée de bombarde alentour ; aussi ne sais-je comment ils pouvaient en témoigner. Ils ont dit qu'ils mouraient de soif. Or passe tout près de là une rivière, pas plus loin qu'il n'y a de Sainte-Marie de Séville au fleuve. Ils ont dit que cet endroit était le plus malsain. Or c'est le plus sain, bien que toute

cette terre soit la plus saine et la mieux irriguée et du meilleur air qui jamais fût sous les cieux. Et l'on doit croire qu'il en est ainsi, puisqu'elle est sur le parallèle et à la même distance de la ligne équinoxale que les îles Canaries, lesquelles sont semblables pour la situation, mais non pour les terres qui sont de hautes montagnes sèches, sans eaux, ni fruits, ni verdure, lesquelles furent vantées pourtant par les savants pour leur si bon climat, sous une si bonne zone du ciel, à la distance que j'ai déjà dite de la ligne équinoxale. De plus, cette Hispaniola est très étendue, d'un contour supérieur à celui de l'Espagne[75] et pleine de terres fertiles, de plaines, de monts et de montagnes, et de fleuves très grands avec nombre d'autres cours d'eau et ports, ainsi que le manifestera la peinture qui en sera jointe[76]. Et elle est toute peuplée de gens très industrieux. Ainsi donc je ne crois pas qu'il y ait meilleure terre au monde.

Ils ont dit qu'il n'y avait pas de vivres. Or il y a du pain, du poisson et d'autres nourritures, en si grande abondance que les journaliers qu'on a amenés ici, venus de là-bas pour travailler sans solde, s'en nourrissent, eux et les Indiens qui les servent. Et comme exemple on peut prendre ce Roldan, qui est en campagne depuis déjà plus d'un an avec cent vingt personnes, entraînant plus de cinq cents Indiens pour les servir, et qu'il nourrit tous avec abondance.

Ils ont dit que j'avais pris du bétail aux gens qui l'avaient amené ici, et personne n'avait rien amené, sauf huit truies qui appartenaient à plusieurs. Et parce que ces personnes voulaient retourner aussitôt en Castille et les tuer, je le leur ai interdit, afin qu'elles se reproduisent, bien qu'elles fussent à eux. À présent c'est sans nombre qu'on voit de ces bêtes, toutes issues de celles que j'avais amenées avec les navires, à ma charge, hormis le premier prix, de soixante-dix maravédis pièce, dans l'île de la Gomera.

Ils ont dit que la terre où est assise l'Isabelle est très mauvaise, et que le blé n'y poussait pas. J'en ai cueilli, et on en a mangé du pain, et c'est la terre la plus belle qu'on puisse désirer : une belle vallée de quatorze lieues de longueur et deux de large, dont trois ou quatre entre deux montagnes avec un très grand fleuve qui la traverse tout au long et deux autres plus petits, ainsi qu'un grand nombre de ruisseaux qui viennent s'y jeter des montagnes. Quant au pain de blé, personne n'en a cure, car l'autre est très abondant, et bien mieux pour ce pays-ci, et on l'obtient avec moins d'effort.

De tout cela ils m’accusent contre toute justice, comme je l’ai déjà dit, et dans le but que Leurs Altesses m’aient en aversion ainsi que mon entreprise. Mais cela n’aurait pas été pire si l’auteur de la découverte avait été converso, car les conversos sont les ennemis de la prospérité de Vos Altesses et des chrétiens, mais on m’a attribué cette renommée, en sorte que l’on a trouvé le moyen de tout ruiner ; or la plupart de ceux qui sont avec ce Roldan, qui maintenant me fait la guerre, et d’après ce qu’on dit, le sont. Ils m’ont accusé quant à la justice que j’ai rendue dans la crainte de Dieu et de Vos Altesses, plus que ne les craignent les délinquants en leurs vilains et brutaux délits, auxquels Notre Seigneur a infligé en ce monde si grand châtiment, et dont les alcades instruisent ici les procès.

L’on a porté contre moi d’infinis autres témoignages, et sur cette terre, qu’à n’en pas douter Notre Seigneur nous a donnée miraculeusement, car elle est la plus belle et la plus fertile qui jamais fut sous les cieux, et où il y a de l’or et du cuivre, et de toutes sortes d’épices, et du brésil en très grande quantité. (Et dont, me disent les marchands, avec seulement les esclaves on peut en tirer tous les ans quarante millions ; la raison qu’ils en donnent étant qu’on peut en charger plus de trois fois par an.) Et ici les gens peuvent vivre dans le plus grand repos, comme cela se verra bientôt. Et je crois que, en raison des besoins de la Castille et l’abondance de l’Hispaniola, très bientôt de là-bas doit venir s’y installer un peuple nombreux, dont l’établissement sera dans l’Isabelle, où tout commença, et parce que c’est le lieu le plus convenable, et meilleur qu’aucun autre sur cette terre, comme on doit le croire, puisque Notre Seigneur m’y a miraculeusement conduit, de telle sorte que je ne pus aller ni en arrière ni en avant avec les bateaux, mais bien décharger et m’y établir, raison pour laquelle je dois écrire cette lettre, même si certains diront qu’il n’était point nécessaire de faire relations des faits passés, les considérant comme prolixes, alors qu’ils sont brefs. D’ailleurs j’ai cru devoir m’attarder sur tout cela pour Vos Altesses comme pour les personnes qui ont entendu ces médisances, si pleines de malice et si trompeuses, dites sur chacun des points ici écrits, et non seulement de la part des personnes qui sont venues ici, mais, avec la plus grande cruauté, de nombre de ceux qui ne sont jamais sortis de Castille, mais qui étaient en situation de manifester leur malice aux oreilles de Vos Altesses, avec grand

art, en tout pour me faire tort, par jalousie, parce que je suis un pauvre étranger. Mais en tout m'a secouru et me secourt Celui qui est éternel et qui a toujours usé de miséricorde envers moi, très grand pécheur.

[…] ces deux montagnes sont peuplées et l'étaient énormément quand je suis venu ici, mais elles se sont dépeuplées parce que ses habitants m'ont fait la guerre et que Notre Seigneur m'a toujours donné la victoire[77]. Les deux, et la plupart des autres sont cultivées, et leurs terres excellentes et très fertiles.

Privilège à Pedro de Salcedo Santo Domingo (3 août 1499)

Ce curieux privilège de vente de savon dans la colonie est accordé par Colomb au nom des souverains. Il est caractéristique des besoins élémentaires que le Nouveau Monde ne pouvait fournir. À vrai dire, presque tout manquait. Ainsi, très vite, les premiers colons allaient en haillons. Le commerce rapportera bientôt beaucoup plus que la recherche de l'or.

Don Fernando et doña Isabelle, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, […][78] ; à vous, Cristóbal Colón, notre grand amiral de la mer Océane et notre vice-roi et gouverneur général des îles et terre ferme découvertes et à découvrir qui sont de notre seigneurie, et à tous les chevaliers, écuyers et habitants desdites Indes, salut et grâce.

Sachez que Pedro de Salcedo nous a fait relation de ce que les habitants résidents de l'île Hispaniola avaient grand besoin et nécessité de savon, du fait de son nouveau peuplement, et de ce qu'on se trouve si loin de nos royaumes de Castille ; et que, si nous le lui accordons, il approvisionnerait en cela ladite île ; mais qu'il ne s'y engagerait que si nous défendions à toute autre personne d'en apporter ou d'en faire apporter et vendre, car il entendait investir tout son argent, et que, si après y avoir pourvu, d'autres personnes intervenaient en cette affaire, il en souffrirait une grande perte. Et nous, vu que ledit Pedro Salcedo nous a bien servi en cette découverte des Indes, et que, d'autre part, il pourrait souffrir grand dommage s'il commençait cette affaire de savon en investissant tous ses deniers et, après avoir frayé la voie, pourvu et satisfait tous les habitants résidents de ladite

île Hispaniola, d’autres venaient à s’en saisir et à lui faire perdre le bénéfice de ce qu’il avait commencé, ce qui serait contraire au bon droit, et vu que si nous ne lui attribuions pas le privilège d’approvisionner ou d’apporter ledit savon en ladite île, ou de le fabriquer sur place, les habitants résidents en souffriraient le grand besoin et pourraient en manquer pendant longtemps, par conséquent, nous, vu son louable désir, et en rémunération de ce qu’il nous a servi aux Indes et à leur découverte, par la présente octroyons privilège audit Pedro Salcedo d’apporter ou de faire apporter ledit savon à ladite île Hispaniola, en la quantité qui lui semblera convenable pour ravitailler en abondance lesdits habitants résidents, et pour le vendre, ou le faire vendre, pas plus cher que son prix actuel ; et interdisons fermement que toute autre personne apporte dudit savon à l’île Hispaniola pour le vendre, ou d’en fabriquer sur place, vu que nous avons accordé la faveur audit Pedro Salcedo d’y vendre et y apporter ledit savon, lui ou la personne à qui il aurait donné pouvoir de l’apporter et le vendre en son nom en ladite île, comme dit, pour les services qu’il nous a rendus en lesdites îles, et que nous espérons qu’il continuera à nous rendre, puisqu’il s’est obligé, maintenant qu’elles se peuplent à nouveau, de les approvisionner en cela, ce qui sera interdit à toute autre personne. Lequel privilège pour ledit savon, nous voulons, comme il est dit, qu’il ait et conserve sa vie durant, et pour ce, mandons à l’amiral don Cristóbal Colón, et à tous les chevaliers, écuyers et habitants résidents de ladite île, de le respecter et de l’exécuter et de le faire respecter et exécuter, selon la manière et forme qui ont été notifiées audit Pedro Salcedo. Et si d’autres personnes apportaient du savon en ladite île, qu’elles ne puissent le vendre ni ne le vendent, sous peine de le perdre, et de trois mille maravédis d’amende à chaque fois, au bénéfice de la réparation des murs de la ville de Santo Domingo, qui est en ladite île Hispaniola, et que personne ne s’oppose à cela, sous peine de dix mille maravédis d’amende au bénéfice des œuvres de l’église de ladite ville de Puerto de Santo Domingo.

Fait à Hispaniola, en ladite ville de Puerto de Santo Domingo, le trois août de l’an de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-dix-neuf.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Vice-Roi[79]

Et moi, Diego de Alvaro, secrétaire de l’amiral et vice-roi, capitaine général des Indes pour le roi et la reine, nos seigneurs, j’ai fait libeller cela de par leur mandat.

Fragment d’une lettre aux Rois (10 septembre 1499)

Ce bref passage d’une lettre aux Rois, qui nous a été conservé par la copie de Las Casas, est d’une importance considérable en ce qu’il mentionne un passage de Hojeda à une date qui ne correspond pas à celles que donne Vespucci de leur commun voyage, fait avec « commission » de Fonseca, sur les brisées de la découverte du continent sud par Colomb, au début de son troisième voyage. Ce fragment à la fois met l’accent sur un trafic de bois « brésil » qui échappe à son contrôle, donc à son privilège, déjà contesté, sinon par les souverains, au moins par leur représentant Fonseca, et met en doute une découverte (celle de la terre ferme ?) dont Hojeda aurait fait mention à son passage. C’est déjà la contestation de la primauté de cette découverte dont il est ici question. Le mot de la fin dénonce ce qui va effectivement se passer, à savoir que, rapidement, aucun contrôle des navigations et des rapines ne sera possible.

[…] Hojeda est arrivé il y a cinq jours au port où se trouve le brésil[80]. Les marins disent que, d’après la brièveté de temps [écoulé depuis] qu’il est

parti de Castille, il n’a pas pu découvrir de terre. Il se pourrait bien qu’il charge du brésil avant qu’on puisse le lui interdire. Et ainsi que, comme lui, d’autres étrangers puissent le faire.

Très Chrétiens et très Hauts et très Puissants Princes, Roi et Reine, Nos Seigneurs[81]

J’ai toujours informé par écrit Vos Altesses de toutes les choses d’ici. Il semble que mes lettres ne soient pas parvenues en leur haute présence, ou que la rudesse de mes paroles, ou bien la nouveauté des choses incroyables et tenues [pour] fabuleuses les en aient écartées. Je sais que j’ai été modéré dans tout ce que j’ai écrit, et mes lettres, quand elles seront transmises, ainsi que l’expérience, témoigneront de tout.

Si mes services n’ont pas été d’importance, il n’en va pas de même pour la sincérité de mon désir, et si tout le reste prive mes lettres de leur royal regard, que là où coule un si grand fleuve de vertu, cela seul puisse les contraindre, dans leur charité, à lire celle-ci et à m’exaucer en y répondant.

Je pense qu’elles se souviendront que ce bon religieux, fray Juan Pérez, qui poussa Vos Altesses à d’autres entreprises, comme celle de Grenade et celles des Juifs, est venu avec moi-même au pied de leur royal trône, au sujet de celle des Indes, propre à la conquête de la Sainte Maison. Fray Juan Pérez est mort, et je supplie Vos Altesses de me confirmer dans cette entreprise et de me faire la grâce de m’en confier le commandement, car maintenant que Notre Seigneur m’a vu si injustement abandonné par tous, il semble qu’il veuille me secourir vivement, comme Il l’a toujours fait, et qu’il ne veuille pas que j’aie parlé en vain de tout cela, et donc Vos Altesses me feront une immense grâce en me confirmant leur promesse et en faisant

davantage pour la conquête, en leur royal nom, lorsqu’il leur plaira de montrer qu’on peut commencer cette entreprise, ce qui sera très bientôt, si ce qui a débuté ces derniers jours se poursuit.

De même, je les supplie très humblement de se souvenir de toutes les grâces qu’elles m’ont accordées, à Barcelone et ailleurs, et si le temps ne permet pas qu’il en soit ainsi, d’ordonner que s’accomplisse ce qui a été décidé pour moi lors des chapitres et des traités, à savoir que je reçoive les revenus de cette amirauté, comme l’amiral de Castille les reçoit par privilège dans la sienne ; les rois [vos] aïeux, que Dieu a en Sa sainte gloire, lui ont fait la grâce du tiers de tout ce qu’il gagnerait, et Vos Altesses la lui ont confirmée en l’augmentant. Vos Altesses sont de justes juges qui verront tout et ordonneront que tout se fasse selon la justice, puisque Notre Seigneur, dans son infinie bonté, a accompli pour moi, pour Vos Altesses, tout ce que j’ai dit ; tout ce que je demande ainsi avec le reste est attribué pour le voyage dont j’ai parlé plus haut, et dont j’attends la victoire de ce vrai Dieu, qui est trin et un, toute charité et toute sagesse, comme Il l’a fait miraculeusement pour tout ce qu’il m’a donné contre l’opinion de tout le monde ; et de même que le temple de Jérusalem a été édifié avec du bois et de l’or d’Ophir, il Lui plaira que la Sainte Église soit restaurée avec les mêmes éléments et que le temple lui-même soit rebâti encore plus somptueusement qu’il ne l’était d’abord. Que la Sainte Trinité augmente les jours et le très haut état de Vos Altesses, et qu’elles prospèrent en Son saint service. À l’île Espagnole, jadis Ophir, ou Feiti, en date du trois février 1500.

Lettre des Rois à Bobadilla et déclaration de Colomb

Ce double document garde la trace écrite du début de l'affrontement entre le commandeur Bobadilla et Colomb, et qui va se conclure par l'arrestation de ce dernier et de ses frères, leur enchaînement et leur renvoi en Espagne. Malgré les « explications » de Colomb, les souverains ont entendu ses adversaires quant au désastre de la colonie, et rompu de fait les privilèges qui lui ont été accordés après le premier voyage. C'est la chute, tout juste amortie par la reine à l'arrivée de Colomb à ses pieds. Colomb ne sera plus vice-roi et gouverneur. Cependant, Bobadilla ne fera pas mieux que Colomb, mais pis. On notera que l'insistance à payer les gens à solde avec l'or recueilli sur place met à nu le caractère illusoire des promesses de rendement mirifique de la colonie, avec lesquelles Colomb soutenait des exigences d'investissements dont tes souverains ne comprenaient pas encore la nécessité à long terme.

Le roi et la reine,

Commandeur Francisco de Bobadilla,

Parce que, parmi les gens qui sont allés ou se trouvent aux îles et terre ferme des Indes, où vous allez par notre ordre, se sont trouvés et se trouvent certains à notre solde, et d'autres à charge de paiement par l'amiral, notre volonté est que ceux qui, jusqu'alors, ont été à notre charge, et ceux que maintenant vous prenez à notre solde soient payés de ce qu'on a recueilli et perçu, et [que] dès à présent on recueillera et percevra en lesdites îles et qui nous appartient et appartiendrait. Nous vous ordonnons de vérifier le

nombre de ceux qui ont été jusque-là à notre solde, et qu'une fois vérifié ce qui leur est dû, il leur soit payé en même temps qu'aux gens qu'à présent vous emmenez, avec ce qu'on a recueilli pour nous en lesdites îles, et que vous recueillerez et percevrez dès maintenant. Et quant à ceux que vous trouverez qui sont à la charge dudit amiral, qu'il les paye lui-même, en sorte que ces gens perçoivent ce qui leur est dû et n'aient pas de raison de se plaindre, ce pour quoi, s'il était nécessaire, nous vous donnons pleins pouvoirs. Et n'en faites par conséquent pas autrement.

À Séville, le trente mai de l'an mil cinq cent.

Moi, le roi. Moi, la reine.
Par ordre du roi et de la reine.
Miguel PÈRES DE ALMAÇAN.

Le 15 du mois de septembre 1500 fut notifiée cette ordonnance originale de Leurs Altesses devant et en présence du seigneur amiral. Témoins : Pedro Lopes Galindez, Francisco Velazques, Sebastian d'Ocampo, Juan Perez de Najar et beaucoup d'autres.

Le seigneur amiral répondit qu'il était en possession de lettres de Leurs Altesses de sens contraire à celle-ci ; ce pourquoi il demande en grâce au seigneur commandeur et le requiert de s'en tenir auxdites lettres qu'il a de Leurs Altesses, et quant au paiement prévu, que c'est une affaire de comptes, qu'il est prêt à s'y mettre et à les rendre. Témoins les susdits.

Le seigneur gouverneur dit que cette lettre lui a été donnée par Leurs Altesses, et que, même s'il en voit une autre qui dit le contraire, l'on accomplira ce que Leurs Altesses ordonnent ; qu'en Castille Leurs Altesses ont des trésoriers par-devant qui tout a été établi, et qui en trancheront. S'il se doit, que l'on garde l'un et l'autre [document], mais, en attendant, il fera ce que Leurs Altesses lui ont ordonné. Témoins les susdits.

Lettre aux Rois Catholiques[82]

Dans l'île Espagnole, le 3 février 1500.

Sénérissimes, très Hauts et très Puissants Princes, Roi et Reine, nos Seigneurs,

J'envoie à Vos Altesses la copie de la première lettre que je leur ai écrite après avoir découvert les Indes, et qui fut rédigée en l'an 1493, laquelle lettre je certifie et confirme. Et si jusqu'à présent l'exécution n'en est pas devenue effective, je pense que cela a été à cause du peu de gratitude que l'on a montrée envers Dieu, Notre Seigneur, et en raison des marques d'opprobre et du mauvais traitement que l'on m'a infligés à moi, son messager, dont on a tant de fois ordonné la mort et méprisé les frères et les biens ; dans cette lettre est développé ce qui vient ci-après.

Je suis resté trop peu de jours aux Indes pour pouvoir parler de toutes ces choses de prix au spirituel comme au temporel que maintenant on touche tout entier du doigt et dont on voit que tout est bien vrai et que c'est le Saint-Esprit qui en a permis la révélation.

On a fait peu de solennité d'une si haute chose et d'un si grand honneur pour les Chrétiens. C'est à l'Espagne qu'il revenait de faire de grandes louanges de la Sainte Trinité. Loin de Vos Altesses j'ai reçu bien des marques d'opprobre ; on a agi avec iniquité envers moi.

C'est le quatre mars 1493 qu'a été écrite ma lettre, et le jour de Noël 1499, alors que tout le monde me laissait sans protection et pris dans une guerre avec les Indiens et avec de mauvais Chrétiens, et alors que j'étais parvenu à une telle extrémité que, pour éviter la mort, j'abandonnais tout et

m’en allais sur une fragile caravelle, Notre Seigneur vint à mon secours et me dit : « Oh ! Homme de peu de foi, n’aie pas peur ; Je suis là », et Il dispersa mes ennemis et me montra comment Il pouvait tenir l’engagement de ma lettre. Pauvre pécheur que je suis, qui me détournais de ce qui était l’espérance du monde ! Que la Sainte-Trinité accroisse le très haut état de Vos Altesses.

Fait en l’île Espagnole, *oli*, Ophir, le troisième jour de février 1500.

Le XX novembre 1500, en la mer Océane, sur la nef d’Andrés Martínez de Palos.

La lettre ci-dessus était écrite pour être envoyée par les navires d’Hojeda. Il plut à Notre Seigneur, afin que j’eusse une meilleure expérience du monde, que Vos Altesses envoyassent là-bas le Commandeur Bobadilla et que celui-ci me renvoyât ici prisonnier et chargé de fers. Je fais le serment que je ne sais et ne peux imaginer pourquoi, excepté si Dieu, Notre Seigneur, veut [faire] avec Vos Altesses, avec moi, avec l’Espagne et avec les Chrétiens ce qu’il a fait avec Abraham et Isaac et avec Moïse et le peuple d’Israël en Égypte, quand il les en a tirés, et avec beaucoup d’autres, toutes choses dont on a désormais l’exemple.

Lettre de l’Amiral à la nourrice du prince don Juan de Castille

Lettre de l’Amiral à la nourrice du prince don Juan de Castille, écrite vers la fin de l’année 1500 alors qu’il revint enchaîné des Indes

Très vertueuse Dame,

Si ma plainte contre le monde est nouvelle, l’usage de maltraiter y est fort ancien. On m’a livré mille combats et j’ai résisté à tous jusqu’à ce moment où ni armes ni avis ne me sont d’aucun profit. C’est avec cruauté qu’on m’y a coulé au fond. L’espérance en celui qui nous a tous créés me soutient ; son secours me vint toujours, très prompt. Déjà, et il n’y a pas longtemps, me trouvant au plus bas, il me releva de son bras droit en me disant : « Ô homme de peu de foi, relève-toi, c’est moi, sois sans crainte[83]. »

Je suis venu servir ces Princes avec un attachement si vrai, et je les ai servis de façon telle que jamais cela n’avait été vu ni entendu ! Notre Seigneur me fit le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parla par la plume de saint Jean en l’Apocalypse après l’avoir fait par la bouche d’Isaïe, et il me montra où ils étaient. Tous furent incrédules, mais à la Reine, ma dame, Dieu donna la lumière d’intelligence de cette affaire, et grand courage, et il la fit héritière de tout, comme à fille très chère et bien-aimée. La possession de tout, je suis allé la prendre en son nom royal. L’ignorance où ils avaient tous été, ils voulurent la couvrir en passant de la méconnaissance au bavardage sur les inconvénients et les dépenses. Son Altesse approuva au contraire l’entreprise tant qu’elle put. Sept années passèrent en colloques et neuf en réalisations. Des choses très remarquables et dignes de mémoire se passèrent en ce temps. De tout cela, on ne tint pas

compte. J'en suis arrivé et j'en suis là qu'il n'y a personne, si vil soit-il, qui ne tienne à m'outrager. Mais, par bonheur, cela se dira dans le monde à qui aura pouvoir de ne le point souffrir. Si j'avais volé les Indes ou les terres qui sont en face d'elles, qui sont maintenant sous l'invocation de l'autel de Saint-Pierre[84], et que je les eusse données aux Maures, on ne pourrait en Espagne me montrer pire inimitié. Qui croirait une telle chose d'un pays où il y eut toujours tant de noblesse ? Bien voudrais-je me retirer de cette affaire si c'était là une honnête façon envers ma Reine. Le soutien de Notre Seigneur m'a fait persister, et aussi celui de Son Altesse, et pour l'apaiser un peu des chagrins que lui causaient la mort[85], j'ai entrepris un nouveau voyage au nouveau ciel et au nouveau monde jusqu'alors inconnus, et si en Espagne ils ne sont pas plus tenus en estime que le reste des Indes, ce n'est pas merveille puisque c'est à mon industrie qu'on les doit[86]. Le Saint-Esprit embrasa saint Pierre et douze autres avec lui, tous combattirent ici-bas et maints furent leurs travaux et leurs fatigues ; mais enfin, en tout, ils remportèrent la victoire. J'avais cru que ce voyage de Paria amènerait un peu de paix, du fait des perles, et de même la découverte de l'or à Hispaniola. J'avais fait réunir et pêcher les perles par les gens avec qui j'étais convenu que je reviendrais les prendre, et à mon avis ce sera par pleins paniers. Si je ne l'ai pas écrit à Leurs Altesses, c'est qu'avant je voulais aussi avoir rassemblé l'or. Il en fut de cela comme de beaucoup d'autres choses : je ne les aurais pas perdues ni mon honneur si je n'avais recherché que mon bien propre et si j'avais laissé perdre Hispaniola ; non plus si mes privilèges et contrats avaient été respectés. Et je parle de même pour l'or que j'avais rassemblé alors et qu'après tant de morts et de travaux j'ai pu, par la grâce divine, amener à bon port.

Quand je suis allé à Paria, j'ai trouvé soulevés la quasi-moitié des gens de l'Hispaniola et ils m'ont jusqu'à présent fait la guerre comme à un Maure. Par ailleurs, les Indiens faisaient de même, durement. Sur ce, Hojeda est arrivé et il a tenté de couronner le désordre. Il disait être envoyé par Leurs Altesses avec promesses de présents, franchises et soldes. Il a rassemblé une nombreuse troupe — car par toute l'Hispaniola il y a peu d'hommes qui ne soient vagabonds, et aucun qui ait femme et enfants. Cet Hojeda me tourmenta assez, mais il fut obligé de s'en aller, et il dit en partant qu'il reviendrait bientôt avec plus de vaisseaux et de gens, et qu'il avait laissé la royale personne de notre dame, la Reine, à la mort. Sur ces

entrefaites, Vicente Yañez est arrivé avec quatre caravelles ; il y eut tumulte et soupçons, mais aucun dommage. Les Indiens dirent que d'autres caravelles étaient chez les cannibales et au Paria, puis, plus tard, ils annoncèrent six autres caravelles amenées par un frère de l'alcade[87], mais c'était pure malice. Cela se passait déjà à la fin, alors qu'était en déroute notre espoir que Leurs Altesses envoient encore des navires aux Indes, alors que nous n'y comptions plus et que, couramment, il se disait que Son Altesse[88] était morte. Dans ce temps, un certain Adrien tenta de se soulever une nouvelle fois comme il l'avait déjà fait[89], mais Notre Seigneur ne voulut pas qu'il parvînt à réaliser son mauvais dessein. Je m'étais promis de ne toucher à un cheveu de quiconque, mais envers celui-ci, pour son ingratitude, je ne pus, quoique mon cœur en saignât, me maintenir en ma résolution. Envers mon frère, je n'aurais pas agi autrement s'il eût voulu m'assassiner et s'emparer du domaine que mon Roi et ma Reine m'avaient donné en garde. Cet Adrien, selon ce qui paraît, avait envoyé don Fernando à Xaragua pour y rassembler quelques-uns de ses partisans. Là, il y eut un différend avec l'alcade, d'où surgit une discorde mortelle, mais l'affaire n'aboutit pas. L'alcade l'arrêta, ainsi qu'une partie de sa bande, et le fait est qu'il en faisait justice sans que je l'eusse ordonné. Ils furent emprisonnés en attendant une caravelle qui les emmenât. Les nouvelles de Hojeda dont j'ai parlé firent perdre l'espérance qu'elle vînt jamais[90].

Il y avait six mois que j'étais prêt à revenir auprès de Leurs Altesses, portant la bonne nouvelle de l'or, et à m'éloigner du gouvernement de gens dissolus, pleins de vices et de malice, qui ne craignent ni Dieu ni leur Roi et leur Reine. J'aurais fini de payer mes hommes avec six cent mille maravédis et, pour cela, il y avait quatre millions de dîmes et cela sans le tiers d'or[91]. Avant mon départ[92], j'avais supplié maintes fois Leurs Altesses d'envoyer ici, à mes frais, un homme qui aurait été chargé de rendre la justice. Après avoir trouvé l'alcade soulevé, je les ai suppliées de nouveau d'envoyer quelque personne, et tout au moins quelqu'un de leurs serviteurs porteur de lettres, et cela parce que ma réputation est telle que, quand bien même j'édifierais des églises et des hôpitaux, il serait toujours dit que ce sont des cavernes de voleurs. À la fin, Leurs Altesses y ont pourvu, mais de manière bien contraire à ce que la situation exigeait[93]. Qu'il en soit donc ainsi, puisque tel fut leur bon plaisir !

Je suis resté là-bas deux ans[94] sans pouvoir obtenir lettre de faveur pour moi ou pour ceux qui allaient avec moi ; mais celui-ci en a apporté un plein coffre. Que tout cela soit utilisé au service de Leurs Altesses, Dieu seul le sait ! Pour commencer, il y a des franchises de vingt ans, ce qui est un âge d'homme, et on recueille l'or en telle quantité que certains en ont rassemblé pour cinq marcs en quatre heures ; j'en dirai plus tard bien davantage à ce sujet.

S'il plaisait à Leurs Altesses de faire taire la rumeur de ceux qui savent ma fatigue, ce serait une charité, parce que la médisance des gens m'a fait bien plus de mal que ne m'ont profité le service constant et le soin que j'ai pris de leurs biens et domaines, et ils me rétabliraient dans mon honneur, ce dont on parlerait dans tout le monde, l'entreprise étant d'importance et devant chaque jour gagner en renommée et être plus estimée.

C'est ainsi donc que vint à Santo Domingo le commandeur Bobadilla. J'étais alors à La Vega, et l'adelantado à Xaragua, où ledit Adrien s'était soulevé ; mais déjà tout était apaisé, la terre riche et tout le monde en paix. Le second jour de son arrivée, il se proclama gouverneur, créa des magistrats, procéda aux exécutions, fit publier des franchises sur l'or et les dîmes et, généralement, sur toutes choses pour vingt ans, ce qui, comme je l'ai dit, est l'âge d'un homme. Il annonça qu'il venait payer tout le monde, même ceux qui n'avaient pas fait leur service plein jusqu'à ce jour, et que, quant à moi, il devait me renvoyer chargé de fers ainsi que mes frères — comme il l'a fait — et que jamais plus je ne retournerais là-bas, ni personne de ma lignée. Et il disait de moi mille déshonnêtetés et discourtoises choses. Tout cela se passa le second jour de son arrivée, comme je l'ai dit, et alors que j'étais absent et loin sans savoir rien de lui ni de sa venue. Des lettres de Leurs Altesses, signées en blanc, dont il portait une quantité, furent remplies et envoyées à l'alcade ainsi qu'à ceux de sa compagnie, leur accordant faveurs et charges. À moi, il ne m'envoya jamais ni lettre ni messager, ni ne m'a rien donné jusqu'à ce jour. Que Votre Grâce songe à ce qu'aurait pensé quiconque eût été à ma place ! Honorer et favoriser qui a voulu voler le domaine de Leurs Altesses et y a fait tant de mal et de dommage ; traîner dans la boue qui l'a protégé à travers tant de risques ! Quand j'appris cela, je crus qu'il en était de celui-là comme de Hojeda ou de l'un des autres. Mais je me suis contenu quand j'ai su des moines qu'en vérité c'était Leurs Altesses qui l'envoyaient. Je lui écrivis que son arrivée

était la bienvenue, que j'étais préparé à me rendre à la cour, que j'avais fait vendre tout ce que je possédais, mais qu'en ce qui concernait les franchises il ne se pressât point, car, tant le privilège que le gouvernement, je les lui céderais bientôt, aussi nets que la paume de la main. J'écrivis aussi, de même, aux religieux. Ni lui ni eux ne me donnèrent réponse. Au contraire, il se mit sur le pied de guerre et força tous ceux qui allaient à lui de le reconnaître, à ce qu'on m'a dit, comme gouverneur pour vingt années. Aussitôt que je sus comme il en allait des franchises, je crus devoir remédier à une erreur si grande et pensais qu'il devrait en être satisfait lui-même, parce que c'est sans nécessité ni cause qu'il dispensait des faveurs si importantes, et à des vagabonds, ce qui aurait été excessif même à des gens pourvus de femmes et d'enfants. Je rendis public par la parole et par l'écrit qu'il ne pouvait faire valoir ses provisions parce que les miennes avaient plus de poids et je montrai les franchises apportées par Juan Aguado.

Tout ce que j'en faisais, c'était pour gagner du temps, afin que Leurs Altesses soient instruites de la situation de ce pays et qu'elles soient à même de confirmer en ceci ce qui convenait à leur service.

De telles franchises, il est inutile de les proclamer aux Indes. Les colons qui se sont fixés ici y trouvent leur profit parce que les meilleures terres leur sont cédées, et qu'au bas mot elles vaudront deux cent mille maravédis au terme des quatre ans de séjour obligé, sans qu'ils aient pour cela donné un coup de bêche. Je ne parlerais pas ainsi si les colons étaient mariés, mais il n'y en a pas six entre tous qui n'aient l'intention de ramasser le plus possible, puis de s'en aller au plus tôt. Il serait bon qu'on envoya des gens de Castille, mais encore faudrait-il savoir qui et comment, et que cette terre se peuplât d'honnêtes gens.

J'étais convenu avec les colons qu'ils paieraient le tiers de l'or et les dîmes, et cela à leur demande, ce qu'ils considérèrent comme une haute grâce de Leurs Altesses. Quand j'appris qu'ils y manquaient, je leur en fis reproche et ils s'attendaient à ce que le commandeur fît de même, mais ce fut le contraire. Il les irrita contre moi, disant que je voulais leur enlever ce que Leurs Altesses leur donnaient, et il travailla à me les mettre à dos, ce à quoi il parvint. Il les engagea à écrire à Leurs Altesses de ne plus m'envoyer avec charge de commandement, et je supplie qu'il en soit ainsi, pour moi et pour tout ce qui est mien, tant qu'il n'y aura pas un autre peuplement. Il ordonna contre moi, en accord avec eux, une enquête sur des

méfaits tels que l'enfer jamais n'en connut de semblables. Mais là-haut est Notre Seigneur qui sauva Daniel et les trois garçons, de toute sa science et de toute sa force ; avec autant de grandeur, s'il lui plaît de le refaire, qu'il en soit selon sa volonté.

J'aurais bien su remédier à tout cela, et au reste dont j'ai parlé, et qui s'est passé depuis que je suis en ces Indes, si je m'étais abandonné à la volonté de n'œuvrer qu'à mon bien propre, et si cela avait été bien séant pour moi. Mais, pour avoir jusqu'ici soutenu la justice et l'accroissement du domaine de Leurs Altesses, je suis à présent mis à bas. Maintenant que l'on trouve tant d'or[95], on est ici divisé sur ce qui est le plus profitable : ou d'aller voler ou d'aller aux mines. Pour une femme, on paie cent castillans comme pour une ferme, et c'est un marché très courant. Il y a nombre de marchands qui vont à la recherche de filles ; celles de neuf à dix ans sont maintenant haut appréciées, mais on en obtient bon prix de quelque âge qu'elles soient. Je dis qu'après avoir proclamé que le commandeur ne pouvait attribuer de franchises je fis ce qu'il désirait, bien que je lui eusse affirmé que c'était pour gagner du temps jusqu'à ce que Leurs Altesses soient informées de la situation du pays et qu'elles aient réexaminé et confirmé ce qui convenait à leur service.

Je dis que les médisances des brouillons m'ont fait plus de mal que mes services ne m'ont rapporté de profit. C'est un mauvais exemple pour le présent et pour l'avenir. Je jure que quantité d'hommes sont allés aux Indes qui ne méritaient pas le baptême, ni aux yeux de Dieu ni aux yeux du monde, et qui maintenant reviennent avec licence. Tous, il les a dressés contre moi, et il semble selon ce qu'on a vu et selon ses actes qu'il venait déjà mon ennemi et fort échauffé, ou alors c'est ce qu'on dit qu'il a beaucoup dépensé pour obtenir cette charge. Je ne sais de cela rien de plus que ce que j'ai ouï dire. Je n'ai jamais entendu dire qu'un enquêteur rassemblât les rebelles et les prit à témoin contre celui qui les gouverne, ainsi que d'autres misérables sans foi et indignes d'êtres crus.

Si Leurs Altesses ordonnaient de faire là-bas une enquête générale, je vous dis qu'à leur grand étonnement Elles verraient que l'île ne s'écroule pas. Je pense que Votre Grâce se souviendra comment, alors que la tempête m'avait rejeté sans voiles sur Lisbonne, je fus faussement accusé d'être allé là-bas trouver le roi pour lui donner les Indes. Plus tard, Leurs Altesses apprirent le contraire, et que tout avait été rapporté par malice. Bien que je

sache peu de chose, je ne vois qui pourrait me croire assez stupide pour ne pas comprendre que, lors même que les Indes seraient miennes, je ne m'y pourrais maintenir sans l'aide d'un prince. S'il en est ainsi, où pourrais-je trouver meilleure protection et plus de sûreté de n'en être pas chassé complètement qu'auprès du Roi et de la Reine, nos seigneurs, qui de rien m'ont élevé à tant d'honneurs et sont sur mer comme sur terre les plus grands princes du monde. Ils savent aussi que je les ai servis, et maintiennent mes privilèges et mes grâces. Si quelqu'un les viole, Leurs Altesses les augmentent et les développent comme cela se vit lors de l'affaire de Juan Aguado, tout en ordonnant que me soient rendus de grands honneurs. Comme je l'ai dit déjà, Leurs Altesses ont accepté mes services et ont pris mes fils au nombre de leurs serviteurs, ce qui en aucune manière ne pouvait être avec un autre prince, parce que là ou il n'y a pas d'amour, tout le reste s'efface.

J'ai parlé ainsi maintenant, à l'encontre de la médisance méchante, mais contre ma volonté parce que c'est une chose qu'on ne devrait pas garder en mémoire, fût-ce en songe. Pourtant, puisque le commandeur Bobadilla veut avec méchanceté donner de l'éclat à ses faits et gestes en cette affaire, je lui ferai voir de mon bras gauche que son peu de savoir, sa grande lâcheté et son avidité désordonnée le font échouer en cela. J'ai dit comme je lui écrivis, ainsi qu'aux moines, puis qu'ensuite je partis ainsi que je l'ai rapporté, très seul, car tous nos gens étaient avec l'adelantado, mais aussi pour dissiper tout soupçon. Lui, quand il le sut, fit jeter don Diego dans une caravelle, chargé de fers et, à mon arrivée, il en fit autant de moi, puis enfin de l'adelantado quand il vint. Je ne lui parlai jamais, et il n'a pas permis jusqu'à ce jour que personne m'adressât la parole. Je fais serment que je n'ai pu savoir pourquoi j'étais arrêté.

Le premier soin qu'il eut fut de prendre l'or. Il le saisit sans poids ni mesure et en mon absence. Il affirma qu'il voulait en payer les gens, mais selon ce que j'ai entendu il fit pour lui la meilleure part et, pour pratiquer l'échange, il nomma de nouvelles personnes. De cet or, j'avais réservé certains échantillons : des grains très gros comme des œufs d'oie, de poule ou de poulette, et de beaucoup d'autres tailles, que quelques personnes avaient recueillis en peu de temps, afin que Leurs Altesses s'en réjouissent et qu'en ces conditions Elles puissent comprendre, devant une telle quantité de pierres d'or massif, l'importance de l'entreprise. Cet or fut, par malice,

distribué tout d’abord, de façon à ce que Leurs Altesses ne puissent tenir cette affaire en considération jusqu’à ce qu’il eût fait son nid, ce à quoi il se hâte grandement. L’or qui est à fondre diminue au feu : personne n’a jamais revu des chaînes qui pesaient jusqu’à vingt marcs.

J’ai été encore plus fâché pour ce qui est de l’or que pour les perles, car je n’ai pu l’apporter à Leurs Altesses. En tout ce qui lui parut m’être dommageable, le commandeur aussitôt fut pressé d’agir. J’ai déjà dit qu’avec six cent mille maravédis on pouvait payer tout le monde, sans rien voler à personne, et qu’il y en avait pour plus de quatre millions en dîmes et en droits de justice, sans toucher à l’or. Il fit des largesses vraiment ridicules, bien que je pense qu’il commença par s’en adjuger la meilleure part. Là-dessus, Leurs Altesses sauront tout quand Elles lui demanderont de rendre compte, surtout si je suis alors présent. Il ne fait que dire que l’on doit une somme énorme, mais c’est celle que je dis, et rien de plus.

J’ai été lésé infiniment en ce qu’on a envoyé enquêter sur moi un homme qui savait que s’il envoyait un rapport très chargé il resterait comme gouverneur.

Plût à Dieu que Leurs Altesses l’eussent envoyé, lui ou un autre, il y a deux ans, parce qu’ainsi il est sûr que je serais hors d’atteinte du scandale et de la diffamation et que personne ne m’ôterait mon honneur ni ne le pourrait. Dieu est juste et Il fera qu’on sache le pourquoi et le comment de tout cela.

On me juge là-bas[96] comme un gouverneur envoyé en Sicile ou en une autre ville ou cité ayant une administration et où les lois se peuvent appliquer sans restrictions, sans risque de tout compromettre. Et il m’en advient grand dommage. Je dois être jugé comme capitaine qui, d’Espagne, est allé conquérir jusqu’aux Indes des peuples nombreux et belliqueux, de coutumes et de croyances très contraires aux nôtres, qui vivent par monts et par vaux sans villes assises, là où nous-mêmes n’en avons pas. Par la volonté divine, j’ai mis ainsi un autre monde sous l’autorité du Roi et de la Reine, nos seigneurs, et par là l’Espagne, que l’on disait pauvre, est devenue le royaume le plus riche.

Je dois être jugé comme capitaine qui, de si longtemps jusqu’à ce jour, a porté les armes au dos, sans les quitter une heure, par des chevaliers de conquête[97] et d’ordres militaires, et non par des clercs, à moins qu’ils ne le

fussent en lettres grecques ou romaines ou encore en autres sciences modernes comme il y en a tant et si nobles en Espagne. À moins de cela j'éprouverais grand dommage, car aux Indes il n'y a ni villes ni lois.

Déjà la route de l'or et des perles est ouverte, et de toutes pierres précieuses et épices en quantité ainsi que de mille autres choses qui se peuvent espérer fermement. Que mes maux n'augmentent plus et, j'en jure par le nom de Notre Seigneur, j'entreprendrais encore le premier voyage comme aussi j'aurais donné l'affaire de l'Arabie Heureuse jusqu'à La Mecque — ainsi que je l'écrivis à Leurs Altesses par Antonio de Torres, dans ma réponse au sujet de la répartition de la mer et de la terre avec les Portugais — et ensuite j'irai à Colucuti[98] ainsi que je l'ai dit et laissé par écrit au monastère de La Mejorada.

Les nouvelles de l'or que j'ai dit que je donnerai sont que le jour de la Nativité, étant très affligé et guerroyé par les mauvais Chrétiens et les Indiens, sur le point de tout laisser pour sauver, si je pouvais, ma vie, Notre Seigneur me consola miraculeusement, me disant : « Prends courage, ne t'abandonne pas et ne crains rien, je pourvoirai à tout. Les sept années du terme de l'or ne sont pas écoulées et, en cela comme en tout le reste, je te viendrai en aide. » Je sus ce jour-là qu'il y avait quatre-vingts lieues de terre, avec partout en elles des mines. L'opinion est maintenant que ce n'en est qu'une seule. Certains ont recueilli la valeur de cent vingt castillans en un jour, d'autres celle de quatre-vingt-dix, et on est arrivé jusqu'à deux cent cinquante. On considère comme une bonne journée d'en tirer de cinquante à soixante-dix, et beaucoup même de vingt jusqu'à cinquante. Nombreux sont ceux qui s'y maintiennent. La journée moyenne est de six jusqu'à douze, et celui qui obtient moins n'est pas content. Il semble aussi que ces mines soient comme les autres, qui ne rendent pas également tous les jours. Les mines sont neuves, de même que les chercheurs d'or. De l'avis de tous, quand bien même toute la Castille viendrait là, aussi maladroit que puisse être un homme, il ne gagnerait pas moins d'un ou deux castillans par jour, et pourtant tout ceci est encore vierge. Il est vrai que celui qui a quelque Indien ramasse cela, mais le profit, en général, dépend du Chrétien. Jugez donc quel discernement ce fut de la part de Bobadilla de donner tout pour rien : quatre millions de dîmes sans aucun motif, sans qu'on les lui demandât et sans d'abord en informer Leurs Altesses ! Et ce tort n'est pas le seul qu'il ait causé.

Je sais que mes erreurs n’ont pas été commises avec l’intention de mal faire, et je pense que Leurs Altesses le croiront comme je le dis, mais je sais et je vois qu’elles usent de miséricorde envers ceux qui malicieusement les desservent. Je crois pourtant et tiens pour très certain qu’Elles me traiteront bien mieux et m’accorderont plus de pitié, à moi qui ai pu errer, mais innocemment, et par la force des choses, comme Elles le sauront plus tard complètement, à moi qui suis leur créature, et qu’Elles considéreront mes services et reconnaîtront chaque jour plus combien ils ont de prix. Elles mettront tout en balance, ainsi qu’il sera fait du bien et du mal au jour du Jugement, comme nous le dit la Sainte Écriture. Si toutefois Elles ordonnaient qu’un autre me juge — ce que je ne crois pas — et que ce doive être sur une enquête faite aux Indes, très humblement je les supplie d’envoyer là-bas, à mes frais, deux personnes d’honneur et de conscience qui, je crois, reconnaîtront facilement qu’aujourd’hui on y trouve cinq marcs d’or en quatre heures. Quoi qu’il en soit, il est nécessaire qu’Elles y pourvoient.

Le commandeur, en arrivant à Santo Domingo, se logea dans ma maison et, telle qu’il la trouva, il s’en empara. À la bonne heure ! Peut-être en avait-il besoin ! Un corsaire jamais n’en usa ainsi avec un marchand[99]. C’est de mes papiers dont j’ai le plus de regret ; et qu’ainsi il s’en soit emparé de telle façon qu’on n’ait jamais pu en recouvrer un, et notamment ceux qui le mieux me disculpaient et qu’il tient le mieux cachés. Voyez quel juste et honnête enquêteur ! Rien de ce qu’il a fait ne montre qu’il ait eu un but de justice, mais bien d’arbitraire. Dieu, Notre Seigneur, demeure en sa puissance et son savoir, comme il en a coutume, et il châtie toujours spécialement l’ingratitude et les injures.

Lettre au pape Alexandre VI (février 1502)

Transcription de la lettre et pétition écrite par le seigneur Amiral au Saint-Père quand il le supplia de lui accorder de choisir et d'emmener en sa compagnie six religieux pour son entreprise des Indes, etc.

Très Saint-Père,

Dès que je fus engagé en cette entreprise des Indes et que j'eus été à leur découverte, je me proposais en ma volonté d'aller personnellement auprès de Votre Sainteté lui faire révélation de tout. Mais en ce temps naquit un différend entre le seigneur roi de Portugal et le Roi et la Reine, mes seigneurs, le roi de Portugal disant qu'il voulait aussi aller découvrir et gagner des terres en cette direction et dans ces régions, et invoquant à ce propos la justice[100]. Le Roi et la Reine, mes seigneurs, me renvoyèrent en hâte à l'affaire pour tout découvrir et gagner, et ainsi je ne pus effectuer ma visite à Votre Sainteté. J'ai découvert et gagné sur cette route mille quatre cents îles et trois cent trente-trois lieues de la terre ferme d'Asie, sans compter les autres magnifiques, grandes et nombreuses îles à l'orient de l'île Hispaniola où j'ai fondé établissement et que j'ai trouvée d'un tour de huit cents lieues de quatre milles chacune et qui est très peuplée. En peu de temps, j'ai rendu sa population tributaire du Roi et de la Reine, nos seigneurs. Il y a là des mines de tous les métaux, et spécialement d'or et de cuivre ; on y trouve du brasil, du santal, des plants d'aloès et bien d'autres épices. Il y a de l'encens, du moins l'arbre qui le donne : celui à myrobolans. Cette île est Tharsis, c'est Cethya, c'est Ophyr et Ophaz et

Cipango, et nous l'avons appelée Hispaniola. En ce voyage, j'ai tant navigué à l'occident que, quand au soir je voyais le soleil se coucher, ceux de Cadix, en Espagne, allaient le voir se lever deux heures plus tard à l'orient, en sorte que j'ai couru dix lignes de l'autre hémisphère, ce en quoi je ne peux faire erreur, parce qu'il y eut alors, le 14 septembre, une éclipse de Lune. Ensuite, il me fut nécessaire de regagner l'Espagne en hâte, et je laissai là-bas deux frères avec beaucoup de gens, en grande nécessité et danger.

Je revins à eux avec du secours, mais je menai cette navigation nouvelle vers le midi où je trouvai des terres infinies et de l'eau de mer douce. Je crus et je crois ce que crurent et croient tant de saints et sages théologiens que là, dans ces parages, est le Paradis terrestre. La nécessité en laquelle j'avais laissé mes frères et les gens fut cause que je ne pus m'arrêter à reconnaître davantage ces régions et que je retournai au plus vite vers eux. En cet endroit, j'avais découvert une immense pêcherie de perles, mais en l'île Hispaniola la moitié des gens étaient révoltés, vivaient en vagabonds et, là où je pensais trouver enfin le repos de tout le temps passé depuis le début, sans que jusqu'alors la mort m'eût laissé une heure hors de son étreinte, de nouveau ce fut le danger et les peines. Mon âme serait en joie et en repos si maintenant, enfin, je pouvais me rendre auprès de Votre Sainteté avec mon écrit déjà prêt à cette fin, en la forme de commentaires à la façon de César[101] et dans lequel j'ai mis tout au long, du premier jour jusqu'aujourd'hui où j'ai été contrarié dans mon intention de faire un nouveau voyage au nom de la Sainte Trinité, voyage qui sera à sa gloire et à celle de la sainte religion chrétienne. Et cela me rassure et fait que je n'ai ni crainte des dangers, ni ne compte pour rien tant de fatigues et de morts qu'en cette entreprise j'ai connus avec si peu de reconnaissance du monde. J'espère la victoire de l'Éternel Dieu, comme il me la donna toujours dans le passé, et j'affirme, sans contredit, que dès mon retour je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je sois venu auprès de Votre Sainteté avec le récit et la description de tout ce qui est grandiose et exaltant pour la gloire et l'accroissement de la sainte foi chrétienne.

Maintenant, Très Saint-Père, je supplie Votre Sainteté pour ma consolation et pour d'autres raisons qui touchent à cette si sainte et noble entreprise de m'accorder l'aide de quelques prêtres et religieux que pour cette affaire je sais capables et, par votre bref, de donner ordre à tous les

supérieurs, qu'ils soient chartreux ou de l'ordre de saint Benoît ou de saint Jérôme, mineurs ou mendiants, que je puisse, moi, ou celui qui me représenterait, choisir jusqu'à six des leurs qui auraient à travailler n'importe où que cela soit nécessaire en cette si sainte entreprise. Car j'espère en Notre Seigneur pouvoir propager son saint nom et son Évangile dans l'univers. Afin que les supérieurs de ces religieux, que je choisirai de quelque maison ou monastère des ordres susnommés ou de ceux qui ne le sont pas, ne leur fassent ni interdiction ni opposition au nom de leurs privilèges, ou pour toute autre cause, mais au contraire qu'ils les pressent et leur donnent aide et secours autant qu'ils le pourront et que lesdits religieux veuillent bien accepter de travailler et d'obéir en une aussi sainte et catholique affaire et entreprise. Pour tout cela, qu'il plaise de même à Votre Sainteté de dispenser lesdits religieux *in administratione spiritualium, non obstantibus quibuscumque,* etc., leur concédant *insuper* et ordonnant que toujours ceux qui voudront revenir à leur monastère y soient reçus et traités comme auparavant, sinon mieux encore si leurs œuvres le réclament. C'est une très haute grâce que je recevrai en cela de Votre Sainteté ; j'en serais très consolé et il y aura là un très grand profit pour la religion chrétienne.

Cette entreprise fut engagée dans le dessein d'employer ce qu'on en tirerait à rendre la Maison sainte à la Sainte Église. Après être allé là-bas et avoir vu la terre, j'écrivis au Roi et à la Reine, mes seigneurs, que de ce jour à sept ans j'entretiendrais cinquante mille hommes de pied et cinq mille cavaliers pour la conquête de la Sainte Maison, et en les cinq années suivantes cinquante mille autres piétons et cinq mille autres cavaliers, ce qui ferait dix mille cavaliers et cent mille piétons pour ladite conquête. Notre Seigneur révéla fort bien que j'accomplirais cela en montrant dans les faits que je pouvais donner cette année à Leurs Altesses cent vingt quintaux d'or et la certitude qu'il en serait de même au terme de cinq autres années. Satan a dérangé tout cela et, par sa puissance, a mis les choses en tel état que ni l'une ni l'autre promesse ne se réaliseront si Notre Seigneur ne l'arrête. Le gouvernement de toutes ces terres m'avait été donné à perpétuité : maintenant, dans la fureur, j'en ai été destitué. Il se voit bien clairement que ce fut par la malice de l'Ennemi[102] et pour qu'une si sainte entreprise ne vienne pas au jour. De tout cela, mieux vaudra que je cesse de parler plutôt que d'en écrire brièvement.

Notes de la partie V

1. En précisant ici que ce sont les arguments économiques (la promesse de l'or essentiellement) qui ont emporté la décision, Colomb explique en somme pourquoi il a dû monter le mythe de l'or que l'on a pris un peu simplement pour sa propre obsession.

2. Henri Harrisse a établi qu'il s'agissait du fray Juan Perez, ex-confesseur de la Reine, et du fray Antonio de Marchera, astronome astrologue, comme on disait alors — qui participa au deuxième voyage non en qualité de religieux mais de savant. Colomb les avait sinon connus, du moins fréquentés tous deux au couvent de La Rabida.

3. Nous trouvons ici une première trace des idées que Colomb reprendra dans le *Livre des Prophéties*. À partir de la présente lettre, la pensée religieuse de Colomb s'élève au mysticisme. Bien entendu, la prophétie dont il est question ici ne se trouve pas dans Isaïe. Les passages suivants sont sans doute ceux qui ont fait naître l'extrapolation exaltée du découvreur :

XXIV, v. 16 : « Nous avons entendu des extrémités du monde des louanges célébrant la gloire du Juste. »

XLIX, v. 2 : « Les voilà qui viennent de loin, les uns du septentrion, les autres du couchant, et les autres de la terre du midi. »

LV, v. 5 : « Tu appelleras des hommes qui t'étaient inconnus ; et les peuples qui ne te connaissaient pas accourront à toi. »

LX, v. 9 : « Car les îles m'attendent et les vaisseaux sont prêts sur la mer depuis longtemps pour que je ramène tes fils de loin, pour que j'apporte leur argent et leur or avec eux. »

LXV, v. 17 : « Car je vais créer de nouveaux deux et une terre nouvelle. »

4. Lacune de l'original.

5. Cuba.

6. Bois de teinture rouge.

7. Pour Sophora, ou Sofara, nom biblique d'Ophis, lieu insitué. Mais il faut retenir que le nom sémitique de l'Inde est Sufir.

8. Ceuta et Tanger.

9. 1498.

10. Colomb partit avec six bateaux. L'Espagne était en guerre avec la France. Pour éviter des corsaires français, dit Las Casas, l'Amiral se dirige d'abord vers Puerto Santo, dont son beau-père avait eu le gouvernement et où il avait séjourné lui-même au cours de sa période potugaise. Le Portugal n'était plus alors ennemi de la Castille. Colomb fut bien accueilli à Puerto Santo le 7 juin, de même qu'à Madère où il passa ensuite. De là, par le large, il gagna les Canaries. La lettre ne mentionne pas un incident que rapporte Las Casas : celui de la rencontre au large de la Gomera d'un corsaire français qui avait capturé deux vaisseaux espagnols. En apercevant la flottille de Colomb, le corsaire abandonna un navire et s'enfuit en compagnie du second. Les prisonniers espagnols de ce dernier reprirent courage, s'emparèrent des Français qui les gardaient et ramenèrent leur vaisseau. Des Canaries, le 21 juin, Colomb envoya directement trois de ses bateaux à Hispaniola, sous le commandement l'un de Pedro de Araña, frère de Béatrice Henriquez, mère de son second fils, et cousin de Diego de Araña, qui tomba parmi les trente-neuf de la première colonie, l'autre de Alonso Sanchez de Carbajal, regidor de Baeza, le troisième de Juan Antonio Colombo, Génois et parent de Colomb, dit Las Casas, qui ajoute l'avoir connu.

11. Le 24 juin, il mouilla à l'île du Sel (de la Sal) et il partit le 30 pour l'île de Santiago, d'où il se mit en route le 4 juillet. Las Casas rapporte que, dans une de ces îles, des lépreux se soignaient en mangeant des tortues de mer et en se lavant dans leur sang. Dans une autre, des habitants vinrent lui

répéter la légende, commune à toutes ces îles, d'une terre inaccessible que l'on apercevait à l'ouest, truffée ici de la légende particulière selon laquelle des Noirs de Guinée allaient sur de grandes pirogues chargées de marchandises commercer à l'ouest.

12. « Ces îles sont en effet telles que les décrit Colomb ; aussi n'est-ce pas à cause de leur aspect ou de leur fertilité qu'elles sont ainsi appelées îles du Cap-Vert, mais parce qu'elles sont voisines du Cap-Vert (cent ou cent vingt lieues), auxquelles ce nom fut donné en 1445 par Denis Fernandes qui, venant de parcourir les côtes désertes du Sahara, fut frappé d'admiration en voyant les arbres touffus et verdoyants qui couronnaient le sommet du cap qui se présentait à ses yeux. » (Chalumeau de Verneuil.)

13. Cap de la Galère et île de la Trinité. Colomb avait fait la promesse de donner le nom de la Trinité à la première terre rencontrée ; aussi le fait d'apercevoir d'abord trois sommets lui sembla-t-il miraculeux.

14. Il se pourrait qu'ici une phrase ait été sautée, puisque Colomb ne dit pas quel est ce « là ». Dans son récit, Las Casas donne dubitativement un nom : celui de pointe de la Plage. De là, Colomb aperçut la terre ferme pour la première fois et la prit pour une île, d'au moins vingt lieues de large, dit-il, l'estimant sur ce qu'il en voyait. Las Casas écrit : « C'est la terre ferme, et ainsi la découvrit-il le mercredi 1er août 1498. »

15. « C'étaient les traces d'une espèce de cerf qui est abondant en cet endroit. » (Las Casas.)

16. Voile que les anciens Maures portaient par-dessus leur turban.

17. « Le bruit produit par les courants, dans ces parages, est fort remarquable, ils se dirigent à l'ouest avec une vitesse de deux milles et demi à l'heure. » (Navarrete.)

18. Il appela d'abord golfe de la Baleine le golfe de Paria (peut-être par assimilation à ce qu'il advint au saint Brandan légendaire, lequel se sentit soulevé et fut transporté en mer par une baleine), et bouche du Serpent, l'embouchure sud par laquelle il entrait.

19. « Il n'y a que treize lieues et deux tiers. » (Navarrete.)

20. « Pointe de Pena Blanca. » (Navarrete.)

21. Pointe de la Pena.

22. Grande Bouche (Boca Grande), l'une de celles du Dragon.

23. Dans son routier, suivi par Las Casas, Colomb a rapporté plus minutieusement cette partie de son voyage, baptisant en tant qu'île chaque fragment de côte continentale aperçu isolément. c'est visiblement parce qu'il s'est aperçu de son erreur qu'il n'a rien repris de cela dans sa lettre.

24. Des *galos paules*, dit Colomb. Ce sont des sajous, sapajous, sais ou saimiris, singes à longue queue de ces régions.

25. « Elle se nomme maintenant de Alcatraces [des Pélicans]. » (Navarrete.)

26. Environ neuf heures du matin.

27. Il s'agit du voyage de 1494 sur la côte de Cuba.

28. Colomb se trouvait devant une longue presqu'île. Cette phrase montre comment évoluait sa pensée. Aucun autre navigateur n'aurait conclu plus vite. Beaucoup ne seraient sans doute pas arrivés à la conclusion juste avec les éléments qu'il put rassembler en ce court voyage.

29. « Ce doit être le fleuve de Paria ou le Guarapieh. C'est l'endroit que Colomb appela le golfe des Perles. » (Navarrete.)

30. « Par la Boca Grande, le 13 août. » (Navarrete.) Colomb l'appela Bouche du Dragon en raison du danger qu'il y courut.

31. On se reportera au *Journal de bord* du premier voyage, où déjà Colomb nota ces observations.

32. Arin, ou Arina, dans le golfe Persique, centre du calcul des longitudes arabes.

33. Las Seras ou Seres seraient Si-han-fu, aux extrémités de la Chine, et Cangara (Gandara ou Catigara) la limite nord-est de l'Inde selon Strabon. Les distances de cet « hémisphère » ne font pas 180° mais 120°.

34. Banc d'Arguin, sur la côte occidentale d'Afrique, par 20° de latitude nord et 18° de longitude ouest, à l'embouchure de l'oued Atova, sur la côte de Mauritanie, au sud du cap Blanc.

35. « Depuis la pointe d'Icacos, qui est au nord-est de la bouche sud, jusqu'à celle de la Pena, qui est à l'ouest de la Grande Bouche (Boca Grande) dans celles du Dragon (de los Dragos), il y a seulement treize lieues et deux tiers. » (Navarrete.)

36. « Il doit y avoir vingt et une lieues un tiers. » (Navarrete.)

37. Cette lacune existe dans l'original. Il semble qu'il manque les mots « premier méridien » ou quelque chose d'équivalent.

38. On se souvient qu'il s'agit de la mesure des degrés selon Alfraganus, dont l'estimation était fort proche de la réalité, mais dont les milles étaient beaucoup plus longs que ceux de Colomb.

39. Lacune de l'original, il manque évidemment un mot signifiant Asie.

40. Aucun des innombrables historiens et commentateurs de Colomb ne s'est arrêté sérieusement sur cette ahurissante géographie datant du haut Moyen Âge. Pourtant, elle a une cohérence, et une seule : c'est que le continent inconnu où se situe le Paradis terrestre est, ou a été, relié à la fois à l'Afrique et à l'Asie, ce qui explique la tentative forcenée faite par Colomb, lors de son quatrième voyage, de vérifier si cette liaison avec l'Asie existait encore. Il avait des raisons d'en douter puisque Marco Polo était revenu de Chine par mer. D'autre part, il savait à ce moment que les Portugais avaient fait le tour complet de l'Afrique. Que le monde originel se soit modifié n'est pas pour lui une impossibilité cosmo-théologique, mais ce qui ne fait pas question, c'est que le Paradis terrestre soit situé. À l'époque, d'ailleurs, tous pensent comme lui. Il s'agit donc de le trouver. Remarquons aussi qu'il ne dit pas — comme on le lui a fait dire — qu'il n'a pas vu de mappemondes situant le Paradis terrestre, il dit seulement qu'il n'en a vu que le situant par « autorité d'argument », c'est-à-dire sans preuve par l'exploration. Ce qu'il est en train de faire.

41. On verra plus loin comment Colomb concilie ces faits contradictoires : le Paradis terrestre est le lieu le plus élevé du monde, les eaux du déluge l'ont recouvert, les eaux du déluge ne peuvent pas avoir recouvert les sommets des plus hautes montagnes. Sur ce point, Las Casas contredit Colomb et l'accuse de ne pas être assez instruit en les Saintes Écritures, car, selon lui, le Paradis terrestre n'a pas été recouvert par les eaux de déluge.

42. Las Casas, clans son *Historia de las Indias*, rapporte, après les tâtonnements de Colomb qui tiennent à la nature même d'un journal de bord, la conclusion à laquelle celui-ci arriva. C'est déjà le point de vue qu'il développe peu après, dégagé de toute hésitation, dans la lettre.

Voici ce passage recopié intégralement par Las Casas :

« Je suis persuadé que ceci est une terre ferme, immense, et dont jusqu'à ce jour on n'a rien su. Et ce qui me confirme fortement en cette opinion, c'est le fait de ce si grand fleuve et de la mer qui est douce ; ensuite, ce sont les paroles d'Esdras en son livre IV, chapitre 6, où il dit que six parties du monde sont de terre immergée et une d'eau, lequel livre est approuvé par saint Ambroise en son *Hexameron* et par saint Augustin (sur ce point : *Morietus filius meus Christus*) tel que le cite Francisco de Maironés. De plus m'affermirent les propos de beaucoup d'Indiens cannibales que j'avais pris en d'autres occasions, lesquels disaient qu'au sud de leur pays était la terre ferme. J'étais alors dans l'île de la Guadeloupe et j'ai entendu les mêmes propos d'autres Indiens de l'île de Santa Cruz et de celle de San Juan. Ils disaient qu'en cette terre il y avait beaucoup d'or et, comme Vos Altesses le savent, on ne connaissait il y a peu de temps encore d'autres terres au-delà de celle dont Ptolémée écrivit, et il n'y avait personne de mon temps qui crût possible de naviguer d'Espagne aux Indes, ce sur quoi j'ai insisté sept ans durant en votre cour ; et ils ne furent pas nombreux ceux qui m'écoutèrent en cette affaire. Enfin, seul le très grand cœur de Vos Altesses voulut que l'expérience fût tentée contre l'avis de tous ceux qui m'étaient contraires. Et maintenant la vérité apparaît, et avant

peu elle apparaîtra encore davantage. Si cette terre est la terre ferme, c'est une chose digne d'admiration, et ce le sera parmi tous les savants, puisqu'un si grand fleuve en sort qu'il crée une mer d'eau douce de quarante-huit lieues. »

43. « Il dit vrai. » (Las Casas.)

44. Colomb suivait alors le lit d'un puissant courant.

45. Celte réflexion est essentielle à la compréhension de la géographie colombienne. La surface terrestre a diminué et s'est divisée depuis la création du monde et la vie d'Adam et Ève au Paradis terrestre. Cette conception d'une « révolution » de la surface terrestre est non seulement étonnante à cette époque, mais elle restera celle de très rares esprits jusqu'au XVIIIe siècle.

46. Les hypothèses cosmo-théologiques de Colomb ne doivent pas masquer le remarquable esprit d'observation qui se maniteste ici.

47. Averroès.

48. « Ce n'est que dans le quatrième. » (Las Casas.)

49. François de Meyronnes, moine franciscain mort en 1325, dit le Docteur Illuminé. Colomb ne le connaît probablement que par d'Ailly.

50. Il est difficile de demander plus précise déduction du continent sud-américain, en tant que continent austral inconnu.

51. Les événements dramatiques d'Hispaniola empêchèrent Bartolomé Colón d'aller achever la découverte.

52. La carte mentionnée ici fut remise par Fonseca à Hojeda, qui partit avec Vespuce reconnaître ces nouvelles terres dont ils s'attribuèrent la découverte avec la complicité des innombrables ennemis de Colomb, dont Ferdinand d'Aragon fut sans doute le premier et le principal. Peu d'escroqueries historiques ont eu une telle résistance à l'élucidation.

53. Ce fragment concerne la concession faite, en date du 2 juin 1497, par les Rois à Colomb, de 50 lieues de terres à prendre en l'Hispaniola. On notera que s'il les refuse, à ce moment où les choses se gâtent dans la colonie, ce n'est pas sans rappeler son prodigieux privilège du « dixième » et du « huitième ».

54. Une nouvelle fois, et ce ne sera pas la dernière, Colomb rappelle aux Rois ses mérites dans une découverte qu'ils ne crurent d'abord pas possible. Las Casas cite un autre fragment de lettre où Colomb écrit : « Pour rester auprès de Vos Altesses, je n'ai voulu m'entendre ni avec la France, ni avec l'Angleterre, ni avec le Portugal, desquels princes Vos Altesses ont vu des lettres aux mains du docteur Villalano », ce qui est renverser les rôles dans les négociations qu'il eut avec ces souverains. On peut douter du caractère judicieux ou habile d'une semblable argumentation.

55. C'est à l'indignation de Las Casas que l'on doit cet extrait de lettre, sans doute le plus noir de la biographie de Colomb — qui place ici êtres humains et bois de brésil sur un même plan — et qui représente un tournant dans sa politique de colonisation. Le fragment permet cependant, en même temps, de relativiser les choses par le rappel de l'usage général de l'esclavage à cette époque. On sait que la reine Isabelle refusera ce trafic d'esclaves et exigera leur retour aux îles. De ce document date donc le grand débat qui va durer plus d'un siècle sur la légitimité de la mise en esclavage, d'abord des Indiens, puis de tous les hommes.

56. Humour noir que le rapprochement de ce fragment avec le précédent. On ne peut guère comprendre le passage sur les « coutumes » des Indiens que comme une référence à leurs mœurs, en particulier sexuelles.

57. Colomb embellit ici la situation. En fait, il faudra du temps avant que les Européens s'habituent à la nourriture américaine et qu'agriculture et élevage soient suffisants pour les besoins de la colonie. On notera au passage la mention du servage des Indiens indiqué comme chose allant de soi.

58. Ici se manifeste explicitement le puritanisme, d'ordinaire implicite. Mais le lien n'en est pas moins évident entre les « mœurs » et la fainéantise des aventuriers qui ouvrent l'ère noire du génocide.

59. Colomb poursuit encore l'espoir de colons « laboureurs » qui remplaceraient les aventuriers gueux, contre lesquels il avoue déjà son impuissance.

60. Écho, malheureusement tronqué, des plaidoiries, qui ne vont plus cesser, de défense contre les campagnes qui commencent contre l'Amiral, dont l'un des thèmes est son origine étrangère, et qui vont amener sa chute de « gouverneur et vice-roi ».

61. Voici maintenant l'apparition du Diable comme ennemi global de Colomb et de son œuvre. Ce sera, un siècle plus tard, l'interprétation de Lope de Vega, dans sa pièce *Le Nouveau Monde découvert par Cristóbal Colón.*

62. Maintenant, Colomb accuse ses adversaires en Espagne et, sans doute, déjà Fonseca.

63. Bien entendu, les « Indes ».

64. Nouvelle affirmation que les terres atteintes sont sinon inconnues du moins oubliées depuis les Anciens.

65. La conviction, ou, si l'on préfère, l'intuition de Colomb, apparaît ici comme prophétique.

66. Là encore, la clairvoyance de Colomb, qui se traduit par une véritable critique de la politique européenne — qui est surtout, d'ailleurs, celle de Ferdinand — est totale.

67. Colomb n'a pas pensé cela d'abord (voir *Journal de bord*). Las Cases s'opposera à cette politique de l'évangélisation forcée.

68. Sorte de patate au goût de châtaigne.

69. Empêtré dans sa lutte avec le rebelle Roldan, il semble bien que Colomb cède ici au commerce des esclaves pour s'assurer un soutien de la base des colons.

70. C'est Colomb, ou le copiste de ce texte, qui donne les deux orthographes au nom de ce cacique.

71. Cette lettre dénonce la « convention » que Roldan a arrachée à Colomb.

72. Ce voyage de découverte de Bartolomé, que la révolte de Roldan empêche, devait approfondir la reconnaissance du Paria, c'est-à-dire de la terre reconnue par Colomb comme le Nouveau Monde qu'il cherchait. C'est Hojeda et Vespucci qui auront le profit matériel et historique de son exploration.

73. La montagne de Çibao se révéla en effet contenir une mine d'or.

74. L'argumentation de Colomb sur la situation de la première ville de la colonie fut controuvée, et elle dut être abandonnée pour l'installation de Santo Domingo sur la rive sud de l'île.

75. Estimation monstrueusement exagérée puisque l'Hispaniola (Haïti) a moins du dixième de la superficie de l'Espagne.

76. On n'a plus trace d'une telle carte, dont on peut penser que Colomb les dessinait lui-même.

77. Premier terrible aveu de l'effet de génocide de la colonisation.

78. Le document comporte l'ensemble des titres des rois qu'on trouvera tout au long en tête des mandements, p. 419 et suiv.

79. Colomb a ici modifié sa signature, sans doute parce qu'il agit au seul titre de vice-roi.

80. Il s'agit du bois rouge qui a donné ce nom à l'immense sous-continent.

81. Texte retrouvé en 1985.

82. Texte retrouvé en 1985.

83. « Son fils Ferdinand rapporte en son *Histoire* (chap. 84) qu'au jour suivant de là Nativité, en 1499, l'Amiral se vit abandonné de tous dans la guerre contre les Indiens et les mauvais Chrétiens, et dans une telle extrémité, pour éviter la mort, il abandonna tout et se mit en mer sur une petite caravelle. » (Navarrete.)

84. Le début de cette phrase a dérouté tous les commentateurs. Navarrete la dit incompréhensible sous n'importe laquelle de ses graphies. Asencio la dit tronquée. Une chose est certaine, Colomb y distingue le continent sud-américain des Indes et c'est l'incompréhension de sa pensée sur ce point qui a empêché les critiques de bien lire le début de la phrase. La subordonnée sur l'autel de Saint-Pierre (Rome) est moins claire.

85. Il s'agit de la mort du prince don Juan, survenue à Salamanque le 4 septembre 1497.

86. Cette dernière phrase précise encore la conscience qu'a Colomb d'avoir donné à l'Espagne un continent absolument nouveau, inconnu jusqu'alors.

87. L'alcade, on s'en souvient, c'est F. Roldan.

88. La Reine.

89. Adrien de Mosica, ou de Muxica, qui avait été un des compagnons de Roldan.

90. Ici, Colomb s'excuse — et assez mal — de l'exécution d'Adrien de Muxica, que Las Casas, qui arriva dans l'île un an et demi ou deux après l'événement, rapporte de la façon suivante : « Adrien de Muxica demanda qu'on lui permît de se confesser ; l'Amiral dit qu'un prêtre qui se trouvait là le confessât, mais quand le prêtre se mettait au devoir de le faire, il s'arrêtait et refusait de se confesser ; et cela se répéta plusieurs fois. L'Amiral, voyant qu'il faisait cela pour retarder sa mort, ordonna qu'on le jetât par-dessus un créneau, et ainsi fut fait. Il criait qu'on le laissât se confesser et que, par peur de la mort, il ne se souvenait plus de ses péchés et qu'il laissait condamnés beaucoup qui n'étaient pas coupables. Mais cela ne lui fut d'aucun profit. » C'est la première mention d'une exécution par Colomb de l'un de ses ennemis.

91. Ce passage est obscur. Il semble pourtant qu'il s'agisse d'une imposition du tiers de tout l'or recueilli par les colons en tant que chercheurs.

92. D'Espagne.

93. Il s'agit de l'arrivée du commandeur de Bobadilla.

94. En Espagne, entre le deuxième et le troisième voyage.

95. Il est, en effet, incontestable que si Colomb avait eu une attitude démagogique à l'égard des colons au lieu de vouloir à tout prix fonder la colonie à demi spartiate définie dans le mémoire de préparation au deuxième voyage, les aventuriers ne se seraient pas dressés en masse contre lui.

96. En Espagne.

97. « Les anciens Espagnols appelaient "chevaliers de conquête" chacun des vainqueurs parmi lesquels on partageait les terres conquises. » (Chalumeau de Verneuil.)

98. Calcutta.

99. Dans ce mot d'indignation, l'ancien corsaire dit son mépris aux grands seigneurs de vieille famille qui se plaisent à l'humilier.

100. Cette indication suggère que, pour conserver au pape son attitude d'arbitre au-dessus des parties, il fut peut-être conseillé à Colomb en 1493 de ne pas se rendre auprès de lui.

101. Il s'agit là probablement d'un des nombreux ouvrages perdus de Colomb.

102. Du Diable.

VI.

Du troisième retour au quatrième voyage

Brouillon d’une lettre au Conseil de Castille

On ne sait si la lettre dont ce texte, de la main de Colomb, est le brouillon fut envoyée. Elle fut écrite probablement dès après son arrestation, et peut-être même en mer. Plainte et réquisitoire, le découvreur humilié et ulcéré n’est pas encore brisé et rappelle une nouvelle fois ses mérites et combien de scepticisme il a dû vaincre pour parvenir à donner à l’Espagne un monde dont, en visionnaire, il extrapole l’importance réelle.

Seigneurs, il y a déjà dix-sept ans[1] que je suis venu servir ces princes avec l’entreprise des Indes. Les huit premiers se passèrent en disputes au terme desquelles mon avis fut estimé chose ridicule. J’ai avec passion poursuivi mon dessein, et ai répondu à la France, à l’Angleterre et au Portugal que ces terres et seigneuries étaient pour le roi et la reine, mes seigneurs[2]. Les promesses n’étaient ni peu de chose ni vaines. Ici Notre Seigneur m’avait montré le chemin, et là j’ai mis sous sa seigneurie plus de terres que l’Afrique et l’Europe ensemble, et plus de mille sept cents îles[3], outre l’Hispaniola qui est plus grande que toute l’Espagne. En ces terres on pense que fleurira grandement la Sainte Église. Quant au temporel, on peut espérer ce que déjà dit le vulgaire. J’ai mis sept ans en cette conquête, par la volonté divine. Au moment où j’espérais avoir faveur et repos, à l’improviste, je suis fait prisonnier et emmené chargé de chaînes, avec force et déshonneur pour moi et pour le service de Leurs Altesses. La cause en fut instruite avec malice. Les témoins furent des personnes civiles qui s’étaient soulevées et qui avaient voulu se rendre maîtres de la terre. La foi…[4]. Et

celui qui était venu pour cela était chargé de rester comme gouverneur, si l'enquête était grave. Qui jugera cela, et où, comme chose juste ? J'ai perdu là ma jeunesse, la part qui m'appartient de ces choses, et avec cela l'honneur ; non cependant hors de Castille, là où seront jugés mes actes et moi comme capitaine qui depuis l'Espagne est allé conquérir, jusqu'aux Indes, et non pas gouverner une ville, cité ou village déjà administré, mais mettre sous la seigneurie de Leurs Altesses des peuples sauvages, belliqueux, qui habitent les montagnes et les bois[5]. Je supplie Vos Seigneuries qu'elles daignent, avec le zèle de très fidèles chrétiens, jouissant de la confiance de Leurs Altesses, de lire tous mes écrits, et comment je suis venu servir ces princes, de si loin, laissant femme et enfants, que jamais je n'ai revus à cause de cela[6], et comment maintenant, à la fin de ma vie, je suis dépouillé de mon honneur et de mes biens, sans cause, sans qu'il y ait là procès ni miséricorde. Je dis « miséricorde », mais que l'on n'entende pas cela pour Leurs Altesses, car ce n'est pas leur faute.

Mémoire aux Rois

Ce mémoire autographe non daté semble bien, non pas préparer le troisième voyage, comme l'ont cru certains éditeurs, mais répondre aux besoins de la colonie en chaos, et avoir été écrit à la demande des Rois, après que la reine eut calmé l'amertume de Colomb et lui eut fait restituer ses biens. Il aurait eu pour fonction d'indiquer une nouvelle fois les conditions d'une colonisation contrôlée.

Vos Altesses m'ont mandé de rédiger un mémoire des choses qui seront nécessaires pour l'approvisionnement des Indes, et, selon ce qu'il me paraît, on a besoin de ce qui suit :

Premièrement, à mon avis, six navires pour les quatre ou cinq cents hommes nécessaires pour soumettre l'île Hispaniola. De ces navires, il y a déjà quatre dans ladite île : deux qui sont à Vos Altesses ; un qui s'appelle la Niña[7] et est pour moitié à Vos Altesses, et pour moitié à moi ; l'autre qu'on appelle la *Vaquenos*[8], est pour moitié à Vos Altesses, et pour l'autre moitié à une veuve de Palos.

Il est nécessaire que les deux navires qui manquent pour que nous en ayons six soient de cent vingt tonneaux chacun, pour suppléer à l'insuffisance des autres qui sont plus petits, et parce qu'il reviendra moins cher de les acheter que de les affréter. De même pour les marins qu'il faudra prendre à solde, et non à loyer, car cela reviendra moins cher et l'on sera mieux servi.

Pour le ravitaillement des navires et que ces gens soient nourris, il faudra procéder comme suit : un tiers en biscuits de bonne qualité et bien épicés, qu'ils ne soient pas vieux, car on en perdrait la plus grande partie ; un tiers en farine salée, de celle dont la salaison se fait en même temps qu'on la moud, et un dernier tiers en blé.

De plus, il faudra du vin, du lard, de l'huile, du vinaigre, du fromage, des pois chiches, des lentilles, des fèves, du poisson salé, des filets pour la pêche, du miel, du riz, des amandes et des raisins secs.

De plus, pour réparer les navires, il faudra de l'étoupe, des clous, du suif, des filins, du fer et des ferrures.

De plus, il est nécessaire que, parmi les hommes qui seront sur les navires, il y ait des ouvriers, tels que calfats, charpentiers, tonneliers, serruriers, un forgeron et un scieur. Et l'on devra emporter des scies, car cela reviendra moins cher[9].

De plus, il est nécessaire que les navires qui partiront emportent du bétail : moutons, bovins et chèvres, et qu'ils soient jeunes. On pourra les prendre aux îles Canaries, où ils coûteront moins cher, et parce qu'elles sont plus proches[10].

Il est nécessaire que l'on prenne, pour l'habillement, du lin, du drap, des chaussures, du fil, des aiguilles, de la futaine, de la grosse toile, des bonnets, et, pour les chevaux, des selles, des mors et des éperons.

En outre, on aura besoin, pour les navires qui partiront, comme pour les hommes qui établiront leur résidence là-bas, d'armes, telles que bombardes pour les navires, lances, épées, poignards, arbalètes, avec cordes et carreaux[11].

Il faut de même des choses nécessaires pour soigner les malades, le père fray Juan[12] informera Vos Altesses de tout ce dont on aura besoin.

Si toutes les choses susdites doivent être distribuées en nature, il sera nécessaire que le soin en soit confié à une personne de haute conscience, afin qu'elle donne à chacun son dû, sans rien retenir de ce qui lui en revient, et si l'on décide que la distribution n'est pas faite par ration, il faudra faire remettre à chacun, là-bas, une partie de la solde en argent, pour ce qu'il leur faudra acheter.

L'on devra aussi nommer une personne, connue pour sa probité, qui fasse observer pour chacun ce qui est de justice, et qui traite tout un chacun comme il convient ; car si ceux qui en ont aujourd'hui la charge continuent

de l'exercer, non seulement les chrétiens mais aussi les Indiens abandonneront ces terres, tant les uns comme les autres sont traités avec cruauté plutôt qu'avec raison et justice. Et comme, parmi ceux qui se trouvent là-bas, beaucoup voudront s'y établir, il faudra que la personne revêtue de ladite charge ait le pouvoir de leur assurer ce parti et de leur en donner liberté selon qu'elle le jugera nécessaire.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Mémoire de préparation du quatrième voyage

Ce mémoire, que l'on suppose rédigé entre juin et octobre 1501, alors que Bobadilla était remplacé par Ovando au gouvernement de la colonie et que Colomb obtenait une nouvelle autorisation de repartir, mais seulement pour un voyage de découverte, est le seul que l'on ait conservé qui porte sur le montant des soldes et frais de ses voyages et sur la nature des vivres et matériels qu'ils nécessitaient. Le premier chiffre (ici en lettres), qui précède chaque spécification, représentait probablement la première avance sur les sommes à payer. Nous avons transformé en chiffres arabes et en lettres les chiffres romains qu'emploie Colomb.

Qu'on achète quatre navires, l'un de quarante tonneaux et les autres de cinquante jusqu'à quarante tonneaux, dont le prix peut s'élever à 800 000 m

Quatre mille pour payer quatre capitaines, pour chaque navire, pendant six mois à quatre mille par mois 96 000 m

Quarante-huit mille pour douze marins par navire à trois mille chacun durant six mois 248 000 m

Sur chaque navire, un calfat et un charpentier, comptés dans le nombre de marins.

Quatre mille pour quatre pilotes à deux mille chaque mois font 48 000 m

Quatre mille pour quatre maîtres, de même 48 000 m

Quarante-huit mille pour dix[13] matelots par navire à six cent soixante maravédis 192 000 m

Vingt mille pour cinq écuyers en chaque navire à mille maravédis 120 000 m

Quatre mille pour des contremaîtres à mille cinq cents 36 000 m

Vingt mille pour approvisionner durant vingt mois lesdites personnes, et avec des rations doubles pendant lesdits vingt mois 1 065 600 m

Cent cinquante-deux mille

pour des marchandises 80 000 m

pour affréter les navires 400 000 m

Trois millions cent soixante-treize mille six cents.

Trente mille, une personne en qualité de principal, comme trésorier 60 000 m

Onze mille, en chaque navire un à vingt mille par an, six mois pour tous.

Trois millions deux cent quarante-trois mille six cents[14].

Mémoire :

Pourvoir à ce qu'on fasse frapper dix mille pièces de monnaie en cuivre pour les apporter et laisser là-bas, avec l'effigie de Leurs Altesses, et autour les lettres « *F. Y. Rex Regina Hispanie* », et sur l'autre face une chose de dévotion[15].

Ensuite, pour l'approvisionnement en artillerie, il me paraît que chaque navire doive porter un fauconneau, seize bombardes en fer, dix arbalètes, dix douzaines de lances, dix de javelots, dix de boucliers et de carreaux. Pourvoir en personnes ces emplois avec leur solde. Mémoire de biscuit, vin, bœuf salé, poisson, vinaigre, huile, semences, épices, qui sont nécessaires pour cent cinquante personnes.

— vin	200 arrobes
— biscuit	800 quintaux
— porcs	200 porcs

— huile	8 pipes
— vinaigre	8 tonneaux
— bœuf fumé	23
— roussette [séchée]	80 douzaines
— poissons	60 douzaines
— fromages	200 fromages
— pois chiches	12 cahizes
— fèves	7 cahizes[16]
— moutarde, roquette, ails, oignons…	
— médicaments divers	10 000
— bouliers	4
— cordes et hameçons	
— suif	20 quintaux
— poix	10 quintaux

— clous 10 000, destocado [?] 20 000 de couverture, étoupe et chanvre.

Lettres au frère Gaspar de Gorricio

Gaspar de Gorricio était moine chartreux au couvent de Las Cuevas, à Séville. Originaire de Novarre en Italie, on ne sait de quand date son amitié avec Colomb, mais celle-ci était devenue très étroite. Non seulement c'est avec lui que Colomb recueille son Livre des prophéties, *mais il lui confie ses papiers, clefs de son avenir et de celui de sa famille, avant de repartir pour le plus hasardeux de tous ses voyages, et, des lettres qu'il lui écrivit et qu'on a conservées, il ressort qu'il était son plus intime confident.*

Révérend et très dévot père,

J'ai reçu vos lettres par le serviteur de Camacho[17]. Seul Notre Seigneur sait le plaisir et la paix qu'elles m'ont apporté, tout particulièrement de la composition de cet écrit, qui vient à point nommé pour de si hauts princes[18].

J’ai pensé vous le retourner pour que vous l’écriviez en lettres plus rondes comme, seigneur, vous savez si bien le faire. Mais je ne vous le renvoie pas par ce courrier parce que sa lecture m’est bonne et que je le montrerai ainsi peut-être à Son Altesse, parce que je sais que cela lui sera agréable. Quant aux affaires des Indes, on ne s’en est pas occupé ni ne s’en occupe, ce qui n’est pas pour notre malheur, mais pour notre bien. Et si, sur ce qui me concerne, je ne vous écris pas par le menu ce qui se passe, vous ne devez pas vous en étonner, car il y a des choses qui ne sont pas à confier à la plume. Je dirai seulement que vous devez être joyeux et satisfait, puisque Notre Seigneur est avec nous, ainsi que Leurs Altesses[19]. L’autre jour, je vous ai écrit à propos d’un livre de voyages aux Indes[20] que je vous ai envoyé par Ballester. Je serais heureux de savoir si vous l’avez reçu.

Rien d’autre, sauf que je me recommande à vos pieuses prières, dont je sais que jamais elles ne me manquent, ce qui me réconforte ; car tout bien et tout repos relève de Celui qui est notre Vrai Rédempteur. J’ai eu grand-peine de ce que vous m’avez écrit, puis réconfort de par la réponse du père prieur.

À tout on trouvera remède.

Fait ce jour vendredi 26 février, à Grenade [1501][21].

Votre très dévoué serviteur.

.S.
.S.A.S.
XM Y
L’Amiral

Révérend et très pieux père,

J’ai bien reçu le paquet contenant le brouillon que vous m’avez envoyé[22]. Je vous demande en grâce de vouloir me pardonner si je n’y réponds pas tout de suite, je le ferai au plus tôt et vous enverrai la réponse à tout par une personne de très grande confiance, ou je vous porterai la réponse moi-même.

Fait ce jour mercredi à midi.

Votre très dévoué serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
L’Amiral

Grenade, le 24 mai 1501.

Révérend et très pieux père,

Ici, il n’y a jamais manque d’une affaire qui suspende toutes les autres. Madame l’Infante vient de partir au nom de Notre Seigneur[23]. On croit qu’à présent on parlera des Indes. Leurs Altesses sont les plus sages princes qui furent jamais. Leurs très grandes occupations ont été la cause que je n’aie pas aujourd’hui une bonne rente, que cette affaire ne soit pas très prospère, et l’Espagne déjà plus riche. C’est à l’inverse que l’on a agi en tout jusqu’ici, et maintenant plus que jamais. Quelque péché nôtre en est la cause.

J’ai grand besoin d’une copie authentifiée par un notaire d’un document qui se trouve là[24], qui me permette de faire un majorat, et j’aimerais qu’il fût sur parchemin. Marco de Bargali, porteur de la présente, s’en chargera, ou Gonzalo Camacho. Et aussitôt après, qu’ils vous rendent l’original, à vous seigneur, afin qu’il reste où il se trouve, et qu’on m’apporte la copie. Quelques lettres de Leurs Altesses s’y trouvent, où elles m’écrivent et me promettent des faveurs et des honneurs. Si cela ne vous dérange pas trop, seigneur, faites-m’en parvenir des copies.

J’ai reçu toutes vos lettres avec le plaisir de toujours. Je vous ai envoyé le livre par messire Francisco[25]. Quant au mien, je n’y ai ensuite pas touché, à cause de fièvres que j’ai eues. La reine, notre souveraine, me fait dire qu’il lui serait agréable que je parvienne à un accord avec le Seigneur évêque[26], et que, s’il y avait désaccord, Son Altesse se ferait médiatrice. Il est parti pour les Flandres et, au moment de son départ, il est venu me voir. Je

voudrais vous faire savoir bien des choses mais non par lettre ou par une tierce personne, et ainsi attendront-elles[27]. Que Notre Seigneur ait en garde votre vénérable personne.

On a prétendu ici qu'un religieux de votre ordre ne pouvait aller à Rome, ni ailleurs[28] ; je vous prie de m'en informer.

Fait le 24 mai, à Grenade.

Votre très dévoué serviteur.

L'Amiral.

Grenade, le 9 juin 1501.

Révérend et très pieux père,

J'ai reçu toutes vos lettres et la copie du majorat. La reine, notre souveraine, m'a dit qu'elle voulait lire attentivement votre écrit[29], lequel est très bon et bien consolant. Quant aux choses des Indes, on s'en occupe, mais à ce jour aucune décision qui me permette de vous dire chose certaine, sauf que Leurs Altesses m'ont dit que rien ne serait touché de mes biens et de mes charges. Il est certain que j'ai espéré et espère leur faveur. À mon écrit je ne me suis pas remis depuis, ce pourquoi je ne vous l'envoie pas. Frère Pedro[30] était ici et est reparti. J'ai été étonné de ce qu'il n'avait pas pour moi une lettre de vous, ainsi que vous me l'aviez écrit, cependant j'ai eu enfin vos lettres. Je voudrais faire tout ce qui vous serait agréable, ainsi qu'au révérend père prieur et à tous ces religieux dont mon désir est de les contenter et de leur obéir en tout ce qui m'est possible, de mon entière et meilleure volonté. Je me recommande à la bienveillance de tous et à leurs pieuses prières. Ce messager est sur le départ. Je vous écrirai dès qu'il y aura du nouveau.

Fait, aujourd'hui mercredi 9 juin, votre très dévoué serviteur.

Livre des prophéties

Sitôt qu'ils surent que Colomb et ses frères étaient ramenés prisonniers en Espagne et avaient été enchaînés, les Rois Catholiques les firent délivrer. La rencontre de Grenade, le 17 décembre 1500, donna lieu à une scène d'émotion. Colomb pleura. Mais Bartholomé parla avec hauteur et rudesse. Les souverains se firent conciliants et modérés. À partir de là, cependant, commença pour les Colomb une période de disgrâce. Il se peut que les Rois aient été prêts à faire du découvreur un de leurs hauts pensionnés. Mais ils voulaient en finir avec les difficultés propres à sa personne, et par le moyen le plus simple : en l'écartant de sa découverte. Ce que Colomb ne pouvait accepter.

Pendant un an, l'attitude des Rois demeura plus que réservée et ce n'est qu'en septembre 1501 qu'ils décidèrent la restitution des biens saisis par Bobadilla, que l'amiral avait aux Antilles, et rétablirent son droit au « huitième ». Pendant cette année de purgatoire, obligé à l'inactivité, Colomb reprend une idée évoquée déjà dans le Journal de bord *du premier voyage : celle de la reconquête de Jérusalem. Son mysticisme s'accroît dans son infortune, mise en parallèle avec l'exaltation de sa découverte et de sa personne propre. Le sens de sa « désignation » ne le met-il pas à même de parfaire l'unification chrétienne du monde, à la veille de la fin des temps annoncée ? Avec l'aide de son ami Gaspar de Gorricio, il accumule les citations bibliques, de Pères de l'Église, d'anciens et de modernes, toutes tirées — et souvent par les cheveux — dans les deux directions de l'annonce de la découverte des terres nouvelles et de la reconquête de la ville sainte ; les richesses des premières devant permettre l'œuvre seconde.*

Précédé d'un échange de lettres avec Gorricio et, un peu plus loin, d'une des plus longues et des plus intéressantes des lettres adressées aux Rois, ce livre est essentiel pour parfaire le portrait psychologique et moral de Colomb. À vrai dire, on ne peut comprendre Colomb sans le lire. La Bible

n'est pas alors le vieux livre d'un peuple, c'est Le Livre, où tout est vrai, où l'invraisemblable et l'incompréhensible ne font qu'appeler à un sens symbolique. Plus ! C'est le livre dicté par Dieu même où passé, présent et futur sont écrits. Donc la découverte du Nouveau Monde y est. Il suffit de savoir le lire. C'est l'objet du recueil. Les contresens, les interprétations abusives, voire les coups de pouce aux textes ne sont pas la marque spéciale de Colomb, ils sont de la pensée du temps.

Le recueil de plus de deux cents « prophéties » constituant à lui seul un petit volume, nous ne donnons ici que les lettres et les citations les plus significatives.

Prophéties que rassembla l'amiral Cristóbal Colón sur la récupération de la sainte ville de Jérusalem et la découverte des Indes, adressées aux Rois Catholiques.

Que Jésus et Marie soient avec nous. Amen !

Grenade, le 13 septembre 1501.

Révérend et très pieux père,

Quand je vins ici, je commençai à compiler les autorités qui me semblaient toucher le cas de Jérusalem en [un livre] pour ensuite les revoir et les mettre en vers à la place où […] selon leur cas. Ensuite il m'advint d'autres occupations, qui ne m'ont pas donné lieu de poursuivre mon ouvrage, et j'en suis encore là. Tel quel je vous l'envoie pour que vous le voyez […]. Il se pourrait que votre âme vous incite à le poursuivre et que Notre Seigneur vous révèle des autorités très authentiques. Nous n'avons qu'à suivre la Bible ; en beaucoup d'endroits la Glose[31] sera profitable et révélatrice, et il nous faudra bien la garder en notre mémoire au moment de le mettre au propre.

Fait à Grenade, le 13 septembre 1501.

Réponse du père Gaspar De Gorricio

Très magnifique et très distingué seigneur mien,

Par d'autres missives, j'ai écrit à votre Seigneurie comment j'avais reçu votre lettre et le *Livre des prophéties* avec les dits et autorités concernant le cas du mont Sion et Jérusalem, et les gens, îles et nations de l'Univers, sur quoi, selon mon humble intelligence, pour accomplir votre volonté, je travaillerai autant que je le pourrai, comprenant que c'est un exercice très saint, et dans l'espoir d'apprendre et d'éveiller mon entendement à une chose aussi salutaire, consolatrice et au service de Notre Seigneur Dieu, et pour le bien et la gloire de nos rois et de toute la religion chrétienne. Et ainsi pourvu de la grâce de l'Esprit Saint et guidé par le travail de votre seigneurie, qui a rassemblé la fleur de tant et de si vraies autorités — sentences, dits et prophéties — moi, j'ai interpolé et ajouté quelques fragments, comme qui rassemble des restes de régimes d'olives et des glanes d'épis. Et, ainsi, j'ai consolation de l'essentiel comme des miettes qui, en quelque sorte, m'ont introduit à ce dont j'étais fort éloigné en mes études. Et de cela, je me félicite fort, priant Notre Seigneur qu'il accomplisse « *Quod locutus est per os prophetarum* » — ce qu'il a dit par la bouche des prophètes. Et plaise à son infinie clémence qu'il en soit ainsi, et que soient portés de l'avant les saints désirs de votre seigneurie, comme, non sans raison, Il fit venir à notre connaissance les îles des Indes et les terres fermes par le soin de votre magnanime personne. Ce peu, seigneur, que j'ai ajouté et interpolé, votre seigneurie le trouvera écrit de ma propre main. Je soumets le tout à la correction de votre esprit et de notre prudent jugement. Je n'ai pas eu soin de coordonner les dits et les matières et moins encore les fragments d'histoire, mais j'ai interpolé quelques règles et dits des docteurs à leur sujet, par lesquels quelque diligent lecteur pourra être instruit et éclairé des doutes qu'ils lui offriraient. *Insuper*, j'ai été le plus bref que j'ai pu, me fiant aux originaux, et aussi afin de ne pas être ennuyeux par trop d'écriture. Étant donné que, sur ce que votre seigneurie a fait et mes ajouts, il n'y a pas de très abondants textes des autorités et des prophéties sur le sujet, votre seigneurie n'a pas cité tous les livres du Vieux et du Nouveau Testament, ni tout ce qu'ont écrit les saints hommes et docteurs. Plaise au Seigneur que vous en ayez l'esprit comme la volonté et

le désir ; et *sufficit*. Si votre seigneurie me demande quelque autre chose pour cela, comme *in reliquis, me semper promptum et paratissum fore iam nouit.*

Fait en cette votre maison de Las Cuevas, le 23 mars de l'an 1502.

Ci-commence le livre ou recueil des autorités, dits, sentences et prophéties sur la récupération de la Sainte Ville et du mont de Dieu, Sion, et la découverte et conversion des îles de l'Inde et de tous les gens et nations de Ferdinand et Isabelle, nos rois hispaniques.

Somme angélique[32] (exposé de ladite)

La Sainte Écriture est exposée de quatre manières : premièrement au sens historique. L'histoire est la narration d'un fait vu ou connu par l'historien, donc, parmi les Anciens, personne n'écrivait histoire qui n'ait connu les faits en quelque manière. Le deuxième sens est allégorique, fiction en vertu de laquelle une chose en représente ou symbolise d'autres, différentes, ou aussi lorsque, par un fait, on en fait connaître un autre qui doit être cru. Le troisième est tropologique, terme composé de tropos : mode ou raison de vie, et de logos : dit, parole, ou discours, qui a lieu lorsque, par un fait, on fait comprendre ce qui doit être réalisé. Enfin, le quatrième est anagogique, mot formé de ana qui signifie sur, et agoge, manière de vivre, c'est-à-dire lorsque par un fait on fait comprendre ce que doit être désiré, la gloire future.

Item, sur le rationnel de l'office divin.

Dans le mot Jérusalem sont suggérés bien clairement les quatre sens de la Sainte Écriture : l'historique signifie la ville terrestre vers laquelle se dirigent les pèlerins ; l'allégorique figure l'Église militante ; le tropologique, quelque âme fidèle ; l'anagogique est le symbole de la Jérusalem céleste, la justice ou le royaume du ciel.

Ayant énoncé ces choses, prions.

Nicolas de Lyre, *Glose sur Daniel*

(Chap. 8)

Il est à signaler pour l'évidence de l'écrit suivant que, dans la sainte Écriture, quelquefois, il existe un double sens littéral, c'est pourquoi ce qui fut fait dans l'Ancien Testament fait figure de ce qui est réalisé dans le Nouveau Testament. Alors, il y a là un double sens littéral : un moins important et l'autre plus que le premier, à savoir sur ce qui produit d'une manière plus parfaite la parole ou le fait énoncé.

Par exemple : Paralipomènes I, chap. 22, il est dit : « Il sera mon fils, et moi, je serai son père », ce qui est parole du Seigneur, parlant de Salomon, qui fut fils de Dieu par adoption au début de son règne […] et ainsi ces paroles furent accomplies littéralement en Salomon, mais d'une manière plus parfaite en le Christ, qui est fils de Dieu par nature alors que Salomon le fut au sens figuré […].

De cette manière, sur ce qui tient à notre propos, si, sous l'image du bélier et du bouc, Daniel traite de la lutte des Grecs et des Mèdes, son principal propos est de traiter de la lutte de l'Antéchrist, ou de ses suppôts, et de celle des chrétiens, c'est pourquoi ce passage est d'un double sens littéral, comme il apparaît par ce qui est plus haut dit.

Lettre de l'Amiral au roi et à la reine

Très chrétiens et très hauts princes,

La raison que j'ai de vouloir la restitution de la Maison Sainte à la Sainte Église militante est la suivante : Très hauts souverains, depuis mon plus jeune âge, j'ai pris la mer et navigué, et j'ai continué jusqu'à ce jour. Cet art en lui-même incline celui qui le poursuit à désirer connaître les secrets de ce monde. Il y a plus de quarante ans que je suis cette voie[33]. Tout ce qui, à ce jour, a été navigué, je l'ai couru[34]. J'ai traité et débattu avec de doctes gens, ecclésiastiques et séculiers, latins et grecs, Juifs et Maures, et avec beaucoup d'autres, d'autres sectes. Notre Seigneur a été très propice à mon désir, et j'ai obtenu de Lui l'esprit de discernement. En sciences de mer, Il m'a tout donné, en astrologie[35] m'a pourvu de ce dont j'avais besoin, de

même qu'en géométrie et arithmétique ; science, esprit et mains pour dessiner la sphère et sur elles[36] les villes, les fleuves, les montagnes, les îles et les ports, tout à sa juste place.

Durant ce temps, j'ai lu et me suis mis à l'étude de tous écrits cosmographiques, historiques, de chroniques et de philosophie et d'autres arts, par lesquels Notre Seigneur m'ouvrit l'entendement, comme de façon palpable, de ce qu'on pouvait hasarder de naviguer d'ici jusqu'aux Indes ; et il me pénétra de la volonté d'exécuter cela. C'est dans cette ardeur que je vins auprès de Vos Altesses. Tous ceux qui connurent mon projet, en riant le nièrent en le ridiculisant. Toutes les sciences dont j'ai parlé plus haut ne me furent d'aucun secours ni les autorités en leur domaine. C'est seulement en Vos Altesses qu'est demeuré foi et constance. Qui pourrait douter que cette lumière ne leur fût venue de l'Esprit Saint, ainsi qu'à moi ? Lui qui de ses rayons de merveilleuse clarté m'a conforté par son Écriture sainte et sacrée, d'une voix ferme et claire par ses quarante-quatre livres de l'Ancien Testament, des quatre Évangiles, avec les vingt-trois Épîtres des bienheureux Apôtres, m'encourageant à poursuivre et persévérer, sans cesser un moment de me presser.

Miracle très évident qu'a voulu faire Notre Seigneur avec ce voyage des Indes, pour nous consoler, moi et d'autres, à ce propos de la Sainte Maison. Sept ans passés ici[37], en votre cour royale, en disputant avec tant de personnes de tant d'autorité, et savants en tous arts, qui, enfin, conclurent que tout cela était vain, et se désistèrent de l'affaire. Plus tard il en advint ce que Jésus-Christ, Notre Seigneur, avait dit, et auparavant avait fait dire par la bouche de ses saints prophètes. Et de ce fait faut-il croire qu'il en sera de même pour le reste. En foi de quoi, si ce que je dis ne suffit pas, je m'en remets au sacré Évangile, où il est dit que tout passera, hors sa merveilleuse parole. Et où il est dit encore que, de toute nécessité doit s'accomplir ce qui, par Lui ou par les prophètes, a été écrit.

J'ai dit que je donnerais la raison que j'ai de la restitution de la Maison Sainte à la Sainte Église. Je laisse, je le dis, toutes mes navigations faites depuis le plus jeune âge, ainsi que les échanges que j'ai eus avec tant de gens de tant de contrées et de sectes ; je laisse de même tous les arts et écrits dont j'ai parlé plus haut, et m'en tiens seulement à la Sainte et Sacrée Écriture, ainsi qu'à quelques autorités prophétiques de quelques personnes saintes qui, par révélation divine, ont dit quelque chose de cela. Il se peut

que Vos Altesses, et nombre de ceux qui me connaissent et à qui sera montrée cette lettre, me reprennent en secret ou publiquement de prétentions de toutes sortes, de n'être pas docte en lettres, mais marin profane, homme mondain, etc. Je réponds à cela ce que dit saint Matthieu : « Ô Seigneur, qui as voulu garder tant de choses secrètes aux savants que tu as révélées aux innocents[38] ! », et le même saint Matthieu : « Allant Notre Seigneur Jésus-Christ dans Jérusalem, les enfants chantaient : "Hosanna au fils de David !" Les scribes, pour le tenter, lui demandaient s'il entendait ce qu'ils disaient ; et lui leur répondit que oui, en leur disant : "Ne savez-vous pas que la vérité sort de la bouche des enfants et des innocents ?[39]" » Ou, plus au long, les Apôtres qui dirent choses si fondées, en particulier saint Jean : « *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud deum*[40], etc. » ; paroles si hautes de personnes qui jamais n'apprirent les lettres !

Je dis que l'Esprit Saint souffle sur les chrétiens, les Juifs et les Maures[41], et sur tous autres de toutes sectes, et non seulement sur leurs savants, mais sur leurs ignorants ; car, en mon temps, j'ai vu des villageois dont la connaissance du ciel, des étoiles et de leur cours était bien supérieure à celle d'autres qui ont dépensé de l'argent à cette étude. Et je dis que non seulement l'Esprit Saint révèle les choses à venir aux créatures de raison, mais qu'il nous les montre par des signes au ciel, dans l'air ou par des bêtes, s'il lui plaît, comme il advint du bœuf qui parla à Rome, au temps de Jules César, et de tant d'autres manières qu'il serait prolixe de dénombrer et bien connues de tout le monde[42].

La Sainte Écriture témoigne, dans l'Ancien Testament par la bouche des prophètes, et dans le Nouveau par celle de Notre Rédempteur Jésus-Christ, que ce monde doit avoir une fin. Les signes du moment où cela doit se produire ont été donnés par Matthieu, Marc et Luc ; les prophètes eux aussi l'ont abondamment prédit.

Saint Augustin dit que la fin de ce monde doit avoir lieu au septième millénaire de sa création[43]. Les saints théologiens le suivent en cela, en particulier le cardinal Pierre d'Ailly, au chapitre XI, et en d'autres endroits comme je le dirai plus loin.

Depuis la création du monde, ou d'Adam, jusqu'à l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ, il y a cinq mille trois cent quarante-trois ans et trois cent dix-huit jours, selon le compte du roi don Alfonso qui doit être tenu

pour le plus sûr (P. d'A. e.a.c.e.t. et h.u. sur le chapitre X[44]). Si l'on y ajoute plus ou moins mille cinq cent un[45], on a en tout plus ou moins six mille huit cent quarante-cinq ans.

D'après ce compte, il ne manquerait que plus ou moins cent cinquante-cinq ans pour l'accomplissement des sept mille, où, comme je l'ai dit plus haut d'après lesdites autorités, prendra fin le monde.

Notre Rédempteur a dit qu'avant la consommation de ce monde tout ce que les prophètes ont écrit se serait accompli[46].

Les Prophètes, en leurs écrits, parlaient de différentes manières, de l'avenir pour le passé, du passé pour l'avenir, et, de même, pour le présent ils disaient beaucoup de choses par métaphores, les unes proches de la vérité, et d'autres entièrement à la lettre, l'une plus et l'autre moins ; l'une d'une manière plus claire, et l'autre moins. Isaïe est celui qu'entre les autres docteurs Jérôme et saint Augustin ont le plus vanté ; et tous l'approuvent et le tiennent en grande révérence. D'Isaïe, ils disent non seulement qu'il est prophète, mais évangéliste. Il fit toute diligence pour écrire l'avenir et appeler les gens à notre sainte foi catholique.

Nombre de saints docteurs et sacrés théologiens ont écrit sur toutes les prophéties et les autres livres de l'Écriture sacrée ; beaucoup nous ont éclairé sur ce qui nous était inconnu, bien que, sur cela, et sur beaucoup d'autres choses, ils divergent ; certains parce que leur intelligence ne s'est pas élevée jusque-là.

De nouveau je répète ma protestation de ne pas être un présomptueux sans science, et que je m'en tiens toujours à la parole de saint Matthieu qui dit : « Ô Seigneur qui as voulu tenir tant de choses secrètes aux savants et les as révélées aux innocents ! » De cela je me paie, et avec l'expérience qui s'en est vue.

Une très grande partie des prophéties et de l'Écriture sacrée s'est déjà accomplie. Elles parlent d'elles-mêmes, et la Sainte Église ne cesse de le répéter à haute voix. Il n'est point besoin d'autres témoignages. D'une seule je parlerai, parce qu'elle regarde mon cas, et qu'elle m'apaise et me rend heureux chaque fois que j'y pense.

Je suis un très grand pécheur. La pitié et la miséricorde de Notre Seigneur m'ont toujours été accordées quand j'ai fait appel à elles. Quelle douce consolation j'ai trouvé à m'en remettre à la contemplation de sa merveilleuse présence. J'ai déjà dit que, pour l'exécution de l'entreprise des

Indes, ne me servirent ni raison, ni mathématiques, ni mappemondes : ce qui pleinement s’est accompli est ce qu’Isaïe avait dit. Et c’est ce que je désire écrire ici pour le remettre en mémoire à Vos Altesses, et pour qu’elles se réjouissent de ce que je leur dirai de Jérusalem d’après les mêmes autorités, et de son entreprise dont, si l’on y a foi, elles peuvent tenir la victoire pour certaine.

Que Vos Altesses se souviennent des Évangiles et de toutes les promesses que Notre Rédempteur nous a faites, et comme toutes se sont vérifiées. Saint Pierre, quand il sauta dans la mer, marcha sur elle par sa foi ferme. Qui aura autant de foi qu’un grain de millet, les montagnes lui obéiront. Que demande celui qui aura la foi, tout lui sera donné. Frappez, et on vous ouvrira. Personne ne doit craindre de s’engager en une quelconque entreprise au nom de Notre Sauveur, si elle est juste, et menée avec la sainte intention de Le servir. Il secourut sainte Catherine après qu’Il l’eut éprouvée. Que Vos Altesses se souviennent comme avec peu d’argent elles engagèrent la prise du royaume de Grenade. La détermination de toute chose, Notre Seigneur la laisse à chacun selon son libre arbitre, quoiqu’Il en admoneste certains. Rien ne manquera, de ce qui est possible à l’homme ; Il lui donnera. Ô que le Seigneur est bon qui désire que les hommes avec Lui se prennent en charge ! Nuit et jour, et en tous moments, l’on devrait Te dire merci dévotement.

J’ai dit plus haut que beaucoup de prophéties devaient encore s’accomplir ; et je dis que ce sont de grandes choses dans ce monde ; et je dis qu’il y a signe que Notre Seigneur nous en presse. Le fait de la prédication de l’Évangile sur tant de terres, en si peu de temps, de nos jours, me l’indique.

Le cardinal Pierre d’Ailly a beaucoup écrit sur la fin de la secte de Mahom et sur l’avènement de l’Antéchrist, dans un traité qu’il fit : *De concordia Astronomie veritatis et narrationis historice*, où il mentionne les opinions de nombre d’astronomes sur les dix révolutions de Saturne, et tout particulièrement dans les neuf derniers chapitres dudit livre.

L’abbé Joachim le Calabrais[47] dit que celui qui devait réédifier la Maison de mont Sion devait sortir d’Espagne.

Psaumes de David[48]

Psaume 2

« 8. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai vos possessions jusqu'aux extrémités de la terre. »

Psaume 17

« 47 […] Vous m'établirez chef des nations.
« 48. Un peuple que je n'ai pas connu m'a été assujetti ; il m'a obéi, aussitôt qu'il a entendu ma voix. »

Psaume 18

« 4. Leur bruit [de la gloire de Dieu et des ouvrages de ses mains] s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde[49]. »

Psaume 21

« 29. La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur.
« 30. Et tous les peuples différents des nations seront dans l'adoration en sa présence. »

Psaume 23

« 1. La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur ; toute la terre habitable et tous ceux qui l'habitent sont à lui. »

Psaume 58

« 16. Et ils connaîtront alors que Dieu possédera l'empire, non seulement sur Jacob, mais encore sur toute l'étendue de la terre. »

Psaume 64

« 6. Exaucez-nous, ô Dieu, vous qui êtes Notre Sauveur ; vous qui êtes l'Espérance de toutes les nations de la terre, et même de celles qui sont les plus éloignées dans la mer[50]. »

Psaume 71

« 10. Les rois de Tharse et les îles lui offriront des présents…

« 11. Et tous les rois de la terre l'adoreront ; toutes les nations lui seront assujetties. »

Psaume 96

« 1. Le Seigneur a été reconnu pour le roi suprême ; que la terre tressaille de joie ; que toutes les îles[51] se réjouissent. »

Saint Isidore, livre 7, *Sur les étymologies*

(Chap. 8)

Il y a sept types de prophéties. Le premier est celui de l'extase, ou excès mental, comme lorsque saint Pierre vit en une élévation ce vase descendant du ciel avec de nombreux animaux. Le deuxième est une vision comme celle d'Isaïe, quand il dit : « Je vis le seigneur assis sur un trône élevé. » Le troisième est une sorte de rêve, comme quand Jacob vit en rêve une échelle appuyée au Ciel. Le quatrième est une sorte de nuage, comme celui d'où Dieu parla à Moïse et à Job après ses souffrances. Le cinquième est comme une voix du ciel, comme celle qu'entendit Abraham et qui lui dit : « Ne porte pas ta main sur l'enfant », et comme celle qui dit à Saül sur le chemin de Damas : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Le sixième est la parabole admise, comme les proverbes de Salomon et, pour Balaam, quand il fut appelé par Balac. Le septième est la plénitude de l'Esprit Saint, comme cela se produit chez la plupart des prophètes.

Saint Augustin, *Soliloques*

« De la divination des démons »

Le Seigneur prévaudra contre eux, et détruira tous les dieux des hommes de la terre, et ils l'adoreront, chacun là où il se trouve, en toutes les îles des hommes. À coup sûr, ceux qui dans les temples des gentils étaient adorés ne pensaient pas que ces choses puissent arriver.

« De la doctrine chrétienne » (livre 2)

Mais qu'ils soient nommés comme on voudra par les hommes, ce qui est certain c'est que ce sont des astres, que Dieu créa et ordonna selon sa volonté ; et qui ont un mouvement manifeste, par lequel ils se distinguent et varient dans le temps. Il est facile, donc, de noter dans quel état se trouve le mouvement des astres quand l'un d'eux naît si on suit les règles inventées et écrites par les mathématiciens, que la Sainte Écriture condamne lorsqu'elle dit : « S'ils ont pu tant savoir ceux qui ont su calculer les temps, comment n'y ont-ils pas rencontré plus facilement le Seigneur ? »

Nicolas de Lyre, *Du consensus des évangélistes*

(Livre I, chap. 29)

Quoique non dans les temps chrétiens, mais seulement avant, fut prédit ce qui maintenant se réalise par les chrétiens, les mêmes juifs, qui sont demeurés ennemis du nom du Christ et dont les livres prophétiques parlent de la perfidie, gardent et lisent le prophète qui dit : « Seigneur, mon Dieu, ma force et mon refuge au jour des tribulations. À Toi viendront les peuples depuis les limites de la terre et qui diront : En vérité nos anciens ont adoré des simulacres mensongers, de vanité, et sans aucun profit. »

Voici que cela à présent se réalise ; voici qu'à présent les gens viennent vers le Christ depuis l'extrémité de la terre, disant cela et détruisant les simulacres, cela étant ainsi un grand bien que Dieu a fait à l'Église répandue partout, à savoir que le peuple juif a été vaincu avec raison, et dispersé à travers les nations, et pour qu'on ne pense pas que ces choses ont été arrangées par nous, il a emporté les manuscrits de nos prophètes partout, et d'ennemi de notre foi il s'est converti en témoin de notre vérité.

(Livre II, chap. 77)

Ainsi donc, voici ce que dit Matthieu : « Cet Évangile du royaume sera prêché dans toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations ; et c'est alors que la fin doit arriver. » Ce que rappelle aussi Marc, dans le même sens et de cette manière : « Il faut aussi d'abord que l'Évangile soit prêché à toutes les nations. » Il ne dit pas : « C'est alors que la fin doit

arriver. » Mais c'est ce que signifie ce qu'il dit : « d'abord », c'est-à-dire il convient prêcher premièrement l'Évangile à toutes les nations, ce qui donne à entendre, en vérité, « avant que n'arrive la fin du monde ».

Matthieu, pour sa part, ajoute : « Quand donc vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint — que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. » Marc le dit comme suit : « Mais lorsque vous verrez l'abomination établie au lieu où elle ne doit pas être, que celui qui lit entende ce qu'il lit. » Avec le changement de mot, il a exprimé la même sentence ; par le « où elle ne doit pas être », c'est tout comme dire que cela ne doit pas être dans le saint lieu.

Luc, cependant, ne dit pas : « Quand vous verrez que l'abomination de la désolation sera dans le saint lieu » ou « au lieu où elle ne doit pas être » ; il dit : « Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. » Alors, donc, ce sera l'abomination de la désolation sur le saint lieu […].

Psaume 71

« 8. Et il régnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. »

Glose : « C'est-à-dire, sur toute la terre entourée par la mer. Parce que, bien que l'Océan soit une seule mer, toutefois ses diverses parties sont nommées de diverses manières, ainsi mer Orientale du côté de l'orient, et ainsi de même depuis le côté austral et celui de l'aquilon[52]. […]

« Depuis le fleuve », c'est, à savoir, celui du Paradis terrestre, jusqu'aux extrémités de la terre, c'est-à-dire jusqu'aux confins de l'orbe, constitués autour de la terre. Et ces extrémités s'étendront jusqu'au dernier ciel, puisque de si grande manière s'étendra le pouvoir du Christ, de qui Matthieu dit enfin : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre », comme ci-dessus a été dit.

Pierre d'Ailly, *Sur le livre des lois et des sectes*

(Chap. 4)

Ce docteur place en cinquième lieu la destruction de la loi de Mahomet dont les astronomes parlent avec beaucoup de certitude car, d'après ce qu'en dit Albumazar[53], cette loi ne peut durer plus de six cent quatre-vingt-

treize ans ; et elle durera tout ce temps, à moins que, pour quelque cause qui survienne, s'abrège le temps selon lequel cela fut établi, et cette limitation peut être plus ou moins grande pour diverses causes.

Et comme ce dit docteur écrivit cela, alors que l'on était déjà à l'an des Arabes six cent soixante-cinq depuis Mahomet, il concluait que leur loi serait détruite promptement, ce qui serait une grande consolation pour les chrétiens. Ce pour quoi Dieu doit être loué d'avoir accordé une telle lumière de savoir aux philosophes. Grâce à quoi la loi de vérité se confirme et se vérifie pourquoi les principaux ennemis de la foi doivent être détruits.

Et en conformité avec cette sentence, nous avons l'Écriture, qui dit dans l'Apocalypse (chap. 13), que le nombre de la bête est de six cent soixante-trois ans, lequel nombre est inférieur de trente ans à celui prédit. Mais, en de nombreux passages, on sous-entend quelque chose dudit nombre complet, car telle est la méthode de l'Écriture, comme le dit Beda. Et cela peut avoir été voulu par le Seigneur, qui ne s'est pas exprimé complètement, mais qui a voulu que soient en quelque sorte occultées ces choses, de même que celles qui se trouvent écrites dans l'Apocalypse, raison pour laquelle, peut-être, à l'égard des derniers temps, que pour cette secte a déterminé Albumazar, en conformité avec la cause principale, il arrivera que les Sarrasins seront détruits, soit par les Tartares, soit par les chrétiens, comme déjà la plus grande partie des Sarrasins ont été anéantis par les Tartares qui, pour leur part, détruisirent la capitale de leur royaume, qui était Bagdad, et leur calife qui était comme leur pape.

Cependant, bien que cela se soit produit il y a longtemps, l'expérience nous enseigne encore que cette secte de perdition n'a pas été anéantie, mais que ce mal, bien des fois, et largement, a prévalu contre les chrétiens, ce qui démontre que, quant à cette opinion, la certitude est fragile, limitée et d'aucune valeur.

En sixième lieu, ce docteur dit que, puisque nous croyons qu'après la loi de Mahomet, il n'y aura plus aucune secte, si ce n'est la loi de l'Antéchrist — et les astronomes sont d'accord en cela —, à savoir : il viendra quelque puissant qui établira une loi difforme et magique après le mahométanisme, et qui laissera en arrière toutes les autres. C'est pourquoi il sera très utile de considérer l'Église de Dieu, au sujet de cette loi, si elle viendra rapidement après la loi de Mahomet, ou longtemps après.

Et Etico[54], le philosophe, dit dans sa *Cosmographie* que le peuple qui fut enfermé dans les Portes caspiennes fera irruption dans le monde et ira à la rencontre de l'Antéchrist et l'appellera « le Dieu des dieux ». Mais on dit que les Tartares qui se trouvèrent dedans en sortirent, parce que les Portes furent détruites, comme le disent aussi des chrétiens qui passèrent au milieu d'elles. Cela donc apparaît comme un signe de la prochaine venue de l'Antéchrist. D'où comme en concluant, il dit : Je sais que si l'Église voulait consulter le texte sacré et les prophéties sacrées, et les prophéties de la Sibylle, de Merlin, d'Aquila, de Joachim et de bien d'autres, et de plus, les histoires et les livres des philosophes, et donnait l'ordre de prendre en considération les voies de l'astronomie, elle trouverait de suffisantes présomptions et une plus grande certitude sur le temps de l'Antéchrist.

Dans le 20e chapitre, il parle de ce qui est dit dans le 21e.

Saint Augustin, dans le second livre de *La Cité de Dieu*, dit que les derniers moments du sixième millénaire des années du monde se produiront en son temps. Mais il est à considérer que saint Augustin n'en traite qu'incidemment.

Isaïe

(Chap. 42)

« 10. Chantez au Seigneur un cantique nouveau, publiez ses louanges d'un bout de la terre à l'autre, vous qui allez sur la mer et sur toute l'étendue de ses eaux, vous les îles et vous tous qui les habitez. »

« 12. Ils publieront la gloire du Seigneur, ils annonceront ses louanges dans les îles. »

« 15. Je rendrai désertes les montagnes et les collines, j'en ferai mourir jusqu'aux moindres herbes ; je tarirai les fleuves et les changerai en îles, et je sécherai tous les étangs. »

(Chap. 49)

« 1. Écoutez, îles, et vous peuples éloignés. Le Seigneur m'a appelé depuis le sein de ma mère, il s'est souvenu de mon nom. Lorsque j'étais encore dans ses entrailles. »

« 5. Ma justice s'approche, déjà paraît mon salut et mon bras fera justice aux nations. Les îles seront dans l'attente de mon secours. Elles attendront ma force. »

(Chap. 52)

« 2. Sortez de la poussière ; levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem, rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps. »

« 18… Il traitera les îles selon leurs œuvres. »

(Chap. 60)

« 5. Alors vous verrez, vous serez dans une abondance de joie, votre cœur s'étonnera et se répandra hors de lui-même, lorsque vous serez comblés des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de grand dans les nations viendra se donner à vous. »

« 9. Car les îles espèrent en moi, et les navires de Tarsis sont en tête, pour ramener de loin tes enfants, avec leur argent et leur or, à cause du nom de l'Éternel, ton Dieu, du saint d'Israël qui te glorifie[55]. »

(Chap. 66)

« 18. Je connais leurs œuvres et leurs pensées. Le temps est venu de rassembler toutes les nations, et toutes les langues ; elles viendront et verront ma gloire. Je mettrai un signe parmi elles, et j'enverrai leurs réchappés vers les nations dans les mers, à Tharsis, en Afrique, en Lydie, chez les peuples armés des flèches (de Mosoc et de Ros), dans l'Italie et la Grèce (Tubal et Javan), dans les îles les plus réculées qui n'ont jamais entendu parler de moi, et qui n'ont pas vu ma gloire. Ils annonceront ma gloire parmi les nations. »

Jérémie

(Chap. 10)

« 9. On apporte de Tharsis le meilleur argent, et d'Ophir l'or le plus pur ; la main de l'ouvrier et du statuaire le met en œuvre ; l'hyacinthe et la pourpre éclatent dans les vêtements de leurs statues. »

Du présent et du futur

Sénèque, dans sa huitième tragédie de Médée :

Un temps viendra dans les siècles lointains
Où l'Océan lâchera les amarres
des choses, ouvrant une grande terre.
Tiphis[56] y trouvera de nouveaux mondes.
Et l'île de Tulé ne sera plus
Alors la dernière terre du monde.

Viendra, dans les années lointaines du monde, un temps où la mer Océane lâchera les amarres des choses, et s'ouvrira une grande terre ; et un nouveau marin, comme celui qui guida Jason, et avait le nom de Tiphi, découvrira un monde nombreux, et alors l'île de Tulé ne sera plus la dernière des terres.

L'an 1494, me trouvant dans l'île de Saona, qui est la pointe orientale de l'île Hispaniola, il y eut une éclipse de lune, le 14 septembre, et on trouva une différence, de là au cap Saint-Vincent, au Portugal, de 5 heures et demie.

Le jeudi 29 février 1504, me trouvant aux Indes, en l'île de la Jamaïque, au port dit de Sainte-Gloire, qui se trouve presque au milieu de l'île, en sa partie septentrionale, il y eut une éclipse de lune ; et comme le début eut lieu avant le coucher du soleil, je ne pus noter que sa fin, alors que la lune reprenait sa clarté. Et cela fut très vérifié : deux heures et demie de la nuit, cinq ampoulettes bien pleines.

La différence du milieu de l'île de la Jamaïque aux Indes, à l'île de Cadix en Espagne est de sept heures quinze minutes. En sorte qu'à Cadix le coucher du soleil est, avant celui de la Jamaïque, de sept heures quinze minutes. Voir Almanach[57].

Saint Augustin, La Cité de Dieu (livre 18, chap. 33)

Jérémie est un des prophètes majeurs, comme aussi Isaïe. Et hors la vocation future des Gentils, que maintenant nous voyons accomplie, il parla de la sorte : Seigneur, mon Dieu, et mon refuge, le jour de mes tribulations,

vers toi viendront les gens depuis les derniers confins de la terre et diront : En réalité, il est vrai que nos aïeux ont adoré des simulacres et de vaines idoles, qui n'étaient d'aucun profit. […]

Entre-temps, j'alléguerai ce que le prophète Sophonie, qui prédit au temps de Jérémie, dit du Christ en ces termes : « Attends, me dit le Seigneur, le jour de ma résurrection, où j'ai décidé de rassembler les nations et d'unir les royaumes. » Et de plus : « Terrible, dit-il, se manifestera le Seigneur contre eux. Il bannira tous les dieux de la terre, et tous l'adoreront en sa terre, toutes les îles des gens. » Et peu après, il ajoute : « Alors j'inspirerai à tous les peuples un même idiome, et à toutes ses générations, pour que tous invoquent le nom du Seigneur et le servent sous un même joug. Depuis les dernières rives des fleuves d'Éthiopie, ils m'apporteront leurs offrandes et leurs sacrifices. »

Du futur

Abbé Joachim

Ni indignement, ni sans raison, je vous assure à vous, très magnifiques rois, que vous sont réservés les plus grands exploits.

Et, certes, nous savons que Joachim, l'abbé calabrais, a prédit que c'est d'Espagne que doit venir que soit restaurée la forteresse de Sion.

[Les folios 68 à 76 ont disparu. Une main étrangère a écrit que celui qui les avait subtilisés avait mal agi, « car c'était ce qu'il y avait de mieux quant aux prophéties de ce livre ». Un peu plus loin on trouve une note marginale de Colomb :]

Tharsis signifie qu'on éprouve du plaisir. De ce nom Tharsis, il faut noter que…

Genèse

De la Genèse, 10 :

« Telle est la descendance des fils de Noé […]. Les fils de Gomer […] les fils de Javan furent Elisa, Tharsis, Cethim et Dodamin. » *Glose*. Et Tharsis d'où descendent les Ciliciens ; d'où leur ville métropole était nommée Tharsis, où naquit l'Apôtre Paul, d'après le livre des Actes des Apôtres 21.

Il est signalé dans le texte qui suit : « Ils partagèrent entre eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, chacun en sa langue, ses familles et son peuple particulier. »

Paralipomènes 2,20

« 35. Après cela, Josaphat, roi de Judée, fit amitié avec Ochozias, roi d'Israël, dont les actions furent très impies.

« 36. Et il convint avec lui qu'ils équiperaient une flotte pour aller à Tharsis. Ils firent donc bâtir des vaisseaux à Asiongaber. »

[Colomb note en marge : Tharsis est aussi une île.]

Rois (livre 3. 10)

« 21. L'argent n'était plus considéré, et on n'en tenait aucun compte sous le règne de Salomon.

« 22. Parce que sa flotte, avec celle du roi Hiram, faisait voile de trois ans en trois ans, et allait en Tharsis, d'où elle rapportait de l'or, de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons. »

(Livre 3. 10)

« 9. On apporte de Tharsis le meilleur argent, et d'Ophir, l'or le plus pur… »

De Tharsis, il était amené, parce qu'il est le plus ductile, comme l'or d'Ophir. Dans le troisième livre des Rois, chap. 9, le nom d'île est donné à Ophir, et là il y a de l'or d'excellente qualité, comme le prouve le passage suivant et que la glose laisse comprendre.

(Livre 3. 9)

« 26. Le roi Salomon équipa aussi une flotte pour envoyer à Asiongaber, qui est près d'Élath, sur le rivage de la mer Rouge en terre d'Idumée.

« 27. Et Hiram envoya avec cette flotte quelques-uns de ses gens, bons marins, qui entendaient fort bien la navigation qui se joignirent aux gens de Salomon. »

Glose. Lesquels sont arrivés à Ophir, dont le nom est celui d'une province de l'Inde, où il y a des monts qui contiennent du minerai d'or. Mais ce sont des terres habitées par des lions et des bêtes féroces. C'est

pourquoi personne n’ose s’en approcher et que les navires restent près du littoral pour leur sécurité. Et les navigateurs explorent pendant une heure, pendant laquelle les bêtes se trouvent éloignées, ils sortent rapidement et jettent dans les navires la terre retournée par les griffes des lions, puis ils se retirent. Ils mettent cette terre dans un four, et ce qu’il y a en elle d’impuretés se consume, ou elle est éliminée par la vertu de feu, et l’or demeure pur.

(Livre 3. 10)

« 11. La flotte d’Hiram, qui apportait l’or d’Ophir, apporta aussi en même temps une quantité de bois de santal et de pierres précieuses. »

(Livre 3. 22)

« 49. Le roi Josaphat avait fait faire une flotte pour la mettre en mer, afin qu’elle fît voile pour Ophir pour en rapporter de l’or. »

Jérémie (livre 10)

« 9. On apporte de Tharsis le meilleur argent, et d’Ophir l’or le plus pur. »

Apocalypse (chap. 6)

« 14… et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place. »

(Chap. 16)

« 20. Toutes les îles s’enfuirent, et les montagnes disparurent. »

Nous omettons d’écrire nombre d’autres choses à propos des îles de la mer, jugeant que celles-ci sont suffisantes, selon moi.

Grâce à Dieu. *Amen*.

Précis des privilèges et grâces

Ces documents autographes sont visiblement des brouillons de textes dont le contenu montre qu'ils ont été dictés par Colomb, bien que le premier soit pour l'essentiel écrit à la troisième personne. Le rappel — qu'on ne va pas cesser de retrouver — des privilèges obtenus avant et immédiatement après le premier voyage répond à leur remise en cause, non seulement à la suite des premiers désastres de la colonisation et des mesures prises par les souverains pour relever Colomb et ses frères de leur pouvoir sur la colonie, mais aussi par les perspectives ouvertes par l'immensité déjà perçue des terres inconnues récemment découvertes, et de leur richesse potentielle. Nous sommes là devant la première approche du conflit qui entraînera le procès de trente ans de la couronne avec les héritiers du découvreur. Au strict juridisme de Colomb se mêle le constant rappel aux Rois de son mérite opposé au scepticisme qu'il dut si longtemps combattre. On remarquera aussi que la garantie de l'autorité papale est évoquée avec insistance.

Jesus cum Maria sit nobis in via

Magnifique seigneur,

D'après votre privilège et capitulation, il apparaît que Leurs Altesses vous ont fait leur amiral de la mer Océane — Qu'elles ont délimitée par une ligne qui passe par les îles du Cap-Vert et celle des Açores, de pôle à pôle[58] —, avec toutes les prérogatives et honneurs que possède en son district et dont jouit le seigneur amiral de Castille[59]

Item. Elles accordèrent à votre seigneurie la grâce des dignités de vice-roi et de gouverneur général de toutes les îles et terre ferme que vous auriez découvertes et découvriez au-delà de ladite ligne, et vous firent la grâce des prérogatives de gouvernement desdites îles et terre ferme.

Item. Elles lui accordèrent la grâce de la dîme de tout ce qui se trouverait en ladite amirauté, déduction faite des frais.

Item. Elles lui accordèrent la grâce du huitième de tout le profit du trafic de tout bâtiment qui s'y rendrait, votre seigneurie ayant contribué à la

huitième partie des dépenses.

Il apparaît, par les confirmations de vos privilèges, que vous avez découvert les îles et la terre ferme des Indes, et que si quelque chose s'y découvre encore, c'est par votre industrie, et ne se peut pas appeler découverte au sens de ce qu'a fait votre seigneurie, car votre découverte des Indes était un défi, sur lequel tant d'hommes doctes en lettres comme gens de mer furent opposés à votre opinion, tous disant que c'était absurdité et que jamais Dieu n'avait mis là de terre[60]. Ainsi on ne peut découvrir si ce n'est votre seigneurie, sauf à aller là où elle n'a pas mis les pieds. Mais que tout cela ne se fera ni ne se pourrait faire qui ne soit pas compris en ladite amirauté, et terres et mers que vous avez découvertes[61] ; en sorte que pour tout ce qui a été parcouru, ou le sera désormais, vous avez, pour la mer, votre prééminence d'amiral, et pour la terre celle de vice-roi et gouverneur général, où il vous appartient de pourvoir aux offices, en vertu des pouvoirs que vous détenez de Leurs Altesses[62], et où vous devez expédier toutes les affaires et causes en leurs royaux noms, ainsi que sceller les lettres patentes de leur sceau royal, qu'à cette fin elles vous ont confié, où enfin elles vous ont investi du droit de justice civile et criminelle, haute et basse, avec *merum mixtum imperuns*, comme plus en détail tout cela et au-delà apparaît en lesdits privilèges et lettres de grâces que j'ai vus.

Il apparaît, par une cédule[63] de Leurs Altesses, établie à Médina l'an quatre-vingt-dix-sept, qu'elles ont fait remise à votre seigneurie de tous les frais qui furent engagés en cette affaire, et de ceux qu'entraîna la flotte que vous armiez ; que vous ne fussiez en rien obligé à contribuer ou à payer, sauf pour les dépenses faites à partir de votre arrivée à Hispaniola, en sorte que vous soyez libéré de tout ce qui a été dépensé jusque-là, et que votre seigneurie n'ait à répondre de quoi que ce soit de ce qui jusqu'alors y a été traité. Votre seigneurie affirme qu'elle est arrivée là-bas le 31 août de l'an quatre-vingt-dix-huit. De là, on peut connaître les sommes dépensées depuis lors en ce gouvernement et affaire, et pour lesquelles vous devez contribuer et payer au prorata de ce qui a été décidé.

Il apparaît, par la capitulation du seigneur amiral de Castille que, pour tous les gains faits sur mer ou sur la flotte de Leurs Altesses, celles-ci lui font la grâce de la troisième partie du tout. D'après cela, et en vertu de ce

qui a été établi avec vous[64], votre seigneurie doit, en son amirauté des Indes, jouir de cette grâce que possède et dont jouit et doit jouir celle de Castille, et, en conformité avec elle, avoir la troisième partie des gains.

Il apparaît, d'après cet accord avec votre seigneurie, que, du bénéfice obtenu et qu'on obtiendra de ces Indes, la partie qui vous revient relève de trois titres en trois manières, et tous concernent les gains qui doivent revenir de différentes parties : en quoi il ne peut y avoir ni tromperie ni erreur, parce que tous les trois sont clairement établis, et peuvent être décomptés de la manière suivante : un chevalier arme un navire et dit à son serviteur : « Pars comme capitaine de ce navire, et du gain qui se fera, déduction faite des frais, tu auras la troisième partie », et à un autre il dit : « Pars comme maître, et du gain tu auras la dixième partie » ; et à un autre encore il dit : « Pars comme notaire et parce que tu auras contribué à cet armement pour la huitième partie tu auras la huitième partie du gain. » Le navire part et, à son retour, il se trouve dix ducats de gain, et le capitaine dit : « Seigneur, vous avez dix ducats de gain ; faites-moi donner la troisième partie que vous m'avez promise », et il la lui donne ; puis vient le maître qui dit : « Seigneur, dix ducats ont été gagnés, faites-m'en donner la dixième partie que vous m'avez promise », et il la lui donne. Le notaire dit : « Seigneur, dix ducats reviennent de cet armement auquel j'ai participé pour la huitième partie ; faites-moi donner le huitième de ces dix ducats », et il le lui donne. Et c'est là le compte qu'on doit faire pour la partie dont Leurs Altesses vous ont fait don en ces choses des Indes, et non soustraire la dîme, et ensuite, de ce qu'il restera, le huitième, et enfin le tiers du solde, car de la sorte il en résulterait un compte faux, alors que chaque titre dit très clairement que pour chacun l'on doit avoir une certaine partie du gain.

Quant au coût de cette affaire, il me semble donc que Notre Seigneur a mis en elle de quoi couvrir les investissements qui y seront faits, et que, s'il plaît à Leurs Altesses et que cela vous convient, les frais engagés se recouvreront en or, ou en autres choses de valeur qu'on trouvera là-bas ; et quant au gain et profit net qu'on en tirera, que Leurs Altesses ordonnent que vous ayez votre part. Dans une ordonnance de Leurs Altesses que j'ai vue parmi vos papiers, elles ordonnent que personne n'intervienne en quoi que ce soit de ce qui touche aux Indes, hors votre seigneurie ou une personne qui aurait son pouvoir.

En une autre provision, j’ai vu que rien ne devait être emmené ni aller aux Indes sans votre signature et celle de la personne que Leurs Altesses auraient à Cadix, et que, de même, tout ce qui viendrait des Indes devait porter votre signature et celle du lieutenant des seigneurs grands trésoriers et qu’il n’en soit pas autrement.

Dans une bulle du Saint-Père[65], que j’ai vue parmi vos papiers, il est dit comment vous êtes celui qui a découvert et gagné les Indes comme serviteur de Leurs Altesses, etc.

Il apparaît, par les privilèges et lettres de grâces [accordées à] votre seigneurie, comme il est dit, que, dans les limites de cette amirauté, vous devrez avoir la troisième partie du produit, selon le privilège dont jouit le seigneur de Castille, et le huitième, et la dîme. Et si Leurs Altesses accordaient des faveurs sur les Indes, sans réserver ce qui est vôtre, vous en seriez lésé, autant pour les biens que pour les prérogatives dont elles ont accordé la grâce de toutes à votre seigneurie. Et cela s’étend aussi bien pour ce qui concerne la découverte que pour tout le reste ; car, au moment de la découverte des Indes, furent établis et signés une capitulation et des accords, d’après lesquels, aussitôt découverte la première île, seraient découvertes les Indes, et votre contrat serait rempli ; et le Saint-Père fit, par bulle, donation à Leurs Altesses des Indes, et en toute conscience, [d’où], si votre seigneurie venait à être privée de ses prérogatives, Leurs Altesses devraient répondre de tout dommage et offense qui vous en viendrait.

Seigneur, je ne demande rien ; et tout ce qui est dit ici, je le remets et le dépose en les royales mains de la reine, notre souveraine, pour qu’elle le voie et en fasse selon ce qui sera de son service. Mes privilèges et lettres, je les donnerai à Votre Grâce chaque fois qu’elle le demandera.

J’ai vu un autre privilège[66] parmi vos papiers où, sur majorat, vous transmettez vos prérogatives de vice-roi, d’amiral et de gouverneur général, avec tous vos biens, à votre fils don Diego, ou à ceux que vous désignerez, afin que rien de ces droits ne puissent se perdre pour cause de dette ni délit, ni autre cas, sauf crime de lèse-majesté.

Information de mes privilèges et grâces.

Réponse de l’Amiral aux chapitres sur ses privilèges

Au premier chapitre [du mémoire adressé à] Son Altesse, parce que je disais que je devais avoir le premier huitième qui résulterait d'une quelconque dépense, comme plus longuement il est argumenté par le mémoire, elle a ordonné de prendre la bonne mesure et a dit que j'aie ledit huitième pendant… [trois ans][67] de temps et, ensuite, que s'il ne m'appartenait pas de prendre le premier, que je n'aie pas à engager dès à présent le huitième et les frais ; et de cela je suis satisfait[68].

Au second chapitre, je réponds quant à ce qu'il m'a été demandé sur ce que je voudrais changer. Je réponds quant à la limitation[69] : que j'emmènerai 300 personnes, et quant à la désignation de leurs qualités et métiers, de même que pour les outils et autres choses, qu'il se pourrait faire qu'on n'y parvienne pas entièrement, mais qu'il ne s'agirait pas d'emmener moins de 300 personnes ; de même que pour les choses qu'alors je n'aurais pu obtenir, mais, par exemple, 40 laboureurs que je pourrais prendre à la place des journaliers et autres sortes de gens qui manqueraient, sans dépasser le nombre de 300 personnes, et de même pour les choses, comme plus longuement il est dit dans le mémoire que j'ai établi, et que je confirme.

Il m'avait aussi été accordé que j'emmènerais un vieux navire, et maintenant il paraît que je ne l'aurai pas, mais c'est qu'alors c'était hier, et que maintenant c'est aujourd'hui. D'ailleurs, tout ce que je demande me fut accordé par les personnes que Vos Altesses avaient chargées de cela, car justification leur fut donnée de tout, et à quelle fin chaque chose leur était demandée. Et je crois qu'ainsi auraient fait les personnes de qui relève cela, si elles en entendaient la pratique et la raison.

Au troisième chapitre[70], quant à la personne qui ne doit pas intervenir en ce qui est des biens pour la part qui me concerne, Vos Altesses savent comment j'ai été traité dans le passé. Si Vos Altesses ordonnent que l'on n'intervienne pas en cette affaire, hors de ma présence ou de la personne agissant en mon nom, elles m'obligeraient beaucoup, et sinon je croirais ne pouvoir compter sur un maravédis de rente de tout ce que j'enverrai ; et certes cela ne serait pas vous bien servir.

Au quatrième chapitre, je n'ai jamais demandé qu'on taxe le prix de quoi que ce soit, sauf au cas où certaines personnes, à qui nous sommes forcés d'acheter quelque chose, que l'une ou l'autre aurait, et en demanderait des

prix exorbitants, ou se refuserait à la vendre parce qu'on ne lui en donnerait pas ce qu'elle veut, cas où c'est justice de la contraindre à la donner pour le prix raisonnable qu'elle le vendait trois jours avant.

Au cinquième chapitre, je ne demande vraiment pas ces capitaineries pour y former des capitaines tout au contraire, car je pense les supprimer, parce que cela est coûteux et non peu dommageable, comme cela s'est pu voir dans le passé, et ainsi que j'ai déjà fait état à Vos Altesses de leur coût élevé et du préjudice causé. Il se peut ou il se pourrait advenir un temps ou condition qui rendrait nécessaire un capitaine, mais je dis que je ne connais pas pour le moment quelqu'un qui sache mener l'instruction de capitaines aux fins de ce qu'ils auraient à faire aux Indes, telles qu'aller découvrir des terres et des îles, ou traiter en quelques-unes d'entre elles, du fait que ces affaires ne sont pas semblables à celles de Castille, et que si ce n'est pas conduit d'une seule main, tout peut être perdu et détruit sans plus pouvoir se remettre sur pied[71]. Et que tout consiste en cela […] ainsi que pour les cartes marines, mais je crains de n'être pas bien compris, parce qu'en cela je sers, de même qu'à tenir […] pilotes comme ils […] de beaucoup […] que d'autres générations iront là-bas, comme je le suppose, et d'autant plus que cela est de la prééminence de ma charge, et qu'il est établi et certifié en la provision de mes titres que c'est moi qui pourvoie à toutes les charges au nom des Vos Altesses.

Au sixième, je dis qu'il soit fait ainsi, car le but est qu'on ne dérobe pas l'or.

Mémoire sur les offenses subies

Ce document autographe, qui existe en deux variantes, est, comme les précédents, un brouillon écrit en partie à la troisième personne, véritable plaidoirie, mais qui se distingue des précédentes par l'acrimonie et la quasi-insolence du rappel de ses droits violés et de ses mérites face au scepticisme de ses adversaires, voire des Rois eux-mêmes. Toute la rancœur de l'injustice et de l'humiliation subies s'épanche là. Ces

mémoires furent-ils envoyés ? On n'en sait rien et c'est peu probable. Un second mouvement retint sans doute Colomb, car il ne manquait pas de finesse et d'esprit diplomatique.
Nous donnons en note les variantes importantes de la seconde copie de ce texte.

Au nom de l'Amiral des Indes,

Je dis que lorsqu'il vint auprès de Vos Altesses avec le projet des Indes, par un mémoire il demandait beaucoup de choses, et frère Juan Pérez et Mosen Coloma, lesquels étaient hommes entendus en cette affaire, par ordre de Vos Altesses établirent qu'elles le faisaient leur amiral des îles et terres fermes qu'il découvrirait en la mer Océane, non de la seule mer, mais, avec, sur terre, les faveurs dont jouit le seigneur amiral de la mer de Castille[72] en les prérogatives de son district.

Item, que ledit amiral serait vice-roi et gouverneur général de toutes les îles et terres fermes qui se trouvent en la mer Océane et qu'il y pourvoirait tous les offices en mer comme sur terre.

Item, parce que ledit amiral disait que ce que Vos Altesses donnaient au seigneur amiral de Castille était peu, vu que lui allait exposer sa personne à l'aventure, dépenser ses deniers, et qu'il donnait les Indes à Vos Altesses, il leur demandait la satisfaction qu'on lui donnât en plus la dîme de tout, et tel fut le bon plaisir de Vos Altesses, déduction faite des frais.

Item, il supplia Vos Altesses de lui laisser nommer ici un juge qui serait compétent pour les causes des Indes, et elles lui répondirent que oui, si cela appartenait à la prérogative d'amiral, et était juste.

Item, parce qu'ici on disait que cette entreprise était une farce, ledit amiral supplia Vos Altesses de lui permettre de contribuer pour la huitième partie aux dépenses engagées alors, ensuite, et pour toujours, et qu'il obtînt ainsi la huitième partie de tout le produit desdits chargements, et cela convint à Vos Altesses, comme plus au long il apparaît en le susdit accord.

Leurs Altesses ordonnèrent, par leur instruction et privilèges, que ledit amiral allât gagner les îles et des terres fermes. Il plut à Notre Seigneur qu'il les gagnât et les mît sous leur royale seigneurie.

Vos Altesses ordonnèrent au seigneur amiral de Castille de donner une copie certifiée de ses privilèges audit amiral des Indes, pour que, d'après elle, on pût établir ce qui appartenait à son amirauté des Indes. Dans le privilège du seigneur amiral de Castille, il est établi qu'il ait et retienne la tierce part de tous les bénéfices qu'il obtiendrait et autres avantages, ainsi qu'il y apparaît[73]. L'amiral des Indes établit avec Vos Altesses qu'il serait amiral des îles et de la terre ferme à découvrir en la mer Océane, ainsi et tel que cela est […] la mer de Castille, étant tiers et arbitre frère Juan Pérez et Mosen Coloma, qu'en satisfaction de son service il reçut la tierce partie de tout ce qu'il gagnerait, et Vos Altesses lui ordonnèrent de façon marquée d'aller gagner les îles et la terre ferme. Il doit donc avoir la tierce part de tout, et ceci est le principal de ce que Vos Altesses lui assurèrent et accordèrent.

Item, en plus, il doit avoir la dîme de tout, déduction faite des frais.

Item, parce qu'il a contribué, du premier voyage au dernier, à tous les frais et dépenses effectuées depuis l'an 1492, quand il découvrit lesdites îles et terre ferme, jusqu'à ce jour où il finit de les mettre sous la royale seigneurie de Vos Altesses, en fret des navires, salaires des marins, diverses marchandises qu'on a chargées et utilisées, et en salaires pour les gens de guerre qui ont participé à ladite conquête, parce qu'à tout il a contribué, et a si longtemps exposé sa personne et celle de ses frères à tant de dangers, il est vrai que Vos Altesses lui ont accordé faveurs et aide en ladite contribution. Parce que, jusqu'à ce jour, il n'a rien reçu comme rente ou bénéfice au titre de la tierce part, huitième et dîme, il lui appartient et il doit avoir le huitième de tout ce qu'il y a et y aura en lesdites îles et terres fermes ; ce qui pour la dîme fut précisé par Vos Altesses, à Burgos, par l'entremise de don Alvaro de Portugal. Et le docteur de Talavera[74], et Juan de la Parra ne se prononcèrent pas sur la tierce part, parce qu'ils ne connaissaient pas le privilège du seigneur amiral de Castille, qu'on lui fit demander de remettre.

Je dis que ledit amiral découvrit et gagna à Vos Altesses les îles et la terre ferme qui se trouvent au-delà de la ligne susdite de la mer Océane, qu'elles les ont eues de sa main et par son industrie et en sont les seigneurs, ce qu'elles n'étaient pas auparavant, parce qu'il était dans la main dudit amiral, après celle de Dieu Notre Seigneur, de les donner à quelque autre prince avec qui il se serait concerté[75]. Elles sont donc déjà gagnées, et il y a

aventuré sa personne et celle de ses frères, et il est venu de si loin servir Vos Altesses, et il a consacré dix-sept ans[76], les meilleurs de sa vie, sans le moindre profit à ce jour ; il lui revient donc, et il doit avoir la tierce part et le huitième et la dîme de tout cela, et de tout ce qui se trouve en lesdites îles et terre ferme, car elles sont déjà gagnées, et que tout ce que dès à présent on y fera, ce ne sera plus pour les gagner, mais seulement pour les faire produire et en tirer profit. Et à toutes les dépenses qu'on y engagera, il contribuera et proteste qu'il contribuera à tout ce dont il aura obligation pour sauvegarder ce qui a été déjà gagné, et en avoir sa part.

Item, je dis que d'après les capitulations accordées audit amiral des Indes, il est entendu qu'il doit administrer et gouverner lesdites îles et terres fermes, comme amiral, vice-roi et gouverneur, et non une autre personne[77], et que si, en quoi que ce soit, il lui fallait pourvoir en justice ou en trésorerie, il devait établir un mémoire à cette fin et le dépêcher à Vos Altesses, comme d'ailleurs il l'a fait jusqu'ici, et accomplir l'instruction que, sur cela, ils lui manderaient, et non une autre personne ; car outre que c'est ainsi que ce fut établi, il est juste que cela lui revienne, en cela que l'affaire est sienne et en laquelle il ne se serait pas engagé s'il n'avait pas dû en avoir la gestion et le gouvernement[78], parce qu'il n'en attendait rien, ni que personne n'en souffre ni ne s'aventure pour la mener à bien, comme cela s'est produit, depuis six ans qu'il la porte à bout de bras, à grand péril pour sa personne, là-bas, et bien mal servi ici — ici et là tous ne disaient-ils pas que c'était une farce. Ainsi donc, qu'il n'en ait pas le gouvernement serait pour lui grande offense, et dommage en ses prérogatives et biens, outre que ne serait pas observé ce qui fut contracté.

Si Vos Altesses accordent des grâces pour lesdites îles et terres fermes, ou des franchises sans le consentement dudit amiral, ou ne sauvegardent pas ce faisant la part qui lui revient, et n'ordonnent pas qu'il soit en son pouvoir de la prendre, il en recevra grande offense, et Vos Altesses ont obligation de lui donner en cela satisfaction en tout. Et s'il lui était enlevé le pouvoir de gouverner, et que lesdites îles et terre ferme étaient perdues, ou qu'il en recevait dommage, Vos Altesses seraient responsables de ces conséquences[79].

Si Vos Altesses envoient, ou donnent licence à qui que ce soit d'aller, dans ladite amirauté, découvrir ou troquer, en l'absence dudit amiral, ce sera pour lui grande offense en ses biens et prérogatives, car de tous les

biens meubles qui se trouvent au-delà de ladite ligne, en lesdites îles et terre ferme, il possède la tierce part, le huitième et la dîme, que Vos Altesses doivent ordonner qu'on lui donne selon ses prérogatives, car tout est déjà gagné et soumis à leur royale seigneurie[80].

Par les privilèges et lettres de Vos Altesses, celles-ci ordonnent et font savoir que nul ne doit intervenir dans ce qui touche ladite affaire, hors de l'amiral des Indes. Maintenant que sont découvertes les Indes, et que le danger est passé, Vos Altesses ont accordé à quelques personnes la grâce d'y aller traiter, et que de six parts du profit, elles en aient cinq, et la sixième pour Vos Altesses ; et, en plus, il leur a été accordé le gouvernement des terres. L'amiral a reçu en cela une grande offense.

Vos Altesses n'ont donné à l'amiral des Indes que la tierce part et la dîme, à lui qui alla gagner et découvrir les Indes, contre l'opinion de tous, et qui fit la moitié des dépenses et y engagea sa personne — car Vos Altesses, pour cette entreprise, ne voulurent investir qu'un million[81], et qu'il dut pourvoir à un demi, car l'investissement était insuffisant pour une telle affaire. Ainsi donc, il reçoit grande offense, et on doit lui donner sa part, et, dès aujourd'hui, doivent lui être maintenues ses prééminences, car, comme il a été dit, sur tous les biens meubles des îles et de la terre ferme, il a la tierce part, le huitième et la dîme, déjà gagnés.

Vos Altesses donnent à Hojeda et à Vincente Eanes[82], et à d'autres, cinq des six parts de ce qu'ils ont obtenu aux Indes, et le gouvernement des terres. Quelle grande différence il y a là, maintenant que les Indes sont découvertes, qu'on y navigue et que les périls sont passés, avec le temps où l'amiral alla les découvrir, alors que tous disaient que c'était farce et chose impossible, et que ne lui furent accordées que la tierce part et la dîme ; car pour le huitième ce fut clause additive.

(Au dos) : Copie de ce que, de concert, établirent frères Peres et Mosen Coloma, sur les choses que demandait le seigneur Amiral lorsqu'il vint auprès de Leurs Altesses avec, pour eux, un mémorandum des offenses par lui subies[83].

Lettre à la reine

Cette lettre autographe, adressée à la seule reine, manifeste l'allégeance particulière de Colomb à son égard. Son style heurté est caractéristique de cette période de trouble et d'inquiétude de Colomb, pour lui-même et pour son œuvre, nourrissant ses rêves demi-mystiques de croisade, fondés sur le Livre des prophéties.

Août-septembre 1501.

Reine très chrétienne,

Je suis le serf de Votre Altesse. C'est à Barcelone[84] que je vous ai livré les clefs de ma volonté. Si Votre Altesse la met à l'épreuve, elle y trouvera les plus grands espoirs et satisfaction. Je ne cesse de penser au repos de Votre Altesse. Si elle trouvait bon d'éprouver mon industrie, elle pourrait voir qu'y apparaît quelque chose de mon dessein. C'est la confiance grandissime que j'ai en Notre Clément Rédempteur qui m'a donné cette hardiesse, et non pas l'habileté ni l'effort dont je suis capable. Je me suis donné à Votre Majesté à Barcelone, sans réserve, et il en fut ainsi de mon âme comme de mon honneur et de mes biens. Frère Johan Peres[85] vous le dira ainsi que la nourrice[86], et c'est ce qui me rend plus ferme chaque jour. Ce qui a été la pensée de ma vie, je l'ai déjà dit à Votre Altesse, dans un mémoire de ma main. Si j'étais assuré qu'elle croie que je n'y ai mis ni malice ni artifice, j'en serais très heureux.

Je considère cette affaire des Indes comme très importante. Le grand nombre de celles qui occupent Votre Altesse et votre indisposition ne permettent pas que celle-là soit mieux gérée[87]. Cela m'afflige pour deux

raisons : la première est l'affaire de Jérusalem[88], dont je supplie Votre Altesse de ne pas la prendre à la légère ni de croire que j'en parle par artifice ; l'autre, c'est que je crains que cette entreprise ne se perde. Je supplie Votre Altesse de ne pas me tenir, en ceci ni en autre chose, autrement que comme votre serviteur qui, sans tromperie, tend de toute son âme à vous procurer repos, joie et accroissement de votre haute seigneurie. Qu'elle voie maintenant s'il lui plaît de m'éprouver comme tel dans cette affaire des Indes, ainsi que dans l'autre, de la Sainte Maison. Et, comme déjà dit, comme serviteur et non au contraire. Que Dieu pardonne à celui qui s'est entêté à faire croire à Votre Altesse que cela pourrait être. On peut donner ordre pour que cette entreprise soit mise en route sans tarder et sans grandes difficultés. Et qu'il vous plaise que je le dise : ce sera bientôt, je le crois, à votre plus grande satisfaction.

Reconnaissance d'emprunt à Alonso Morales

Bobadilla lui ayant confisqué ses biens, Colomb devait se rendre à Séville pour en obtenir restitution. C'est sans doute à cette occasion qu'il contracta l'emprunt dont cette reconnaissance est l'objet.

Grenade, 22 octobre 1501.

Très vertueux seigneur,

Je supplie Votre Grâce de me faire prêter cent castillans d'or, dont j'ai besoin pour me rendre à Séville, et de les faire donner à Diego Tristan, mon majordome, porteur de la présente, qui en donnera reconnaissance au dos de ce billet.

Fait aujourd'hui, vendredi 22 octobre 1501.

Votre serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
L’Amiral

[Au dos, de la main de Diego Tristan.]

Amiral des Indes, 3.XI. 1501

Je reconnais, moi, Diego Tristan, que j’ai reçu de vous, seigneur trésorier Alonso Morales, les cent castillans d’or mentionnés par cette reconnaissance du seigneur amiral, et qui font quarante-huit mille cinq cents maravédis. Et parce que cela est vrai, j’ai signé ici de mon nom.

Fait à Grenade le XXIII octobre 1501.

Diego TRISTAN

[De la main de l’Amiral.]

Des cent cinquante mille, dont j’ai ensuite signé reconnaissance, ont été déduits les précédents, lesdits 150 mille m’ont été adressés par Leurs Altesses pour contribution à mes frais à Séville en janvier.

Lettre aux Rois

Rentré en grâce, ayant obtenu l'autorisation de faire un nouveau voyage de découverte, et ses privilèges étant confirmés (mais sans qu'il ait le droit de débarquer à Santo Domingo), Colomb a retrouvé la sérénité et écrit aux Rois cette curieuse lettre où il leur transmet des éléments de son savoir cosmographique et nautique, il y fait preuve de son remarquable expérience de marin, à la fois en Méditerranée et sur l'océan.

Grenade, le 6 février 1502.

Très Hauts et très Puissants Rois et Seigneurs,

Je voudrais être, pour Vos Altesses, cause de satisfaction et de réjouissance et non de soucis et d'ennui. Mais comme je sais le penchant et le goût qu'elles ont pour les choses nouvelles et de quelque intérêt, je parlerai des unes et des autres, obéissant à votre désir, comme cela me vient à présent à l'esprit. Qu'elles ne les jugent pas sur leur désordre, mais sur mon intention et bon désir, car en tout ce qui est du service de Vos Altesses, je n'ai à apprendre de quiconque autre chose que ce que je sais faire de moi-même, car même si les forces me manquaient et la fatigue me gagnait, en mon âme la volonté ne ferait point défaut, en tant que votre plus obligé et débiteur que je suis.

Les navigateurs et tous ceux qui courent les mers ont toujours une meilleure connaissance des divers endroits du monde qu'ils pratiquent et où ils font ordinairement leurs trafics, et, pour cette raison, chacun d'eux sait

mieux ce qu'il voit chaque jour que celui qui y vient à des années de distance. Et c'est ainsi que nous accueillons avec délectation la relation que ceux-là nous font de ce qu'ils ont vu et colligé, comme nous tirons un plus grand enseignement de ce que nous apprenons par notre propre expérience.

Que nous reconnaissions que le monde est une sphère, selon le sentiment de nombre d'auteurs qui l'affirment, ou que, par son autorité, la science nous oblige à conclure autrement[89], on ne doit pas croire que la température soit la même dans un même climat, car la diversité y est grande, sur mer comme sur terre. Le soleil épand son influence, et la terre la reçoit au gré des concavités ou montagnes qui s'y sont formées. Bien que les Anciens aient beaucoup écrit là-dessus, tel, par exemple, Pline, qui dit qu'au-dessous du nord la température y est si suave que les gens ne meurent jamais, si ce n'est par ennui ou dégoût de la vie qui les pousse à se précipiter des hauteurs et à se donner volontairement la mort[90], nous pouvons observer ici-même, en Espagne, de si diverses températures que nous n'avons pas besoin, sur ce point, du témoignage d'aucun Ancien. Nous voyons ici, à Grenade, la montagne couverte de neige, ce qui est signe d'un grand froid, et, au pied de cette montagne, on a les Alpujarras[91], où il fait toujours très doux, sans trop de chaleur ni de froid. Et il en est en cette province comme en d'autres d'Espagne, dont je ne parle pas parce que ce serait trop long.

Je dis qu'en mer il en va de même, et tout spécialement dans les régions côtières. Et, de cela, ceux qui continuellement y trafiquent ont une meilleure connaissance que ceux qui traitent en d'autres régions.

En été, en Andalousie, on tient pour assuré que tous les jours où, le soleil étant déjà assez haut, souffle ce vent de la mer qui est vent du ponant, il est très doux et dure jusque tard le soir. De même que ce vent de mer se maintient en cette saison dans cette région, ainsi, en d'autres lieux et régions différentes se maintiennent d'autres vents.

En été, comme en hiver, ceux qui vont régulièrement de Cadix à Naples savent, lorsqu'ils passent par la côte de Catalogne, quel vent ils vont trouver selon la saison ; et de même, quand ils traversent le golfe de Narbonne, ceux qui vont de Cadix à Naples se dirigent en vue du cap de Creus[92], en Catalogne. Parfois les vents soufflent très fort par le golfe de Narbonne, et il convient que les navires lui obéissent, et ils courent de force jusqu'en Berbérie, puis doivent bouliner de leur mieux et trouver Pomègue[93] de Marseille, ou les îles d'Hyères ; et de là ils ne lâchent plus la côte jusqu'à

leur point d’arrivée. Si, de Cadix, ils devaient aller à Naples en été, ils suivraient la côte de Berbérie[94] jusqu’à la Sardaigne, tout comme je l’ai dit pour l’autre côte de la Tramontane[95]. Pour ces navigations, il faut des hommes remarquables, qui s’y sont tant frottés qu’ils en connaissent tous les chemins, et à quels gros temps ils peuvent s’attendre, selon la saison de l’année où ils vont. Vulgairement, nous appelons de tels hommes, pilotes, ce qui est la même chose que guide[96] sur terre. Ainsi, bien que l’un de ceux-ci connaisse très bien le chemin d’ici à Fontarabia pour y conduire une armée, il ne sait pas pour autant le chemin d’ici à Lisbonne. Il en est de même sur mer, où les uns sont pilotes pour les Flandres, d’autres du Levant, chacun des terres où il est en usage d’aller.

Le commerce et le transit d’Espagne en Flandres se font très couramment. Il y a de très bons marins qui vont aussi en Flandres, où, au mois de janvier, tous les navires sont déjà prêts pour le retour à leurs terres ; et, en ce mois, il est rare qu’il n’y ait pas quelques poussées de brise, de l’est-nord-est et du nord-nord-est. Ces vents-là, à cette époque de l’année, ne sont pas une caresse, mais sauvages et froids, et même dangereux. La distance du soleil et la qualité de la terre sont ce qui engendre cela. Ces brises ne sont pas fixes. Bien qu’elles ne se trompent jamais d’époque, ceux qui naviguent avec elles sont des personnes qui risquent l’aventure et, la plupart du temps, arrivent en s’arrachant les cheveux. Si la brise vient à manquer à ceux-ci, et qu’un autre vent les saisit, ils se réfugient dans les ports de France ou d’Angleterre jusqu’à ce qu’une autre marée arrive et leur permette de sortir de ces ports.

Les gens de mer sont avides d’argent et pressés de rentrer chez eux, et ils risquent sans attendre que le temps se calme. En une autre occurrence, prisonnier comme je l’étais de mon lit, j’ai dit ce que je pouvais à Vos Altesses quant à la plus grande sécurité de cette navigation lorsque le soleil se trouve déjà dans le signe du Taureau, et sur le refus de faire cette traversée au plus fort et au plus périlleux de l’hiver. Si les vents sont favorables, le trajet est très court. Mais on ne doit pas partir avant que l’on n’ait une bonne assurance du voyage ; et d’ici on peut bien juger cela, car c’est lorsqu’on voit le ciel très clair et le vent venir de l’étoile de la Tramontane et se maintenir quelques jours, toujours aussi vif. Vos Altesses savent bien ce qui est arrivé l’an 97, quand se trouvant à Burgos en grande angoisse, parce que le temps rigoureux durait et que se succédaient les

rafales, découragées, elles étaient sur le point de partir pour Soria, et que, toute la cour partie un samedi, Vos Altesses décidèrent d'un dessein assuré de partir le lundi matin ; cette nuit, en une lettre que j'adressai à Vos Altesses, je disais : « Tel jour, le vent a commencé à souffler ; et le jour suivant la flotte ne partira pas, attendant de voir si le vent se maintient ; elle partira le mercredi, et le jeudi ou le vendredi elle sera à peu près à la hauteur de l'île de Huict ; si elle ne s'y arrête pas, elle sera à Laredo le lundi suivant, sinon toute la science maritime est vaine. » Ce mien écrit, et le désir de la princesse fit que Vos Altesses abandonnèrent l'idée d'aller à Soria, et mirent à l'épreuve l'opinion du marin. Et le lundi apparut sous Laredo, un navire qui s'était refusé à entrer dans le port d'Huict, parce qu'il avait peu de provision[97].

En de pareils cas, les opinions sont et seront toujours différentes sur mer comme sur terre, mais maintenant très nombreux seront ceux qui iront naviguer aux îles découvertes. Et si le chemin est déjà reconnu, avec le perfectionnement des instruments et du gréement des navires, ceux qui iront pour traiter et commercer auront une meilleure connaissance des choses et des terres, des vents, et des époques les plus favorables pour leur pratique, et plus d'expérience pour la sécurité de leurs personnes[98].

Que la Sainte Trinité ait Vos Altesses en sa garde, comme je le désire et comme nous en avons tous le besoin, en tous leurs grands États et seigneuries.

De Grenade, le 6 février 1502.

.S.
.S.A.S.
XM Y
Xpo Ferens

Mémoire à Diego Colomb

Avant de partir pour son quatrième et dernier voyage, Colomb rédigea ce mémoire pour son fils aîné, probablement en mai 1502. On y remarquera des recommandations qui excèdent celles du majorat, et qui sont d'un homme qui peut ne pas revenir, ainsi que des dispositions qui montrent qu'il n'avait alors pas les disponibilités financières lui permettant de faire face à l'investissement auquel ses privilèges lui donnaient le droit, et qu'il devait emprunter en attendant que soit réglé le problème de la saisie par Bobadilla de ses biens, c'est-à-dire de sa part sur l'or obtenu à Haïti, que ce soit par orpaillage ou par troc, voire par prises « de guerre ».

Très cher fils,

Je te laisse à ma place, et je veux que tu possèdes tout ce qui m'appartient et que tu devras dépenser avec beaucoup d'ordre, selon qu'il convient à ton rang, et ce pour quoi je te laisse pouvoir par-devant notaire. Tous mes privilèges et écrits sont entre les mains de frère Don Gaspar[99], ainsi qu'un écrit sur la disposition de mes biens, s'il en était besoin un jour.

Je t'ordonne et te recommande d'avoir en grande dévotion de donner la dixième partie de tout l'argent que tu auras, que ce soit en rente ou de quelque autre manière ; dixième de tout, sans le retard d'une seule heure, pour le service de Notre Seigneur, pour les pauvres nécessiteux, et ceux de notre famille avant tous les autres[100]. Et si ceux-ci ne se trouvent pas là où tu es toi-même, garde leur part pour la leur faire parvenir. Si tu fais cela, jamais tu ne manqueras de rien, car Notre Seigneur y pourvoira.

Je t'ordonne d'honorer et bien traiter toutes les personnes qui ont des rapports avec toi, du plus grand au plus petit, car ils sont gens de Dieu, Notre Seigneur Lui t'honorera et te soutiendra selon que tu honoreras Ses gens ; et si tu maltraites l'un d'eux, Notre Seigneur te traitera mal à ton tour et Il t'affligera si tu affliges les autres. Ainsi donc, sois miséricordieux, et tiens pour certain qu'il t'aura en Sa miséricorde.

Sers avec beaucoup d'amour le roi et la reine, nos seigneurs, et leurs enfants, et ne les importune pas avec les mémoires que j'ai laissés à Leurs

Altesses, bien que l'on dise que je doive en faire demander l'exécution, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre Seigneur de me ramener sauf, et vous vivant alors selon sa volonté.

Aie soin de Beatriz Enriquez[101], pour l'amour de moi, et traite-la comme ta mère : qu'elle ait de toi dix mille maravédis tous les ans, outre ce qu'elle a des boucheries de Cordoue.

Donne dix mille maravédis par an, en versements trimestriels, à Violante Munez[102].

Je t'ordonne, sous peine de désobéissance, de faire personnellement, tous les mois, le compte des dépenses de ta maison, en le signant de ton nom ; car autrement on perd ses serviteurs, et son argent, et l'on se crée des ennemis.

Je t'ordonne, sous peine de désobéissance, que pour toutes les affaires d'intérêt que tu aurais à traiter, ce soit avec l'avis et le conseil de frère don Gaspar, et non autrement ; et que tu travailles à ce qu'on lui obtienne le bref du Saint-Père lui donnant droit à entendre de mes affaires. Enfin, en cette entreprise des Indes, fait montre de sainte foi et dépense pour elle tout ce qui sera nécessaire.

En ce qui est de ton mariage, si Leurs Altesses t'en parlent, ou te font sonder, réponds que je supplie Leurs Altesses qu'elles veuillent que cela soit suspendu jusqu'à ce que Notre Seigneur me ramène[103].

Don Diego, mon frère, reste à Cadix. Il faut que, de l'argent que Notre Seigneur te donnera, tu le pourvoies et aies grand soin de lui, car il est mon frère et m'a toujours été très soumis. Tâche que Leurs Altesses lui fassent la grâce de quelque charge d'Église : un canonicat, ou autre bénéfice.

Luis de Soria a toujours fait de son mieux, et il a ma procuration. Écris-lui souvent, et il écrira au seigneur […].

J'ai envoyé Carvajal[104] à ma place aux Indes pour obtenir ce qui m'appartient. Je lui ai donné mes instructions, et la liste écrite de tout ce que j'ai là-bas, qui représente une bonne somme d'argent, comme tu pourras le voir par la copie des instructions et des autres écrits que j'ai laissés dans un paquet. Il œuvrera à t'envoyer le plus d'argent qu'il pourra par les navires. Je lui ai dit de repartir avec ceux qui reviendront, ou avec ceux qui s'en iront[105]. Il sait très bien comment résoudre mes affaires. Je lui avais promis cinq cents maravédis par jour pour suivre mes dernières instructions et, à la manière dont il le fera s'il se charge ici de mes affaires,

on lui donnera cinquante mille maravédis. C’est un homme de bon entendement. Il a reçu de moi l’argent et les documents que tu trouveras dans ses instructions, que je te laisse, comme dit ci-dessus. Il a aussi emporté un livre authentifié de mes privilèges.

Messire Francisco de Riverol, messire Francisco Catano et messire Gaspar d’Espendola[106] m’ont avancé de quoi couvrir le huitième des marchandises qui ont été envoyées aux Indes, et de plus 118 000 maravédis en argent, qui ont été dépensés à Séville, 50 000 à Xérès et 25 000 à Grenade. Du tout ils ont mon reçu, et un acte notarié. J’ai ordonné à Carvajal qu’il les paye tous. Veille à ce que tout se fasse ainsi, et pour toutes les autres sommes, dont il apparaît par ma signature que je les ai reçues. Carvajal a mes pleins pouvoirs pour recevoir le huitième de toutes mes marchandises, c’est-à-dire le montant de ce qu’on en tirera, ainsi que nombre d’autres sommes qui me sont dues à Hispaniola, et toutes les autres choses que Bobadilla m’a prises là-bas. Je te laisse tout cela par mémoire, comme je viens de te le dire, en un paquet.

Lettre au seigneur ambassadeur messire Nicolas Oderigo

Cette plus ancienne des lettres que nous avons qui soit adressée par Colomb à Nicolas Oderigo, ambassadeur de Gênes auprès de la cour, est un témoignage net des précautions que prenait l'Amiral pour garantir ses privilèges à l'égard même des Rois qui les lui avaient accordés. Il en avait fait authentifier quatre copies, l'une remise à son ami le religieux Gaspar Gorricio, une autre à son fils ; les deux dernières sont envoyées à Oderigo, c'est-à-dire sont mises en sécurité hors d'Espagne, entre des mains qui ont, à l'époque, une sorte d'autorité internationale. Manifestation du peu de confiance que Colomb avait en ses souverains, malgré ses protestations de fidélité et de foi.

Séville, le 21 mars 1502.

Seigneur,

La solitude où vous nous avez laissés, je ne saurais l'exprimer. J'ai confié à messire Francisco de Ribarol mon livre d'écrits[107] pour qu'il vous l'envoie avec une autre copie de lettres missives. Du soin que vous en aurez pris et de l'endroit où vous allez le déposer, je vous demande par faveur d'en

informer don Diego. Un autre pli est presque prêt et vous sera envoyé de la même manière par le même messire Francisco. Vous y trouverez un document nouveau[108].

Leurs Altesses m'ont promis de me donner tout ce qui m'appartient et de mettre don Diego en possession de tout, comme vous le verrez. J'écris au seigneur, messire Juan Luis et à la noble dame Catalina[109]. La lettre part par ce courrier.

Je partirai au nom de la Très Sainte Trinité dès le premier beau temps, et avec grand appareillage[110].

Si Géronimo de Santiesteban arrive, il doit m'attendre et ne pas s'engager en rien, car on lui prendrait tout ce qu'on pourrait, et après on le laisserait à sec[111]. Qu'il vienne ici, et le roi et la reine s'en chargeront jusqu'à ce que je revienne.

Que Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

Fait le 21 mars 1502, à Séville.

.S.
.S.A.S.
XM Y
Xpo Ferens

Lettre à la banque Saint-Georges

Les relations de Colomb avec les grands banquiers génois ont été l'objet de maintes spéculations. Cette lettre, qui confirme la précédente, montre assez bien, au-delà du ton diplomatique, le rôle qu'attribuait Colomb au don d'une rente sur ses revenus commerciaux qu'il leur proposait, en même temps qu'il leur confiait son précieux livre de privilèges : il s'agissait de se garantir contre d'éventuels nouveaux revers de fortune en Espagne.

Très nobles seigneurs,

Bien que mon corps soit ici, mon cœur est toujours auprès de vous. Notre Seigneur m'a fait la plus grande grâce qu'il ait accordée à quelqu'un depuis David. Ce qui est de mon entreprise brille déjà, et donnerait encore plus de lumière si la noirceur de son gouvernement ne l'obscurcissait. Je retourne aux Indes au nom de la Sainte Trinité pour revenir bientôt. Et parce que je suis mortel, je laisse le soin à don Diego, mon fils, de ce qu'il ait à vous servir, de toute la rente qu'on obtiendra, la dixième partie, tous les ans et à jamais, par décompte de l'imposition sur le blé, le vin et autres provisions de bouche. Si ce dixième monte tant soit peu, prenez-le, et sinon, que ce soit la seule marque de mon bon vouloir. Ce fils, je vous demande en grâce que vous le teniez pour recommandé.

Messire Nicolo de Oderigo connaît mes affaires mieux que moi-même, et c'est à lui que j'ai envoyé copie de mes privilèges et lettres, pour qu'il les mette sous bonne garde. J'aimerais que vous les voyiez. Le roi et la reine, mes seigneurs, veulent me faire plus d'honneurs que jamais[112]. Que la Sainte Trinité garde vos nobles personnes et accroisse le très magnifique Office.

Fait à Séville, le 2 avril 1502.

Le Grand Amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur général des îles et terre ferme d'Asie et des Indes du roi et de la reine, mes seigneurs, et leur capitaine général de la mer et de leur conseil.

Lettres à frère Gaspar de Gorricio

Sanlucar, le 4 avril 1502.

Révérend et très pieux père,

Si l’attente de vos nouvelles me pèse autant en allant là où je vais qu’ici, j’en éprouverai grand-peine. Les préparatifs de mon départ m’ont tant accablé que j’ai laissé le reste, afin de faire tout plus à loisir. Le seigneur adelantado est déjà parti avec les navires pour caréner à Puebla Vieja. Mon départ se fera, au nom de la Sainte Trinité, mercredi matin[113]. À votre retour, votre révérence verra don Diego et l’instruira bien de ce que je désire de lui dans mon mémoire, dont je voudrais que vous ayez une copie. Voici, pour ma cassette, quelques papiers. La lettre écrite de ma main, don Diego vous l’apportera avec mes recommandations. Aux pieux religieux je me recommande, particulièrement au père prieur, dont je suis le dévoué serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Révérend et très pieux père,

Le grand vent m’a retenu à Cadix jusqu’à ce que les Maures eussent encerclé Arzila[114], et avec lui je sortis à son secours, et j’y fus le premier. Ensuite Notre Seigneur me donna si beau temps que j’arrivai ici en quatre

jours. Maintenant je poursuis mon voyage au nom de la Sainte Trinité, et j'espère d'Elle le succès. Que votre révérence se souvienne d'écrire à don Diego, et rappelle à messire Francisco de Ribarol l'affaire de Rome, car je ne puis lui écrire, faute de temps[115]. Au père prieur et à tous ses pieux religieux, je me recommande. Ici, nous allons tous bien ; Notre Seigneur en soit loué.

Fait à la grande Canarie[116].

Votre très dévoué serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Notes de la partie VI

1. Ce chiffre donne 1484, date de l'entrée de Colomb en Andalousie, mais on ne saurait en déduire que, dès cette date, il fut introduit à la cour.
2. Ici Colomb ment. Ce sont les souverains de Portugal, d'Angleterre et de France qui ont « répondu » négativement à sa proposition de découverte, et non le contraire.
3. Plus qu'un autre mensonge, c'est ici l'affirmation visionnaire de la réalité.
4. Phrase commencée et restée suspendue.
5. C'est la première fois que Colomb écrit que ces peuples sont sauvages et belliqueux.
6. Fin de phrase étonnante. Colomb n'a eu d'épouse « légale » que Félipa Muniz Perestrello, morte quand il quitta le Portugal. Par ailleurs, en ces sept ans, il a eu l'occasion de revoir sa maîtresse Beatriz Henriquez, et ses fils, le légitime Diego, et l'illégitime Fernando. Mais il est vrai qu'il n'a pas dû avoir un grand loisir pour les rencontrer, et c'est probablement en ce sens qu'il faut interpréter le passage de ce document où tout est exagéré.
7. Il n'est pas sûr que cette *Niña* soit celle du premier et du second voyage.
8. Toute une polémique entoure le nom de ce bateau. Nom pluriel précédé d'un article féminin singulier, peut-être Henry Harrisse eut-il raison de penser qu'il fallait corriger en *la Vasquena*, soit *la Petite Basquaise*, le livre de Fernando Colón, la nommant *la Vaquena*.
9. Sous-entendu : que de transporter des produits finis.
10. Dans les conditions du transport par mer de l'époque, le bétail avait beaucoup à souffrir de voyages si longs.
11. On remarquera que, dans cette énumération, ne figure aucune arme à feu individuelle.
12. Probablement le frère Juan Pérez.
13. Erreur. On sait par ailleurs qu'ils étaient douze, et le total correspond bien à ce nombre.
14. Le dernier chiffre qui précède étant « onze mille », à moins qu'il ne soit erroné, ce total général est faux de mille maravédis.

15. Les Rois ayant interdit à Colomb de débarquer à Hispaniola, ces monnaies ne furent pas envoyées. Les lettres F. Y. signifient évidemment Ferdinand et Isabelle.

16. Mesure de 666 litres.

17. Gonzalo Camacho était alors serviteur de Colomb. Il l'accompagna lors de son quatrième voyage, à la fin duquel, pendant le séjour forcé à la Jamaïque, il le trahit en se rangeant du côté des Porras (*cf.* lettres à Diego, p. 612).

18. Il s'agit d'une participation à leur commun recueil de prophéties.

19. Colomb semble compter sur les souverains pour lui rendre justice, après son arrestation et son humiliation, et aussi quant à la suspension de ses privilèges et la saisie de ses biens.

20. D'après A. Cioranescu, il s'agirait de la *India Recognita*, de Poggio Bracciolini. Mme C. Varela croit plutôt qu'il s'agit simplement de la propre relation par Colomb de son troisième voyage.

21. La cour se trouvait à cette date dans cette ville.

22. Il s'agit encore très probablement du *Livre des prophéties*.

23. Il s'agit du départ pour l'Angleterre, le 21 mai 1501, de l'infante Catherine d'Aragon qui allait épouser le prince Arthur, héritier du trône d'Angleterre. Celui-ci mourut et elle épousa Henri VIII, dont le divorce avec elle, refusé par le pape, entraîna le schisme d'Angleterre. Elle fut la mère de la future reine catholique d'Angleterre, Marie « la Sanglante ».

24. Cette mention, qui se répétera plus loin, tient à ce que Colomb avait confié secrètement ses plus précieux papiers à Gorricio, se méfiant, depuis ses mésaventures, y compris des Rois. Quand il avait besoin de faire valoir ses droits et privilèges, ce sont des copies qu'il demandait à Gorricio qui fut un fidèle dépositaire, au-delà même de la mort de l'amiral.

25. Francisco de Ribarol, banquier génois établi à Séville.

26. Don Juan de Fonseca, devenu hostile à Colomb et qui, en particulier, a violé ses privilèges en donnant des « commissions » de découverte sur la terre ferme touchée par Colomb lors de son troisième voyage, à des navigateurs, parmi lesquels Hojeda et Vespucci, lequel confirma que cette terre était bien un nouveau continent.

27. Nouvelle manifestation de la méfiance générale de Colomb.

28. S'il s'agit de Gorricio lui-même, c'est une erreur puisque, plus tard, il se rendit à Rome.

29. Toujours, très probablement, le *Livre des prophéties*.

30. Très probablement un autre moine chartreux du couvent de Las Cuevas.

31. Il s'agit de la *Glose à la Bible*, écrite par Nicolas de Lyre, juif converti, mort en 1340, que Colomb cite ailleurs sous son nom originel de Rabi Samuel.

32. Il s'agit de la *Somme théologique* de saint Thomas. Ce début du livre en expose en somme le principe.

33. Ce passage essentiel a soulevé de vives polémiques, parce qu'il fait remonter le début de la vie de marin de Colomb à l'âge de dix ans. Mais son fils rappelle avec plus de précision dans son *Historia* que c'est à quatorze ans que son père avait commencé à naviguer, ce qui paraît vraisemblable, compte tenu à la fois de ses autres affirmations et de l'extraordinaire expérience de marin qu'il avait acquise avant d'entrer en Espagne. Les quarante ans ici évoqués ne sont donc qu'un chiffre arrondi sans calculer.

34. Cela est vrai, mais seulement du point de vue des marins d'Europe, en comprenant la Méditerranée, la côte occidentale, alors reconnue, de l'Afrique, et celles, également occidentales, de l'Europe atlantique.

35. Il faut lire, bien entendu, astronomie.

36. Ce pluriel, écrit par inadvertance, nous fait passer de la mention du talent pour faire des planisphères à l'indication qu'il en a dessiné plusieurs.

37. Sept ans nous ramènent à 1484, année de l'entrée de Colomb en Castille. Mais il n'y en eut que quatre avant son retour triomphal qui convainquit les sceptiques.

38. Matthieu, XI, 25.
39. Matthieu, XXI, 15-16.
40. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu », Jean 1,1.
41. On peut voir ici une pointe d'hérésie, venant de Lulle, voire de Nicolas de Cuse, qu'un peu plus tard l'Inquisition aurait sûrement relevée.
42. En marge, le Livre porte : « Sénèque VIIe trag. Médée, dans le chœur "*audax nimis*" : Viendront les lointaines années du monde… » Citation reprise entièrement comme prophétie dans le Livre, *cf.* p. 569.
43. Dans *La Cité de Dieu* (XXII, 30), c'est dans le courant du sixième millénaire que saint Augustin évoque l'idée d'une fin du monde, qu'il n'adopte cependant pas.
44. D'après A. Cioranescu, il faudrait lire cette abréviation : « Petrus de Alliaco, *Elucidarium astronomice concordie cum theologica et historica* », ouvrage évoqué plus haut et « appelé plus souvent *Vigintiloquium* », et dont le chapitre évoqué est le onzième et non le dixième. *Cf.* autre calcul relevé par Colomb dans l'ouvrage de Pie II, « Apostilles » 858, p. 58.
45. Ce chiffre confirme ce que dit Las Casas que cette lettre fut écrite en 1501, « je crois depuis Cadix ou Séville », ajoute-t-il.
46. Concept clef pour Colomb, puisque l'accomplissement de la parole divine, c'est l'unification chrétienne du monde, dont l'évangélisation des terres restées inconnues est une étape essentielle, et la reconquête de Jérusalem le bouclage-achèvement.
47. Il s'agit de Joachim de Fiore (Gioacchino da Fiore, v. 1130-1202), théologien mystique, d'abord cistercien, qui fonda son propre ordre, d'une orthodoxie douteuse, fondée sur une conception de l'histoire comme réalisation des trois temps de la Trinité : Âge du Père, avant l'Incarnation ; puis Âge du Fils, auquel devait bientôt succéder l'Âge du Saint-Esprit, achevant l'histoire. On connaît la particulière dévotion de Colomb à la Trinité. Le livre de Joachim de Fiore ne précise pas que c'est d'Espagne que devait venir la réédification des lieux saints.
48. Ces Psaumes, que Colomb cite très largement, et dont nous ne donnons ici que les plus caractéristiques, ainsi que de toutes les autres citations bibliques, sont par nous pris à la Bible de Sacy, et parfois, quand elle s'éloigne trop de la traduction de Colomb, à celle de Segond.
49. Colomb traduit ici « monde » par « orbe ».
50. Colomb lit ici : « de tous les confins de la terre et des îles lointaines ».
51. *Insula* a plusieurs sens en latin, non seulement île, mais, entre autres, « agglomération ». Colomb a l'excuse que les traducteurs de la Bible latine ont le plus souvent fait la même faute que lui, ne distinguant pas les cas où le mot est employé dans l'un ou l'autre sens.
52. C'est-à-dire le Nord.
53. Astronome arabe des VIIIe et IXe siècles. Il écrivit de nombreuses œuvres et fut nommé, pour ses dons et connaissances, « prince des astronomes ». Des manuscrits de ses œuvres se trouvent en Espagne et furent publiés en latin à Augsbourg (1489) et à Venise (1515). (D'après Consuelo Varela.)
54. Etico, philosophe, nommé aussi Ister parce qu'il était considéré comme originaire d'Istria. On lui attribue une description romancée du monde, écrite en bas latin du XIIIe siècle, qu'on a crue à tort de saint Jérôme. (D'après Consuelo Varela.)
55. Trad. Segond, plus proche de celle de Colomb que celle de Sacy.
56. Colomb a placé ici les vers de Sénèque en latin, mais, en transformant Téthys, déesse de la mer, en Tiphis, dont sa traduction « corrigée », plus bas, fait un marin, qu'il est logique d'assimiler à… lui-même.
57. Les calculs de Colomb, difficilement compréhensibles, semblent donner une distance des Antilles à l'Espagne à peu près exacte. Mais si on la met en rapport avec ses propres estimations de la circonférence terrestre, on trouve une certaine rectification de son estimation de 71° pour l'Océan, qui donnerait cinq heures dix pour la distance Europe-Asie.

58. Colomb fait ici comme s'il ignorait que le traité de Tordesillas avait déplacé cette ligne à 370 lieues plus à l'ouest.

59. Clause première des Capitulations de Santa Fe. Le rappel des privilèges des trois titres suivants sont également ceux des Capitulations, en leurs clauses 2, 3 et 5. *Cf.* p. 76 et suiv. (Note de Consuelo Varela.)

60. Remarque décisive puisque Colomb dit ici que ce qu'il a découvert n'est pas l'Asie connue depuis l'Antiquité, mais des terres qui se trouvent là où l'on ignorait qu'il y en eût.

61. Cette argumentation, évidemment non prévue par les accords, touche à un point clef du droit de découverte. Colomb s'oppose à ce qu'échappent à ses privilèges les terres que parcourent maintenant ceux qui « découvrent » sur ses traces, comme c'est le cas du groupe Hojeda, Yanez Pinzón, la Cosa, Vespucci. En droit strict, il a d'autant plus raison que c'est le chaos « politique » de la colonie qui l'a empêché de pousser ses explorations. Mais, en fait, ce droit strict aurait fait de lui et de ses héritiers les maîtres d'un empire infiniment plus grand que l'Europe tout entière.

62. D'après le titre expédié à Grenade le 30 avril 1492. (Note de C.V.)

63. Cédule délivrée le 2 juin 1497 à Médina del Campo. (Note de C.V.)

64. Toujours selon la cédule du 2 juin 1497. (Note de C.V.)

65. Bulle datée du 3 mai 1493. *Cf.* p. 300 et suiv.

66. Celui de fondation du majorat, accordé le 23 avril 1497. (Note de C.V.)

67. La durée, laissée en blanc dans le texte, se déduit de la cédule du 2 juin 1497. (Note de C.V.)

68. Ici s'esquisse la politique de compromis sur ses privilèges dont Colomb expliquera le principe à son fils, à savoir en partant du socle ferme de ce qui a été signé.

69. De l'instruction royale du 15 juin 1497. (Note de C.V.)

70. Le 29 mai 1493, à Barcelone, les Rois avaient expédié à Colomb une instruction en 18 points pour le bon gouvernement de la colonie. Il répond ici aux instructions 3, 4, 5 et 6. (Note de C. V.)

71. On notera ici la méfiance de Colomb à l'égard de ceux que l'on va appeler les « conquistadores ». Mais il est déjà trop tard.

72. Voir Capitulations de Santa Fe, p. 76.

73. Ce privilège figure bien dans ceux qui avaient été délivrés le 4 avril 1405, par le roi de Castille, don Henrique, à son amiral don Alfonse Henriquez. Les souverains espagnols avaient fait donner copie de ces privilèges à Colomb, par ordre du 23 avril 1497.

74. Le prieur de Talavera était l'aumônier et confesseur de la reine. C'est lui qui avait présidé la commission désignée pour examiner les propositions de Colomb, laquelle avait conclu que ce que disait le marin était impossible.

75. Colomb répète ici ce qui est un mensonge, puisque les trois souverains de Portugal, d'Angleterre et de France avaient refusé ses propositions avant que celui-ci n'obtienne l'accord de ceux d'Espagne.

76. Ce chiffre nous donne l'année 1484 comme celle de l'entrée de Colomb en Espagne.

77. On a ici la mise en cause de l'envoi de Bobadilla, et bientôt d'Ovando, comme gouverneurs d'Hispaniola.

78. Colomb justifie ici l'exigence qui fut sienne pour entreprendre son voyage de découverte, et qui constitua peut-être une des causes, voire la cause principale, du refus portugais.

79. Ici, Colomb retourne les accusations de responsabilité sur le chaos de la colonie. Il n'est pas sûr qu'il aurait fait mieux que ses successeurs. Mais il est certain qu'ils aggravèrent terriblement la situation qu'ils trouvèrent, et donc que les souverains qui les envoyèrent en sont responsables.

80. La seconde copie de ce document ajoute : « que si on accorde des faveurs et franchises, on doit entendre que c'est sur la part qui appartient à Leurs Altesses, et non sur celle dudit amiral, laquelle doit lui être réservée tout particulièrement ».

81. Rappel incisif du peu de foi qu'avaient accordé les souverains au projet de Colomb, entraînant leur réticence face à l'investissement initial.

82. Première dénonciation de Hojeda et Vincent Yanez Pinzón qui furent lancés par Fonseca sur les traces de Colomb dans l'exploration de l'Amérique du Sud et centrale, et initièrent les rafles d'esclaves indiens pour améliorer leurs profits. Dans la seconde copie, Colomb met Fonseca en cause : « Leurs Altesses, à Médina [del Campo] firent établir une provision pour le seigneur archevêque […] afin qu'on n'intervienne pas dans les choses des Indes hors dudit amiral… », et ajoute que cela ne fut pas respecté. Dénonciation claire, conclue en suppliant « Leurs Altesses qu'elles ordonnent par lettre à tous ceux qui sont allés et revenus [des Indes] de faire état audit amiral du montant de ce qu'ils ont chargé, déduction faite des frais », pour lui en remettre la tierce, la dîme, et le huitième, « car, en la faveur qui leur fut accordée, la sienne n'était pas comprise ». Enfin, Colomb spécifie qu'il doit avoir part au [bois de] brésil et aux perles, introduits en Espagne, qui sont productions purement sud-américaines. Il est à remarquer que Colomb ne mentionne ni La Cosa, pilote de l'expédition de Hojeda, dont la fameuse carte rend hommage à Colomb, ni Vespucci, à l'amitié duquel il va croire bientôt.

83. Dans la seconde copie est ajoutée la demande que lui soit restitué ce que Bobadilla lui a pris, à lui et à ses frères, « qu'on lui en établisse les comptes, et que Leurs Altesses lui donnent quittance de tout et confirment ce qu'il a fait, en leur royal nom, en tant que leur vice-roi, et le tiennent quitte de tous les crimes »

84. Colomb date ici sa particulière allégeance à la reine, non de l'époque où se décida son départ, comme le veut la légende, mais de son premier retour — le seul qui ait été triomphal — et de leur rencontre à Barcelone en avril 1493.

85. C'est le moine de La Rabida, Juan Pérez, dont Colomb écrit ici le nom sous une forme catalane.

86. Il s'agit de la nourrice du prince don Juan de Castille. *Cf.* la lettre que lui écrivit Colomb, vers la fin de 1500, dans notre t. II, p. 539 et suiv.

87. Ce n'est sans doute pas sans raison que Colomb considère encore à ce moment que les nouvelles terres découvertes n'étaient pas le souci numéro un des souverains.

88. En revanche, l'idée de croisade ne pouvait certainement qu'apparaître comme parfaitement anachronique aux souverains.

89. Étonnante réserve, et qui nous prouve que toutes les têtes considérées à cette époque comme savantes n'étaient pas encore persuadées de la rotondité de la Terre. Cela doit viser en particulier certains religieux fort proches des souverains.

90. Colomb a trouvé cela dans d'Ailly. *Cf.* p. 51.

91. La région montagneuse de Grenade à Almería.

92. Pointe avancée de la côte catalane, près de Cadaquès.

93. Îlot à l'entrée du port de Marseille.

94. On remarquera que la navigation pour les bateaux européens au long des côtes de l'Afrique du Nord ne semble pas poser de problème à Colomb. Hors les périodes de guerre, les risques étaient sans doute limités.

95. L'étoile Polaire.

96. Colomb emploie ici le mot arabe *adalid* qui a un sens militaire ; c'est à la fois un guide et un chef.

97. Cette anecdote, par laquelle Colomb souligne encore sa science de marin, se situe plutôt au commencement de 1498, alors qu'à Burgos les souverains attendaient l'arrivée de la princesse Marguerite d'Autriche qui venait se marier avec le prince Don Juan.

98. Remarquable prévision des progrès techniques et des connaissances maritimes que va entraîner la découverte du Nouveau Monde. Cependant, les pilotes expérimentés pour les navigations

transatlantiques ne seront pas de longtemps assez nombreux pour qu'on puisse éviter la navigation en convois.

99. Gorricio.

100. Disposition du majorat. *Cf.* p. 459.

101. Beatriz Henriquez de Arana, maîtresse de Colomb et mère de son fils Fernando, né en 1488. Les 10 000 maravédis, dont Colomb lui réserve la rente, sont ceux qui avaient été promis par les Rois à celui qui apercevrait le premier la terre des Indes et que Colomb s'attribua en dépouillant Rodrigo de Triana, le marin qui avait effectivement vu la terre le premier. *Cf.* p. 116.

102. Violante Moniz, belle-sœur de Colomb, sœur de sa femme défunte Felipa Moniz Perestrello. Elle vivait à Huelva.

103. C'est après la mort de Colomb, en 1508, que Diego épousera Maria de Toldedo, nièce du duc d'Alba.

104. Alonso Sanchez de Carvajal, nommé intendant de Colomb par mandement des Rois du 27 septembre 1501, avait été du deuxième et du troisième voyage.

105. Il semble qu'il faut entendre cela comme « avec ceux qui sont déjà à la colonie et qui en reviendront, ou, plus tard, avec ceux qui vont y partir ». Carvajal ne rentrera en fait qu'en 1503.

106. Tous quatre banquiers génois établis à Séville. Les véritables noms, italiens, des deux premiers étaient Rivarola et Cazzana. (D'après A. Cioranescu.)

107. C'est le livre de ses privilèges : capitulations de Santa Fe, mandements, lettres et cédules successifs adressés par les Rois.

108. La charte par laquelle les Rois lui confirmaient tous ses privilèges en date du 14 mars 1502.

109. Ces deux personnes ne sont pas identifiées avec certitude : Juan Luis de Mayo ou Giovanni Luigi Fieschi, ami de l'ambassadeur. La dame Catalina est inconnue.

110. Colomb partit le 11 mai 1502.

111. Jerónimo de San Esteban, marin génois établi en Espagne, de son vrai nom Girolamo San Stefano. En 1494-1498, il était allé jusqu'à Sumatra et en écrivit une lettre de relation. On l'attendait probablement en Espagne et il y a là une notation qui nous évoque les mésaventures dont les romans picaresques nous ont laissé le témoignage.

112. Loin de manifester ses craintes à l'égard de la possible fragilité de sa rentrée en grâce auprès des Rois, Colomb exagère celle-ci, probablement pour ne pas alerter les Génois sur l'éventualité d'un conflit futur avec la couronne espagnole à propos de ses privilèges. La réponse de la banque Saint-Georges, en date du 8 décembre 1502, remerciait de l'offre, mais Colomb ne donna pas de suite à sa proposition, peut-être parce que la mort le surprit avant qu'il l'ait pu.

113. Ce mercredi, le 6, Colomb partit peut-être, mais seulement pour Cadix, dont il repartit seulement le 11 mai, comme l'indique la lettre suivante, ayant peut-être dû attendre son frère, l'adelantado.

114. C'étaient les Portugais qui étaient assiégés dans le port d'Arzila. Quand il arriva, les Maures avaient levé le siège. Pour la première fois, Colomb était accompagné de son jeune fils Fernando, son futur biographe, qui raconta cet épisode. Colomb envoya son frère et son fils proposer son aide au capitaine commandant la place. La visite fut rendue à l'Amiral par des chevaliers portugais dont certains, dit Fernando, étaient parents de Felipa Moniz Perestrello, mère de son frère.

115. Rappel de toutes les affaires dont il est question dans les lettres précédentes et, en particulier, cette licence demandée au pape par Colomb, afin de donner droit à Gorricio de traiter ses affaires.

116. Colomb en partit le 25 mai. La lettre fut donc écrite entre le 20 et le 25.

VII.

Quatrième et dernier voyage

Lettre qu'écrivit don Christóbal Colón, vice-roi et amiral des Indes, aux Très Chrétiens et Très Puissants Roi et Reine d'Espagne, nos seigneurs, où il leur fait part de tout ce qui lui est arrivé en son voyage, et dit les terres, provinces, villes, fleuves et autres choses merveilleuses, là où sont des mines d'or en grande quantité et d'autres choses de grande richesse et valeur

Sérénissimes, Très Hauts et Puissants Princes, Roi et Reine, nos seigneurs,

De Cadix, je passai aux Canaries en quatre jours et, de là, en seize jours, aux Indes d'où j'écrivis à Vos Altesses. Mon intention était de hâter mon voyage puisque j'avais de bons navires, des équipages et l'approvisionnement et que ma route passait par l'île de la Jamaïque. C'est en l'île de la Dominique que j'écrivis ceci[1]. Jusque-là, j'avais eu un temps à souhait. Cette nuit où j'entrai en ce port, ce fut avec la tempête, violente, et qui depuis m'a sans cesse poursuivi. Quand j'atteignis l'Hispaniola, j'y envoyai le paquet de lettres et fis demander en grâce un navire en le payant, parce que l'un de ceux que j'avais ne pouvait tenir la mer ni porter la voilure. Ils ont pris les lettres et ils savent, eux, s'ils y ont fait réponse. Quant à moi, on me défendit de descendre à terre et même de la toucher. Le cœur des gens qui m'accompagnaient s'affligea de la crainte que je les emmène au loin, ils disaient qu'en quelque cas de péril ils ne seraient pas secourus, mais que bien plutôt il leur serait fait quelque grave affront. De plus, qui le voulut put dire que le commandeur devait gouverner les terres que je gagnerais.

La tempête était terrible et, cette nuit-là, elle me dispersa les navires ; elle les emporta chacun de son côté, sans autre espoir que la mort ; chacun tenant pour certain que les autres étaient perdus. Quel mortel, sans en excepter Job, ne serait alors mort de désespoir ? Que pour mon salut, celui de mon fils, de mon frère et de mes amis me fussent par un tel temps

interdits la terre et les ports que j'avais, moi, par la volonté de Dieu, gagnés à l'Espagne au prix de sueurs de sang ! Mais j'en reviens aux navires qu'ainsi la tempête m'avait emportés, me laissant seul. Notre Seigneur les rendit à mes yeux quand il lui plut. Le navire douteux avait gagné le large pour se sauver de l'île. La *Gallega* perdit sa barque et tous une grande partie de leur approvisionnement[2]. Celui où j'allais, quoique assailli à merveille, Notre Seigneur l'épargna si bien qu'il ne souffrit pas le dommage d'un brin de paille[3]. Sur le navire douteux allait mon frère, et c'est lui qui, après Dieu, fut son sauveur. Et, dans cette tempête, ainsi, comme je pus, je parvins à la Jamaïque. La mer, de grosse qu'elle était jusque-là, devint calme, et un grand courant me porta jusqu'au Jardin de la Reine sans toucher terre. De là, dès que je pus, je naviguai vers la terre ferme[4] où m'assaillirent le vent et un terrible courant contraire. Je les affrontai soixante jours, au bout desquels je n'avais pu gagner plus de soixante-dix lieues. Pendant tout ce temps, je n'entrai en aucun port, ni ne le pus, ni n'eus répit de la tourmente, du ciel et des eaux ; les trombes et les éclairs se succédaient tant que cela semblait la fin du monde. J'arrivai enfin au cap de Gracias a Dios[5] et, à partir de là, Notre Seigneur m'accorda vent et courant favorables. Ce fut le 12 septembre. Il y avait quatre-vingt-huit jours que l'épouvantable tempête ne m'avait pas quitté, à tel point que je n'avais vu ni soleil ni étoiles sur la mer, que les navires s'étaient ouverts, les voiles déchirées, les ancres, les agrès et les câbles perdus avec les barques et beaucoup de l'approvisionnement. Nos gens étaient très malades et tous dans l'affliction ; beaucoup avaient fait vœu de religion et il n'en était aucun qui n'eût fait quelque vœu ou promesse de pèlerinage. Maintes fois, il leur était arrivé de se confesser les uns aux autres. Bien d'autres tempêtes se sont vues, mais aucune qui ait duré autant et avec tant d'horreur. Beaucoup défaillirent que nous tenions pour intrépides, et cela plus d'une fois. La souffrance du fils que j'avais avec moi m'arrachait l'âme, et surtout à le considérer en son si jeune âge de treize ans, parmi tant de fatigues et si prolongées. Notre Seigneur lui donna un tel courage que c'était lui qui ranimait les autres et, à l'ouvrage, il se comportait comme s'il eût navigué quatre-vingts ans. C'est lui qui me consolait. J'étais tombé malade et avais plusieurs fois approché la mort. D'une petite chambre que j'avais fait construire sur le pont, je dirigeais la navigation. Mon frère était sur le plus mauvais navire et le plus exposé. Grande en était ma douleur, et d'autant

plus que je l'avais emmené contre son gré. Tel est mon destin ! J'ai eu bien peu de profit de vingt ans de services, au prix de tant de peines et de périls, tant qu'aujourd'hui je n'ai pas une tuile en Castille. Si je veux manger ou dormir, je n'ai rien que l'auberge ou la taverne, encore la plupart du temps n'ai-je même pas de pas de quoi payer l'écot. Une autre peine m'arrachait le cœur par les épaules. C'était la pensée de don Diego, mon fils, que j'avais laissé en Espagne, orphelin, et dépossédé de mon honneur et de mes biens, en dépit que j'eus pour assuré que des princes justes et reconnaissants lui restitueraient tout et au-delà.

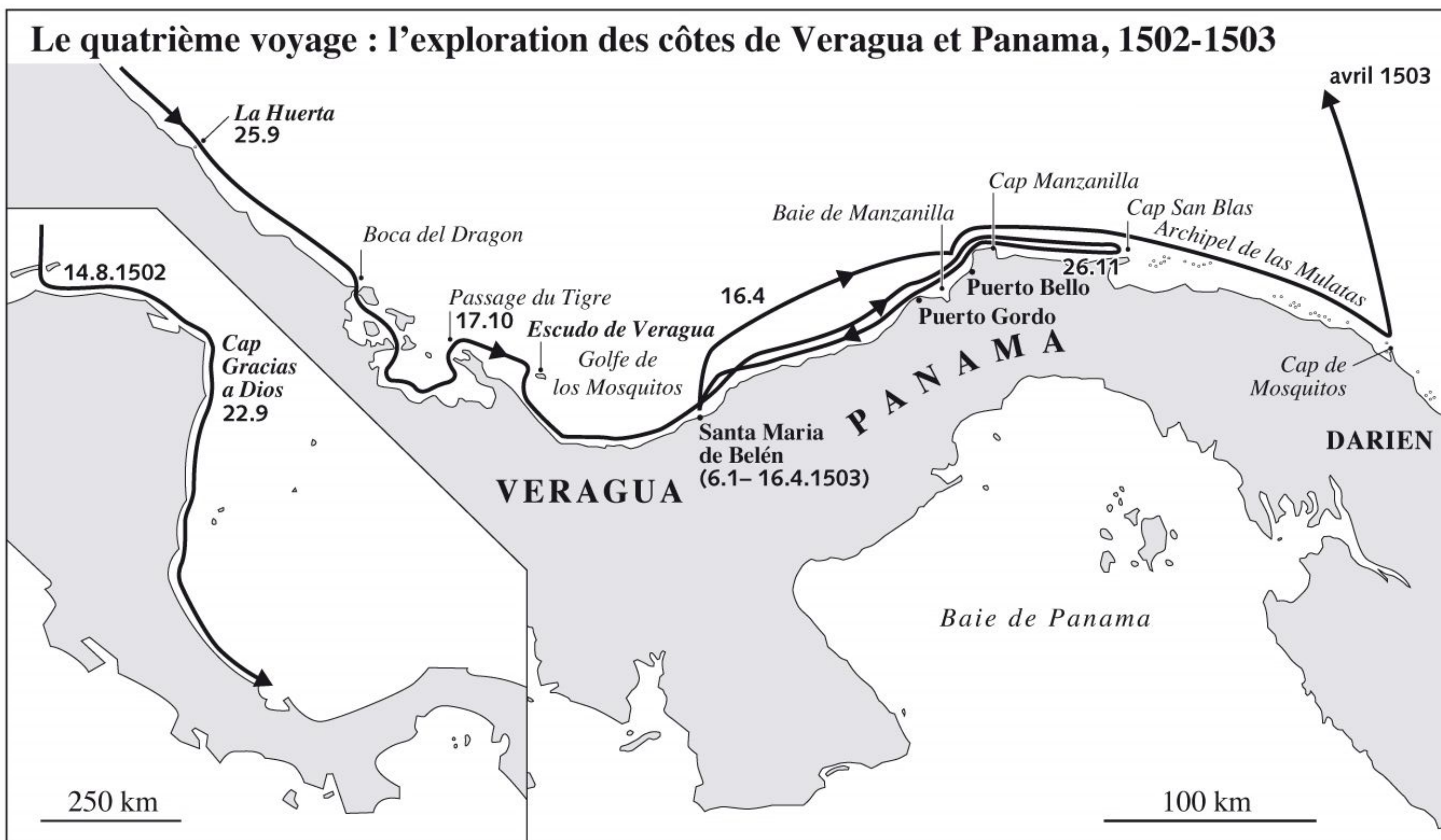
J'arrivai à la terre de Cariay où je m'arrêtai pour radouber les navires, renouveler l'approvisionnement et laisser reprendre haleine à mes gens qui arrivaient fort malades. Moi qui, comme je l'ai dit, avais plusieurs fois frôlé la mort, j'eus nouvelles, là, des mines de Ciamba[6] que je cherchais. Deux Indiens me conduisirent à Carambaru où les gens sont nus et portent au cou un miroir d'or, mais qu'ils ne voulurent ni vendre ni troquer. Ils me nommèrent maints lieux de la côte de la mer où, disaient-ils, il y avait de l'or et des mines. Le dernier était Beragua[7], à quelques vingt-cinq lieues de là. Je partis dans l'intention de les visiter tous, mais, arrivé à moitié chemin, j'appris qu'il y avait des mines à deux jours de marche. Je résolus d'y envoyer en reconnaissance, la veille des saints Simon et Jude, jour fixé pour notre départ. Mais, cette nuit même, le vent et la mer se déchaînèrent tant qu'il fallut courir là où ils voulaient. Cependant, le guide indien, pour les mines, était toujours avec moi.

En tous ces lieux où je suis allé, j'ai pu reconnaître la vérité de ce qui m'avait été dit, ce qui m'inclina à penser qu'il en était de même avec la province de Ciguare, située, selon les Indiens, à neuf jours de marche à l'intérieur des terres, au ponant. Ils disent que, là, il y a infiniment d'or, que les habitants se parent la tête de corail, les jambes et les bras de bracelets d'or très pesants, et qu'ils garnissent et plaquent en or les chaises, les coffres et les tables. Ils disent aussi que les femmes de là-bas portent des diadèmes qui, de la tête, leur retombent sur les épaules. Sur ce que je dis là, tous ceux du pays sont d'accord et ils content tant que je me trouverais satisfait du dixième. De plus, tous reconnurent le poivre. À Ciguare, il est d'usage de commercer dans des foires et des marchés. Les gens d'ici me l'ont rapporté ainsi et ils m'ont montré le mode et la forme de leurs échanges. Ce qui plus est, ils disent que leurs navires y portent des

bombardes, des hommes armés d'arcs, de flèches, d'épées et de cuirasses ; qu'ils sont vêtus et que, sur la terre, ils ont des chevaux ; qu'ils sont dans l'usage de faire la guerre, qu'ils portent de riches vêtements et qu'ils possèdent de fort bonnes choses[8]. Ils disent encore que la mer entoure Ciguare, et que de là à dix journées est le fleuve de Gangues[9]. Il semble que ces terres soient avec Veragua comme Tortosa avec Fuenterrabia ou comme Pise avec Venise[10].

Quand je partis de Cerabarun[11] et que j'arrivai aux contrées que j'ai dites, je trouvai les gens dans les mêmes usages, si ce n'est toutefois que ceux qui avaient des miroirs d'or les donnaient pour trois grelots d'épervier bien qu'ils aient pesé le poids de dix ou quinze ducats. Toutes leurs coutumes sont semblables à celles des gens d'Hispaniola, bien qu'ils recueillent l'or d'une autre manière, mais aucune ne peut se comparer à celle des Chrétiens. Tout ce que je dis ici est ce que j'entends. Ce que je sais, c'est que l'an quatre-vingt-quatorze j'ai navigué par vingt-quatre degrés vers le ponant sur neuf heures[12], et il ne peut y avoir erreur car il y eut des éclipses, le Soleil étant dans la Balance et la Lune dans le Bélier. Mais aussi, ce que j'appris là de vive voix m'était largement connu par écrit. Ptolémée croyait avoir bien corrigé Marin[13], mais maintenant il apparaît que les écrits de ce dernier sont les plus proches de la vérité. Ptolémée situe Catigara à une distance de douze lignes de son Occident qu'il place à deux degrés et un tiers au-delà du cap Saint-Vincent au Portugal. Marin accorde quinze lignes à la terre de l'une à l'autre de ses extrémités[14]. Il situe l'Éthiopie à vingt-quatre degrés au-delà de la ligne équinoxiale, et maintenant que les Portugais y naviguent, ils trouvent cela exact[15]. Ptolémée dit que la terre la plus australe est la première zone et qu'elle ne descend pas au-dessous de quinze degrés et un tiers[16]. Or le monde est petit, six parties en sont à sec, la septième seulement est couverte d'eau. L'expérience déjà l'a vérifié, et j'en ai parlé en d'autres lettres avec belles citations de la Sainte Écriture et mention du site du Paradis terrestre que la Sainte Église approuve. Je dis que le monde n'est pas aussi grand que le prétend le vulgaire et qu'un degré de la ligne équinoxiale est de cinquante-six milles et deux tiers. Mais on le touchera du doigt. Je laisse cela, d'autant qu'il n'est pas dans mon intention de traiter cette matière, mais bien de rendre compte de mon ouvrage, si dur et si pénible, quoi qu'il soit le plus noble et le plus profitable.

J’ai dit que, la veille des saints Simon et Jude, je courus où le vent me portait, sans pouvoir lui résister. En un port, je me suis mis dix jours à l’abri des hasards de la mer et du ciel. Là, je résolus de ne point revenir en arrière vers les mines et de les considérer comme déjà acquises. Je partis pour poursuivre mon voyage sous la pluie. J’arrivai au port du Ravitaillement où j’entrai, mais non de mon gré. La tempête et un fort courant m’y enfermèrent quatorze jours ; ensuite je repartis, mais ce ne fut pas par beau temps. Quand j’eus fait péniblement quinze lieues, le vent et le courant me repoussèrent en arrière avec furie. Je revins au port d’où j’étais parti. En chemin, je trouvai la Retraite où je me réfugiai, non sans péril et ennui, et tous bien fatigués : moi, comme les navires et les gens. Je fus retenu là quinze jours comme ainsi le voulut ce cruel temps, et quand je crus en avoir fini, ce n’était que le commencement.


Le quatrième voyage : l'exploration des côtes de Veragua et Panama, 1502-1503
avril 1503
La Huerta
25.9
Boca del Dragon
Passage du Tigre
17.10
Escudo de Veragua
Golfe de
los Mosquitos
16.4
Baie de Manzanilla
Cap Manzanilla
Cap San Blas
Archipel de las Mulatas
26.11
Puerto Bello
Puerto Gordo
Cap de
Mosquitos
DARIEN
P A N A M A
Santa Maria
de Belén
(6.1– 16.4.1503)
VERAGUA
Baie de Panama
14.8.1502
Cap
Gracias
a Dios
22.9
250 km
100 km

Là, je changeai d’avis quant à mon retour aux mines et résolus de le tenter jusqu’à ce que me vînt un temps favorable à mon voyage et à ma navigation. J’avais à peine fait quatre lieues que la tempête recommença et m’exténua tant et tant que je ne savais plus que faire. Alors ma plaie se raviva et, durant neuf jours, j’allai, perdu, sans espoir de vivre. Jamais yeux ne virent mer si haute, si horrible et si écumeuse. Le vent empêchait d’aller en avant et ne laissait même nul loisir de courir aucun cap. Il me retenait là, sur cette mer changée en sang qui bouillait comme chaudière au grand feu. Jamais le ciel n’a été vu aussi épouvantable. Un jour avec sa nuit il brûla comme un four ; et il jetait de telles foudres enflammées qu’à chaque fois je regardais si mes mâts et mes voiles n’étaient pas emportés. Ces éclairs survenaient avec une si effrayante furie que, tous, nous croyions qu’ils allaient fondre nos navires. Pendant tout ce temps, jamais l’eau du ciel ne cessa de tomber, et cela ne peut s’appeler pleuvoir ; c’était bien, en fait, un second déluge qui grondait. Nos gens étaient déjà si moulus qu’ils souhaitaient la mort pour sortir d’un tel martyre. Les navires avaient déjà perdu deux fois leurs barques, leurs ancres et leurs cordages et ils étaient ouverts et sans voiles.

Quand cela plut à Notre Seigneur, je retournai à Puerto Gordo[17] où je fis réparer du mieux que l’on put. Je revins encore vers Veragua pour continuer mon voyage, bien que je ne fusse en état de le faire. Le vent et les courants étaient encore contraires. Je parvins presque là où j’étais allé avant ; mais, à nouveau, vents et courants vinrent à mon encontre. Je retournai une nouvelle fois au port, n’osant pas attendre l’opposition de Saturne sur une mer aussi démontée, au large d’une côte farouche[18], car elle amène le plus souvent la tempête ou le gros temps. Cela se passa le jour de la Nativité, à l’heure de la messe. Je retournai une autre fois à l’endroit d’où j’étais venu avec tant de peine et, le nouvel an passé, je revins à la charge. Mais quoique j’eusse alors temps favorable à mon voyage, mes navires n’étaient déjà plus en état de naviguer et mes gens étaient épuisés et malades. Le jour de l’Épiphanie, j’arrivai à Veragua hors d’haleine. Là, il plut à Notre Seigneur de m’accorder un fleuve et un port sûrs, bien qu’à l’entrée ils n’eussent pas plus de dix empans de fond. J’y entrai avec peine et, le jour suivant, la fortune tourna. Si je m’étais trouvé hors de ce port, je n’aurais pu y entrer

par le fait du banc. Il plut sans arrêt jusqu'au 14 février, tant qu'il ne fut possible ni d'entrer dans les terres ni de se refaire en quoi que ce soit. Je me croyais enfin en sûreté quand, le 24 janvier, à l'improviste, le fleuve se mit à grossir et à rouler violemment, rompit mes amarres et mes câbles de proue[19] et faillit m'emporter les navires, tant qu'ainsi je les vis à ce moment en plus grand danger que jamais. Notre Seigneur y pourvut comme Il l'avait toujours fait.

Je ne sais si quelqu'un d'autre éprouva jamais pires tourments. Le 6 février, sous la pluie, j'envoyais soixante-dix hommes à l'intérieur des terres et, à cinq lieues de là, ils trouvèrent de nombreuses mines. Les Indiens qui allaient avec eux les conduisirent sur une colline très élevée et, de là, leur montrèrent de tous côtés tout ce que l'œil pouvait voir, leur disant que partout il y avait de l'or et que vers le ponant les mines s'étendaient sur vingt journées ; et ils nommèrent les villes et les villages, précisant où il y avait plus ou moins d'or. Plus tard, je sus que le *quibian* qui nous avait donné ces Indiens leur avait ordonné de nous montrer les mines lointaines qui appartenaient à l'un de ses ennemis, et que, sur son propre territoire, un homme recueillait en dix jours, quand il le voulait, une charge d'or[20]. J'emmène avec moi ces Indiens, ses serviteurs, qui sont témoins de cela. Les barques peuvent atteindre l'endroit où est le village. Mon frère revint en compagnie de ses gens et tous avec de l'or ramassé en les quatre heures qu'ils avaient passées en cet endroit. La qualité en est grande puisqu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu de mines et la plupart non plus de l'or. Ce sont presque tous des gens de mer et jeunes, quasi sans exception.

J'étais bien outillé pour bâtir et j'avais beaucoup d'approvisionnement. J'établis là un village et fis de nombreux présents au *quibian* — ainsi nomment-ils le seigneur de cette terre —, mais je savais bien que la concorde n'allait pas durer. Ce sont en effet des gens très rustres, et mes hommes sont fort importuns ; enfin, je prenais possession de terres appartenant à ce *quibian*. Dès qu'il vit les maisons faites et l'ardeur de notre trafic, il résolut de tout brûler et de nous tuer tous. Mais tout se passa à l'envers de son projet. Il fut fait prisonnier avec ses femmes, ses enfants et ses serviteurs. Cependant, sa captivité dura peu. Le *quibian* échappa à un

honnête homme à qui il avait été remis sous bonne garde et ses fils s'enfuirent des mains d'un maître de navire à la garde duquel on les avait confiés.

En janvier, l'embouchure du fleuve se trouva fermée. En avril, les navires étaient tout dévorés par les tarets et ils ne pouvaient plus se soutenir sur l'eau. À ce moment, le fleuve ouvrit un chenal par où, à grand peine, je fis sortir vides trois des navires. Les barques rentrèrent dans le port pour faire du sel et de l'eau. La mer devint alors grosse et mauvaise et ne leur permit pas de sortir. Les Indiens arrivèrent en nombre, se rassemblèrent, attaquèrent les barques et enfin en massacrèrent les équipages[21]. Mon frère et tous les autres hommes étaient sur un navire qui demeurait dans le port, et moi j'étais très seul, dehors, sur une côte aussi farouche, avec une forte fièvre et en extrême fatigue. Tout espoir d'échapper s'était évanoui. Je m'élevai alors, à grand effort, au lieu le plus haut, pleurant, appelant à mon secours d'une voix désespérée, très vite et aux quatre vents, les maîtres de guerre de Vos Altesses ; mais personne ne répondait. Épuisé, je m'endormis en gémissant. J'entendis alors une voix très compatissante qui me disait :

« Ô insensé ! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous ! Que fit-il de plus pour Moïse et pour David, son serviteur ? Depuis ta naissance, Il a toujours eu le plus grand soin de toi. Quand Il t'a vu en l'âge qu'Il trouva bon, merveilleusement Il a fait retentir ton nom sur la terre. Les Indes qui sont une si riche partie du monde, Il te les a données pour tiennes ; tu les as remises comme tu l'as voulu et Il t'a donné pouvoir pour cela. Des portes de la mer Océane qui étaient fermées de si fortes chaînes, Il t'a donné les clés. Et tu as été obéi en maintes terres ; et des Chrétiens tu as reçu la plus glorieuse renommée. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël quand Il le tira d'Égypte ? Et pour David que de pasteur Il fit roi de Judée ? Reviens à Lui et reconnais enfin ton erreur. Sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas obstacle aux grandes choses. Innombrables et immenses sont les biens qu'il dispense. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac ? Et Sarah était-elle une jeune fille ? Tu appelles au secours, incertain. Réponds ! Qui t'a tant affligé ? Est-ce Dieu ou le monde ? Les privilèges et les promesses que Dieu accorde, Il ne les enfreint pas. Il ne dit pas après avoir reçu le service que son intention était

différente et qu'on doit l'entendre d'une autre manière. Il n'inflige pas le martyre pour donner de la couleur à la force. Il s'en tient à la lettre. Tout ce qu'il promet, Il le tient et au-delà. C'est là son usage. Je t'ai dit ce que l'on Créateur a fait pour toi et ce qu'il fait pour tous. Maintenant, Il te montre ta récompense pour les peines et les dangers soufferts au service des autres. »

Moi, j'entendis tout, comme à demi mort, mais je n'avais nulle réponse à des paroles si véridiques, sinon pleurer sur mes erreurs. Celui qui parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains point, aie confiance ; toutes tes tribulations sont gravées dans le marbre, et non sans cause. »

Je me levai dès que je pus ; et, au bout de neuf jours, le temps devint beau. Pas assez, cependant, pour faire sortir les navires du fleuve. Je rassemblai les hommes qui étaient à terre et tous ceux qui me restaient, car il n'y avait plus assez de gens pour en laisser ici et en même temps pour gouverner les navires. Je serais resté avec tous pour maintenir notre établissement si Vos Altesses en avaient su l'existence. La crainte que jamais un navire n'abordât ici me détermina en cela, et de même la pensée que, quant à y pourvoir en renforts, on pouvait aussi bien y pourvoir en tout.

Je partis, au nom de la Sainte Trinité, la nuit de Pâques, avec les navires pourris, rongés par les tarets et tout percés de trous. Là, à Belen[22], j'en laissai un avec maintes choses. J'en fis autant avec un autre à Belpuerto. Il ne m'en resta que deux, dans le même état que les autres, et sans barques ni approvisionnements, pour traverser sept mille milles de mers ou pour mourir en route avec mon fils, mon frère et tant de braves gens. Qu'ils répondent maintenant ceux qui ont coutume de blâmer et de critiquer, en disant là-bas, fort à l'aise : « Pourquoi ne faisiez-vous pas ceci ? » J'aurais voulu les voir en ce voyage. Mais je crois, pour moi, qu'un autre voyage les attend, d'une autre nature, sinon notre foi n'est rien[23].

Le 13 mai, j'arrivai dans la province de Mago qui touche celle de Catayo[24], et de là je partis pour l'Hispaniola. Je naviguai deux jours par temps favorable, puis il me devint contraire. Le chemin que je suivais devait me faire éviter les si nombreuses îles, de façon à ne pas m'embarrasser dans leurs bas-fonds. La mer farouche me fit obstacle et je dus revenir en arrière sans voiles. Je mouillai en une île où, en un rien de

temps, je perdis trois ancres, puis à minuit, alors qu'il semblait que le monde se retournait, les câbles de l'autre navire se rompirent et il vint sur moi de telle sorte que ce fut merveille si nous n'avons pas volé en éclats. L'ancre, qui tint bon, ce fut à elle, après Notre Seigneur, que je dus mon salut.

Au bout de six jours, le calme étant revenu, je repris mon chemin, mais déjà dépouillé de tout gréement, les navires plus percés par les tarets que ne le sont des rayons de miel, et les hommes au comble de l'abattement et du désespoir.

Je dépassai un peu le point où j'étais parvenu auparavant, puis j'y revins me reposer, sous une meilleure fortune. Je m'arrêtai en cette même île, dans un port plus sûr. Au terme de huit jours, je me remis en route et j'arrivai à la Janahica[25] en fin juin ; toujours par vent debout et avec les navires en le pire état. Malgré trois pompes, des tonneaux et des chaudrons, on ne pouvait, tous les hommes aidant, triompher de l'eau qui entrait dans le navire. Quant à ce mal des tarets, il ne connaît nul remède. Je repris ensuite le chemin pour me rapprocher le plus possible de l'Hispaniola, ce qui était affaire de vingt-huit lieues, mais je voudrais ne jamais l'avoir entrepris. L'autre navire, à moitié submergé, dut courir à la recherche d'un port. Moi, je m'obstinais contre les assauts de la mer et de la tempête. Mon navire se remplit d'eau, tant que ce fut par miracle que Notre Seigneur m'amena à terre. Qui croira ce que j'écris ici ? J'affirme pourtant qu'en cette lettre je n'en ai pas dit la centième partie. Ceux qui se sont trouvés avec l'Amiral l'attesteront. Qu'il plaise à Vos Altesses me faire la grâce du secours d'un navire de plus de soixante-quatre[26] avec deux cents quintaux de biscuit et quelque autre approvisionnement ; cela me suffira pour aller avec mes gens en Espagne. De l'Hispaniola à la Janahica, j'ai déjà dit qu'il n'y avait pas plus de vingt-huit lieues. Mais je n'irai pas à l'Hispaniola quand bien même les navires seraient en état de le faire : j'ai déjà dit comment il me fut ordonné de la part de Vos Altesses de ne pas avoir à y relâcher. Quant à savoir si cet ordre a été heureux, Dieu le sait. J'envoie cette lettre par la main et aux soins des Indiens. Ce sera une grande merveille si elle parvient[27].

À propos de mon voyage, je dis que cent cinquante personnes vinrent avec moi, parmi lesquelles il était bon nombre de pilotes capables et excellents marins ; aucun, pourtant, ne peut dire avec certitude par où je

suis allé et revenu. La raison en est fort simple. Je suis parti d'au-dessus du port de Brésil[28] et la tempête ne me laissa pas, à Hispaniola, poursuivre le chemin que je désirais : je dus, par force, courir où le vent voulait. En ce jour, je suis tombé très malade, personne n'avait navigué en ces parages ; le vent et la mer se calmèrent au bout de quelques jours et la tempête se changea en calmes accompagnés de grands courants. Il m'a fallu aborder à une île que l'on a appelée île des Mares[29], puis, de là, à la terre ferme. Nul ne peut rendre un compte véridique de tout cela, car il n'y a pas ici de raison qui vaille, et parce que je fus entraîné par les courants sans voir terre pendant nombre de jours. J'ai suivi la côte de la terre ferme, et son tracé a été relevé au compas et selon l'art. Il n'y a personne qui puisse dire sous quelle partie du ciel nous étions quand je l'ai quittée pour aller à Hispaniola. Les pilotes croyaient arriver à l'île de Saint-Jean[30] et ce fut la terre de Mango, quatre cents lieues plus au ponant qu'ils ne le pensaient. Qu'ils disent, s'ils savent, où est l'emplacement de Veragua. Je dis qu'ils ne peuvent en rendre aucun compte si ce n'est qu'ils sont allés à certaines terres où il y a beaucoup d'or, et cela ils peuvent le certifier ; mais, pour y retourner, le chemin leur est inconnu, il leur faudrait pour y aller le découvrir comme à la première fois. Il y faut des calculs et des connaissances d'astrologie[31] qui sont très sûres : à qui s'y entend cela suffit ; cela est aussi net qu'une vision prophétique. Si les navires des Indes ne naviguent que vent en poupe, ce n'est pas qu'ils soient mal construits ou trop lourds, mais les grands courants qu'il y a en ces parages, joints au vent, font que personne ne s'obstine à naviguer à la bouline, parce qu'on perdrait en un jour ce qu'on aurait gagné en sept, même avec une caravelle, fût-elle latine-portugaise[32]. Cette raison fait qu'ils ne naviguent qu'avec les alizés et que, pour les attendre, ils restent parfois six ou huit mois dans un port ; et ce n'est pas merveille puisqu'en Espagne, bien souvent, il en arrive autant.

Le peuple dont parle le pape Pie II[33] a été découvert à en juger par la situation et les indices, si ce n'est les chevaux, leurs poitrails et freins d'or — mais ce n'est pas merveille parce que ce sont ici les terres littorales où il n'est besoin que des pêcheurs. Du reste, je ne m'y suis pas arrêté, car j'étais pressé. Dans le Cariay et dans les terres de ses environs, il y a de grands sorciers mais très couards. Ils auraient donné le monde pour que je ne m'arrête pas là une heure. Lorsque j'arrivai, ils m'envoyèrent aussitôt deux filles très parées. La plus vieille ne devait pas avoir plus de onze ans, et

l'autre sept ; toutes deux étaient si désinvoltes que des putains ne l'auraient pas été davantage. Elles portaient, dissimulées, des poudres de sortilège. Dès qu'elles furent arrivées, je les fis parer de choses à nous et je les renvoyai immédiatement à terre. J'ai vu là un sépulcre sur la montagne, grand comme une maison et sculpté, avec le cadavre à découvert, les yeux tournés vers le tombeau. On me parla d'autres œuvres d'art et plus belles. Il y a maints animaux, petits et grands, et très différents des nôtres. On me donna deux porcs en présent, qu'un chien d'Irlande n'osait affronter. Un arbalétrier avait blessé un animal semblable à un sapajou, mais beaucoup plus grand et avec une face d'homme ; il lui avait traversé le corps d'une flèche depuis la poitrine jusqu'à la queue et, comme il était furieux, il avait dû lui couper un bras et une jambe. Le porc[34], dès qu'il le vit, se hérissa et se mit à fuir. Moi, quand je vis cela, j'ordonnai de jeter le *begare*, comme on l'appelle en cet endroit, contre l'autre, et quand il fut sur lui, quoiqu'il fût à la mort et qu'il eût toujours la flèche dans le corps, il lança sa queue autour du museau du porc et l'y maintint très fort pendant qu'avec la main qui lui restait il le saisissait par la nuque, comme un ennemi. La grande nouveauté de cette scène et la beauté de ce combat de vénerie m'ont amené à écrire cela. Nous avons pris des bêtes de toutes sortes, mais elles sont toutes mortes de *barra*[35]. J'ai vu nombre de poules, très grandes, dont la plume ressemble à de la laine ; des lions[36], des cerfs en quantité, ainsi que des oiseaux. Alors que nous allions par cette mer avec tant de peine, certains tombèrent dans l'hérésie de penser que nous étions ensorcelés et ils le croient encore aujourd'hui. J'ai rencontré ces hommes qui mangent la chair humaine : la hideur de leur apparence le montre bien. On dit qu'il y a chez eux de grandes mines de cuivre ; j'ai vu des haches faites de ce métal, d'autres objets martelés, fondus et soudés, et des forges avec tout l'attirail des orfèvres et les creusets. Là, les gens vont vêtus, et j'ai vu dans cette province de grands draps de coton, ouvragés avec un art très subtil, d'autres très délicatement peints au pinceau, de plusieurs couleurs. Ils disent qu'à l'intérieur des terres, vers le Catayo[37], il y a des tissus d'or. Faute d'interprète, il n'est pas facile d'être informé de ces terres et de ce qu'on y trouve. Les peuples, bien que très voisins, ont chacun une langue différente, et tellement qu'ils ne se comprennent pas plus entre eux que nous avec ceux d'Arabie. Je crois qu'il en est ainsi de ces gens sauvages de la côte, mais non de ceux de l'intérieur des terres.

Quand j’ai découvert les Indes, j’ai dit que c’était la plus grande et la plus riche seigneurie qui fût au monde. J’ai parlé de l’or, des perles, des pierres précieuses, des épices ainsi que de leur commerce et trafic ; et parce que cela ne vint pas d’un seul coup, je fus vilipendé. Ce salaire m’amène aujourd’hui à ne dire que ce que je tiens des naturels du pays. Il est une chose que j’ose affirmer — parce qu’elle a nombre de témoins —, c’est que j’ai vu en cette province de Veragua plus de traces d’or en les deux premiers jours qu’à l’Hispaniola en quatre ans, et que les terres de la région ne peuvent être ni plus belles ni mieux cultivées, la population plus couarde, le port meilleur et le fleuve plus beau et mieux défendable nulle part au monde. Tout cela garantit la sécurité des Chrétiens et la certitude de leur souveraineté, en même temps que la grande espérance de gloire et d’accroissement de la religion chrétienne. Et la route pour s’y rendre sera aussi courte que celle d’Hispaniola, parce qu’il faut la faire sous le vent. Vos Altesses sont seigneurs de ces terres tout autant que de Xérès ou de Tolède, et vos navires en y allant iront chez eux. De là, ils tireront de l’or, alors qu’en d’autres terres, pour obtenir ce qu’on y trouve, il faut apporter quelque chose, sans quoi les navires retournent à vide, et il faut sur place confier sa personne à un sauvage. Quant à ce dont je me refuse de parler, j’ai déjà dit pourquoi je m’abstenais : aussi ne dirais-je pas ni que je confirme la certitude du triple de ce que j’ai annoncé par l’écrit et la parole ni que je suis à la source.

Les Génois, les Vénitiens et tous ceux qui ont des perles, des pierres précieuses et d’autres choses de valeur, tous les portent jusqu’au bout du monde pour les échanger et les convertir en or. L’or est très excellent. C’est d’or que sont faits les trésors et, avec lui, celui qui le possède fait tout ce qu’il veut en ce monde, et il parvient même à élever les âmes au Paradis. Les corps des seigneurs de ces terres de la région de Veragua sont, quand ils meurent, enterrés avec l’or qu’ils possèdent. C’est ce que l’on m’a dit. On apporta à Salomon en une seule fois six cent soixante-six quintaux d’or[38] outre celui que lui apportèrent les marins-marchands, et outre celui qu’on lui payait en Arabie. De cet or, il fit faire deux cents lances, trois cents boucliers et le trône qui devait être incrusté de paillettes d’or et orné de pierres précieuses. Il fit faire bien d’autres choses en or, et de nombreux vases très grands, enrichis de pierres précieuses. Josèphe le rapporte en sa chronique *De antiquitatibus*. Cela est conté dans le *Paralipomenon* et dans

le Livre des Rois. Josèphe veut que cet or ait été trouvé en Aurea[39]. S'il en fut ainsi, je dis que ces mines d'Aurea sont les mêmes et se confondent avec celles de Veragua qui, comme je l'ai dit plus haut, s'étend au ponant sur vingt journées et sont à une égale distance du pôle et de la ligne[40].

Salomon acheta tout cela, or, pierreries et argent, alors qu'ici on n'a qu'à l'envoyer chercher si cela vous plaît. David, par son testament, laissa trois mille quintaux d'or des Indes à Salomon pour contribuer à l'édification du Temple et, selon Josèphe, cet or provenait de ces mêmes terres. Jérusalem et le mont Sion doivent être réédifiés par la main d'un Chrétien. Dieu dit qui ce sera par la bouche du prophète, dans le quatorzième psaume. L'abbé Joaquin dit que celui-là doit venir d'Espagne[41]. Saint Jérôme en montra le chemin à la Sainte Femme. Il y a de longs jours que l'empereur de Catayo demanda des savants pour l'instruire en la foi du Christ. Quel est celui qui s'offrira pour s'y rendre ? Si Notre Seigneur me ramène en Espagne, je m'engage à l'y conduire sain et sauf, au nom de Dieu.

Ces hommes qui sont venus avec moi ont souffert d'incroyables dangers et peines. Je supplie Vos Altesses, parce qu'ils sont pauvres, de les faire payer sans tarder et de leur accorder des grâces à chacun selon sa qualité, car je certifie qu'à mon opinion ils sont porteurs des meilleures nouvelles qui jamais parvinrent en Espagne.

Il ne m'a pas semblé bon ni convenable au service de Vos Altesses de m'emparer comme par vol de l'or que possède le *quibian* de Veragua et les autres seigneurs des environs, bien que, selon mes informations, ils en aient beaucoup. Le bon ordre nous épargnera le scandale et la mauvaise renommée et fera tout venir au Trésor sans en excepter un grain. Avec un mois de beau temps, j'aurais achevé mon voyage. Par le fait des navires, je n'ai pu m'arrêter à l'attendre pour continuer. Mais, pour tout ce qui est de votre service, j'espère en Celui qui m'a créé et je serai prêt. Je crois que Vos Altesses se souviendront que j'avais l'intention de faire construire les navires d'une nouvelle manière ; le manque de temps ne me le permit pas, mais je suis certain d'avoir trouvé juste ce qui convenait.

Je fais plus de cas de cette entreprise et des mines, avec cette escale et cette seigneurie, que de tout le reste de ce qui a été fait dans les Indes. Ce n'est pas là un fils que l'on donne à élever à une marâtre. De l'Hispaniola, de Paria et des autres terres, je ne me souviens pas sans pleurer. Je croyais que leur exemple aurait servi pour les autres ; tout au contraire. Elles sont

face contre terre et, bien qu'elles ne meurent pas, la maladie est incurable ou tout au moins très profonde. Que celui qui les a mises en cet état vienne maintenant y apporter remède, s'il le peut ou s'il le connaît. Pour détruire, chacun est maître. Les grâces et l'élévation, il fut toujours en usage de les accorder à qui exposait sa personne au danger. Il n'est pas de raison que bénéficie de cette entreprise qui s'y est montré si contraire ; pas plus que ses enfants. Ceux qui se sont retirés des Indes, fuyant les travaux et médisant de ces terres et de moi, y sont revenus pourvus des charges. Ainsi en a-t-il été ordonné récemment à Veragua[42] : mauvais exemple, et sans aucun profit, ni pour l'entreprise ni pour la justice de ce monde. Cette crainte et maintes autres questions qui m'étaient fort claires m'ont amené à supplier Vos Altesses, avant de venir à la découverte de ces îles et de la terre ferme, de me les donner à gouverner en leur royal nom. Vous l'avez bien voulu ainsi, et je l'obtins par privilège et contrat, avec sceau et sous serment, et vous m'avez nommé vice-roi, amiral et gouverneur général de toutes ces terres découvertes et à découvrir, dont on détermina la limite à cent lieues des îles des Açores et de celles du Cap-Vert par une ligne qui va de pôle à pôle ; et vous m'avez donné les pouvoirs les plus étendus, ainsi que plus au long il appert de tout ce qui est écrit[43].

L'autre illustre entreprise[44] vous appelle, bras grands ouverts ; jusqu'à maintenant, elle a été indifférente à tous. Sept ans je suis resté, dans votre cour royale, où tous ceux à qui l'on parlait de l'entreprise répondaient d'une seule voix que c'était une bouffonnerie. Maintenant, il n'est pas jusqu'aux tailleurs qui ne sollicitent pour aller découvrir. Il est à croire qu'ils y vont pour piller ; cependant, on acquiesce à leur demande, ce qui est fait au grand préjudice de mon honneur et au détriment de l'entreprise. Il est bon de donner à Dieu ce qui lui revient et à César ce qui lui appartient : c'est là une juste sentence, et une sentence de juste. Les terres qui, dans ce pays, obéissent à Vos Altesses sont plus étendues et plus riches que toutes celles de la Chrétienté. Après que, par la volonté divine, je les eus placées sous votre haute et royale seigneurie, et après que je les eus mises en état de rendre un immense revenu, à l'improviste, alors que j'attendais des navires, confiant et plein de joie pour venir soumettre à votre haute autorité et ma victoire et les bonnes nouvelles de l'or, je fus, avec mes deux frères, arrêté et jeté, chargé de fers, dans un navire, dépouillé de tout, accablé de mauvais traitements, sans avoir été ni cité ni réduit par justice.

Qui pourra croire qu'un pauvre étranger ait pensé se soulever, en un tel lieu, contre Vos Altesses, sans cause et sans le soutien d'un autre prince, seul au milieu de vos vassaux et des naturels, tous ses fils étant en votre cour royale ? Je suis venu vous servir à l'âge de vingt-huit ans[45], et maintenant je n'ai pas un cheveu ou poil qui ne soit blanc, mon corps est malade et épuisé. Tout ce qui me restait de biens m'a été pris ou a été vendu ; et à mes frères comme à moi, tout jusqu'à la casaque[46], sans avoir comparu, sans être entendu, à mon plus grand déshonneur. Il me faut croire que cela ne s'est pas fait sur votre ordre royal. La restitution de mon honneur et de mes pertes, le châtiment de qui m'a fait tort feront retentir votre royale noblesse. De même pour qui m'a volé les perles et pour quiconque m'a fait dommage en cette amirauté.

En agissant ainsi, Vos Altesses aurons fait montre de très haute vertu, et ce sera un exemple fameux qui laissera à l'Espagne la glorieuse mémoire de princes justes et reconnaissants.

L'intention si pure que j'ai toujours apportée au service de Vos Altesses et l'affront si contraire qui m'a été fait empêchent mon âme de se taire, alors même que je le voudrais. Je supplie Vos Altesses de me le pardonner.

Je suis aussi misérable que je le dis. J'ai pleuré jusqu'à ce jour sur les autres : que le ciel maintenant me reçoive en miséricorde, et que la terre pleure sur moi. Au chapitre du temporel, je n'ai pas seulement un blanc pour l'offrande. Au spirituel, je suis venu ici, aux Indes, de la façon que j'ai dite. Isolé dans ma peine, malade, attendant chaque jour la mort, entouré d'un million de sauvages pleins de cruauté et qui nous sont ennemis, je suis si loin des saints sacrements de la Sainte Église que mon âme en sera oubliée si elle doit ici se séparer de mon corps. Que pleure sur moi qui est pénétré de charité, de vérité et de justice. Je n'ai pas fait ce voyage pour y gagner honneur et fortune ; c'est la vérité, car de cela, déjà, tout espoir m'était mort. Je suis venu à Vos Altesses avec une intention pure et un grand zèle, et je ne mens pas. Je supplie humblement Vos Altesses, s'il plaît à Dieu de me sortir d'ici, de trouver bon que j'aille à Rome et en d'autres pèlerinages. Que la Sainte Trinité garde et augmente vos vies et votre puissance.

Fait aux Indes, en l'île de la Janahica, le 7 juillet de l'année 1503.

Notes de la partie VII

1. Cette mention ne peut concerner que le tout début de la lettre qui est datée à la fin de la Jamaïque. Colomb n'a pas tenu de journal de bord du quatrième voyage, sans doute en raison du mauvais état de ses yeux. Il semble bien que ce soit son jeune fils Ferdinand, qui l'accompagnait, qui l'ait fait à sa place, et peut-être sous sa dictée. Il se peut que, dans les rares répits de ce voyage dramatique, la lettre ait été écrite — ou dictée elle aussi — en plusieurs fois. Colomb est passé à la Dominique, à l'aller, le 18 juin 1502. Il ne semble pas qu'il y ait relâché au retour, en 1503. Si cela avait eu lieu, il se pourrait alors que la signature de la Jamaïque soit une fausse localisation (erreur de copiste, mise en scène de Colomb…) et que la lettre ne soit pas celle qui fut confiée à Diego Mendez, mais un document ultérieur. Enfin, dernière hypothèse sur cette lettre dont on ne possède pas l'original, il n'est pas impossible qu'elle ait été l'objet d'un montage.

2. Dans les différentes copies, la ponctuation rend le texte incompréhensible. Une légère rectification de celle-ci permet la lecture que nous donnons ici

3. Dans cette tempête, la flotte qui venait d'amener Ovando à Santo Domingo sombra tout entière, entraînant dans la mort Bobadilla, Antonio de Torres et Roldan ainsi que le cacique Guarionex, emmené enchaîné. Une charge de 200 000 castillans d'or coula. Colomb put voir là encore un châtiment de Dieu contre ses ennemis (quoique Antonio de Torres soit un des rares qui, avec Chanca, lui fût resté fidèle), et d'autant plus qu'il avait averti de la venue de l'ouragan alors qu'il implorait en vain de pouvoir relâcher dans l'île dont il était interdit.

4. On peut douter qu'il s'agisse de Cuba ou de l'Ouest.

5. Sur la côte continentale, au point frontière actuel du Honduras et du Nicaragua. De ce cap, la côte s'incline droit au sud.

6. Ciamba, c'est le Cambodge dans Marco Polo, autre preuve que Colomb croyait être tout près d'un passage maritime vers l'ouest.

7. Veragua. Cette région sera plus tard érigée en duché héréditaire dont les descendants de Colomb ont porté le nom jusqu'à nos jours.

8. Sans doute y a-t-il là une erreur du copiste et faut-il lire *casas* au lieu de *cosas*, c'est-à-dire : « ils possèdent de bonnes maisons ».

9. Le Gange.

10. C'est-à-dire de chaque côté d'une péninsule. D'où la recherche du passage à l'extrémité de cette péninsule supposée. On voit que Colomb continuait à se persuader, sur la base de vagues parentés de sonorités, qu'il était à l'extrême sud de l'Asie (continent boréal).

11. Orthographe différente du lieu nommé plus haut Carambaru, dans le même manuscrit.

12. Il faut entendre ici neuf fuseaux horaires ou lignes de 15°, soit 135° que Colomb estimait être la distance entre l'Espagne et le point extrême de Cuba atteint par lui et qu'il tenait pour le continent asiatique.

13. Marin de Tyr.

14. Colomb refait ici un des calculs sur lesquels il avait basé son entreprise. Selon Marin de Tyr, la terre de l'extrémité de l'Europe à l'extrémité de l'Asie faisant quinze lignes de 15°, soit 225°, il restait 135° faciles à parcourir par mer pour joindre les deux continents d'est en ouest.

15. L'Éthiopie est ici l'Afrique, comme l'Inde est l'Asie.

16. La première zone sur la carte de Ptolémée, et 15° 1/3 de latitude sud.

17. De ces noms distribués par Colomb au cours de ce dernier voyage, aucun n'est resté, sauf Puerto Gordo qui est devenu Colón, et leur identification elle-même est à peu près impossible.

18. Une variante donne ici « l'opposition de Saturne avec Mars [*martes* au lieu de *mares* : mers], ainsi démonté sur une côte farouche ». Dans la variante que nous adoptons, l'opposition serait celle de Saturne au Soleil.

19. Ce mot n'appartient qu'au vocabulaire maritime italien de l'époque : *proeses*. Navarrete pensait qu'il s'agissait d'une erreur de copiste et qu'on aurait du avoir *proises* ou *proizes*, soit des pierres d'amarrage. Dans le cas présent, ce sens est peu probable. En espagnol, *proel* est l'adjectif de proue, d'où notre interprétation.

20. *Una mozada de oro*, selon Chalumeau de Verneuil, la charge que pouvait porter un jeune homme, dans le sens de valet : *mozo*.

21. Tout cet épisode de la fin du séjour à Veragua est relaté avec beaucoup plus de détails par Diego Mendez, dans son testament fait à Valladolid le 6 juin 1536. En voici un passage essentiel dans la traduction Chalumeau de Verneuil :

« L'Amiral venait à peine de mettre à la mer, et j'étais resté à terre avec une vingtaine d'hommes parce que les autres étaient allés l'accompagner, lorsqu'une multitude d'Indiens, venus de terre, fondit tout à coup sur moi ; ils étaient au nombre de plus de quatre cents, armés de leurs bâtons et de leurs flèches. Ils s'étendirent en front sur la montagne et ils poussèrent un grand cri, puis un second, puis un troisième, et ces cris, grâce à Dieu, me donnèrent le temps de me préparer au combat et de me défendre contre eux. J'étais sur le rivage entre les cabanes que nous y avions construites, et eux sur la montagne, à portée d'un tir de flèche ; ils commencèrent à tirer des flèches et à nous lancer des dards comme lorsqu'on attaque un taureau, et les flèches et les dards pleuvaient comme la grêle. Plusieurs d'entre eux se détachaient pour venir nous frapper de leurs massues ; mais aucun de ceux-là ne retournait, parce que, avec nos épées, nous leur coupions bras et jambes et les tuions sur place. Cela leur inspira une si grande frayeur qu'ils se retirèrent en arrière, après nous avoir tué dans le combat sept hommes sur vingt que nous étions, et de leur côté ils perdirent dix-neuf hommes de ceux qui s'étaient le plus avancés. Ce combat dura trois grandes heures, et ce fut par un miracle que Notre Seigneur nous donna la victoire, puisque nous étions si peu et nos ennemis en si grand nombre.

Ce combat venait de finir lorsque le capitaine Diego Tristan arriva des navires sur les embarcations pour remonter le fleuve, afin de faire de l'eau pour le voyage. Malgré mes avis et le conseil que je lui donnai de ne pas remonter le fleuve, il ne voulut pas me croire et il le remonta malgré moi avec les deux barques et douze hommes ; les Indiens l'attaquèrent et, après un vif combat, ils le massacrèrent, lui et tous les siens, à l'exception d'un seul qui s'échappa à la nage et apporta la nouvelle de ce triste événement. Ils s'emparèrent des barques et les mirent en pièces : cette perte affligea très vivement l'Amiral, qui se trouvait en mer, seul et avec ses vaisseaux, sans aucune embarcation, et ne fit pas moins de peine à nous, qui restions à terre sans aucun moyen d'aller à lui ; en outre, les Indiens ne discontinuaient pas de nous assaillir à chaque instant en jouant des trompettes et des timbales et en poussant des cris croyant nous avoir vaincus. Nous avions, pour nous défendre contre ces Indiens, deux très bons fauconneaux en laiton, beaucoup de poudre et des boulets, avec lesquels nous les épouvantions au point qu'ils n'osaient arriver iusqu'à nous. Cet état de choses dura quatre jours, pendant lesquels je fis faire plusieurs sacs avec les voiles d'un navire qui nous restaient, et j'y mis tout le biscuit que nous avions. Je m'emparai de deux *canoas* et je les unis l'un à l'autre avec des bâtons qui les traversaient au-dessus ; j'y fis charger tout le biscuit : les pipes de vin, d'huile et de vinaigre, attachées avec un gros câble, suivaient à la remorque, et avec elles on tira les *canoas* pendant que la mer était calme. En sept voyages, tout fut porté aux vaisseaux, et mon monde y fut également transporté peu à peu ; pour moi, resté le dernier avec cinq hommes, je m'embarquai à la nuit lorsque tout fut fini. L'Amiral en fut enchanté et il ne se lassait pas de m'embrasser et de me baiser sur les joues pour me remercier du grand service que j'avais rendu ; il me pria de prendre le commandement de la capitane et la direction des hommes et du voyage ; ce que j'acceptai pour lui faire plaisir, car c'était, il faut l'avouer, des fonctions très pénibles. »

On notera ici plusieurs différences avec le récit de Colomb : il n'y est pas, en particulier, question du navire resté dans le port. Par ailleurs, on peut remarquer que Colomb avait pensé laisser une

colonie à Veragua, qu'il revint sur sa décision en voyant qu'elle était vouée à sa perte et que, dans son récit, cette décision et son revirement sont mentionnés d'une façon fort ambiguë.

22. Bethléem.

23. Colomb semble bien ici penser au voyage en enfer, auquel il ne doute pas que ses ennemis et critiques ne soient destinés.

24. Mago ou Mango, comme on s'en souvient, c'est Cuba dont Colomb a fait la Chine. Ecrivant trente ans après, Diego Mendez précise qu'ils abordèrent Cuba au point où s'éleva plus tard le port de La Trinité.

25. La Jamaïque.

26. l'onneaux.

27. Colomb ne mentionne pas ici Diego Mendez à qui fut confiée cette lettre. Celui-ci avait, dès l'arrivée à la Jamaïque, pris contact avec les Indiens de l'île et obtenu d'eux du ravitaillement pour les naufragés. Il rapporte ensuite ainsi l'histoire de son admirable mission :

« Dix jours après, l'Amiral m'appela à part et me fit connaître le danger dans lequel il se trouvait en me disant : "Diego Mendez, mon fils, aucun de ceux qui sont ici, excepté vous et moi, ne se doute du danger dans lequel nous sommes, par suite de notre petit nombre et du grand nombre des Indiens sauvages dont le caractère est inconstant et fantasque ; et lorsqu'il leur prendra fantaisie de venir nous brûler dans ces deux navires, dont nous avons fait des maisons de paille, ils pourront facilement y mettre le feu depuis la terre et nous brûler tous. L'arrangement que vous avez fait avec eux pour qu'ils nous apportent des vivres, ce qu'ils font de si bonne grâce, peut bientôt ne plus leur convenir, et il ne serait pas surprenant que demain ils ne nous apportassent plus rien ; or nous ne sommes pas en position de prendre ces vivres de vive force et nous aurons à en passer par où ils voudront. J'ai pensé à un moyen pour nous tirer d'embarras, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le *canoa* que vous avez acheté, pour se rendre à l'île Hispaniola et y acheter un navire avec lequel nous pussions sortir de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvons. Dites-moi votre opinion." Je lui répondis : "Seigneur, je vois parfaitement le danger qui nous menace, et il est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer. Je considère le projet de passer de cette île dans l'île Hispaniola avec un bâtiment aussi petit que ce *canoa* non seulement comme fort difficile, mais encore comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque si patent de traverser un golfe de quarante lieues au milieu d'îles où la mer est si impétueuse." Sa Seigneurie ne me répliqua pas, mais elle chercha à me persuader que c'était à moi à tenter cette traversée. "Seigneur, lui répondis-je, j'ai hasardé plusieurs fois ma vie pour sauver la vôtre et celle de toutes les personnes qui sont avec vous, et Dieu m'a miraculeusement sauvé. Malgré ma conduite, il n'a pas manqué de médisants qui aient dit que vous me confiez toujours les choses où il y a de l'honneur à acquérir, lorsque parmi elles il y en avait d'autres qui les exécuteraient aussi bien que moi. Par ce motif, il me paraît convenable que Votre Seigneurie les fasse appeler tous et leur propose cette entreprise pour voir si, parmi eux, il se trouvera quelqu'un qui veuille s'en charger, ce dont je doute ; et si tous refusent, je hasarderai ma vie pour votre service, ainsi que je l'ai déjà fait plusieurs fois."

En effet, dès le lendemain, il convoqua tous les Espagnols et leur proposa cette affaire dans les mêmes termes qu'à moi. Lorsqu'il eut fini de parler, tous restèrent d'abord muets, et quelques-uns dirent ensuite qu'il était tout à fait inutile de s'entretenir d'une pareille chose, parce qu'il était impossible de traverser, dans une aussi petite barque, un golfe de quarante lieues aussi impétueux et aussi dangereux, en passant au milieu d'îles où plusieurs navires en très bon état s'étaient perdus en allant faire des découvertes, sans pouvoir surmonter la force impétueuse et la furie des courants. Je me levai alors et je dis : "Seigneur, je n'ai qu'une seule vie et je veux la hasarder pour le service de Votre Seigneurie et pour le bien de tous ceux qui sont ici, parce que j'espère en Dieu Notre Seigneur, qui, en voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois."

L’Amiral, ayant entendu ma résolution, se leva, m’embrassa et me baisa les joues en disant : “Je savais bien qu’il n’y aurait que vous ici qui osassiez vous charger d’une telle entreprise : j’ai la ferme confiance que Dieu Notre Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l’a fait dans d’autres circonstances.”

Le lendemain, je fis mettre mon *canoa* sur le rivage pour le radouber ; j’y fis placer une quille postiche, le fis enduire de goudron et de suif et fis clouer sur la proue et sur la poupe quelques planches pour empêcher l’eau de la mer d’y embarquer parce qu’il était ras. J’y mis un mât et une voile, avec les vivres nécessaires pour moi, pour un Espagnol et six Indiens, car nous étions huit personnes et le *canoa* n’en pouvait contenir davantage. Je me séparai de Sa Seigneurie et de mes compatriotes. Je remontai cette côte de l’île de la Jamaïque où nous étions, qui a trente-cinq lieues d’étendue, du point où étaient les navires jusqu’à l’extrémité de l’île, que je parcourus avec beaucoup de fatigues et de dangers, car je fus pris en route par des pirates indiens, dont le Seigneur me délivra miraculeusement. J’étais arrivé à l’extrémité de l’île et j’attendais que la mer devînt plus calme pour entreprendre mon voyage lorsque plusieurs Indiens se réunirent dans le dessein de me massacrer et de s’emparer du *canoa* et de ce qu’il contenait : ils jouèrent ma vie à la balle, pour savoir quel serait celui qui se chargerait de l’exécution. Ayant eu vent de ce projet, je me rendis à la dérobée, et sans perdre de temps, à mon *canoa* qui était à trois lieues de là, je mis à la voile et me rendis à l’endroit où se trouvait l’Amiral, quinze jours après l’avoir quitté. Je lui racontai tout ce qui m’était arrivé, et de quelle manière Dieu m’avait délivré miraculeusement des mains de ces sauvages. Sa Seigneurie eut une grande joie de mon retour et elle me demanda si je reprendrais mon voyage. Je lui répondis affirmativement, pourvu qu’elle me fît accompagner par un certain nombre d’hommes qui resteraient avec moi à l’extrémité de l’île, jusqu’à ce que j’eusse mis en mer pour poursuivre mon voyage. L’Amiral me donna soixante-dix hommes, et avec eux son frère l’adelantado, en leur prescrivant de rester avec moi jusqu’à ce que je fusse embarqué, et trois jours après. De cette manière, je retournai à l’extrémité de l’île, où je restai quatre jours. La mer s’étant calmée, je me séparai d’eux, et eux de moi, en versant des torrents de larmes. Je me recommandai à Dieu et à Notre Dame d’Antigua et je naviguai pendant cinq jours et quatre nuits sans quitter un seul instant la rame, et dirigeant le *canoa* tandis que mes compagnons ramaient. Il plut à Dieu Notre Seigneur de nous faire arriver le cinquième jour au cap Saint-Michel de l’île Hispaniola. Il y avait deux jours que nous n’avions ni bu ni mangé, parce qu’il ne nous restait plus rien. J’abordai avec mon *canoa* sur une très belle plage, où se rendirent incontinent un grand nombre d’habitants du pays qui nous apportèrent beaucoup de choses à manger, et je restai là deux jours pour me reposer. Ayant laissé les Indiens que j’avais menés avec moi, j’en pris six de l’endroit et je commençai à naviguer le long de la côte de l’île Hispaniola. Il y avait, du point où j’étais, cent trente lieues jusqu’à la ville de Santo Domingo où je me proposais d’aller, parce que c’était là que résidait le gouverneur qui était à cette époque le commandeur de Lares. Ayant fait quatre-vingts lieues le long de la côte, et cela avec beaucoup de fatigues et en courant beaucoup de dangers parce que cette partie de l’île n’était pas encore subjuguée, je parvins à la province d’Azoa, située à vingt-quatre lieues en avant de Santo Domingo. J’appris là du commandeur Gallego que le gouverneur était parti pour soumettre la province de Xuragoa (Xaragua) qui se trouvait à cinquante lieues. Cette nouvelle me détermina à laisser mon *canoa* et à prendre par terre le chemin de Xuragoa où je trouvai le gouverneur qui me retint sept mois, jusqu’à ce qu’il eût fait brûler ou pendre quatre-vingt-quatre caciques, seigneurs et vassaux, et avec eux Nacoana (Anacaona), la souveraine la plus puissante de l’île et à laquelle tous les autres obéissaient. Après que cette expédition fut terminée, je me rendis à pied à Santo Domingo, qui était à soixante-dix lieues de là ; j’y restai quelque temps en attendant qu’il arrivât des vaisseaux de Castille, ce qui n’avait pas eu lieu depuis plus d’un an. Dans cet intervalle, Dieu voulut qu’il arrivât trois navires ; j’en achetai un des trois, le chargeai de vivres, pain, vin, viande, cochons, moutons et fruits, et je l’envoyai à l’endroit où se trouvait l’Amiral, afin qu’il pût au moyen de ce navire se rendre avec tout son monde,

comme il le fit, à Santo Domingo, et de là en Castille. Quant à moi, je le précédai avec les deux autres navires, afin de rendre compte au Roi et à la Reine de tout ce qui était survenu dans ce voyage. »

On aura noté dans ce récit le rayon de lumière jeté sur la politique menée à Hispaniola par les successeurs de Colomb. Loin qu'elle représentât une amélioration, on en était alors à la répression de masse, et en particulier contre Anacaona, l'alliée fidèle des Espagnols au cours des cinq années précédentes.

28. Dans Hispaniola. Les Indiens appelaient ce port Yaquimo.

29. De « las Pozas ». les Puits. Les copies espagnoles portent « las Bocas », c'est-à-dire les Bouches.

30. Puerto Rico.

31. En langue moderne, nous dirions « astronomie ».

32. Le gréement latin des caravelles, utilisé en particulier par les Portugais pour découvrir les côtes africaines, était le plus adapté à l'utilisation maximum de tous les vents ; en revanche, par rapport à la voilure carrée, il perdait une partie de son efficacité sur les grands trajets de pleine mer, par vent en poupe.

33. Pie II, *alias* Aenas Silvius, auteur de l'un des livres annotés par Colomb, l'*Historia rerum ubique gestarum*.

34. « *Begare*. Ce porc dont parle ici Colomb doit être le pécari, genre de quadrupède confiné aujourd'hui sur le continent d'Amérique et connu sous le nom de dicotyle, voisin des cochons, mais qui s'en distingue par un orifice glanduleux percé sur le dos, par des défenses courtes et droites ne sortant pas de la bouche et par le manque de queue et d'un doigt interne du pied de derrière. » (Cuvier.)

35. Maladie que nous n'avons pu identifier.

36. Comme cela est courant à l'époque, tous les félins sont des lions pour Colomb ; de même, les cerfs et les chevreuils sont des approximations.

37. Le Cathay ; l'attribution du nom est bien entendu de Colomb.

38. Dans le Livre des Rois (III, 10, 14), auquel Colomb se réfère, il est fait mention de 666 sicles d'or.

39. Diego Mendez parle de la province de Cobraya Aurira. Nous ne savons s'il s'agit d'un nom attribué par Colomb par rapprochement avec l'Aurea, et s'il s'est aidé de consonances indigènes pour l'établir.

40. Le premier verbe est au singulier et le second au pluriel. Le premier se rapporte évidemment à Veragua, le second semble devoir se rapporter à la situation de Veragua et d'Aurea, les deux étant assimilés.

41. Colomb se réfère ici à certains textes recueillis dans son *Livre des Prophéties* et interprétés très librement. L'abbé Joaquin est Joachim de Flore, le mystique italien du XIIe siècle.

42. Écrit à la Jamaïque en 1503, ce passage est difficile à interpréter. Il est de ceux qui inclinent à penser que cette lettre n'est pas celle qu'emporta Diego Mendez. Si Colomb ne l'a achevée qu'au moment où il allait quitter l'île, il est possible qu'il ait appris que déjà d'autres navigateurs se précipitaient vers les terres de l'Amérique centrale.

43. Dans ce rappel insistant sur les privilèges concédés par les souverains, conditionnellement, avant le premier voyage, il y a comme une accusation à peine déguisée de mauvaise foi de leur part à son égard. D'autre part, on remarquera que Colomb cite la limite de « cent lieues » de la bulle *Inter cætera*, et non pas celle du traité de Tordesillas, définitive, qu'il ne pouvait ignorer. Peut-être y a-t-il encore là une sorte d'accusation voilée.

44. Il s'agit de la reconquête de Jérusalem.

45. Les vingt-huit ans ont été cause de mille débats. L'explication la plus vraisemblable nous semble être celle de Madariaga ; une erreur de calcul mental dont le mécanisme est très plausible.

46. *Sayo*, sorte de casaque très large, sans boutons ni boutonnières, vêtement ordinaire des paysans espagnols qui descend presque jusqu'aux mollets.

VIII.

Du quatrième retour à la mort

Lettre au frère Gaspar de Gorricio

Du terrible et dernier voyage, on n’a pas plus conservé le journal de bord que des précédents. Fernando Colomb, qui accompagnait son père, en fit le récit dans la biographie qu’il lui consacra. Il se termina par l’échouage sur la côte de la Jamaïque, en juin 1503, des bateaux dévorés par les tarets. Le fidèle compagnon de Colomb, Diego Mendez, eut l’héroïsme de joindre la côte d’Haïti en canot. Mais Ovando, gouverneur qui avait remplacé Bobadilla (lequel était mort au cours de l’ouragan dont on n’avait pas cru l’annonce par Colomb [1] *), avait mieux à faire qu’à secourir l’Amiral : il faisait une guerre féroce aux survivants de la colonie. Colomb, malade, les yeux brûlés par l’air marin, blanchi, resta une pleine année sur la grande île, devant faire face à une nouvelle révolte d’une partie de ses gens, dirigés par les frères Porras, et amadouer les indigènes excités par les rebelles* [2] *. Pendant cette année, il écrivit des lettres dont ne subsiste plus que la grande lettre aux souverains, que les Italiens ont admirativement appelée « Lettera rarissima* [3] *», et ce billet à Gaspar Gorricio, toutes deux confiées à Diego Mendez.*

Révérend et très pieux père,

Si mon voyage était aussi propice à la santé de ma personne et au repos de ma maison qu’il l’est, à n’en pas douter, à l’accroissement de la royale

couronne du roi et de la reine, mes seigneurs, je serais sûr de vivre plus de cent jubilés. Je n'ai pas le temps de vous écrire plus longuement. J'espère que le porteur de la présente sera une personne de ma maison, qui vous dira de vive voix plus qu'on ne saurait dire en mille lettres. Don Diego y suppléera également.

Je demande en grâce au père prieur et à tous les religieux qu'ils se souviennent de moi en toutes leurs prières.

Fait à l'île de la Jamaïque, le 7 juillet 1503.

De, votre révérence, le très dévoué serviteur.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Deux lettres à Nicolas Ovando

Pénible est la lecture de ces deux lettres d'un Colomb abandonné depuis dix mois sur la côte de la Jamaïque, malade, et qui s'humilie, comme il ne l'a jamais fait de sa vie, fût-ce devant des souverains, devant celui qui occupe son poste de gouverneur et vice-roi de l'île par lui découverte, implorant un sauvetage qui n'était qu'un strict devoir, et flattant jusqu'à l'affirmation qu'il ne sait flatter. Colomb est désormais un vaincu. Il devra attendre encore plus de trois mois le vaisseau, que Diego Mendez dut acheter, et qui viendra le délivrer. Ces lettres ne nous sont connues que par leur copie prise par Las Casas.

Jamaïque, mars 1504.

Très noble seigneur,

À l’instant je reçois votre lettre. D’un bout à l’autre je l’ai lue avec un grand plaisir[4]. Ni le papier ni la plume ne me suffisent pour vous dire la consolation et l’encouragement que j’en ai eus avec tous mes gens. Seigneur, si ma lettre, transmise par Diego Mendez de Segura, fut brève, l’espoir d’y suppléer de vive voix plus longuement en fut la cause. De mon voyage, je puis dire que mille feuillets ne suffiraient pas pour en raconter les misères, les tempêtes et dangers par où j’ai dû passer[5] […].

Quand je partis de Castille, ce fut à la plus grande satisfaction de Leurs Altesses et avec de grandes promesses, notamment qu’elles me rendraient tout ce qui m’appartient et accroîtraient encore mes honneurs, ceci de vive voix et par écrit. Je vous adresse, seigneur, un paragraphe de leur lettre qui traite de la question. Avec ou sans cela, depuis que j’ai commencé à les servir, jamais je n’ai pensé à autre chose. En grâce, je vous demande, seigneur, de m’en croire. Je le dis pour que vous soyez assuré que je ferai et suivrai en tout vos ordres et décisions, sans m’en écarter d’un point. Escobar me dit, seigneur, le bon traitement dont mes affaires ont été l’objet, ce qui est inappréciable[6]. J’éprouve tout cela, seigneur, comme une très grande faveur, et je ne pense plus qu’à la manière dont je pourrai m’en acquitter envers vous. Si jamais j’ai dit une vérité, ce que je dis là en est une : que depuis que je vous ai vu et connais, toujours je fus assuré en mon âme, seigneur, que vous feriez tout ce qu’ici et partout m’est nécessaire. C’est la raison pour laquelle je suis resté ici très confiant, et bien sûr du secours si les nouvelles de la grande détresse et danger où je me trouvais et où je me trouve arrivaient à vos oreilles. Ce que je ne saurais ni ne peut vous écrire aussi au long que je le voudrais. Je conclus que mon espoir fut et est que, pour me sauver, vous exposeriez, seigneur, votre personne même ; et je suis certain de cela, tant que tous mes sens me l’affirment. Je ne suis pas en usage de flatter ; au contraire me tient-on pour trop rude. À l’œuvre, s’il y a lieu, on aura témoignage. Je vous demande, seigneur, encore une fois, la faveur de vous être agréable et de croire à ma constance. Je vous demande aussi, par faveur, que vous teniez pour très recommandés Diego Mendez de Ségura et Flisco[7], qui est d’une très notable famille de son pays, et est de ma parenté. Et croyez que je ne les ai pas envoyés là-bas, ni qu’eux y sont allés, par quelque intrigue, mais seulement pour vous faire

savoir, seigneur, le grand danger où je me trouve jusqu'à ce jour. Je suis encore abrité dans les navires échoués, espérant l'aide de Dieu et la vôtre, pour laquelle tous mes descendants vous seront débiteurs à jamais[8].

La Beata[9], le 3 août 1504.

Très noble seigneur,

Diego de Salcedo[10] est arrivé ici avec le secours des navires que Votre Grâce m'a envoyés, me rendant la vie ainsi qu'à tous ceux qui étaient avec moi, ce qui ne peut s'acquitter à aucun prix. J'en suis si content que, du moment où je l'ai vu, je n'ai pu dormir de joie, non que j'aie craint la mort, mais pour la victoire que le roi et la reine, nos seigneurs, en ont obtenu.

Les Porras sont revenus à la Jamaïque[11] et m'ont fait dire que je devais leur envoyer tout ce que j'avais, sous peine de venir eux-mêmes le chercher à mes risques et à ceux de mon fils, de mon frère et de ceux qui se trouvaient avec moi ; et parce que je n'ai pas obéi à leur injonction, ils ont, pour leur malheur, mis à exécution leur menace ; il y a eu des morts et beaucoup de blessés ; mais enfin, Notre Seigneur, qui est ennemi de la superbe et de l'ingratitude, les livra tous entre nos mains. Je leur ai pardonné et, à leur prière, leur ai restitué leurs prérogatives. J'emmène à Leurs Altesses Porras, leur capitaine, pour qu'elles sachent la vérité de tout.

La suspicion contre moi, nous nous sommes employés à la tuer de male mort, mais Diego de Salcedo a encore le cœur inquiet, ce que je ne saurais comprendre et deviner, car mes intentions sont très pures, et de son attitude je suis étonné[12]. J'ai vu la signature de votre dernière lettre avec autant de plaisir que si ç'avait été celle de don Diego ou don Fernando ; que cela soit pour vos plus hauts honneurs et bien, seigneur, et que promptement j'en reçoive une autre qui soit signée « Le Maître »[13].

Que Notre Seigneur garde votre noble personne et sa maison.

De La Beata, où le vent me retient en force, aujourd'hui samedi 3 août.

Très dévoué à vous, seigneur.

S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Ordres de paiement

Ces ordres de paiement dictés, dont seule la signature est de Colomb, sont faits dans les jours qui précèdent le départ d'Hispaniola, le 12 septembre, pour le dernier retour.

En faveur de Diego Rodríguez

Francisco de Morillo,

Donnez à Diego Rodríguez, maître du navire nommé… les pesos d'or qui correspondront à seize mille maravédis, pour quarante quintaux de biscuit qu'il m'a vendu pour mes gens, à raison de quatre cents maravédis le quintal.

Item, en plus, donnez-lui huit ducats pour deux toiles que je lui ai achetées pour les voiles.

Item, en plus, donnez audit Diego Rogriguez quatre-vingts pesos d'or que je devais lui donner pour le passage d'ici en Castille de vingt-cinq personnes qui doivent aller avec moi ; lesquels lui donnerez en totalité et recevrez son reçu au dos de celui-ci.

Fait aujourd'hui, vendredi sept septembre 1504.

Xpo Ferens

En faveur de Rodrigo Viscaino et Francisco Nino

Francisco Morillo,

Donnez à Rodrigo Viscaino cinquante-six reales pour huit tonneaux qu'on a achetés pour la caravelle, à raison de sept reales chacun qui font trois pesos et demi.

Item, payez quarante-deux reales, pour quatre tonneaux et trois faisceaux de cerceaux et d'osiers, qui font en tout quatre-vingt-dix-huit reales.

Fait sur le navire de Diego Rodríguez, le huit septembre 1504.

Cela fait deux pesos et demi et un tomin[14].

Xpo Ferens

En faveur de Diego Salcedo

Francisco Morillo,

Donnez à Diego de Salcedo quinze pesos d'or, en arrhes pour quinze charges de pain, qu'il a prises au port de Brasil, pour la nourriture des hommes qui allaient sur la petite caravelle dont il était le capitaine, quand nous venions de la Jamaïque[15].

Fait le 9 septembre 1504.

Xpo Ferens

Lettres à don Diego

Les lettres de Colomb à son fils aîné Diego, les plus nombreuses que l'on ait conservées de lui, sont aussi celles où l'homme se révèle le plus complètement, et d'abord par la tendresse paternelle qu'elles manifestent, marquée par l'attente impatiente du courrier, les conseils de conduite, la confiance aussi en cet héritier à l'avenir duquel il veille.

Écrites dans la dernière année et demie de vie qui lui reste, alors que la maladie le cloue à Séville, qu'aucun apaisement n'a été apporté, cette fois, aux humiliations subies au terme de son dernier malheureux voyage, mais qu'au contraire elles sont accrues par la libération des rebelles qu'il avait réussi à arrêter, ces lettres témoignent aussi de l'incertitude des lendemains, accrue par la mort de la reine, sur laquelle il savait pouvoir plus compter que sur Ferdinand, et dont, pourtant, il va apprendre qu'elle l'a oublié dans son testament, ce qui manifeste encore combien, en ces années, l'importance de la découverte restait sous-estimée par les souverains. En dépit de tout, il se défend encore de toutes ses forces.

Séville, le 21 novembre 1504.

Très cher fils,

J'ai reçu ta lettre par le courrier. Tu as bien fait de rester là-bas[16] pour t'y occuper de nos affaires et tâcher d'y remédier.

Depuis que je suis arrivé en Castille, le seigneur évêque de Palencia[17] m'a toujours favorisé et a désiré ma gloire. Maintenant, il faudrait le supplier de tout faire pour remédier à tant d'offenses qu'on m'a faites, pour que le traité et les lettres de privilèges que Leurs Altesses me firent donner soient respectés, et que je sois dédommagé de tant de préjudices ; et il est certain que si Leurs Altesses font cela, leur trésor et leur grandeur se multiplieront d'une manière indicible. Et qu'on ne croie pas que quarante mille pesos d'or ne soient qu'une chimère, car on aurait pu en avoir bien plus si Satan ne s'en était pas mêlé pour empêcher mes desseins ; car, quand on m'a fait partir des Indes, j'avais justement à expédier une masse d'or très supérieure à quarante mille pesos[18]. Je fais serment — et que ceci soit pour toi seul — que des faveurs que Leurs Altesses m'ont accordées, je suis frappé d'un préjudice de dix millions par an, que jamais je ne pourrai récupérer. Vois par là quelle sera la part qui atteint Leurs Altesses sans qu'elles s'en aperçoivent. J'écris à sa grâce, et je m'efforcerai d'aller là-bas. La bonne arrivée et le reste sont dans les mains de Notre Seigneur : sa miséricorde étant infinie. Ce qui est fait et ce qui reste à faire, dit saint Augustin, était déjà fait avant la création du monde. J'écris également à ces

autres seigneurs dont fait mention la lettre de Diego Mendez. Je me recommande à leur bonté en leur donnant nouvelles de mon départ, comme je le dis plus haut, car il est certain que j'ai grand-peur, à cause du froid qui est un grand ennemi pour mon mal, tant je crains de rester en chemin.

J'ai été très heureux de ouïr ta lettre[19] et ce que le roi, notre seigneur, y dit, aussi baiseras-tu pour moi ses royales mains. Il est certain que j'ai servi Leurs Altesses avec autant de diligence et d'amour, voire plus que si ç'avait été pour gagner le paradis, et que, si en quelque chose j'ai manqué, ç'aura été devant l'impossible, ou parce que ma science et mes forces ne pouvaient davantage. En pareil cas, Dieu, Notre Seigneur, ne requiert rien de nous que la volonté.

Je suis parti d'ici avec deux frères, nommés Porras, à la recommandation du seigneur trésorier Morales. L'un vint comme capitaine, l'autre comme officier aux comptes ; les deux sans aptitudes pour ces charges, et moi, à mes risques, je me suis substitué à eux, par déférence envers celui qui me les avait donnés. Là-bas, ils devinrent encore plus arrogants qu'ils l'étaient. J'ai passé outre à leurs impertinences, comme je ne l'aurais pas fait pour un proche parent, et pourtant elles étaient telles qu'elles méritaient pire châtiment qu'une réprimande. Enfin, ils allèrent si loin que, même si je l'avais voulu, je n'aurais pu empêcher ce qui allait se produire. Les enquêtes feront foi si je mens. Ils se révoltèrent dans l'île de la Jamaïque[20], ce dont je fus aussi surpris que si les rayons du soleil produisaient les ténèbres. J'étais à la mort, et ils me martyrisèrent cinq mois avec grande cruauté, et sans cause. Enfin je les fis tous prisonniers et, par la suite, je les remis en liberté, sauf le capitaine, que j'emmenais prisonnier à Leurs Altesses[21].

Une supplique qu'ils me firent sous serment, et que je t'envoie, t'en dira long sur cela, bien que ce soient les enquêtes qui en disent vraiment long, lesquelles arrivent avec le notaire, sur un autre navire que j'attends d'un jour à l'autre. Le gouverneur s'empara de mon prisonnier à Santo Domingo. Son honnêteté le conduisit à le faire. J'avais en mes instructions un chapitre où Leurs Altesses ordonnaient que tous devaient m'obéir, et que j'avais droit de justice civile et criminelle sur tous ceux qui allaient avec moi ; mais cela ne servit à rien avec celui-ci, qui me dit que cela ne s'étendait pas à sa juridiction[22]. Il l'envoya donc à ces seigneurs qui ont la charge des Indes, mais sans enquête, ni procès, ni document. Ceux-ci ne voulurent pas de lui,

et ils se promènent en liberté[23]. Je ne m'étonne pas que Notre Seigneur punisse. Ils s'en furent là-bas avec leur trogne de gens sans vergogne. Fourberie pareille et aussi cruelle trahison ne s'étaient jamais vues. J'ai écrit sur cela à Leurs Altesses en une autre lettre, car il n'aurait pas été de raison de consentir à un tel affront. J'ai écrit aussi au seigneur trésorier, à qui je demande en grâce de ne pas accorder foi à ce que ceux-ci lui diraient, avant de m'avoir entendu. Maintenant, il serait bon de le lui rappeler à nouveau. Je ne sais comment ils osent se présenter devant lui, après ce qu'ils ont fait. Je lui ai écrit une autre fois, et je lui envoie copie de leur serment, comme je te l'envoie, et une autre au docteur Angulo et au licencié Zapata[24]. Je me recommande à la bonté de tous, en les avisant que mon départ pour là-bas est proche.

Je serais heureux d'avoir une lettre de Leurs Altesses et de savoir ce qu'elles m'ordonnent. Tâche de te la procurer si tu en as le moyen. Recommande-moi en même temps au seigneur évêque et à Juan Lopez[25], en leur rappelant ma maladie et la valeur de mes services.

Tu dois lire les lettres qui accompagnent celle-ci, pour agir d'après leurs termes.

Merci à Diego Mendez pour sa lettre. Je ne lui écris pas parce qu'il saura tout par toi, et que cela me cause du mal. La présence de Carbajal et Gerónimo[26] serait bonne en ce moment à la cour, pour parler de nos affaires avec ces seigneurs et le secrétaire.

Fait à Séville, le 21 novembre.

Ton père qui t'aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

J'ai écrit de nouveau à Leurs Altesses, les suppliant d'ordonner que l'on pourvoie à la solde des gens qui sont allés avec moi, car ils sont pauvres, et depuis trois ans ils courent loin de leur maison. Les nouvelles qu'on leur amène sont de la plus grande importance. Ils sont passés par des peines et des travaux infinis. Je n'ai pas voulu dépouiller la terre pour ne pas offenser[27], parce que la raison veut qu'on la peuple, et qu'alors on aura tout l'or facilement, sans désordre. Parle de cela au secrétaire et au seigneur évêque, et à Juan Lopez, et à qui tu verras qu'il convient de le faire.

À mon très cher fils don Diego Colomb, à la cour.

Mon cher fils,

J'ai reçu tes lettres du 15 de ce mois. Depuis, je t'ai écrit par un courrier, il y a huit jours, ainsi qu'à plusieurs autres, et ces lettres, je te les ai envoyées ouvertes pour que tu les voies, et qu'après tu les remettes cachetées.

Bien que cette mienne maladie me tourmente fort, je n'en prépare pas moins mon voyage. Je désirerais vivement une réponse de Leurs Altesses, et que tu te charges de l'obtenir, et aussi qu'elles pourvoient à la solde de ces pauvres gens qui ont essuyé des fatigues incroyables et leurs apportent de si importantes nouvelles, desquelles elles doivent rendre grâces infinies à Dieu Notre Seigneur, et s'en fort réjouir. Si je mens, les Paralipomènes, le Livre des Rois et Josèphe en ses Antiquités, ainsi que beaucoup d'autres en diront ce qu'ils en savent[28]. S'il plaît à Notre Seigneur, j'espère partir la semaine prochaine. Tu ne dois pas pour autant m'écrire moins souvent. Je n'ai pas de nouvelles de Carbajal et de Jéronimo. S'ils sont là, transmets-leur mon salut. En ce temps, ils devraient être tous deux à la cour, si la maladie ne les en empêche. Transmets aussi mon salut à Diego Mendez. Je crois que sa véracité et son zèle auront autant de crédit que les mensonges des Porras.

Le porteur de la présente est Martin de Gamboa, et j'écris par son intermédiaire à Juan Lopez, et je lui envoie une lettre de crédit. Voyez la lettre et remets-la-lui ensuite.

Si tu m’écris, envoie les lettres à Luis de Soria[29], pour qu’il me les fasse suivre sur le chemin où j’irai, car si je vais en litière ce sera, je crois, par le chemin de La Plata.

Que Notre Seigneur t’ait en Sa sainte garde.

l’on oncle a été très mal et souffre encore des mâchoires et des dents.

Fait à Séville, le 28 novembre [1504].

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

À mon très cher fils bien-aimé don Diego.

Mon cher fils,

Depuis que j’ai reçu ta lettre du 15 novembre, je n’ai plus eu de tes nouvelles. Je voudrais que tu m’écrives très souvent. Chaque heure qui passe, je voudrais voir de tes lettres. La raison doit te dire que je n’ai maintenant d’autre apaisement. Plusieurs courriers arrivent chaque jour, et les nouvelles qu’ils apportent sont si diverses, et telles que les cheveux se dressent sur ma tête à les entendre, tant elles s’opposent à ce que mon âme désire[30]. Plaise à la Sainte Trinité de donner la santé à la reine, notre souveraine, afin que par elle se consolide ce qui est déjà debout. Je t’ai envoyé un autre courrier, il y a eu jeudi huit jours (il doit déjà être sur le point de revenir). Par lui je te disais que mon départ était certain, mais l’espérance d’arriver là-bas, selon mon expérience, est très contraire, car mon mal est si grave, et le froid l’augmente tellement que je ne pouvais que rester en route dans quelque auberge. La litière et tout était prêt, [mais] le temps était si affreux qu’à tous il sembla impossible de se mettre en route d’après ce qui s’annonçait, et qu’il valait mieux me soigner et m’occuper de

ma santé plutôt que d’aventurer si évidemment ma vie. Par ces lettres, je te disais ce que je te répète maintenant, que tu avais fort bien fait de rester là-bas en ce moment, et qu’il était juste que tu commences à t’occuper des affaires ; et la raison en est évidente. Il me paraît que l’on doit copier en un bel écrit le chapitre de cette lettre que Leurs Altesses m’écrivirent, où elles me disent qu’elles tiendront tout ce qu’elles m’ont promis et qu’elles te mettront en possession de tout[31]. Tu le leur donneras avec un autre écrit qui mentionne ma maladie et comme il m’est impossible d’aller maintenant baiser leurs royaux pieds et mains ; et comment les Indes se perdent et sont en feu de mille côtés, et comment je n’ai reçu ni ne reçois rien de la rente qui me revient d’elles ; que personne n’ose s’y hasarder à la réclamer, et que je vis d’emprunts. Le peu d’argent que j’avais là-bas a servi à ramener chez eux ces gens qui furent avec moi, car ç’eût été grand cas de conscience que de les laisser désemparés. Tu feras part de tout ceci au seigneur évêque de Palencia, et de la confiance que j’ai en ses bontés ; et tu agiras de même à l’égard du seigneur Chambellan. J’aurais cru que Carvajal et Géronimo, en telle période, seraient-là bas. Notre Seigneur est Celui qui est, et qui disposera comme Il sait qu’il convient.

Carvajal est arrivé hier ici. J’ai voulu l’envoyer aussitôt avec ce même ordre. Il s’en excusa beaucoup, en disant que sa femme était à la mort. Je verrai à ce qu’il y aille, car il connaît bien ces affaires. Je m’efforcerai aussi à ce que ton frère et ton oncle aillent baiser les mains de Leurs Altesses et leur rendent compte du voyage, si mes lettres ne suffisent pas. Fais le plus grand crédit à ton frère : il est d’un bon naturel et n’est déjà plus un enfant. Dix frères ne seraient pas de trop pour toi : jamais je n’ai trouvé meilleurs amis que mes frères dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il faut s’efforcer d’avoir le gouvernement des Indes, et ensuite le règlement de la rente. Je t’ai laissé un mémoire qui mentionne ce qui doit m’en revenir. Ce que l’on a versé à Carvajal n’est rien et s’est réduit à rien. N’importe qui exporte des marchandises, en sorte que le huitième est nul, puisque, sans y contribuer, on peut envoyer trafiquer sans compte ni association avec personne. Je l’avais bien dit en son temps, que la contribution du huitième se réduirait à rien. Le huitième et le reste m’appartiennent en raison de la grâce que m’ont faite Leurs Altesses, comme je te l’ai clairement établi dans le livre de mes privilèges, ainsi que pour le tiers et la dîme ; laquelle dîme je ne reçois que sur ce que Leurs

Altesses perçoivent, alors qu'elle doit être prise sur tout l'or et les autres choses que l'on trouve et que l'on acquiert sous quelque forme que ce soit dans l'amirauté, ainsi que sur toutes les marchandises qui vont là-bas et en viennent, déduction faite des frais. J'ai déjà dit qu'est clairement établie, par le livre des privilèges, la raison de ceci et du reste, avec ce qui a trait au tribunal des Indes, ici à Séville[32]. Il faut obtenir de Leurs Altesses une réponse à ma lettre, et qu'elles ordonnent de payer ces gens. Il y a quatre jours que je leur ai écrit de nouveau, par Martin de Gamboa, et tu as dû voir la lettre à Juan Lopez en même temps que la tienne.

On dit ici qu'on se propose d'envoyer ou de nommer trois ou quatre évêques en Indes, et qu'on en a chargé le seigneur évêque de Palencia. Après m'avoir recommandé à sa faveur, dis-lui que je crois qu'il sera du bon service de Leurs Altesses que je lui parle avant qu'il ne tranche en cela.

Fais mes compliments à Diego Mendez, et qu'il lise la présente. Mon mal ne me permet pas d'écrire, sauf la nuit, parce que le jour me prive de la force de mes mains.

Je pense que cette lettre sera portée par un fils de Francisco Pinelo[33]. Reçois-le avec beaucoup de considération, parce qu'il fait pour moi tout ce qu'il peut, avec beaucoup d'amour et bonne volonté. La caravelle dont le mât se brisa en sortant de San Domingo est arrivée en Algarve. Elle amène les enquêtes sur les Porras. Jamais on n'aura vu quelque chose de si sale et d'une cruauté aussi brutale. Si Leurs Altesses ne les châtient pas, je ne sais qui osera aller au loin à leur service, avec de telles gens.

C'est aujourd'hui lundi. Je m'efforcerai que partent demain ton oncle et ton frère[34].

Rappelle-toi de m'écrire souvent, et que Diego Mendez le fasse plus au long. Tous les jours vont et viennent des messagers.

Notre Seigneur t'ait en Sa sainte garde.

Fait à Séville, le premier décembre [1504].

Ton père qui t'aime comme lui-même.

.S.
.S.A.S.

X M Y
Xpo Ferens

À mon très cher fils don Diego, à la cour.

Très cher fils,

Je t’ai écrit longuement avant-hier par l’intermédiaire de Francisco Pinelo, et je t’envoie avec celle-ci un mémoire très détaillé. Je suis on ne peut plus étonné de ne pas voir arriver de lettre de toi, ni d’aucun autre. Tous ceux qui me connaissent sont dans le même étonnement. Tous ici reçoivent des lettres, et moi, qu’elles pourraient le plus combler, je n’en vois aucune. Cela me cause beaucoup d’inquiétude. Le mémoire ci-joint en dit assez, aussi je ne m’attarde pas davantage ici. l’on frère, ton oncle et Carvajal vont là-bas. Tu sauras d’eux ce qui manque ici.

Notre Seigneur t’ait en sa Sainte garde.

Fait à Séville, le 3 décembre [1504].

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Mémoire

Mémoire pour toi, mon fils, don Diego, de ce qui me semble devoir se faire présentement.

Le principal est de recommander affectueusement à Dieu, avec beaucoup de dévotion, l’âme de la reine, notre souveraine. Sa vie fut toujours catholique et sainte, et portée à toutes choses du saint service, et, pour cela,

on doit croire qu'elle est en sa sainte gloire, sans regrets de ce monde âpre et pénible. Il faut désormais s'appliquer avec zèle, en tout et pour tout, au service du roi, notre seigneur, et s'efforcer à lui éviter les ennuis. Son Altesse est à la tête de la chrétienté. Vois le proverbe qui dit : lorsque la tête souffre, souffrent tous les membres. Ainsi tous les bons chrétiens doivent prier pour sa santé et longue vie ; et nous, qui, plus que les autres, avons obligation de le servir, nous lui devons aide avec grande attention et diligence. Cette raison me pousse maintenant, malgré mes fortes souffrances, à t'adresser cet écrit, afin que Son Altesse assure ce qu'elle jugera de son service. Et pour mieux aider à cela, j'envoie ton frère qui, bien que jeune en années, ne l'est pas en entendement ; et j'envoie aussi ton oncle et Carvajal, afin que si mon écrit ne suffisait pas, ensemble avec toi vous y suppléiez par la parole, en sorte que Son Altesse soit bien servie.

À mon avis, rien n'est plus urgent que de pourvoir et remédier aux affaires des Indes. Là-bas, Son Altesse doit maintenant avoir plus de quarante ou soixante mille pesos d'or. J'ai reconnu, quand j'étais là-bas, que le gouverneur n'avait pas grande envie de les envoyer. On croit aussi que les autres gens détiennent cent cinquante mille autres pesos, et les mines sont en grande activité et rendement[35].

Les gens qui sont là-bas sont, pour la plupart, des gens du commun et de peu de savoir, et qui craignent peu d'aventurer. Le gouverneur est très mal vu de tous, et il est à craindre que ces gens ne se portent à quelque excès. Si cela arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, il serait ensuite difficile d'y remédier, et ce le serait encore plus si, ici ou là, de par le grand prestige de l'or, on se portait à user d'injustice envers eux. Il me paraît que Son Altesse doit y pourvoir rapidement par l'envoi d'une personne qui ait cela à cœur, avec cent cinquante ou deux cents hommes, de bonne tenue, jusqu'à ce qu'elle ait tout rétabli, sans se rendre suspecte, ce qui peut être fait en moins de trois mois. On doit aussi pourvoir à la construction de deux ou trois forteresses. L'or qui est là-bas est en grand risque, parce qu'il est facile, avec peu de gens, de s'en rendre maître. On cite ici un proverbe qui dit que la vue du maître engraisse le cheval. Ici et partout, jusqu'à ce que mon âme se sépare de mon corps, je servirai Son Altesse avec bonheur.

J'ai dit plus haut que Son Altesse est le chef des chrétiens, et qu'il est nécessaire qu'elle se charge et s'entende à leur conservation et à celle de leurs terres. À ce sujet, les gens disent qu'elle ne peut de si loin pourvoir

toutes ces Indes d'un bon gouvernement, et qu'elles se perdent et ne produisent ni ne donnent le fruit qu'on est en droit d'en attendre. À mon avis, il serait bon pour son service qu'elle s'en reposât un peu sur quelqu'un qui souffre qu'elles soient mal gérées.

J'avais écrit à Leurs Altesses, dès mon arrivée ici, une très longue lettre où je disais tout ce qui exige un remède nécessaire, prompt et d'un bras ferme. Je n'ai eu à ce sujet aucune réponse ni instruction. Le temps retient quelques navires à San Lucar. J'ai dit à ces messieurs de la Casa de Contratación qu'ils doivent les retenir jusqu'à ce que le roi, notre Seigneur, en décide, ou par un envoyé ou par écrit. Ceci est très important et je sais ce que je dis : et il est indispensable qu'on donne l'ordre dans tous les ports, et qu'on veille avec vigilance à ce que personne n'aille aux Indes sans licence. J'ai déjà dit qu'il y a beaucoup d'or recueilli dans des maisons de paille sans fortification, que le pays est plein de mécontents, l'inimitié qu'on porte à celui qui gouverne, et l'impunité, aujourd'hui comme hier, envers ceux qui sont convaincus de forfaiture et qu'on a même favorisés après leur trahison. Si Son Altesse désire prendre quelques mesures, cela doit être fait promptement, afin que ces navires n'en souffrent dommage. J'ai ouï dire qu'on en était à choisir trois évêques pour les envoyer à Hispaniola. S'il plaît à son Altesse de m'entendre avant que cela soit conclu, je lui dirai comment Dieu et elle-même peuvent être bien servis et contents.

Je m'en suis tenu à ce qui concerne l'Hispaniola[36].

À mon très cher fils don Diego Colón, à la cour.

Très cher fils,

Il y a aujourd'hui huit jours que ton oncle, ton frère et Carvajal sont partis ensemble d'ici pour aller baiser les royales mains de Son Altesse, lui rendre compte du voyage, et pour t'aider en même temps à négocier ce qui serait nécessaire.

Don Fernando a emporté d'ici cent cinquante ducats. À sa libre disposition de leur dépense. Ce qui lui restera, il te le donnera. Il emporte

aussi une lettre de crédit sur certains marchands. Songe qu'il faut être très ménager de cet argent, car j'ai eu là-bas des ennuis avec le gouverneur, tous me disaient que j'avais là onze ou douze mille castillans, et je n'en ai trouvé que quatre mille. Il voulait m'entretenir de choses qui ne sont pas de mon ressort. Pour moi, plein de confiance en la promesse de Leurs Altesses que tout me serait restitué, je pris le parti de laisser ces comptes à plus tard, avec l'espoir de me les faire rendre. Bien que j'aie là-bas de l'argent à moi, il n'y a personne, à cause de sa superbe, qui ose le lui demander. Je sais bien que, depuis mon départ, il aura reçu plus de cinq mille castillans. Si possible, il faudrait obtenir une lettre, écrite de bonne encre par Son Altesse, qui lui ordonne de m'adresser sans délai cet argent et le compte entier de tout ce qui m'appartient, par la personne que j'envoie avec ma procuration ; ce serait bien, car autrement il ne donnera rien à Miguel Diaz ni à Velazquez qui n'osent pas lui en parler. Carvajal saura très bien comment cela doit se faire. Montre-lui cette lettre. Les cent cinquante ducats que Luis de Soria t'envoya quand j'arrivai sont réglés comme il le voulait.

Je t'ai écrit longuement par don Fernando, et je t'ai envoyé un mémoire. Maintenant que j'y ai réfléchi, je me dis que, puisque Leurs Altesses, au moment de mon départ, déclarèrent, et par écrit et verbalement, qu'elles me donneraient tout ce qui m'appartient d'après mes privilèges, l'on ne doit pas requérir par mémoire sur le tiers, la dîme ou le huitième, mais seulement produire le chapitre de la lettre dans laquelle elles mentionnent ce que j'ai dit, et réclamer tout ce qui m'appartient, comme tu l'as par écrit dans le livre des privilèges où se trouve aussi au clair la raison pour laquelle je dois avoir le tiers, le huitième et la dîme, parce qu'il sera toujours temps d'en rabattre comme on le voudra, puisque Leurs Altesses disent par leur lettre qu'elles veulent me donner tout ce qui m'appartient. Carvajal m'entendra très bien, s'il voit cette lettre, et qui que ce soit de même, car elle est assez claire. J'écris aussi à Son Altesse, et j'achève en lui rappelant qu'elle doit veiller aux Indes, afin que les gens ne s'y agitent, et je lui rappelle la promesse dont j'ai parlé plus haut. Tu devrais voir la lettre.

Je t'envoie avec celle-ci une autre lettre de crédit sur lesdits marchands. Je t'ai déjà dit les raisons qu'il y a de modérer les dépenses. Aie pour ton oncle le respect que tu lui dois, et agis envers ton frère ainsi que doit le frère

aîné à l’égard de son cadet. Tu n’en as pas d’autre et, loué soit Notre Seigneur, celui-ci est tel qu’il te le fallait. Il est bien né et acquiert de bonnes connaissances.

Honore Carvajal, Jéronimo et Diego Mendez. À tous fais mes compliments. Je ne leur écris pas parce que je n’ai rien à leur dire de particulier, et que le porteur est pressé.

On dit beaucoup ici que la reine — que Dieu l’ait avec Lui — a désiré que me soit rendue la possession des Indes[37].

Lorsque le notaire de la flotte arrivera, je t’enverrai les enquêtes et l’original des papiers des Porras.

De ton oncle et de ton frère, je n’ai pas eu de nouvelles depuis leur départ.

Les eaux se sont tellement élevées ici que le fleuve a débordé dans la ville.

Si Agostin Italian et Francisco de Grimaldo[38] ne voulaient pas te donner l’argent dont tu auras besoin, cherches-en d’autres qui te le donnent, tandis que moi, au vu ici de ta signature, je leur paierai sur l’heure tout ce que tu auras reçu, car il n’y a ici personne en ce moment par qui je puisse t’envoyer de l’argent.

Fait aujourd’hui, vendredi 13 décembre 1504.

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

À mon très cher fils don Diego, à la cour.

Très cher fils,

Le seigneur adelantado, ton frère et Carvajal sont partis d’ici il y a seize jours. Depuis, ils ne m’ont pas écrit Don Fernando emportait cent cinquante ducats. Il devait en dépenser ce qui lui était nécessaire, et il emporte une

lettre de crédit pour les marchands, afin qu'ils te fournissent de l'argent. Je t'en ai envoyé depuis une autre, signée de messire[39] Francisco Ribarol, par le courrier Zamora, et je te disais que, si d'après ma lettre, on t'avait fourni ce dont tu avais besoin, que tu ne fasses pas usage de celle de Francisco Ribarol, comme je te le dis maintenant pour l'autre lettre que je t'envoie par ce courrier, de messire Francisco Doria, par plus de précaution, afin que tu ne manques pas d'être pourvu. Je t'ai déjà dit combien il était nécessaire d'être ménager de l'argent jusqu'à ce que Leurs Altesses nous fassent justice et donnent assise à nos droits. Je t'ai dit aussi que, pour ramener mes gens en Castille, j'avais dépensé douze cents castillans, dont Son Altesse me doit la plus grande partie, et que pour cela je lui ai écrit pour qu'elle donnât ordre de prendre mon compte[40].

Ici, je voudrais, s'il était possible, recevoir des lettres tous les jours. Je me plains de Diego Mendez qui ne m'écrit pas, et de Géronimo, et de tous les autres qui arrivent là-bas. Il faut s'employer à savoir si la reine, qui repose en Dieu, a dit quelque chose de moi dans son testament, et il faut en presser le seigneur évêque de Palencia, lui grâce à qui Leurs Altesses obtinrent les Indes et me fit rester en Castille lorsque j'étais en chemin pour en sortir[41], et il faut en faire autant avec le seigneur chambellan de Son Altesse.

Si l'on en vient à parler de la réduction[42], on s'emploiera à montrer ce qui est écrit dans le livre des privilèges, et qui explique les raisons pour lesquelles on me doit le tiers, le huitième et la dîme, comme je te l'ai déjà dit par ailleurs.

J'ai écrit au Saint-Père[43] sur mon voyage, parce qu'il se plaignait de moi parce que je ne lui écrivais pas. Je t'envoie copie de ma lettre. Je désire que le roi, notre seigneur, et le seigneur évêque de Palencia la voient avant de l'envoyer, afin d'éviter de fausses interprétations.

Camacho[44] m'a accablé de mille faux témoignages. À mon regret je le ferai arrêter. Il est dans l'église, et dit qu'après la fête il ira là-bas, s'il peut. Si je lui suis redevable, qu'il démontre en quoi, car je fais serment que je ne le sais pas et que ce n'est pas vrai. Si, sans être importun, tu pouvais m'obtenir licence d'aller en mule[45], je tâcherais de partir là-bas après janvier, et je le ferai même sans elle. Mais qu'on n'en cesse pas moins de faire diligence afin que les Indes ne se perdent pas, comme elles se perdent.

Notre Seigneur t'ait en Sa garde.

Fait aujourd’hui, 21 décembre.
Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

[Au revers de cette lettre est écrit ce qui suit, également de la main de l’Amiral :]

La dîme qu’on me donne n’est pas la dîme qui me fut promise. Les privilèges le disent : on me doit donc la dîme des bénéfices qu’on tire des marchandises, et de toutes les autres choses dont je ne reçois rien. Carbajal m’entend bien. Que Carbajal se souvienne aussi d’obtenir une lettre de Son Altesse pour le gouverneur, afin que celui-ci m’envoie aussitôt les comptes et l’argent que j’ai là-bas, et sans aucun retard. Et il serait bon, à cette fin, que Son Altesse y envoyât un de ses officiers, parce qu’il doit y avoir une bonne somme pour moi. Je tâcherai d’obtenir des seigneurs de la Contratación qu’ils fassent dire au gouverneur d’envoyer ce qui est à moi, avec l’or de Son Altesse. Que pour cela on ne laisse pas de remédier aux autres choses. Je dis qu’à mon avis il doit y avoir là-bas plus de sept à huit mille pesos qu’on aura reçus depuis mon départ, sans compter ceux qu’on ne m’a pas donnés.

À mon très cher fils don Diego Colomb, à la cour.

Très cher fils,

Je t’ai écrit longuement par don Fernando qui partait là-bas, il y a aujourd’hui 23 jours, avec le seigneur adelantado et Carbajal, desquels je

n'ai rien su depuis. Il y a seize jours aussi que je t'ai également écrit par Zamora, le courrier, et t'ai envoyé une lettre de crédit pour les marchands, signée de Francisco Ribarol, afin qu'ils te donnent l'argent que tu pourrais leur demander ; enfin, par un autre courrier, parti il y a huit jours, une autre lettre signée de Francisco Doria. Elles ont été adressées à Pantaleon et à Agostin Italian pour qu'ils te les donnent, et j'y joins copie d'une lettre que j'adresse au Saint-Père sur les affaires des Indes, afin qu'il ne se plaigne plus de moi. J'envoie cette copie pour que Son Altesse ou le seigneur évêque de Palencia la voient, afin d'éviter les fausses interprétations. Le paiement de ces gens qui sont venus avec moi a été retardé. J'y ai pourvu comme j'ai pu. Ils sont pauvres et doivent gagner leur vie. Ils ont décidé d'aller là-bas. On leur a dit ici qu'on leur accordera toute la faveur possible, et cela est juste, bien que, parmi eux, il y en a qui mériteraient plutôt des châtiments que des grâces : cela dit pour les révoltés. Je leur ai donné une lettre pour l'évêque de Palencia. Lis-la, et que ton oncle, ton frère et Carvajal la voient aussi, afin que, s'il était nécessaire que ces gens adressent une supplique à Son Altesse ils la leur rédigent. Aidez-les autant que vous le pourrez vu que c'est juste et œuvre de miséricorde, car personne n'a gagné son argent à si grands périls et peines, ni n'a rendu si grands services comme eux. Camacho et maître Bernal[46], deux êtres pour lesquels Dieu a fait peu de miracles, disent qu'ils veulent y aller aussi. S'ils y vont, ce sera pour faire plus de mal que de bien. Ils peuvent peu de chose, parce que la vérité l'emporte toujours, comme il est arrivé à Hispaniola où des rebelles, par des fausses imputations, ont empêché jusqu'à ce jour qu'on en retire tout le profit qu'on en pouvait attendre. On dit de ce maître Bernal qu'il fut à l'origine de la trahison. Il fut pris et accusé de beaucoup de méfaits, pour chacun desquels il méritait d'être écartelé. À la prière de ton oncle et d'autres personnes, il fut pardonné, sous la condition qu'au moindre mot porté contre moi et mon administration, le pardon ne serait plus valable, et il serait tenu pour condamné. Je t'envoie copie de cela. Pour Camacho, je t'enverrai une notification de justice. Il y a plus de huit jours qu'il ne sort plus de l'église, à cause de ses délires et écarts de langage. Il y a un testament de Terreros, mais des parents de ce même Terreros en ont un autre plus récent qui annule le premier[47]. J'ai été prié par la succession d'appuyer ce dernier, en sorte que Camacho ait à restituer ce qu'il a déjà reçu. J'obtiendrai un acte judiciaire et je te l'enverrai, car je crois que ce sera

œuvre de miséricorde de le châtier, parce qu’il est si mauvaise langue que quelqu’un d’autre le punirait sans ménagement, et ce ne serait pas sans raison, et non sans dommage pour sa personne. Diego Mendez connaît très bien maître Bernal et ses méfaits. Le gouverneur voulait le faire arrêter à Hispaniola, et il le laissa à cause de moi. On dit qu’il a tué là-bas deux hommes, avec des médecines, pour se venger de trois fois rien.

Si sans peine on pouvait m’obtenir la licence d’aller à mule, j’en serais très heureux, et aussi d’en avoir une bonne. Consulte avec tous pour tes affaires, et dis-leur que je ne leur écris pas particulièrement à cause de la grand-peine que j’éprouve à écrire. Je ne dis pas qu’ils en fassent autant, mais, au contraire, que chacun m’écrive et très souvent, car ma peine est grande de ce qu’ici tout le monde reçoit tous les jours des lettres de là-bas, et moi rien, alors que vous y êtes si nombreux. Je me recommande à la grâce du seigneur adelantado. Donne mes bons souvenirs à ton frère, ainsi qu’à tous les autres.

Fait à Séville, le 29 décembre [1504].

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Je te dis encore que si nos affaires doivent être expédiées de façon consciencieuse, il faut montrer le chapitre de la lettre que Leurs Altesses m’écrivirent lorsque je partis, où elles disent qu’elles te feront mettre en possession, et ensuite il faudra montrer le livre des privilèges, qui prouve par raison et justice comment le tiers, le huitième et la dîme m’appartiennent. De cela on pourra toujours en rabattre.

À mon très cher fils don Diego

Très cher fils,

Je t'ai écrit longuement un courrier qui doit t'arriver aujourd'hui, et je t'ai joint une lettre pour le seigneur chambellan. Je voulais t'y joindre une partie de celle où Leurs Altesses disent qu'elles te feront mettre en possession, et je l'ai oubliée. Zamora, le courrier, est arrivé. J'ai vu ta lettre, celle de ton oncle, de ton frère et de Carvajal, avec d'autant plus de plaisir qu'ils sont arrivés en bonne santé, de quoi j'avais grand souci.

Diego Mendez partira d'ici dans trois ou quatre jours avec la traite couverte. Il apportera une relation détaillée sur tout ; et j'écrirai au seigneur Juan Velazquez[48]. Je désire son amitié et ses services. Je crois que c'est un gentilhomme de grand honneur. Si le seigneur évêque de Palencia[49] est venu ou s'il vient, dis-lui combien je me rejouis de sa prospérité, et que, si je vais là-bas, j'irai loger avec sa grâce, qu'il le veuille ou non, et que nous devons revenir à notre premier amour fraternel, et qu'il ne pourra s'y refuser, parce que mon dévouement fera qu'il en sera ainsi.

J'ai dit que j'envoyais la lettre du Saint-Père afin que sa grâce la vît, si elle était là, ainsi que le seigneur archevêque de Séville[50], car le roi n'aura probablement pas le temps pour cela. Je t'ai déjà dit que ce qu'il faut demander à Son Altesse, c'est qu'elle accomplisse ce qu'elle fit écrire sur la possession et sur le reste qui m'a été promis, et je t'ai dit qu'il fallait montrer cette partie de la lettre ; et je dis que cela doit se faire sans retard, ce qui s'impose pour des motifs sans nombre. Que Son Altesse sache que, quoi qu'elle me donne, il lui en reviendra cent pour un en accroissement de sa haute seigneurie et de ses rentes et que ce qui a été fait est incomparable avec ce qui reste à faire.

L'envoi d'évêques doit être retardé jusqu'à ce que j'en aie parlé avec Son Altesse ; qu'il n'en aille pas comme du reste, qu'on a cru raccommoder et qu'on a bouleversé.

Nous avons eu ici et nous avons encore de grands froids qui m'ont beaucoup fatigué et me fatiguent.

Je me recommande en grâce au seigneur adelantado. Que Notre Seigneur vous ait en Sa garde et vous bénisse, toi et ton frère. Donne mes compliments à Carvajal et à Jéronimo. Diego Mendez arrivera là-bas bourse pleine. L'affaire dont tu m'as parlé me paraît très faisable. Les navires des Indes ne sont pas arrivés de Lisbonne. Ils ont apporté beaucoup d'or, mais

rien pour moi. On ne vit jamais pareille friponnerie, car j'ai laissé là-bas soixante mille pesos fondus. Son Altesse ne doit pas laisser se perdre cette si importante affaire, ainsi qu'elle le fait. Elle envoie aujourd'hui de toutes fraîches instructions au gouverneur, je ne sais sur quoi.

J'attends tous les jours des lettres de vous. Fais bien attention aux dépenses, car c'est nécessaire.

Fait le 18 janvier [1505].

Ton père qui t'aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

À mon très cher fils don Diego Colomb, à la cour.

Très cher fils,

Diego Mendez est parti d'ici lundi, 3 de ce mois. Depuis son départ, j'ai parlé avec Amerigo Vespuchi[51], porteur de la présente, qui se rend là-bas, appelé pour des affaires de navigation. Il a toujours montré le désir de m'être agréable ; il est fort homme de bien. La fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas profité comme la raison l'eût voulu. Il s'en va, mien, et avec le grand désir de faire quelque chose qui me serve, autant qu'il sera en son pouvoir. Je ne sais ici de quoi le charger qui puisse m'être utile, car je ne sais ce qu'on veut de lui là-bas. Il part, résolu de faire pour moi tout ce qui lui sera possible. Vois en quoi il peut me servir, et travaillez à cela, car il fera tout, parlera, et mettra tout en œuvre, mais que tout cela se fasse discrètement, afin qu'on n'ait pas de soupçons contre lui. Moi, je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire à ce propos, et je lui ai fait savoir comment j'étais et suis payé de mes travaux. Cette lettre est aussi pour le seigneur adelantado, afin qu'il voie en quoi on

peut l’utiliser et qu’il l’en instruise. Son Altesse peut croire que ses navires sont allés dans la meilleure partie des Indes et la plus riche[52]. Et s’il reste encore quelque chose à savoir, après ce que j’ai dit, j’y satisferai là-bas de vive voix, car il est impossible de le faire par écrit. Notre Seigneur t’ait en sa sainte garde.

Fait à Séville, le 5 février [1505].

Ton père qui t’aime plus que lui-même.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

À mon très cher fils don Diego Colomb, à la cour.

Très cher fils,

Le licencié de Cea[53] est une personne que je désire honorer. Il a en charge deux personnes qui ont été traduites en justice, ainsi qu’il apparaît de l’information que je joins ici. Aie soin que Diego Mendez joigne cette pétition à celles que, pendant la semaine sainte, on présente à Son Altesse pour avoir pardon. Si cela réussit : bien ! sinon, vois un autre moyen pour que cela aboutisse.

Que Notre Seigneur t’ait en Sa sainte garde.

Fait à Séville, le 25 février 1505.

Je t’ai écrit par Amerigo Vespuchi. Fais-toi remettre la lettre à moins que tu ne l’aies déjà reçue.

À ce que, ton père…[54]

Xpo Ferens

Lettre à Nicolas Oderigo

À son retour en Espagne, Colomb n'avait pas trouvé la réponse que la banque Saint-Georges avait faite à sa proposition de donation. Son amertume en était d'autant plus grande qu'il en attendait une garantie juridique de ses privilèges. Il relance ici cette affaire en suspens.

Très vertueux seigneur,

Quand je suis parti pour le voyage dont je reviens, j'avais parlé avec vous longuement. Je pense que vous avez gardé de tout bonne mémoire. En arrivant, je croyais trouver ici vos lettres, voire quelque envoyé mandaté. En ce même temps, j'avait laissé à Francisco de Ribarol un livre de copies de lettres, et un autre de mes privilèges, dans une sacoche de cordouan rouge, avec fermeture d'argent, et deux lettres pour l'Office de Saint-Georges auquel je faisais donation de la dîme de ma rente, à prendre sur mes droits du blé et autres vivres. Je n'ai aucune nouvelle de tout cela[55]. Messire Francisco me dit pourtant que tout vous est bien parvenu. S'il en est ainsi, il est fort discourtois, de la part de ces seigneurs de Saint-Georges, de ne pas m'avoir donné de réponse, ce qui, pour autant, n'augmentera pas leur capital et est bien raison de dire que : « qui sert tous ne sert à personne »[56]. J'ai laissé à Cadix un autre livre de mes privilèges, semblable au susdit, à Franco Catanio, porteur de la présente[57], pour que lui aussi vous le fasse parvenir, et que l'un et l'autre soient mis en un lieu sûr, bien choisi par vous. J'avais reçu une lettre du roi et de la reine, mes seigneurs, au

moment de mon départ. Il y en a là copie. Voyez-la, car elle est très bonne, cependant don Diego n'a pas été mis en possession ainsi que cela m'était promis.

Alors que je me trouvais aux Indes, j'écrivis à Leurs Altesses sur mon voyage par trois ou quatre voies différentes. L'une de ces lettres me revint en main, et, fermée comme elle est, je vous l'envoie avec la présente[58], et le complément sur le voyage en une autre, pour que vous la donniez à messire Juan Luis[59], avec l'autre où je lui en donne avis, en laquelle je lui écris que vous en serez lecteur et interprète. Je suis impatient de lire vos lettres, et qu'elles m'informent avec circonspection de ce qui demeure notre projet. Je suis arrivé ici très malade. En ce même temps mourait la reine, ma dame — que Dieu garde — sans que je l'ai vue. Pour le moment, je ne pourrais vous dire ce qu'il adviendra de mes affaires. J'espère que Son Altesse y aura pourvu dans son testament, et le roi, mon seigneur, me répond favorablement. Franco Catania vous dira le reste plus au long.

Notre Seigneur vous ait en sa garde.

À Séville, le 27 décembre 1504.

Le grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur général des Indes, etc.

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Lettre à Juan Luis de Mayo

On ignore qui est ce correspondant de Colomb, certainement un Génois, qui serait, selon Ballesteros Berreta, Giovanni Luigi Fiesco.

Complément de la précédente, elle témoigne bien de l'inquiétude sur son avenir et surtout sur celui des siens qui ajoute à la maladie d'un homme de cinquante-trois ans qui est déjà un vieillard.

Très vertueux seigneur,

Bien que le temps ait été bon, je suis arrivé ici très malade. À présent je ne peux rien vous dire de mon départ ni de mon voyage[60]. Je crois que vous avez en mémoire le livre que je vous ai laissé à Cadix[61], et de ce que nous avions conclu. S'il en est ainsi, tout s'y trouve écrit. D'autre part, messire Francisco, porteur de cette lettre, peut vous parler plus au long de cela, ce qui peut aussi vous servir de complément. À la vérité, j'étais d'un autre avis, mais, alors que j'étais aux Indes, j'ai signalé trois ou quatre fois la cause de ces faits[62], ce qui démontre que, parfois, nous tirons les meilleures leçons de ce que nous apprenons par notre propre expérience.

J'aimerais beaucoup vous servir dans vos affaires, avec messire de Ribera, et ainsi ne cessez donc pas de m'écrire plus souvent sur cela. J'espère en Notre Seigneur recevoir, la semaine prochaine, une réponse de l'Office de Saint-Georges, auquel j'accordais la dîme de ma rente, en décompte de leurs droits[63]. Je pensais que ma proposition allait être bien considérée. Jusqu'à présent je n'en sais encore aucune nouvelle. Le père Juan dit que ceux de Saint-Georges sont de très nobles seigneurs et que je peux compter sur eux, ce dont je dois rendre grâces infinies, à Dieu Notre Seigneur[64]. J'ai écrit une lettre à Leurs Altesses, mes seigneurs, sur la promesse faite à mon cher fils don Diego. Je n'en ai aucun écho non plus, et cela me cause plus de tourment que la maladie même. Toutefois je ne cesse d'espérer, et c'est ainsi que je prépare mon départ.

Notre Seigneur vous ait en Sa garde.

Séville, le 27 décembre 1504.

Le Grand amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles et terre ferme d'Asie et des Indes, etc..

S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Lettre au frère Gaspar de Gorricio

Très révérend et très dévot père,

Diego Mendez est arrivé à la cour[65]. Don Diego va bien. Le seigneur adelantado et don Fernando n'étaient pas encore arrivés. Je vous le renverrai là-bas avec des nouvelles sur tout. Je ne sais comment vous dire le désir que j'ai de vous voir et de vous parler, aussi peu que ce soit, autrement que par la plume. J'aurais voulu voir les documents que vous avez et, pour ces privilèges, je voudrais faire faire un coffret en liège doublé de cire. Je vous demande en grâce que, si le Donato[66], cet honnête homme, devait venir par ici, vous m'envoyiez le tout par lui, ou par Andrea, le frère de Juan Antonio, porteur de la présente. Mon mal se guérit chaque jour, Dieu merci.

Je me recommande à la bonté du père prieur et de tous ses religieux.

Fait ce jour, samedi 4 janvier [1505].

De votre révérence, le très dévoué serviteur,

.S.
.S.A.S.
X M Y
Xpo Ferens

Lettre au roi don Fernando

Le ton de cette lettre, que nous connaissons par la copie prise par Las Casas, tranche avec les précédentes par la dureté de son dernier rappel de ses droits, que Colomb fait suivre, après un exemple, pour lui saisissant, de la justice divine, de la proposition de transmettre ses droits à son fils. Ferdinand, dont l'opposition à Colomb était très personnelle, se rendit à cette suggestion. On date cette lettre de juin 1505.

Sérénissime et très grand roi,

Trouvez sous ce pli les demandes de mes documents. J'ai déjà dit qu'il est en les royales mains de Votre Altesse d'y ajouter ou d'en ôter, et que tout sera bien ainsi[67]. Le gouvernement et le pouvoir que j'avais là-bas est le capital de mon honneur. C'est injustement que j'en ai été dépossédé. Il y a longtemps que Dieu, Notre Seigneur, n'avait fait miracle si éclatant. Car celui qui fut cause de tout, Il le mit, avec tous ceux qui lui étaient venus en aide, à bord du meilleur navire entre trente-quatre, dont Il fit couler la moitié à la sortie du port, sans qu'aucun d'eux ne pût voir comment ni de quelle manière[68].

Je supplie très humblement Votre Altesse qu'elle ordonne de mettre mon fils à ma place, en honneur et possession du gouvernement que je tenais, car cela touche fort à mon honneur, et, pour le reste, que Votre Altesse fasse comme il lui plaira, car je recevrai tout en grâce, et je crois que l'anxiété de l'ajournement de mon affaire est ce qui contribue le plus à me rendre aussi malade.

Pouvoir en faveur de Francisco de Bardi

Le style juridique de ce pouvoir indique assez que Colomb n'a fait qu'en dicter les éléments. Francisco Bardi fut son dernier mandataire, et Diego Colón ratifia ses pouvoirs, dès la mort de son père, le 4 juin 1506, à Séville.

Salamanque, 10 décembre 1505.

Sachez, vous qui verrez ce pouvoir, comment moi, don Cristóbal Colón, amiral, et vice-roi et gouverneur des Indes, octroie et reconnais par la présente lettre que je donne et concède tout mon pouvoir, libre, plein et suffisant, tel que je le tiens et possède, et selon que le mieux et le plus parfaitement je le peux et dois donner et accorder de droit, à vous messire Francisco Bardi, bourgeois de la ville de Séville, que vous en soyez absent ou que vous y soyez présent, pour que spécialement pour moi et en mon nom, et de ma part pour moi-même, vous puissiez demander, recouvrer, percevoir, détenir et percevoir tout l'or et toutes autres choses qui me sont expédiées des Indes, par exemple par Pedro Llanos, lequel est parti avec un mien pouvoir pour les prendre, comme par quelque autre personne qui, desdites Indes, les rapporte pour moi, nonobstant un autre pouvoir que j'ai laissé au docteur Sancho de Mantienço. Et de ce que vous recevrez et recouvrirez, vous pourrez donner et octroyer lettre ou lettres de paiement et de quitus, y compris toutes contraintes, peines, obligations et renonciations de lois et pouvoirs de justice qu'on requerra de droit, étant faits et octroyés par vous et par moi, ledit amiral, qui, dès maintenant, les ai et aurai pour fermes et valables, comme si moi-même les donnais et octroyais, me trouvant présent pour chacune d'elles, et que, s'il était nécessaire d'entrer en contestation de jugement sur le paiement de ce qui est susdit, vous puissiez l'exiger et demander devant n'importe quel alcade, juge et officier de justice de la reine, notre souveraine, tant de sa maison, et cour, et chancellerie, comme de toutes les villes, et villages et lieux de ses royaumes et seigneurie, par-devant lesquels et quelconque d'entre deux vous puissiez faire et ferez toute et n'importe quelle requête, assignation, citation,

mention d’échange et saisie, vente et adjudication de biens, et autres actes quelconques, aussi bien judiciaires qu’extrajudiciaires, et toutes les autres choses, et chacune d’elles, que moi-même je ferais et pourrais donner à faire, étant présent, quoi qu’elles soient et de telle nature que, d’après le droit strict, elles requièrent, doivent exiger et posséder mon pouvoir et ordre propre ; et aussi suffisant et égal en pouvoir que je l’ai et possède pour tout ce qui est susdit, et pour chaque chose et part de celle-ci, tout autant, et aussi parfait et aussi suffisant. Je vous donne et vous octroie, cède et transfère ce même pouvoir, à vous et en vous, ledit messire Francisco de Bardi, avec toutes ses incidences et dépendances, émergences, annexes et connexes ; et, si exemption est nécessaire, par la présente je vous relève de toute charge de satisfaction et de répondant de cautionnaire en clause de droit, dite en latin *judicium sisti judicatum solvi,* avec toutes ses clauses habituelles. D’où, pour tout ce qui est dit, j’engage ma personne et tous mes biens, et, pour que ce soit certifié et qu’il n’y ait aucun doute, j’octroie cette lettre de pouvoir avec tout ce qu’elle contient par-devant Cristobal López, secrétaire de la reine, notre souveraine, et son notaire public, en sa cour et en tous ses royaumes et seigneuries, lequel j’ai prié de l’écrire et faire écrire, et signer de son sceau, ainsi que les présents, afin qu’ils en fussent témoins. Fait et octroyé en la ville de Salamanque, le Conseil de la reine, notre souveraine, s’y trouvant, le dixième jour du mois de décembre de l’an de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ mille cinq cent cinq, et, pour plus d’authenticité, je le signe de mon nom sur le registre. De cette lettre furent témoins présents à ce qui est susdit, et ont prêté serment que ledit don Cristobal est le détenteur de ce dit pouvoir : Diego Mendez et Andrés et Fernando de Vargas, serviteurs dudit amiral, et moi, ledit Cristobal López, secrétaire et notaire public susdit, qui, à tout ce qui est susdit a été présent, suis un desdits témoins, et, selon la volonté et consentement dudit don Cristóbal Colón, j’ai fait écrire cette lettre de pouvoir, selon que devant moi a été prescrite, et, par conséquent, j’appose ici mon sceau à tel pouvoir, en témoignage de vérité.

Fragments de lettres au roi don Fernando

Nouveau changement de ton dans le premier de ces fragments, tous copiés par Las Casas ; et sans doute l'expression de l'affaiblissement de Colomb dont on retrouve le rappel de ses mérites méconnus. Le second, qui indigna Las Casas, semble toutefois tendre à la protection de la « richesse » que sont ces Indiens, déjà exploités à mort.

Très grand roi,

Dieu, Notre Seigneur, m'a envoyé miraculeusement ici pour que je serve Votre Altesse. Je dis miraculeusement, parce qu'ayant abordé au Portugal, dont le roi s'entendait plus que quiconque en découvertes, Dieu lui boucha la vue, l'ouïe et tous les sens, puisqu'en quatorze années[69] je ne pus lui faire entendre ce que je disais. Je dis aussi miraculeusement parce que j'ai eu aussi des lettres de trois princes m'invitant, que la reine — Dieu l'ait en Sa sainte garde — vit et dont elle donna lecture au docteur Villalon[70]. Votre Altesse, après avoir eu connaissance de mes dires, me combla et me fit la grâce de titres qui m'honorent. Maintenant, mon entreprise commence à se dévoiler, et je dis qu'elle est et sera telle que je l'ai toujours dit. Votre Altesse est très chrétienne. Moi et tous ceux qui ont connaissance de mes gestes en Espagne et dans le monde entier reconnaîtront que Votre Altesse m'honora fort au temps où elle n'avait eu de moi que des paroles, et que maintenant qu'elle voit mon œuvre, elle ne peut que me renouveler les grâces qu'elle m'a octroyées, avec accroissement, et ainsi qu'elle me le promit de vive voix et par écrit sous son seing. Si elle le fait, qu'elle soit certaine que je la servirai pour le peu de temps que Notre Seigneur me laissera de vie. Et j'espère en Lui que, d'après ce que je ressens et qu'il me paraît savoir de science certaine, je ferai retentir mon service à venir comme cent comparé à un par rapport à ce qui a été fait.

Fragment d'un mémoire au roi Fernando

Les Indiens de cette île Hispaniola étaient et sont […] sa richesse, parce que ce sont eux qui bêchent et labourent le pain et les autres victuailles pour

les chrétiens, et leur extraient l'or des mines, et font tous les autres métiers et œuvres d'hommes et de bêtes de somme…

Fragment d'une lettre au frère Diego de Deza

Ce fragment de lettre à Diego de Deza, alors archevêque de Séville, mais des premiers protecteurs de Colomb, nous est parvenu par la copie qu'en fit Las Casas. Elle est une marque de plus de la perte de confiance du découvreur en le roi, et de son découragement à la veille de sa mort.

Il semble donc que Son Altesse ne juge pas bon de s'acquitter de ce qu'elle a promis de vive voix et signé conjointement avec la reine — qu'elle soit en sainte gloire — et je crois que me battre contre ce qui m'est contraire, moi qui ne suis qu'un laboureur[71], ce ne soit que battre le vent. Il serait bien, maintenant que j'ai fait ce que j'ai pu, que je m'en remette à Dieu, Notre Seigneur. Lui m'a toujours été très favorable et prompt à me secourir.

Lettre aux rois don Felipe et dona Juana

À la mort de la reine Isabelle, c'est sa fille, d'un psychisme fragile, et qui passera à l'histoire sous le nom de « Jeanne la Folle », qui devenait reine de Castille, et non pas Ferdinand, les deux royaumes n'étant pas

légalement unifiés, ce qui ne sera fait qu'en 1522, par Charles Quint, après qu'il eut défait la révolution des « Comunidades ». Jusqu'à sa mort prématurée en 1506, Philippe le Beau tentera d'être en fait roi de Castille dont il n'avait pas le titre, en luttant contre son beau-père qui s'efforçait d'en exercer la régence. La lettre de Colomb, que son frère Bartolomé porta aux jeunes princes, montre que celui-ci, parfaitement conscient de ce conflit, joue les jeunes souverains contre Ferdinand qu'il tient pour son ennemi. Le fils et biographe de Colomb partageait le même sentiment. C'est encore par une copie de Las Casas que ce document nous est parvenu.

Sérénissimes et très hauts et très puissants princes,
Roi et Reine, nos seigneurs,

Je pense que Vos Altesses croiront que jamais je n'ai autant désiré d'être en bonne santé que depuis que j'ai su que Vos Altesses devaient passer par ici par mer, afin de venir les servir et leur montrer l'expérience que j'ai de la navigation. À Notre Seigneur, il en a plu autrement. Aussi, très humblement, je supplie Vos Altesses qu'elles me comptent au nombre de leurs féals vassaux et serviteurs, et soient assurées que, bien que cette maladie me tourmente en ce moment sans pitié, je peux encore servir d'un service sans égal. Ces moments difficiles, et d'autres angoisses où j'ai été jeté contre toute raison, m'ont beaucoup atteint. Aussi n'ai-je pu me rendre auprès de Vos Altesses, ni mon fils. Très humblement je vous supplie d'en agréer l'intention et la volonté, comme de celui qui attend d'être rétabli dans son honneur et ses dignités, comme mes documents me le promettent.

Que la Sainte Trinité garde et augmente le très haut et royal état de Vos Altesses.

Codicille du testament

Connu sous le titre de Testament, ce texte n'est qu'un codicille à un testament perdu, de 1502, mais dont les termes ne devaient pas être très différents de ceux de ce texte et du majorat de 1498, puisqu'on verra qu'il les confirme. Le premier long paragraphe, rédigé par le notaire, est écrit dans l'affreux charabia juridique du temps. Dès le second, on reconnaît le style et les préoccupations de Colomb. Il semble bien que la nécessité de ce codicille a été imposée par l'incertitude des revenus qui étaient attendus des Indes. L'adjonction au codicille est de la plus haute importance, puisqu'il s'agit de l'attribution de dons, en particulier à des Génois, qui avaient des comptoirs à Lisbonne au temps où Colomb y séjourna. On a voulu voir en ces dons la marque de dettes, au moins morales, de Colomb envers ses compatriotes. L'insistance sur le caractère anonyme qu'ils doivent avoir tend plutôt à leur donner un sens contraire, ce que confirme ce que l'on sait par ailleurs, à savoir qu'avec les Centurion Colomb avait eu un conflit d'affaires. Loin d'avoir été leur « commis », Colomb semble bien avoir été là un marin indépendant, achetant et transportant sur contrat. Quant aux Espinóla (ou Espindola), celui auquel Colomb fait un don est le fils du propriétaire de l'un des navires incendiés en 1476, au cap Saint-Vincent par le corsaire Casenove Coullon. Salvador de Madariaga a éclairci le problème en montrant que Colomb n'était pas sur un des navires génois attaqués, mais sur celui de l'attaquant français. Le don accordé dans l'anonymat à un héritier du lésé serait une sorte de réparation, faite aux portes de la mort. Ce codicille est du 19 mai 1506 ; Colomb est mort le 20.

En la noble ville de Valladolid, le 19 du mois de mai de l'an de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ mille cinq cent six, par-devant moi, Pedro de Inoxedo, secrétaire de la chambre de Leurs Altesses, et secrétaire de la province en leur cour et chancellerie, et leur secrétaire et notaire public en tous leurs royaumes et seigneuries, et par-devant les témoins ci-dessous nommés, le seigneur don Cristóbal Colón, amiral et vice-roi, et gouverneur général des îles et terre ferme des Indes découvertes et à découvrir, selon son dire, étant malade de son corps, dit que, quant au testament qu'il avait fait par-devant notaire public, maintenant il le ratifiait

et ratifie ledit testament, et l'approuvait et l'approuve pour bon, et, si nécessaire, l'octroyait et l'octroie de nouveau. Et maintenant, pour joindre à son dit testament, il avait écrit de sa propre main et écriture un écrit que, par-devant moi, ledit notaire, il montra et présenta, disant qu'il était écrit de sa propre main et écriture et signé de son nom, par lequel il octroyait et il octroie par-devant moi ledit notaire tout ce qui est contenu dans ledit écrit, selon la manière et la forme qui, en ledit écrit, étaient contenues, avec toutes les dispositions en lui contenues, pour l'accomplissement et la validité de sa dernière et ultime volonté. Et, pour exécuter son dit testament, qu'il avait octroyé et octroya, et tout ce qui y est contenu, chaque chose et partie de chacune, il nommait et il nomme pour ses exécuteurs testamentaires fidèles, le seigneur don Diego Colón, son fils, et don Bartholomé Colón, son frère, et Juan de Porras, trésorier de Biscaye, pour que tous trois exécutent son testament, et tout ce qui y est contenu, ainsi que dans ledit écrit, avec toutes les dispositions, legs et dons en lui contenus. À telle fin, il dit qu'il donnait et donna son pouvoir suffisant, et octroyait et octroya par-devant moi, ledit notaire, tout le contenu dudit écrit ; et aux présents il dit qu'il les priait et les pria que de ceci fussent témoins. Furent témoins présents, requis et priés à tout ce qui est susdit : le bachelier Andrés Miruena et Gaspar de la Misericordia, habitants de cette dite ville de Valladolid, et Bartholomé de Fiesco et Alvaro Pères, et Juan d'Espinosa et Andrea et Fernando de Vargas, et Francisco Manuel, et Fernand Martínez, serviteur dudit amiral. La teneur dudit écrit, qui était de la main et de l'écriture dudit amiral, et signé de son nom, *de verbo ad verbum* est la suivante :

Lors de mon départ d'Espagne, l'an cinq cent deux, je fis faire une ordonnance et majorat de mes biens, et de ce qui alors m'a semblé convenir au bien de mon âme et au service du Dieu éternel, à mon honneur et à celui de mes successeurs ; écrit que j'ai laissé au monastère de Las Cuevas de Séville, au frère don Gaspar, avec d'autres documents et mes privilèges et lettres que je tiens du roi et de la reine, nos seigneurs. Lesquelles dispositions j'approuve et confirme par celle-ci, faite pour un meilleur accomplissement et affirmation de mes intentions. Et dont j'ordonne qu'elles soient exécutées comme ci-après je le déclare, et étant entendu que ce qui sera fait d'après l'une ne doit pas l'être d'après l'autre, afin que ce ne soit pas fait deux fois. J'ai constitué mon cher fils, don Diego, comme

héritier de tous mes biens et offices, que je tiens par droit et à jamais, et dont je lui ai constitué un majorat, et, s'il n'avait pas d'enfant mâle pour héritier, qu'en hérite mon fils don Fernando, de la même manière ; et s'il n'avait pas non plus d'enfant mâle pour héritier, qu'hérite don Bartholomé, mon frère, de la même manière, et, si de même il n'avait pas d'enfant mâle héritier, qu'hérite mon autre frère ; et qu'on l'entende ainsi, de l'un à l'autre parent le plus proche de mon lignage, toujours et à jamais. Et que n'hérite pas de femme, à moins que la descendance mâle ne vienne à manquer, et, si cela arrivait, que ce soit la femme la plus proche de ma lignée. Et j'ordonne audit don Diego, mon fils, ou à celui qui de lui hériterait, qu'il ne pense ni ne se propose d'amoindrir ledit majorat, mais à l'accroître et à l'assurer : c'est à savoir que, de la rente qu'il obtiendra, il lui faudra servir, de sa personne et état, le roi et la reine, nos seigneurs[72], et à l'accroissement de la religion chrétienne.

Le roi et la reine, nos seigneurs, quand je les eus servis avec les Indes — je dis servis, bien qu'il semble que, par la volonté de Dieu, Notre Seigneur, je les leur ai données, comme chose qui était mienne, je peux le dire, car j'ai dû importuner Leurs Altesses pour elles, qui étaient ignorées, et leur chemin caché à tous ceux à qui on en parlait ; et pour aller les découvrir, après y avoir mis mon savoir et ma personne, Leurs Altesses ne dépensèrent ni ne voulurent dépenser qu'un million de maravédis, et j'ai été obligé à dépenser le reste — : ainsi donc il plut à Leurs Altesses que, pour ma part desdites Indes, îles et terre ferme qui se trouvent au ponant d'une ligne qu'elles firent tracer, à cent lieues des îles des Açores et du Cap-Vert, de pôle à pôle, j'eusse le tiers et la huitième partie du produit, plus la dixième partie de ce qui s'y trouve, comme plus amplement on pourra le voir par mes dits privilèges et lettres de grâces. Parce que, jusqu'à présent, on n'a pas eu connaissance d'aucune rente desdites Indes, et qu'ainsi je n'en peux répartir ce qui sera dit ci-dessous, et que j'espère en la miséricorde de Notre Seigneur qu'elle devra être bien grande, mon intention serait et est que don Fernando, mon fils, en ait un million et demi par an, et don Bartholomé, mon frère, cent cinquante mille maravédis, et don Diego, mon frère, cent mille maravédis, parce qu'il est d'Église[73]. Mais cela je ne peux le dire de façon assurée, parce que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu et il n'y a pas de rente connue, comme je l'ai dit.

Je dis, pour appuyer mon propos sur ce qui est dit plus haut, que ma volonté est que ledit don Diego, mon fils, détienne ledit majorat avec tous mes biens et offices, comme et sous la forme qu'il est dit et que je les détiens. Et je dis que, de toute la rente qu'il aura en raison dudit héritage, il fasse dix parts chaque année, et qu'il partage l'une de ces dix parts entre ceux de nos parents qui lui paraîtront en avoir le plus besoin, les personnes nécessiteuses et en autres œuvres pieuses. Et ensuite, des neuf parts restantes, qu'il en prenne deux et les partage en trente-cinq parts, dont mon fils don Fernando aura vingt-sept, et don Bartholomé cinq, et don Diego, mon frère, trois. Et parce que, comme plus haut dit, mon désir serait que don Fernando, mon fils, eût un million et demi, et don Bartholomé cent cinquante mille maravédis, et don Diego cent mille, et comme je ne sais comment cela sera possible, parce que jusqu'à présent ladite rente dudit majorat n'est pas encore connue, et donc pas chiffrée, je dis qu'on suivra l'ordre que j'ai indiqué plus haut, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre Seigneur que lesdites deux parties desdites neuf suffiront et se seront tant accrues qu'elles contiendront ledit million et demi pour don Fernando, et les cent cinquante mille pour don Bartholomé, et les cent mille pour don Diego. Et quand il plaira à Dieu que ceci soit, ou que, si lesdites deux parties — entendues des neuf dites ci-dessus — arrivent à la somme d'un million sept cent cinquante mille maravédis, que tout le surplus soit pour don Diego, mon fils, ou celui qui en héritera, et je dis et prie ledit don Diego, mon fils, ou celui qui en hériterait, que, si la rente de ce dit majorat augmentait beaucoup, qu'il me fera plaisir d'augmenter la part ici mentionnée de don Fernando et de mes frères.

Je dis que cette part, que j'ordonne de donner à don Fernando, mon fils, j'en fais un majorat en sa faveur, et que son fils aîné en hérite, et ainsi de l'un à l'autre perpétuellement, sans qu'il puisse le vendre ou le troquer, ni le donner ou l'aliéner en aucune manière, et qu'il en soit de même et de la sorte qu'il a été dit dans l'autre majorat que j'ai fait pour don Diego, mon fils.

Je dis à don Diego, mon fils, et lui ordonne qu'aussi longtemps qu'il aura la rente dudit majorat et héritage, il puisse entretenir une chapelle et fasse que trois prêtres y disent chaque jour trois messes, une à la gloire de la Sainte Trinité, une autre à celle de la Conception de Notre Dame, et une autre pour l'âme de tous les fidèles défunts, pour mon âme, celle de mon

père, de ma mère et de ma femme. Et si ses moyens étaient suffisants, qu'il fasse ladite chapelle glorieuse et qu'il y accroisse les oraisons et prières à la gloire de la Sainte Trinité, et, s'il est possible de l'édifier dans l'île Hispaniola, que Dieu m'a donnée miraculeusement, je voudrais que ce fût au lieu où je l'ai déjà invoquée, qui est dans la Vega, qu'on appelle de la Conception.

Je dis et ordonne à don Diego, mon fils, ou à celui qui en hériterait, qu'il paie toutes les dettes dont j'ai laissé là le mémoire, de la manière qui s'y trouve dite, et les autres qui paraîtront justement dues. Et je lui recommande qu'il ait soin de Beatriz Enriquez, mère de don Fernando, mon fils ; qu'il la pourvoie afin qu'elle puisse vivre honnêtement, comme personne à qui je dois tant. Et cela se fera pour l'apaisement de ma conscience, car cela pèse beaucoup sur mon âme. La raison de cela, il ne m'est pas permis de la dire ici[74].

Fait le 25 août 1505. Suit : Christo Ferens.

Témoins qui furent présents et vinrent faire et octroyer ce qui est susdit par ledit seigneur amiral, selon et comme il a été dit ci-dessus : lesdits bacheliers de Miruena et Gaspar de la Misericordia, habitants de ladite ville de Valladolid, et Bartholomé de Fiesco, et Alvar Perez, et Juan d'Espinosa, et Andrea et Fernando de Vargas, et Francisco Manuel, et Fernand Martinez, serviteur dudit amiral. Et moi, ledit Pedro de Inoxedo, secrétaire et notaire public susdit, ensemble avec les autres témoins à tout ce qui ci-dessus est dit. Ce pour quoi j'appose ici ce mien signe, en témoignage de vérité.

Pedro de Inoxedo, notaire.

Relevé de quelques personnes à qui je veux qu'on donne de mes biens ce qui est contenu dans ce mémoire, sans qu'on n'en retranche rien. On devra le leur donner de telle manière qu'ils ne sachent pas qui le leur a fait donner.

Premièrement, aux héritiers de Géronimo del Puerto, père de Benito del Puerto, chancelier de Gênes, vingt ducas ou leur équivalent.

À Antonio Vazo, marchand génois, qui doit vivre à Lisbonne, 2 500 réaux de Portugal, qui font sept ducats plus ou moins, à raison de 375 réaux le ducat.

À un Juif qui demeurait à la porte du quartier juif de Lisbonne, ou qu'on demandera à un prêtre, la valeur d'un demi-marc d'argent.

Aux héritiers de Luis Centurion Escoto, marchand génois, 30 000 réaux de Portugal, dont 385 font un ducat, soit soixante-quinze ducats plus ou moins.

À ces mêmes héritiers et aux héritiers de Paulo Negro, Génois, cent ducats ou leur valeur : la moitié aux uns et la moitié aux autres.

À Baptista Espinóla, ou à ses héritiers s'il est mort, 20 ducats. Ce Baptista Espinóla est le gendre dudit Luis Centurion. Il était fils de messire Nicolao Espinóla de Locoli de Ronco, et pour toute adresse, ce que je peux dire c'est que, l'année 1482, il résidait à Lisbonne.

Lequel dit mémoire à décharge susdite, moi le secrétaire fait foi qu'il était écrit de la propre écriture dudit testament dudit amiral. En foi de quoi, je l'ai signé de mon nom.

Pedro de Azcoitia

Notes de la partie VIII

1. *Cf.* notre introduction au t. 2, p.34.

2. *Cf. ibid.*, p. 25.

3. *Cf. ibid.*, p. 277 et suiv.

4. Cette lettre était arrivée, apportée par Diego de Escobar, un des hommes de Roldan, sur une caravelle qu'Ovando avait envoyée seulement pour vérifier que Colomb était bien naufragé, qui n'apporta en fait de vivres qu'un petit fût de vin et un peu de lard, et ne remmena personne.

5. Las Casas n'a pas recopié une partie de la lettre qui racontait des épisodes du quatrième voyage et disait la richesse des terres découvertes, enfin comment s'était produit le soulèvement contre lui.

6. Alonso Sanchez de Carvajal avait obtenu d'Ovando la récupération des biens de Colomb saisis par Bobadilla.

7. D'après A. Cioranescu, ce Flisco serait Bartholomé Fiesco, un Génois, dont les liens de parenté avec Colomb, s'ils ne sont pas évoqués par vantardise, ne sont pas connus.

8. Las Casas ne donne pas la fin de la lettre.

9. Lors du voyage de retour de la Jamaïque à Hispaniola, des vents contraires obligèrent le navire qui ramenait Colomb à relâcher à la petite île de La Beata, à la pointe extrême sud de Haïti. Cette lettre fut sans doute envoyée, par terre, par un des marins qui réussit à gagner le cap voisin.

10. Ce Diego de Salcedo, ou Saucedo, serviteur de Colomb, commandait les navires envoyés en sauvetage des naufragés. Leur départ eut lieu le 28 juin 1504.

11. La rébellion des Porras avait commencé après le passage du navire envoyé en reconnaissance par Ovando et commandé par Escobar. On voit par ce passage qu'ils avaient tenté ensuite de quitter

la Jamaïque par leurs propres moyens, et que ce problème de quitter l'île sans attendre un secours, dont ils devaient penser qu'Ovando le refuserait à Colomb, fut une des causes, sinon la cause de leur révolte. Francisco Porras était le capitaine de la caravelle *Santiago* ; Diego Porras, notaire de la flotte.

12. On voit que les accusations contre Colomb, qui expliquent sans la justifier l'attitude d'Ovando, atteignaient jusqu'à ses propres serviteurs. C'est qu'il n'avait guère que des ennemis parmi les Espagnols d'Hispaniola.

13. Comble d'humiliation !

14. Ancienne monnaie d'argent.

15. Nous avons vu dans le document précédent que c'est ce Diego de Salcedo qui est venu chercher Colomb à la Jamaïque.

16. Dans toutes ces lettres, « là-bas » signifie le lieu où se tient la cour ; à cette époque Valladolid. On suppose que Colomb avait reproché à son fils de n'être pas venu l'accueillir à son retour, et que Diego s'en était excusé.

17. À cette époque, c'est encore Diego Deza, dominicain, protecteur de Colomb de la première heure, mais qui vient d'être proposé à l'archevêché de Séville.

18. Somme fabuleuse, fait remarquer Mme Consuelo Varela. Colomb n'avait-il pas obtenu ses privilèges à la faveur de promesses mirifiques ? Il devait pourtant se trouver qu'il n'avait pas exagéré. Mais à quel prix !

19. Colomb a les yeux brûlés par le sel de l'air marin. On voit ici qu'on lui lit les lettres qu'il reçoit.

20. Colomb écrit « Janahica ».

21. Il s'agit ici des membres du Conseil de Castille.

22. Ovando, quoi qu'en dise diplomatiquement Colomb, lui avait encore une fois manifesté son hostilité en lui enlevant la garde des rebelles arrêtés, et en agissant de telle sorte qu'ils se retrouvèrent libres.

23. On voit que les membres de la Casa de Contratación ne se conduisirent pas avec plus de déférence qu'Ovando à l'égard de Colomb.

24. Deux membres du Conseil de Castille.

25. Juan Lopez de Lazarraga, membre du Conseil de Castille et grand officier aux comptes du roi.

26. Colomb écrit tantôt Carvajal tantôt Carbajal ; tantôt Gerónimo, tantôt Jéronimo. Ce dernier est Jerónimo de Agüero. Il sera au service de Diego après avoir été au service de son père.

27. Notation essentielle. Quelque besoin d'or qu'il ait eu, Colomb s'inscrit ici contre la politique d'exactions. Sa conception de la colonisation était sans doute utopique, elle ne peut en tout cas porter la responsabilité de l'exploitation féroce des Indiens qui va les décimer.

28. Colomb a déjà fait ces références dans sa lettre sur son quatrième voyage (*cf.* p. 590-591), assimilant le Veragua à 1'Aurea ou Arabie Dorée.

29. Luis Fernandez de Soria, chanoine de Séville.

30. La reine Isabelle était morte le 26 novembre. Colomb ne le savait pas encore, mais ce sont certainement les nouvelles de sa fin prochaine qui lui font dresser les cheveux sur la tête.

31. Il s'agit toujours de la lettre du 14 mars 1502.

32. Il s'agit de la Casa de Contratación.

33. Marchand génois, à ce moment facteur de la Casa de Contratación.

34. Ils partirent le 6 décembre pour Valladolid où se trouvait la cour.

35. Il s'agit de la mine d'or du massif du Çibao.

36. Seule cette dernière ligne est de la main de Colomb. Le mémoire est dicté.

37. Il n'en était rien. Ce ne fut qu'après la mort de Colomb que Diego entra en possession d'une partie des droits de son père.

38. On voit par cette note que ces marchands et banquiers génois installés en Andalousie, loin d'avoir avec Colomb des relations privilégiées, n'étaient utilisés par lui que pour leur fonction bancaire.
39. Colomb écrit *miçer*, terme catalan.
40. Le roi donna un ordre de paiement de 20 000 maravédis sur les 1 200 castillans du compte de Colomb, soit 522 000 maravédis.
41. On apprend par cette lettre que Diego de Dieza fut de ceux qui firent changer la décision des souverains après leur refus de Santa Fe.
42. On voit que Colomb était conscient de l'énormité de ses privilèges et prêt à les renégocier, mais, en bon homme d'affaires, en partant du terrain solide de ce qui était signé.
43. Le pape est maintenant Jules II. On n'a pas cette lettre.
44. Gonzalo Camacho, écuyer sur la *Gallega*, s'était rangé aux côtés des Porras dans la rébellion de la Jamaïque. Il avait eu recours à l'asile d'une église, ce qui ne valait que pour la durée des fêtes.
45. Un curieux édit de 1494 interdisait d'aller à mule, si ce n'est aux femmes et aux religieux, probablement parce qu'elles étaient la marque d'un amollissement des mœurs nobles. Le roi accorda licence d'en monter une à Colomb, en raison de son état, le 23 février 1505.
46. D'après Las Casas, ce Bernal, médecin de la flotte du quatrième voyage, fut l'instigateur d'un soulèvement qui suivit celui des Porras à la Jamaïque.
47. Pedro de Terreros était le capitaine de la *Gallega*. Il était mort à la Jamaïque, le mercredi 29 mai 1504. Camacho avait peut-être fait un faux testament, mais les parents de Terreros ne pouvaient avoir un testament plus récent. Colomb veut peut-être dire qu'il a été exhibé plus récemment ; à moins que Camacho n'ait antidaté le sien.
48. Trésorier du roi.
49. Il s'agit maintenant de Fonseca qui vient de prendre, le 5 janvier, le siège d'évêque de Palencia. Colomb tente visiblement de faire revenir Fonseca de l'inimitié qu'il lui a montrée ces dernières années.
50. C'est maintenant Diego Deza, qui vient d'être nommé à cet évêché.
51. Unique mention par Colomb d'Amerigo Vespucci qu'il connaissait pourtant depuis longtemps. En effet, le Florentin était arrivé en Espagne dès 1492 où il représentait à Séville les intérêts de Francesco di Medici, cousin de Laurent le Magnifique. La découverte de Colomb l'enflamma, il s'engagea dans l'étude de la cosmographie et de la navigation, se lia avec son compatriote le négociant Berardi, qui se lança dans l'armement des bateaux pour les voyages transatlantiques. C'est chez Berardi qu'il aurait connu Colomb. Cela ne l'empêcha pas d'accepter de participer à des expéditions de Yanez Pinzón, puis Hojeda, organisées par Fonseca contre les privilèges de Colomb. Le premier voyage qu'il prétend avoir fait et où il aurait reconnu la terre ferme comme « nouveau monde » avant Colomb en 1498 est douteux. Il ne l'a écrit qu'après Colomb lui-même, et leurs relations incitent à penser que Vespucci n'a fait que vérifier, par des voyages plus prolongés sur la côte sud-américaine, ce que Colomb avait deviné par la seule prise de terre à l'embouchure de l'Orénoque.
52. Nouvelle indication, sans la moindre équivoque, que Vespucci a parlé avec Colomb de ses voyages, et que ses vues en ont été confirmées. S'il y avait eu une divergence entre les deux hommes sur la nature de cette terre ferme, comment Colomb n'en aurait-il pas fait mention ?
53. Personnage inconnu.
54. Cette lettre n'est pas de la main de Colomb, à l'exception de la suscription et de la phrase inachevée qui précède la signature. On peut donc penser qu'il est devenu presque aveugle.
55. On ne connaît pas de seconde lettre à la banque Saint-Georges. Celle-ci avait répondu, mais Colomb n'avait pas connaissance de cette réponse.

56. Bien que les reproches de Colomb soient sans objet, l'Office ayant répondu, on a là une nouvelle preuve qu'il n'existait entre lui et la banque des liens ni étroits ni anciens.

57. Marchand-banquier génois de Séville ; visiblement le même qu'il appelle Francisco Catano dans le mémoire de mai 1502.

58. C'est la lettre sur le quatrième voyage, dite « Lettre rarissime ». *Cf.* p. 623 et suiv.

59. Juan Luis de Mayo, auquel est adressée la lettre qui suit.

60. Il s'agit toujours du voyage à Valladodid où se trouve la cour.

61. Le livre des privilèges.

62. Ce propos manque de clarté. Mais on peut supposer que le sort qui lui a été réservé après son naufrage à la Jamaïque a accru la défiance de Colomb à l'égard du roi et de ses grands officiers, d'autant plus que la reine est morte.

63. L'adjectif possessif est ici incompréhensible. Colomb ne devait aucuns droits à l'Office Saint-Georges. On peut supposer qu'il avait en tête les droits appartenant aux trafics de marchandises.

64. La réponse de l'Office ne fut pas négative, pourtant le projet de Colomb n'eut pas de suite.

65. Le fidèle entre les fidèles de l'Amiral était envoyé à la cour pour négocier le règlement par la Casa de Contratación des frais du quatrième voyage.

66. Quartier-maître de la capitane du quatrième voyage.

67. Ces deux premières phrases sont quasi insolentes. La deuxième équivaut à dire — et il y a là comme du mépris — que le roi peut manquer à ce qu'il a signé.

68. Ce « miracle », c'est évidemment l'ouragan de juin 1502, annoncé par Colomb, qui ne fut pas cru, et dans lequel périrent Bobadilla — « celui qui fut cause de tout » —, Roldan, mais aussi, outre le cacique Guarionex, ses propres amis Antonio de Torres et le Dr Chanca. Une charge d'or estimée à 400 000 castillans d'or alla aussi par le fond.

69. Étant entré au Portugal en 1476 et en Castille en 1484 ou 1485, il faudrait, si Colomb n'exagère pas, admettre qu'il renouvela ses offres au roi Joan II jusqu'en 1490, ce qui n'est pas impossible.

70. Joan Il avait demandé à Colomb de revenir au Portugal. Le roi de France, Charles VIII, lui aurait écrit. Mais on ne sait rien d'une telle lettre.

71. Ici, le mot est mis pour « homme du peuple ».

72. La reine Isabelle étant morte à cette date, il faut entendre ici, le roi Philippe le Beau et la reine Jeanne.

73. Nous avons vu plus haut qu'il ne devint jamais prêtre ni moine.

74. Ce que Colomb est mort sans dire au sujet de cette femme tenait sans doute au fait qu'il ne l'avait pas épousée, et peut-être qu'il l'avait abandonnée après une liaison plus ou moins brève.

Chronologie colombienne abrégée

1333	Des Dieppois découvrent les Canaries.
1418	Découverte, par les Portugais Joam Gonçalvez Zaco Dalcunba et Tristam Vaz, de Porto Sancto qui devint plus tard domaine du beau-père de Colomb, Bartolomeu Perestrello.
1419	Découverte de Madère.
1429 (21-2)	Acte notarié génois par lequel Giovanni Colombo, grand-père de Cristoforo, place son fils Domenico comme apprenti drapier (ce qui prouve que ce grand-père ne l'était pas lui-même).
1439	Découverte des Açores déjà reconnues au XIVe siècle.
1446	Découverte du Cap-Vert par les Portugais dans leur avancée au long de la côte africaine.
1450	Antonio Noli dirige l'exploration des îles du Cap-Vert.

1451	(entre août et octobre) Naissance de Cristoforo Colombo à Gênes. Cette date est établie à partir d’un acte génois du 31 octobre 1470 qui le dit âgé de plus de dix-neuf ans, et d’un autre du 25 août 1479 qui dit qu’il n’en a pas vingt-huit.
1460	Mort du prince Henri le Navigateur.
1470 (22-9)	Domenico Colombo et son fils Cristoforo acceptent un arbitrage pour une dette.
1470 (31-10)	Cristoforo Colombo, fils de Domenico, accepte de payer une dette de quarante-huit livres treize sous et six deniers génois dus pour un reste de vin qui leur a été vendu. (Le fils paie pour le père, il a donc des revenus particuliers.)
1472	Le Portugais Joao Vaz Corte Real touche Terre-Neuve.
(20-3)	Cristoforo Colombo, « lainier » de Gênes, témoin à un testament. (Colomb doit alors naviguer et se battre pour René d’Anjou ; il doit tenir caché son véritable métier lors de ses passages à Gênes.)
(26-8)	Cristoforo, dans un acte de Savone, répond pour son père (l’acte ne spécifie pas de métier).
1473 (7-8)	Cristoforo et Giovanni Pellegrino, fils de Domenico Colombo et de Susanna (fille de feu Giacomo Fontanarossa), consentent à la vente d’une maison appartenant à leur père.
	Fin de la guerre menée pour René d’Anjou par la Catalogne contre l’Aragon. (Selon une lettre de Colomb en date de 1503, il a servi René d’Anjou.)
1474	Casenove Coullon combat au large du

	Roussillon.
(26-6)	Lettre de Paolo del Pozzo Toscanelli à Farnao Martin, chanoine portugais, sur la possibilité de gagner l’Inde par la route de l’Ouest.
1476 (13-8)	Bataille du cap Saint-Vincent, menée par la flotte française de Casenove Coullon, convoyant des Portugais, contre des navires génois. Le bateau de Colomb brûle, il rejoint le Portugal à la nage. (Fait attesté par Las Casas et Fernando Colomb, sous le déguisement d’un combat contre des Vénitiens.)
1477 (février)	Colomb va en Islande (Thulé) et navigue cent lieues au-delà. (Lettre de Colomb retranscrite par ses biographes ; *cf.* introduction).
1478 (juillet)	Voyage de « Cristofforus de Columbo » à Madère (règlement d’une affaire de sucre).
1479	« Christovao Colombo » ou « Colomo » épouse Filippa Perestrello, fille et sœur des capitaines donataires de l’île de Porto Sancto.
1479 (25-8)	Un acte de Gênes spécifie qu’il n’a pas vingt-huit ans et qu’il repart le lendemain pour Lisbonne.
1480 ou 1481	Naissance de Diego Colomb à Lisbonne ou à Porto Sancto.
1482	Date probable des voyages sur la côte africaine.
1483	Colomb soumet son projet à Joao II de Portugal.
1484 (10-9)	Giacomo Colombo, frère de Cristoforo, devient apprenti tisserand.

1484-1485	Entrée en Andalousie.
1485	Colomb chez le duc de Medinaceli.
1486 (20-1)	Le proiet de Colomb est soumis à la chancellerie de la reine Isabelle (*cf. Journal de bord,* 14 janvier 1493).
1487 (5-5)	Il est donné à « Cristobal Colomo, étranger, qui fait ici certaines choses pour le service de Leurs Altesses, trois mille maravédis ».
1487 (27-8)	Autre don de « quatre mille maravédis, pour aller au camp du roi sous Malaga, qui font sept mille avec les trois mille que, d'autre part, Leurs Altesses ont donné ordre le 3 juillet de lui verser pour aider à sa dépense ». À cette même époque, liaison avec Beatriz Enriquez.
1488	Retour à Lisbonne de Barthélemy Diaz, après sa découverte du cap de Bonne-Espérance en 1486.
février	Bartolomé Colomb est en Angleterre ; il dessine une carte pour expliquer à Henri VII le projet de son frère.
(20-3)	Lettre de Joao II à « Christouon Collon, à Sevillia », l'invitant à rentrer au Portugal.
(16-6)	« Trois mille maravédis à Cristobal Colomo. »
(15-8)	Naissance de Fernando, fils de Beatriz Enriquez, futur biographe de son père.
1489 (12-5)	Sauf-conduit des Rois à « Cristobal Colomo » pour se rendre à la cour (il est signé Johan de Coloma).

(21-7)	À Gênes, Domenico Colombo est administrateur pour Cristoforo, Bartolomeo et Giacomo, ses fils (donc absents de Gênes).
1490	La commission royale repousse les propositions de Colomb.
1491	Colomb à La Rabida ; rencontre de Martin Pinzón. Nouvelles démarches auprès des Rois.
(2-1)	Capitulation de Grenade ; second refus des Rois Catholiques.
(17-4)	Retournement des Rois ; Capitulations de Santa Fé.
(8-5)	Diego Colomb, page du prince don Juan.
(3-8)	Départ de Palos pour le premier voyage.
(6-9)	Départ des Canaries.
(12-10)	Arrivée à Guanahani (San Salvador, actuellement île Watling).
1493 (16-1)	Départ de Haïti, l’île Espagnole (Hispaniola), pour le retour en Espagne.
(18-2)	Escale aux Açores.
(4-3)	Arrivée à Lisbonne.
(15-3)	Arrivée à Palos.
avril	Publication de la lettre à Luis de Santangel sur le voyage de découverte.

(28-5)	Confirmation des titres de vice-roi et de gouverneur des îles et terres fermes découvertes et à découvrir.
juin	Bulle d’Alexandre VI sur le partage du monde, antidatée du 4 mai.
(25-9)	Départ pour le deuxième voyage. Arrivée à la Dominique.
(27-11)	Arrivée à La Navidad ravagée.
1494 (24-4)	Départ de Colomb pour la reconnaissance de la côte ouest de Cuba.
(7-6)	Traité de Tordesillas entre les Rois Catholiques et, Joao II de Portugal sur le partage du monde.
(12-6)	Serment sur Cuba comme terre continentale.
(29-9)	Retour à Isabela d’Hispaniola.
1495 (24-3)	Bataille de la Vega Real à Hispaniola.
octobre	Arrivée à Hispaniola de Juan Aguado, officier de la maison royale.
1496 (10-3)	Colomb quitte, pour la seconde fois, Hispaniola pour rentrer en Europe.
(11-6)	Arrivée à Cadix.
(11-10)	Antonio Colombo de Gênes, cousin de Cristoforo, envoie l’un de ses fils, Giovanni

	(Gianetto), en Espagne. (Las Casas donne une confirmation à ce document génois en mentionnant la venue de ce parent.)
1497	Cabot atteint Terre-Neuve pour le compte de l'Angleterre.
1498 (30-5)	Départ de Colomb pour son troisième voyage.
(24-6)	Colomb est aux îles du Cap-Vert.
(1-8)	Arrivée à la Trinité. Les jours suivants, il suit la côte sud-américaine.
1499 (21-3)	Instructions des Rois Catholiques à Bobadilla lui donnant tous pouvoirs sur la colonie d'Hispaniola.
	Hojeda et Vespuce naviguent sur les traces du troisième voyage de Colomb.
1500 (23-8)	Bobadilla débarque à Santo Domingo dans l'Hispaniola.
(24-8)	Cabral atteint le Brésil pour le compte du Portugal.
(15-9)	Arrestation de Colomb et de ses frères. Arrivée à Cadix, enchaîné.
(17-12)	Colomb, à Grenade, se jette en pleurant aux pieds des Rois Catholiques.
1501	Rédaction du *Livre des Prophéties*.
(3-9)	Nicolas de Ovando est nommé gouverneur général des Indes en remplacement de Bobabilla.

1502 (fév.)	Lettre de Colomb au pape Alexandre VI.
(11-5)	Départ de Cadix pour le quatrième et dernier voyage.
1503 (9-7)	Date de la « Lettre rarissime ».
1504 (28-6)	Colomb et les siens, naufragés à la Jamaïque, en sont enfin délivrés.
(12-9)	Départ d'Hispaniola pour le dernier retour en Espagne.
(7-11)	Arrivée à San Lucar.
(26-11)	Mort de la reine Isabelle.
1506 (20-5)	Mort de Colomb.

Bibliographie abrégée

La bibliographie des livres et documents concernant Christophe Colomb et ses voyages forme une énorme bibliothèque. En 1892, l'Académie royale d'histoire espagnole publia, en un gros in-octavo, une *Bibliografía Colombiana* très complète pour l'époque et à laquelle on peut toujours recourir, mais qui aurait maintenant besoin d'un considérable supplément.

Nous nous sommes limités ici à un choix très restreint d'ouvrages qui peuvent permettre à qui le désirera de faire le tour de tous les points de vue notables et d'atteindre aux documents essentiels qui fondent les connaissances colombiennes.

Œuvres de Colomb

Éditions d'ensemble :

Martin Fernandez de Navarrete, *Colección de los viajes y descrubrimientos que hicieron por mar los españoles, desde fines del s. XV, Madrid, 1825-1837, 5 vol. in-8°.*

Cesare de Lollis, *Scritti di Cristoforo Colombo, in Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana nel quarto centenario della scoperta dell'América,* Roma, 1892, 14 vol. in-folio. (La première partie comporte trois volumes, les deux premiers consacrés à l'ensemble des écrits conservés de Colomb, le troisième aux fac-similés de tous les autographes conservés, accompagnés de leur déchiffrement.)

Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos, relaciones de viajes, cartas y memoriales, Prologo y notas de Consuelo Varela,* Alianza Universidad, Madrid, 1989. Traduit par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, sous le titre *Œuvres complètes,* éd. La Différence, 1992.

Duquesa de Berwick. y Alba, *Autógrafas de Cristóbal Colón y papeles de America,* Madrid, 1892. Et *Nuevos autógrafas de Cristóbal Colón y relaciones de Ultramar,* Madrid, 1902.

Pierre d'Ailly, *Imago Mundi,* texte latin et traduction française de ses quatre traités cosmographiques ainsi que des notes marginales de Colomb, par Edmond Buron, Maisonneuve, Paris, 1930, 3 vol.

Juan Gil y Consuelo Varela, *Cartas de particulares a Colón y relaciones coetáneas,* Alianza Universidad, Madrid, 1984.

Premiers biographes et chroniqueurs contemporains

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valvez, *Historia general de las Indias,* Real Academia de la Historia, Madrid, 1855.

Andrés Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos don Fernando y doña Isabel,* Sevilla, 1870.

Pierre Martyr d'Anghiera, *Décades du Nouveau Monde, La Décade océane,* édition, traduction et commentaire de Brigitte Gauvin, Les Belles Lettres, Paris, 2003.

Fernando Colón, *Vida del almirante don Cristóbal Colón escrita por su hijo Hernando Colón,* edición, prologo y notas de Ramón Iglesias, Fondo de cultura económica, Mexico, 1947.

Bartolomé de Las Casas, *Histoire des Indes*, traduction de J.-P. Clément et J.-M. Saint-Lu, Seuil, 2002, 3 volumes.

Biographies et études principales

Washington Irving, *Voyages et aventures de Christophe Colomb*, traduction de Paul Merruau, Tours, 1839.

Cdt J.-B. Charcot, *Christophe Colomb vu par un marin,* Flammarion, Saint-Dizier, 1928.

Salvador de Madariaga, *Christophe Colomb*, traduit de l'anglais par René Guyonnet, Calmann-Lévy, Paris, 1952.

Samuel Eliot Morison, *Christophe Colomb, amiral de la mer Océane,* traduit de l'américain par Joseph Hesse, Julliard, Paris, 1958.

Paolo Emilio Taviani, *Christophe Colomb, genèse de la grande découverte*, traduction de Bianca Maria Festa, Annie et Paul Oliver, éd. Atlas, Paris 1980.

Alain Milhou, *Colón y su mentalidad mesianica en el ambiente franciscanista español*, Valladolid, 1983.

Sarah Leibovici, *Christophe Colomb Juif*, Paris, 1986.

Mauricio Obregon, *Christophe Colomb dans la mer des Antilles,* traduction de Catherine Barret, Mercure de France, Paris, 1992.

Études de quelques problèmes particuliers

H. Vander Linden, « Alexandre VI and the demarcation of the Maritime and Colonial Domains of Spain and Portugal, 1493-1494 », *American Historical Review*, 1916.

Manuel Sanguily, *Los Caribes y Colón*, La Havana, 1927.

Ramón Menendez Pidal, *La Lengua de Cristóbal Colón*, Calpe Argentina, Buenos Aires, 1942.

Julio Rey Pastor, *La Ciencia y la technica en el descubrimiento de America*, Calpe Argentina, Buenos Aires, 1942.

Ramon Pane, *Relation de l'histoire ancienne des Indiens*, traduction de André Ughetto, La Différence, Paris, 1992.

Dans la même collection

Littérature et voyages • État du monde

Littérature et voyages

Fadhma Amrouche, *Histoire de ma vie*.
Taos Amrouche, *Le grain magique*.
Ibn Batûtta, *Voyages* (3 tomes).
Louis-Antoine de Bougainville,
Voyage autour du monde.
Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*.
René Caillié, *Voyage à Tombouctou* (2 tomes).
Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*.
James Cook, *Relations de voyages autour du monde*.
Hernán Cortés, *La conquête du Mexique*.
Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*.
Bernal Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*.
Denis Diderot, *Voyage en Hollande*.
Charles-Marie de La Condamine,
Voyage sur l'Amazone.
Homère, *L'Odyssée*.
Jean-François de Lapérouse,
Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole.
Bartolomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*.
Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*.
— *Le tableau de Paris*.
Louise Michel, *La Commune, histoire et souvenirs*.
Lady M. Montagu, *L'islam au péril des femmes*.
Martin Nadaud, *Léonard, maçon de la Creuse*.
Paul Nizan, *Aden Arabie*.

Mungo Park, *Voyage dans l’intérieur de l’Afrique*.
Marco Polo, *Le devisement du monde, le livre des merveilles*.
Mémoires de Géronimo.
Horace Benedict de Saussure,
Premières ascensions au Mont-Blanc, 1774-1787.
Victor Serge, *Les années sans pardon*.
— *Le Tropique et le Nord*.
B. Traven, *Le chagrin de saint Antoine*.
— *La révolte des pendus*.
— *Le vaisseau des morts*.
— *Rosa blanca*.
— *La charrette*.
Inca Garcilaso de la Vega,
Commentaires royaux sur le Pérou des Incas (3 tomes).
Arnaud Viviant (dir.), *L’Entreprise*.

État du monde

L’État du monde en 1945.
États-Unis, peuple et culture.
Rochdy Alili, *Qu’est-ce que l’islam ?*
Bertrand Badie (dir.), *Qui a peur du XXIe siècle ?*
Serge Cordellier (dir.), *Dictionnaire historique et géopolitique du XXe siècle*.
Georges Corm, *Histoire du Moyen-Orient*.
Ignace Dalle, *Maroc. Histoire, société, culture*.
Marc Ferro et Marie-Hélène
Mandrillon (dir.), *Russie, peuples et civilisations*.
Pauline Garaude, Inde. *Histoire, société, culture*.
Pierre Gentelle (dir.), *Chine, peuples et civilisation*.
Camille et Yves Lacoste (dir.),
Maghreb, peuples et civilisations.
Anne-Marie Le Gloannec (dir.),
Allemagne, peuple et culture.
Maïa Ponsonnet avec Pierre
Grundmann, *Australie. Histoire, société, culture*.

Alexandra Romano et Joseph
Confavreux, *Égypte. Histoire, société, culture*.
Jean-François Sabouret (dir.), *Japon, peuple et civilisation*.
François Sirel, Serge Cordellier *et al.*, *Chronologie du monde au 20e siècle*.